S 248

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/delaconnaissance04sain

DE LA

CONNAISSANCE

ET

DE L'AMOUR DU FILS DE DIEU

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

IV

MÊME LIBRAIRIE

ŒUVRES

DU P. SAINT-JURE, DE LA COMP. DE JÉSUS.

De la connaissance et de l'amour du fils de Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ, 5 beaux vol. in-12. Nouvelle édition..... 10 fr.

Méditations sur la méthode de saint Ignace. Nouvelle édition. 1 beau vol. in-12..... 1 fr. 50

La Foi, l'Espérance et la Charité. Nouvelle édition, revue par le P. de Guilhermy. 1 beau vol. in-12..... 2 fr. 50

L'Homme religieux. Nouvelle édition revue sur celle de 1673 par un prêtre du diocèse de Verdun. 4 beaux vol. in-12.... 7 fr.

ŒUVRES

DE M. L'ABBÉ NOEL, VICAIRE GÉNÉRAL DE RODEZ.

Catéchisme de Rodez, divisé en instructions, avec de nombreux traits historiques. 6 gros vol. in-12. 7e édition... 24 fr.

Instructions sur la liturgie, ou Explication des prières et des cérémonies de la messe, avec de nombreux traits historiques. 5 vol. in-12..... 20 fr.

Explication littérale, morale et mystique des prières et des cérémonies de la messe. 2 vol. in-12..... 8 fr.

Le langage des fleurs, interprété en l'honneur de la plus grande dame de l'univers. 2 vol. in-12..... 6 fr.

La Chaîne d'or, ou la vie admirable de la Vierge immaculée mère de Dieu. 2 vol. in-12..... 7 fr.

Vie et opuscules spirituels de la B. Marie des Anges, Carmélite déchaussée, par le R. P. Sernin, prieur des Carmes déchaussés. 1 beau vol. in-12, broché..... 3 fr.

Nouveau Manuel de Piété, ou Exercices pratiques de la vie chrétienne d'après la direction spirituelle de saint François de Sales et du R. P. de Ravignan. — Dédié au Sacré Cœur de Jésus. 1 vol. in-18. 5e édition..... 2 fr. 40

Approuvé par Mgr l'Évêque du Mans.

1153-76 — Corbeil. — Typ. et stér. de Crété.

DE LA

CONNAISSANCE

ET

DE L'AMOUR DU FILS DE DIEU

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Par le P. J.-B. SAINT-JURE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

NOUVELLE ÉDITION

REVUE SUR LES VRAIES ÉDITIONS DE L'AUTEUR

Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema. (I, Cor., 16, 22.)

Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème.

TOME QUATRIÈME

ET I... I.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PERISSE FRÈRES

Nouvelle Maison à PARIS, 38, rue Saint-Sulpice

BOURGUET, CALAS ET Cie, SUCCESSEURS

PROPRIÉTÉ

DE

LA CONNAISSANCE ET DE L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

LIVRE TROISIÈME

LES EFFETS DE L'AMOUR

(SUITE.)

CHAPITRE XV

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR POUSSE A BIEN FAIRE SES ACTIONS ORDINAIRES.

I. Nous devons bien faire nos actions ordinaires. — II. A cause de l'amour et des intérêts de Notre-Seigneur. — III. A cause que notre perfection consiste en cela. — IV. Et que chaque bonne action est extrêmement noble. — V. Et méritoire.

I. Un des grands effets que l'amour de Notre-Seigneur produit dans une âme, est de la rendre fort soigneuse de bien faire toutes ses actions, car par ce moyen elle lui procure continuellement une nouvelle gloire, et croît en sa grâce et en son amour, ce qui est le plus grand dessein qu'elle ait. Mais parce que ce point est un des principaux de la vie spirituelle, et qu'il importe grandement de bien l'entendre, nous le déduirons pour ce sujet plus au long, et avant de venir à la ma-

nière de bien faire nos actions, nous apporterons les motifs qui doivent nous y porter.

II. Le premier et le principal est celui que nous venons de toucher et qui est pris de l'amour, en ce que de chaque bonne action que vous faites, Dieu Notre-Seigneur en reçoit de l'honneur maintenant et à jamais. Vous lui témoignez par chacune votre affection, vous lui donnez du contentement, vous exécutez sa volonté, car c'est ainsi qu'il veut que vous la fassiez, c'est à ce dessein qu'il vous donne sa grâce et qu'il coopère avec vous, c'est ce qu'il demande et attend de vous à présent et rien de plus, mais seulement que vous vous appliquiez tout à fait à votre action pour la bien faire ; si vous la faites mal il en sera déshonoré, son amour trahi, sa volonté méprisée, sa grâce rendue inutile et son attente vaine. C'est pourquoi toutes les œuvres que l'homme peut faire et offrir à Dieu, quelque grandes et excellentes qu'elles soient extérieurement, si elles ne sont pas faites comme il appartient, il n'en veut point, il les rebute et les abhorre. Il se plaint amèrement des Juifs dans Isaïe, de ce qu'ils lui offraient des sacrifices avec indévotion et avec irrévérence, et il leur en déclare le ressentiment qu'il en avait par ces aigres paroles : « Calendas vestras et solemnitates vestras odivit anima « mea, facta sunt mihi molesta, laboravi sustinens « (cap. 1, 14) : Quand vous me sacrifiez vos animaux et « que vous faites brûler vos parfums sur mes autels, vous « pensez m'offrir de grands présents et faire chose qui « me soit fort agréable, vous vous trompez en vous y « prenant comme vous faites, mon âme a vos sacrifices « en horreur, ils me sont insupportables, je ne saurais « les voir ni les souffrir. » — « Defeci miserans, » traduit Symmachus, « ut ostendat se nequaquam ultra mise- « reri, » explique saint Jérôme, pour montrer que tant s'en faut que ces sacrifices faits de cette sorte lui plussent, qu'au contraire ils l'aigrissaient davantage. Et

de nouveau avec des paroles encore plus sanglantes il leur dit par Malachie : « Maledicam benedictionibus ves-« tris, et maledicam illis : Ecce ego projiciam vobis bra-« chium, et dispergam super vultum vestrum stercus « solemnitatum vestrarum (cap. 2, 2) : Je verserai ma « malédiction sur les bénédictions et sur les louanges « que vous me donnez, parce que vous n'y appliquez « pas votre cœur, et ne les faites pas comme je désire. « Voici qu'avec un bras élevé par indignation et par « mépris je repousserai vos victimes comme n'en vou-« lant point, et je vous jetterai au visage l'ordure de « vos fêtes et de vos offrandes. » C'est ce que Dieu dit et avec raison ; car, si vous offriez une chose pourrie et puante à un prince, ne la rejetterait-il pas comme indigne de lui être présentée, et n'aurait-il point occasion d'entrer en colère contre vous, comme lui faisant un affront et un outrage? A combien plus forte raison Dieu qui est infiniment plus grand, et qui par conséquent mérite bien un autre respect, s'offensera-t-il de ce qu'on lui offre, s'il est vicieux ! Ce sont donc les actions mal faites qui déshonorent Dieu, comme celles qui sont bien sont les seules qui l'honorent et le glorifient; cela doit être pour nous un puissant aiguillon si nous l'aimons pour tâcher de bien faire toutes les nôtres, et de les faire dans leurs vraies circonstances, afin qu'il n'ait pas sujet de nous adresser le reproche qu'il fait aux Juifs, mais qu'il recueille d'elles la louange et la gloire qu'il en attend.

III. Le second est que notre vertu et notre perfection consistent en cela à faire parfaitement nos actions ordinaires, parce que Dieu ne les a point établies à en faire de grandes, d'éclatantes et de rares, mais celles qui tous les jours tombent dans notre usage, et auxquelles chacun est obligé par sa condition. Un religieux, celles qui lui sont prescrites par son ordre dans toute l'économie du jour et de la nuit; un prêtre, à faire ce que

doit un prêtre bon et vertueux; un homme marié, ce que requiert l'état d'un homme de bien marié, et ainsi de chacun, qui mettra sa perfection et sa sainteté à bien faire cela, et s'assurera que qui le fera mieux se rendra le plus agréable à sa divine Majesté, et en vérité le plus parfait. Et c'est ici que reluisent avec splendeur la sagesse infinie et la bonté incompréhensible de Dieu, qui nous donnent sujet d'une consolation merveilleuse, et occasion de prendre un très-grand courage pour acquérir la perfection, de ce qu'il a ainsi disposé nos affaires; parce que, s'il avait mis notre perfection dans des choses sublimes et fort difficiles, en de hautes contemplations, en des ravissements et des extases, à jeûner tous les jours au pain et à l'eau, à faire des austérités aussi rigoureuses que celles des anciens anachorètes, il aurait ôté le moyen à la plupart d'y atteindre; ils diraient qu'ils n'ont point d'ailes pour voler si haut, ni assez de force pour porter ces fatigues; mais l'ayant attachée à des choses faciles et communes, à s'acquitter dignement des fonctions de notre état, et à bien faire les actions que nous faisons tous les jours, pour lesquelles nous avons et de l'esprit et des forces assez, il n'y a personne qui puisse légitimement s'excuser de se rendre parfait, puisque pour le devenir, Dieu ne lui demande pas qu'il fasse d'autres choses que celles qu'il fait, mais seulement qu'il les fasse bien.

Ce qui étant vrai, chacun doit grandement veiller là-dessus, et tâcher de faire bien ses actions, arrêtant absolument toutes ses pensées et tous ses soins à celles de sa condition, sans jeter les yeux sur celles des autres; qu'un séculier ne pense qu'à être bon séculier, sans vouloir mener la vie d'un prêtre; qu'un prêtre ne s'étudie qu'à être bon prêtre, et à se polir et se perfectionner aux devoirs de sa prêtrise, sans se mettre en peine des observances des religieux; et qu'un religieux

n'ait pas un autre but que de se rendre vrai religieux; et un religieux de tel ordre que de prendre bien l'esprit de son ordre, non celui des autres, ni de vouloir pratiquer leurs exercices, parce que Dieu ne les lui demande point, ne les attend pas de lui, et ne lui donne point la grâce pour les faire. Il y a longtemps que l'homme a été comparé par les auteurs sacrés et profanes à un arbre à cause de beaucoup de ressemblance. Voici celle qui vient à notre propos; chaque arbre porte son propre fruit, un pommier des pommes, un poirier des poires, un figuier des figues, et un pommier jamais des poires ni des figues, parce qu'il n'a ni la greffe ni la séve pour ces sortes de fruits. Moïse raconte que Dieu, au commencement du monde, commanda à la terre de produire des arbres fruitiers qui portassent des fruits selon leur espèce : « Germinet « terra herbam virentem, et facientem semen, et « lignum pomiferum faciens fructum juxta genus suum « (Genes., 1, 11), » et qu'il se fit ainsi; après quoi l'Ecriture ajoute : « Et vidit Deus quod esset bonum : « Et Dieu vit que cela était bien. » Si le pommier portait des poires ou des figues, bien que ces fruits soient bons, cela néanmoins ne vaudrait rien et passerait pour un prodige, parce qu'il ne viendrait pas selon l'ordre que Dieu a établi dans la nature, et un tel arbre ne serait à proprement parler ni pommier, ni poirier, ni figuier. Il faut de même que tout chrétien, comme un bel arbre planté dans le verger de l'Eglise, produise les fruits propres de sa profession; s'il voulait en porter d'autres, comme si un homme marié voulait vivre à la façon d'un ecclésiastique, prier, psalmodier, demeurer à l'église et se retirer des choses du monde autant que celui-là y est obligé, sa conduite serait mauvaise, parce que pour vivre de cette façon, il fallait qu'il fût ecclésiastique, et non marié. Comme encore si un religieux d'un tel ordre se mettait en l'esprit de

prendre les exercices de celui d'un autre, de faire les mêmes jeûnes, pratiquer les mêmes austérités, suivre le même procédé dans ses oraisons et dans ses dévotions, il ferait mal et ne serait ni l'un ni l'autre comme il faut, parce qu'il voudrait porter des fruits d'une autre espèce que de la sienne, pour lequel il n'a point de greffe ni de séve, c'est-à-dire, ni l'appel de Dieu ni sa grâce, autrement Dieu l'eût infailliblement appelé à cet ordre, et non à celui où il est. Partant, que chacun tâche d'agir selon sa condition, et de se perfectionner dans son esprit, vérifiant en soi ce que le Prophète royal dit de l'homme juste : « Erit tanquam lignum quod plan- « tatum est secùs decursus aquarum, quod fructum « suum dabit in tempore suo (Psal., 1, 2) : Qu'il sera « comme un arbre planté le long des eaux, qui donnera « son fruit en sa saison; son fruit, marque-t-il, et non « celui d'autrui. » Et derechef ailleurs : « Ascensiones « in corde suo disposuit in valle lacrymarum, in loco « quem posuit (Ps., 83, 6) : Il a disposé dans cette vallée « de larmes des degrés dans son cœur pour monter à « la perfection et exercer les vertus, mais convenable- « ment au lieu et à l'état où Dieu Notre-Seigneur l'a « mis, qui ne demande et ne veut que cela de lui, et « pour quoi il lui confère son secours. » L'âme qui est vraiment éprise de son amour, sera grandement touchée de ce motif, car elle a un extrême désir de se rendre parfaite, et ensuite agréable à ses yeux.

IV. Le troisième motif est tiré de l'excellence de la bonne action faite en l'état de la grâce; elle est si grande et si admirable, que tous les esprits humains qui sont sur la terre ne sauraient la concevoir, ni toutes les langues l'expliquer. C'est pourquoi il faut remarquer que la condition des choses surnaturelles est telle qu'elles surpassent incomparablement en dignité et en perfection toutes les naturelles du ciel et de la terre; de sorte que chaque action de vertu, comme nous la

prenons ici, si petite qu'elle soit, à raison du principe de la grâce qui l'ennoblit et l'élève à l'état surnaturel, est plus excellente, plaît davantage à Dieu, et lui apporte plus de gloire que toutes les actions naturelles de toutes les créatures qui ont été et qui seront jamais, que tous les mouvements des cieux, toutes les influences des astres, tous les effets du soleil et de la lune, tous les mélanges des éléments, toutes les opérations vitales des plantes et des animaux et toutes les actions naturelles des hommes et des anges. Quelle incompréhensible dignité et grandeur! Que l'on estime et que l'on vante tant que l'on voudra les hauts faits d'armes des Alexandre, des César, des Scipion, des Annibal et des autres puissants monarques et fameux capitaines, toutes les victoires qu'ils ont gagnées, toutes les villes qu'ils ont emportées, toutes les provinces qu'ils ont conquises, et tout ce qu'ils ont jamais fait de plus grand; qu'on y ajoute tous les discours subtils des philosophes, toutes les belles harangues des orateurs, toutes les inventions gentilles des poètes, toutes les narrations des historiens, toutes les cures hardies des médecins, tous les ouvrages excellents des plus grands maîtres en peinture, en sculpture, en architecture, en orfévrerie, les sept merveilles du monde, et tout ce que la nature et l'art ont fait voir depuis le commencement de l'univers; tout cela n'approche point en noblesse ni en perfection de la moindre action de vertu faite par un homme juste; car, comme toutes les actions des fourmis et des moucherons ne sont nullement comparables en excellence avec la plus petite action raisonnable de l'homme, parce que celle-ci procède d'une cause qui est presque sans proportion plus noble, à savoir, de l'âme humaine, que ne sont les instincts de ces animaux d'où celles-là partent; de même, chaque œuvre de vertu s'élève au-dessus des naturelles, et encore bien plus haut, parce que la grâce, associée à la volonté

de l'homme d'où elle prend sa source, est d'un ordre supérieur à celui de la nature, et comme infiniment relevé en perfection au-dessus d'elle.

V. De plus, outre cette excellence, chacune de ces actions dont nous parlons est d'un prix inestimable, et d'une si grande valeur, que si l'on mettait dans l'un des plateaux d'une balance tous les empires, tous les honneurs et toutes les richesses de la terre, et dans l'autre la plus petite bonne œuvre que peut faire un homme juste, un « Ave Maria, » le seul nom de Jésus bien prononcé, le signe de la croix fait avec bonne intention, encore moins, seulement un pas, ou un regard animé d'un bon motif, cette œuvre si légère, à la voir, se trouverait sans doute plus pesante et l'emporterait aussitôt; d'où si pour l'acheter, quelqu'un voulait donner tous les biens de la nature, il n'arriverait nullement à son prix, beaucoup moins que si avec un grain de sable il voulait payer un grand royaume; parce que la nature, avec tout ce qu'elle a et avec tout ce qu'elle peut, quelque effort qu'elle fasse, ne saurait mériter le plus petit bien surnaturel de la grâce ni de la gloire, tandis que cette petite action nous acquiert pour cette vie un nouveau degré de grâce, l'accroissement de la charité, des vertus surnaturelles et des dons du Saint-Esprit, et pour l'autre, la gloire des bienheureux et la possession éternelle de Dieu. Quelle inestimable valeur de la bonne œuvre! Saint Paul, tâchant de l'expliquer, dit d'une œuvre particulière ce qu'il entend de toutes : « Supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus « operatur in nobis (2 Cor., 4, 17) : Elle produit en « nous avec un excès merveilleux un poids éternel de « gloire, » c'est-à-dire qu'elle nous acquiert le ciel. Or, pour concevoir en quelque façon la chose, il faut considérer quels biens le ciel nous prépare, les richesses immenses, les honneurs suréminents, la gloire souveraine, les contentements ineffables, la très-douce com-

pagnie des hommes et des anges bienheureux, de Notre-Dame et de Notre-Seigneur, et par-dessus tout la jouissance de la Divinité, et enfin la béatitude parfaite de tout l'homme, et pour une durée qui ne finira jamais. Tous ces trésors infinis de biens sont la récompense infaillible de chaque bonne œuvre faite en grâce. Saint Bernard les appelle pour ce sujet « semina æter-« nitatis (Serm. 15 ad cler.), des sémences de l'éter-« nité; » car, comme l'arbre et le fruit sont contenus dans la semence, et qui prendrait le pepin par exemple d'une pomme, quoiqu'il le vît si petit et si différent d'une pomme et d'un pommier, découvrirait néanmoins dans ses entrailles, avec le concours de la science, un pommier tout entier, une racine, un tronc, une grande quantité de branches, un nombre innombrable de feuilles, de fleurs et de fruits que ce pommier portera dans la suite de plusieurs années; ainsi en chaque bonne action, pour petite qu'elle soit, le paradis est enfermé comme en sa semence, et qui aura de bons yeux théologiques, éclairés d'une vive foi, y apercevra la vision bienheureuse de Dieu et la possession éternelle de la félicité enclose. Certainement il faut bien dire que la valeur et l'excellence de la bonne œuvre est admirable et comme infinie, puisqu'elle a une certaine égalité avec ces biens qui sont infinis, et que pour son prix elle mérite dignement la jouissance de la très-sainte Trinité, et pour jamais.

Jean, diacre, raconte que saint Grégoire le Grand étant encore abbé (liv. 2 ejus Vitæ, c. 23), donna un jour l'aumône à un ange qui la lui demanda sous la figure d'un pauvre passant qui avait fait naufrage, et qu'à quelque temps de là ayant été fait pape, comme il donnait à dîner selon sa coutume à douze pèlerins, il en aperçut treize. Il reprit son chapelain de ce que, contre son ordonnance, il avait augmenté le nombre, et le chapelain, après les avoir comptés et recomptés,

maintint qu'il n'y en avait que douze, comme en effet ni lui ni les autres assistants n'en voyaient pas plus; le saint se douta qu'il y avait en cela quelque chose d'extraordinaire. Ajoutez qu'il voyait le treizième surnuméraire changer de temps en temps de visage, prenant tantôt celui d'un jeune garçon, tantôt celui d'un vénérable vieillard; le dîner achevé, après avoir congédié les autres, il retint celui-ci, et le prenant par la main le mène en son cabinet, et là en secret le conjure de lui dire rondement qui il était. Le pèlerin répondit qu'il était ce passant à qui autrefois, comme il était encore abbé, il avait donné l'aumône, qu'il était un ange, et que pour prix de cette aumône Dieu avait résolu de le faire pasteur universel de son Eglise et son vicaire sur la terre; qu'il lui avait commandé de se tenir près de sa personne pour avoir un soin spécial de ses affaires, et lui faire obtenir de sa divine Majesté ce qu'il voudrait. Saint Grégoire, bien étonné de ce qu'il voyait et entendait, se jette à terre, et avec une très-profonde révérence s'abaissant devant Dieu, et fondant en larmes d'une extrême tendresse, dit : Si Dieu, pour récompense d'une si petite action, m'a élevé au comble de toutes les dignités et de tous les honneurs qui sont en ce monde, et si de plus il m'a donné l'assistance extraordinaire d'un de ses anges, quelle récompense me donnera-t-il si je fais de plus grandes aumônes et si je garde ses saintes lois? C'est ce que dit le saint. Après lui nous pouvons dire que si une œuvre légère comme celle-là a mérité de Notre-Seigneur un tel salaire, que mériteront celles qui seront plus grandes? Notre-Seigneur, au jour du jugement, dira aux justes (Matth., 25, 34) : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis l'établissement du monde, car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; vous m'avez vêtu en ma nudité, et ainsi des autres œuvres de miséricorde

corporelle, qu'il ira déduisant en particulier, et montrant par là très-clairement qu'il fait un singulier cas des bonnes œuvres, même des moindres, et qu'elles sont d'un merveilleux mérite. Que si une action si petite où il y a si peu de coût et de travail, comme de donner un morceau de pain, un verre d'eau froide, un méchant habit qui ne sert plus de rien, est si considérable et si précieuse devant les yeux de Notre-Seigneur, qu'au jour célèbre de son grand jugement, en ce théâtre général de tout l'univers, il doive la montrer aux anges et aux hommes, la louant de sa propre bouche, la qualifiant comme un service qui lui a été fort agréable, et la reconnaissant faite à sa propre personne, digne de la récompense éternelle des biens de sa gloire et de la jouissance de soi-même ; en quelle considération seront devant lui les actions plus grandes et plus difficiles ! en quelle estime sera de donner tout ou quantité de ses biens aux pauvres ! de quel prix seront les aumônes spirituelles, d'autant plus estimables sur les corporelles, que l'âme est plus excellente que le corps ! en quel degré d'éminence seront les grands actes de la vertu de religion, les adorations, les glorifications, la sainte messe bien dite ou bien entendue, les confessions et les communions bien faites, les vœux des religieux exactement gardés ! quelles louanges n'auront pas, et quelle récompense ne mériteront point les actes des très-nobles vertus théologales, de la foi, de l'espérance, et plus encore de la reine de toutes les vertus, la charité envers Dieu, et l'amour de Notre-Seigneur ! Certes, comme cette récompense surpasse toutes nos pensées et toutes nos paroles, aussi fait la valeur et l'excellence des choses qui la méritent.

Le quatrième motif comprend encore plusieurs autres grands profits que l'homme retire de ses bonnes œuvres : par chacune d'elles il gagne un trésor immense de biens célestes, consistant, ainsi que nous avons dit,

en un nouveau degré de grâce, en un accroissement de la charité, des vertus infuses et des dons du Saint-Esprit, qui lui est donné aussitôt, et qui lui apporte une beauté et un ornement admirables. Il obtient en outre le pardon de quelque faute, pour le moins légère, de la façon que nous avons marquée au chapitre précédent, et la diminution d'une partie des peines qu'il devait à la justice divine. De plus, il sent dans son âme cette paix et cette solide joie qui accompagnent naturellement toute bonne action et augmentent l'habitude de la vertu qu'il avait, pour faire ensuite de semblables actes avec plus de promptitude et d'allégresse ; il acquiert tous les jours une plus grande force et une plus grande facilité pour les bien faire, un goût plus savoureux dans l'exercice des bonnes œuvres et une certaine onction intérieure dans son corps pour le purifier dans ses passions, pour les modérer, dans son imagination pour l'arrêter, dans sa mémoire pour la fortifier, dans son entendement pour l'éclairer, dans sa volonté pour l'échauffer, et en tout l'homme pour lui adoucir le joug de Notre-Seigneur, et le rendre capable de pratiquer d'une noble manière les actes héroïques des vertus. En les faisant mal, il perd tous ces grands avantages, et au lieu de gagner par son travail il ne remporte que du dommage, du dégoût et du trouble d'esprit; il commet des fautes qui souillent son âme, qui l'obligent à s'en confesser et à en faire pénitence, qui lui rendent la vertu plus pesante, et lui diminuent de jour en jour le sentiment des choses de Dieu.

Puisque les actions bonnes sont si nobles et si utiles, appliquons notre esprit avec tout le soin qui nous sera possible pour rendre bonnes toutes les nôtres; et commençons d'ouvrir les yeux et à nos profits et à nos dommages. Sans doute, après ce qui a été dit, il ne faudra pas beaucoup d'avertissements ni de semonces à

un homme sage et désireux de son bien pour lui persuader cette vérité. Je vous demande, si vous étiez assuré qu'à chaque pas que vous feriez, ou à chaque parole que vous diriez, vous dussiez gagner cent millions d'or, ou un très-riche royaume, seriez-vous paresseux à marcher? ne diriez-vous mot, vous qui, pour dix écus et pour d'autres choses fort minces, travaillez jour et nuit et usez votre corps et votre âme? A quoi donc pensez-vous, et à quoi passez-vous votre temps, puisque vous pourriez par chacune de vos actions acquérir des trésors immenses de richesse et de gloire éternelle, et que vous perdez pour ne point les bien faire, ce qui est à la vérité une perte inestimable, parce que dans les grandes choses il ne peut y avoir de pertes petites. Avertis donc d'un tel dommage que vous encourez, et d'un si grand profit que vous pourriez si facilement faire, apportez dorénavant tous vos soins pour donner à chaque action que vous ferez ce qu'il faut pour les rendre bonnes, comme nous le dirons ci-après. « Quodcumque facere potest manus tua, ins-« tanter operare, nous avertit le Saint-Esprit (Eccles., « 9, 10) : Faites avec ardeur et constance toutes les « œuvres que vous pourrez : » que vos mains soient toujours en action, semblables aux mains de l'Époux et des justes, dont il est dit aux Cantiques : « Manus « illius tornatiles, aureæ, plenæ hyacinthis, » ou selon d'autres, « carbunculis, » ou encore, « tharsis (cap. 5, « 14; Hebr. et Sept.) : Ses mains sont faites au tour, « polies et arrondies avec une admirable beauté; elles « sont toutes d'or, étincelantes de fines hyacinthes et « d'ardentes escarboucles; elles sont chargées de toutes « les pierres précieuses et de toutes les richesses de la « mer. » Il est vrai, les mains des justes sont faites au tour, parce qu'elles se remuent aisément comme les ouvrages tournés, c'est-à-dire qu'elles sont promptes, faciles à se mouvoir et à faire de bonnes œuvres; elles

sont d'or, parce qu'elles font ces bonnes œuvres dans l'état de la charité qui leur donne leur haute valeur; elles sont pleines d'hyacinthes, d'escarboucles et des richesses de la mer, puisque chaque bonne œuvre est précieuse comme une escarboucle, et porte la couleur du ciel comme l'hyacinthe, parce qu'elle le mérite à titre de juste récompense. Cette raison aura encore un très-grand pouvoir sur l'âme aimante, considérant que chaque bonne action lui est une possession nouvelle et plus abondante de Notre-Seigneur en l'état de la grâce, et le sera éternellement en celui de la gloire. Ajoutez à tout cela pour la fin, et ce qui est très-considérable en cette matière, qu'il faut aussi toujours bien faire nos actions ordinaires; il faut que vous priiez, que vous disiez ou entendiez la messe, que vous obéissiez à vos supérieurs, que vous vous acquittiez des devoirs de votre condition; il est nécessaire que vous parliez, que vous marchiez, que vous preniez votre nourriture, votre sommeil, et que vous fassiez beaucoup d'autres choses requises à l'entretien de votre vie. Puis donc que cela est et que vous ne pouvez vous en dispenser, ne vaut-il pas incomparablement mieux les faire bien et avec perfection, que de les faire mal et imparfaitement? N'est-il pas plus expédient que vous rendiez vos actions agréables et glorieuses à Dieu, et très-utiles à votre salut, que de les lui rendre odieuses déshonorables, et à vous nuisibles? Oui, à la vérité, vu même qu'il ne faut pas plus, ou guère plus de temps pour les bien faire que pour les mal faire; il ne faut seulement qu'un peu plus de soin et d'application d'esprit; si au commencement elle vous semble difficile, l'usage petit à petit vous la rendra aisée. Et quand jamais cela ne serait, mais que cette difficulté devrait toujours accompagner vos actions, souvenez-vous que la récompense vaut bien la peine. Considérez l'attention avec laquelle les artisans s'attachent à leur besogne,

un peintre à faire sa peinture, un brodeur à broder une robe royale; et pensez que vous brodez tous les jours la robe de gloire que vous devez porter au ciel en la compagnie des saints, que toutes les actions que vous faites sont les filets dont elle doit être tissue; par tant, travaillez à cette robe volontiers, et apportez à un ouvrage de si grande conséquence, et à un ornement qui doit vous parer à jamais, pour le moins autant d'affection que ceux-là en mettent dans des choses corruptibles.

SECTION PREMIÈRE

QUE NOUS DEVONS NOUS EFFORCER DE FAIRE PARFAITEMENT NOS PLUS PETITES ACTIONS.

I. Il faut bien faire nos plus petites actions. — II. Résolutions.

I. Nous venons de dire que nous devons tâcher de bien faire nos actions, et nous ajoutons ici que nous entendons cela non-seulement des actions plus grandes, mais encore des plus petites. « Nihil obiter : Rien à la « légère, » portait la devise de l'empereur Luce Vère. Ce que les Grecs expliquaient fort proprement, quand ils disaient qu'il ne fallait rien faire par manière d'acquit, mais tout avec diligence, et n'estimer aucune chose accessoire, mais toute principale; parce qu'en effet il n'est point d'action petite, elles sont toutes grandes, puisqu'il n'y en a pas une, ni une parole, ni un regard, ni un pas, qui étant faite avec un bon motif ne mérite ces trésors infinis de biens dont nous avons parlé. Or, qui croirait petite l'action par laquelle il pourrait gagner des richesses immenses? qui au contraire ne la tiendrait pour très-grande? A-t-on jamais cru que l'acquisition d'un empire fût un jeu d'enfant, et non pas une affaire d'une extrême conséquence, à laquelle l'esprit humain doit apporter tout ce qu'il a de consi-

dération et de soin? S'il n'y a personne, pour peu entendu, qui ne fasse ce jugement, beaucoup moins devons-nous juger nos paroles, nos regards, nos pas, notre boire, notre manger, notre sommeil, actions petites et légères, puisque chacune peut nous acquérir le royaume et la jouissance de Dieu. Et comme tout homme sensé prendrait merveilleusement garde à bien faire l'action de laquelle dépendrait un empire; de même tout chrétien qui a tant soit peu de vraie foi et de bon jugement, doit appliquer son esprit à faire avec perfection toutes ses œuvres, les grandes et les petites, puisque avec chacune il gagne ou il perd assurément un royaume de biens éternels.

Ajoutez que pour rehausser ces actions qui paraissent basses, leur donner du relief, et montrer qu'elles sont grandes, c'est assez de dire que Dieu en reçoit de la gloire, et souvent plus que de celles qui sont magnifiques et éclatantes aux yeux des hommes. Un regard, un cheveu est bien peu de chose, ce semble, pourtant l'Époux dit que ce fut ce qui, parmi toutes les beautés de son Épouse, lui donna plus vivement dans les yeux et l'enflamma davantage de son amour. « Vulnerâsti « cor meum, soror mea sponsa, lui dit-il, vulnerâsti « cor meum in uno oculorum tuorum, et in uno crine « colli tui (Cant., 4, 9); comme disant : Toutes vos « perfections et tous vos attraits ont un grand pouvoir « sur moi, je les estime et je les loue beaucoup: mais « ce qui a plus d'ascendant sur moi et qui triomphe « de mon cœur, sont vos yeux et vos cheveux. » Voilà un effet admirable que l'Époux donne aux regards qui passent si vite, et aux cheveux qui sont frêles, qu'il ne donne pas au visage, où néanmoins reluit particulièrement la beauté de l'homme, parce que bien souvent il y a plus de fidélité et plus d'amour à faire les actions petites que les grandes. Comme un peintre doit plus travailler pour faire un tableau en miniature, où les

personnages soient représentés en petit distinctement et parfaitement, que pour leur donner leur juste grandeur. Un horloger fera paraître plus d'esprit et plus d'art à enchâsser une montre sonnante dans le chaton d'une bague qu'en l'horloge d'une église. Nous savons que le chef-d'œuvre de Myrmécides (Plinius, lib. 7, cap. 21) ne fut pas un colosse ni une grande statue, mais cette pièce si renommée d'ivoire, un chariot attelé de quatre chevaux, si petit qu'une mouche le couvrait de ses ailes, et un navire assorti de toutes ses parties qu'une abeille cachait des siennes. Ainsi, il arrive tous les jours qu'une petite action sera faite avec plus d'esprit intérieur et plus d'art spirituel que les grandes; et en effet, il en faudra davantage, parce que les grandes par leur grandeur piquent naturellement l'esprit et le portent à les faire avec soin, mais les petites par leur petitesse le portent comme à une certaine négligence et mépris, qui ne peut être surmonté que par un effort extraordinaire que doit faire la vertu toute pure. A ce propos le Docteur angélique enseigne : « Omnis scientia operativa tantò perfectior est, quantò « magis particularia considerat, in quibus est actus « (1 pact., p. 22, art. 3, ad. 1) : Que toute science pra- « tique est d'autant plus parfaite, qu'elle s'applique « plus soigneusement aux moindres circonstances et « particularités de la chose. » La raison en est que l'on peut bien croire que si elle s'arrête aux choses plus petites, elle n'oubliera pas les plus grandes. Comme Aristote (1 de Hist. animal., cap. 15), parmi les signes qu'un homme peut avoir d'une longue vie, met les lignes de la main longues, larges, profondes et bien marquées, qu'il appelle pour ce sujet marques de vie; parce que si la nature a étendu son soin jusqu'à ces extrémités et aux choses les plus légères et moins nécessaires, et si elle a eu la force de les former si exactement, il est tout clair qu'elle aura bien autrement

travaillé les parties nobles, et employé sa vigueur pour les rendre parfaites; ainsi pouvons-nous dire qu'il faut que la personne spirituelle ait beaucoup de vertu pour faire ces choses petites avec soin et perfection, et que les faisant ainsi, elle n'a garde de laisser en arrière les plus grandes.

II. Donc, d'après ces raisons, appliquons-nous sérieusement à bien faire les petites actions, et à les rendre glorieuses à Dieu, et à nous méritoires. « Mini-« mum pro magno placeat tibi, dit le Sage (Eccles., « 29, 3) : Que les choses plus petites vous plaisent « comme les grandes, » portez-vous-y d'affection et prenez-y plaisir. L'exemple de la nature doit nous y exciter. Pline parlant sur le sujet des abeilles dit : « Rerum natura nusquam magis, quàm in minimis « tota est (lib. 11, cap. 2) : La nature ne s'occupe ja-« mais entièrement, et ne se sert de tout son esprit et « de toutes ses forces que lorsqu'elle produit les moin-« dres animaux. » Et plus efficacement encore l'exemple de l'auteur de la nature, de qui dit saint Augustin : « Creat minima corpore, acuta sensu animantia, ut « majore attentione stupeamus agilitatem muscæ vo-« lantis, quàm magnitudinem jumenti gradientis, « ampliùsque miremur opera formicarum, quàm onera « camelorum (lib. 3 de Gen., ad litteram, c. 14) : Il « crée des animaux qui ont le corps bien petit, mais « les sens fort aigus, et il nous donne sujet de nous « étonner davantage de l'agilité de la mouche qui vole « que de la grandeur du cheval qui marche, et de re-« garder avec une admiration plus profonde les ou-« vrages des fourmis que la force qu'ont les chameaux « à porter nos charges. » Et saint Jérôme écrivant à Héliodore de la vertu que Népotien montrait en ce point, lui dit : « Ut creatorem non in cœlo tantum « miramur, et terrâ, sole et oceano, elephantis, came-« lis, sed et in minutis quoque animalibus, formicis,

« culice, muscis, vermiculis, et istiusmodi genere, « quorum magis scimus corpora quàm nomina, eam- « demque in cunctis veneramur solertiam; ita mens « Christo dedita, æquè et in majoribus et in minoribus « intenta est (Ad Heliod., ep. 3) : Comme nous n'ad- « mirons pas seulement le créateur dans la grandeur « du ciel, du soleil, de la terre, de la mer, des élé- « phants et des autres animaux plus gros et plus mas- « sifs, mais encore dans les fourmis, les moucherons, « les vermisseaux et les autres plus petits, louant et « honorant en ceux-ci aussi bien qu'en ceux-là la « même sagesse; ainsi l'âme qui est vraiment à Jésus- « Christ est attentive également aux choses petites « comme aux grandes. » Et puis il montre comme quoi Népotien se rendait excellent en ceci. « Erat ergo « sollicitus, dit-il, si niteret altare, si parietes absque « fuligine, si pavimenta tersa, si janitor creber in « porta, vela semper in ostiis, si sacrarium mundum, « si vasa luculenta, et in omnes ceremonias pia solli- « citudo disposita, non minus, non majus negligebat « officium : Il était soigneux que l'autel fût net, que « les murailles fussent sans ordure, que le pavé fût « balayé, le portier assidu à sa porte, les voiles tendus « aux entrées, la sacristie bien propre, les vases lui- « sants, et que toutes les cérémonies se fissent ponc- « tuellement, ne négligeant rien de grand ni rien de « petit. » C'est ce que dit saint Jérôme de ce vertueux personnage, et qui a été la pratique de tous les saints, ainsi qu'il est aisé de remarquer à ceux qui liront leurs vies. Il est dit dans celle de notre Père saint Ignace : « Nullum quamvis leve religionis obibat « officium, quin ejus animi ardor ex toto corporis ha- « bitu, ac præsertim ex fronte atque oculis emicaret « (Maff., lib. 3 Vitæ S. Ignatii, c. 1) : Il ne faisait aucun « office de religion, si petit fût-il, qu'il n'y apportât son « esprit tout entier, et une si grande ardeur que ne

« pouvant se tenir resserrée au dedans, elle se mani-« festait au dehors dans la disposition de tout son « corps, et particulièrement dans la lueur de son front « et de ses yeux. » Tels ont été tous les autres. A ce sujet le Saint-Esprit dit aux Cantiques avec un grand mystère, que non-seulement la tête de l'Époux était d'or, « Caput ejus aurum optimum, » mais encore les mains, « manus ejus tornatiles aureæ, » et de plus les pieds, « crura illius columnæ marmoreæ, quæ fundatæ « sunt super bases aureas (Cant. 5), » pour nous apprendre que les saints ne font pas seulement en charité, et avec charité et perfection, les actions grandes, apparentes et hautes, représentées par la tête, mais aussi les médiocres signifiées par les mains, et en outre les plus basses, les plus viles et celles qui ne touchent que la terre, figurées par les pieds. Tâchons de faire de même, en rendant toutes nos œuvres, jusqu'aux moindres, précieuses et valables comme de l'or.

SECTION II

QUELLES CONDITIONS SONT NÉCESSAIRES POUR RENDRE UNE ACTION BONNE.

I. Pour faire une action bonne, il faut la faire pour le motif de la vertu. — II. Et l'accompagner de toutes ses circonstances. — III. Et de plus, pour être méritoire, il faut que la charité y entre. — IV. Méthode excellente pour rendre ses actions bonnes.

I. Pour traiter ce point important, nous disons, en premier lieu, que la condition essentielle et principalement requise pour rendre une action bonne et vertueuse est, selon l'opinion de tous les théologiens et de tous les philosophes (D. Th., 1, 2, q. 55, a. 3 et 4; Arist., 2 Eth., cap. 4), de la faire pour le motif de la vertu, sans lequel, quoiqu'elle parût à l'extérieur, elle n'aurait au fond que l'écorce et l'ombre de la vertu,

parce que c'est le motif qui lui en donne l'essence et la vérité.

II. De plus, il faut l'orner de toutes les circonstances dont elle doit être revêtue, et si une seule manque elle ne peut mériter le nom ni la gloire d'une action entièrement vertueuse. A ce sujet, le Docteur angélique dit (1, 2, q. 18, a. 3) que, comme les choses naturelles ne prennent pas toute leur perfection de la forme substantielle, mais qu'elles en empruntent encore beaucoup des accidentelles, comme il est évident dans l'homme que la seule âme raisonnable ne met pas au point de beauté où nous le voyons, mais à quoi la figure, la couleur et quelques autres qualités contribuent encore grandement, sans lesquelles elle serait imparfaite; ainsi les morales ne tirent pas toute leur bonté de leur motif qui leur tient lieu de forme substantielle, mais elles en reçoivent une partie de leurs circonstances, qui sont leurs accidents, et dont le retranchement les rend défectueuses; ce qu'il prouve par ces paroles d'Aristote (2 Eth., c. 6) : L'homme vertueux agit comme il faut et quand il faut, et donne à ses œuvres toutes les conditions et tous les appropriements qui leur sont nécessaires; et de plus, par cette raison que la bonté et la perfection d'un être consistent dans la plénitude et l'assemblage de toutes les choses que sa nature demande avec une liaison si étroite que si la moindre vient ou à ne s'y trouver pas, ou à se disjoindre et à se démentir, elle laisse le reste imparfait et vicieux. « Bonum ex integra causa, malum ex singulis defec« tibus, » dit-on après saint Denis, la perte d'un œil ou d'un doigt ne fait pas qu'un homme ne passe toujours pour homme, mais elle empêche qu'il ne soit estimé homme accompli, parce qu'il est privé d'un membre qui est dû à son corps. En effet, comme le tout se compose et se soutient de l'ensemble et de l'union de toutes ses parties, il est clair que si une seule man-

que, comme il perd son intégrité, il perd aussi sa perfection. Or, puisque l'intention et les circonstances, comme le principal et les apanages forment la bonté morale de toutes les actions humaines, il faut inférer que qui veut rendre les siennes bonnes et vertueuses, doit nécessairement les accompagner de toutes leurs circonstances, du temps, du lieu, de l'ordre, de la façon extérieure et intérieure et des autres, et que le défaut d'une seule les gâtera et les noircira d'une tache. Pour être vertueux, dit Aristote (2 Eth., c. 3), il faut être grandement circonspect en ses actions, et ne manquer ni au temps, ni au lieu, ni dans la forme, ni dans la matière. Et saint Basile (Constit. monast., c. 14) après lui nous enseigne que quand nous agissons, la prudence, qui conduit toutes les vertus dans leurs œuvres, doit nous ouvrir les yeux pour nous faire prendre garde à ne point souiller nos œuvres de deux fautes, ou de les faire à contre-temps ou avec immodération. Ainsi, pour nos exercices de piété et pour nos observances religieuses, bien qu'elles soient bonnes, si toutefois nous ne les faisons au temps, au lieu et de la façon ordonnés, elles perdent leur lustre et demeurent vicieuses.

III. Nous disons, en second lieu, que pour rendre une action méritoire de la récompense éternelle, ce n'est pas assez qu'elle soit bonne et vertueuse, comme nous venons de le dire, mais qu'il faut y ajouter encore quelques autres qualités qui lui donnent la force de l'élever jusque-là, et de gagner une si riche couronne. Tous les théologiens [1] s'accordent à reconnaître la grâce sanctifiante, comme le fondement de ce souverain pouvoir et de cet éminent mérite. Et puis, se parta-

[1] Cajetanus, Sotus, Vasquez, 1, 2, disput. 217, cap. 2, 3, 4 et 5; Bellarm., lib. 5 de Justific., c. 15, dicit esse gravissimum autorum; Durand. in 2, dist. 40, q. 2; Scotus, Gabriël, Paludan, Almai., Alensis apud Tannerum, 1, 2. de Gratia, q. 6, dub. 4.

geant en divers avis, les uns disent qu'elle suffit à cela, sans qu'il soit besoin d'adresser autrement son action à Dieu, parce que cette grâce donnant à l'homme la qualité très-honorable de son fils, elle fait ensuite que toutes les bonnes œuvres éclairées de cette divine lumière, et couvertes de cette assistance, deviennent resplendissantes et toutes d'or, sont agréables à Dieu et reçues de lui pour le prix de la béatitude. D'autres [1] disent que la grâce n'est pas assez puissante pour produire un si grand effet, qu'elle en est bien la source et le principe, mais qu'il faut de plus rapporter l'action à Dieu par un acte formel et précis de charité, qui parachève et perfectionne dans l'action ce que la grâce y a commencé. C'est beaucoup demander de la faiblesse humaine; mais quoi, il est aussi question d'un merveilleux salaire, il s'agit de la possession éternelle de Dieu. D'autres toutefois, adoucissant la chose, enseignent avec plus de vraisemblance que tous les actes des vertus surnaturelles, comme de la foi, de l'espérance, et des vertus morales infuses exercées en l'état de la grâce, méritent dignement et par titre de récompense la gloire éternelle, sans que la charité y contribue du sien; parce qu'étant surnaturels aussi bien que la gloire, ils ont d'eux-mêmes de l'alliance avec elle, et sont des moyens proportionnés à une telle fin; mais que les actes des vertus acquises ne peuvent atteindre si haut, s'ils n'en prennent la force de quelques actes des vertus surnaturelles, quelles qu'elles soient, comme dans la source et la racine d'où ce pouvoir et cette excellence doivent leur venir. Enfin, quelques autres (Bellarm., l. 5 de Justif., c. 15; Tannerus cit.) pensent qu'une action vertueuse, bien qu'elle soit faite dans la grâce, n'est pas néanmoins méritoire du paradis, si la

[1] Suar., opusc. de Reviv. merit., disput. 2, sect. 1, et lib. 12 de gratia, cap. 9 et 10.

reine des vertus ne s'en mêle, et si la charité, au moins virtuellement, ne la rapporte à Dieu : ce que nous devons estimer d'autant plus vrai, que saint Thomas et saint Bonaventure, deux grands soleils de la théologie, deux saints très-signalés, et deux maîtres consommés dans l'intelligence de la vie spirituelle, tiennent cette opinion. Car le premier, au lieu où il traite à dessein cette difficulté, dit ces mots : « Vita æterna in Dei « fruitione consistit; motus autem humanæ mentis ad « fruitionem divini boni est proprius actus caritatis, « per quam omnes actus aliarum virtutum ordinantur « in hunc finem, secundùm quod aliæ virtùtes impe- « rantur à caritate. Et ideò meritum vitæ æternæ primò « pertinet ad caritatem, ad alias autem virtutes secun- « dariò, secundùm quod earum actus à caritate impe- « rantur (1, 2, q. 114, c. 4) : La vie éternelle consiste « en la jouissance de Dieu, et le mouvement qui y « conduit plus directement l'âme humaine est l'acte de « la charité, par laquelle les actes des autres vertus, en « tant qu'elle leur commande de les exercer, sont rap- « portés à cette fin. Ainsi, la force et le droit de mériter « le ciel et la vie bienheureuse appartiennent première- « ment et principalement à la charité, et puis aux autres « vertus, en ce qu'elles produisent leurs actes dépen- « damment d'elle et par ses ordres. » Et puis il ajoute que l'acte de la foi n'est méritoire s'il n'opère par la charité; de même celui de la patience et celui de la force, et ainsi des autres : « Nisi aliquis ex caritate hæc operetur; » ce sont ses termes. Voilà la doctrine de saint Thomas.

Ecoutons maintenant celle de saint Bonaventure; il nous la donne dans ces paroles que j'ai cru devoir mettre ici tout au long, car elles sont fort remarquables. Voici comment il parle : « Notandum est ad hoc, « quod aliqua actio sit meritoria, non oportet quod « semper quis eam actualiter referat in Deum, sed

« sufficit relatio habitualis. Habitualem autem rela-
« tionem dico, non quia habeat caritatem, per quam sit
« habilis ad referendum, sed quia in primordio opera-
« tionis illius vel alterius, ad quam illa consequenter
« se habet, intentionem habet ad Deum directam. Undè
« si aliquis intendat dare pro Deo centum marcas, et
« incipit dare et cogitat de Deo in prima marca, et in
« aliis non cogitat, nihilominus omnes dationes illæ
« sunt ei meritoriæ et fructuosæ : si autem opus alte-
« rius generis inciperet, oporteret quod intentio reno-
« varetur ad hoc, ut opus esset meritorium (In 2, disp.
« 41, a. 1, q. 3) : Il est à noter que pour rendre une
« action méritoire, il n'est pas nécessaire d'en faire
« toujours un rapport actuel à Dieu par la charité,
« mais c'est assez qu'il soit habituel ; or, par ce rapport
« habituel, j'entends non l'habitude de la charité qui
« rend l'homme capable et disposé à la rapporter de
« cette sorte, mais un rapport actuel qui se soit fait
« au commencement de cette action ou d'une autre, à
« laquelle celle-ci est comme naturellement attachée :
« par exemple, si quelqu'un a dessein de donner cent
« marcs d'argent pour l'amour de Dieu, et forme ce
« dessein lorsqu'il donne le premier, mais qu'ensuite
« il ne s'en souvienne plus, cette pensée lui échappant
« de l'esprit, il ne laisse pas de mériter en distribuant
« les autres; que si, au milieu de la distribution, il
« faisait une œuvre d'une autre espèce, et puis se re-
« mettait à donner les marcs qui restent, il faudrait
« qu'il renouvelât le premier dessein pour rendre le
« don valable. » — « Per hunc etiam modum, pour-
« suit le Docteur séraphique, intelligitur esse in viris
« religiosis, qui in principio ex caritate devoverunt
« portare religionis pondus, quidquid enim faciunt
« quod ad suæ religionis observantiam spectat, ex
« prima intentione est eis meritorium ad salutem :
« nisi fortè, quod absit, contraria intentio superveniat.

« In aliis autem quæ ad religionem non spectant, secus « est, quia illa intentio non se extendit ad alia habi- « tualiter : De la même façon et par le même principe, « les personnes religieuses, qui au commencement « sont résolues et ont dirigé leur intention de porter « le joug de la religion pour l'amour qu'elles portent « à Dieu ont du mérite en tous les exercices et en « toutes les observances de la religion qu'elles font « après, en vertu de cette intention première, à moins, « ce que Dieu ne veuille, qu'elle eût été ou révoquée « ou détruite par une contraire. » Pour les actions qui ne regardent point la profession religieuse, comme le boire, le manger, le dormir, et semblables naturelles et indifférentes, il n'en est pas de même, ce premier motif ne pouvant étendre sa force jusqu'à elles. C'est ce que dit saint Bonaventure. Il faut premièrement prendre garde que par l'intention habituelle qu'il dit être suffisante pour rendre une action bonne, méritoire, il entend, comme il le déclare évidemment par ce qui suit, celle que nous appelons ordinairement la virtuelle, qui au fond est actuelle, mais d'une façon fort subtile et presque insensible ; comme l'on voit parfois un excellent joueur de luth qui ne laissera, pendant qu'il fait des merveilles sur son instrument et charme les oreilles, de parler à quelqu'un, de l'écouter, ou de se détourner à quelque autre chose, en quoi l'on dirait qu'il ne pense point à son jeu, ce qui pourtant n'est pas ; car on sait bien que ses doigts ne se remueraient jamais tout seuls et avec tant d'ordre, s'ils n'étaient conduits par l'art, et si l'esprit n'y apportait quelque attention, ce qui, à cause de la grande habitude, suffit, pour peu qu'il y en ait. Secondement, que les actions indifférentes et qui n'ont point de liaison morale, pour mériter récompense devant Dieu, doivent être animées, chacune à part, de son propre motif. Et pour l'entendre, il faut savoir que nous appelons cette action une mo-

ralement, qui se rapporte à une même fin, quoiqu'elle en comprenne plusieurs naturellement diverses; comme le repas, où l'on mange, où l'on boit, où l'on coupe du pain et de la viande, actions bien dissemblables selon l'être physique, est néanmoins une selon le moral, parce qu'il se réduit tout à un même but, à savoir, à nous nourrir; de même, quand un maître va en classe pour y enseigner, et l'écolier pour apprendre, bien qu'on y parle, qu'on y écoute, qu'on y écrive, et qu'on y fasse beaucoup d'autres actions naturelles fort différentes, elles ne sont pourtant qu'une action morale, parce que tout cela ne vise qu'à un même dessein d'enseigner ou d'apprendre. Quand donc l'action est une moralement, c'est assez pour la mettre au point de mériter, de diriger son intention quand on la commence, sans qu'il soit nécessaire de la réitérer après, quelque longueur qu'elle ait, bien que ce soit un bon conseil de le faire, et que cela doive augmenter son mérite. Mais lorsque les actions sont moralement distinctes, il faut, avec chacune, former un bon dessein, si on veut leur donner quelque prix, autrement elles seront inutiles, et ce ne sera que de la peine prise sans fruit.

Vous me demanderez si, pour rendre méritoires toutes les actions de la journée, il est nécessaire de concevoir au commencement de chacune une intention bonne, ou si la générale et les particulières du matin suffisent sans y plus penser après? A cela je réponds que pour faire qu'une action que vous opérerez le long du jour soit vivifiée par le motif du matin et prenne sa source de lui, il faut qu'elle y tienne par une liaison nécessaire et par un nœud indissoluble, que ce motif influe en elle, qu'il la produise, que ce soit une émanation et un extrait de sa substance, et qu'elle sorte de lui comme de son principe et de sa cause qui lui imprime sa vertu. Or, comment voulez-vous qu'il le fasse dans une action, comme le dîner, l'entretien qui le suit, la promenade

et autres, où l'on n'aura eu aucune pensée de lui, mais qui se fera purement ou par nécessité, ou par rencontre de compagnie, ou par plaisir? Il est clair que l'esprit n'ayant eu aucune vue de ce motif, l'action se fera indépendamment de lui, et que par conséquent elle ne recevra aucune influence de sa part, et ainsi sera sans mérite. Donc, qui veut mériter dans ces actions, doit les animer de nouveau. Et c'est de cette sorte que nous devons discourir, et ce qu'il faut pratiquer touchant ce sujet. Oui, mais me direz-vous, si cette opinion n'est pas vraie, c'est s'asservir à une loi bien dure, et donner à son esprit de grandes gênes. Et je réplique, mais aussi si elle est vraie, où en serons-nous? toute notre vie s'en ira presque en fumée, et après avoir bien travaillé nous ne gagnerons rien. Et puis, quand l'opinion de ces deux saints docteurs que Dieu a remplis surabondamment de lumières ne serait pas au fond véritable, et que la première, qui est la plus douce, aurait cette gloire, il est toujours certain qu'en une chose douteuse et de telle conséquence il vaut mieux jouer au plus sûr, et qu'il sera et de plus grand profit et de plus haute perfection de la mettre en pratique.

IV. Au reste, j'ajoute à ce qui a été dit, qu'une façon encore plus noble et plus sublime pour rendre ses actions bonnes et méritoires, est premièrement de nous abandonner à Dieu comme des instruments pour opérer en nous et par nous à l'exécution de ses desseins tout ce qui lui plaira; secondement, à son Fils Notre-Seigneur, qui est en nous comme en ses membres pour nous consacrer à Dieu son Père et nous consommer à sa gloire; car comme sa divinité en s'unissant à son humanité, et la dépouillant de sa subsistance humaine, s'est servie d'elle ici-bas, et s'en sert encore là-haut pour glorifier son Père et exécuter ses entreprises, à quoi cette humanité obéit sans contradiction, quoique souvent les choses aient été très-

difficiles, et par le moyen de cette union intime et personnelle vit une vie divine et fait des opérations infiniment honorables à Dieu, il prétend par toutes les unions qu'il a avec nous faire par proportion en nous de même, et nous rapporter ainsi à la gloire de Dieu son Père, en quoi consiste la grâce du christianisme. Car ce n'est pas précisément une grâce de salut, puisque plusieurs théologiens [1] estiment que les anges sont sauvés indépendamment de Notre-Seigneur par une grâce qui leur a été donnée par la pure libéralité de Dieu, sans aucune considération des mérites de son Fils. Comme encore quelques-uns [2] ont pensé qu'était celle qui fut conférée à Adam et à Eve au jour de leur création, et avec laquelle ils pouvaient sans doute, s'ils eussent voulu s'en servir, faire leur salut. Mais à la prendre proprement, c'est une grâce de retour à Dieu, l'incarnation et la grâce qui nous en vient ne visant qu'à ce que le Verbe incarné Notre-Seigneur fasse par ressemblance en nous ce que le Verbe fait en son humanité, à savoir, nous dépouiller de nous-mêmes, nous remplir de sa divinité, nous imprimer les traits de ses perfections, nous unir et nous approprier à lui, nous faire mener une vie divinement humaine, opérer en nos corps et en nos âmes sans résistance ce qu'il voudra, et nous faire opérer en lui et par son esprit, et nous rendre à son Père pour être maintenant et à jamais employés à sa gloire, de laquelle par le péché en Adam et en nous-mêmes nous nous étions séparés pour chercher la nôtre et les créatures. « Apparuit, dit saint Paul, gratia Dei salvatoris « nostri omnibus hominibus (Tit., 2, 11) : La grâce « de Dieu notre Sauveur s'est fait voir à tous les

[1] De angelis, S. Bonav., Palud., Durand., in 3, dist. 13, et communiter Thomistæ, in 3 p., q. 8, a. 4.

[2] De Adamo et Eva Almain, Sotus, Vasquez in 1 p., tom. 1, d. 93; apud Tanner. de incar., disput. 1, quæst. 6, dub. 5.

« hommes. » Et quelle est cette grâce du Sauveur? à quoi tend-elle? Il l'explique par ce qui suit : « Eru-« diens nos, ut abnegantes impietatem, et secularia « desideria, sobriè, et justè, et piè vivamus in hoc se-« culo, exspectantes beatam spem, et adventum gloriæ « magni Dei et salvatoris nostri Jesu Christi : Elle « tend à ce que renonçant parfaitement à l'impiété, « aux vices et à tout ce qui en nous est contraire à « Dieu, nous nous dédiions et nous nous appliquions « entièrement en cette vie par l'usage des vertus à « l'honorer, attendant l'effet de la douce et bienheu-« reuse espérance dans laquelle nous vivons que Notre-« Sauveur, au jour célèbre de son dernier avénement, « nous transportera au ciel, Cum tradiderit, dit le « même apôtre autre part, regnum Deo et Patri, ut « sit Deus omnia in omnibus (1 Cor., 15, 24 et 28), « où il livrera son royaume, c'est-à-dire ses élus, à « Dieu son Père pour régner absolument sur eux, où « il sera tout en tous, » et où nous serons de parfaits et éternels organes de sa gloire. Pour faire excellemment nos actions, nous devons nous rendre souples aux mouvements de Notre-Seigneur, et lui donner le même pouvoir sur nous que le chef a sur ses membres, afin qu'il agisse en nous et par nous à l'accomplissement de ses volontés et à l'honneur de son Père.

SECTION III

CE QU'IL FAUT FAIRE EN PARTICULIER POUR RENDRE NOS ACTIONS BONNES.

Le diable attaque nos bonnes œuvres par trois endroits.

Saint Grégoire le Grand nous enseigne une excellente doctrine sur cette matière, et bien qu'il ne parle que des actions qui sont matériellement bonnes, comme l'aumône et la prière, néanmoins, pour satisfaire à

notre dessein, nous étendrons la chose aux indifférentes, et nous montrerons comment on peut les rendre bonnes. Ce saint docteur commence donc ainsi : « Sciendum est quod bona nostra tribus modis anti- « quus hostis insequitur, ut videlicet hoc quod rectum « coram hominibus agitur, in interni judicis cons- « pectu vitietur (lib. 1 Moral., cap. 19) : Il faut savoir « que notre ancien ennemi attaque par trois endroits « nos bonnes œuvres pour les gâter, et faire que ce « qui est bon devant les yeux des hommes soit mau- « vais devant ceux du souverain juge. » Il les épie et leur livre l'assaut, ou bien avant que de les faire, ou quand on les fait, ou lorsqu'elles sont faites. Voilà en général les trois côtés par où il les entreprend ; voyons-les maintenant en particulier.

CE QU'IL FAUT FAIRE AVANT L'ACTION.

I. Au commencement l'intention. — II. Les remèdes

I. Premièrement, il dresse ses embûches lorsque l'homme est sur le point de faire son action, tâchant de souiller son intention, afin que l'action ne puisse avoir rien de net étant infectée dans sa source. « Ali- « quando namque, dit saint Grégoire, in bono opere « intentionem polluit, ut omne quod in actione se- « quitur, eò purum mundumque non exeat, quò « hoc ab origine perturbat. » Le Prophète fait mention de cette sorte d'attaque lorsqu'il dit : « Facti sunt « hostes ejus in capite (Thren., 1, 5) : Ses ennemis lui « ont tiré droit à la tête. »

Pour mettre la chose plus au large, nous disons que quand nous allons faire une action, le diable rôde autour de nous : en premier lieu, afin que nous la fassions sans aucune intention, par manière d'acquit et par routine, sachant qu'étant ainsi faite elle ne sera ni glorieuse à Dieu, ni profitable à notre salut. A ce

dessein il nous distrait tant qu'il peut et tourne nos pensées autre part, nous mettant devant les yeux d'autres objets qui nous attirent et nous emportent; il nous rend nonchalants et égarés pour que nous ne considérions pas ce que nous allons faire, et quelle est l'importance d'une bonne œuvre. En second lieu, si nous appliquons notre esprit à former quelque intention, il s'efforce de faire que nous en prenions une mauvaise, ou de vanité, ou de gain temporel, ou de quelque recherche de nous-mêmes. Et enfin si nous en prenons une bonne, que ce soit des moindres, et que nous la formions froidement et lâchement. En ces trois façons, « facti sunt hostes ejus in capite, notre en- « nemi combat le commencement de notre action. »

II. Les remèdes seront : le premier, de n'estimer jamais aucune action petite, mais toutes grandes, pour les raisons que nous avons apportées ci-dessus; se représenter ce que Dieu demande de nous en cette action et ce qu'il en attend, et considérer qu'en la faisant bien, nous lui procurerons beaucoup de gloire, et à nous de grandes richesses, qu'il veut pour ce sujet que nous nous appliquions tout entiers à la bien faire, sans penser pour lors à autre chose. Le second, ayant l'esprit imbu de ces pensées et ainsi préparé, il faut dresser son intention avant de commencer son œuvre. Nous remarquerons ici que nous devons extrêmement prendre garde de ne commencer jamais aucune œuvre que nous n'ayons au préalable formé une intention bonne, parce que c'est l'âme qui doit lui donner le prix et la valeur, et pour cette cause il faudra s'arrêter avant d'y mettre la main, afin de prendre le loisir pour former cette intention, ne plaignant pas le temps que nous mettrons à cela, puisque de là dépend tout. Ainsi lisons-nous d'un des anciens pères, qu'il avait coutume de demeurer un peu pensif avant de commencer aucune œuvre; et interrogé pourquoi il le fai-

sait, il répondit que nos œuvres n'ayant de vraie bonté que ce qu'elles en prennent des bonnes intentions, il s'appliquait pour lors à en produire une bonne et bien pure, afin de rendre son action bonne et valable; imitant l'archer qui voulant tirer au blanc demeure quelque temps pour appointer sa flèche et prendre sa visée. Nous devons procéder de cette sorte, et bien apprendre ce grand point, comme il est porté au livre des Rois : « Præcepit David ut docerent filios « Juda arcum, sicut scriptum est in libro justorum « (2 Reg., 1, 18) : David commanda, ainsi qu'il est « écrit au Rituel des justes, que l'on montrât aux en- « fants de Juda à tirer de l'arc. » Oui certes, c'est la propre science des justes et des élus, dans laquelle comme dans un des principaux fondements de la vie spirituelle, tous, et surtout ceux qui commencent, doivent être soigneusement instruits à tirer leurs flèches, c'est-à-dire toutes leurs pensées, toutes leurs paroles et toutes leurs œuvres, au blanc de la gloire de Dieu ou d'une autre bonne fin, et avant de les décocher, s'arrêter quelque peu pour viser droit. Le troisième remède sera qu'en dirigeant notre intention nous nous gardions surtout d'en prendre de mauvaises. Prenons-en toujours de bonnes, et tant que nous pourrons, de très-bonnes, les plus pures et les plus parfaites de toutes, et formons-les non avec froideur et nonchalance, mais avec affection et courage, parce que plus nos intentions seront nobles, épurées et produites avec plus de vigueur, plus nos actions seront excellentes, agréables à Dieu et méritoires pour nous. Si vous demandez quelles intentions sont les meilleures et les plus parfaites, à cela nous répondrons au chapitre suivant. Il suffit maintenant de savoir que nous devons en toutes nos œuvres, au moins autant qu'il nous sera possible, choisir celles-là, avec cet avis toutefois que pour le faire il est besoin d'avoir l'œil gran-

dement ouvert et attentif sur les mouvements de son âme, parce qu'il est fort malaisé, à cause des ruses de la nature, d'avoir cette parfaite pureté d'intention. Souvent vous croirez faire des œuvres par le seul motif du pur amour de Dieu qui seront toutes remplies de vous-mêmes. « Conveniat unusquisque seipsum, di-« sait saint Jérôme, et in omni vita inveniet quàm « rarum sit fidelem animam inveniri, ut nihil ob « gloriæ cupiditatem, nihil ob rumusculos homi-« num faciat. Difficile est Deo tantum judice esse con-« tentum (S. Hier., adversus luciferianos) : Que chacun « se considère et examine les désirs de son cœur, et il « verra que c'est une chose rare de trouver une âme « parfaitement fidèle, qui ne fasse rien pour la gloire « des hommes, rien pour acquérir un peu de répu-« tation. Oh ! qu'il est difficile de se contenter de n'être « regardé ni jugé que de Dieu seul, et de n'arrêter sa « vue que sur lui : » comme il n'y a point de partie plus tendre que l'œil, aussi n'est-il rien de plus délicat que l'intention. Voilà ce que nous devons faire avant l'action pour la rendre bonne.

CE QU'IL FAUT FAIRE PENDANT.

I. Pendant l'attention. — II. Remèdes contre la vanité. — III. Contre le relâche de l'attention. — IV. Contre le refroidissement de ferveur. — V. Contre les chagrins.

I. Saint Grégoire nous découvrant les stratagèmes du diable, et éventant ses mines, dit : « Aliquando « intentionem boni operis vitiare non prævalet, sed « in ipsa actione se, quasi in itinere, opponit, ut cùm « per propositum mentis securior quisque egreditur, « subjuncto latenter vitio, quasi ex insidiis, perimatur : « Quand le diable n'a pu empoisonner le motif de « l'action, parce que l'homme s'est tenu en garde, il « fait comme le voleur, qui ne pouvant prendre le voya-

« geur au sortir de son logis, l'attend sur le chemin, et « le surprenant lui saute au collet et lui coupe la « gorge; ainsi lui, n'ayant pu perdre la bonne œuvre « dans son principe, c'est-à-dire dans son intention, « il tâche de la ruiner en son progrès, et de faire que « la personne qui va comme en assurance, sans se « défier de rien, tombe dans l'embuscade et perde ce « qu'elle avait sauvé jusque-là. » Le Prophète royal parle de cette espèce de piége, disant : « In via hac, « quâ ambulabam, absconderunt laqueum mihi (Psal. « 141, 4) : Comme je faisais mon chemin, sans me « douter d'aucun malheur, mes ennemis m'ont tendu « des lacets. » Jérémie les représente sous la figure de ces quatre-vingts hommes (Jer., 41, 5), qui s'en allant au temple en pénitents, et portant dans leurs mains de l'encens et d'autres présents pour les offrir à Dieu, furent malheureusement trompés par un traître nommé Ismaël, qui venant à leur rencontre, et par une insigne perfidie, les abusant par de belles paroles, les retira du bon chemin et les mena dans un lieu où ils furent tous mis à mort. Ainsi fait le diable, si on n'y veille; ce qu'il accomplit en portant la personne à la vanité, ou à faire son action par respect humain : « Sæpè enim bono operi (continue saint « Grégoire) dum laus humana obviat, mentem ope- « rantis immutat, quæ quamvis quæsita non fuerat, « tamen oblata delectat : Souvent l'estime et la louange « des hommes, quand elle se représente à celui qui « s'occupe d'une bonne œuvre, fait impression sur son « esprit, et altère le bon dessein qu'il avait; car bien « qu'au commencement on ne l'ait pas recherchée, en « s'offrant néanmoins après, elle plaît et est la bien- « venue. » Et comme dit le même saint autre part et au même propos : « Sicut pro necessitate quidem cibus « sumitur, sed in ipso esu, dum furtim gula subrepit, « edendi delectatio permiscetur : unde plerumque con-

« tingit, ut refectionem corporis, quam salutis causâ « cœpimus, causâ voluptatis expleamus (lib. ultimo « Moral., cap. ultimo) : Comme quand nous nous « mettons à table, le premier dessein que nous avons « en prenant notre nourriture est de satisfaire à notre « besoin; mais il arrive plusieurs fois que celui du « plaisir y vient ensuite, et que la gourmandise s'y « glisse finement et à la dérobée, de sorte qu'ayant « commencé à manger par nécessité, nous finissons « par volupté; » il arrive souvent de même qu'un homme commencera une bonne œuvre par charité, et qu'il la continuera et la terminera par vanité. D'autres fois le démon pointera sa batterie autre part, ou contre l'attention, ou contre la ferveur que l'on doit apporter à faire son action, tâchant que l'on se relâche dans l'un ou dans l'autre, et qu'ainsi on pense à d'autres choses pour moins penser à ce que l'on fait; ou qu'on y aille lâchement à la façon des mouvements violents, qui au commencement sont raides et impétueux, mais qui se ralentissent petit à petit, à mesure qu'ils vont plus avant et s'approchent de leur fin. Ou bien, en attaquant la personne d'un autre côté, il la jette en des tristesses, en des chagrins et en des impatiences, à cause de la peine qu'elle trouve dans l'action, et fait que pour en voir bientôt le bout, elle se dépêche et expédie le plus vite qu'elle peut. Tels sont les combats que le diable nous livre pendant que nous faisons nos actions pour les rendre vicieuses.

II. Les moyens de les vaincre sont : le premier, de fermer toutes les avenues à la vanité et aux respects des créatures, ne regardant que Dieu comme juge de notre action; lui seul doit nous en récompenser si elle est bien faite, ou si elle est mal, nous en punir. « Atten- « dite, disait Notre-Seigneur, ne justitiam vestram « faciatis coram hominibus ut videamini ab eis, alioquin « mercedem non habebitis apud patrem vestrum, qui

« in cœlis est (Matth., 6, 1) : Prenez bien garde de ne « point faire vos bonnes œuvres devant les hommes « afin d'être vus d'eux, autrement n'attendez point de « récompense de votre Père céleste. » S'arrêter aux opinions et aux paroles des hommes, c'est s'arrêter à du vent; qu'ils nous louent ou qu'ils nous blâment, toutes leurs louanges ne nous sauraient rendre bons ni bienheureux, non plus que tous leurs blâmes, méchants ni malheureux. C'est des opinions et des paroles de Dieu qu'il faut seulement faire cas, comme de celles qui peuvent effectivement nous hausser ou nous abaisser, nous donner de la gloire ou de l'infamie. Saint Chrysostome expliquant ces mots que l'Ecriture dit du roi Osias : « Fecit quod erat rectum in oculis Domini « (2 Paralip., 26, 4; S. Chrysost., homil. 3, super « Vidi Dominum) : Osias a fait ce qui était juste devant « les yeux de Dieu, » remarque que ce roi, pour lors sage et vertueux, ne faisait pas simplement ce qui était bon, mais ce qui était bon devant Dieu. Il veut dire qu'il faisait ses bonnes œuvres pour une sainte intention et pour la gloire de Dieu, non comme les pharisiens (Matth., 6), qui publiaient avec des trompettes quand ils avaient à faire des aumônes, qui ternissaient leurs visages lorsqu'ils jeûnaient afin de paraître fort mortifiés, et priaient aux carrefours et aux places publiques à dessein d'être tenus pour bien dévots, et faisaient les autres actions de vertu pour être honorés des hommes. Et puis il apporte une belle et vraie comparaison. Ceux, dit-il, qui courent dans les lices aux jeux publics, s'ils savent que l'empereur y est venu pour les voir courir, font plus de cas de son regard et de son jugement que de celui de tous les autres; et toi qui sais et qui avoues que le Dieu des anges assiste à ta course, et qu'il est présent à ton action comme juge et rémunérateur, tu jettes plutôt les yeux sur tes compagnons et sur le jugement qu'ils feront de toi que sur celui de

Dieu. Et qu'arrive-t-il ? C'est qu'après beaucoup de peine et de sueurs, tu demeures sans couronne et sans avoir rien gagné que de la fumée. Celui-là, dit le même saint en un autre lieu (Hom. 19 in Matth.), ne serait-il pas insensé, qui, ayant le roi pour spectateur d'une action louable qu'il fait, ne tiendrait pas compte de lui, mais le laissant là s'en irait chercher des gens de néant et des gueux pour être vu et estimé d'eux. Quand le patriarche Abraham voulut sacrifier son fils Isaac, il nous apprit par son exemple des yeux et du jugement de qui nous devons nous mettre en peine, il cacha son dessein et son action le plus qu'il put; car premièrement il ne le déclara à personne, pas même à sa femme; puis il choisit le temps de la nuit pour sortir plus secrètement de la maison. « Abraham de « nocte consurgens stravit asinum suum, » dit l'Ecriture (Genes., 22, 3); puis prenant deux de ses serviteurs pour lui tenir compagnie, il les laissa au pied de la montagne avec la monture : « Expectate hìc cum asino; » et pour comble de tout, le lieu du sacrifice fut le sommet d'une haute montagne où il n'y avait personne. Or, à quoi tout cela, et pour quel sujet Abraham évita-t-il avec tant de soin la présence et la vue des hommes, d'avoir voulu de nuit, loin de ses domestiques, sans en avoir rien communiqué à sa femme, et sur la pointe d'une montagne éloignée de toute habitation, faire cette action très-mémorable, à laquelle l'univers tout entier n'eût pu servir d'un assez digne théâtre ? La signification du nom de cette montagne satisfait pleinement à ce doute; elle s'appelait Moria, » qui signifie « Dominus videt, le Seigneur voit, » comme même Abraham la nomma, voulant dire que puisque le Seigneur voyait son sacrifice, ce lui était assez, et qu'il n'avait que faire de se soucier que les hommes en eussent connaissance. Il nous suffit de même que Dieu nous voie quand nous faisons nos œuvres; s'il arrive

comme plusieurs fois il ne se peut autrement, que nous les fassions devant les hommes, il ne faut pas les faire pour eux, ni même penser à eux, mais seulement à Dieu pour qui nous les faisons, et ne songer qu'à lui plaire : comme quand vous écrivez à un de vos amis, bien que vous écriviez en présence de plusieurs personnes, vous n'êtes pas pourtant attentif à ceux qui vous regardent, mais seulement à ce que vous écrivez et à la personne à qui vous adressez la lettre. Après tout cela, un fort bon conseil est de faire ses actions autant que l'on peut en secret, sans que personne autre que Dieu et nous le sachions, comme nous venons de le voir en Abraham. Notre-Seigneur nous recommande ceci grandement, quand il nous avertit de nous retirer et de nous cacher pour faire nos bonnes œuvres ; et enchérissant encore là-dessus, il dit : « Nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua (Matth., « 6, 3) ; » il veut dire, comme sait Chrysostome l'explique (Hom. citata in Matth.), que la personne même, s'il est possible, ignore la bonne action qu'elle fait, et que les mains dont elle se sert pour la faire ne la sachent point. Le lion, dit saint Epiphane (in Physiol., 1), efface les vestiges qu'il imprime en marchant sur le sable, afin de n'être point reconnu ni chassé; de même l'homme spirituel doit ôter autant qu'il peut toute la connaissance de ses bonnes œuvres, afin qu'elles soient mieux conservées. Un trésor caché est bien plus assuré que s'il était à la vue du monde; et le sage voyageur ne portera jamais son argent dans sa main, surtout s'il doit passer par des lieux dangereux; car il y a grand hasard qu'il ne le porterait guère loin. La bonne œuvre est une marchandise si précieuse et qui donne tant d'envie à nos ennemis, qu'ils ne laissent échapper aucune occasion de nous la ravir : c'est pourquoi il faut la tenir couverte.

III. En second lieu, pour obvier au relâchement de

l'attention, il faut être grandement vigilant sur ses pensées pour ne point les laisser aller ni de çà ni de là, mais les arrêter toutes à la chose où l'on s'emploie pour la bien faire. « Hoc age, » disait-on au prêtre à Rome, « faites ce que vous faites, » ne pensez pas à autre chose. C'est pourquoi les animaux mystérieux d'Ezéchiel étaient tout semés d'yeux pour montrer cette soigneuse veille que nous devons apporter à ce que nous faisons. Et saint Augustin met entre les points de la prudence l'intelligence du présent, que saint Thomas appelle circonspection, qui lie l'esprit à la chose que l'on fait, et le tourne de çà et de là pour regarder tout ce qui est autour d'elle, afin de le retirer s'il doit nuire, et l'approcher s'il peut servir. Et c'est ici un des points les plus importants de la vie spirituelle, auquel doivent singulièrement prendre garde tous ceux qui veulent y avancer et mériter beaucoup, de s'appliquer tout entiers à bien faire l'action que l'on a en main, empêchant que notre mémoire ne se souvienne d'aucune autre chose, que notre entendement ne s'en entretienne, et que notre volonté ne s'y porte. La raison fondamentale de cette vérité est que Dieu nous commande que faisant une action nous ne la fassions point mal, mais bien, afin de la lui rendre glorieuse et à nous méritoire; pour cela cette application de nos facultés est nécessaire, et pour lors il ne veut et ne demande de nous autre chose que cela, parce que l'action présente est l'unique moyen dont Dieu se sert pour venir à nous, et par lequel nous pouvons aller à lui, pour s'unir à nous et nous unir à lui, pour nous communiquer ses dons et recevoir nos hommages, pour nous posséder et se faire posséder de nous, pour se glorifier en nous et opérer notre salut. Tout cela se fait par l'action présente, et ne se peut faire que par elle seule ; non par les passées ni par les futures, puisque celles-là ne sont plus, et celles-ci ne

sont pas encore, et peut-être ne seront jamais; or ce qui n'est point ne peut servir de fondement ni de base réelle à ce qui est; si notre salut dépend en quelque façon des actions passées ou futures il en dépend non selon l'être passé ou futur, qu'elles ont, selon lequel elles ne sont rien, mais selon l'être présent, auquel elles ont été ou seront bien ou mal faites.

Partant, mettons-nous entièrement à bien faire ce que nous faisons, repoussons courageusement toutes les pensées et tous les soins qui nous viendront de tous les autres sujets quels qu'ils soient, quand même ils seraient bons, faisant attention qu'ils ne sont point de Dieu, puisqu'ils viennent hors de saison. Attachons inséparablement notre mémoire à l'action présente par la souvenance douce et tranquille que Dieu la veut, qu'il ne désire pour lors autre chose de nous, qu'il prétend par elle se glorifier en nous et par nous, et produire ces grands effets dont nous avons parlé; l'entendement par une pensée attentive à bien faire la chose, et à la faire avec Dieu et pour Dieu avec les intentions que nous déduirons après; et la volonté voulant faire cette action et non une autre, dirigeant nos intentions avec excellence, tâchant de nous unir à Dieu par elle, de jouir de lui, et la dépouillant d'une certaine façon de l'être créé qu'elle a, goûter l'être incréé qui y est. C'est pourquoi Notre-Seigneur nous avertit si souvent : « Attendite vobis, videte vosmet-« ipsos, videte, vigilate (Luc., 17, 3; Marc., 13, 9 « et 33) : Prenez garde à vous, soyez attentifs à votre « œuvre, voyez et veillez, » considérez vos actions afin de les bien faire.

Mais quoi! notre corruption est si grande et notre malheur si déplorable, que souvent si nous n'usons de contrainte, notre mémoire, notre entendement et notre volonté s'arrêtent peu à ce que nous faisons, et s'en vont comme dégoûtés chercher quelque objet nouveau,

espérant y trouver leur contentement et leur béatitude. Ainsi durant la prière, au lieu de penser à la bien faire, on pense à l'étude, durant l'étude à l'entretien, et durant l'entretien à quelque autre chose qui n'est pas encore, la chose future attirant toujours notre attention, et faisant ordinairement une impression plus forte sur nos esprits que la présente; c'est une erreur signalée, parce que la béatitude de notre mémoire en cette vie est de s'affermir dans le souvenir de Dieu, comme du plus noble objet et de ce qu'il veut de nous, celle de notre entendement à penser à lui, comme au premier être et à la souveraine vérité, et à faire ce qu'il nous ordonne; et celle de notre volonté, à vouloir ce qu'il veut, à s'unir à lui, et par cette union le posséder et en jouir comme cette vie le permet. Ce qui se peut seulement par l'action présente bien faite; quand nous n'y pensons point, mais que nous nous détournons ailleurs, nous perdons l'union et la possession de Dieu, au moins pour ce temps-là. C'est encore un artifice très-pernicieux du diable, ennemi mortel de notre bien, qui, par l'aspect des choses futures qu'il nous fait voir ou nécessaires, ou utiles, ou agréables, ou difficiles, enchante nos facultés pour, en les y portant, les détacher de l'action présente, afin que nous ne la fassions pas comme il faut, et par ce moyen dérober à Dieu la gloire qui lui en arriverait, et à nous l'utilité que nous en recevrions si elle était bien, et nous disposer encore à faire mal les suivantes auxquelles nous pensons; car pour bien les faire, ce n'est pas en prendre le chemin, ni en mériter la grâce que de faire mal celle à laquelle nous sommes actuellement occupés.

Ainsi, que tous ceux qui voudront faire des progres dans la vertu et acquérir de grands trésors de mérites, aient en singulière recommandation ce point, de se mettre tout entiers à bien faire l'action présente, sans

regarder ni appréhender celles qui suivent, de quelque nature qu'elles soient, se confiant en la douce et paternelle providence de Dieu, que si, pour l'amour de lui, ils retirent leur esprit de toute autre chose pour ne l'appliquer qu'à la présente, comme il désire, leur donnera toujours les grâces proportionnées aux affaires et à toutes les occasions où il les mettra, même les leur doublera, pour y bien faire ce qui y sera requis. Notre-Seigneur dit à ceux qui devaient rendre témoignage de sa foi devant les tyrans, qu'ils ne pensassent point auparavant à ce qu'ils auraient à dire : « Dabitur enim « vobis, in illâ horâ, quid loquamini ; parce qu'on vous « inspirera pour lors ce qu'il faudra que vous disiez ; » il dit pour lors, parce qu'ils ne devaient pas recevoir cette grâce avant, comme n'étant point aussi nécessaire, mais qu'elle serait donnée et au temps et de la façon qu'il faudrait. Ce que Notre-Seigneur dit de cette matière doit s'entendre de toutes, à savoir, que quand nous faisons quelque chose nous ne pensions pas à ce que nous ferons après, mais que nous attachions notre esprit absolument à bien faire ce que nous faisons, avec cette ferme créance et cette inébranlable assurance que Dieu nous fournira les secours et les grâces qu'il faudra pour bien faire ce qui viendra ensuite, et ce à quoi nous n'avons pas voulu penser hors de son temps; mais qu'il ne les donnera point avant, parce qu'elles ne serviraient aussi de rien, n'étant données que pour disposer la personne à faire dûment l'action présente, d'où elles s'appellent grâces actuelles. Ainsi, les martyrs, avant de souffrir, étaient faibles et craintifs, au moins plusieurs, comme on le lit en leurs histoires, et ils n'eussent pu en cette disposition endurer le feu, les roues ni la mort; mais après ils étaient courageux comme des lions, et riaient au milieu des plus cruels tourments, parce qu'alors ils recevaient des forces d'en haut et étaient remplis de grâces très-efficaces, dont ils

étaient auparavant dénués, parce qu'ils n'en avaient pas encore besoin.

IV. Pour s'opposer au refroidissement de la ferveur, il faut, de temps en temps, durant le cours de l'action, particulièrement si elle est un peu longue, renouveler les intentions pour lesquelles on la fait, et imiter les mouvements naturels qui se fortifient et vont d'autant plus vite, qu'ils s'avoisinent plus près de leur terme, s'efforçant de faire son action avec un grand courage, et de correspondre efficacement à tous les degrés de la grâce qui est donnée, sans en rendre un seul infructueux. Une action produite de la sorte vaut davantage et fait plus d'effet dans une âme que cent autres ; comme un riche marchand gagne souvent plus en une seule fois qu'un petit mercier en toute sa vie. L'excellence et le prix des actions dépendent grandement de la violence que la volonté se fait pour les bien faire et pour coopérer pleinement à la grâce que Dieu lui communique. Pour cette cause, on voit parfois que de très-grands pécheurs avanceront plus en un jour que ne feront plusieurs justes, même religieux, en beaucoup d'années, bien qu'ils reçoivent journellement les grâces de Dieu, et qu'ils vaquent à l'exercice des bonnes œuvres, parce que ceux-ci ne font qu'aller leur petit train, et employer seulement une partie de la grâce qui leur est donnée, laissant l'autre inutile, tandis que ceux-là ont marché à grands pas, quoiqu'en peu d'heures, à cause de l'affection très-ardente dont ils se sont portés à Dieu, et de la parfaite correspondance qu'ils ont rendue à ses secours. Le premier de tous les anges a fait en très-peu de temps des actes de vertu si nobles et si parfaits, qu'il a, par leur moyen, donné à Dieu plus de gloire, et s'est acquis une plus grande récompense que tous les autres anges au même temps et que tous les hommes en plusieurs années (Granad. in 1 part. de Ang. tract. 16, parte priore, disp. 3). Et la sainte Vierge

faisait toutes ses actions avec tant de vertu et d'excellence, que, comme nous avons dit autre part (liv. 1, chap. 2), elle avançait plus par chacune que n'a fait le plus grand saint en toute sa vie. Saint Bernardin de Sienne assure (tom. 2 Conc., serm. 51, art. 3, c. 1) que par l'acte de foi et par celui d'obéissance qu'elle fit, en consentant aux paroles de l'ange, elle mérita davantage que n'ont fait et ne feront jamais toutes les créatures ensemble. Ce n'est donc précisément ni le temps ni le nombre qui rendent les actions précieuses et éminentes, mais l'application d'esprit et l'effort que la volonté fait pour coopérer puissamment à la grâce de Dieu.

V. En troisième lieu, contre les chagrins et les impatiences auxquelles le travail et la difficulté de l'action nous excitent; il faut tâcher de faire tout ce que nous faisons avec douceur d'esprit et allégresse intérieure, imitant Dieu, la première cause de toutes, et qui doit servir de règle aux autres, qui fait toutes ses œuvres avec un souverain contentement et une joie infinie. « Lætabitur Dominus in operibus suis, » chante David (Ps., 103, 31); et son Fils, la Sagesse incréée, qui parlant de soi aux Proverbes, dit : « Delectabar per singulos « dies, ludens coram eo omni tempore, ludens in orbe « terrarum (Prov., 8, 30) : Je prenais un singulier « plaisir en créant le monde avec mon père, et je fais « tous mes ouvrages avec délices et comme si je me « jouais. » De plus, pour dissiper les nuages de ces tristesses et de ces ennuis, souvenez-vous que faisant une bonne œuvre, quoique pénible, vous avez un très-grand sujet de consolation, parce que vous honorez Dieu par elle, ce qui est un singulier honneur pour vous, et que vous acquérez des trésors infinis de richesses éternelles. C'est affaire au diable et à ses suppôts, qui allument pour ce monde et pour l'autre les feux de la justice divine à la vengeance de leurs crimes, d'être

tristes et abattus (comme disait fort bien saint François) ; mais les enfants de Dieu, à qui le paradis est préparé pour le soin qu'ils prennent de s'employer aux actions de vertu, doivent toujours être joyeux et contents. C'est aussi à quoi le Saint-Esprit les convie si souvent en l'Ecriture. « Lætamini in Domino et exul-« tate, justi. Lætetur cor quærentium Dominum. Gau-« dete in Domino semper, iterum dico, gaudete (Psal., « 31, 11, et 104, 3 ; Philip., 4, 4) : O justes! réjouis-« sez-vous dans le Seigneur, bondissez de joie, tres-« saillez d'allégresse, et non-seulement pour une fois « ni pour deux, mais continuellement. » Or, il faut ici remarquer, touchant la difficulté qui se trouve en une bonne action, et ce que l'on dit ordinairement, qu'elle rend l'action plus méritoire et plus parfaite, que, parlant à la rigueur, elle ne fait pas cela de soi ; car nous savons que les actions de vertu que pratiquent là-haut dans le ciel les bienheureux sont très-excellentes et accomplies au dernier degré, et que néanmoins ils les font sans aucune peine, au contraire avec une joie et une facilité indicibles. Conformément à cela, Aristote (Ethic., lib. 10, c. 4) enseigne que le plaisir perfectionne les actions, parce que nous faisons avec plus d'ardeur, d'attention et de constance, et par conséquent avec plus de perfection ce que nous faisons avec contentement. Bien plus, non-seulement la difficulté n'augmente pas le mérite ni la perfection de l'œuvre, même souvent elle la diminue, parce qu'elle glace le cœur, refroidit l'affection, obscurcit l'esprit et trouble la raison, et ainsi amoindrit d'autant la liberté, qui est la source du mérite. Mais quand, nonobstant toutes les peines que l'âme sent et toutes les épines qu'elle rencontre, elle ne laisse pas de passer outre et de se porter d'une façon aussi haute, épurée et vigoureuse, à la bonté intérieure et extérieure de la vertu, qu'elle ferait si elle y avait beaucoup de facilité, c'est alors que la difficulté

accroît le prix et l'excellence de l'action vertueuse, parce que l'âme la relève d'un ornement nouveau, qui est la victoire sur un ennemi qui n'est pas peu redoutable, la faiblesse de l'homme et l'amour qu'il se porte, à savoir, sur la difficulté qui s'est présentée à elle.

Enfin, pour vous modérer, et ne point aller si vite en votre action, considérez qu'il n'est pas question de la faire vite, mais de la bien faire. « Sat citò, si sat « benè ; une chose est faite assez tôt, si elle est faite « comme il faut. » Comme la perfection d'un écrivain ne consiste pas à brocher ses lettres, mais à les bien former ; non plus que celle d'un peintre à dépêcher plusieurs tableaux, mais à les travailler et à les approcher du naturel ; car une seule peinture ornée de tous les traits de l'art sera plus prisée et plus chèrement vendue que cinquante lourdes et grossières, bien qu'elles soient chargées de couleurs très-fines, et rehaussées de corniches et toutes couvertes d'or ; ainsi la vôtre ne consiste pas à expédier incontinent votre action, mais à lui donner toute l'excellence et tout l'accomplissement qu'elle demande.

CE QU'IL FAUT FAIRE APRÈS L'ACTION.

I. A la fin, poussant à la vanité, à la vanterie ou à la tiédeur. — II. Remèdes contre la vanité. — III. Contre la vanterie. — IV. Contre la tiédeur.

I. « Aliquando verò (poursuit saint Grégoire) nec « intentionem vitiat, nec itinere supplantat, sed opus « bonum in fine actionis illaqueat : Quand le diable n'a « pu gagner ni le commencement ni le progrès de la « bonne œuvre, il fait tout son possible pour n'en point « perdre la fin, mais pour l'attirer subtilement s'il peut « dans ses filets. » Se doutant de cela, le Prophète royal dit : « Ipsi calcaneum meum observabunt ; quia enim « in calcaneo finis est corporis, explique ce saint pontife,

« quid per hunc nisi terminus signatur actionis (Ps., « 55, 7) : Ils épieront mon talon, c'est-à-dire le bout « de mon action, représenté par cette partie qui est « l'extrémité du corps. » Or, le diable, avisant la fin de la bonne œuvre, lui lance trois sortes de traits : les premiers, de vanité et de fausse joie, faisant que la personne se réjouit vainement avec estime et complaisance de soi-même pour avoir fait une action bonne ; qu'elle s'en attribue la gloire, et dit en son cœur ces paroles insolentes : « Manus nostra excelsa, et non « Dominus fecit hæc omnia (Deuter., 32, 27) : C'est « ma main et ma force qui ont fait cela, et non le « Seigneur; » les seconds, de vanterie, publiant son action, la prisant, la préférant à celles des autres, faisant en sorte qu'on la sache, qu'on en fasse cas et qu'on la loue ; les troisièmes, de tiédeur, se refroidissant dans l'exercice des bonnes œuvres, comme si on avait bien travaillé.

II. Pour repousser les premiers traits, il faut faire un grand acte de foi ; s'il y a du bien en cette action, c'est par la grâce et le secours de Dieu que nous l'avons fait, disant avec David : « Dextera Domini fecit virtu- « tem, dextera Domini exaltavit me, dextera Domini « fecit virtutem (Ps., 117, 16) : C'est la main du Sei- « gneur qui a fait cet acte de vertu ; c'est elle qui « fortifiant la mienne l'a élevée à pouvoir une chose « qui passe toutes mes forces naturelles. » Après, le remercier cordialement de nous avoir donné cette grâce ; et puis, lui rapporter toute la gloire de cette bonne action comme à la vraie cause, imitant ces vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, qui se prosternant avec une très-profonde révérence devant le trône de Dieu Notre-Seigneur l'adoraient et déposaient à ses pieds leurs couronnes avec ces paroles : « Dignus es, « Domine Deus noster, accipere gloriam, et hono- « rem, et virtutem, quia tu creâsti omnia (Apocal.,

« c. 4, v. 9) : Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir la « gloire et l'honneur de nos bonnes œuvres, parce que « c'est vous qui les avez toutes créées ; » vous en êtes la première et la principale cause, nous n'en sommes que les secondes nous qui n'avons pu rien y mettre de bon que par votre aide ; enfin, lui demandant pardon des manquements que nous y avons commis.

III. Pour se défendre des seconds, il faut céler la bonne action tant que l'on peut, et ne la vanter jamais. La bonne œuvre a deux excellents effets, qui sont, d'apporter du profit et de mériter de l'honneur ; Dieu qui en est l'auteur avec l'homme, quoiqu'il contribue à sa production sans comparaison plus que l'homme, lui laisse néanmoins le profit tout entier, et ne demande pour soi que l'honneur dont il le fait encore participant et avec avantage, parce qu'il ne veut que celui dont la bonne action est digne devant les créatures, et que lui de son côté honore et loue l'homme qui l'a faite, l'honorera et le louera au jour du jugement devant tout l'univers, et continuera à jamais avec ses saints là-haut dans la béatitude. Puis donc que Dieu use d'une si grande bonté envers l'homme dans le partage des fruits des bonnes œuvres, il est très-raisonnable que l'homme lui donne ce qu'il désire, et que pour cet effet il ne publie et ne vante point le bien qu'il fait, si même il veut le conserver pour soi. Qui pour ses bonnes actions cherche la louange des hommes, perd, outre le profit, celle qu'il eût reçue de Dieu. La poule, dit saint Chrysostome, parce qu'elle caquette après avoir fait un œuf, est cause qu'on le lui ôte. Le roi Ezéchias avait montré avec quelque sentiment de vanité ses trésors aux ambassadeurs du roi de Babylone (4 Reg., 20) ; Dieu lui envoya son prophète Isaïe lui dire de sa part qu'en punition il susciterait à ses enfants les rois de ce pays pour ennemis, qui les dépouilleraient de toutes ses richesses, et les feraient

transporter en leur ville. Et Origène remarque fort à propos (Homil. 2 in Exod.) que tant que la mère de Moïse tint son fils caché, elle le conserva ; mais que venant à le découvrir, il fut jeté dans la rivière. Pendant que vous tenez votre bonne œuvre couverte, vous la tenez en sûreté ; mettez-la en évidence, vous la mettez en hasard d'être perdue. S'il arrive qu'elle soit connue et qu'on vous en donne des louanges, souvenez-vous que les hommes sont de mauvais juges, louant bien souvent ce qu'il faudrait blâmer, et blâmant ce qu'il faudrait louer, et que pour l'ordinaire leurs louanges ne viennent que de l'ignorance de leurs esprits, qui ne connaissant pas le néant de la créature et l'impuissance qu'elle a de soi à tout bien, et ne voyant que l'écorce de la vertu et ce qui en paraît au dehors, et non point la moelle et l'essence qui est cachée au fond du cœur, et qui est proprement ce qui en est louable, ils ne peuvent par conséquent juger au vrai si une action est digne de louange ou de blâme. Quand vous êtes loué, imitez la reine du ciel et de la terre, qui en entendant les bénédictions et les éloges que lui donnait sainte Elisabeth, en rapporta incontinent la gloire à Dieu, disant : « Magnificat anima mea Do-« minum (Luc., 1, 46) ; » comme voulant dire : Vous me louez, ma cousine, vous me bénissez et vous m'appelez mère du Seigneur; mais moi, « je loue, je bénis, je magnifie le même Seigneur ; » et je le reconnais auteur de tous les biens et de tous les sujets d'estime et d'honneur qui sont en moi. Faites comme les vrais humbles, qui voyant qu'on les prise et qu'on parle à leur avantage, sont fort étonnés, ont grande peine d'ouïr telles paroles et en deviennent tout confus. « Exaltatus au-« tem, disait David, humiliatus sum et conturbatus « (Psal., 87, 16) : Quand on m'honorait et qu'on disait « du bien de moi, j'en étais humilié, mortifié et trou-« blé en moi-même. » Saint Thomas fait à ce propos

une remarque judicieuse touchant la sainte Vierge. Il n'y a rien, dit-il, de plus admirable à l'âme qui est humble que d'ouïr ses louanges ; et parce que l'admiration rend l'esprit attentif, pour ce sujet l'ange Gabriel voulant disposer celui de la sainte Vierge à écouter avec attention ce qu'il avait à lui dire concernant le mystère de l'incarnation, commença son discours par ces mots honorables (Luc., 1, 8) : Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes ; ayant dû sans cela lui exposer premièrement le sujet de son ambassade, et l'assurer qu'elle serait mère du Messie, puisque de cette dignité, comme de la source, devaient découler en elle toutes les autres, et ces grandes prérogatives qui l'ont élevée incomparablement par-dessus le reste des pures créatures : et ce modèle d'humilité, entendant les titres d'honneur que l'ange lui donnait, et dont elle était si digne, « turbata est in sermone ejus, dit l'Evangé- « liste, en fut émue et troublée. » Saint Ignace, martyr, disait : « Qui laudant me, flagellant me (S. Ign., « ep. ad Trallian) : Ceux qui me louent, me fouettent, » et pensant me faire une chose agréable, ils me font un sensible déplaisir. Il est raconté de saint Ephrem qu'il fuyait de toute sa puissance les louanges humaines, et quand par surprise il en recevait quelqu'une, qu'il rougissait incontinent de confusion, et regardait en terre tout honteux, jusqu'à en suer et perdre la parole de détresse

IV. Enfin pour ne pas vous attiédir et croiser les bras après votre action, remettez-vous en mémoire la parole et l'exemple de saint Paul, qui dit : « Fratres, « ego me non arbitror comprehendisse ; unum autem, « quæ retro sunt obliviscens, ad ea verò quæ sunt « priora, extendens meipsum, ad destinatum persequor, « ad bravium supernæ vocationis (Philipp., 3, 13) ; » comme s'il eût voulu dire : « Mes frères, quoique

« j'aie fait quantité de bonnes choses, que j'aie gran-
« dement travaillé et beaucoup couru, je ne pense pas
« pourtant avoir parcouru la carrière et être arrivé à
« la perfection pour demeurer là où je suis. J'oublie
« tout le passé et ce qui est derrière moi, et je n'arrête
« mes yeux ni mon soin qu'à ce qui est devant moi.
« J'y cours de toute ma force et je m'y avance par dé-
« sirs et par œuvres, afin de remporter le prix qui m'est
« proposé. » Il fait allusion à ceux qui courent aux jeux publics, lesquels ne se reposent jamais en leur course, mais courent toujours, et avec toute la raideur qu'ils peuvent, ne regardant pas derrière eux pour voir ce qui est fait, mais tenant la vue attachée à ce qui leur reste et au bout où la couronne les attend, s'allongeant et s'étendant de tout le corps et des bras pour y être plus tôt et la prendre. Ainsi faisait saint Paul, et ainsi ont fait tous les saints, considérant ce que nous avons dit, l'importance infinie de leur salut et les trésors inestimables de bien qu'ils peuvent acquérir à chaque heure et à chaque minute, et que le temps qui leur est donné pour faire cette acquisition est fort court; c'est pourquoi ils se hâtent et ne se relâchent point.
« Numquàm justus, dit saint Bernard, arbitratur se
« comprehendisse ; numquàm dicit, satis est, sed sem-
« per esurit sititque justitiam (Epist. 253 ad abb.
« Guarr.) : Jamais le juste ne croit avoir atteint la
« perfection ; il ne dit jamais, c'est assez ; mais il a
« toujours faim et soif de la justice et des actions de
« vertu ; » il ne s'arrête ni jour ni nuit, mais il marche incessamment, et marche à grands pas. Il faut faire de même, après une bonne action en commencer une autre, et avancer toujours sans perdre ni temps ni courage. « Tria sunt hominum genera quæ Deus odit,
« dit saint Augustin, remanentem, retrocedentem,
« aberrantem. O malum, retrò respicere! uxor enim
« Loth, quæ liberata est à Sodomitis, contra præcep-

« tum retrò aspexit, quod evaserat, perdidit ; nec im-
« meritò in statuam salis repentè conversa est, nisi ut
« fatuos suo etiam exemplo condiret (de Novo Cant.,
« c. 4, t. 9). In salem conversa est, dit-il encore autre
« part, ut prudentes condiret exemplo (de Verb. Dom.,
« serm. 29) : Il y a trois sortes d'hommes que Dieu
« hait : ceux qui demeurent, ceux qui reculent et ceux
« qui s'égarent. Oh ! que c'est un grand mal de regar-
« der derrière soi ! La femme de Loth, pour l'avoir
« fait, perdit la vie qu'elle avait sauvée des flammes
« de Sodome, et ce ne fut pas sans raison qu'elle fut
« changée en statue de sel ; car ce fut pour guérir les
« fous par son exemple, et empêcher que les sages ne
« le devinssent. » — « Memores estote uxoris Loth
« (Luc., 17, 32), nous dit à tous Notre-Seigneur : Sou-
« venez-vous de la femme de Loth, » et ne tournez point le visage comme elle, de peur d'être enveloppés dans son malheur.

CHAPITRE XVI

DE LA BONNE INTENTION ET COMBIEN GRANDE EST SON IMPORTANCE

Nous avons dit sommairement ci-dessus que pour rendre nos actions bonnes et méritoires, il est absolument nécessaire de les faire avec une intention droite, remettant à ce chapitre de parler plus au long de la pureté d'intention; ce que nous allons faire, et premièrement expliquer quelle est son importance. Nous disons que les saints docteurs et les maîtres de la vie spirituelle enseignent d'un commun accord que l'intention est la forme et l'âme de nos actions, qui leur donne leur valeur et leur excellence, de sorte

que telle qu'est notre intention, telle est aussi notre action; si notre intention est bonne, si elle est haute, si elle est très-bonne et très-haute, notre action, quoique très-vile et très-petite de soi, devient semblable et est portée au même point de perfection; si elle est basse et mauvaise, notre action est de même, quand elle serait très-éclatante aux yeux des hommes. Il en est de l'intention comme de ces machines d'architecture que l'on nomme grues, avec lesquelles on lève et on fait monter tant que l'on veut de gros carreaux de pierres et de grandes pièces de bois, qui d'elles-mêmes demeureraient toujours sur terre. Qu'est-ce qu'un verre d'eau? c'est, à vrai dire, bien peu de chose; quiconque pourtant le donne à un pauvre avec un dessein de vertu, « Amen dico vobis, « dit le Fils de Dieu, non perdet mercedem suam « (Math., 10, 42), il ne perdra point son salaire. » Y a-t-il rien de plus bas que manger, boire et dormir? Ce sont des actions qui nous sont communes avec les bêtes, et qui de soi croupissent en terre; relevées néanmoins par un bon motif, elles montent si haut qu'elles entrent dans le ciel, et vont trouver Dieu sur son trône pour recevoir de lui en récompense la gloire éternelle. Au contraire, qu'un homme jeûne au pain et à l'eau tous les jours, qu'il donne tous ses biens aux pauvres et qu'il convertisse par ses prédications tous les pécheurs, s'il fait cela par vanité, toutes ces grandes et magnifiques actions perdent leur lustre, et au lieu de rendre la personne bonne et digne de récompense, elles la rendent méchante et digne de supplice. « Martyrem non facit pœna, sed causa, disent les saints « pères [1] : Ce n'est pas la peine qui fait le martyr, mais « la raison pour laquelle il la souffre. » — « Christus « Dominus cum latronibus crucifixus est, dit saint Au-

[1] August., in psalm. 34; Gregor., lib. 2, epist. 36, et apud eum Cyprianus aliique.

« gustin, sed quos passio jungebat, causa separabat, « potest enim impiorum esse similis pœna, sed dissi- « milis est martyrum causa (Epist. 50 ad Bonif.) : « Notre-Seigneur a été crucifié avec deux larrons, ils « étaient tous trois pendus sur trois gibets; mais « quoique semblables par le genre de mort, ils étaient « très-différents au sujet de leur mort; les méchants « peuvent mourir avec les martyrs, mais non comme « les martyrs; » car ce qui fait le martyr, ce n'est pas le tourment, mais la cause. Dieu le Créateur, reprenant âprement les Juifs des fins perverses pour lesquelles ils lui offraient leurs sacrifices, leur dit par la bouche d'Isaïe : « Qui immolat bovem, quasi qui in- « terficiat virum; qui mactat pecus, quasi qui exce- « rebret canem, et qui recordatur thuris, quasi qui « benedicat idolo (Is., 66, 3) : Celui d'entre vous qui « me sacrifie un bœuf avec ces intentions obliques que « vous avez, c'est comme qui tuerait un homme et « penserait me plaire avec un homicide; celui qui « m'offre une victime de brebis avec vos respects hu- « mains, m'est aussi agréable que celui qui me pré- « senterait un chien mort et puant; et qui brûle sur « mon autel de l'encens avec un esprit hypocrite, et « en recherchant non pas ma gloire, mais la sienne, « est tout ainsi que s'il adorait une idole. » Voilà ce que Dieu dit : terribles paroles, qui montrent bien la malignité de la mauvaise intention, puisqu'elle peut rendre le sacrifice, qui est une action extérieurement très-bonne et très-sainte, comparable en méchanceté à deux péchés des plus énormes de tous, à l'homicide et à l'idolâtrie; comme un œil louche et qui regarde de travers défigure tout un beau visage et le rend difforme, ainsi les meilleures choses sont gâtées par une intention vicieuse.

En effet, c'est la volonté qui qualifie le don, c'est elle qui lui donne du relief; ainsi Sénèque dit sagement :

« Animus est qui parva extollit, sordida illustrat, magna « et in pretio habita dehonestat (lib. 1 de Benef., « c. 6) : C'est le cœur qui agrandit les choses petites, qui « élève les basses, qui ennoblit les viles, ou bien qui « abaisse, amoindrit et déshonore les grandes et les « précieuses; » et puis approchant en quelque façon d'Isaïe, il dit : « Sicut nec in victimis, licet opimæ sint « auroque præfulgeant, deorum est honor, sed rectâ « ac piâ voluntate venerantium, itaque boni farre ac « fritilla religiosi sunt; mali rursus non effugiunt im- « pietatem, quamvis aras multo sanguine cruentaverint : « Comme Dieu n'est point honoré par les brebis et les « taureaux qu'on lui offre, quoiqu'ils soient gras et « dorés, mais par la bonne et dévote volonté de ceux « qui les offrent, c'est pourquoi les gens de bien l'ho- « norent, quoiqu'ils ne lui présentent qu'une poignée « de farine et un peu de gâteau, et les méchants ne « lavent point les offenses qu'ils commettent contre lui, « et n'éteignent pas les feux de son courroux, bien qu'ils « empourprent ses autels du sang des hécatombes. » Nous voyons même cela parmi nous ; car un petit présent qui nous sera fait d'une franche volonté, nous touchera plus sensiblement qu'un grand avec un cœur renchéri : « Magis nos obligat, dit le même, qui dedit « parva magnificè; qui regum æquavit opes animo; « qui exiguum dedit, sed libenter ; qui non voluntatem « tantùm juvandi habuit, sed cupiditatem, qui accipere « se putavit beneficium cùm daret : Nous nous sentons « plus obligés à celui qui nous a donné peu de chose, « mais volontiers, magnifiquement et avec un cœur royal, « qui nous eût donné davantage s'il eût pu, qui n'a pas « eu seulement de l'affection pour donner, mais encore « de la passion, et qui a cru qu'on l'obligeait quand « on prenait de sa main, et qu'il recevait un bienfait « quand il le donnait, » qu'à celui qui nous a donné de grandes choses. « Sed dubitavit, sed distulit, sed

« cùm daret gemuit, sed superbè dedit, sed circumtulit, « ambitioni dedit, non mihi : Mais il a tant marchandé « pour les donner, il a différé si longtemps, il a soupiré « comme les donnant à regret et par force, il les a don- « nées avec un certain air de superbe et un maintien de « grandeur, il a tant prisé et vanté son présent, et ne l'a « donné que pour être estimé libéral. » Un don, quoique grand, dans la bassesse de ces sentiments et de ces desseins, perd sa grandeur et devient très-vil, et un fort petit, dans la noblesse de ceux-là, prend un très-grand prix et une haute excellence. C'est le cœur et l'intention qui rabaissent ou relèvent un présent. Notre-Seigneur dit : « Lucerna corporis tui est oculus tuus, si « igitur oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum « lucidum erit (Matth., 6, 22) : Le flambeau qui conduit « ton corps, c'est ton œil : si ton œil est net et bien dis- « posé, tout ton corps s'en ressentira, » et tes membres seront droitement dirigés en leurs fonctions; s'il est mal affecté, rempli de poussière, ou chargé de quelque taie, tout ira mal, le pied trébuchera, la tête heurtera, tout le corps tombera. Les saints pères et les interprètes disent que Notre-Seigneur par ces paroles entend parler de la force qu'a l'intention pour le bien ou pour le mal, signifiant que tout ainsi que l'œil guide les membres et gouverne toutes les actions du corps, de même l'intention régit toutes nos œuvres. L'œil simple, c'est l'intention bonne, qui par sa splendeur fait reluire tout le corps de nos actions, même des indifférentes, leur donnant un grand éclat et un grand prix devant Dieu; l'œil mauvais, c'est la mauvaise intention qui obscurcit toutes nos œuvres, et les rend œuvres de ténèbres, de sorte que comme de la disposition et de la santé de l'œil, selon que dit Hippocrate (lib. 6 Epidem., sect. 4), on peut juger celle du corps, ainsi de la qualité de notre intention on doit connaître celle de nos actions. A ce sujet, l'Époux voulant décrire et louer la beauté et les

perfections de son épouse, loue principalement ses yeux, c'est-à-dire ses intentions, comme la cause de tout ce qui était beau et parfait en elle. « Ecce tu pulchra es, « amica mea, lui dit-il, ecce tu pulchra es, oculi tui « columbarum (1 Cant., 14) : Voici que vous êtes très-« belle, mon amie, vous avez des yeux de colombe. » Il compare les yeux de son épouse à ceux de la colombe, pour trois raisons : la première, parce que quelques-uns rapportent que quand, dans la loi ancienne, on devait sacrifier une colombe, le prêtre considérait particulièrement ses yeux; s'il les trouvait beaux et bien purs, il regardait toute la colombe comme belle et propre au sacrifice ; c'est ce que nous venons de remarquer, que nos intentions servent de règle au jugement qu'on doit faire de nos œuvres; la seconde, parce que la colombe est un symbole de pureté, de simplicité et d'amour, qualités qui se retrouvent dans les intentions des vraies épouses; et la troisième, parce que le mot dont se servent les Hébreux pour exprimer cet innocent oiseau prend son origine d'un autre qui signifie emporter par force et ravir; d'où quelques-uns, au lieu de « oculi tui columbarum, traduisent et expliquent oculi « tui rapientes, deprædantes, vim inferentes; » l'Eglise voulant dire : « Vous avez, ma bien-aimée, des yeux « de colombe, j'entends des desseins fort purs en tout « ce que vous faites, et pour cela vous avez des yeux « ravissants et des intentions dont la pureté et la sin-« cérité ont un merveilleux pouvoir sur mon cœur pour « l'emporter et le ravir. »

Saint Grégoire, interprétant ces paroles de Job, « Super quo bases illius solidatæ sunt (Job., 38, 6), » déclare l'importance de l'intention par une autre comparaison fort propre, et dit : « Bases uniuscujus-« que animæ sunt intentiones suæ. Nam sicut fabrica « columnis, columnæ autem basibus innituntur, ita « vita nostra in virtutibus, virtutes verò in intima inten-

« tione subsistunt (Greg., Moral., lib. 28, c. 6) : Les « bases de chaque âme sont les motifs pour lesquels « elle agit; car comme l'édifice est porté sur les co- « lonnes, et les colonnes sur leurs soubassements, ainsi « le bâtiment mystérieux de notre salut est fondé sur « les vertus, et les vertus sur les bonnes intentions : » et parce qu'il est écrit que personne ne peut mettre un autre fondement que celui qui est mis, à savoir, Jésus-Christ, « Tunc bases in fundamento sunt, cùm inten- « tiones nostræ in Christo roborantur (1 Cor., 3, 11) : « Les bases sont alors sur leur vrai et solide fondement, « quand nos intentions sont affermies sur Jésus-Christ. » Or, c'est en vain que les soubassements portent de hautes colonnes, et les colonnes de hauts édifices, si les soubassements ne sont posés en droite ligne et assurés sur leur fondement stable et immobile; car toute cette structure, quelque haute et belle qu'elle puisse être, viendra infailliblement à se désunir et à tomber, même d'autant plus tôt et en une plus grande ruine, qu'elle sera plus exhaussée : « Non ergo pen- « sandum est bases quid sustinent, sed ubi sustinentur; « quia profectò humana corda divinitus perscrutantur, « non solum quid faciunt, sed quid in operibus quæ- « runt : Il ne faut donc pas regarder ce que les bases « soutiennent, mais sur quoi elles sont soutenues; parce « qu'en effet Dieu examine les hommes non-seulement « sur les œuvres qu'ils font, mais sur ce qu'ils cher- « chent dans leurs œuvres. » C'est ce que dit saint Grégoire, avant qui saint Augustin avait dit dans le même sens : « Bonum opus intentio facit; non valdè attendas « quid homo faciat, sed quid, cùm facit, aspiciat, quò « lacertos optimæ gubernationis dirigat (Præfat. in ps. « 31) : L'intention fait la bonne œuvre ; ne prenez pas « beaucoup garde à ce que l'homme fait, mais à ce « qu'il prétend par son action, et de quel côté il prend « sa route. » Le vaisseau va où le gouvernail est tourné,

et l'œuvre où l'intention est dressée. De ceci donc on peut recueillir ce que nous avons proposé, que l'intention est de très-grande conséquence, puisqu'elle imprime ses qualités bonnes ou mauvaises sur nos actions, et leur donne ses couleurs.

SECTION PREMIÈRE

DEUX PARABOLES ET DEUX HISTOIRES PRISES DE L'EVANGILE POUR CONFIRMER CETTE VÉRITÉ.

I. La parabole du levain la montre. — II. Celle des vignerons. — III. Histoire de la femme affligée du flux de sang. — IV. Et l'aumône de la veuve.

I. La première parabole est celle du levain, que Notre-Seigneur nous donne avec ces paroles : Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme a mis dans trois mesures de farine, dont le tout a été levé. Ce levain signifie l'intention ; car comme sans le levain, la pâte, de quelque qualité de farine qu'elle soit, de quelque froment qu'elle se fasse, et si blanche qu'elle puisse être, de soi n'est point bonne, mais sans saveur, froide et comme morte ; et le levain venant à y être mêlé et incorporé, la vivifie, l'échauffe, la lève, la rend savoureuse et propre à faire du pain ; ainsi sans intention bonne, toute action, si grande et si excellente qu'elle soit en apparence, ne vaut rien, et vaut beaucoup avec elle. Et ni plus ni moins que si le levain ne vient pas à s'étendre et à s'unir à toutes les parties de la pâte, cette partie à laquelle il ne se sera point communiqué, et qu'il n'aura point vivifiée, n'a ni vie ni chaleur; de même l'action du jour, la parole ou la pensée qui n'aura point en quelque façon été animée d'aucun bon motif, est morte et perdue. C'est pourquoi il faut avec un grand soin mettre ce levain mystérieux, c'est-à-dire la bonne intention, dans ces trois

mesures de farine, qui sont nos pensées, nos paroles et nos œuvres, et la répandre bien partout.

II. La seconde parabole est celle-ci : Le royaume des cieux, disait le Fils de Dieu, est comme un père de famille qui va de bon matin chercher des ouvriers pour les mener à sa vigne, et s'accorde avec eux du prix (Matth., 20, 1). Il vient après sur les neuf heures et en loue d'autres; il y retourne de nouveau sur le midi, et puis encore à trois heures, et enfin à cinq heures du soir, une heure avant la nuit, et les envoie tous au travail. Au bout de la journée il commande à son receveur de payer les ouvriers, « en commençant « par les derniers venus, incipiens à novissimis, » et de donner aux uns comme aux autres. Les docteurs enseignent que la fin de cette parabole est de faire voir à tous que, dans la récompense de la béatitude, Dieu ne s'arrête pas précisément à la longueur ni à la pesanteur du travail, mais à la bonne volonté et à la grandeur de l'affection, comme il est évident pour le payement de ces ouvriers, dont les derniers reçurent autant que les premiers, et même furent payés avant eux, quoiqu'ils eussent travaillé fort peu, seulement une heure et à la fraîcheur, et que ceux-là eussent peiné tout le long du jour, sué à grosses gouttes, et été brûlés du soleil, comme ils s'en plaignirent. « Hi no- « vissimi, disaient-ils, unâ horâ fecerunt, et pares illos « nobis fecisti, qui portavimus pondus diei et æstùs. » La cause de cette égalité de salaire dans une si grande inégalité de travail fut que ces derniers firent leur ouvrage avec une intention plus pure que les premiers, et par ce moyen s'avancèrent autant en une heure que les autres en un jour avec toutes leurs peines.

III. La première histoire est celle de la femme affligée du flux de sang, qui, ayant depuis douze ans employé toutes sortes de remèdes pour recouvrer sa santé sans aucun effet, et voyant Notre-Seigneur passer, se

coula dans la presse d'un grand monde qui le suivait, et fit tant que, s'approchant de lui par derrière, elle prit le bord de son vêtement : aussitôt elle fut guérie. Notre-Seigneur là-dessus, sachant ce qui s'était passé, dit tout haut : Qui est-ce qui m'a touché? Les apôtres répondent : « Præceptor, turbæ te comprimunt et affli-« gunt, et dicis : Quis me tetigit? Maître, vous voyez « que tant de gens vous touchent, que la foule est si « grande qu'elle vous presse et vous accable presque, « et vous dites : Qui m'a touché? » Il semble qu'il n'y a pas sujet de demander cela. Je sais bien ce que je dis, réplique Notre-Seigneur, quelqu'un m'a touché, car j'ai senti découler de moi une vertu sur celui-là. Ce qu'entendant, la femme qui était guérie se jeta à genoux devant lui, et déclara publiquement ce qui lui était arrivé. Nous apprenons de ceci comment Notre-Seigneur, bien qu'il y eût un très-grand nombre de personnes qui le touchassent, ne fit néanmoins mention ni cas que du toucher d'une seule, parce que toutes celles-là ne le touchaient que corporellement et par rencontre, comme gens qui le suivant avec impétuosité, s'entre-pressaient et s'entre-poussaient les uns les autres; mais celle-ci le toucha non tant du corps que de l'esprit, avec une grande foi, avec une profonde humilité, avec une ferme confiance et avec une intention très-bonne. Ainsi saint Augustin dit : « Tangit Chris-« tum fides paucorum, premit eum turba multorum « (Serm. 6 de Verbis Domini) : Il y en a assez qui « pressent Notre-Seigneur et qui semblent faire beau-« coup pour lui, mais il y en a peu qui le touchent « avec une vraie foi et une dévotion sincère. » De là il arrive souvent que parmi plusieurs chrétiens qui prieront ensemble dans une église, parmi quantité de religieux qui s'acquitteront en même temps d'un même devoir de leur religion, Notre-Seigneur ne tiendra compte que de la prière et de l'action d'un seul, celles

de tous les autres n'étant nullement considérées devant lui, parce qu'il n'y a que celles qui sont faites avec application d'esprit et avec une intention bonne et bien formée, qui touchent Notre-Seigneur et lui frappent le cœur; les autres n'ont rien que l'extérieur, et ainsi elles le pressent seulement et l'incommodent.

IV. La seconde est celle de l'aumône de la veuve. Saint Marc (cap. 12, 41) raconte que notre Sauveur étant au temple se tint vis-à-vis du tronc des aumônes, pour voir ce qu'y mettraient ceux qui entraient pour faire leurs prières; et il vit que plusieurs gens riches y jetaient à pleines mains quantité d'argent, et qu'après une pauvre veuve venant tira de sa bourse « duo mi-« nuta, deux deniers, » qu'elle y mit. De là ce souverain Maître prit occasion d'établir ce grand principe dont nous parlons, et de dire à ses disciples : « Amen dico « vobis, quoniam vidua hæc pauper plus omnibus misit, « qui miserunt in gazophylacium : Je vous dis, en vé-« rité, que cette pauvre veuve a plus mis dans le tronc « que tous les autres. » Pourtant elle n'y avait mis que deux deniers, et les autres y avaient jeté des poignées de grosses pièces. Quelle peut être la cause d'une chose si admirable et d'un jugement si étrange que fait le Fils de Dieu? Il est clair qu'elle ne peut pas se tirer de l'extérieur, personne ne pouvant douter que les riches n'eussent donne en cette façon bien davantage; mais qu'il faut la prendre de ce qui se passait en l'âme, à savoir de l'intention et du cœur. Ainsi saint Cyprien dit : « Viduam cùm videret Dominus, non de patrimo-« nio, sed de animo opus ejus examinans, et conside-« rans non quantum, sed ex quanto dedisset, dixit : « Vidua ista plus omnibus misit in dona Dei (Tract. de « Operib. et Eleemosyn.) : Notre-Seigneur pesa le don « de la pauvre veuve, non par le prix de la chose, mais « par la bonne volonté, et ne regardant pas combien « elle avait donné, mais avec combien d'affection, il

« dit qu'elle avait plus donné que tous les autres. » Cela montre évidemment que la bonne intention augmente ou diminue merveilleusement le prix des choses, puisqu'elle fait que les mailles sont prises pour des pièces d'or, et au rebours, que sans elle les pièces d'or ne sont comptées que pour des mailles. Cela montre qu'avec peu, quelques-uns peuvent mériter beaucoup, et souvent plus que d'autres qui se peinent grandement. Oui, dit saint Ephrem (Serm. de Pœnit., tom. 3), il y en a qui s'empressent moins et qui font plus, comme les justes qui avec de petites actions apaisent et gagnent le cœur de Dieu plus efficacement que ne feront quelques-uns en se remuant bien fort, parce que Dieu ne s'attache point à la grandeur apparente ni à la multitude des actions, mais à la volonté, et ne prend pas garde à ce qui se fait, mais au dessein pour lequel il se fait. La pauvre veuve lèvera tout le doute de cette question, puisque avec deux deniers elle a plus mérité que les riches avec leurs grands dons.

Et en ceci Dieu procède d'une façon tout opposée à celle des hommes, qui en achetant et en vendant ne se soucient point de l'intention du marchand ; qu'elle soit bonne ou mauvaise, la marchandise n'en est ni plus ni moins estimée, ni vendue. Dieu au contraire, dans le trafic que nous faisons avec lui, regarde principalement l'intention ; et selon qu'elle est va le cours du marché. Il apprit cette différence à Samuel quand il l'envoya chez Isaïe pour sacrer un de ses fils roi de son peuple, lui disant, lorsqu'Isaïe lui présenta l'aîné : « Ne respicias vultum ejus, neque altitudinem staturæ « ejus, quoniam abjeci eum, nec juxta intuitum ho- « minis ego judico ; homo enim videt ea quæ parent, « Dominus autem intuetur cor (1 Reg., 16, 7) : Ne « t'arrête point à son visage ni à la hauteur de sa taille, « parce que je ne m'amuse point à cela, et je ne juge « pas des choses à la façon des hommes, qui ne voient

« que ce qui paraît au dehors, mais le Seigneur con-
« sidère le cœur. » C'est en cela, dit saint Grégoire de Nazianze (Orat. 9), que Dieu découvre excellemment sa noblesse et le singulier amour qu'il nous porte, de ne pas mesurer le don que nous lui offrons par la grandeur de la chose, mais par la grandeur de notre affection et de notre pouvoir. D'où nous tirons cette belle instruction et cette consolation très-douce, qu'il n'y a personne qui ne soit assez riche pour donner à Dieu des présents qui lui soient fort agréables, parce qu'il n'y en a point de si pauvre qu'il n'ait toujours son cœur d'où il peut les financer. « Si non habes « saccus vel arca quod donet, habet cor et voluntas, « disait saint Augustin (In ps. 103, conc. 1) : Si votre « coffre et votre bourse n'ont rien, votre cœur et votre « volonté vous fourniront pour donner. » Et saint Grégoire le Grand après lui : « Ante oculos Dei nun-
« quam vacua est manus à munere, si fuerit arca cor-
« dis repleta bonâ voluntate (Homil. 5 in Evang.) : « Pas un ne doit craindre d'aller à Dieu les mains « vides, s'il a le cœur plein de bonne volonté, » car de là il prendra de quoi lui présenter ; c'est de ce coffre que la pauvre veuve tira ce qui rendit ses deux deniers si précieux, et son action si excellente. Imitons-la, faisant les nôtres avec la même dévotion et ardeur, offrons à Dieu avec des intentions bonnes et parfaites « duo minuta, nos deux deniers, » c'est-à-dire, comme l'expliquent les saints [1], notre corps et notre âme avec leurs opérations, afin que le tout mérite d'être estimé et récompensé de lui. Voyons maintenant quelle sont ces bonnes et parfaites intentions.

Nazianz., orat. de S. Baptis.; Bern., serm. 3 de Purific.; Theophil,, in Marcum.

SECTION II

QUELLES SONT LES BONNES INTENTIONS DONT NOUS DEVONS NOUS SERVIR EN NOS ŒUVRES.

I. Trois sortes de bonnes intentions. — Les temporelles. — II. Les éternelles. — III. Les divines qui surpassent incomparablement les autres.

I. Il en est de plusieurs sortes, que nous pouvons réduire à trois.

Les premières, nous les appellerons terrestres et temporelles; ainsi quand on jeune, quand on fait une prière, une aumône ou une autre bonne œuvre pour impétrer de Dieu quelque bien temporel, le recouvrement de la santé, le gain d'un procès, le bon succès d'un voyage, et choses semblables. Ces intentions sont les moins bonnes et les moins parfaites, parce qu'elles ont un objet bas et ravalé qui ne s'élève pas de terre. Elles sont pourtant bonnes, et on peut s'en servir selon la nécessité, ainsi qu'enseignent saint Augustin et les autres saints Pères [1], pourvu toutefois que ce soit avec résignation au bon plaisir de Dieu, et qu'on lui dise avec sincérité : « Non mea voluntas, sed tua fiat : « Que votre volonté soit faite, et non la mienne ; » donnez, s'il vous plaît, et si cela doit servir pour me sauver ; mais refusez, si vous prévoyez qu'il soit pour tant soi peu contribuer à ma perte ; de peur qu'il ne nous arrive de même qu'à la femme de Zébédée, et qu'on ne dise aussi bien qu'à elle : Vous ne savez ce que vous demandez (Luc., 22, 42).

II. Les secondes sont célestes et éternelles ; elles ont pour fin le ciel et notre béatitude, comme quand nous faisons quelque chose pour obtenir le pardon de nos péchés, pour satisfaire aux peines que nous devons

[1] August., ep. ad Probam ; Basil. reg. brev. 252 ; Nyss., lib. de Orat. ; Chrysost., hom. 20 in Matth.

pour eux à la justice de Dieu, pour acquérir quelque vertu, pour surmonter une tentation, pour nous enrichir de mérites et de trésors spirituels, pour nous délivrer de l'enfer et gagner le paradis. Ces intentions sont bonnes et beaucoup meilleures que les premières, parce qu'elles tendent à un bien sans comparaison plus excellent : il faut néanmoins prendre garde que faisant une action pour la récompense de quelque bien créé, soit de la grâce ou de la gloire, on n'établisse point sa totale et dernière fin en lui; car si quelqu'un ne servait Dieu et ne voulait garder ses lois que pour s'affranchir de l'enfer et jouir du ciel, sans quoi il ne craindrait de l'offenser, il est certain qu'il ferait mal, et qu'il perdrait ce qu'il poursuit et tomberait en ce qu'il veut éviter, parce qu'il ne prendrait point Dieu pour sa fin dernière, mais soi-même et son intérêt, pour lequel il se servirait de Dieu comme d'un moyen. Il faut servir Dieu premièrement pour lui, parce qu'il le mérite, à raison de ses excellences infinies, et ensuite pour nous, parce qu'il nous est utile : comme quand Jacob travaillait chez Laban pour avoir Rachel, nous ne pouvons douter qu'il ne l'aimât premièrement en elle, parce qu'en effet elle était aimable à cause de ses perfections, et puis il l'aimait pour lui, prétendant l'avoir en mariage. Les motifs de notre profit ainsi entendus sont fort bons, et nous pouvons les employer, ainsi qu'ont fait les plus grands saints, parmi lesquels David : « Inclinavi cor meum ad faciendas justifica-« tiones tuas in æternum, propter retributionem (Ps., « 118, 112) : J'ai incliné mon cœur à faire vos com-« mandements, en considération de la récompense; » ces richesses, ces plaisirs et ces honneurs infinis qui sont là-haut au ciel préparés aux justes, m'ont été un merveilleux motif pour fuir le vice et pratiquer la vertu. Et qui aussi n'inclinerait et ne porterait à cela son cœur, si raide qu'il fût, ayant devant les yeux de

si puissants attraits, puisque nous voyons que les hommes pour un petit gain, pour l'honneur d'un jour et un chétif plaisir se donnent tant de peine? Saint Paul, piqué du même aiguillon, dit qu'il courait de toute sa force « ad bravium (Philipp., 3, 14), pour « emporter le prix et la couronne; » et le Saint des saints, Notre-Seigneur, « Proposito sibi gaudio, sus- « tinuit crucem, confusione contemptâ, comme rap- « porte de lui le même saint Paul (Hebr., 12, 2), à la « vue de la joie qu'il prévoyait devoir lui arriver de sa « mort dans la glorification de son nom par tout l'u- « nivers, et par le salut des hommes, souffrit, avec mé- « pris de toutes les confusions et de toutes les douleurs « qui devaient l'accueillir pour un temps, le gibet et « la mort. »

III. Les troisièmes intentions sont divines ; elles ne regardent point la terre comme les premières, ni le ciel comme les secondes, mais Dieu tout purement, son amour , son honneur et l'accomplissement de sa volonté, prenant ses intérêts pour les nôtres, et pour les objets uniques de nos œuvres.Ces intentions surpassent incomparablement les précédentes en tout genre de perfection. Ce sont premièrement les plus justes; car, comme toutes les créatures ne sont faites que pour la gloire de leur Créateur, il est très-raisonnable qu'elles dirigent ce qu'elles font à cette fin, qu'elles s'emploient et s'usent tout entières à l'exécution d'un si noble dessein. Les astrologues nous disent que le mouvement du premier mobile, qui va dans un très-bel ordre de l'Orient à l'Orient passant par l'Occident, s'appelle mouvement raisonnable, parce qu'il est pareil à celui que l'homme doit avoir en ses actions, qui est de sortir du Créateur comme de son premier principe, passer par des créatures comme par des moyens, et s'arrêter au Créateur et à l'avancement de sa gloire comme en sa dernière

fin. Le mouvement des autres cieux qui commence à l'Occident, et traversant l'Orient se termine encore à l'Occident, se nomme déraisonnable et sensuel, parce qu'il ressemble au mouvement de la passion, qui porte l'homme contre toute raison des choses corruptibles aux corruptibles par l'entremise du Créateur, de qui elle se sert comme d'un aide pour en jouir. Les païens, quoiqu'ils fussent lourds et grossiers dans les choses spirituelles, avaient néanmoins coutume, étant sur le point de faire quelque action, de prononcer deux fois le nom de Dieu, disant : Dieu, Dieu; pour montrer qu'ils le reconnaissaient pour leur commencement et pour leur fin : leur commencement, comme celui qui était la cause de leur être et de toute la puissance qu'ils avaient pour opérer; et leur fin, à la gloire de laquelle ils jugeaient très-équitable de rapporter tous leurs ouvrages.

Secondement, ces intentions sont évidemment les plus agréables et les plus glorieuses à Dieu, puisqu'elles n'ont d'autre vue que lui, et ce sont même les plus méritoires à l'homme. Les premières sont de cuivre, les secondes d'argent, mais ces troisièmes sont de fin or; car plus purement l'homme procède avec Dieu, et recherche moins son profit dans le service qu'il lui rend, plus il le fait; et Dieu lui prépare une plus grande récompense. Ce que dit l'Epouse est bien vrai : « Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus (Cant., « 7, 10) : Je suis à mon bien-aimé, mes pensées, mes « paroles et mes œuvres n'ont autre but que son con- « tentement : je me mets en oubli pour ne me souvenir « ni me soucier que de lui et de ce qui le touche; mais « aussi lui de son côté tourne son cœur et son soin vers « moi, » il prend en main mes affaires, et a une affection très-particulière de tout ce qui m'appartient. C'est ce que Notre-Seigneur dit plus tard à sainte Catherine de Sienne, et dans sa personne à toutes les âmes : Ma fille, pense à moi et je penserai à toi; n'applique ton

esprit qu'à me servir, qu'à me louer et à avancer mon honneur par tous les moyens que tu pourras en toi et en toutes les créatures, et n'aie point de peur, je prendrai la charge de te défendre, de te rendre victorieuse de tes ennemis, de te faire profiter en vertu, de t'enrichir de mérites et de te sauver. Une personne que j'ai autrefois connue, et à qui Dieu faisait plusieurs grâces extraordinaires, eut un jour une vision imaginaire contenant une grande instruction qui vient fort à ce propos, et que pour ce sujet je rapporterai ici comme pouvant beaucoup servir. Elle vit Notre-Seigneur qui tenait dans sa main droite un cercle d'or, et dans le milieu de ce cercle un cœur attaché de tous côtés avec des chaînettes d'or; devant lui paraissaient plusieurs personnes qui tiraient des flèches à ce cercle et à ce cœur : les unes les tiraient de telle sorte qu'elles n'allaient qu'à la moitié du chemin, et puis défaillant tombaient à terre; les autres frappaient le cercle, et de la force du coup rejaillissaient sur elles des étincelles; mais les troisièmes décochaient les leurs droit au cœur, qu'elles perçaient d'outre en outre, d'où rejaillissaient sur elles quantité de sang et de rayons de lumière. Ayant vu cela avec étonnement, et demandant la signification du mystère, il lui fut dit que le cercle d'or représentait la miséricorde de Dieu, qui contenait en soi, comme le plus grand effet qu'elle eût jamais produit, le cœur amoureux de Jésus avec les infinis mérites de sa vie et de sa mort; que ces archers figuraient trois sortes de gens qui font profession de s'adonner plus particulièrement à la vertu : les premiers avec leurs traits qui sont sans effet, signifient ceux qui font leurs actions sans intention et par routine; les seconds, ceux qui font les leurs pour de bons desseins, mais pour leur intérêt, c'est pourquoi ils ne touchent pas autrement le cœur de Notre-Seigneur, mais frappent seulement le cercle d'or de la miséri-

corde de Dieu, qui, par sa bonté infinie, se porte à leur donner ou tous, ou une partie des biens qu'ils demandent , représentés par les étincelles; mais les troisièmes sont ceux qui, laissant toutes les considérations de leur profit, agissent pour des intentions très-pures de l'amour et de la gloire du Fils de Dieu , et ainsi donnent en droite ligne dans son cœur et le pénètrent à jour, d'où découle sur eux en abondance le fruit de sa passion et de son sang, qui leur est appliqué avec de grandes lumières et des affections très-saintes. Par où il appert que plus on agit purement pour Dieu, plus richement agit-on pour soi et fait-on mieux ses affaires.

Enfin , ces intentions sont les plus parfaites de toutes, parce qu'elles procèdent d'un principe plus excellent que les autres, à savoir, d'un plus grand amour; car, comme l'amour, ainsi que nous l'avons dit souvent, porte nécessairement l'aimant à vouloir et à faire du bien à l'aimé, et à lui en vouloir et à lui en faire à proportion qu'il est ou plus grand ou plus petit, il est très-clair que donner tout ce que l'on a, et faire tout ce que l'on fait uniquement pour le sujet de la personne que l'on aime, c'est le témoignage et l'effet du plus parfait amour qu'on saurait lui porter. Telles sont les excellences de ces intentions divines, que pour ce sujet nous devons préférer et pratiquer par-dessus toutes les autres.

Joinville raconte que saint Louis en son voyage d'outre-mer étant à Acre, ville de Palestine, un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, suivant la cour et l'armée, vit une vieille femme dans la rue, qui portait d'une main un réchaud où il y avait du feu, et de l'autre une fiole pleine d'eau ; trouvant cela étrange, il lui demanda pourquoi elle portait cela. Pourquoi, mon père, répondit-elle ? vous voyez ce feu, c'est pour brûler le paradis, et cette eau, pour éteindre les

flammes de l'enfer, afin que n'y ayant plus de paradis ni d'enfer, plus de récompense ni de supplice, nous servions, nous honorions et nous aimions Dieu parfaitement pour l'amour de lui seul; voilà pourquoi je les porte. Le religieux, et par son moyen le roi et toute sa cour, en furent grandement étonnés et touchés. Tachons de servir Dieu avec cette grande pureté; imitons ici-bas ce que les bienheureux font là-haut, où ils louent, adorent, aiment et servent Dieu incessamment et de toutes leurs forces, et non pour l'espérance du salaire, ni pour la crainte du châtiment, mais pour son seul respect, sachant bien que le paradis leur est acquis, et qu'ils ne sauraient le perdre, ni y monter d'un seul degré plus haut; non plus que d'encourir les peines d'enfer, étant confirmés en grâce et en gloire, et reçus citoyens du ciel pour jamais; mais ils rendent à Dieu tous ces devoirs avec une attention très-pure, pour le sentiment qu'ils ont des souverains mérites de ses infinies excellences, de sorte que toute affection de leur propre intérêt vient à mourir en eux et à être entièrement convertie au soin et au désir de son honneur. Saint Thomas, dans un de ses opuscules, parlant de ceci, dit entre autres choses : L'âme bienheureuse aime Dieu au ciel, jouit de Dieu, est unie à lui, le loue et se complaît en lui d'une façon ineffable. Elle l'aime non-seulement parce qu'il lui est bon, libéral et miséricordieux, mais beaucoup plus, parce qu'il est tel en lui-même, et qu'à raison de ses perfections il est très-digne de tout l'amour de son cœur. Elle jouit de lui avec un esprit si désintéressé, que si elle était obligée de choisir l'un des deux, ou de perdre à jamais cette jouissance, ou d'empêcher par soi ou par autre que sa volonté ne se fît, « Nultò libentiùs vellet æternâ « felicitate privari, quàm Dei voluntatem in aliquo « retardare, et magnam sibi reputaret beatitudinem « cum proprio detrimento divinam in omnibus im-

« plere voluntatem, elle aimerait beaucoup mieux être « privée de ce souverain bien que d'apporter le moindre « retard à l'exécution de la volonté de Dieu, qu'elle « tiendrait à grand bonheur de pouvoir accomplir en « toutes choses à ses dépens et à son préjudice. » Elle est unie à lui et le loue continuellement, ne regardant pas comme premier chef ce qui lui est utile, mais sincèrement et par-dessus tout ce qui est honorable à Dieu, à qui c'est une chose très-glorieuse d'avoir éternellement des âmes ainsi unies à lui et échauffées si ardemment en ses louanges. Enfin, l'âme se complaît et se réjouit en lui avec une affection si sincère et en un amour si embrasé, « quòd potiùs vult ipsum esse « beatum quàm seipsam esse beatam, imò anima fide- « lis mallet eligere omni beatitudine se semper carere, « quàm Deum alicujus beatitudinis vel perfectionis « defectum habere, qu'elle a plus de plaisir de le voir « bienheureux que non pas elle-même, et son amour va « bien plus loin, et arrive jusqu'à ce point qu'elle se « résoudrait plus aisément à être dépouillée de tous les « biens qu'elle possède au ciel et être à jamais misé- « rable, qu'à souffrir que Dieu reçût le moindre dé- « chet en son bonheur et en ses perfections. » C'est ce que saint Thomas dit des bienheureux, à l'exemple desquels nous devons ici-bas nous porter en tout ce qui concerne le culte de Dieu avec des intentions très-pures, mettant à effet ce que nous lui demandons tous les jours en l'Oraison dominicale : « Sanctificetur no- « men tuum sicut in cœlo et in terra ; » ces derniers mots se rapportant encore à cette demande : Que votre nom soit sanctifié et honoré, que nous vous aimions, bénissions et servions avec des motifs aussi épurés et tendant aussi droitement à votre gloire que les saints font là-haut dans le ciel.

SECTION III

DÉCLARATION PLUS PARTICULIÈRE DE CES INTENTIONS DIVINES, ET QUELLES SONT LES PLUS PARFAITES DE TOUTES.

I. En quoi ces intentions divines consistent. — II. Les intentions les plus parfaites de toutes.

I. Pour entendre encore mieux ce que nous venons de dire, et faire voir dans un plus grand jour ce qu'il importe extrêmement que tout le monde connaisse, nous disons que comme nous appelons vin pur celui qui n'est mêlé d'aucune autre liqueur, de même nos intentions sont pures et divines quand elles n'ont point d'autre objet que Dieu, sans retour sur nous-mêmes ni détour sur aucune créature. Dès qu'elles tournent l'œil autre part, c'est du vin qui se mêle et qui par conséquent perd de sa force.

Beaucoup de choses peuvent servir de mire à la pureté d'intention, mais principalement trois, auxquelles on peut rapporter toutes les autres : l'amour de Dieu, sa gloire et l'accomplissement de sa volonté. Dirigeant là nos intentions et nos œuvres, nous aurons sujet de croire qu'elles seront pures, divines et très-agréables à Dieu. Quand donc nous devrons faire quelque chose, il faut en élevant nos cœurs à Dieu notre Seigneur, lui dire : Tout pour vous, mon Seigneur, c'est en esprit d'amour que je vais faire cette action, c'est de bon cœur, et vous le savez, je ne prétends autre chose que de vous plaire. « Caritas Christi urget nos (2 Cor., 5, « 14) : C'est la charité de Jésus-Christ qui nous pousse « et qui nous presse à la faire, » sachant qu'elle lui agrée ; c'est aussi en esprit de glorification, désirant par cette œuvre vous glorifier souverainement, et vous rendre autant d'honneur que tous les anges et tous les hommes vous en ont rendu, et vous en rendront éter-

nellement ; c'est pour exécuter votre très-sainte volonté qui veut cela de moi.

Parfois vous pourrez exercer quelque action sans autre dessein que de la donner à Notre-Seigneur pour en faire ce qu'il voudra, et l'appliquer à la personne et où il jugera plus expédient pour l'avancement de sa gloire. Une autre, pour servir à ses élus, et contribuer en quelque chose à leur salut sur la vue de l'amour, des louanges, de l'obéissance, des remercîments et de tous les autres devoirs qu'ils lui rendront à jamais.

Une autre, pour avancer la délivrance de la première âme qui doit sortir du purgatoire, afin de l'envoyer comme en votre place au ciel pour y aimer, bénir, adorer et faire la volonté de Dieu très-parfaitement, ne le pouvant faire ici-bas avec la perfection que vous désirez. Vous pourrez faire vos œuvres pour ces motifs ou pour d'autres semblables que l'amour de Notre-Seigneur vous suggérera ; cet amour élève l'homme à une si haute pureté d'intention, qu'il le porte à lui donner tout ce qu'il a et tout ce qu'il fait sans réserve de chose quelconque, son corps, son âme, ses actions, ses mérites et tout ce qu'il pourrait jamais prétendre, lui en transportant tous les droits, et même à ne penser plus à faire son salut, mais seulement à l'aimer et à le glorifier le plus excellemment que l'on peut en cette vie par tous les moyens dont nous avons parlé dans l'exercice de la glorification (Liv. 2, chap. 4), et par d'autres qui lui sont inspirés ; désirant ardemment d'aller au ciel, et au contraire redoutant extrêmement l'enfer, non tant pour son propre intérêt comme pour le sien, parce qu'au ciel il est aimé, honoré et loué en perfection, et en enfer il est haï, déshonoré et maudit. Ainsi est-il rapporté du vénérable père Pierre Lefèvre, de notre compagnie, qu'il craignait plus la perte de son âme pour l'amour de Jésus-Christ que pour son

propre dommage, afin que les peines que Notre-Seigneur avait prises ne fussent point inutiles, et la gloire qu'il en avait espérée rendue vaine.

II. Mais après tout, les plus pures et les plus parfaites intentions dont nous pouvons nous servir, sont celles que Dieu a en opérant avec nous. Pour les mieux comprendre, il faut premièrement savoir que, comme les théologiens et les philosophes l'enseignent, quand nous faisons quelque chose, quoi que ce soit, excepté le péché, Dieu concourt avec nous par cette règle générale que les causes secondes ne peuvent rien produire que la première n'y mette la main. Ce fut la raison pour laquelle le feu de la fournaise de Babylone ne brûla point les trois jeunes Hébreux, et que le soleil à la parole de Josué s'arrêta tout court en sa carrière, parce que Dieu concourant en tout autre temps avec l'un et l'autre, suspendit pour lors son concours, sans lequel le feu ne put brûler, ni le soleil s'avancer. Il faut donc retenir qu'en la production de toutes nos œuvres, si petites qu'elles soient, nous ne sommes jamais seuls, mais toujours deux, Dieu et nous conjointement. De sorte que quand nous pensons, nous parlons, nous travaillons, maintenant que j'écris ceci, et que vous le lisez, Dieu fait cela avec nous; sans lui je ne pourrais non plus remuer les doigts, ni vous ouvrir les yeux, que si nous étions de marbre.

En second lieu, on doit remarquer que Dieu a deux sortes de concours : l'un naturel, l'autre surnaturel. Le naturel est celui qu'il donne comme cause première et universelle de la nature au soleil, aux éléments, aux animaux et à toutes les créatures, pour faire leurs actions naturelles ; le second est celui dont en qualité de cause première et générale de la grâce il assiste les hommes pour exercer les œuvres de vertu, savoir, les grâces actuelles, que Notre-Seigneur nous méritées par les travaux de sa vie et de sa mort. Or,

Dieu agissant par ces deux concours avec nous, et faisant les mêmes actions que nous faisons, personne ne peut douter qu'il n'ait des intentions infiniment pures et parfaites, n'en pouvant avoir qui ne soient dignes de lui, et par conséquent d'une pureté, d'une sainteté et d'une perfection absolument infinies; ce sont celles-là que nous prendrons comme les plus accomplies de toutes. Si vous me demandez quelles elles sont en particulier, je vous répondrai que quand nous n'en aurions aucune connaissance, il nous suffirait de savoir que ce sont les intentions de Dieu, pour être assurés qu'elles sont au dernier degré de toute l'excellence possible; mais je vous dirai de plus qu'autant que nous pouvons le découvrir, outre plusieurs qui nous sont cachées, il en a en tout ce qu'il fait, soit qu'il le fasse seul ou avec ses créatures, comme trois principales qui sont : pour se glorifier, pour pratiquer l'amour qu'il se porte et pour exécuter sa volonté.

Ainsi donc, quand nous faisons quelque action, il faut nous accoutumer à prendre les mêmes intentions que Dieu a en faisant cette action-là avec nous, et dire : O Dieu, mon Seigneur, je fais ceci avec les mêmes desseins pour lesquels vous le faites; vous le faites pour votre gloire, pour votre amour et pour l'accomplissement de votre volonté; oh! c'est aux mêmes buts que je vise, et je vous supplie que par votre grâce j'y tire aussi droit que je le désire et que vous le méritez. D'autres fois, sans expliquer davantage ses intentions, il suffira de dire : Je vais faire cette œuvre pour les mêmes motifs que vous la ferez, je prends toutes vos intentions, et celles qui me sont connues et celles qui me sont cachées, pour les miennes, je n'en veux point d'autres.

Agissant de cette sorte, il ne sera pas possible que vos actions ne deviennent très-nobles et très-agréables à Dieu, et nous pouvons dire que c'est ainsi que Notre-

Seigneur faisait les siennes ; car parlant de lui il dit avec des paroles très-mystérieuses : « Pater meus usque « modo operatur, et ego operor. Amen, amen dico vobis, « non potest filius à se facere quicquam, nisi quod « viderit patrem facientem, quæcumque enim ille « fecerit, hæc et filius similiter facit (Joann., 5, 17 et « 19) : Mon Père opère jusqu'à maintenant, et moi « avec lui. Je vous dis en vérité que le Fils ne peut « rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il verra « faire au Père, et tout ce qu'il lui verra faire, il le « fera de la même façon et pour les mêmes fins que « lui. » Les docteurs entendent ces paroles de Notre-Seigneur, les uns de sa divinité, les autres de son humanité, et les uns et les autres disent vrai ; parce que Notre-Seigneur, en tant que Dieu, avait dans toutes ses œuvres les mêmes intentions en substance et en nombre que son Père, aussi bien que la même essence ; et en tant qu'homme, les mêmes par ressemblance. D'où il vient que si le Père prend pour fin de ce qu'il fait sa gloire, son amour, l'exécution de sa volonté, Notre-Seigneur tendant à même but dit si souvent : « Ego « non quæro gloriam meam, honorifico Patrem meum. « Non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus « qui misit me ; ut cognoscat mundus quia diligo Pa- « trem (Joann., cap. 8, 49, 50, et cap. 5, 30, et cap. « 14, 31) : Je ne cherche pas ma gloire, je glorifie mon « Père ; je ne désire point que ma volonté s'effectue, « mais la sienne ; et je veux que le monde sache que « je l'aime. »

C'est ainsi qu'il faisait toutes ses actions ; voilà le modèle qu'il nous a laissé pour faire les nôtres ; grâce qu'il demande d'une grande affection à son Père pour ses élus ; car en cette mémorable prière qu'il fit pour eux un peu avant sa mort, il dit entre autres choses : « Sanctifica eos in veritate ; sicut tu Pater in me, et « ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint (Joann.,

« 17, 17 et 21) : Sanctifiez-les en vérité, c'est-à-dire, « comme l'explique saint Thomas, faites-les saints en « moi, qui suis votre Fils et la vérité, les rendant par- « ticipants de ma sainteté, et parfaits imitateurs de la « façon que je suis dans mes actes; que tout ainsi que « vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous, agis- « sant tous deux pour les mêmes desseins, ils soient « un semblablement en nous, faisant comme nous. »

SECTION IV

D'UNE AUTRE INTENTION TRÈS-BONNE, QUI EST D'UNIR NOS ACTIONS AVEC CELLES DE NOTRE-SEIGNEUR.

I. Nous devons unir nos actions à celles de Notre-Seigneur. — II. Par une union non-seulement habituelle, mais encore actuelle. — III. En quoi elle consiste.

I. Voici une autre sorte d'intention et de moyen pour rendre nos œuvres fort parfaites; Notre-Seigneur l'a enseignée souvent à sainte Gertrude, et lui a recommandé très-particulièrement de s'en servir en tout, comme elle-même le rapport Elle consiste en ce que nous unissions toutes nos pensées, toutes nos paroles, toutes nos actions et toutes nos intentions, avec celles de Notre-Seigneur.

II. Mais pour mieux concevoir la chose, il faut remarquer que toutes les bonnes œuvres des hommes sont sans autre rapport habituellement et virtuellement unies avec celles de Notre-Seigneur, parce qu'elles sont faites en vertu du secours et de la grâce qu'il nous a mérités de Dieu son Père par les actions de sa vie et par les douleurs de sa mort. Nous n'entendons point parler de cette union habituelle, mais d'une autre qui est actuelle, et qui se fait par le désir que l'âme a de cette union et de ses œuvres avec celles de Notre-Seigneur, par l'acte de foi qu'elle forme de la force infinie que ces œuvres de Notre-Seigneur ont

toutes jusqu'à la moindre pour ennoblir les nôtres, de la très-haute estime qu'elle conçoit de leur excellence, de l'amour dont elle est touchée pour lui, et qui la porte à souhaiter ardemment cette union, de la demande qu'elle lui en fait et à son Père, et de l'espérance qu'elle a d'obtenir cette faveur de leur bonté. Par ces actes intérieurs et par d'autres semblables, comme l'âme s'applique spécialement les mérites de Notre-Seigneur, et s'arrose de son sang, aussi unit-elle d'une façon particulière ses actions aux siennes, et dans cette union elles reçoivent un lustre merveilleux. Il est vrai que les bonnes œuvres des justes, par l'union générale qu'elles ont avec celles du Fils de Dieu, sont fort excellentes et de très-grand prix; mais il faut avouer que par celles-ci elles le sont bien davantage, et d'une façon toute nouvelle. C'est comme si quelqu'un trempait sa main dans de l'or fondu, qu'il retirerait toute dorée; ou comme quand un drap qui n'est pas d'une si belle couleur est remis dans la teinture d'un rouge cramoisi; ainsi plongeant nos actions dans l'or très-pur et dans la très-fine pourpre de celle de Notre-Seigneur, nous les rendons tout autrement éclatantes et précieuses. Cette union actuelle est comme la dernière couche d'un vernis délicat dont les peintres glacent leurs tableaux, et donnent un certain jour de gaieté et un trait de vivacité aux couleurs qui étaient sombres et languissantes. Notre-Seigneur apparut une fois à sainte Gertrude, accompagné de saint Jean l'Évangéliste qui se mit à écrire devant elle, prenant tantôt de l'encre dans un cornet qu'il tenait en sa main, et dont il faisait des lettres noires, tantôt trempant sa plume dans le côté de Notre-Seigneur, alors il écrivait en caractères rouges. Notre-Seigneur fit connaître à la sainte que par les lettres noires étaient signifiées les actions que l'âme fait d'ordinaire, et par les rouges celles qu'elle faisait en union de sa

mort, ajoutant : Tout ce que vous ferez dans votre monastère pour les veilles, les jeûnes et les autres exercices de vertus, unissez-le à mes douleurs. Et quand vous vous mortifierez dans la vue, l'ouïe, le parler et en quelque façon que ce soit, offrez-moi cela en union de cet amour par lequel j'ai contenu mes sens dans ma passion.

Puisque ce moyen de perfection est si excellent, tâchons donc de nous en servir avec un grand soin, unissant nos pensées aux pensées de Notre-Seigneur, nos paroles à ses paroles, nos souffrances à ses souffrances, nos regards, nos pas, notre boire et notre manger, notre sommeil, nos respirations, et pour dire en un mot, toutes nos actions et toutes nos intentions avec les siennes, afin que comme les nôtres sont basses, impures et imparfaites, elles s'ennoblissent, se purifient et se perfectionnent dans les siennes, ainsi qu'une petite goutte d'eau boueuse, froide et sans saveur, jetée dans un grand tonneau de vin vient à s'éclaircir, à se rougir, à se fortifier et à prendre les qualités du vin. Dieu commanda dans la loi ancienne qu'on lui fît un autel de terre, sur lequel on lui offrît les sacrifices (Exod., 20, 24). Par cet autel les saints Pères et les interprètes entendent Notre-Seigneur, sur qui le Père éternel veut que nous mettions nos offrandes pour les lui adresser. C'est ce même autel, mais tout d'or et posé devant le trône de la Majesté divine, que saint Jean vit au ciel, comme il raconte lui-même : « Angelus venit; dit-il, « et stetit ante altare, habens thuribulum aureum, et « data sunt illi incensa multa ut daret de orationibus « sanctorum omnium super altare aureum, quod est « ante thronum Dei (Apoc., 8, 3) : Le septième sceau du « livre étant ouvert, vint un ange qui se tint debout « devant l'autel, portant un encensoir d'or, où l'on « mit quantité de parfums, qui sont les oraisons de « tous les saints, pour être brûlés sur l'autel d'or qui

« est devant le trône de Dieu. » Et non-seulement l'autel d'or et celui de terre signifient Notre-Seigneur, en qui se retrouvent et se sont unis la terre de notre humanité et l'or de la divinité, mais aussi l'encensoir d'or, selon que disent les docteurs [1]. C'est pourquoi le prêtre, au commencement et dans le cours de la sainte messe, baise souvent l'autel et l'encense, pour représenter la foi, la révérence, la confiance et l'amour que l'Eglise porte à Notre-Seigneur qu'elle reconnaît pour son unique autel, sur lequel elle immole à Dieu ses victimes, et comme son encensoir d'or où elle lui offre ses prières, qui par ce moyen lui sont très-agréables et de très-bonne odeur, ainsi que lui-même l'avait promis par Isaïe, disant : « Victimæ eorum placebunt mihi « super altari meo (Is., 56, 7) : Leurs victimes me « plairont étant mises sur mon autel. » Et David par ces paroles : « Tunc acceptabis sacrificium justitiæ, obla- « tiones et holocausta; tunc imponent super altare « tuum vitulos (Ps. 50, 21) : Les fidèles offriront à « votre Majesté sur votre autel les sacrifices de justice, « les holocaustes de leurs cœurs, leurs affections, leurs « prières, leurs jeûnes et toutes leurs bonnes œuvres que « vous verrez de bon œil et que vous recevrez avec « contentement. »

Moïse raconte que Jacob s'étant par l'instruction de sa mère vêtu des habits parfumés de son frère aîné, s'approcha de son père Isaac qui à cause de sa vieillesse avait la vue si basse qu'il ne pouvait plus discerner personne, et le baisa, et que ce bon vieillard sentant la très-suave odeur qui sortait de ses vêtements, et ayant le cœur épanoui d'une joie extraordinaire, lui donna sa bénédiction, disant : « Ecce « odor filii mei, sicut odor agri pleni, cui benedixit

[1] Orig., hom. 9 in Num.; Aug., serm. 98 de temp. prim.; Rupert et alii in cap. 8 Apoc.

« Dominus; det tibi Deus de rore cœli et de pinguidine « terræ abundantiam frumenti et vini; esto dominus « fratrum tuorum, et incurventur ante te filii matris « tuæ (Gen., 27, 27) : Oh! je sens l'odeur de mon fils « qui est comme celle d'un champ diapré de mille « fleurs que le Seigneur a béni; je prie Dieu qu'il « verse sur toi à pleines mains les bénédictions du ciel « et de la terre, que tu deviennes si grand que les « peuples te rendent service, que les tribus t'ado- « rent, que tu sois seigneur de tes frères, et que les « enfants de ta mère se courbent devant toi par révé- « rence. » Quand, selon les salutaires enseignements de la sainte Eglise notre mère, nous nous revêtons des mérites de Notre-Seigneur qui est notre frère aîné, ce qui se fait par cette union actuelle de nos œuvres avec les siennes, Dieu le père sentant le parfum très-suave des vertus de son Fils, de la très-parfaite obéissance qu'il lui a rendue, du zèle embrasé de sa gloire, de sa charité extrême envers les hommes, de sa patience invincible dans les douleurs, de sa mansuétude inébranlable dans les opprobres et des autres, et fermant les yeux sur nos imperfections, dira avec un infini plaisir de son cœur : Oh! je sens l'odeur de mon fils, l'odeur qu'il a répandue pendant sa vie et à sa mort pour mon honneur et pour le salut des hommes; en cette considération il nous bénira et nous comblera des grâces du ciel, et, autant qu'il sera nécessaire, de celles de la terre, et par ce moyen nous serons élevés en gloire par-dessus le reste des hommes, et nous deviendrons plus puissants et plus riches que ceux de nos frères qui ne se seront point servis de ces habits mystérieux. Sainte Gertrude disait un jour à Dieu au sujet de quelque action qu'elle faisait avec peine : Mon Dieu, je vous offre cette œuvre par votre Fils unique à votre éternelle louange; aussitôt elle entendit que ce qui est offert à Dieu avec cette intention est ennobli

par-dessus tout ce que les hommes peuvent concevoir, et plaît extrêmement à sa divine Majesté, avec cette belle comparaison, que comme tout ce que l'on voit à travers un verre qui est vert paraît vert, et s'il est rouge, rouge, de même tout ce qui est présenté à Dieu le Père par son Fils lui est très-agréable.

Pour ce qui regarde l'usage de toutes ces intentions dont nous avons parlé, nous disons que l'on peut tantôt les former toutes, tantôt quelques-unes ou une seulement, celle qui reviendra pour lors le mieux à l'esprit, et d'autres fois en produire une seule universelle qui contienne en gros toutes les particulières, comme par exemple : Je vais faire cette action pour toutes les bonnes intentions dont j'ai coutume de me servir, et pour toutes celles que Dieu connaît.

De plus, nous devons dans cet exercice observer trois choses : la première, de faire tout ce que nous faisons pour les intentions susdites, nommément pour celles que Dieu a en coopérant avec nous; la deuxième, de nous souvenir que quelques actions que nous fassions et quelques intentious que nous ayons, et quelque grand soin que nous apportions à les bien faire, nous avons toujours sujet de croire, à cause de notre corruption et de notre faiblesse, que les unes et les autres sont accompagnées de beaucoup de défauts; et pour y remédier nous devons les unir avec celles de Notre-Seigneur, afin de les laver là-dedans et leur faire prendre la couleur d'une haute perfection; et la troisième est que comme il se retrouve encore quelque manquement en ces unions que nous faisons, il faut offrir à Dieu le Père l'intention et l'action de son Fils Notre-Seigneur correspondant à la nôtre, et de plus toutes celles de sa vie, comme choses qui nous appartiennent par le don que le Père même nous en a fait, comme il est dit dans ces paroles : « Sic Deus dilexit mundum, « ut filium suum unigenitum daret (Joann., 3, 16) :

« Dieu a tant aimé l'homme, qu'il lui a donné son Fils « unique, » et par conséquent toutes les actions et tous les mérites du même Fils; car nous l'ayant donné de la sorte, « Quomodo non etiam cum illo omnia nobis « donavit? dit saint Paul (Rom., 8, 32), il nous a « donné tout ce qu'il a avec lui. » Qui donne l'arbre, donne conséquemment les fruits.

Mais l'importance de l'affaire est d'être précis et ponctuel à bien diriger ses intentions; ce qui doit se faire premièrement le matin, offrant à Dieu, pour les fins mentionnées, toutes les actions du jour en général, et puis en particulier les unes après les autres, au moins les principales, comme la messe, les oraisons, l'étude, le travail, le repas, la conversation, etc.; secondement pendant le jour, renouvelant vos intentions au commencement des actions plus signalées et plus longues; et en troisième lieu, si vous pouvez, à l'entrée de chaque heure qu'il faudrait ouvrir en vous recueillant premièrement en vous-mêmes, et en réfléchissant sur ce qui s'est passé dans l'heure précédente, pour le considérer d'un trait d'esprit, comme faisait constamment notre père saint Ignace; puis remercier Dieu pour les biens que vous y avez reçus; après lui demander pardon des fautes que vous y avez commises, et enfin lui offrir pour les motifs du matin, ou pour d'autres, tout ce que vous ferez dans l'heure suivante.

SECTION V

CONCLUSION DE CES DEUX CHAPITRES.

I. Tous peuvent faire leurs actions parfaitement. — II. Il faut pour cela imiter trois exemplares. — Dieu. — Notre-Seigneur. — La Ste Vierge.

Après une doctrine de telle conséquence, il nous reste seulement à la mettre en pratique, apportant un

très-grand soin pour faire nos actions et dresser nos intentions de la manière que nous avons déclarée. « Justè quod justum est, persequeris, dit Moïse (Deut., « 16, 20) : Vous exercerez justement ce qui est juste, » vous ferez bien ce qui est bon. Et le sage passant plus avant : « In omnibus operibus tuis præcellens esto « (Eccl., 33, 25) : Soyez excellent en toutes vos œuvres, » ne vous contentez pas de les faire d'une façon commune, mais faites-les d'une façon qui soit élevée et extraordinaire. Il faut remarquer que ces paroles ont été dites pour les Juifs qui étaient grossiers et charnels, vivant sous une loi de crainte et de rigueur, qui ne faisaient qu'ébaucher les choses sans les conduire à leur perfection : « Nihil enim ad perfectum adducit lex, » dit saint Paul (Hebr., 7, 19). Pour marque de cela, Origène a observé fort à propos que Moïse avait la main lépreuse, laquelle pour ce sujet il était contraint de cacher de honte dans son sein. « Tanquam, dit-il, nihil perfecti « operis habitura (Hom. 12 in Exod.), comme ne devant « rien faire de parfait. » Au retour du pourparler qu'il eut avec Dieu sur la montagne de Sinaï (Exod., 34, 29) s'il avait le visage lumineux, cette lumière n'aboutissait qu'en deux pointes représentant le croissant de la lune, qu'il fallait encore qu'il couvrît pour se faire voir et entendre aux enfants d'Israël : tandis que celui de Notre-Seigneur (Matth., 17, 2) sur la montagne de Thabor paraissait à découvert et rayonnant d'une clarté qui était parfaite en sa rondeur et en sa gloire comme celle du soleil; pour montrer que comme la lune est le symbole du défaut et le soleil l'image de la perfection, l'Evangile élève les hommes à des connaissances bien plus nobles et à des actions tout autrement parfaites que la loi ancienne. Que si nonobstant tout cela les Juifs gémissant sous la pesanteur de cette loi, devaient faire toutes leurs actions avec vertu et même avec excellence, à combien plus forte raison les chré-

tiens, et plus encore les religieux qui, éclairés de tant de lumières, assistés de tant de secours, fortifiés des sacrements et aidés d'un nombre incalculable de moyens, portent un joug léger dans une loi de grâce et d'amour, y seront-ils tenus?

I. Il n'y a personne qui ne le doive ni personne qui ne le puisse, car Notre-Seignenr disant (Matth., 5, 48) : Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait, convie à la perfection tous, de quelque sexe, de quelque humeur et de quelque condition qu'ils soient, ce qu'il n'eût point fait si la chose eût été impossible. Notre perfection consiste à faire, avec des intentions très-pures et avec les autres circonstances requises, nos actions ordinaires, y comprenant les plus petites. Il n'est personne qui, s'il y veut apporter son travail, ne le puisse, et par conséquent se rende parfait. Saint Jean (Apoc., 21, 12) vit une belle cité, figure de celle qui est là-haut, percée de douze grandes portes qui regardaient tous les climats du monde, pour apprendre que de tous côtés on va au ciel; ainsi sur la terre, de tous lieux et de tous états on arrive à la perfection, les hommes et les femmes, les ecclésiastiques et les gens mariés, les religieux et les séculiers, les maîtres et les valets, les savants et les ignorants, tous universellement y ont l'entrée libre, et nul n'en est exclu que par sa faute. Aussi voyons-nous qu'il y a eu en tout temps, dans toutes nations et toutes conditions, des personnes de l'un et de l'autre sexe d'une très-éminente vertu et sainteté, que même l'Eglise honore et révère d'un culte particulier; parce que ce n'est point l'état plus haut et plus parfait, ni l'abondance d'esprit et de science et des autres belles qualités naturelles qui font un homme saint, mais la bonne volonté, le soin de bien faire toutes ses œuvres, la noblesse de ses intentions et la coopération efficace à la grâce.

II. Puis donc que la chose est ainsi, il faut que

nous tâchions tous de faire nos actions avec une grande perfection, prenant pour modèle d'un si noble dessein les trois plus accomplis modèles qui soient en l'univers, le premier, Dieu, qui garde inviolablement trois choses en ses œuvres : la première est qu'il les fait avec une perfection souveraine; la deuxième, qu'il les fait ainsi toutes, non-seulement les grandes, mais encore les plus petites; et la troisième, pour des motifs infiniment nobles et relevés. « Mos Dei, dit le « très-savant et très-pieux docteur saint Thomas dans « l'un de ses opuscules, quod omnia opera sua in « summo benefecit; opus quippe cœli et terræ, ange- « lorum et hominum et aliarum creaturarum adeò « benefecit, ut melius excogitari non posset : Dieu a « coutume de faire tout ce qu'il fait au dernier degré « d'excellence; car il a fait le ciel, la terre, les anges, « les hommes et les autres créatures si bien, qu'on « ne saurait concevoir une manière de les mieux « faire. » De même pour ce qui concerne notre rédemption, tout ce qu'il fait encore tous les jours à ce sujet, soit qu'il châtie le pécheur pour ses péchés, soit qu'il le souffre l'attendant à pénitence; qu'il retire sa grâce sensible à ses élus, ou qu'il la leur donne; qu'il se montre familier et privé à l'âme fidèle, ou qu'il se tienne réservé et comme étranger envers elle. « Sive sit ventus, sive pluvia, dit ce saint docteur « particularisant les choses les plus menues, sive aura « frigida, sive calida, sive sicca sit via, sive madida, « sive fructus terræ abundet, sive pereat, pro illo tem- « pore melius fieri non posset : S'il y a du vent ou de « la pluie, s'il fait froid ou chaud, si le chemin est « beau ou s'il est fangeux, s'il y a abondance de bien « sur la terre, ou si quelque orage en fait le dégât, « toutes ces choses grandes et petites ne sauraient « pour lors, eu égard aux desseins de Dieu, être mieux « faites, » et Dieu les commence, les continue et les

achève toutes pour des motifs très-saints et très-hauts, qui sont non pour sa commodité, mais purement et principalement pour montrer l'excès de son éternelle et démesurée bonté, et toujours par rapport au profit des hommes et des anges.

Le second modèle est le Fils de Dieu Notre-Seigneur, dont toutes les actions ont été accompagnées d'une perfection si éminente et si extraordinaire, que le moindre regard de ses yeux bénis, le moindre pas de ses pieds sacrés, le moindre mouvement de ses saintes mains, la moindre parole de sa divine bouche était suffisante pour laver, racheter et sauver le monde, et d'autres infinis encore plus souillés et plus perdus que celui-ci, parce qu'elles étaient toutes d'un prix absolument infini, provenant de l'infinie excellence de sa divine personne. C'est pourquoi, avec très-grand sujet, on a dit de lui : « Benè omnia fecit (Marc, 7, 37) : Qu'il avait bien « fait tout . »

Le troisième est la très-digne Mère de Dieu, qui faisait toutes ses œuvres avec tant de vertu, et les élevait à un si haut point de bonté qu'elle glorifiait Dieu plus parfaitement, et méritait davantage par la plus petite que le plus grand saint n'a fait par toutes celles de sa vie. Ce qui porta l'époux à lui dire au Cantique : « Emissiones tuæ paradisus malorum puni- « corum cum pomorum fructibus. Cypri cum nardo, « nardus et crocus, fistula et cinnamomum cum uni- « versis lignis Libani, myrrha et aloë cum omnibus « primis unguentis (Cant., 4, 13) : Vous êtes, ma « bien-aimée, comme un beau jardin plein de grenades « et de toutes les plus douces senteurs que porte le « Liban, » signifiant par là que toutes ses pensées, toutes ses paroles et toutes ses actions étaient des ouvrages si accomplis et si achevés, que comme des parfums très-exquis elles embaumaient le ciel et la terre, et comme autant de grenades qui sont toutes

couronnées jusqu'aux plus petites, elles portaient la couronne d'une perfection héroïque et consommée.

Efforçons-nous de suivre le plus près que nous pourrons ces modèles; efforçons-nous, comme Notre-Dame, d'orner et de couronner toutes nos actions d'une perfection qui ne soit pas commune; que nos bons anges, et Dieu premièrement, puissent dire de chacun de nous ce qui a été dit de Notre-Seigneur, notre vrai patron : « Omnia benè fecit : Il a bien fait tout; » et imitons Dieu même comme notre premier exemplaire, les faisant toutes de la façon qu'il fait les siennes, avec une grande excellence. Faisons-les, dit saint Thomas au lieu susallégué, « Ex omni virtute Do-« mini nostri Jesu Christi, et cum omni desiderio « triumphantis et militantis Ecclesiæ, et sub nomine « Creatoris; quasi tota salus nosfra, et omnis laus Dei, « et universitatis utilitas ex uno opere dependeat, « quasi nunquam ad id opus reversuri, nec aliud opus « postmodùm incepturi (Opusc. 62) : Correspondant à la « grâce que Notre-Seigneur nous donne selon toute son « étendue, avec tous les désirs qu'a eus et qu'aura jamais « l'Eglise triomphante et militante d'honorer Dieu, et « apportant autant d'affection à les bien faire toutes, « et chacune en particulier, comme si tout notre salut, « toute la gloire de Dieu et le bien de l'univers dépen-« daient d'une seule, et comme si nous ne devions jamais « plus la faire. » C'est ce que ce saint docteur dit, et ce qu'il pratiquait, ainsi qu'on le remarque en sa vie, montant par ces marches au comble de la sainteté où il est parvenu. Faisons-les avec un jugement sûr, ne nous arrêtant point tant à en faire beaucoup, à leur donner de l'éclat aux yeux des hommes, ni à les faire vite, comme à les faire bien, ainsi que Zeuxis, qui, au rapport d'Aristote, ne se mettait pas tant en peine de représenter les choses selon l'être, comme selon le bien être, et de Sophocle qui, dans ses tragédies, ne

faisait point parler les personnages selon la coutume, mais selon la bienséance. Aussi est-il vrai qu'une chose parfaite en son espèce vaut mieux que cent autres de même nature qui sont défectueuses. De plus, ne négligeons pas une action si petite qu'elle paraisse, nous souvenant qu'il n'y en a point de petites, mais qu'elles sont toutes très-grandes, puisque chacune étant bien faite nous vaut le paradis. Comme la pompe et la magnificence des rois vient d'un animal très-petit et très-vil, qui est le ver à soie; et la plus grande douceur que les hommes goûtent, qui est le miel, est l'ouvrage d'une mouche; ainsi nos actions menues, si nous les faisons dûment, quand ce ne serait que parce qu'elles sont ordinaires et en grand nombre, nous acquerront des trésors inestimables de gloire et de joie.

Mais par-dessus tout, prenons garde à les faire avec des intentions bonnes et saintes, qui tendent toujours au ciel et à Dieu, nous rendant comme l'épouse dont il est dit : « Sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ « et thuris, et universi pulveris pigmentarii (Cant., « 306) : Elle est comme une composition odoriférante « de myrrhe, d'encens et de toutes les poudres de « senteur, » qui étant brûlée dans le temple venait non pas à s'étendre et à s'élargir, mais, comme une perche droite et déliée, à s'élever vers le ciel. Cette rectitude de fumée qui se voyait aux parfums que l'on brûlait devant la majesté de Dieu, et qui se faisait par l'industrie des excellents parfumeurs que les Juifs faisaient venir pour ce sujet d'Alexandrie, représentait celle que nous devons avoir en nos desseins, propre aux élus, comme l'obliquité convient aux réprouvés. Nous savons que le juste Abel et le méchant Caïn offrirent à Dieu des sacrifices (Genes., 4), que celui d'Abel lui fut agréable, et qu'il détourna les yeux de celui de Cain; cela ne venait que de la différence de

leurs intentions, qui étaient bonnes en Abel et perverses en son frère. Aussi les docteurs hébreux disent que Dieu distingua ces deux sacrifices par leur propre fumée, faisant qu'une grosse et épaisse fumée sortait de celui de Caïn, qui s'épandait au long et au large sans se porter en haut; et au contraire, qu'une fumée belle et lumineuse montait en forme de pique de celui d'Abel, tirant droit vers le ciel, pour montrer que celui-ci avait une intention droite en son offrande, ne visant qu'à l'honneur de Dieu, et que celui-là gauchissait dans la sienne, la courbant vers la terre.

Gardons exactement cet ordre dans la conduite de nos œuvres, et sans faute, tout homme avisé et désireux de son bien le fera ainsi : « Cor suum dabit in « consummationem operum, dit le Sage, et vigilia sua « ornabit in perfectionem. Sic figulus sedens ad opus « suum, convertens pedibus suis rotam, qui in sollici- « tudine positus est semper propter opus suum, et in « numero est omnis operatio ejus (Eccles., 38, 31) : Il « appliquera son esprit tout entier à polir ses œuvres, « et fera tant par son travail qu'il leur donnera leur « perfection dernière, se comportant comme un potier « qui, assis auprès de son ouvrage, est extrêmement « attentif à le bien faire, quoique ce ne soit qu'un pot « de terre, tourne et retourne son argile avec souci « pour lui faire prendre la figure qu'il faut, ne don- « nant pas un coup de pouce sans considération et « sans mesure; » faisons de même. L'argile entre les mains de Dieu le Créateur monta à un si haut degré d'excellence, qu'elle devint animée et la plus noble créature de l'univers; que dans les nôtres toutes nos actions, jusqu'aux plus basses, prennent une grande perfection et deviennent précieuses.

CHAPITRE XVII

LE RELIGIEUX DOIT GARDER PONCTUELLEMENT SES RÈGLES.

I. Le religieux doit garder ses règles à cause de l'amour qu'il doit à Notre-Seigneur. — II. Parce que sa perfection consiste en cela. — III. Et à raison de l'édification qu'il est obligé de donner.

I. Le religieux, à qui ce chapitre s'adresse d'abord par le même principe de l'amour qui excite l'aimant à donner à l'aimé toute la gloire et tout le contentement qu'il peut, est porté à observer exactement ses règles. Il y est obligé par plusieurs raisons; mais la première et celle qui doit avoir plus de pouvoir sur son esprit, c'est l'amour cordial de Dieu Notre-Seigneur, à qui il sait qu'il rendra un grand honneur et fera une chose fort agréable s'il les accomplit fidèlement : « Qui diligunt Dominum, replebuntur lege « ipsius, dit le Saint-Esprit (Eccl., 2, 19), et comme « d'autres traduisent, plenam legi operam navabunt « (Apud Vatabl.); et encore ailleurs : Cura disciplinæ « dilectio est, et dilectio custodia legum illius est « (Sap., 6, 19) : Ceux qui aiment le Seigneur le mon- « trent dans l'exécution entière de ses lois; » c'est là où son amour reluit, et où l'affection sincère qu'on lui porte se montre. Nous devons, dit notre père saint Ignace, nous appliquer avec grand courage à l'exacte observance de toutes nos constitutions, et n'oublier rien de ce que nous pourrons y apporter pour les effectuer parfaitement; et cela, « in spiritu amoris, et « non cum perturbatione timoris (6 part. Const., « cap. 1), en esprit d'amour et non de crainte, » nous mettant devant les yeux Dieu Notre-Seigneur à qui

nous voulons plaire et rendre service. Et déclarant ailleurs qu'il n'entend point qu'aucune de nos règles oblige à péché, ni mortel, ni véniel, il en donne cette raison : « Ut loco timoris offensæ succedat amor et « desiderium omnis perfectionis, ut major gloria et « laus Christi creatoris ac Domini nostri consequatur « (6 part. Const., cap. 5) : Afin qu'au lieu de l'appré- « hension du péché qui naîtrait de l'obligation, si elle « y était attachée, l'amour et le désir de la perfection « prennent sa place, ce qui consiste à garder les règles, « non par force, mais de bon cœur, et que Notre-Sei- « gneur en soit plus excellemment loué et glorifié. » A la vérité, moins il y a d'obligation de la part de celui qui ordonne, plus il y a d'affection et de bonne volonté en celui qui obéit, parce qu'il montre clairement qu'il a un fort grand désir de lui plaire, puisqu'il le fait même dans les choses qu'il ne requiert pas si précisément de lui. Mais celui qui aime vraiment ne met point de différence pour l'exécution entre la volonté commandante et la volonté demandante de l'aimé. Il suffit à un bon fils de savoir ce que veut son père, pour s'y porter aussitôt sans qu'il le lui enjoigne, car le plus ardent désir qu'il a est de lui agréer, comme sa plus grande peur est de lui déplaire. Mais pour parler en général, chaque religieux qui observe soigneusement ses règles, soit qu'elles obligent à péché ou non, attendu que l'obligation n'est jamais forcée, puisqu'on s'y est soumis de sa franche volonté, honore hautement Notre-Seigneur, à qui sans doute c'est une grande gloire d'avoir des serviteurs si volontaires, qui aient un si noble et si généreux courage, et tant d'affection pour lui, de le servir avec tant de franchise et avec un cœur si libéral.

II. La seconde raison qui doit exciter le religieux à garder ses règles se tire de lui-même, de ce que sa perfection consiste en cela. L'homme est véritablement homme s'il garde les lois de la nature; il se rend bon

chrétien s'il observe les commandements de Dieu et de l'Eglise; mais il ne passera jamais pour vrai religieux, s'il n'accomplit ses règles; d'où aussi tous les religieux sont appelés communément réguliers, comme en particulier les bulles des papes qualifient ceux de notre compagnie (Grég. XIII, anno 1573). Les règles sont les moyens donnés de Dieu à chaque religieux pour arriver à la fin de la religion à laquelle il l'a appelé, où autrement il n'atteindra point, il n'en fera jamais dignement les fonctions, ne coopérera pas avec Dieu pour lui procurer la gloire qu'il en attend, et n'y sera pas beaucoup utile, ni pour lui ni pour les autres; parce qu'il est impossible de parvenir à une fin, si ce n'est par les moyens propres et naturels, non plus que d'aborder au terme par d'autres chemins que par ceux qui y conduisent. Or ces chemins et ces moyens marqués à tout religieux pour obtenir la fin de sa religion, sont assurément les règles que Dieu lui a prescrites par celui qu'il a choisi entre les hommes pour la fonder. Pour ce sujet elles sont nommées règles, parce qu'elles règlent et adressent toutes les actions du religieux à ce but, comme la règle de l'architecte, les pierres au bâtiment; de sorte que cette action, cette parole, cette visite et cette sorte de conversation, qui appliquée à la règle ne s'y trouvera point conforme, n'est pas droite, mais tortue et imparfaite, et par conséquent incapable de mener à cette fin. Les règles de plus s'appellent le miroir du religieux, ainsi que saint Augustin nomme la sienne, parce que nous pouvons, dit Hugues de Saint-Victor, nous y regarder et apprendre comment nous sommes faits : « Sive pulchri, « sive fœdi, sive justi, sive injusti; utrum unusquis- « que nostrûm proficiat an deficiat; utrum Deo placeat « an displiceat (Cap. ult. suæ regulæ, in reg. S. « Aug.) : Si nous sommes beaux ou laids, justes ou pé- « cheurs; si nous allons en avant ou en arrière, et

« si nous plaisons ou si nous déplaisons à Dieu. »

Il faut donc que tout religieux grave ce principe bien avant dans son esprit, que sa perfection consiste en l'observance ponctuelle de ses règles, et que plus il apportera de soin à les bien garder, plus certainement et plus tôt il sera parfait et possédera l'essence de son institut. C'est le contraire s'il n'en tient compte. De façon que quelque dévotion, quelque occupation et quelque action apparemment bonne, soit envers Dieu ou envers le prochain, qu'il fasse, si elles ne sont aux termes de la règle, elles ne lui seront pas des moyens, mais plutôt des empêchements pour le perfectionner, elles ne plairont pas grandement à Dieu, si même elles lui plaisent, quoiqu'il s'imagine, parce qu'encore qu'elles fussent bonnes et des voies de perfection pour d'autres, elles ne le sont pas pour lui, et Dieu ne veut point qu'il y aille par ces sentiers, ni qu'il lui rende ce genre de service, mais celui que porte sa règle, où il lui a déclaré sa volonté. Je dis de ces dévotions et de ces actions ce que saint Augustin disait des œuvres vertueuses et signalées des païens : « Erant magni passus, sed extra viam : C'étaient de « grands pas, mais hors du droit chemin, » où toutes les marches d'un géant n'approcheront point si près du but que six pas d'un enfant dans la bonne route. Je dis que toutes ces dévotions étant contre la règle ne peuvent, de quelque couleur qu'on les farde pour les faire trouver belles, être que déréglées. De plus, comme l'exacte observation des règles est mêlée de beaucoup d'actes d'obéissance, d'humilité et des autres vertus, et contient des témoignages signalés de la fidélité et de l'amour que l'âme porte à Dieu, elle lui acquiert de sa divine Majesté de grands dons et des grâces abondantes, par le moyen desquelles elle mène une excellente vie et monte à un haut degré de perfection. L'infraction, pour les raisons opposées, l'en prive et la

conduit peu à peu à ces malheurs dont nous avons parlé en traitant des effets du péché véniel. Notre-Seigneur dit un jour à sainte Brigitte qu'il y avait trois sortes de personnes comparées à trois vaisseaux qui voguent sur la mer, dont le premier n'a ni mât, ni gouvernail, ni voiles, ni chose aucune de son équipage, il va çà et là à la merci des flots et au gré des vents, qui sans doute ou le couleront à fond, ou le porteront contre un rocher où il fera un triste naufrage. Le second a encore le gouvernail, le mât, une ancre, mais la plupart des cordages, des voiles et du reste de l'attirail est rompu, et il navigue ainsi, non sans grand danger de se perdre. Le troisième, qui a tout ce qu'il lui faut, et en bon ordre, qui fait heureusement son voyage, bravant les flots et les orages, et arrive ainsi glorieusement au port. Le premier vaisseau représente les religieux qui vivent en péché mortel, et sans soin de leur salut; le second, ceux qui se laissent aller aisément aux péchés véniels, et à enfreindre les règles; et le troisième ceux qui les gardent exactement.

III. La troisième raison doit se prendre de la bonne édification que tout religieux est obligé de donner à ses frères, à qui, comme ses bons exemples peuvent grandement servir pour les porter à la vertu, ses mauvais peuvent beaucoup nuire. « Providentes bona, dit « saint Paul aux Romains, non tantum coram Deo, sed « etiam coram omnibus hominibus (Rom., 12, 17); » ce qu'il réitère aux Corinthiens après le Sage qui, suivant la version des Septante, dit : « Provide bona « coram Deo et hominibus (Prov., 3, 4) : Prenez « garde de n'être pas seulement bon devant Dieu, mais « encore devant les hommes, » point très-remarquable à tous ceux qui vivent en communauté. Saint Bernard dit que quiconque s'y trouve est tenu d'y vivre avec ordre et avec une grande circonspection. « Ut in omni « conversatione tua sollicitus sis observare vias tuas,

« et in conspectu Domini, et in conspectu proximi; « cavens tibi à peccato, et illi à scandalo (Serm. 1 in « festo SS. Petri et Pauli) : Veillant diligemment sur « soi et sur sa façon de procéder avec Dieu et avec son « prochain, pour éviter le péché qui pourrait offenser « Dieu, et le scandale qui porterait préjudice à ses « frères. » Or, il est certain que cela consiste dans l'observation des règles ; car quand quelqu'un les prend à cœur et les garde parfaitement, il jette un certain éclat de bonne vie et remplit toute la maison d'une suave odeur, dont tous les autres sont fortifiés et réjouis, tandis que les libres transgressions qu'il en fait leur frappent les yeux, choquent leur imagination et leur causent un grand dommage, parce que comme le mauvais exemple est contagieux et communique aisément son venin, celui qu'il leur donne en rompant les règles leur ôte la peur, ouvre le chemin et facilite le moyen d'en faire de même. Comme une pierre qui se lâche et se descelle dans une voûte, se nuit non-seulement, mais encore aux autres, parce que la voisine ayant perdu la liaison qui la tenait en état, suit facilement, et puis la seconde, et ainsi consécutivement jusqu'à la clef, avec laquelle tout va en ruine. C'est pourquoi saint Paul écrit aux fidèles de Thessalonique : « Denuntiamus vobis in nomine Domini « nostri Jesu Christi, ut subtrahatis vos ab omni fratre « ambulante inordinatè (2 Thess., 3, 6) : Je vous « avertis de la part de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « que vous évitiez la conversation de tous ceux qui « entre vous ne vivent point dans l'ordre » et ne pratiquent pas les règlements que je vous ai faits. Déjà il avait dit aux mêmes : « Corripite inquietos : Reprenez les « inquiets » et les brouillons, où, et dans l'autre passage, il se sert d'un mot grec tiré de la guerre, et qui signifie un mauvais soldat qui ne se tient point à son rang et ne garde pas la discipline militaire, d'où il

peut arriver de grands malheurs à toute l'armée. Ces gens sont très-pernicieux dans une religion, c'est par eux qu'elle perd sa beauté et son lustre, qu'elle s'affaiblit et se ruine; car comme elle subsiste seulement par la ferme et constante observation de ses règles, elle se détruit par le mépris et la transgression qui s'en fait; et il n'en faut qu'un dans une maison vivant dans cette licence, pour faire que Dieu ne la regarde plus d'un si bon œil qu'auparavant, qu'il en retire ses bénédictions spirituelles et même temporelles, qu'il ne verse plus si abondamment ses grâces sur ceux qui y sont, et permette qu'ils soient affligés, persécutés et assaillis de diverses misères. Cruelles vipères, enfants dénaturés, qui déchirent ainsi le sein de leur mère, et font mourir celle qui les a portés dans ses entrailles, qui les a élevés avec tant de charité et de soin, qui les a allaités de ses mamelles, les nourrit de ses viandes, les couvre de ses habits, les loge dans ses maisons, et qui les pourvoit de tout ce dont ils ont besoin : « Ma-« ledictus à Deo, qui exasperat matrem, dit le Saint-« Esprit (Eccl., 3, 18) : Maudit de Dieu est celui qui « outrage et traite indignement sa mère. »

SECTION PREMIÈRE

RÉPONSE A QUELQUES OBJECTIONS QUE L'ON PEUT FAIRE.

I. Il faut garder ses règles encore qu'elles n'obligent point sous peine de péché. — II. Et les petites. — III. Et non-seulement les novices et les jeunes, mais encore les anciens et les premiers. — IV. Qui même y sont plus tenus que les autres.

I. La première objection est que, puisque les règles, comme les nôtres, n'obligent point à péché, ce n'est pas chose de si grande conséquence de les enfreindre. A cela je réponds que c'est très-mal argumenter, et d'un excellent principe tirer une conclusion fort mauvaise; car ce que notre saint fondateur nous donne

pour un aiguillon d'amour et une occasion de perfection plus grande, ne doit point nous servir de pierre d'achoppement et de sujet de paresse. Ceux qui ne servent Dieu que pour l'appréhension du péché et des peines qui le suivent, ne sont encore guère avancés, et n'entendent pas le langage de l'amour, de qui saint Jean dit : « Perfecta caritas foras mittit timorem (1 ep., « 4, 18) : La parfaite charité bannit la peur servile; » la seule peur qu'elle a est de déplaire à l'aimé, et de ne pas faire tout ce qu'elle sait pouvoir lui agréer. Saint Mélétius, patriarche d'Antioche, visitant les religieux de son diocèse, trouva entre autres le fameux saint Siméon Stylite qui s'était attaché à sa colonne par le pied droit avec une grosse chaîne de fer; et faisant venir un serrurier, il lui commanda de la défaire et de le déchaîner, disant : « Amanti Deum satis pro « vincula esse mentem (Baron., ann. Christi 378) : « Que celui qui aime Dieu n'avait pas besoin pour se « tenir attaché à son devoir d'autres liens que de ceux « de la raison et de son amour. » De plus, bien que les règles ne portent point obligation de péché, il est néanmoins difficile, même presque impossible, de les transgresser, sans que quelque péché ne s'y mêle, ou par mépris, dit saint Thomas (2, 2, q. 168, art. 9), ne voulant point se soumettre à ce qui est ordonné, ou par négligence et peu de soin de sa perfection à laquelle tout religieux, à raison de son état, est tenu de tendre, ou par quelque affection vicieuse, avec le mauvais exemple qui suit d'ordinaire. Le père François Suarez, grande lumière, en science et en vertu, de notre compagnie, traitant ce sujet (Tom. 4 de Helig., lib. 1, cap. 3, num. 23), dit bien que nos règles, excepté ce qui concerne les vœux, ne nous assujettissent à aucun péché, et qu'on puisse, en parlant précisément et en spéculation, les enfreindre sans en commettre ni grand ni petit, pourtant dans l'usage cela ne se peut que

très-malaisément sans faute vénielle, parce que l'infraction, si elle est d'omission, prendra sa source de quelque lâcheté et tiédeur d'esprit, à laquelle on se sera laissé aller pour éviter la peine qui accompagnait l'observance de cette règle; si elle vient de commission, elle naîtra de quelque saillie d'un cœur peu mortifié et de quelque passion déréglée.

II. La seconde est que pour les vœux et les règles plus importantes il faut à la vérité en faire cas, et apporter du soin pour les garder; mais pour les petits, étant de menues observances qui sont dans les religions, qu'on ne doit pas se gêner l'esprit pour y prendre garde de si près, qu'on peut passer aisément pardessus, et que la perfection ne consiste point en cela. Je réponds qu'une des plus dangereuses opinions qui puisse se glisser dans les maisons religieuses, est qu'il ne faut pas se soucier beaucoup des choses petites comme n'étant point de conséquence, que l'on peut se rendre parfait par les vertus solides sans y veiller avec tant de soin, et que ceux qui le font deviennent trop exacts et comme scrupuleux, parce que de cette créance, comme d'un très-mauvais arbre, sortent des fruits très-pernicieux : la ferveur s'attiédit petit à petit, la mortification intérieure et extérieure se perd insensiblement, le recueillement du cœur diminue, l'esprit se dissipe, on se répand au dehors parmi les créatures, on donne la liberté à ses sens et on se relâche en tout. Partant, je dis, en premier lieu, qu'en religion il n'y a point de règles petites dont il ne faille tenir compte; elles sont toutes grandes, importantes, et il faut en faire beaucoup d'estime. Voyons-le en celles que l'on peut juger les moindres, comme d'entrer dans la chambre d'autrui sans permission, parler à quelqu'un sans permission, ne point quitter ce que l'on fait au son de la cloche pour se rendre où l'on est appelé, et semblables; je dis que toutes ces règles sont grandes :

1° à raison de Dieu, de l'inspiration duquel elles viennent, et de qui, à cause de la grandeur infinie de sa majesté, ne peut sortir rien de petit; 2° à cause du législateur à qui elles ont coûté tant de considérations, tant de prières et tant de larmes; 3° parce que ce sont des moyens propres et excellents pour arriver à la perfection et à la fin de notre institut. Mais de plus, comment peut-on appeler ces règles petites, lesquelles étant gardées acquièrent en cette vie le repos de la conscience, des trésors de mérites et de grâces, et en l'autre de gloire, qui transgressées troublent la paix de l'âme, la souillent d'une tache vénielle et la rendent coupable des peines ineffables du purgatoire, et qui sont des fautes signalées contre la perfection de l'amour. Car qui fait profession d'aimer à bon escient a une aversion puissante de tout ce qui peut mécontenter l'aimé, et ne dit jamais, cela n'est pas grande faute, parce que l'amour lui fait craindre ses moindres déplaisirs plus que la mort.

De plus, elles sont grandes, à cause des dangereuses conséquences qui en suivent le violement, qui mettent une maison en confusion et en désordre, et renversent la discipline religieuse; car le mépris d'une règle prétendue petite attire celui d'une plus grande, et dispose l'esprit comme par degrés à la rompre. Les choses légères sont des préparatifs aux importantes, le sable est suffisant pour couler à fond un vaisseau, et il ne fallut à Absalon (2 Reg., 18, 14) que ses cheveux pour le pendre, et pour ensuite donner le moyen à Joad de lui percer le cœur de trois flèches. « Certissimum est, « écrivait à des religieux saint Anselme, archevêque « de Cantorbéry, très-entendu en cette matière, pour « avoir été premièrement religieux et abbé en l'abbaye « du Bec, quod experimento didicimus, quia in mo- « nasterio ubi minima custodiuntur, ibi rigor mona- « chorum inviolabilis manet, ibi pax inter fratres; ubi

« verò minimi excessus negliguntur, ibi totus ordo « paulatim dissipatur et destruitur (Epist. 6 ad monach. « Cister.) : C'est une chose très-certaine, confirmée « par l'expérience, qu'au monastère où l'on est soi- « gneux des plus petites choses, la ferveur demeure in- « violable, la paix règne et tout est en bon ordre ; mais « où l'on n'en fait point d'état, les choses vont en dé- « route, et la discipline religieuse peu à peu se dissipe « et se ruine. » Et il apportait la comparaison d'un vivier : si l'on ne prend garde de bien boucher tous les petits trous par lesquels les eaux peuvent s'écouler, elles s'écouleront sans doute, et le mettant à sec, les poissons viendront infailliblement à mourir. Il en sera de même dans les religions, si l'on ne veille diligemment à l'exécution des moindres observances : les manquements à la règle sont les petites fentes ou ouvertures insensibles par où la dévotion et l'esprit religieux se perdent. Il y eut au commencement de notre compagnie un débat entre le père Nicolas Bobadilla et le père André Oviedo, au collége de Naples, que celui-là gouvernait selon l'usage du temps en qualité de surintendant, et celui-ci de recteur. Le débat fut que tout ce que le père Oviedo serrait, le père Bobodilla le lâchait, estimant indigne de réduire les esprits à beaucoup de petites captivités, et d'attacher la sainteté de notre compagnie à des règles menues, mais qu'il fallait y procéder plus noblement, et établir l'ordre domestique, non tant sur ces petites observances que dans la pratique des vertus solides : « Quasi verò, dit judicieu- « sement l'historien, solida virtus quicquam quod gra- « tum sit Deo, minutum putet, vel consistere et abso- « lutionem suam habere sine his ornamentis et « coloribus possit; fraus est hæc communis ferè mor- « talium, et eorum maximè qui fugitant laborem, « suisque res ponderibus non expendunt, ut minima « parvipendant, et quæ videntur minuta contemnant,

« cùm tamen hæc plus habeant sæpè in recessu mo-
« menti, quàm in fronte (Orland., lib. 12 hist. soc.,
« n. 23 et 24) : Comme si la vertu solide jugeait qu'il
« y eût rien de petit dans tout ce qui peut être agréa-
« ble à Dieu, et que sans ces atours et ces couleurs elle
« pût subsister et avoir une beauté parfaite ; c'est une
« erreur dont presque tous les hommes sont atteints
« et particulièrement ceux qui fuient le travail, et ne
« considèrent pas les choses selon leur mérite, de faire
« peu de cas des petites et de celles qui n'ont pas
« grande apparence, quoique souvent elles fassent
« connaître à la suite qu'elles sont beaucoup plus im-
« portantes qu'elles ne l'ont paru d'abord. » Et l'événement le témoigna et fit toucher au doigt au père Bobadilla qu'il s'était abusé ; car le fruit de cette liberté qu'il donnait et de l'inobservation des petites règles, fut que les esprits, comme naturellement nous avons la pente plus raide à la licence qu'à la contrainte, et au mal qu'au bien, commencèrent à se relâcher, la discipline domestique visiblement à déchoir, et quelques-uns à se licencier jusqu'à tel point, que ne se souciant plus des règles, ni petites ni grandes, ils sortirent de la compagnie. Saint Ignace en étant averti, défendit au père Bobadilla de ne point troubler le père Oviedo et ne pas s'immiscer dans sa charge, commandant à celui-ci de maintenir fermement la discipline, et de veiller diligemment à ce que les plus petites lois fussent exactement gardées, comme à une chose de très-grande conséquence, du défaut de laquelle les religions prennent ordinairement la source de leur ruine. L'épiderme ou la première peau tendue sur notre corps est celle qui se voit, sur laquelle la nature étend ses beautés et tous les attraits qui charment les yeux, qui couvre et défend notre corps, et sans laquelle l'homme serait hideux et extrêmement sensible à la moindre pointe du froid ou du chaud et à toutes les

impressions de l'air; et toutefois ce n'est qu'une peau légère, insensible et de petite valeur, que l'âme ne daigne pas seulement la toucher ni lui donner la vie. Les petites règles tiennent le même lieu dans les religions, elles les conservent, elles couvrent les grandes afin qu'on ne les offense pas, et leur exécution est comme le siége de la beauté des religieux, qui autrement paraissent, aux yeux des clairvoyants, difformes et défigurés. Ainsi je conclus cette raison par ces paroles de saint Isidore : « Si à torpore mentis evigilaverit, « ea quæ levia existimabat, confestim quasi horrenda « atque atrocia pertimescet (2 Sent., cap. 10) : Si le « religieux, qui ne fait point de cas d'enfreindre les « moindres règlements, veut ouvrir les yeux que la « paresse et la pesanteur d'esprit lui ont cillés, il verra « les choses tout autres qu'à présent elles ne lui sem- « blent, et redoutera comme horrible et effroyable ce « qu'il n'estime que léger. »

Je dis de plus de l'observation exacte des petites règles, que si elles sont petites, elles sont d'autant plus aisées à garder, et que le manquement ne peut naître que d'une lâcheté plus grande ou d'un défaut plus signalé d'amour envers Notre-Seigneur. La chose est facile, donc il ne faut pas la faire : c'est tout le contraire; si elle était laborieuse et pénible, qu'il fallût suer et se faire de grandes violences pour en venir à bout, l'excuse serait plus recevable. Si vous faisiez profession d'aimer quelqu'un, et que néanmoins, dans l'abondance de vos richesses, vous ne voulussiez pas lui donner un sou dont il a besoin qu'il vous demande, que diriez-vous? Serait-ce discourir en bonne forme d'amour, que parce qu'il vous demande peu vous ne voulez pas le lui donner? ou plutôt ne devriez-vous pas pour cela même le lui donner et plus promptement et plus franchement? Si vous y manquez, vous témoignez évidemment que toute votre affection n'est que du fard et du vent.

III. La troisième est que si la garde ponctuelle des règles est nécessaire, c'est le partage des novices et des jeunes, qui doivent montrer plus de zèle dans les formalités et les cérémonies de la religion ; mais que les anciens et ceux qui sont éminents, ou par leurs charges ou par leur science, doivent avoir les coudées plus franches et ne pas se rendre si sujets. Pour répondre à cela je dis que j'ai toujours cru raisonnable de soulager les anciens, à qui l'âge a diminué les forces, pour ce qui est des travaux du corps ; mais je ne vois aucune raison qui, à cela près, doive les dispenser de la parfaite observance des règles et de la pratique des vertus solides ; au contraire, je trouve qu'ils y sont beaucoup plus obligés que les autres, parce que comme ils les devancent en âge, ils doivent aussi sans doute les surpasser en vertu, et être plus humbles, plus obéissants, plus patients, plus charitables, plus détachés des créatures et plus parfaits qu'eux. Car pour toutes sortes de raisons, plus on demeure en religion, plus on doit croître en vertu, parce qu'on y est entré à ce dessein, qu'on y a reçu plus de grâces et de secours de Dieu, qu'on y a fait un plus grand nombre d'oraisons, de communions et d'autres bons exercices, qui doivent avoir fondé et établi le bien plus profondément dans leurs esprits ; autrement à quoi auraient-ils employé le temps ? quel profit auraient-ils fait ? Comme nous voyons que plus on étudie, plus on devient savant, plus il y a d'années que l'on est en religion, plus on doit y avoir avancé. Et à vrai dire, c'est une chose étrange et un spectacle pitoyable, qu'un religieux plein de jours et vide de vertu, qui a blanchi dans les exercices de piété sans devenir pieux, et au lieu de se rendre avec l'âge plus zélé à son institut et à l'exécution de ses règles, s'y ralentit et s'y relâche : « Sic « stulti estis, disait saint Paul, ut cùm spiritu cœperi- « tis, nunc carne consummemini (Gal., 3, 3) : Etes-

« vous donc si fous et si malheureux, que pour aller « en avant vous tourniez en arrière, ayant si bien « commencé vous finissiez si mal, » et qu'après avoir ouvert la carrière d'un si bon pas vous l'acheviez avec tant de paresse?

Saint Maxime, martyr et interprète de saint Denis (In cap. 6 Eccl. hier.), raconte des hérétiques lampétiens ou messaliens, qu'après avoir vécu en religion l'espace de trois ans fort bien et en grande régularité, ils se licenciaient et s'abandonnaient sans honte à toutes sortes de vices le reste de leur vie. On dit d'Hermogène le Sophiste, qu'il fut, dès l'âge de quinze ans, si renommé pour son excellente érudition, qu'il fit venir l'envie à l'empereur Antonin de l'ouïr, ce qu'il fit avec contentement et admiration, et il l'honora après de beaux présents; mais qu'avec le temps il déchut tellement de son savoir, qu'il donna occasion au sophiste Antiochus de dire : Hermogène a été vieillard dans son enfance, et enfant dans sa vieillesse. Cela pourrait s'appliquer maintenant à beaucoup de religieux qui, ayant passé les premières années dans la ferveur et dans l'exacte observation de leurs règles, se démentent quand ils viennent sur l'âge, et déshonorent leurs cheveux gris par des légèretés et des libertinages de jeunesse. Comme l'homme entre au monde par la partie la plus parfaite et la plus spirituelle qu'il ait, à savoir, par la tête, ce qui vient après n'étant pour les opérations que chair; ainsi souvent la première partie de la vie d'un religieux est la meilleure et celle où il vit plus selon l'esprit, mais les suivantes dégénèrent, sont plus matérielles et se passent dans la recherche des objets des sens. Hélas ! c'est bien tout au rebours de ce qu'il doit faire : « Videte vocationem vestram, fratres, re- « montrait sagement saint Eucher, venire ad eremum « summa perfectio est; non perfectè vivere in eremo « summa damnatio est; quid prodest si in loco quies

« et silentium sit, et in habitatoribus vitiorum tumul-
« tus et colluctatio passionum ? Si exteriora serenitas
« teneat, et interiora tempestas (Homil. 9 ad mona-
« chos) ? Mes frères, considérez votre vocation, prenez
« garde soigneusement à ce que votre état demande
« de vous ; il faut avouer que la profession religieuse
« est un puissant moyen pour arriver à la perfection ;
« mais aussi que n'y pas vivre vertueusement et avec
« soin de s'y perfectionner, c'est un grand sujet de
« damnation, et une course à sa ruine. Il importe peu
« que ce soit un lieu de repos et de silence, si ceux
« qui y demeurent sont dans le trouble de leurs pas-
« sions et de leurs vices ; si la sérénité y paraît au
« dehors, et que l'intérieur soit agité de tempêtes. »
— « Solemus, poursuit-il, annos nostros et temporum
« spatia, quibus nunc vivimus, supputare; non te
« fallat, quicumque ille es, numerus dierum, quos
« hic relicto corporaliter seculo consumpsisti ; illum
« tantum diem vixisse te computa in quo voluntates
« proprias abnegâsti, in quo magis desideriis restitisti,
« quem sine ulla regulæ transgressione duxisti : Nous
« avons coutume de compter les années que nous
« sommes religieux ; que ce nombre ne vous abuse
« point ; qui que vous soyez, n'estimez avoir vécu re-
« ligieusement que le jour auquel vous avez renoncé
« à votre volonté, résisté à vos désirs, et que vous avez
« passé sans faire brèche à aucune de vos règles. »
Alexandre dit, dans un de ses historiens : « Non annos
« meos, sed victorias computo (Curt., lib. 9) : Je ne
« compte point mes ans, mais mes victoires. » Le re-
ligieux dont le courage devrait être encore plus grand
pour la conquête du ciel que celui de ce prince pour celle
de la terre, ne doit pas tenir compte des semaines ni des
mois qu'il vit en religion, mais des trophées qu'il y a
remportés sur ses ennemis, et des victoires qu'il a ga-
gnées sur l'orgueil, sur la colère, sur ses passions et

sur ses vices ; autrement, à quoi ce calcul est-il bon sinon à se déclarer plus coupable, et à mettre en un plus grand jour sa lâcheté et découvrir sa honte ?

IV. Je dis plus, les anciens et les plus qualifiés dans les religions sont tenus de garder plus exactement les règles que les autres, à cause de la force qu'a leur exemple pour persuader le bien ou le mal ; comme la lumière donne du lustre à tout ce qu'elle frappe, mais beaucoup plus à ce qui est déjà luisant de soi, comme à l'or qui, touché des rayons du soleil, répand tout autour de lui une clarté bien plus grande et plus vive ; également les bons exemples ont chez tous, même chez les novices, chez les jeunes et les simples religieux, de l'éclat et du pouvoir, mais surtout et avec un grand avantage dans ceux que l'âge, ou les charges, ou la science relèvent et rendent plus considérables. Car quand ceux-ci s'acquittent dignement de leurs devoirs, qu'ils se montrent zélés aux observances, et s'assujettissent aux plus petits points de la discipline, il serait difficile d'expliquer quel effet ils produisent dans une maison ; ils la tiennent toute en état ; ce sont les flambeaux qui l'éclairent et les colonnes qui la portent, et ils attirent et contraignent les autres à bien faire, quand d'ailleurs ils ne le voudraient pas. Si on les voit se dispenser au contraire librement des règles et ne point se ranger au commun, où voulez-vous que les autres aillent, puisque ceux qui doivent les conduire vont de travers, et au lieu de leur donner courage par leurs actions, les poussent pour les faire tomber ? Le religieux qui ne s'arrête qu'aux choses principales, et néglige les petites, est semblable à un homme vêtu d'une robe fort belle et d'une très-riche étoffe, mais dont les bords sont tout rompus et chargés de boue, d'où elle perd la plupart de son lustre et de sa bienséance ; et quoique les bords ne soient pas aussi importants ni aussi nécessaires que ce qui couvre les

épaules, la poitrine et le cœur, ils sont néanmoins tels, que c'est là principalement où l'on met les plus grands ornements, les enjolivements des galons et la gentillesse des broderies. Le bord de la robe du grand-prêtre, dans l'ancienne loi (Exod., 28, 33), portait des grenades et des clochettes attachées ; l'accomplissement des moindres règles est comme une couronne de grenades; il produit des effets de perfection et des mérites d'une riche couronne de grâce et de gloire. Ce sont autant de clochettes qui font un grand bruit et se font entendre de bien loin, et d'autant plus que la personne est plus ancienne et plus remarquable par ses qualités. Je sais qu'il arrive quelquefois des accidents et des affaires si pressantes, que l'on ne peut penser qu'à les faire, et qu'ainsi on ne saurait garder la discipline domestique et se trouver au temps, aux lieux et aux autres devoirs avec le commun. Il est vrai, je l'avoue, que même les plus consciencieux ne peuvent et ne doivent pas faire autrement ; mais il n'est pas moins certain que souvent cela arrive, pour venir non tant des affaires que du peu d'affection que l'on a à la régularité, puisque d'autres autant et plus occupés n'y manquent point. La prévoyance et le bon ordre dans ses occupations avec un peu de bonne volonté font en cela beaucoup, et trouvent des moyens pour ne point manquer à ses devoirs où les autres ne voient que des obstacles.

SECTION II

CONCLUSION DU SUJET.

I. Il faut observer les règles. — II. Jusqu'à la moindre et à un iota. — III. Et avoir du zèle en cela pour soi et pour les autres. — IV. Contre les dispenses.

I. Ainsi, ce que nous devons inférer de ce discours, c'est de former un grand et ferme dessein d'aimer

ardemment et de garder parfaitement les règles; si nous les gardons, elles nous garderont. « Audi, fili « mi, dit le Sage, disciplinam patris tui, et ne dimittas « legem matris tuæ, ut addatur gratia capiti tuo, et « torques collo tuo (Prov., 1, 8) : Mon fils, si vous dé- « sirez vous rendre agréable, et porter au cou une « chaîne d'or, marque d'ingénuité et de noblesse, « écoutez les commandements que votre père vous « donne, et ne méprisez point la voix de votre mère. » — « Conserva, fili mi, redouble-t-il ailleurs, præcepta « patris tui, et ne dimittas legem matris tuæ; liga ea « in corde tuo jugiter, et circumda gutturi tuo; cùm « ambulaveris gradiantur tecum, cùm dormieris cus- « todiant te, et evigilans loquere cum eis, quia man- « datum lucerna est, et lex lux (Prov., 6, 20) : Mon « fils, obéissez soigneusement aux préceptes de votre « père, et mettez fidèlement en exécution les ordon- « nances de votre mère; imprimez-les si avant dans « votre esprit, que vous y pensiez jour et nuit, et « ayez-les continuellement devant les yeux, comme les « choses que l'on pend à son cou pour ne point en « perdre la mémoire. N'allez pas sans elles, mais « qu'elles vous accompagnent partout, prenez votre « repos en leur observation, et à votre réveil parlez-en « à ceux qui vous voient, afin de leur témoigner l'es- « time que vous en faites, parce qu'aussi chaque com- « mandement est un flambeau qui nous éclaire, et « chaque loi un phare pour conduire nos pas. » — « Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super « illos et misericordia, » dit saint Paul parlant des préceptes qu'il avait donnés aux Galates, que nous pouvons appliquer aux religieux, et leur dire : « Qui- « conque suit la règle et accomplit les devoirs de la « religion qu'il a embrassée, peut s'attendre de possé- « der la paix et le contentement, et de recevoir en « abondance les miséricordes de Dieu » en cette vie et

en l'autre. Quand saint Benoît mourut, deux de ses religieux virent un chemin richement tapissé et tout éclatant de lumière régner depuis sa cellule jusqu'au ciel (S. Greg., lib. 2 Dial., cap. 37); sur quoi un vénérable vieillard qui se présenta à eux leur ayant demandé ce qu'ils pensaient de ce chemin, et pour qui il était dressé, et eux répondu qu'ils n'en savaient rien, il leur dit : « Hæc est via, quâ dilectus Domino cœlum « Benedictus ascendit : C'est le chemin par lequel le « bien-aimé du Seigneur, Benoît est monté au ciel. » Le chemin des règles est celui par où chaque religieux doit aller au ciel et arriver à la béatitude; Dieu lui a marqué ce sentier, c'est par là qu'il doit s'y rendre.

Et en effet, c'est une chose déplorable de professer l'état religieux et de n'y pas faire ce qu'il faut, d'avoir quitté son pays, ses parents, ses amis, ses biens, ses honneurs, ses contentements, dont on pouvait jouir en conscience, puisque Dieu les avait donnés, et rompu toutes les cordes et toutes les chaînes par lesquelles la nature nous tenait liés aux créatures et à nous-mêmes, et être venus en religion, pour n'y marcher que d'un pied, pour y mener une vie languissante et y traîner l'aile, pour y avoir le corps et non le cœur, pour en porter l'habit et n'en pas faire les œuvres. Saint Césaire disait à ce propos : « Propter amorem Domini « nostri ad relinquendos dulces affectus et cara pignora « fortissimi fuimus, jucundissimos piissimorum vultus « parentum quasi odissemus, fugimus; bellum quo- « dammodo pietati indiximus, et nunc ad declinandas « negligentias, ad expugnanda levissima vitia infirmi « et desides sumus (Homil. 8) : Nous avons eu le cou- « rage de nous dépouiller pour l'amour de Notre-Sei- « gneur des affections les plus naturelles, de renoncer à « la chère présence de nos père et mère, comme si nous « les eussions eus en haine, et de déclarer en quelque « façon la guerre à la piété pour entrer en cette con-

« dition; et maintenant que nous y voilà, nous som-
« mes lâches pour surmonter des négligences, pour
« retrancher quelques imperfections et nous défaire de
« quelques vices légers. » Nous recherchons de petits plaisirs et à la dérobée, après en avoir méprisé de plus grands que nous pouvions prendre justement; et après avoir abandonné nos richesses que nous pouvions retenir en sûreté, nous nous attachons à des bagatelles; quel aveuglement et quelle misère! Il me semble que c'est comme si quelqu'un laissant sa maison, sa femme et ses enfants, s'embarquait sur mer, et traversant tout l'Océan avec mille dangers et mille incommodités, s'en allait aux Indes pour y ramasser des épingles; on lui dirait raisonnablement qu'il est un grand fou d'aller chercher si loin et avec tant de peine une chose si vile, et qu'il pouvait avoir plus aisément dans son pays. Certainement la condition religieuse est excellente, mais le nœud de l'affaire est d'y vivre dignement, d'y opérer selon son esprit, et d'observer exactement ses lois; car de vivre en cet état éminent avec un esprit bas, d'avoir en cette vocation céleste des pensées et des affections de terre, et comme celui qui est à sa porte, le corps dans le logis et les yeux dans la rue, à voir ce qui s'y fait et à entretenir les passants, être en religion extérieurement, et d'esprit dans le monde, à savoir ce qui y arrive, et à s'intriguer dans des pratiques séculières, c'est s'immoler à la risée des hommes et à la vengeance de Dieu, et il vaudrait souvent mieux ne l'avoir pas prise. Saint Basile voyant un homme qui, de sénateur et d'homme fort riche, s'était fait religieux, mais qui menait une vie lâche dans une nonchalance des règles, et qui s'était réservé quelque chose de ses biens pour son propre usage, lui dit : « Et senatorem perdidisti, et mona-
« chum non fecisti (Cassian., lib. 7 Instit., cap. 19) :
« Vous avez perdu la qualité de sénateur, et n'avez pas

« acquis celle de moine; » vous n'êtes plus séculier, et vous n'êtes pas religieux, parce que vous n'en faites pas les actions. C'est ce qu'on pourrait dire à plusieurs autres, que leur habit, leurs exercices et leurs vœux retirent du monde, mais que leurs œuvres peu religieuses et leurs façons mondaines ne font pas pourtant vrais membres de la religion ; ils ont embrassé une profession qu'ils méprisent, ils sont entrés dans un état avec ardeur, qu'ils ne cultivent qu'avec lâcheté ; ils se sont assujettis à des règles qu'ils enfreignent, et pourquoi les ont-ils prises, qui les y a forcés? toute l'obligation qu'ils y ont ne vient-elle pas de leur franche liberté? Vivre de la sorte est à la vérité se déclarer grandement inconsidéré et avoir mal pris ses mesures, irriter la justice de Dieu, et tenir non le chemin de son salut, mais celui de sa perte.

II. C'est pourquoi, que le religieux ayant des sentiments dignes de la grandeur et du bonheur de sa condition, et appréhendant la colère de Dieu s'il n'y correspond pas par sa vie, tâche de s'acquitter noblement de tous ses devoirs, et de garder parfaitement toutes ses règles ; qu'il ne soit pas religieux à demi, mais tout à fait. « Nolite putare, disait Notre-Seigneur, quoniam « veni solvere legem, aut prophetas ; non veni solvere, « sed adimplere ; amen quippe dico vobis, donec « transeat cœlum et terra, iota unum aut unus apex « non præteribit à lege donec omnia fiant (Matth., « 5, 17) : Ne pensez pas que je sois venu au monde « pour transgresser la loi ; je n'y suis pas venu pour « cela, mais bien pour l'observer entièrement ; et je « vous dis en vérité qu'il n'y a pas un seul iota, ni un « seul point que je n'accomplisse. » Il parle de la loi rude, difficile et sanglante de Moïse qu'il a exécutée pour l'amour de nous dans toute sa rigueur.

Le religieux doit, pour l'amour de lui, dire et faire de même, qu'il n'est pas venu en religion ni n'a point

quitté tout ce qu'il avait au monde pour rompre la règle, mais pour l'accomplir dans toute son étendue, jusqu'à un iota et à un point : « Inter litteras, dit « saint Augustin expliquant ce passage, iota minor « est cæteris, quia uno ductu fit, apex etiam ipsius « aliqua in summo particula, quibus verbis ostendit « in lege ad effectum et minima quæque perduci « (Lib. 1 de serm. Domini, cap. 15) : La lettre *i* est « la plus petite de toutes, parce qu'elle se fait d'un « seul trait, avec son point qui est encore moindre, « montrant qu'il faut garder les plus petits articles et « les moindres circonstances de la loi : » et comme cette lettre, qui commence le nom sacré de Jésus, signifie la perfection et l'amour de Notre-Seigneur, le religieux doit estimer que sa perfection, et le plus grand témoignage qu'il peut donner de son affection à Notre-Seigneur, consiste dans l'observance ponctuelle de toutes ses règles.

III. C'est à quoi il doit veiller et même tâcher que les autres les gardent, se rendant en cela zélé, non-seulement pour lui, mais encore pour tous; parce que l'intérêt est général, et chacun a part que tous fassent la règle; car la maison où elle s'exécutera plus parfaitement, recevra en plus grande abondance les grâces et les bénédictions de Dieu; elle sera en meilleure estime parmi les hommes, et ensuite plus capable de les aider dans leur salut; il y aura plus de paix, plus de concorde et plus de joie parmi les religieux; c'est pourquoi il faut qu'il prenne en bonne part que les supérieurs aient un grand soin de cela et y tiennent la main forte, parce qu'ils en sont responsables devant le tribunal de Dieu, et que la religion leur a confié son institut, son honneur et sa vie. Même il doit trouver mauvais s'ils s'y rendent mous, parce que le relâchement des règles entraînera inévitablement la ruine de la religion dont il est membre, comme chacun de ceux

qui sont dans un navire a intérêt que le pilote manie bien le gouvernail et fasse faire aux matelots leur devoir, parce que cela venant à manquer, le vaisseau court risque de faire naufrage, et il y sera enveloppé avec les autres.

IV. De plus, il faut qu'un religieux apporte un grand courage à l'observation de ses règles, et que malgré beaucoup de petites infirmités, dont les hommes sont parfois accueillis, et qui servent ou de causes ou de prétextes aux dispenses, il passe outre généreusement, se confiant en la bonté de Dieu qu'il l'aidera et le fortifiera dans sa faiblesse. Saint Fulgence étant devenu en religion fort faible, pour avoir, avec sa complexion très-délicate et après avoir été nourri dans le monde avec toutes sortes de commodités, accompli les jeûnes et les autres rigueurs de la règle, et comme réduit à l'impuissance de la garder, plusieurs s'efforcèrent et souvent et vivement de lui persuader de s'abstenir, mais il ne le voulut jamais, jusqu'à ce que lui arrivant une infirmité nouvelle, on crut qu'après avoir été battu par tant de personnes et par tant de raisons, il se rendrait à ce coup et userait d'une façon de vivre mitigée ; mais tant s'en faut qu'il le fit et se relâchât, au contraire, mettant son espérance en Dieu qu'il le secourrait en un si bon dessein, et abandonnant à sa providence paternelle le soin de son corps, il s'y rendit encore plus raide et avec un tel succès, que Dieu, pour récompenser sa fidélité et sa constance à l'exécution de ses règles, lui rendit bientôt la santé. Que le religieux attende de Notre-Seigneur les mêmes assistances dans tous les prudents efforts qu'il se fera pour observer sa règle.

Quand il se présentera quelque occasion de la violer, quand il en sera pressé par les hommes ou tenté du diable, il doit répondre ce que Notre-Seigneur dit à saint Jean sur la difficulté qu'il faisait de le baptiser :

« Sine modò, sic enim decet nos implere omnem « justitiam (Matth., 3, 15) : Laissez-moi, il faut que « j'exerce parfaitement la justice, » et que je m'acquitte pleinement de mon devoir. Une pensée bonne et fort raisonnable pour lors est de considérer ce qui arriverait si tous voulaient faire de même, et se dire : Si les autres, qui ont autant de pouvoir et de droit que moi de transgresser cette règle, le faisaient, où en serions-nous? quel trouble naîtrait de là? cette maison ne serait pas un ordre, mais un désordre et une confusion, et la religion serait bientôt dissipée. Un autre est de porter son esprit sur ceux qui gardent exactement la règle dont il s'agit, et à cette vue nous maintenir dans nos obligations, ou nous corriger si nous y avons failli. Cassien raconte de lui que l'abbé Théodore le visitant un soir dans sa cellule, comme il était encore nouvel anachorète, et le trouvant endormi, le réveilla et lui dit en soupirant : « Quanti, ô Joannes, horâ hàc « Deo colloquuntur, eumque in semetipsis amplectun- « tur ac retinent, et tu fraudaris tanto lumine inerti « sopore resolutus (Lib. 5 Instit., cap. 35) : Jean, « combien y a-t-il de vos compagnons qui à cette heure « parlent à Dieu, qui l'embrassent étroitement et le « retiennent en eux-mêmes, et vous perdez cette lu- « mière et ce bonheur pendant que vous dormez lâ- « chement! » Ainsi chacun pourra se dire : Combien y a-t-il ici et ailleurs de bons religieux qui gardent maintenant la règle que je transgresse, et gagnent les trésors de mérites dont je me prive? Par ces raisons et par d'autres prises des points que nous avons touchés, il s'affermira contre toutes les attaques, de quelque côté qu'elles viennent, pour s'acquitter exactement et constamment de ses obligations religieuses, et pour ne point flétrir l'honneur et la sainteté de sa robe; mais surtout qu'il fasse ceci dans l'esprit de la charité, par le motif de l'amour de Notre-Seigneur, et pour les

mêmes desseins pour lesquels il a voulu en sa faveur observer ponctuellement la loi ancienne.

CHAPITRE XVIII

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR FAIT PRATIQUER EXCELLEMMENT LA FOI.

I. L'essence de la foi. — II. Son objet matériel et formel. — III. Elle est double, ordinaire et extraordinaire.

I. Après avoir vu en général comment l'amour de Notre-Seigneur nous fait exercer les vertus, considérons-en maintenant en particulier quelques-unes des principales, et commençons par la foi. « Caritas omnia « credit, dit saint Paul (1 Cor., 13, 7) : La charité « croit tout, » elle apporte une foi entière à ce que l'aimé dit à l'aimant. Pour mieux connaître ce qui touche la foi, nous dirons quelle vertu c'est, et en quoi consiste sa nature, quelles sont ses qualités et sa pratique.

Pour le premier, nous disons que la foi est une vertu théologale qui regarde Dieu en droite ligne, prenant pour son objet quelqu'une de ses perfections ; elle est par conséquent plus noble et plus excellente que les vertus morales qui ne le considèrent que de côté, c'est-à-dire, quelque chose qui concerne son service, ou notre bon règlement, ou celui de notre prochain. Guillaume, évêque de Paris, voulant nous la représenter et découvrir ses beautés, la fait parler en ces termes (Lib. de Mor., c. 1) : Je suis la première vie de l'entendement humain ; je suis la première clarté qui chasse les ténèbres de l'ignorance ; je suis la colonne de lumière qui guide les vrais Israélites de l'Egypte de l'infidélité dans la terre promise ; je suis dans la milice spiri-

tuelle la première qui attaque et emporte le donjon de l'homme, à savoir son entendement, qui entre dedans avant les autres vertus, et y arbore l'étendard du Fils de Dieu en marque de victoire ; je suis la preuve avec laquelle on convainc de faux toutes les hérésies ; je suis l'argument avec lequel on réfute toute la sagesse mondaine et on montre qu'elle doit passer pour folie ; je suis le casque de salut qui défend la tête de l'homme et couvre son esprit contre les traits des errants ; je suis dans la maison de Dieu le premier flambeau, dans son temple la première lampe, au ciel spirituel de l'Eglise l'étoile du matin qui annonce la venue du soleil, et à ceux qui naviguent, l'étoile polaire pour les conduire ; enfin je suis la première des vertus théologales. Voilà ce que ce docteur dit élégamment de la foi.

Mais saint Paul la définit encore mieux en ce peu de mots : « Est fides sperandarum substantia rerum, « argumentum non apparentium (Hebr., 11, 1) : La « foi est la substance des choses que nous espérons, « et un argument de ce qui n'apparaît point. » Il dit la substance : premièrement, parce que comme dans les choses naturelles la substance porte les accidents, et le fondement les murailles, le toit et toutes les autres parties d'un édifice ; de même dans les surnaturelles la foi est le fondement et la base du bâtiment spirituel qui soutient les murailles, à savoir l'espérance, et la charité qui en est le toit, et le reste des vertus qui sont les chambres et les autres appartements du logis. Et comme sans l'appui de la substance les accidents périraient, et sans le fondement la maison irait en ruine, ainsi sans la foi les vertus qui nous conduisent au ciel perdent leur être. Secondement, selon la force du mot grec, et l'explication de saint Chrysostome et de Théodoret, la foi est appelée la substance des choses espérées, c'est-à-dire, des biens du paradis, dont nous

n'avons encore que l'attente, parce qu'elle donne une certaine existence et comme un être réel aux choses qui ne sont point, faisant que nous les tenons pour très-certaines et pour devoir arriver avec autant d'infaillibilité que si elles étaient déjà actuellement et que nous les vissions de nos yeux. De sorte que la foi par la force de sa certitude approche de nous les choses éloignées, et rend en quelque façon présent ce qui n'est que futur. De là aussi la paraphrase syriaque expose ainsi ces mots : « Fides est persuasio et certitudo de « iis rebus quæ sunt in spe, perindè ac si jam existe- « rent actu : La foi est une persuasion et une assurance « touchant les choses que notre espérance regarde, et par « conséquent que nous n'avons pas encore, aussi ferme « que si nous les tenions déjà ; » et saint Thomas les explique fort bien par une riche comparaison : « Res « sperandæ, dit-il, sunt in fide sicut arbor in semine, « quæ per fidem quodammodo jam existunt in nobis, « sicut arborem modo quodam tenemus in semine : « Les choses que nous espérons sont contenues dans la « foi comme l'arbre dans son pepin, de sorte que « comme l'arbre qui n'est pas encore produit, l'est « néanmoins en quelque manière, parce qu'il est cer- « tainement enfermé dans les entrailles de son pepin, « d'où il sortira en sa saison ; ainsi les choses de l'au- « tre vie, qui en elles-mêmes n'ont encore pour nous « que l'être futur, l'ont d'une certaine manière présent « dans le sein de la foi, » puisque ce qu'elle nous annonce et nous promet arrivera infailliblement au temps que Dieu a destiné ; et le nom d' « amana », dont se servent les Hébreux pour signifier la foi, y contribue, car il est pris d'un verbe qui veut dire poser et établir une chose sur son assiette avec tant de fermeté, que rien ne puisse ni la renverser, ni même l'ébranler.

II. De plus, saint Paul dit que la foi est un argument des choses qui n'apparaissent point, c'est-à-dire, selon

l'interprétation de saint Thomas, un aveu et un consentement que l'on rend aux mystères que la foi nous enseigne, et que nous ne voyons pas, comme étant véritables; ou suivant celle de saint Augustin (Lib. 13 de Trin., c. 1) et de saint Chrysostome (In cap. 11 ad Heb.), fondée sur la force du mot grec, une démonstration et une preuve péremptoire, par laquelle l'entendement humain est tellement convaincu des vérités proposées qu'il n'en peut douter, mais il faut nécessairement qu'il se rende. De plus, l'objet matériel de la foi, c'est-à-dire le sujet sur lequel elle s'emploie, et ce qu'elle nous fait croire, sont toutes les choses que Dieu a révélées, ou par lui immédiatement, ou par ses organes, les prophètes, les apôtres, et l'Eglise contenue, ou dans son chef visible qui est le pape, ou dans son corps qui est le concile général. Le formel, qui est la cause et le motif pourquoi on le croit, est l'autorité de Dieu qui parle.

III. Au demeurant, il est deux sortes de foi, l'une ordinaire et commune à tous les fidèles, qui leur a été infusée au baptême, mais qui chez plusieurs est fort petite, languissante et grandement défectueuse, comme ils le montrent évidemment par leur vie, dont les actions démentent leur créance, et témoignent qu'ils ne croient que bien imparfaitement ses mystères. L'autre est grande, extraordinaire et héroïque, dont parle le Sage quand il dit : « Dabitur illi fidei donum electum « (Sap., 3, 14) : On lui donnera une foi d'élite et « excellente. » C'est à celle-ci que nous devons porter nos désirs et nos soins, faisant tout notre possible pour l'acquérir. Voici ses qualités et ses caractères.

SECTION PREMIÈRE

DEUX QUALITÉS QUE NOTRE FOI DOIT AVOIR.

I. Ferme, sans douter. — Exemples. — II. Simple, sans éplucher. — III. Sur quoi cette fermeté et cette simplicité sont fondées.

I. La première est qu'elle doit être ferme sans douter, croyant tous les articles de la foi et tout ce qui nous est proposé de la part de Dieu pour être cru plus fermement, plus assurément et avec plus de repos d'esprit que tout ce que nous pouvons connaître en cette vie avec toutes les lumières de la nature, que les premiers principes de philosophie, que ces démonstrations de mathématique que l'on appelle nécessités géométriques, parce qu'elles contraignent un esprit, quelque refus qu'il fasse, à donner son consentement à leur vérité ; que cette proposition : « le tout est plus grand que sa partie, » et semblables qui, à leur premier aspect et de la simple intelligence de leurs termes, donnent si vivement dans la vue, et se font voir si véritables qu'on ne les peut nier ; que ce que nous voyons de nos yeux, que nous entendons de nos oreilles, que nous touchons de nos mains, parce que bien que ces choses soient très-vraies et que nous n'ayons aucun lieu d'en douter, celles de la foi pourtant le sont encore bien davantage. Car nous les savons d'une part d'où il est impossible qu'il vienne aucune fausseté, à savoir de Dieu, et nous ne connaissons celles-ci que par le rapport de nos sens, dont le témoignage se trouve souvent faux, et par l'assurance que nous en donnent nos esprits, qui étant fort petits et enveloppés de beaucoup de ténèbres, s'abusent aisément, dans les jugements qu'ils font des choses de façon qu'il n'est rien de vrai dans l'univers dont nous devions être plus certains, et sur quoi il faille que nos entendements

soient plus fermes, plus arrêtés et plus inébranlablement établis que sur les mystères de la religion ; voilà où la foi conduit l'âme. La foi, dit saint Basile (In ps. 115), puissante et victorieuse exerce un plus grand empire, et a un ascendant tout autre sur les esprits que toutes les preuves que la raison et les sciences humaines peuvent nous fournir, parce qu'elle les convainc et tire d'eux le consentement à tout ce qu'elle leur enseigne, si difficile qu'il soit, non par la lumière d'une évidence manifeste, mais par le poids de l'autorité infaillible de Dieu qui parle, si bien qu'elle les réduit à l'impuissance de former aucun doute. Comme Abraham, de qui saint Paul dit ces mots, sur la parfaite créance qu'il ajouta à la promesse de Dieu, que nonobstant tous les empêchements de la nature il se verrait père d'un fils, et par lui de beaucoup de nations : « In spem contra spem credidit ut fieret pater multa- « rum gentium; non infirmatus est fide, nec considera- « vit corpus suum emortuum, cùm ferè centum esset « annorum, et emortuam vulvam Saræ; in repromis- « sione etiam Dei non hæsitavit diffidentiâ, sed con- « fortatus est fide, dans gloriam Deo, plenissimè sciens « quia quæcumque promisit Deus, potens est et facere « (Rom., 4, 18) : Il n'a point chancelé touchant la vé- « rité de la chose qui lui était promise, mais il l'a tenue « en son cœur pour certaine, sans considérer qu'elle « surpassait les forces de la nature, que son corps était « déjà tout flétri et tout usé par son grand âge, il avait « près de cent ans, et que sa femme Sara était et natu- « rellement stérile, et même trop âgée pour porter des « enfants. Toutes ces difficultés ne l'ont point ébranlé ; « mais à la première ouverture que Dieu lui fit de son « dessein il se rendit aussitôt, et tint l'accomplisse- « ment de la chose pour infaillible, glorifiant Dieu par « l'entière persuasion qu'il pouvait tout, et était aussi « puissant pour remplir ses promesses qu'il était bon

« et véritable à les faire. » De plus, comme Moïse, que le même apôtre dit avoir eu une foi si vive, qu'il procédait et traitait avec Dieu invisible comme s'il l'eût vu de ses yeux : « Invisibilem tanquam videns susti-« nuit (Hebr., 11, 27). » Ajoutons le fameux et vaillant comte de Montfort qui, comme saint Louis le raconta au sieur de Joinville son historien, étant un jour au pays des Albigeois convié d'aller voir la sainte hostie, où Notre-Seigneur paraissait visiblement en chair entre les mains du prêtre, répondit à ceux qui le pressaient : Allez-y, vous autres qui en doutez ; car pour moi je crois parfaitement la vérité du saint Sacrement de l'autel, comme notre mère la sainte Eglise nous l'enseigne ; c'est pourquoi j'espère avoir une couronne en paradis plus que les anges qui le voient face à face, et qui par ce moyen sont hors de tout pouvoir d'en douter. Finissons par le noble comte d'Arian, saint Elzéar, qui rendait ce témoignage de lui-même, qu'en ce qui concernait les choses de la foi il les goûtait si fort, avec une telle certitude et une si grande tranquillité d'entendement, que si maître Mairo, très-célèbre théologien de l'ordre de saint François de ce temps-là, et les autres docteurs lui eussent voulu persuader le contraire, toutes leurs raisons n'eussent pas plus fait d'impression sur son esprit, ni entamé davantage la fermeté de sa créance, que s'ils n'eussent point ouvert la bouche. Aussi, en effet, la foi fait l'office de raison, de démonstration, d'expérience et de toute preuve de certitude au vrai chrétien et chez l'homme nouveau régénéré en Jésus-Christ. « Considera, dit saint Augus-« tin, quod voceris fidelis, non rationalis ; et accepto « baptismo hoc dicimus, fidelis factus est (Serm. 1 in « fest. S. Trin.) : Considérez qu'en qualité de chrétien « vous ne vous appelez pas raisonnable, mais fidèle ; et « de fait, quand quelqu'un a été baptisé, nous disons : « Cet homme est devenu fidèle. »

II. La seconde qualité de notre foi est qu'elle doit être simple sans éplucher, croyant simplement et innocemment les mystères qui nous sont proposés, sans vouloir les pénétrer et en voir le fond, sans examiner curieusement leurs causes, pourquoi ceci et pourquoi cela; au contraire, prenant un singulier plaisir dans notre ignorance et dans l'incapacité qu'a notre esprit de pouvoir comprendre ces secrets et sonder ces abîmes, pour l'assujettir et le captiver davantage, comme disait saint Paul, en l'obéissance de la foi (2 Cor., 10, 5). J'ai dit curieusement, pour ne point retrancher la recherche respectueuse qu'en doivent faire les hommes savants et les docteurs que Dieu a mis dans son Eglise pour instruire les autres, qui encore se souviendront que le plus grand flambeau dont ils doivent éclairer leurs pas, s'ils ne veulent s'égarer bientôt, est celui de la foi. Car s'ils veulent se conduire par celui de leur raison naturelle, ils verront qu'en plusieurs endroits il ne leur servira que comme ces ardents et ces feux malins qui, paraissant aux voyageurs dans l'obscurité de la nuit, les trompent, et au lieu de les guider dans le bon chemin, les mènent ou dans des eaux, ou dans des précipices. « Nobis, disait Tertullien, curiositate opus non est post « Christum Jesum, nec inquisitione post Evangelium « (Lib. de prescipt., cap. 8) : Nous n'avons plus besoin « de curiosité pour savoir les mystères de notre reli- « gion, depuis que Jésus-Christ, la sagesse incarnée, « nous les a révélés, et nous ne devons plus faire tant « de demandes après avoir reçu l'Evangile. » — « Quid « Athenis et Hierosolymis, s'écrie encore le même, « quid academiæ et Ecclesiæ? nostra institutio de por- « tico Salomonis est qui et tradiderat Dominum in « simplicitate cordis esse quærendum (cap. 7) : Qu'ont « à démêler ensemble Athènes et Jérusalem, l'acadé- « mie et l'Eglise? notre doctrine est du porche de Salo-

« mon, qui nous avertit qu'il faut chercher Dieu dans « la simplicité de son cœur. » Il touche ces belles et remarquables paroles que le Sage dit à ce propos : « Sentite de Domino in bonitate, et in simplicitate « cordis quærite illum, quoniam invenitur ab his qui « non tentant illum, apparet autem eis qui fidem ha- « bent in illum : perversæ enim cogitationes separant « à Deo, probata autem virtus corripit insipientes, « quoniam in malevolam animam non introibit sapien- « tia, nec habitabit in corpore subdito peccatis; Spiri- « tus enim sanctus disciplinæ effugiet fictum, et auferet « se à cogitationibus quæ sunt sine intellectu (Sap., 1, « 1) : Prenez des sentiments dignes de la bonté de « Dieu et cherchez-le avec un cœur simple, sachant « que ceux qui le tentent ne le trouvent point, et qu'il « s'éloigne de ceux qui sans révérence veulent s'ap- « procher trop près de lui. Il se montre aux âmes qui « viennent à lui avec un esprit soumis à la foi, et se « cachent aux pensées hautaines et curieuses. L'exa- « men de sa puissance découvre évidemment la folie « de ceux qui le font, et qui ne seront jamais doués « de la vraie sagesse, parce qu'elle n'entre point dans « une âme maligne et artificieuse, non plus que dans « un corps où loge le péché; car le Saint-Esprit, source « de la sagesse et de toutes les bonnes connaissances, « a en haine l'homme dissimulé, et se retire des pen- « sées sottes et indiscrètes. »

C'est vrai, dit saint Chrysostome (Hom. 2 in cap. 1 ad Rom.), puisque les ouvrages de Dieu surpassent incomparablement la capacité de nos esprits, les pensées avec lesquelles on veut les pénétrer, et découvrir le fond des secrets de la foi, sont toujours accompagnées de folie; elles ressemblent aux labyrinthes, dont l'entrée est facile, mais l'issue très-embrouillée; l'arrogance les fait naître, et comme ces esprits orgueilleux ont honte de croire ce qui choque leur raison-

nement, et qu'ils n'entendent pas et veulent néanmoins montrer qu'ils y voient plus clair que les autres, ils s'embarrassent et s'engagent en des difficultés d'où ensuite ils ne peuvent se tirer. Est-il donc vrai, misérable et infortuné que tu es, poursuit-il, si quelqu'un te demande comment le ciel a-t-il été créé avec tous ses flambeaux? comment la terre a-t-elle été faite avec toutes ses richesses? et que dis-je, le ciel et la terre? comment toi-même as-tu été formé dans le sein de ta mère, et comment d'une même matière le cœur, le foie, le cerveau, la chair et le sang, tant et si différentes parties ont-elles été organisées, si clairement distinguées, si solidement conjointes, et avec un si parfait rapport des unes aux autres? comment as-tu pu croître en une si étroite prison, et demeurer neuf mois sans respirer l'air, toi qui maintenant ne le saurais faire un quart d'heure sans mourir? tu n'as point de honte de dire que tu n'en sais rien! et pour des choses très-sublimes, qui se dérobent même à la connaissance des anges, tu tiens à déshonneur d'avouer ton ignorance, et tu fais des efforts téméraires pour les comprendre! Or, sache que le déshonneur n'est pas à les ignorer, mais à les éplucher. Et puis rapportant ce que saint Paul dit de Raab (Hebr., 11, 31), qu'elle ne périt point avec les incrédules, en recevant chez elle les espions, mais que sa foi la sauva du malheur où elle vit tomber ses concitoyens, et la louant pour avoir cru simplement, il dit : Cette femme n'examina point ce que les espions lui dirent, et ne fit pas ces discours à part soi : Comment sera-t-il possible que des captifs, des fugitifs et des bannis qui vont errants par le monde, puissent emporter une ville si forte et si bien munie que la nôtre? parce que si elle eût ainsi philosophé, elle se fût perdue, et les espions aussi. Comme ceux du même peuple qui auparavant, sur le récit qu'on leur fit de la grandeur prodigieuse

et de la force invincible des habitants du pays qu'ils devaient conquérir, tombèrent en défiance, malgré l'assurance que Dieu leur avait donnée d'en venir à bout sans en venir aux mains et sans livrer bataille, ils moururent tous, et par leur infidélité furent privés du bonheur que Dieu avait préparé à leur foi. Je vous demande, qu'y avait-il de plus étrange et de plus contraire à notre raison que de commander à un père d'égorger son fils unique et innocent (Gen., 22, 2)? Et toutefois ce brave père se mit en devoir de le faire sans entrer plus avant dans la discussion du commandement, et en détournant les yeux de tout ce qui eût pu le lui faire trouver mauvais pour les arrêter sur la dignité et la sagesse de celui qui le faisait. Un autre qui voulut se montrer plus entendu refusa de frapper un prophète, comme il lui était enjoint (3 Reg., 20, 35), parce que la chose lui semblait indigne; il ne porta pas loin la peine de sa désobéissance, car près de là un lion se lançant sur lui le jeta par terre et le déchira. De même Saül (1 Reg., 15), pour avoir trouvé à redire aux ordres qu'il avait reçus de Dieu, de faire passer par le fil de l'épée tous les Amalécites avec tous leurs troupeaux, et jugeant plus à propos de réserver quelque chose de meilleur pour lui en faire des sacrifices, fut en punition de cet excellent jugement, après une longue suite de maux, dépouillé du royaume. Partant, connaissant ces vérités, ne demandons jamais à Dieu raison de ce qu'il fait, et ne contrôlons point ses mystères, quelque apparence qu'ils aient, mais soumettons humblement et avec une parfaite tranquillité nos esprits à la foi, qui est la mère de tout bien, faisons dans son sein, comme dans un port assuré, notre salut. « Sicut modò geniti infantes, rationabile « sine dolo lac concupiscite, nous avertit saint Pierre « (1 ep., 2, 2) : Convoitez le lait spirituel innocem- « ment, comme des enfants nouveau-nés. » Il parle des

mystères de la foi qu'il appelle lait, contenu dans les mamelles de l'Eglise, qui sont les deux Testaments; et comme les mamelles sont placées sur la poitrine et posées sur le cœur qui les échauffe, et produit cette douce et agréable liqueur dont elles sont pleines, de même les deux Testaments sont attachés au sein de l'Eglise, et fondés sur le Saint-Esprit, qui est son cœur, et qui par ces mamelles mystérieuses fait sucer aux élus le lait de la doctrine de la foi, qui est fort proprement comparée au lait : premièrement à cause de sa blancheur et de sa pureté, puisqu'elle n'établit que des vérités et ne souffre aucun mensonge, qu'elle commande ou conseille toutes sortes d'actions vertueuses, et défend tout péché jusqu'à une parole oiseuse; de plus à cause de sa douceur, procurant une paix et un repos de conscience admirable à ceux qui la croient et qui la pratiquent; de plus, à raison de son bon suc, il n'y a aucunes connaissances ni aucunes vérités qui nourrissent l'âme et la fortifient comme la foi; et enfin parce que c'est le propre aliment des enfants, c'est-à-dire, des humbles et des esprits soumis qui, comme des enfants, croient simplement les choses sans les éplucher ni les contrôler. « Non est fides superborum, « sed humilium, disait saint Augustin (Serm. 36 de « verb. Dom.) : La foi ne loge point dans les âmes su- « perbes, mais dans les humbles. » L'humilité est son élément et son siége, parce qu'elle demande nécessairement l'abaissement de l'esprit.

III. Or, la raison de cette fermeté inébranlable et de cette simplicité d'enfant avec lesquelles nous devons croire tous les mystères de la foi, se tire de ce qu'il est raisonnable de donner à une personne autant de créance qu'elle mérite. La créance, à la prendre en général, a toujours pour son fondement la connaissance que nous pensons qu'a la personne qui parle, jointe à l'opinion que nous avons de sa bonté ; nous la croyons

parce que nous estimons qu'elle ne se trompe point dans sa connaissance, et qu'elle sait bien ce qu'elle dit, parce qu'elle est prudente et sage, et qu'elle ne nous trompe pas dans ses paroles, parce qu'elle est véridique et craignant Dieu. Ainsi s'il s'agit d'une affaire, nous en croirons plutôt un homme savant qu'un ignorant, et un homme savant et vertueux qu'un savant et trompeur. Or, pour appliquer ceci à notre dessein, puisqu'il est juste d'ajouter autant de foi aux paroles de quelqu'un qu'il en mérite, et qu'il en mérite autant qu'il a de connaissance de la vérité de ce qu'il dit, et de véracité à le dire, il s'ensuit évidemment que Dieu, comme première et essentielle vérité, ayant une connaissance infiniment infaillible des choses et une parole infiniment véridique, ne pouvant les connaître que comme elles sont, ni les dire que comme il les connaît, nous devons déférer une foi et un respect extrême à tout ce qu'il nous révèle, et croire avec une fermeté et une simplicité infinies ses mystères. Cette raison bien pénétrée et justement pesée rend la foi fort facile, et donne à l'âme une telle élévation, qu'elle croit tout ce qui vient de Dieu avec repos et sans recherche, et croirait même sans peine qu'elle n'est point, s'il le lui disait, parce qu'elle n'apporte aucun discernement à ce qu'il dit, mais le reçoit à yeux clos. Comme l'enfant attaché à la mamelle prend ce qu'il ne voit pas, et par un certain instinct ferme même souvent les yeux pour ne pas le voir quand il le pourrait, comme s'en fiant bien à sa mère et à l'amour qu'elle lui porte, de même l'âme boit le lait de la foi des mamelles de l'Eglise qu'elle ne voit point, se reposant sur la sagesse et la bonté infinies de Dieu, qui ne peut lui enseigner rien que de vrai, ni donner rien que de bon. C'est de ce suc, et pris de la sorte, que les saints vivent et se nourrissent : « Justus autem meus ex fide vivit, » dit saint Paul après Habacuc (Hebr., 10, 38 ; Habac., 2, 4).

Ainsi sainte Thérèse avait une foi si ferme, qu'il lui semblait qu'elle se fût hardiment opposée à tous les hérétiques pour leur montrer leur erreur; et si simple qu'elle disait que moins elle voyait dans les mystères, et que moins sa raison naturelle y trouvait de jour pour en découvrir les secrets, plus elle les voyait; qu'ils lui donnaient alors de plus grands sentiments de dévotion, et qu'elle goûtait un plaisir singulier de ne pas les entendre. Aussi elle n'en demandait jamais la cause, mais ce lui était assez pour donner un parfait acquiescement à quelque chose, et couper court à toutes les difficultés qui eussent pu travailler son esprit, de savoir que Dieu l'avait dite ou faite. Pour cela, elle aimait particulièrement toutes les cérémonies de l'Eglise, les indulgences, les rosaires, les grains bénits et les autres choses qui semblent plus menues, et elle affirmait que leur usage causait en elle de grands effets, et quand elle se vit près de mourir, après avoir remercié Dieu de tout son cœur de ce qu'il l'avait mise dans son Eglise, et qu'elle y mourait, elle répéta plusieurs fois et par intervalles, avec une affection extrême, ces paroles : Enfin, Seigneur, je suis fille de l'Eglise.

Ce qui fortifie encore merveilleusement nos esprits à croire fermement et simplement tous les articles de la foi, sont les puissants motifs et les raisons extérieures qui rendent leur vérité manifeste, et qui ont fait dire au Prophète : « Testimonia tua credibilia facta « sunt nimis (Ps., 92, 5) : Les témoignages de Dieu sont « si bien établis et appuyés de preuves si péremptoires, « qu'ils sont croyables tout à fait; » de sorte que si les choses que la foi nous propose sont obscures, les raisons dont elle se sert pour nous les persuader sont évidentes, et il n'y a que les fous qui puissent en douter. Sur quoi dit Jean Pic le docte, prince de la Mirande, rapportant ces motifs : « Magna insania est Evangelio non « credere, cujus veritatem sanguis martyrum clamat;

« apostolicæ resonant voces; prodigia probant; ratio « confirmat; elementa loquuntur; dæmones confiten- « tur (Epist. 1) : C'est une grande folie de ne pas « croire à l'Evangile que les apôtres ont publié, que « tant de savants et de saints personnages ont prêché, « que le sang des martyrs a cimenté, que tant de mira- « cles ont prouvé, que la raison humaine a autorisé, « que les éléments et les créatures insensibles confir- « ment, et que les démons mêmes sont contraints d'a- « vouer, » de ne pas se soumettre à une doctrine qui est glorieuse de tant de victoires, éclatante de tant de couronnes, et chargée des dépouilles de tous ses ennemis. A vrai dire, quand, pour ne point parler des autres motifs, nous ne considérerions que celui des qualités de cette doctrine, et de la façon dont elle a été annoncée; une doctrine qui renversait toutes les religions de l'univers, et proclamait un homme pendu à un gibet par les mains des bourreaux, et qui avait été l'opprobre d'un peuple, comme le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, qui apprenait à fuir les honneurs, les richesses et les plaisirs de cette vie, et à chérir les abaissements, la pauvreté et les peines, tandis que notre nature trouve tant de résistance à le juger, et plus encore à le faire, une doctrine annoncée par douze hommes simples, sans lettres, et dont la plupart étaient pêcheurs, et reçue avec un consentement général de toutes les nations du monde et en si peu de temps, on doit avouer que c'est un témoignage irréfragable de la vérité de cette doctrine, et qu'il faut être insensé pour la contester et ne point lui rendre les armes. Mais faisons venir la chose jusqu'à nous, de quelles inventions faudrait-il se servir, quelles machines devrait-on employer pour produire maintenant un tel effet? Si dix ou douze pêcheurs grossiers et ignorants, qui n'ont jamais eu d'autre commerce qu'avec des hommes faits comme eux, et avec les pois-

sons, entreprenaient de faire changer de créance a toute cette grande ville de Paris, où il y a tant de personnes judicieuses, d'un si bon esprit, d'un si éminent savoir, si élevées en dignité, si puissantes en richesses et si affermies aux points de notre religion, qui ne voit que pour en venir à bout il faudrait faire premièrement un étrange changement en eux, leur donner un esprit et des forces tout autres que celles qu'ils ont, et que cet effort serait un des plus grands et des plus visibles ouvrages de la puissance de Dieu? Si donc après la publication de l'Evangile par douze hommes de cette espèce, et après que non-seulement une ville, mais plusieurs, et les provinces, et les royaumes, et les quatre parties de l'univers l'ont admis volontiers, que les rois, les philosophes et les orateurs y ont soussigné, et que même plusieurs d'entre eux l'ont défendu avec la perte de leurs biens et de leur vie, et après tant d'autres marques, on fait difficulté de l'embrasser, c'est se déclarer aveugle et sourd au dernier point, de ne pas voir des vérités éclairées de tant de lumières, ni entendre la proclamation qui s'en fait au bruit de tant de trompettes.

SECTION II

DEUX AUTRES QUALITÉS DONT NOUS DEVONS ACCOMPAGNER NOTRE FOI.

I. Notre foi de plus doit être effective. — II. Et nue.

I. La troisième qualité que doit avoir notre foi, est qu'elle soit vive et efficace à produire les bonnes œuvres. Pour l'intelligence de ceci, il est à remarquer que la foi peut être morte. Elle est vive, quand elle opère les actions de vie, c'est-à-dire, les œuvres des vertus en l'état de charité; elle est morte, quand elle ne les fait point. D'où est venue cette parole si fa-

meuse de l'Apôtre saint Jacques : « Fides si non ha-
« beat opera, mortua est in semetipsa ; » et derechef,
« fides sine operibus mortua est (Epist., cap. 2, 17 et
20). » « Comme un même corps est vivant, quand il fait
les opérations de la vie, qu'il voit, qu'il parle, qu'il
marche, et les autres dont l'âme qui l'anime est le prin-
cipe, il est mort, quand l'âme l'ayant abandonné, il de-
meure sans pouvoir les produire. Et comme l'âme n'est
pas absolument nécessaire au corps pour le rendre corps,
mais seulement pour le rendre vivant, de même la foi,
ainsi que le saint concile de Trente l'a déterminé (Sess.
6, c. 13), peut être vraie foi sans la charité, mais non
exercer les œuvres de vie.

C'est cette foi vive et agissante que nous devons
avoir : « Accedamus, dit saint Paul, cum vero corde in
« plenitudine fidei (Hebr., 10, 22) : Allons à Dieu
« sincèrement avec une foi pleine, » c'est-à-dire, comme
saint Thomas l'explique, qui croie fermement toutes
les vérités que Dieu nous a révélées, et à leur créance
joigne les œuvres. « Fides, dit saint Augustin, sic est
« in anima, ut radix bona quæ pluviam in fructum
« ducit (Præf. in ps. 129) : La foi tient dans l'âme de
« l'homme fidèle la même place que la bonne racine
« dans un arbre qui pousse et tourne en fruit la pluie
« dont elle est arrosée. » — « Credere in Christum
« fides vocatur, dit encore le même, difficile est ut
« malè vivat qui benè credit, fides appellata est ab eo,
« quia fit quod dicitur ; duæ syllabæ sonant cum di-
« citur fides; prima syllaba est à facto, secunda à dicto :
« interrogo ergo te, utrum credas? dices, credo; fac
« quod dicis, et fides est (Serm. 237 de temp.) : On
« donne le nom de la foi à la créance qu'on a en Jésus-
« Christ; il est difficile que qui a cette créance bien
« établie mène une vie mauvaise; la foi est ainsi ap-
« pelée, parce que l'on fait ce que l'on dit; c'est
« un nom composé de deux syllabes, dont la pre-

« mière est prise de faire, et la seconde de dire. Je « vous demande donc si vous croyez? vous me répon- « dez que oui ; et je vous réplique que votre parole « n'est pas un témoignage suffisant pour m'en assu- « rer, il faut que les mains y contribuent et y appor- « tent les bonnes œuvres ; faites ce que vous dites, et « on ne pourra plus douter que votre foi ne soit véri- « table. » Dans cette même pensée saint Grégoire-le-Grand disait : « Ille verè credit, qui exercet operando « quod credit (Hom. 26 in Evang.) : Celui-là croit « certainement qui accomplit ce qu'il croit. » L'expérience nous montre que l'assurance que l'on a de trouver un trésor fait résoudre efficacement un homme à travailler, à bêcher, à fouiller la terre pour l'avoir, et que dis-je, l'assurance? la seule probabilité de gain l'enflammera et le mettra en besogne. C'est sur ces seuls attraits que tous les jours les marchands vont du bout du monde à l'autre avec mille incommodités, et que les soldats exposent leurs vies aux dangers évidents de la guerre; c'est sur la seule espérance qu'ils ont du profit ou de l'honneur, et qui souvent les trompe et s'évanouit en fumée. Que fera donc en nous la foi, qui a une certitude infiniment infaillible dans ces grandes promesses qu'elle nous fait, non d'un bien petit et périssable, mais d'un royaume éternel de richesses et de gloire, si elle y est vive? Quel courage ne nous donnera-t-elle pas, et de quelle chaleur ne remplira-t-elle pas nos veines pour exécuter tout ce qui est nécessaire à la conquête de ces biens immenses? La connaissance que nous avons des choses divines, dit Théodoret, est un très-grand bien et un trésor inestimable ; pourtant cela ne suffit pas pour rendre un homme parfait et bienheureux, s'il ne l'accompagne des actions des vertus. Il n'est pas seulement requis de savoir ce que nous devons croire de Dieu, mais de nous ajuster encore à ses volontés, et d'observer ses lois.

Car comme ceux qui apprennent la peinture et les autres arts ne se donnent pas cette peine, pour n'avoir que la seule intelligence des préceptes et de la façon avec laquelle il faut travailler, mais pour les réduire effectivement en pratique; ainsi les fidèles ne doivent pas se contenter de connaître les vérités que la foi leur enseigne, mais il faut que passant plus avant, et donnant la dernière perfection à leur connaissance, ils les mettent en œuvre.

Or, comme la foi produit les actions bonnes, aussi les bonnes actions nourrissent la foi; elles se donnent ainsi mutuellement la main. De même, dit l'auteur de l'œuvre imparfait, que la lumière d'une lampe peut s'allumer sans huile, mais non s'entretenir ni s'augmenter sans elle, de même le flambeau de la foi s'allumera bien dans une âme sans les bonnes œuvres, mais il ne s'y conservera jamais. Et de là vient que les hommes fort vicieux prennent facilement des opinions mauvaises, et que le passage est aisé des autres péchés à celui de l'infidélité. Saint Grégoire expliquant ces paroles de Job : « Quasi impios percussit eos in loco « videntium (Job, 34, 25) : Dieu a frappé les impies « dans le lieu des voyants, » par les impies entend les grands pécheurs, et par le lieu des voyants la sainte Eglise, où seulement luit le soleil de justice, et les âmes sont éclairées de vraies lumières, et dit ceux que la justice divine voit dans l'Eglise croupir en leurs péchés, et qui, comme dit saint Paul, croient en Dieu, et avouent la vérité de ses mystères, mais la démentent par leurs œuvres. « Divino judicio sæpè contingit, ut « per hoc quod nequiter vivunt, et illud perdant quod « salubriter credunt; et sæpè cum benè vivere negli- « gunt, etiam persequente nullo usque ad perfidiam « dilabuntur : Dieu maintes fois par un juste jugement « les punit, permettant qu'après avoir perdu sa grâce, « ils perdent les opinions saines qu'ils avaient de ses

« mystères, et que, sans autre persécution que de celle « de leurs vices, ils renient la foi. » C'est de ceux-là que Job parle en ce lieu, et aussi le Prophète royal, quand il dit : « Exinanite, exinanite, usque ad funda- « mentum in ea (Ps. 136, 7) : Démolissez, démolissez « Jérusalem de fond en comble, » et n'y laissez pas pierre sur pierre; ce qui arrive, « Quando perversi spi- « ritus à corde fidelium destructo prius artificio boni « operis, soliditatem quoque exhauriunt religionis, « quand les esprits malins, après avoir ruiné dans une « âme le bâtiment des vertus, en sapent le fondement, « qui est la religion. » C'est ce que dit saint Grégoire, avant qui saint Cyprien avait écrit ces paroles remarquables : « Nemo æstimet bonos posse de Ecclesia re- « cedere; triticum non rapit ventus, nec arborem solidâ « radice fundatam procella subvertit; inanes paleæ « tempestate jactantur; invalidæ arbores turbinis in- « cursione evertuntur (Lib. de unit. Eccles.) : Que « personne n'estime que les hommes vertueux et les « bons chrétiens sortent jamais de l'Eglise; ce n'est « pas le froment que le vent élève dans l'air, mais la « paille, et les arbres profondément enracinés ne sont « point renversés par les orages, mais ceux qui n'ont « point de racines ou ne les ont qu'à fleur de terre; » ce sont les fruits gâtés et vermoulus qui tombent, et non les sains qui sont bien attachés; et comme les maladies se forment des humeurs corrompues, les hérétiques se font des mauvais catholiques : la foi languit premièrement en eux, à cause de leurs vices; elle y est malade, et puis elle y meurt tout à fait, parce qu'attendu que le péché est essentiellement un aveuglement de l'esprit, plus un homme ajoute de péchés sur péchés et va multipliant ses crimes, puis il devient aveugle, et ensuite sa foi se rend plus faible et la lumière de ce flambeau plus petite; tellement qu'après le moindre vent de tentation ou de doute l'éteint : de

même que, pour reprendre la comparaison du corps humain que nous avons employée ci-dessus, quand l'âme en est sortie, le corps est mort et demeure sans mouvement et sans beauté, mais en conservant toutefois en cet état l'être d'un corps humain, qu'il perd encore petit à petit, parce que les membres viennent à se déjoindre et à se pourrir, et enfin à se réduire en poudre; de sorte qu'il perd premièrement l'être d'un corps humain vivant, et puis absolument celui d'un corps humain; de même la charité qui tient à la fois lieu d'âme et de vie, n'étant plus dans un homme, la foi y est morte, elle y est bien encore, mais seulement n'y est-elle plus vivante, jusqu'à ce qu'elle n'y soit plus du tout ni vivante ni morte. Ainsi saint Paul écrit à Timothée qu'il eût toujours une bonne conscience et pratiquât soigneusement la vertu : « Habens bonam « conscientiam, quam quidam repellentes, circa fidem « naufragaverunt (1 Tim., 1, 19), dont se départant « quelques-uns, et s'adonnant aux vices, ils ont fait « naufrage dans la foi. » Et derechef : « Radix omnium « malorum est cupiditas, quam quidam appetentes er- « raverunt à fide (Cap. 6, 10) : La racine de tous les « maux est la convoitise, dont certains se laissant pos- « séder pour acquérir les richesses de la terre, ont « perdu le trésor de la foi. » Il est certain qu'une méchante vie produit aisément une foi mauvaise, parce qu'une âme amie du vice et du libertinage ne peut qu'elle ne haïsse, ou que du moins elle ne trouve fâcheuses les lois et la doctrine qui lui défendent ce qu'elle aime, et ne se laisse comme de son poids aller à celles qui le lui permettent. Il est facile qu'un homme condamne la religion qui lui enjoint ce qu'il ne veut pas faire, et approuve celle qui ne lui donne point ces contraintes, comme plus favorable à ses désirs; car, comme les affections suivent naturellement les opinions, d'où l'on aime et honore ceux de qui on a de l'estime,

aussi réciproquement les affections ont un très-grand pouvoir sur les opinions, comme on le voit en ceux qui aiment, à qui leur amour fait trouver belles des personnes laides, et louer avec excès ce qui n'est digne que de blâme; ainsi une volonté vicieuse et débauchée gâtera et corrompra aisément au sujet de la foi l'entendement, et lui fera déposer les bonnes opinions pour en prendre de mauvaises.

II. La quatrième qualité que doit avoir notre foi pour être parfaite, est qu'elle soit nue, c'est-à-dire, qu'elle ne s'appuie sur aucunes consolations, visions, raisons, connaissances naturelles ou surnaturelles, ni sur aucune autre chose, mais sur la seule révélation de Dieu, où elle s'arrête absolument, rejetant tous les appuis étrangers pour s'affermir sur cette base, et fermant les yeux à toutes les lumières pour marcher dans ces ténèbres. Cette foi est héroïque et le propre des grandes âmes; c'est la plus méritoire, parce qu'où il y a moins de connaissance de la chose que l'on dit, joint avec plus de certitude et un acquiescement d'esprit plus grand, plus il y a de créance. Ce qui a fait dire à saint Grégoire : « Fides non habet meritum, ubi humana « ratio præbet experimentum (Hom. 26 in Evang.) : « La foi perd le meilleur de son mérite à croire une « chose que la raison et l'expérience montrent vérita- « ble. » C'est la plus sûre et la plus à couvert des illusions du diable, car où se trouve la pure vérité dégagée de tout ce qui peut la contrefaire, le mensonge n'y saurait trouver place. C'est encore celle qui dispose le plus excellemment nos esprits à l'union avec Dieu, qu'ils ne peuvent obtenir parfaitement que par deux moyens, dont l'un et le plus accompli est dans l'état de la gloire, la lumière qui est infuse à l'entendement, et qui lui faisant voir Dieu comme il est, lui unit immédiatement et sans espèce cet objet adorable; l'autre est dans l'état de la grâce, à savoir la foi, qui les prépare

mieux à ce bonheur que tous les autres moyens dont on peut se servir ici-bas. En effet, suivant le principe des philosophes, il doit y avoir de la proportion et de la ressemblance entre le moyen et la fin; et toutes les consolations, tous les sentiments de dévotion, toutes les visions, toutes les révélations, toutes les paroles intérieures, toutes les raisons, et généralement tout ce que notre entendement peut concevoir, notre volonté goûter, notre imagination figurer, nos appétits convoiter et nos sens ressentir, n'en ayant point avec Dieu, car Dieu n'est nullement ce que tout cela nous représente, mais infiniment autre chose, il s'ensuit que la foi, qui nous le propose comme il est, et s'il est un, trois, bon, beau, sage et parfait, et la bonté, la beauté, la sagesse et la perfection même, nous le montre tel, quoique dans une connaissance obscure et confuse, mais pour le moins véritable et assurée de tout point, est le moyen le plus propre pour acheminer nos entendements à Dieu, et le meilleur lien pour les lier et les unir à lui. C'est pourquoi quiconque veut aller à Dieu sûrement et hautement, doit se dépouiller de tous ces secours empruntés, s'éloigner de ces chemins écartés et trompeurs, pour marcher par le sentier de la foi nue, tendre à la lumière par les ténèbres, et en s'aveuglant s'éclaircir la vue. Car ce que dit Isaïe est vrai : « Si vous ne croyez pas, vous n'entendrez point (Cap. « 7, 9). »

SECTION III

LA PRATIQUE DE LA FOI.

I. Ce qu'il faut faire pour exercer excellemment les actes de foi. — II. En quoi on peut les exercer. — III. Diverses façons de les exercer.

« Habete fidem Dei, disait Notre-Seigneur (Marc., « 11, 12) : Ayez la foi de Dieu, » c'est-à-dire, en

termes de la sainte Ecriture, une foi grande, ferme sans douter, simple sans éplucher, vive pour opérer, et dénuée de toutes les assurances qu'elle peut avoir du ciel et de la terre, et de quelque côté que ce soit, pour se revêtir de la seule certitude qu'elle prend dans la révélation de Dieu; une foi grande, non pour voir les mystères avec plus de clarté, mais pour les croire inébranlablement dans une plus grande obscurité; ayez cette foi, et exercez-en les actes.

I. Or, pour les exercer excellemment, il faut saisir le plus parfaitement que l'on pourra le motif de la foi, c'est-à-dire, comme nous l'avons déduit, l'infinie infaillibilité qui est dans la connaissance de Dieu et dans ses paroles, qu'il ne peut connaître les choses que comme elles sont, ni les dire que comme il les connaît, et ainsi qu'il ne peut être trompé ni nous tromper, et former de cette perfection de Dieu la plus haute idée et l'opinion la plus sublime qu'il nous sera possible; et puis sur cette vue produire vigoureusement l'acte de foi, croyant tout ce que Dieu a dit en gros et en détail, par lui et par ses organes, et parce qu'il l'a dit. Mais pour le mieux montrer, nous prendrons quelques points particuliers qui nous semblent plus nécessaires.

II. Premièrement, quand nous disons le « Credo, » où les principaux points de notre croyance sont compris, il faut soigneusement vivifier l'acte de foi, si nous voulons le rendre agréable à Dieu, et à nous méritoire, et ne point le prononcer à la légère, ainsi que font la plupart des chrétiens, c'est-à-dire, sans aucune application d'esprit, comme le perroquet du cardinal Ascanius, dont parle Rhodigin, à qui on l'avait appris, et qui le récitait tous les jours. Ce n'est pas de cette sorte qu'il faut le dire, mais après avoir élevé votre cœur à Dieu, et protesté que vous croyez tout ce qui y est contenu; et un tel « Credo » proféré

avec cet esprit vaudra mieux que mille récités légèrement et par routine.

Après le « Credo, » il sera très-bon et très-utile d'exercer souvent la foi touchant certaines matières plus importantes de notre religion, dont le souvenir nous est plus nécessaire, comme sont les quatre fins dernières et autres. Vous pourrez donc faire cet acte de foi sur la mort : Je crois, ô mon Dieu et mon Seigneur, que viendra assurément le jour et le moment décisif de mon éternité, auquel il faudra inévitablement que je meure; mon âme sortira de mon corps qui retournera en terre pour y être mangé des vers et réduit en poussière, et mon âme ira au lieu qu'elle mérite; je quitterai mes parents, mes amis, les biens, les honneurs, les plaisirs, la lumière et tout ce qui est en cette vie, pour ne le revoir jamais plus en cet état : oui, je le crois, comme je crois que vous êtes, parce que vous, première et essentielle vérité, l'avez dit.

Du jugement : Ah! grand jour, jour épouvantable! je crois certainement que je serai présenté devant le juste tribunal de Dieu pour y être jugé en dernier ressort, ou à la vie, ou à la mort, ou à mon salut, ou à ma damnation; oui, je le crois, et j'en frémis en pensant à la grandeur de ce jour et à l'importance de cet arrêt.

Du paradis : Jetant les yeux au ciel vous pourrez dire : Je crois que là-haut il y a une demeure très-agréable, et un lieu de délices où les justes sont pour jamais, voyant Dieu à découvert, l'adorant, le louant et l'aimant incessamment, et jouissant d'une gloire souveraine et de l'abondance de toutes sortes de contentements, et que j'y irai si je vis bien.

De l'enfer : Abaissant les yeux sur la terre, vous direz : Ah! demeure infortunée! séjour malheureux! oui, je le crois, là-bas au centre de la terre est l'enfer, prison de la justice divine, où sont punis par des tour-

ments horribles les méchants, sans espérance de jamais en sortir, et que j'y serai condamné moi-même si je vis mal.

Voilà les actes des choses dernières qu'il importe de produire souvent, afin de s'en imprimer la mémoire. Ce qui se fait plus fortement et plus utilement par ces actes de foi que par aucun autre moyen, et d'où il arrivera ce que dit le Sage (Eccl., 7, 40) : Que cette mémoire agissant sur nous donnera un tel pli à nos esprits, et apportera une telle conduite à toutes nos actions, que nous ne pécherons jamais, c'est-à-dire, rarement, et par pure faiblesse. De plus, il est à remarquer qu'il sera très-profitable de tirer toujours après ces actes quelques conclusions morales pour le bon règlement de notre vie, comme de celui de la mort, qu'il ne faut s'attacher à rien, puisque l'on doit tout quitter, et qu'on ne quitte point sans douleur ce que l'on possède avec amour; de celui du jugement, qu'il faut bien vivre, vu que nos actions doivent passer par une recherche si exacte, et recevoir une si redoutable sentence, et ainsi des autres; ce qu'il faudra encore observer aux actes suivants, et plus parfaitement ils auront été produits et mieux serrés, les conclusions seront plus fortes et plus efficaces.

Un autre acte de foi excellent est celui de notre fin et de notre béatitude, que nous croyons être en Dieu. Pour cela il faudra lui dire : Oui, mon Dieu, je crois fermement que vous êtes ma fin et tout mon bonheur pour cette vie et pour l'autre, et que vous seul êtes capable de me donner un parfait contentement, que jamais hors de vous, quoi que je fasse, je ne trouverai le repos de mon cœur, et ainsi que c'est folie à moi de le chercher dans les richesses, dans les honneurs, dans les plaisirs d'ici-bas et dans toutes les créatures.

Un autre sur la présence de Dieu, qui nous servira d'une forte bride pour ne nous point échapper, et d'un

vif éperon pour nous porter aux bonnes œuvres : Je crois, mon Dieu et mon souverain Seigneur, que vous êtes présent ici et en tout lieu, tenant perpétuellement les yeux arrêtés sur moi, et les oreilles ouvertes pour voir et entendre tout ce que je ferai et je dirai, considérant et pesant toutes mes œuvres et toutes mes paroles, jusqu'à mes plus secrètes pensées, pour agréer et récompenser un jour les bonnes, et pour condamner et punir les mauvaises.

Un autre est sur l'être de Dieu et de notre néant, que nous déduirons plus au long au chapitre de l'humilité, comme en étant la source, et que par avance nous mettrons ici en ce peu de mots : De même mon Dieu, que je crois très-assurément que vous êtes de vous-même un être nécessaire, souverain et indépendant, ainsi et avec autant de certitude, je crois que de moi je suis un néant nécessaire et un petit être dépendant; vous m'avez tiré de l'abîme du néant, dans l'obscurité duquel j'avais demeuré une éternité, pour me mettre au jour, me donnant l'être que j'ai, que vous me conservez avec une dépendance si absolue et si continuelle, que si vous cessiez un seul moment de me le maintenir, aussitôt je retomberais inévitablement dans le néant pour y croupir toute l'éternité future. Je crois que de mon chef je suis un pur néant de corps et d'âme, de tous les biens de la nature, de tous les biens de la grâce et de tous les biens de la gloire, de tout être, de tout pouvoir et de toute action, et généralement de tout; et que tout ce que je suis et je puis me vient de vous.

Un autre de grande conséquence est touchant la providence de Dieu, croyant vivement qu'il a un soin de tout ce qui se passe dans l'univers, qu'il ordonne encore et fait tout, excepté le péché qu'il permet, et particulièrement ce qui vous concerne pour la pauvreté, les afflictions, les maladies, la mort, jusqu'au

mouvement et à la chute du moindre de vos cheveux : et si vous êtes religieux, d'une façon encore plus spéciale pour vos demeures, pour vos exercices et pour tout ce qui se rapporte à votre gouvernement par vos supérieurs; d'où il faudra concevoir un grand respect envers tous les ordres et toutes les dispositions qu'il fait de vous, un parfait abandon à sa très-sage conduite, et une entière confiance en son soin, comme veillant sur vous, jusqu'aux choses les plus menues. Cet acte bien et souvent formé sera pour vous la source d'une profonde paix et d'une haute perfection.

Un autre est envers le saint Sacrement de l'autel, quand nous nous trouvons en sa présence, croyant que Notre-Seigneur est contenu en corps et en âme sous ce voile blanc et cette vile apparence mille fois plus que si nous l'y voyions de nos yeux, et l'assurant que nous sommes bien aises de ne pas l'y voir pour le glorifier davantage par la ferme croyance que nous en avons.

Quand on fait le signe de la croix, pour ne point former comme on a coutume ce caractère de vie avec un mouvement qui soit mort, il faut produire des actes de foi des trois mystères qui y sont compris : à savoir de la vérité d'un Dieu en trois personnes, de l'incarnation du Fils et de sa mort pour notre salut.

III. Outre ces actes, chacun en pourra prendre d'autres, comme les points controversés entre nous et les hérétiques, et ceux qu'il estimera devoir faire plus d'impression sur son esprit, et lui devoir causer plus de profit. Et il sera à propos de diversifier les façons de les faire pour réveiller l'esprit et éviter le dégoût, les exerçant tantôt simplement : Je crois tel ou tel mystère, parce que Dieu l'a ainsi révélé, tantôt par forme d'interrogation à son âme, disant: Ne crois-tu pas, mon âme, qu'il y a un Dieu en trois personnes, coéternelles et consubstantielles? qu'il est pré-

sent partout? qu'il te regarde sans jamais fermer l'œil? qu'il y a un paradis pour récompenser les bonnes œuvres, et un enfer pour punir les mauvaises? Et puis répondant à chaque article: Oui, je le crois; ou bien nous figurant que Notre-Seigneur nous fait la même demande qu'il fit à sainte Marthe, après lui avoir déclaré sur le sujet de la mort de son frère Lazare, qu'il était la résurrection et la vie, et que, qui l'a perdue, s'il croit en lui, la recouvrera, si elle ne croyait pas cela, « Credis hoc? » à quoi la sainte répondit: « Utique, Domine, ego credidi, quia tu es Chris- « tus Filius Dei vivi (Joann., 11, 25): Oui, mon « Seigneur, je crois que vous êtes le Messie, le Fils « du Dieu vivant; » ainsi que Notre-Seigneur nous dit au cœur: Ne crois-tu pas que je suis ton Dieu? que je suis ta vie et ton bonheur? que je me suis fait homme pour toi? que je suis corporellement dans l'hostie sur mes autels, ou les autres points? et rendant la même réponse: Oui, mon Seigneur, je le crois. Maintenant par action de grâces, remerciant Dieu avec un grand sentiment de nous avoir éclairés de ses lumières, nous avoir mis dans la vraie Eglise, et donné le grand don de la foi; puis, par prières, le priant et le conjurant par la perfection de son infinie vérité, qui mérite une foi infinie, de nous donner cette vertu dans un éminent degré, lui disant avec les apôtres: « Adauge nobis fidem (Luc., 17,5): Seigneur, « augmentez en nous avec un notable surcroît la foi, » la rendant de jour en jour plus ferme, plus simple, plus vive et plus épurée de tout ce qui peut l'altérer.

On peut produire la foi en ces manières, et lui donner tous ces tours, mais le principal est de la rendre effective et féconde en bonnes œuvres, et de faire que notre vie corresponde à notre croyance. Le savant prince de la Mirande ayant dit ce que nous avons rapporté ci-dessus, que c'est une grande et évidente

folie de ne pas croire à l'Evangile après tant de puissantes raisons qui nous le persuadent et qui en lèvent tous les doutes, ajoute : « Sed longe major insania est « de veritate Evangelii non dubitare, vivere tamen « quasi de ejus falsitate non dubitares (Epist. 1) : « Mais c'est une folie beaucoup plus grande et plus « claire, si, croyant la vérité de ces mystères, vous « menez une vie contraire, et combattez par vos ac- « tions la foi que vous en professez, » car c'est les croire et ne les croire pas. « Quid proderit, fratres « mei, nous avertit l'apôtre saint Jacques, si fidem « quis dicat se habere, opera autem non habeat (Cap. « 2, 14) ? Mes frères, que profitera à un homme de « dire qu'il a la foi, s'il n'en fait les œuvres ? » — « Tu fidem habes, ostende mihi fidem tuam ex operi- « bus : Tu dis que tu as la foi, s'il en est ainsi, mon- « tre-le-moi par les effets, » car c'en sont les vraies marques et les témoignages assurés. « Fidem tuam, « disait saint Bernard, dilectio animet, probet actio « (Serm. 24 in Cant.) : Que la charité anime ta foi et « que ton action la vérifie ; » et encore ailleurs, expliquant cette saillie amoureuse de l'épouse (Cant., 2, 5) : Couronnez-moi de fleurs, entourez-moi de pommes, parce que je languis d'amour, il dit : « Fidem « florem, fructum actum intellige (Serm. 51 in Cant.) : « Par la fleur entendez la foi, et l'œuvre par le fruit. » Ce que, poursuit-il, vous ne jugerez pas mal à propos, ce me semble, si vous considérez que, comme il est nécessaire que la fleur devance le fruit, il faut aussi que la foi précède la bonne œuvre et lui serve de guide ; car, suivant la parole de saint Paul, sans la foi il est impossible de plaire à Dieu, ainsi il n'y a ni fruit sans fleur, ni bonne œuvre sans foi : « Sed et fides « sine operibus mortua est, sicut inutiliter quoque « flos apparet, ubi non sequitur fructus : D'ailleurs « aussi la foi est morte sans les œuvres, comme la

« fleur se montre et s'épanouit inutilement, si elle ne « se forme point en fruit. » C'est pourquoi l'épouse, durant les délais et les retards de son époux, que la grandeur de son amour lui faisait trouver tres-longs, et qu'elle est toute dans l'attente de son retour, demande en même temps les fleurs odoriférantes de la foi, et les fruits savoureux des bonnes œuvres, pour y trouver quelque soulagement et quelque repos. Saint Paul exhortant Philémon à recevoir gracieusement, et traiter avec charité et douceur Onésime son esclave, qui s'était enfui après avoir fait sa main, lui apporta pour raison dans la lettre qu'il lui en adresse : « Ut « communicatio fidei tuæ evidens, » et selon un autre texte grec que suivent saint Jérôme et saint Chrysostome : « Efficax fiat in agnitione omnis operis boni : « Afin que vous rendiez votre foi efficace et que vous « fassiez voir par l'exercice des bonnes œuvres qu'elle « est vraie. » Et le même apôtre, dans celle qu'il écrit aux Hébreux, après avoir donné la définition de la foi que nous avons expliquée, montre par un grand nombre d'exemples tirés des saints Pères de l'ancienne loi, comment la foi les porta à mener une vie sainte, et à faire et souffrir de grandes choses pour le service de Dieu : « Fide, dit-il, plurimam hostiam Abel quàm « Caïn obtulit Deo : fide Abraham obedivit in locum « exire, et exiit nesciens quò iret : fide obtulit Isaac « cùm tentaretur : fide Moïses negavit se esse filium « filiæ Pharaonis : et quid adhuc dicam ? deficiet enim « me tempus enarrantem de Gedeon, Barac, Samson, « Jephte, David, Samuel et prophetis, qui per fidem « vicerunt regna, operati sunt justitiam, distenti sunt, « lapidati sunt, secti sunt (Hebr., 11) : Ce fut la foi qui « fit offrir à Abel un sacrifice plus parfait que celui de « Caïn, qui fit sortir Abraham de son pays pour aller « où il ne savait pas, afin d'obéir à l'appel de Dieu, et « ensuite se mettre en devoir de trancher la tête à son

« fils Isaac ; dire haut et clair à Moïse qu'il n'était « point le fils de la fille de Pharaon, aimant mieux « être affligé avec le peuple élu, que porter la cou- « ronne d'Egypte. Mais le temps me manquerait si je « voulais raconter en détail tous ceux à qui la foi a « fait opérer des merveilles, pratiquer hautement la « vertu et endurer de terribles maux ; car les uns ont « été mis à la torture et cruellement tirés, les autres « assommés de pierres, les autres coupés et mis en « pièces, et quantité d'autres tourmentés de diverses « façons. »

Ainsi c'est par les œuvres que nous devons juger de notre foi et mesurer avec les mains sa grandeur ou sa petitesse : partant, « Vosmetipsos tentate, comme di- « sait saint Paul aux chrétiens de Corinthe, si estis in « fide; ipsi vos probate (2 Cor., 13, 5) : Voyez si vous « avez la foi, éprouvez-vous, » n'en croyez point vos paroles et ne vous fiez pas à l'estime que vous en avez, mais tirez-en les expériences. Vous croyez la mort qui vous fera tout quitter, le jugement où vous rendrez compte de toute votre vie, l'enfer préparé aux méchants, et le paradis aux justes. Vous croyez que Dieu vous regarde partout et les autres points de la religion ; mais je vous demande, vivez-vous conformément à cette croyance ? vos actions sont-elles d'un homme qui tient ces choses pour devoir infailliblement arriver ? Non à la vérité ; car si vous le croyiez, il serait impossible que vous vécussiez de l'air que vous vivez, et prissiez les libertés que vous prenez ; vous retrancheriez bientôt, nonobstant toutes les difficultés, beaucoup de choses qui sont à redire en vous, et vous exerceriez soigneusement les vertus. Si vous saviez qu'il y a du venin dans une viande, qui d'ailleurs est fort agréable, vous trouveriez très-mauvais qu'on vous estimât si dépourvu de jugement que vous en voulussiez manger, bien que vous eussiez grande faim ; et si

vous aviez connaissance qu'en donnant un sou aux pauvres, ou faisant une petite prière, vous dussiez gagner des millions d'or, vous penseriez qu'on vous ferait grand tort de vous tenir si stupide que, pour acquérir de si grands trésors, vous ne voulussiez pas faire une chose si facile. Saint Macaire l'Egyptien, parlant de ceci, dit : Chacun de ceux qui croient à l'Evangile doit faire des recherches de soi-même, ou être recherché et sondé par des personnes intelligentes dans la vie spirituelle, de quelle façon il y croit, si c'est tout de bon ou seulement en apparence, et il pourra découvrir quelle créance il a des choses grandes par celle qu'il ajoute aux petites ; et voici comment : Si je vous demande si vous croyez que Dieu vous fera participant de sa béatitude et cohéritier de la gloire de son Fils Jésus-Christ, pour régner avec lui éternellement là-haut dans le ciel, au cas que vous viviez bien, vous me répondrez que oui, et que pour cette cause vous vous êtes consacré à son service. Or, pour voir si vous dites vrai, car votre parole ne suffit pas pour m'y fier, il faut que j'examine si vous êtes trop attaché aux soins de cette vie, et si vous vous mettez en souci pour votre nourriture, pour vos habits et pour tout ce qui concerne votre entretien, que Notre-Seigneur veut que nous bannissions de nos cœurs ; car si vous croyez fermement que Dieu vous donnera les biens immenses et éternels du paradis, à combien plus forte raison devez-vous croire qu'il vous fournira ceux de la terre, qui sont petits et passagers, et qu'il donne même à ses ennemis et aux bêtes. Si vous vous sentez trop dans ces soins des biens terrestres, et si vous n'avez pas une parfaite assurance en la promesse qu'il vous a faite de vous les donner selon vos besoins, tenez pour certain que vous ne l'avez pas non plus qu'il vous donnera les biens célestes ; mais que, pensant avoir la vérité de la foi aux choses grandes, vous n'en avez que la figure,

puisque vous êtes évidemment incrédule aux moindres. C'est ce que dit saint Macaire, et avec sujet ; car c'est un principe général que tout ce qui a vie a mouvement émané d'un principe intérieur ; ce que nous étendons même aux choses inanimées, car nous appelons eau vive celle qui coule, et, au contraire, morte celle qui croupit et ne se remue point ; c'est pourquoi si la foi est en vous vivement, assurez-vous qu'elle opèrera et vous fera produire de grands effets.

C'est pourquoi, après que vous en aurez formé quelques actes, il sera bon de vous animer à pratiquer quelque bonne œuvre correspondant à cet acte, et faire que cette fleur porte son fruit. Ainsi, après l'acte de la présence de Dieu, vous pourrez dire : Puisque je crois que Dieu aura aujourd'hui les yeux toujours arrêtés sur moi à me regarder et à m'éclairer, je veux apporter une si grande veille sur toutes mes actions, que je ne fasse rien qui lui déplaise ; je me rendrai considéré dans mes paroles, réglé dans mes mouvements, attentif dans mes prières. Après celui du mérite des bonnes œuvres : Puisque je crois que la valeur de chaque bonne œuvre est si grande, je veux m'employer toute ma vie, et particulièrement ce jour, à en faire le plus que je pourrai. Après celui de la vérité de l'eucharistie, quand vous assisterez à la sainte Messe, vous direz, pour montrer aux anges, aux hommes et aux démons, et donner un témoignage à toutes les créatures : Je crois fermement que vous êtes contenu en corps et en âme, et avec votre gloire, sous ces espèces ; je vous y honore au dedans de mon cœur, je vous y adore extérieurement, je fléchis humblement les genoux devant votre Majesté, j'abaisse les yeux par respect, et je me compose à la plus grande modestie qui m'est possible ; et ainsi des autres actes, que l'on pourra dresser sur ces modèles.

Pour la fin, je veux déclarer un principe de grande

importance au fait de la foi ; le voici : comme entre les mystères que notre sainte religion nous propose, et entre les vérités qu'elle nous oblige de croire, il y en a qui regardent l'entendement, comme sont, qu'il y a un Dieu en trois personnes, que la seconde s'est revêtue de notre humanité pour notre salut, qu'il y a une récompense éternelle pour les justes, et un châtiment qui n'aura jamais de fin pour les pécheurs, et semblables, que nous appelons vérités spéculatives ; et d'autres qui se rapportent à la volonté pour la police de notre vie et le règlement de nos mœurs, à savoir, des vérités morales et pratiques, comme sont : qu'il est nécessaire à un homme pour se sauver, depuis qu'il a atteint l'usage de la raison, de fuir le vice, d'exercer la vertu et d'observer les commandements de Dieu, et d'autres ; de plus, comme entre les vérités spéculatives, il en est de fort difficiles, où notre esprit ne voit goutte, et que, s'il voulait s'en rendre juge et prendre l'avis de nos sens, il tiendrait plutôt pour mensonges; ainsi entre les pratiques il s'en rencontre quelques-unes beaucoup plus ardues et plus malaisées que les autres, comme les béatitudes, qui placent les richesses dans la pauvreté, les joies dans les tristesses, et les honneurs dans les infamies : comme ces paroles de l'apôtres saint Jacques (Epist., 1, 2) : Mes frères, estimez que vous possédez le plus grand sujet de contentement que vous pouvez avoir sur terre, quand vous êtes tentés, persécutés, affligés ; et ces autres du prince des apôtres (1 Petr., 4, 14) : Si vous êtes méprisés et diffamés pour Notre-Seigneur, vous êtes bienheureux, puisque ce qui est de plus honorable et de plus glorieux dans le christianisme vous est conféré, et le Saint-Esprit avec sa vertu repose sur vous : et d'autres pareilles, dans l'exécution desquelles notre volonté et nos sens trouvent de grandes résistances. Mais il faut remarquer que les unes et les autres sont indubita-

bles et infaillibles, parce qu'elles sont émanées d'un même principe, qui est la vérité première qui ne peut se tromper ; et ensuite qu'elles sont dignes d'une créance égale, de sorte que, comme nous croyons les vérités spéculatives, bien qu'elles s'élèvent à perte de vue au-dessus de nos entendements, sans contradiction et à yeux clos, étouffant tous les doutes et tous les soupçons qui pourraient nous venir du contraire, parce que Dieu nous les a révélées, rendant cet honneur et ce respect à sa connaissance et à sa parole ; ainsi nous devons, pour le même motif, nous affermir dans la foi des morales, mettant le pied sur toutes les oppositions que notre volonté et nos sens peuvent former à l'encontre pour leurs intérêts, et n'écoutant point les aversions qu'ils y sentent ; et puis, dans cette lumière et cette résolution, par l'effort généreux d'une foi héroïque, les mettre en œuvre.

SECTION IV

CONCLUSION DU SUJET.

I. Raisons pour nous porter à l'exercice de la foi. — II. Son excellence. — III. Son utilité. — IV. Sa douceur. — V. L'amour de Notre-Seigneur. — VI. Des tentations contre la foi. — VII. Leurs remèdes.

I. Tâchons donc d'exercer ces actes de foi, ne tenons point cette vertu divine oisive au fond de nos âmes, mettons-la à l'œuvre, et puisque nous avons l'honneur de porter le nom de fidèles, faisons-en les œuvres : son excellence, notre intérêt, la gloire et l'amour de Dieu Notre-Seigneur, doivent puissamment nous y exciter.

II. La foi ennoblit, purifie et élève notre entendement au plus haut point de perfection qu'il se peut en cette vie, parce qu'elle lui fait connaître Dieu et les objets les plus sublimes de tous, et avec la plus grande

certitude; qu'elle lui apprend ce que les plus savants hommes n'ont jamais pu savoir avec toutes leurs études; qu'elle l'affranchit de toute erreur, et le fait entrer dans la mystérieuse prairie des vérités, tant recherchée et tant vantée par les philosophes platoniciens. C'est un air généreux, dit Rupert, par où les âmes nobles sont reconnues et distinguées des roturières; c'est, dit Guillaume de Paris, la marque des esprits forts : « Fides, ce sont ses mots dignes de re-« marque, est fortitudo vel generositas nostri intellec-« tûs, manifestum est enim quod credere improbabilia, « fortitudinis est atque vigoris nostri intellectûs; sicut « amare damnosa, molesta et ignominiosa, fortitudinis « nostræ voluntatis (Lib. de fide, cap. 1) : La foi est le « trait le plus visible de générosité et de force que « puisse porter notre esprit; car comme notre volonté « ne saurait mieux témoigner sa résolution et son « courage que d'aimer les choses ignominieuses, affli-« geantes et pénibles; ainsi croire des mystères cachés, « dont nous ne voyons point les ressorts et qui surpas-« sent incomparablement notre capacité, c'est en quoi « notre entendement fait paraître plus excellemment « sa forme, et où il se montre plus hardi et plus vigou-« reux. » — « Magnarum, avait dit avant lui, et au « même propos, saint Léon, hic vigor est mentium et « valdè fidelium lumen est animarum incunctanter « credere quæ corporeo non videntur intuitu, et ibi « figere desiderium, quò nequeas inferre conspectum « (Serm. 2 de Ascens.) : Il n'appartient qu'aux grands « et forts esprits, et aux âmes véritablement fidèles et « hautement illuminées, de croire rondement et sans « marchander ce qu'elles ne peuvent voir avec les « yeux du corps, et d'élever leur désir où elles ne peu-« vent porter leur vue. » Donc, ceux-là se trompent lourdement qui établissent la force de l'esprit à contrôler un mystère de la religion, à picoter une cérémo-

nie de l'Église, et à secouer la croyance de ce qu'ils n'entendent point, et qui, comme saint Augustin raconte de lui-même (Lib. 6 Confess., cap. 4), étant encore enveloppé des ténèbres de l'hérésie, il ne voulait rien croire au préjudice de ses erreurs, si on ne lui montrait avec autant de clarté qu'il connaissait que sept et trois font dix, ne prennent pour règle de leur foi que leurs yeux et leurs mains. Petits vers de terre, et chétifs champignons d'une nuit! qui ne sont au monde que depuis quatre jours, qui font les esprits forts, et au fond sont très-faibles, et, voulant passer pour des aigles avec un œil perçant, ne sont que des hiboux d'une vue très-basse, pour ne pas s'apercevoir qu'il est fort aisé de juger qu'une chose est vraie, quand la raison ou les sens la montrent telle, et qu'en cela les plus lourds et les plus grossiers ne trouvent point de difficulté, parce qu'il est conforme à leur nature, mais que l'on ne peut croire une chose véritable, à l'aspect de laquelle nos sens se perdent et notre raison s'éblouit, et que souvent, si nous nous laissions conduire à nos lumières naturelles, nous estimerions fausse, sans se faire violence et s'élever au-dessus de soi-même.

III. De plus, les mérites et les biens que la foi nous cause sont si grands, que sans doute nous devons nous rendre très-soigneux d'en produire souvent les actes. L'invincible martyr saint Laurent (Sur., 10 august.), conviant saint Hippolyte, gentilhomme romain, mais encore païen, et à qui il avait été donné en garde, de renoncer à sa fausse religion, pour embrasser celle de Jésus-Christ, lui dit : « O Hippolyte, si credideris in « Dominum Jesum Christum, et thesauros tibi ostendo, « et vitam æternam promitto : O Hippolyte! ne crai- « gnez point de vous donner à Jésus-Christ; si vous « croyez en lui, je vous montrerai des trésors, et je « vous assure de la vie éternelle. » C'est pourquoi

saint Tatien, surnommé Dulas, martyr signalé, répondit au président qui lui promettait de grands honneurs de la part de l'empereur, s'il voulait adorer les dieux de l'empire : « Honores tui et augustorum gradus « vobis sint, à me verò Deus hoc avertat, ut alta in re « proficiam quàm in fide Domini nostri Jesu Christi : « Que vos honneurs et vos dignités soient pour vous; « je vous les laisse de bon cœur, avec tous les avance- « ments que vous pouvez me faire en ce monde; pour « moi, Dieu me garde de faire jamais d'autre avance- « ment que dans la foi de Notre-Seigneur Jésus- « Christ. » La foi, tenant entre les vertus le rang de théologale, est très-méritoire, et chacune de ses actions apporte à l'âme de grandes richesses; elle la fortifie puissamment contre tous les assauts de ses ennemis, et les lui fait surmonter : « Hæc est victoria, dit saint « Jean, quæ vincit mundum, fides nostra (1 ep., 5, 4) : « Notre foi nous rend victorieux et nous fait triompher « du monde » et de tous nos adversaires; elle émousse la pointe de leurs armes, elle repousse tous leurs traits, elle brise toutes leurs machines et réduit à néant tous leurs efforts. Vrai, il faut avouer que, comme l'ignorance des mystères de notre religion est l'origine de tous nos maux, leur vive appréhension découlant d'une foi ferme, est la source de tous nos biens, et seule capable de nous animer à la pratique des bonnes œuvres, de nous retirer de tous les péchés et de nous faire vaincre toutes les tentations. A cette cause, saint Pierre ayant dit que le diable rôde comme un lion rugissant autour de nous, cherchant tous les moyens de nous dévorer et de nous perdre, nous donne la foi seule pour lui résister, et rendre toutes ses attaques inutiles : « Cui resistite fortes in fide « (1 Petr., 5, 2). » C'est pourquoi aussi les saintes Lettres la comparent très-proprement au bouclier : « In omnibus, dit saint Paul, sumentes scutum fidei,

« in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extin-
« guere (Ephes., 6, 16) : Prenez en toutes vos diffi-
« cultés, soit qu'elles viennent pour exercer les vertus
« ou pour dompter les vices, le bouclier de la foi avec
« lequel vous repoussiez toutes les flèches enflammées
« de votre ennemi mortel. » Comment cela? parce que comme le bouclier est la défense la plus générale dont le soldat se serve dans les combats, parce qu'il s'en couvre tout le corps et s'en défend de tous les coups, tandis que le casque ne conserve que la tête, la cuirasse la poitrine, les gantelets les mains; de même la foi est le moyen le plus universel que le chrétien peut employer dans la milice spirituelle, pour se garantir des atteintes de ses ennemis, et tenir ferme contre toutes sortes de tentations, et les autres vertus ne sauvent que de quelques-unes en particulier, l'humilité de celles de l'orgueil, la chasteté de celles de l'incontinence, la mansuétude de celles de la colère, et ainsi des autres.

De plus, la foi illumine grandement l'esprit, car la créance produit l'intelligence, et la nuit est cause du jour, comme la lumière obscure de l'aurore amène celle du soleil. « Forsitan tenebræ conculcabunt me, » dit le Prophète royal (Ps. 138, 11) : ce que saint Jérôme traduit : « Forte tenebræ operient me : Peut-
« être que les ténèbres qui enveloppent les mystères de
« la religion et me les cachent, m'accableront et me
« feront fourvoyer; » et puis il répond : « Nox illumi-
« natio mea in deliciis meis ; quia tenebræ non obscu-
« rabuntur à te, et nox sicut dies illuminabitur, sicut
« tenebræ ejus, ita et lumen ejus; » et aux termes de saint Jérôme : « Nox quoque lux erit coram me, nec
« tenebræ habent tenebras apud te, similes sunt tene-
« bræ et lux; » comme si David eût voulu dire : « Je
« n'ai que faire d'avoir peur que les ténèbres dont la
« foi se voile me trompent; ces ténèbres, qui devant

« Dieu sont des splendeurs, s'éclairciront en lumière, « et la clarté sera égale à l'obscurité. » En effet, plus une âme procède simplement, et veut moins voir aux choses de la foi, plus de dispositions apporte-t-elle aux irradiations de Dieu, et à voir plus clair même dès cette vie, et avec une admirable suavité ces mêmes choses : vérité qui tirait ce sentiment du cœur et ces paroles de la bouche de saint Anselme : « Gratias tibi, « bone Domine, gratias tibi, quia quod prius credidi « te donante, jam sic intelligo te illuminante, ut si te « esse nolim credere , non possim non intelligere « (Prosol., c. 4) : Je vous remercie infiniment, mon « bon Seigneur, de ce que vous me faites maintenant « connaître si évidemment ce qu'autrefois je ne voyais « que dans les nuages de la foi, que quand je ne vou- « drais point croire que vous êtes, je ne pourrais « m'empêcher de l'entendre. » Et les théologiens nous apprennent qu'en l'autre vie, la foi sera récompensée, à mesure de son excellence, d'un rayon particulier de lumière pour voir plus manifestement les choses que nous aurons crues en celle-ci avec plus de perfection.

IV. De plus, la foi comble l'âme d'un contentement admirable, que saint Paul souhaitait aux Romains, lorsqu'il leur disait : « Deus autem spei repleat vos « omni gaudio, et pace in credendo (Cap. 15, 13) : « Que Dieu en qui nos espérances se terminent, rem- « plisse vos cœurs d'une parfaite joie et d'une profonde « paix en l'exercice de votre foi. » Et ce qu'il leur souhaitait, saint Pierre le promet à tous les fidèles par ces riches paroles : « Credentes exultabitis lætitia ine- « narrabili et glorificata, reportantes finem fidei ves- « træ, salutem animarum vestrarum (1 epist., 1, 8)! « Si vous croyez comme il faut, vous goûterez dès à « présent des délices ineffables, et vous arriverez au « but où votre foi vous conduit, à savoir, à votre sa- « lut » et à la gloire éternelle; nous découvrant par

ces derniers mots la source d'où ces joies découlent dans une âme, qui est qu'elle se voit assurément dans le bon chemin où elle ne saurait errer, et qui aboutit infailliblement à sa béatitude.

V. Enfin la gloire et l'amour de Dieu Notre-Seigneur doivent être pour nous de vifs aiguillons pour nous faire pratiquer les actes de la foi. Car par chacun nous l'honorons excellemment et nous lui rendons une grande gloire, fondée sur le très-noble sentiment et la très-haute estime que nous avons de sa sagesse et de sa vérité, croyant ce qu'il nous dit. D'où il est remarqué expressément d'Abraham, le père et le modèle des vrais croyants : « Confortatus est fide, dans « gloriam Deo (Rom., 4, 20) : Il s'affermit en sa foi, « glorifiant Dieu par ce moyen. » Procurons donc à Dieu de grand cœur cette gloire dont il est si digne, vu même que nous ne le pouvons faire qu'en cette vie, parce qu'au ciel la foi ne se trouve point, mais on y goûte seulement son fruit, qui est la vision claire. De plus, si nous avons de l'amour pour lui, nous nous y porterons avec ardeur, parce qu'une des grandes preuves que nous pouvons lui en donner, est de croire simplement tout ce qu'il nous dit, parce que nous ne saurions lui déclarer plus évidemment le cas que nous faisons de lui. Si quelqu'un me priait, pour lui témoigner l'affection que je lui porte, de croire que le soleil est lumineux, je ne penserais pas l'obliger beaucoup de le croire, attendu que mes yeux me le montrent, et m'ôtent tout pouvoir d'en douter; mais s'il désirait de moi que je crusse qu'il est ténébreux, ce serait alors que je l'aimerais grandement de le croire, et de réputer une chose véritable, que ma raison et mes yeux me font connaître fausse, et je ne pourrais lui donner des marques plus signalées du cas merveilleux que je ferais de son opinion, de son jugement et de la bonté de sa vue, que de les préférer si avantageusement aux

miens. C'est donc un grand amour de croire simplement et comme des enfants le mystère de la foi, où notre raison se perd, et où nos yeux ne voient goutte, où plutôt ils voient le contraire. Aussi saint Paul dit : La charité croit tout. Les anciens représentaient l'amour avec les yeux bandés, pour signifier, entre autres raisons, que l'aimant reçoit sans considération et sans examen, comme aussi sans défiance, tout ce que l'aimé dit sur l'excellente opinion qu'il a conçue de son esprit et de sa vertu, qu'il sait bien ce qu'il dit et qu'il ne voudrait pas le tromper.

VI. Pour les tentations contre la foi, dont plusieurs sont travaillés, nous dirons pour terminer que, si elles sont des plus pénibles, elles ne sont pas des plus dangereuses, car la peine qu'elles causent est un signe assuré de la résistance qu'on leur fait, qui apporte à l'âme de grands mérites et lui est une semence de gloire. Il faut donc qu'elle se console et prenne courage en ces combats. « In quo exultabitis, dit saint « Pierre, modicum nunc si oportet contristari in variis « tentationibus, ut probatio vestræ fidei multò pretio- « sior auro, quod per ignem probatur, inveniatur in « laudem et gloriam, et honorem in revelationem Jesu « Christi (1 ep., 1, 6) : Quoique vous soyez combattus « de diverses tentations durant le cours de cette vie, « qui ne peut être longue, vous avez pourtant sujet de « vous réjouir, parce que votre foi passant par ces « épreuves, comme l'or par le feu qu'elle devance de « beaucoup en valeur, vous fera fera combler de louan- « ges et d'honneur au jour du jugement. » Saint Louis raconta un jour au sieur de Joinville qui en fait le récit (1 part. hist. de S. Louis), qu'un docteur célèbre en théologie, se voyant extrêmement pressé des pensées contre la foi, et particulièrement contre la vérité du saint Sacrement de l'autel, s'en alla trouver l'évêque de Paris, et avec abondance de larmes lui déclara son

angoisse. L'évêque le consolant lui demanda s'il prenait plaisir à ces pensées, et le docteur répondant que non; l'évêque derechef lui demandant si pour or ou pour argent, ou pour aucun bien du monde il voudrait renier ce que nous croyons de l'eucharistie, ou ce qui touche les autres sacrements, et celui-ci l'ayant assuré que pour toutes les richesses de la terre il ne voudrait pas le faire, mais qu'on le démembrerait plutôt, et lui tirerait-on plutôt l'âme du corps, qu'aucune parole de la bouche qui leur fût contraire, l'évêque lui découvrit alors le grand trésor qu'il gagnait à souffrir la peine que ces mauvaises suggestions lui causaient; et pour les lui faire mieux comprendre, il lui apporta cette comparaison : Vous savez qu'il y a guerre entre la France et l'Angleterre, et vous n'ignorez pas que la ville la plus exposée au péril et la place limitrophe des deux royaumes est la Rochelle. Si donc le roi vous en faisait gouverneur, et moi de Montlhéry qui est au cœur du royaume, à qui après la guerre serait-il plus obligé, et lequel de nous deux devrait-il aimer et reconnaître davantage pour lui avoir gardé ses places? Certes, dit le docteur, il me semble que ce serait moi. Vous avez raison, dit l'évêque, et je vous dis de même que, comme mon cœur est semblable à Montlhéry pour vivre dans une parfaite assurance des vérités de nos mystères, et n'y être traversé d'aucune difficulté, et le vôtre à la Rochelle pour être bien attaqué et encore mieux défendu, Dieu vous en saura bon gré, et vous en récompensera au double plus que moi, parce que vous lui conservez inviolablement votre cœur, nonobstant tous les assauts et tous les efforts de ses ennemis.

VII. Les remèdes de ces tentations sont de se souvenir que Dieu peut tout, et que ces grandes merveilles qui éblouissent nos esprits de leurs lumières, et s'élèvent si haut au-dessus de nos intelligences, ne

sont que les ouvrages de trois de ses doigts et non de toute la main. Ainsi Notre-Dame, sur le doute raisonnable qu'elle forma comment elle pouvait conserver sa virginité et devenir mère, quand l'ange lui fit part de la puissance de Dieu à qui rien n'est impossible, se rendit aussitôt et déclara qu'elle était prête à obéir. Un autre remède est de faire des actes contraires; comme si vous êtes tenté contre le mystère de l'eucharistie, et ainsi des autres, vous direz : Tant s'en faut que je consente à cette pensée malheureuse, qui veut me persuader que ce n'est que du pain, et que Notre-Seigneur n'y est qu'en figure, je crois très-fermement qu'il y est en corps et en âme, et je veux vivre et mourir dans cette croyance, prêt à la défendre avec la perte de ma vie. Un autre et très-bon est d'abaisser à la première vue de la tentation son esprit avec humilité, et ne disputer jamais contre le diable, parce que comme il est extrêmement fin et subtil, et a bien un autre entendement et d'autres connaissances que nous, il lui sera très-aisé, Dieu ne nous fournissant que les secours ordinaires, de nous embrouiller avec ses raisons spécieuses et ses sophismes, et nous décevoir. Le bienheureux évêque de Genève se trouvant en l'une de ses maladies presque réduit à l'extrémité, comme le corps luttait contre la violence du mal, son âme était aux prises avec le diable; ce père de mensonge l'ayant assailli très-rudement sur la vérité du saint Sacrement, il lui sembla qu'en cet assaut l'esprit malin lui proposa un argument beaucoup plus pressant contre cet article qu'aucun autre qu'il eût ou lu ou ouï. Et il dit, relevé qu'il fut de maladie, qu'il avait surmonté cette tentation non en disputant et contestant contre le démon, mais en invoquant au fond de son cœur le très-saint nom de Jésus, qui chasse et fait évanouir toutes les puissances infernales. Ainsi, nous ne sommes pas assez forts pour tenir bon contre

le diable; ses armes sont d'autre trempe que les nôtres, et il sait des coups fourrés qu'il est difficile de parer; il faut user avec lui de ruse, il faut s'humilier pour le vaincre, et dire quand il vous attaquera : Ce n'est pas à moi de penser à cela; c'est l'ouvrage des docteurs que Dieu a mis dans son Eglise, et le mien est de le croire, j'ai un esprit lourd et grossier; comme ils sont les yeux et la langue du corps mystique de mon Seigneur, ils sont établis pour me conduire et m'enseigner, et moi je dois suivre avec soumission leur doctrine. Que s'il est docteur lui-même, il pourra se servir encore de cet avis; car outre l'obscurité qui accompagne inséparablement les principaux mystères de la foi, la tentation peut lui jeter un nuage si épais dans l'entendement, et confondre tellement ses idées, qu'assiégé et enveloppé de ces ténèbres il ne verra plus rien et ne pourra s'aider de sa science. Mais, comme les médecins, quand ils sont malades, se font traiter par d'autres de la même profession, et ne s'en fient point à eux-mêmes, il sera semblablement besoin qu'il ait recours à quelque autre pour en tirer lumière, ainsi que nous avons vu ci-dessus au docteur de théologie; ou, sans aller plus loin, qu'il s'humilie devant Dieu, croyant simplement et en enfant le mystère dont il est combattu, et détourne ensuite ses pensées. Si la tentation néanmoins continue et recharge opiniâtrément, soufflant que cela n'est point, qu'en le croyant il se perdra, pour se défaire une bonne fois de ces sottises et retrancher toutes ces importunités, il faut prendre la chose par amour, et dire : N'importe, l'amour que j'ai pour mon Seigneur Jésus-Christ fait que je suis résolu de vivre et de mourir en cette créance quoi qu'il arrive, et je veux me perdre avec lui de cette sorte. C'est assez parler de la foi, passons à l'espérance.

CHAPITRE XIX

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR FAIT PRATIQUER L'ESPÉRANCE

I. L'espérance, vertu très-douce. — II. Sa nature. — III. Ses qualités. — Inébranlable. — IV. Dans la basse estime de tous les secours créés. — V. Et dans leur abandonnement. — VI. Exemples.

I. « Caritas omnia sperat, dit saint Paul (1 Cor., « 13, 7) : La charité espère tout, » l'amour triomphe dans l'espérance. Il me semble que dès l'entrée de ce discours où je prétends parler de l'espérance, mon cœur s'ouvre et s'épanouit à un nouveau sentiment de joie, parce que cette vertu est très-douce, très-agréable, et remplit le cœur d'une consolation merveilleuse ; et même c'est celle qui le plus de toutes nous soulage en nos peines ; c'est le plus puissant appareil que nous puissions mettre sur nos maux pour en adoucir la rigueur. L'unique soulagement qu'ont les misérables dans leurs afflictions est l'espoir d'en sortir ; sans cela ils seraient misérables au dernier point, puisqu'ils seraient désespérés, et ce qui met l'enfer dans l'extrême malheur où il est, c'est qu'il en est privé. Pour cela les anciens disant que Dieu avait versé dans la fameuse boîte de Pandore la pauvreté, les tristesses, les maladies et toutes sortes de maux, ont ajouté qu'il a fait couler au fond, comme seul remède, l'espérance que ces maux ne dureraient pas toujours, et qu'il l'a donnée aux hommes pour leur servir d'une consolatrice domestique dans leurs adversités, comme l'appelle Philon le Juif (Lib. de Præm. et Pœnis). Parlons donc de cette douce vertu,

et ouvrons ce discours par l'explication de sa nature et de ses qualités.

II. L'espérance est la seconde vertu théologale ; elle porte notre volonté à se promettre de Dieu les biens dont nous avons besoin. Mais pour mieux éclaircir cette vérité, il faut rappeler à notre mémoire ce que nous avons dit en traitant de la foi ; que chaque vertu a deux objets sur lesquels toute sa nature est fondée : le matériel, c'est-à-dire la matière sur laquelle elle s'emploie ; et le formel, qui est le motif pour lequel elle s'y emploie. L'objet matériel de l'espérance sont tous les biens que nous pouvons espérer de Dieu, les temporels, les éternels, ceux du corps, de l'âme, de la nature, de la grâce et de la gloire ; le formel est la puissance et la bonté de Dieu, la fidélité en ses promesses, avec les mérites de Notre-Seigneur. Voyons-le par ce qui se passe parmi les hommes. Un malade espère recouvrer sa santé par le moyen de son médecin, parce qu'il sait qu'il peut et qu'il veut la lui rendre ; vous n'espérez point dix mille écus de votre ami qui est incommodé, ni du roi de qui vous n'avez pas l'honneur d'être connu, parce que si votre ami le veut il ne le peut pas, et si le roi le peut, il ne le veut point ; le défaut donc de volonté chez le roi et de puissance en votre ami est cause que vous n'espérez cette somme ni de l'un ni de l'autre. Partant, les deux colonnes sur lesquelles l'espérance s'appuie, les deux jambes sur lesquelles elle marche, et les deux ailes avec lesquelles elle vole au bien désiré, sont la volonté et la puissance. Outre cela, il y a encore en Dieu d'autres motifs, à savoir : la certitude infaillible en ses promesses, les mérites infinis de son Fils Notre-Seigneur, en considération desquels nous pouvons obtenir toutes nos demandes. Mais ajoutez à cela la bonne vie du côté du suppliant, comme nécessaire pour rendre son espérance juste et ses attentes légiti-

mes, ou au moins s'il est en état de péché, la volonté déterminée d'en sortir. Telle est la nature de l'espérance ; il y a deux sortes d'espérance comme il y a deux sortes de foi : l'une est commune à tous les fidèles et ne se perd que par le désespoir ; l'autre est extraordinaire et héroïque, et se retrouve en peu de personnes, et c'est à celle-ci que nous devons viser, puisque, par la grâce de Dieu, nous avons la première. « In verba tua supersperavi ; » voilà le Prophète royal qui nous la désigne (Ps. 148, 147) : « J'ai espéré « hautement et avec une attente toute certaine en vos « paroles. » Elle s'appelle « Fiducia, confiance ; » ainsi Sénèque écrivait à son Lucilius : « De te spem « habeo, nundùm fiduciam (Epist. 16) : J'ai conçu « une bonne espérance de vous, mais je n'en suis pas « encore dans la confiance, » ni dans cette assurance entière qui n'admet plus aucun doute. Voyons maintenant ses qualités.

III. La première est qu'elle est ferme, stable et constante, à un degré si éminent, qu'aucune chose imaginable ne peut la renverser, ni même l'ébranler ; mais elle est comme un rocher planté au milieu de la mer, qui fait bien voir sa fermeté durant le calme, mais beaucoup plus pendant l'orage ; car c'est alors qu'il montre véritablement qu'il est immobile, puisque tous les vents soufflant contre lui de force, et la mer le battant de toute sa puissance avec ses flots mutinés, ne peuvent, je ne dis point le détacher de son centre, mais même le remuer. « Paratum cor ejus, « dit David d'une âme animée de cette espérance, « sperare in Domino, confirmatum est cor ejus, non « commovebitur (Ps. 111, 7) : Elle est disposée et ré- « solue d'espérer dans le Seigneur en toutes sortes « d'accidents ; son cœur est fortifié et inébranlable- « ment affermi ; » elle n'aura point peur, quoi qu'il arrive.

IV. La seconde qualité s'élève encore plus haut, car outre cela elle porte l'âme à faire fort peu de cas de tous les secours des créatures, commençant par elle-même, comme de son esprit, de son jugement, de sa science, de ses industries, de ses richesses, de son crédit, de ses amis, de ses parents et de tout ce qu'elle a, et de celui de toutes les autres, des rois, des princes, et généralement de toutes les créatures, goûtant l'extrême faiblesse et la tromperie ordinaire qui est dans tous ces secours humains et créés, et les réputant ce qu'en effet ils sont tous, et ce que sainte Thérèse disait avec grande vérité (Lib. 4 vitæ, cap. 14) : Comme de petits bâtons de genièvre sec qui se rompent aussitôt qu'on les charge tant soit peu. C'est avec ces yeux et dans ces lumières qu'il faut regarder toutes les assistances des grands, des riches, des amis, et tous les remèdes des créatures, non toutefois que l'on ne doive s'en servir; il le faut, parce que Dieu le veut, l'a ordonné et ainsi disposé les choses ici-bas; mais il faut s'en servir dans cette vue, que Dieu le veut, et non pour y fonder ses espérances et y établir son appui.

V. La troisième monte encore davantage, et au plus haut point où elle peut atteindre; elle consiste à se réjouir quand on se voit dénué des secours humains, abandonné de ses parents, de ses amis et de toutes les créatures qui ne veulent ou ne peuvent vous aider, qui sont à bout de leur conseil, de leurs inventions, de leur credit et de tous leurs moyens; car l'âme laissée et désespérée ainsi dans tout ce qu'elle peut attendre des créatures, doit, au milieu de ce désespoir, rehausser et agrandir d'autant plus son cœur en Dieu, qu'il est plus abattu du côté des créatures. Elle doit, dans cet abandon général de toutes choses, renforcer son espérance, lui faisant faire un effort extraordinaire, et jeter une flamme nouvelle, s'affermir plus

constamment et s'appuyer avec plus de résolution sur le Tout-Puissant. Il faut faire de même dans les tribulations, dans les aridités, quand nous sommes délaissés de Dieu pour les goûts et les sentiments, et même travaillés de doutes touchant notre salut, prenant plaisir autant qu'on pourra en cet état, et tirant des désolations une consolation très-solide de pouvoir en ce point vivifier davantage sa confiance, et rendre à Dieu, par ce moyen, une très-haute gloire : telle est l'espérance héroïque des saints et des grandes âmes.

VI. Ainsi le saint homme Job, après la perte de tous ses honneurs, de tous ses biens et de tous ses enfants, affligé de plus en son corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, de maladies et de douleurs très-aiguës, persécuté, pour comble de ses maux, de ses amis et de sa femme, réduit sur un fumier, où avec une pièce de pot de terre il nettoyait le pus qui sortait de ses ulcères, proféra cette parole admirable : « Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo, et ipse erit « Salvator meus (Cap. 13, 15, 16) : Quand Dieu, non « content de toutes ces misères qu'il me fait souffrir, « voudrait passer plus avant et me tuer, j'espérerais « pourtant en lui, et jamais rien ne m'arrachera du « cœur la confiance que j'ai qu'il sera mon Sauveur. » Ainsi le saint patriarche Abraham, au sujet de son fils Isaac, que Dieu lui commandait de sacrifier, et de qui néanmoins il lui avait promis une longue lignée et la naissance du Messie : « Contra spem in spem credidit, « dit saint Paul, in repromissione Dei non hæsitavit « diffidentia (Rom., 4, 18, 20) : espéra contre toute « apparence l'exécution de la promesse de Dieu, et ne « laissa entrer en son esprit aucun mouvement de « défiance. » Et la chaste Susanne voyant son innocence opprimée par les deux infâmes vieillards qui avaient voulu lui ravir son honneur, « Flens, dit la « Parole sainte, suspexit in cœlum, erat enim cor ejus

« fiduciam habens in Domino (Daniel, 13, 35) : leva « avec soupirs et avec larmes les yeux au ciel pour le « fléchir et en tirer secours, car c'est de là qu'elle l'at- « tendait, ayant mis sa confiance en Dieu, » qui aussi ne lui manqua pas au besoin. Sévère Sulpice raconte que saint Martin ayant été pris par des voleurs, comme ils eurent arrêté de le faire mourir, et qu'un d'entre eux eût déjà levé le bras pour lui fendre la tête d'un coup de hache, un autre touché intérieurement le retint afin qu'il ne rabattît pas le coup, d'où le saint fut délivré et mis entre les mains de celui qui l'avait sauvé. Comme il lui demandait après quel sentiment il avait eu pour lors en ce terrible moment et en cette cruelle conjoncture, le saint répondit qu'il n'avait été de sa vie plus assuré ni eu moins de peur; qu'il avait alors vivifié plus fortement son espérance en Dieu, de qui il savait que le secours en ces extrémités était d'autant plus près de ceux qui se confiaient en lui, que celui des créatures en était plus loin. Et que dirons-nous de saint François-Xavier? Quelles paroles assez dignes aurons-nous pour expliquer l'espérance héroïque et inébranlable qu'il avait en Notre-Seigneur, et avec laquelle il a fait aux Indes la plupart des merveilles qui le rendent si signalé dans toute l'Eglise? Je ne toucherai que ce qu'il fit en allant à l'île Maurice : Ses amis s'efforcèrent par tous moyens de le détourner de ce dessein, lui représentant, même avec larmes, les tempêtes furieuses dont la mer est là particulièrement agitée, la pauvreté extrême du pays, la cruauté et la barbarie des habitants, qui n'ont rien tant à cœur que le meurtre; et que pour y aller il fallait passer par des dangers presque insurmontables; après les avoir remerciés de la bonne volonté qu'ils avaient pour lui, et du conseil qu'ils lui donnaient, il les pria de ne pas trouver mauvais s'il ne le suivait point, parce que, leur dit-il, je ne crains rien de tout cela, ni les vents,

ni les orages, ni les incommodités, ni les barbares. Cela est bon à un marchand qui n'irait que pour son trafic; mais celui que les affaires de Dieu y appellent, et qui s'appuie sur sa puissance, ne doit s'effrayer de rien; car étant sûr de son bras et de sa protection, qu'y a-t-il au ciel ou sur la terre qu'il doive craindre? Et là-dessus s'embarquant il convertit ce peuple; d'où son historien remarque qu'en toutes ses entreprises, et singulièrement dans les plus difficiles, « Nihil timebat nisi diffidentiam de Dei ope, il ne craignait rien « tant que de ne pas assez espérer en Dieu. » Ayant dessein d'aller à Malaca, voici comment lui-même en écrit à quelques-uns de Goa : Si je ne trouve point cette année de vaisseau portugais qui fasse le voyage de Malaca, je suis tout résolu de me mettre dans la frégate de quelque païen ou Sarrazin; même j'ai tant de confiance en Dieu, dont le seul amour me porte là, que si je ne trouve qu'un petit esquif qui veuille partir, ayant le vent du Saint-Esprit, je défierai tous les orages de l'Océan; car j'ai toutes mes espérances attachées à Dieu, et non pas pendues aux voiles ni aux cordages des matelots.

Or, les moyens d'arriver à cette excellente espérance, et les racines de cette confiance héroïque, outre la grâce de Dieu, sont la première une défiance entière de nos forces, par la connaissance de notre néant et de nos péchés, soutenue des actes de la foi qu'il faudra en faire ; la seconde, une très-ferme croyance du pouvoir infini, de la souveraine bonté, de la libéralité immense et de la fidélité irrévocable de Dieu dans ses promesses, et des mérites de Notre-Seigneur, dont le moindre étant d'un prix qui n'a point de prix, et nous ayant été donné, nous donne droit d'obtenir tout ce que nous pouvons demander. De là vient que lui-même nous dit en saint Jean avec de si fortes assurances : « Amen, amen dico vobis, si quid petie-

« ritis patrem in nomine meo, dabit vobis (Cap. 16, « 23) : Je vous dis en vérité que si vous demandez « quelque chose à mon Père en mon nom, vous l'ob- « tiendrez ; » et si souvent ailleurs. C'est sur ces deux principes que cette confiance victorieuse est fondée ; c'est sur ces deux bases qu'elle dit avec l'Apôtre : « Omnia possum in eo qui me confortat (Phil., 4, 13): « Je puis tout, » non en moi qui ne suis rien, ni dans les hommes les plus puissants ou les plus affectionnés, ni même dans les anges, parce qu'il se pourrait trouver toujours une puissance plus grande que la leur qui empêcherait l'effet de leur bonne volonté envers moi, mais « en Dieu qui me fortifie, » et dans le bras auquel rien ne peut résister. Elle chante avec le Prophète royal : « Dominus mihi adjutor, non timebo « quid faciat mihi homo ; Dominus mihi adjutor, et « ego despiciam inimicos meos ; » et autre part : « Do- « minus illuminatio mea et salus mea, quem timebo? « Dominus protector vitæ meæ, à quo trepidabo? » et ce qui suit, et derechef : « Et si ambulavero in medio « umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu me- « cum es (Ps. 117, 6 ; 26, 1 ; 22, 4) : Le Seigneur est « mon aide et ma sauvegarde ; je n'aurai point peur « de tout ce que les hommes me puissent faire ; je me « moquerai de tous les efforts de mes ennemis, qui « seront inutiles ; le Seigneur est ma lumière et mon « salut ; qui craindrai-je ? il est le protecteur de ma « vie, qui dois-je redouter ? Quand je verrais contre « moi des armées toutes entières, elles ne me donne- « raient aucune frayeur et n'ébranleraient point mon « courage ; quand j'apercevrais des escadrons de sol- « dats fondre l'épée à la main sur moi, j'espérerai en « lui qu'il me tirera de ces dangers ; et si je marchais « au milieu de l'horreur de la mort, je me tiendrai « toujours assuré, et je n'appréhenderai aucun mal, « parce qu'il est avec moi. » Voilà comment et où s'é-

lève cette confiance assise sur ces deux principes, et à proportion qu'ils sont plus enracinés et mieux établis dans l'âme, plus elle est ferme et capable de produire des effets plus signalés; et il ne faut point craindre, supposé la bonne vie, de l'avoir jamais trop grande; car, comme nous avons dit que Dieu, à raison de son infinie vérité, mérite une infinie créance, également à cause de son pouvoir, de sa bonté et de l'infaillibilité de ses promesses, qui vont de même à l'infini, il est digne d'une espérance infinie.

SECTION PREMIÈRE

EN QUOI NOUS DEVONS EXERCER L'ESPÉRANCE.

I. Objet de l'espérance. — II. Nos nécessités corporelles. — III. La défaite de nos imperfections. — IV. Le pardon de nos péchés. — V. Notre destination et notre salut.

I. L'objet de l'espérance sont tous les biens que Dieu peut nous départir, et la délivrance de tous les maux dont nous pouvons être affligés. Or, il se trouve deux genres de biens et de maux : les uns regardent la vie temporelle, les autres l'éternelle; les premiers sont les biens et les maux naturels du corps et de l'âme; les seconds pour les maux sont les péchés, les vrais maux de l'homme, et ensuite la damnation éternelle; et les biens sont la grâce, la gloire, et généralement tout ce qui concerne pour cette vie et pour l'autre notre salut. Nous devons espérer fermement de Dieu qu'il nous délivrera de tous ces maux, et qu'il nous communiquera tous ces biens.

II. Pour commencer par les premiers, qui sont les moindres, nous disons que nous devons attendre de sa bonté et de sa providence paternelle tout ce qui nous est nécessaire pour notre conservation en cette vie, notre nourriture, notre vêtement, notre logement et le reste de notre entretien. « Scit enim Pater vester,

« disait Notre-Seigneur, quia his omnibus indigetis « (Matth., 6, 32) : Car votre Père sait que vous avez « besoin de tout cela. » A la vérité, s'il a soin des oiseaux qui ne le connaissent point, et des hommes qui le méconnaissent, qui tous les jours blasphèment son saint nom, renversent ses autels et persécutent ses serviteurs, il n'oubliera pas ceux qui l'aiment et observent ses lois, mais il les pourvoira de tout ce que précisément il leur faut, sans les laisser manquer de rien. Qui dira qu'un pauvre villageois, si grossier qu'il soit, ne laissera pas mourir de faim et de soif la bête qui le sert, mais lui donnera tous les jours, matin et soir, du foin et de la paille, la mènera à l'herbe pour manger, et à la rivière pour boire; et que Dieu, dont la bonté, la sagesse et les richesses sont infinies, laissera celui qui s'emploie à le servir et à lui procurer de l'honneur dans l'indigence? L'épouse pour ce sujet disait de lui : « Læva ejus sub capite meo, et dextera « illius amplexabitur me (Cant., 2, 6) : Mon époux me « tient la main gauche sous la tête, et il m'embrasse « de la droite. » Par la gauche, elle entend, selon l'interprétation des pères [1], les biens temporels, et par la droite les éternels, et elle veut dire que Notre-Seigneur lui distribuera les uns et les autres, avec cette différence pourtant que ce sera de la gauche qu'il lui donnera ceux de cette vie, comme les moindres, et de la droite ceux de l'autre. « Sinistra ejus, dit « saint Augustin, sub capite meo, non enim me dese- « ret in temporalibus necessariis, sed tamen ipsa si- « nistra sub capite erit, non capiti præponetur, sed « sub capite erit, ut dextera ejus complectatur me « pollicens vitam æternam (In ps. 144) : Sa gauche « est sous ma tête, pour montrer qu'elle ne m'aban- « donnera point dans mes nécessités temporelles, mais

[1] Orig., hom. 2 ex duabus Ambros. in psalm. 118, serm. 14 etc.

« elle est sous ma tête, et non dessus, car c'est la « droite qui y est pour m'embrasser, c'est-à-dire « pour me promettre et me conférer la vie éternelle. »

Dieu donc nous donnera infailliblement tous nos besoins, et nous devons les espérer de lui avec confiance, et les lui demander dans cet esprit; que si quelquefois il nous laisse souffrir, s'il ne nous donne pas ou s'il nous ôte la santé, les biens, l'honneur, cela vient ordinairement de deux motifs : le premier que nous y avons trop le cœur, que nous les recherchons avec trop de passion et ne les mettons pas, comme l'épouse, sous la tête, mais dessus, en faisant plus de cas d'eux que des spirituels, et préférant l'accessoire au principal; le trop de soin que nous en avons nous en prive, et cette ardente volonté avec laquelle nous les poursuivons ôte à Notre-Seigneur celle qu'il aurait de nous les donner. Il nous a marqué l'ordre que nous devons observer : « Quærite primum, dit-il, regnum « Dei, et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis « (Matth., 6, 33) : Cherchez premièrement, et avant « toutes choses, les biens éternels et ce qui touche « votre salut, et puis n'ayez point peur, vous ne man- « querez point des temporelles. » Le second est parce que Dieu, dans les lumières de sa prescience, avec lesquelles il découvre ce que de tous cas posés il arriverait, connaît que ces biens nuiraient au juste pour l'acquisition de sa béatitude, et qu'au contraire le manque lui sera profitable et l'aidera grandement à l'obtenir. Car il est vrai que comme il est infiniment bon et miséricordieux, il ne prend point plaisir à voir en peine les hommes, et surtout les justes, qui sont ses enfants et ses amis; et ainsi nous devons tenir pour très-certain que les pertes, les opprobres, les maladies et toutes les afflictions qu'il leur envoie ne lui plaisent pas, en tant qu'elles sont afflictions et leur font du mal, mais en tant que par ce mal elles les

disposent à la possession des biens et de la gloire éternelle.

III. Secondement notre espérance doit briller dans les imperfections, les vicieuses inclinations, les mauvaises habitudes, les actions défectueuses, où pour manquer de connaissance, il n'y a point de péché, et choses semblables, qui travaillent non-seulement les pécheurs, mais encore les justes, et font perdre à plusieurs cette gaieté nécessaire au service de Dieu, et ce courage qu'il faut avoir pour y marcher d'un bon pas, leur abattant l'esprit, et les rendant tristes de se voir après tant de temps et tant de bons propos tomber toujours dans les mêmes défauts, sans espérance presque de s'en pouvoir jamais défaire. Mais il faut qu'ils relèvent leur espérance et se confient de tout leur cœur en la miséricorde de Notre-Seigneur, qui les assistera puissamment et leur donnera la grâce de s'affranchir de ces manquements, pourvu qu'ils veuillent un peu s'aider. Leur nature est bien gâtée, et leurs infirmités sont grandes, mais pourtant les remèdes le sont encore plus. Notre-Seigneur qui a déifié en lui notre nature, pourra bien les sanctifier en eux, et après avoir rendu les apôtres d'ignorants, de grossiers et d'imparfaits qu'ils étaient, des hommes très-sages, très-saints et ornés de toute sorte de perfection, il aura assez de pouvoir pour guérir leurs maux, pour fortifier leurs faiblesses et laver leurs souillures. Tous les jours il rend humbles les orgueilleux, patients les colères, débonnaires les vindicatifs, charitables les ennuyeux, et imprime les sentiments de la vertu à ceux qui auparavant n'étaient sensibles qu'à ceux du vice; pourquoi n'exercera-t-il pas les mêmes effets de bonté sur eux, s'ils veulent un peu agir et s'en rendre dignes? C'est l'espérance qui les y disposera. « Qui sperant in Do-« mino, dit Isaïe, mutabunt fortitudinem, assument « pennas sicut aquilæ; current, et non laborabunt;

« ambulabunt, et non deficient (Cap. 40, 31) : Ceux « qui espèrent dans le Seigneur changeront de force « et d'habitude, ils feront un nouveau corps et un « nouvel esprit, ils prendront des ailes pour voler à la « perfection, semblables à celles de l'aigle qui vole et « très-haut et très-vite; ils courront dans la carrière « des vertus sans peine, et ils y marcheront sans se « lasser, » parce que Dieu, comme le même prophète l'avait dit auparavant, qui de rien a créé l'univers et avec une seule parole a donné l'être à toutes les choses, et les a mises au point d'excellence où nous les voyons, « dat lasso virtutem et his, qui non sunt, fortitudinem, « et robur multiplicat, donne de la vigueur à l'homme « fatigué, réchauffe le courage à ceux qui l'ont perdu, « et les anime d'une nouvelle force. » Ces paroles sont fort douces, et pour ce sujet les Hébreux les avaient souvent à la bouche, et les mettaient même à la fin de leurs livres, mais, selon leur coutume, par abréviation, et prenant seulement les premières lettres des mots.

Notre-Seigneur dit de lui, par la bouche d'Ezéchiel : « Ego pascam oves meas, quod perierat, requiram : et « quod abjectum erat, reducam; et quod confractum « fuerat, alligabo; et quod infirmum fuerat, consolidabo « (Cap. 34, 15) : J'aurai soin de mes brebis comme un « bon pasteur, j'irai chercher ce qui est perdu, je ra- « mènerai ce qui est égaré, je panserai et banderai ce « qui est rompu, et je renforcerai ce qui est faible. » Et Isaïe dit ces aimables paroles que saint Matthieu emploie en preuve de la douceur de Notre-Seigneur : « Calamum quassatum non conteret, et lignum fumi- « gans non extinguet (Is., 42, 3; Matth., 12, 20) : Il « n'achèvera pas de rompre le roseau brisé, et n'étein « dra point la mèche qui fume. » Il veut dire que sa bonté et sa miséricorde seront si grandes qu'il ne méprisera point les âmes infirmes, vides et inconstantes comme les roseaux, et n'abandonnera point ceux qui

ont quelque fumée, c'est-à-dire quelque commencement de vertu, mais qu'il affermira ces roseaux légers, jusqu'à les rendre stables comme des colonnes, et allumera tout à fait cette mèche fumante, faisant faire de grands progrès à ces bons principes, et donnant la perfection à ce qui n'était qu'ébauché. « Cunctis, dit « saint Jérôme sur ce lieu, placabilis erit, et veniam « dabit peccatoribus, et qui vicini erant extinctioni, « Domini clementiâ servabuntur (In cap. 42 Isaïæ) : Les « effets l'ont montré, car tous ceux qui allaient à lui « pour trouver les remèdes de leurs misères, bien qu'ils « fussent tachés de beaucoup de défauts, et mêlassent « de grandes imperfections au bon mouvement qui les « y portait, il ne les rebutait pas, » il ne les grondait point pour ces manquements, et ne les éconduisait pas en leurs demandes, ni même ne différait point au lendemain de les ouïr; mais avec une suavité non pareille et une ineffable bonté il les accueillait, les écoutait, les consolait, accordait leurs requêtes, et allait perfectionnant en eux ce qui y était imparfait. Espérons donc en lui qu'avec la même suavité et bonté, et nous regardant avec les mêmes yeux, il fortifiera nos faiblesses, il illuminera nos ténèbres, il échauffera nos froideurs, il augmentera le feu que nous avons, et nous rendra par sa grâce victorieux de tout ce qui maintenant nous donne tant de peine. Ayons seulement soin d'y apporter quelque chose du nôtre, et ne nous attristons point de nous voir si pauvres. Comme nous devons éviter les désirs lâches et froids, qui tiennent une âme dans une langueur d'esprit sans avancer, nous devons aussi fuir ceux qui sont trop bouillants et précipités, qui font souhaiter la perfection sans règle ni mesure. La perfection est au haut d'une échelle aussi bien que Dieu sur celle de Jacob; on y monte par échelons, et comme nos corps n'acquièrent pas leur juste grandeur aussitôt qu'ils sont formés,

mais peu à peu, de même nos âmes n'arrivent point à l'excellence de la vertu tout d'un coup, mais par degré.

IV. La troisième chose sur laquelle notre espérance doit s'étendre sont tous les péchés, quelque grands et énormes qu'ils soient, nous confiant en Dieu qu'il nous en donnera le pardon, pourvu que nous le lui demandions, et nous mettions en état de le recevoir. Ce serait lui faire un sanglant outrage et l'offenser cruellement que d'en désespérer, car par là nous estimerions sa miséricorde moindre que nos péchés, bien qu'elle soit absolument infinie, et qu'auprès d'elle, et les nôtres, comme disait saint Chrysostome, et ceux de tous les hommes ne soient pas une paille dans un grand feu. Et puis son Fils Notre-Seigneur est venu expressément ici-bas pour nous obtenir ce pardon. Il s'est revêtu de notre chair pour nous fournir de quoi payer ce dont nous lui étions obligés, et il est notre médiateur pour nous réconcilier avec son Père. « Reconciliati sumus « Deo per mortem Filii ejus, dit saint Paul (Rom., 5, « 10) : Nous sommes réconciliés à Dieu par la mort de « son Fils; » son sang est un sang de réunion pour rejoindre et réunir ce qui était divisé, et ses souffrances sont la solde surabondante de nos dettes. En pesant cela saint Augustin dit ces paroles remarquables : « Quid misericordiùs intelligi potest, quàm cùm pec- « catori æternis tormentis damnato, et undè se redimat « non habenti, Pater dicat, accipe unigenitum filium « meum et da pro te; et ipse filius dicat, tolle me et « redime te : quid ergo justiùs, quàm cui datur pretium « majus omni debito, ut peccatum dimittat illi, qui « pro debito offert hoc pretium? Que peut-on concevoir « de plus miséricordieux et de plus capable de nous « donner de bonnes espérances, sinon que Dieu le Père « dise au pécheur condamné aux peines éternelles, et « n'ayant pas de quoi pour s'acquitter : Prends mon

« Fils unique, et paye-moi avec lui; et que le même « Fils ajoute : Je me donne à toi, donne-moi pour ton « rachat, je te fais possesseur de mes richesses et de « mes mérites, emploie-les librement pour satisfaire à « tes créanciers, et en tirer de bons acquits. Est-il donc « rien de plus juste que celui qui donne ces trésors in- « finiment plus grands que la dette, pardonne les « péchés à celui à qui il les donne? » Pour cela saint Paul appelle Notre-Seigneur notre espérance, et saint Ignace martyr, notre espérance parfaite et consommée (1 Tim., 11; ep. ad Smyr.). Ainsi, quand vous aurez péché et allumé contre vous la colère de Dieu, ayez incontinent recours à ce moyen, sauvez-vous dans cet asile. « Ingredere in petram, dit le prophète Isaïe, et « abscondere in fossa humo à facie timoris Domini « (Cap. 2, 10) : Entrez dans cette pierre, et vous cachez « là-dedans pour vous mettre à couvert de la vengeance « divine. » Et comme le grand Albuquerque, aux Indes orientales, se voyant en extrême péril sur mer et tout près de faire naufrage, prit un enfant sur ses épaules afin d'éviter, par l'opposition de cet innocent qu'il mettrait entre le ciel et lui, le châtiment que Dieu allait lancer sur sa tête pour le punir de ses offenses; opposez-lui ce cher fils et tous les travaux de sa vie et de sa mort, et servez-vous-en comme d'un bouclier impénétrable aux traits de sa justice.

De plus, quel sujet Notre-Seigneur nous donne-t-il de bien espérer en lui pour la rémission de nos fautes, si nous voyons comment il se comportait envers le pécheur, avec quel soin il les recherchait, avec quelle douceur et quelle gracieuseté il les accueillait, avec quelle patience il les écoutait, avec quelle affabilité il leur parlait, avec quel amour et quelle tendresse il les chérissait, et avec quelle clémence il leur pardonnait leurs péchés, comme il le montra pour la Samaritaine, Zachée, la femme adultère, la Magdeleine et tant

d'autres! C'est sur cette douceur et cette bonté qu'il faut jeter les yeux dans nos chutes pour nous relever. Car, comme dit saint Bernard (Serm. 38 in Cant.), ce qui empêche que plusieurs ne quittent leurs vices et ne se convertissent parfaitement à Dieu, c'est qu'ils se figurent qu'ils ont affaire à un Seigneur terrible, farouche et implacable; imagination très-fausse et bien contraire à sa miséricorde infinie et à la piété ineffable de son très-noble cœur. Pour la détruire, saint Paul se produit en exemple dans la première à Timothée, où après avoir déclaré comment il avait été blasphémateur et persécuteur de Jésus-Christ, et qu'il avait fait tous ses efforts pour exterminer sa mémoire, et que néanmoins il lui avait fait grâce, il dit : « Fi-
« delis sermo et omni acceptione dignus, quod Christus
« Jesus venit in hunc mundum peccatores salvos fa-
« cere, quorum primus ego sum; sed ideò misericor-
« diam consecutus sum, ut in me primò ostenderet
« Christus Jesus omnem patientiam ad informationem
« eorum, qui credituri sunt illi in vitam æternam
« (1 Tim., 15) : C'est une vérité très-assurée et digne
« d'être reçue avec tout l'amour et avec tous les remer-
« ciments possibles, que Jésus-Christ est venu en ce
« monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le
« premier et le plus grand, sur qui il a voulu exercer
« sa miséricorde, pour faire voir au plus énorme de
« tous, les richesses de sa bonté et de sa patience, pour
« servir de patron et donner du courage à tous les
« autres qui croiront en lui. » Sur quoi, dit sagement Théodoret, comme quand un médecin qui traite plusieurs malades à l'extrémité et se croient désespérés, rend par ses ordonnances et par ses soins la santé à celui qui est le plus bas, tous les autres commencent à respirer et à concevoir des espérances infaillibles du recouvrement de la leur; de même Notre-Seigneur, vrai médecin de nos âmes, ayant remis sur pied saint

Paul, qui était en un état si déplorable, et si parfaitement guéri de toutes ses infirmités, l'ayant comblé de tant de dons et si hautement sauvé, il donne sujet à tous les autres pécheurs, quelques péchés qu'ils aient commis, d'avoir recours à lui et de bien espérer de leur salut.

V. La dernière chose sur laquelle notre espérance doit se porter, est le point de notre prédestination, espérant que nous serons du nombre des élus et que Dieu nous sauvera : espérance parfois si grande et si forte chez quelques-uns, qu'elle leur lève presque tous les doutes de leur salut, qu'elle essuie tous les troubles et toutes les inquiétudes de leur prédestination, remplit leurs âmes d'un solide repos touchant ce point, et les fait vivre dans une attente de leur béatitude presque aussi assurée que s'ils la tenaient déjà. Non pas comme la sainte Écriture et les saints Pères disent, et que le concile de Trente l'a décidé (Sess. 6, cap. 9 et 16), que personne, en quelque éminence de vertu qu'il soit, puisse sans révélation particulière être certain tout à fait de son salut, et s'y appuyer avec autant de fermeté que sur les mystères de la foi, ou sur les choses que nos sens ou l'évidence de la raison nous font connaître, car toute la certitude qu'elle peut en avoir ne passe point la morale, qui étant fondée sur deux principes, dont l'un, à savoir la bonté, la puissance et les promesses de Dieu, est bien invariable, mais l'autre, qui est notre bonne vie et la correspondance à la grâce, est douteux et changeant, ne peut être par conséquent au point de certitude où sont les choses de la foi et les naturelles, ni nous donner des sûretés infaillibles, mais seulement fort grandes.

Or, les sources d'où découlent dans une âme cette assurance de son salut, et les lumières par lesquelles elle connaît moralement qu'elle est prédestinée, et présage son futur bonheur, sont une puissante aver-

sion de tout péché, si petit qu'il soit, un propos constant et résolu de ne jamais offenser Dieu, quand il faudrait perdre mille vies ; une vraie humilité de cœur, un détachement des créatures, une patience et une résignation dans ses maux, une charité cordiale du prochain, une dévotion spéciale envers la sainte Vierge, un amour sincère et ardent de Notre-Seigneur, et généralement l'assistance et la présence particulière du Saint-Esprit dans le cœur, qui s'y fait assez sentir par ses opérations. « Non accepistis, dit saint Paul, « spiritum servitutis in timore, sed accepistis spiri- « tum adoptionis filiorum, in quo clamamus Abba « Pater (Rom., 8, 15) : Vous n'avez pas reçu cet esprit « de crainte servile, mais un esprit d'amour, et le même « Saint-Esprit qui, par l'infusion de ses grâces et de « lui-même en vous, vous fait enfants adoptifs de « Dieu, et crier : Père ! Père ! » de sorte que, par son mouvement et par son inspiration, nous crions à Dieu, non pas tant de la bouche que du cœur, non tant de la voix que de l'esprit, touché de confiance filiale et d'amour : Père ! Père ! comme les petits enfants, par un certain instinct de nature, en reconnaissant leur père, l'embrassent tendrement, le chérissent, l'appellent d'une voix bégayante et enfantine, et lui disent sans cesse « papa, » ce que les serviteurs ne feront pas, parce qu'ils ne sont point ses enfants. « Ipse enim spi- « ritus, poursuit l'Apôtre, testimonium reddit spiri- « tui nostro, quod sumus filii Dei ; si autem filii, et « hæredes, hæredes quidem Dei, cohæredes autem « Christi : Car le Saint-Esprit nous rend témoignage, « et nous assure par ces signes que nous sommes en- « fants de Dieu ; si nous sommes ses enfants, nous « sommes ses héritiers et les cohéritiers de Jésus- « Christ. » Oh ! quel inestimable trésor ! oh ! quelle éclatante gloire ! oh ! quel sujet d'une consolation ineffable pour les serviteurs de Dieu, d'avoir en cette

vie une si grande et si ferme espérance de leur salut, qu'elle leur ôte toutes les frayeurs et toutes les défiances qu'ils pourraient en avoir, et dont les âmes serviles sont atteintes ; elle les délivre des appréhensions excessives de leur damnation, elle les tient en paix et en tranquillité là-dessus, et les console et les réjouit par l'attente comme infaillible de leur félicité éternelle. « Comparemus, si placet, dit saint Bernard, « thesauros regum, et fastigia regnorum, cum hujus- « modi fiducia. Nonne cuncta horum felicitas præ « tanti boni divitiis miseria reputabitur (Epist. 42 ad « Henric.)? Comparons, s'il vous plaît, les richesses « des rois et l'éclat de leur diadème avec cette con- « fiance ; n'est-il pas vrai qu'à les bien prendre, et à « les peser dans une juste balance, elles ne doivent « être estimées au prix d'elle qu'une pure misère ? »

SECTION II

LA PRATIQUE DE L'ESPÉRANCE.

I. Comment il faut pratiquer l'espérance. — II. En quoi.

I. Pour bien prendre l'espérance, il faut que l'âme retirée dans le secret de son cœur y conçoive la divine Majesté avec toutes ses perfections, et surtout avec celles sur lesquelles la vertu d'espérance est fondée, à savoir, sa toute-puissance, sa bonté, son amour, la fidélité dans ses promesses, avec la déférence qu'il a résolu de rendre aux mérites de son Fils; qu'elle considère attentivement que cette puissance est si grande, que de rien et avec une parole elle a fait l'univers, et pourrait avec autant de facilité en faire encore des millions plus grands; et encore en même temps toutes les forces des hommes, des démons et de toutes les créatures, avec toutes les mauvaises volontés et tous les efforts dont ils pourraient la combattre, et son salut,

quand elles iraient croissant à chaque moment pendant l'éternité, au double et au triple; et au contraire toutes ses faiblesses, ses pauvretés, ses ignorances, ses indispositions pour la vertu et la perfection, et tous les maux corporels et spirituels encore croissant à l'égal des forces de ses ennemis, que devant la puissance infinie de Dieu les forces de ses ennemis et ses faiblesses ne sont rien et pas tant qu'une petite plume qu'un vent violent emporte; qu'elle peut en un instant fortifier ses faiblesses par-dessus toutes les forces des créatures et affaiblir les forces des créatures au-dessous de toutes ses faiblesses, les anges, les hommes, les démons et tout ce qui est dans l'univers, n'ayant pas en la présence de Dieu la force d'un ciron, parce que ce sont essentiellement des néants, qui n'ont d'être et de pouvoir qu'autant que Dieu leur en donne et leur en conserve. Qu'elle sache que l'amour que Dieu lui porte est si grand, que quand celui de son père, de sa mère, de ses parents et de ses amis recevrait à chaque minute des accroissements au centuple, tout cet amour néanmoins, quoique si grand et si excessif, ne serait en comparaison de celui de Dieu envers elle que froideur et une ombre d'amour; que la fidélité qu'il garde en ses promesses est inviolable, et qu'il manquerait aussitôt d'être que d'y manquer; enfin, que les mérites de Notre-Seigneur, à cause de leur infinie valeur, ont la force de nous obtenir tout de lui.

Il faudra faire de grands actes de foi sur toutes ces vérités, se les imprimant vivement sans en douter en aucune façon, comme aussi de celle-ci qui nous est si souvent inculquée dans les saintes Lettres, que « celui « qui espère en Dieu n'est jamais confondu. Scitote, dit « le Sage, quia nullus speravit in Domino et confusus « est (Eccl.. 2, 11) : Aprenez qu'il n'est point encore « arrivé qu'aucun ait mis son espérance en Dieu et en « ait eu de la confusion. » — « Spes non confundit, dit

« saint Paul (Rom., 5, 5) : L'espérance ne confond per-
« sonne, » parce qu'elle ne trompe point; et le pro-
phète royal : « Universi qui sustinent te, non con-
« fundentur (Ps. 24, 3) : Tous ceux qui espèrent en
« vous ne seront point déçus dans leur attente. » C'est
pourquoi il avait dit auparavant : « Ad te, Domine,
« levavi animam meam, Deus meus in te confido, non
« erubescam (Ps. 24, 2) : Seigneur, j'ai élevé mon
« cœur vers vous, je me confie entièrement en votre
« bonté; je sais que ma confiance est bien placée, et
« qu'elle ne me fera point recevoir d'affront. » De plus
que l'âme envisage encore et conçoive bien les sui-
vantes : Dieu désire ardemment que nous ayons ces
bonnes opinions et cette haute estime de lui, et qu'il
le tient à grand honneur; qu'il veut que, fondés sur
ces vérités, nous espérions en lui pour tout, et que nous
lui demandions des choses grandes pour nous et pour
notre prochain, avec assurance infaillible de l'obtenir,
si c'est sa gloire et notre bien; et que nous n'aurons
jamais tant d'espérance ni tant de confiance en lui qu'il
en mérite et qu'il en désire.

II. Après ces lumières de l'entendement, il faudra
que la volonté qui en sera éclairée, désireuse de glo-
rifier Dieu par la vertu de l'espérance, en produise les
actes au plus haut degré qu'il lui sera possible; et pre-
mièrement, en récitant l'Oraison dominicale, où les
principaux points de cette vertu sont compris, et géné-
ralement dans toutes nos oraisons, que nous devons
animer d'une espérance parfaite, de voir accueillir nos
demandes. « Postulet, dit l'apôtre saint Jacques, in fide
« nihil hæsitans (Epist. 1, 6) : Qu'il demande avec con-
« fiance, sans flotter ni douter » s'il donnera ou ne don-
nera pas, mais étant sûr tout à fait qu'il donnera. Pour
y manquer, nos prières ordinairement sont sans effet,
tandis que celles des saints ont été efficaces et toutes-
puissantes; il n'y a rien de si difficile dont elles ne soient

venues à bout. Dieu dans cette connaissance, quand il a eu dessein de quelque chose, comme de châtier les pécheurs, avertissait, ainsi qu'il fit à Moïse, de ne point interposer ses prières, parce qu'elles en empêcheraient l'exécution et lui feraient tomber les armes des mains. Ainsi avant et même après nos prières, il sera très-bon de former de grands actes d'une confiance héroïque que Dieu nous donnera certainement ce que nous lui demandons, s'il est expédient, et nous y attendant d'une certaine façon, à l'exemple des saints, avec autant d'assurance que si nous le tenions déjà. « Fiat, « disait le Prophète royal, misericordia, Domine, « super nos, quemadmodum speravimus in te (Ps. « 32, 22) : Seigneur, faites-nous miséricorde, et « distribuez-nous vos dons selon que nous espérons « en vous, » c'est-à-dire, comme l'explique Théodoret, selon la grandeur de l'espérance que nous avons en vous, tellement qu'elle soit la mesure de vos libéralités, et que sur elle vous vous régliez pour nous faire du bien et nous accorder nos demandes. Et il faudra lui demander des choses grandes pour nous et pour les autres, car elles ne lui coûtent pas plus que les petites, et cela relève davantage l'opinion que nous avons de sa bonté et de son pouvoir, qu'il nous rende comme de très-nobles instruments de sa gloire pour l'honorer excellemment en cette vie et en l'autre, qu'il nous fasse la grâce d'opérer de grandes choses pour son service; qu'il nous donne une humilité très-profonde par sa connaissance et par la nôtre, une patience qui nous fasse porter constamment tous nos maux, une mansuétude qui nous rende doux et paisibles dans les injures, une obéissance parfaite de volonté et de jugement à nos supérieurs, un grand don d'oraison, et de cette oraison qui nous rende meilleurs, plus mortifiés et plus détachés des créatures; et par-dessus tout un amour ardent envers lui et notre prochain, et qu'il

fasse mourir en nous tous les mouvements de la nature corrompue, pour n'y faire vivre et régner que ceux de sa grâce. Ajoutons à chaque demande, que nous espérons de sa bonté cette faveur; et bien qu'il ne doive point nous la donner au point d'éminence que nous la lui demandons, parce que cela ne serait peut-être pas selon les ordres de sa providence, notre espérance toutefois l'obligera de nous la donner plus abondamment qu'il ne ferait.

De plus, après les actes de foi que nous avons mis ci-dessus touchant les quatre fins dernières, on pourra exercer ceux-ci de l'espérance; après celui de la mort, où vous avez dit : Je crois fermement que je mourrai, vous ajouterez : J'espère aussi, mon Seigneur tout-puissant et tout bon, que par les mérites de votre très-sainte mort, vous me donnerez la grâce de bien mourir, et d'entrer par cette porte dans la béatitude que vous m'avez gagnée. Pour le jugement : Oui, je crois que je serai présenté devant votre tribunal, pour y rendre compte de ma vie, et j'espère par votre miséricorde recevoir une sentence favorable. Pour le paradis : Je le crois, et j'ai espérance de posséder ce bonheur, et de vous rendre avec les bienheureux, pendant tout l'éternité, les honneurs, les louanges, les adorations, les actions de grâces et les services qui vous sont dus. Ainsi de l'enfer, espérant qu'il nous en garantira.

Pour la Providence, après l'acte de foi que nous en avons donné, vous direz : J'espère parfaitement en la Providence divine, et j'ai une confiance entière que Dieu prendra un soin paternel, maternel, et très-particulier de moi, de mon corps, de mon âme, de ma santé, de mes maladies, de mes demeures, de mes occupations, de mes afflictions, de ma vie, de ma mort et de tout ce qui peut me toucher pour le temps et pour l'éternité, jusqu'à la chute du moindre de mes che-

veux. Oui, j'ai une espérance vive et inébranlable en Dieu pour tout cela, qu'il conduira et fera réussir le tout à sa plus haute gloire et à mon plus grand bien. « Reposita est hæc spes mea in sinu meo. Dominus « regit me, et nihil mihi deerit (Job, 19, 27 ; Ps. 22, 1). « Le Seigneur pense à moi et me gouverne, rien ne « me manquera. » Et ainsi je vis en un grand repos d'esprit pour tout, recevant avec respect et honneur les événements présents, et attendant avec tranquillité les futurs.

our le pardon de vos péchés vous direz : Quoique le nombre excessif et l'énormité de mes offenses me rendent tout à fait indigne de pardon, en jetant néanmoins les yeux sur l'abîme de votre bonté et de votre miséricorde, ô Dieu tout-puissant, tout pitoyable et tout bon, je l'espère de vous. En vous voyant, pour mon salut, mourir sur une croix, et verser avec tant de douleur et tant d'amour tout le sang de vos veines, comment voulez-vous qu'après cela je me désespère? ô vous, qui avec tant de bonté avez pardonné et les publicains, et les femmes débauchées, et les larrons, et vos amis infidèles, et qui avez reçu à bras ouverts avec tant de pitié et d'attendrissement l'enfant prodigue, lorsqu'ils vous requirent pardon. Hé! mon Seigneur, ne m'avez-vous pas convié d'espérer autant pour la rémission de mes péchés de votre bonté et de votre miséricorde infinie, qui n'est point accourcie?

Pour le salut et pour la persévérance finale : J'espère, mon très-doux et très-bon Seigneur, que malgré mon indignité, vous me ferez pourtant cette faveur signalée, digne de votre libéralité et de votre magnificence, de vivre et de mourir en votre grâce, et que je serai du nombre des élus. J'ai une confiance si ferme que votre bonté me sauvera, qu'il me semble que je le tiens déjà; vous répandez en mon cœur un esprit qui me fait vous crier : Père! Père! et regarder comme

assuré l'héritage du ciel, que les mérites de votre cher Fils m'ont acquis. Remarquez que ces grands actes de confiance, concernant le point de sa prédestination, et l'assurance de son salut doivent toujours être empreints d'une crainte filiale, qui néanmoins ne leur nuit pas, mais plutôt leur donne plus de force; comme un bon fils peut craindre d'être chassé de la présence de son père et déshérité, sans toutefois le craindre, parce qu'il est bon fils, obéissant aux commandements de son père, et qu'il le veut toujours être. C'est là-dessus que nos espérances doivent être fondées, après la grâce et la miséricorde de Dieu, qui est le premier et le principal fondement. « Sacrificate sacrificium justitiæ, dit « le Prophète royal, et sperate in Domino (Ps. 4, 6) : » Que saint Augustin explique ainsi, « recte vivite et « sperate : Sacrifiez des sacrifices de justice, c'est-à-« dire, menez une vie juste et vertueuse, » et exercez les bonnes œuvres, et de cette façon espérez dans le Seigneur, vos espérances seront bien fondées. Et le même dit encore ailleurs : « Spera in Domino, et fac « bonitatem (Ps. 36, 3) : Espérez en Dieu et faites le « bien. »

Il sera bon de se figurer parfois abandonné ou même persécuté de tous les hommes, et dans un abandon de tous les secours des créatures, comme Job, saint Martin, saint François-Xavier, et semblables; et puis, dans cette conjoncture, produire à leur exemple des actes d'une haute confiance en Dieu. Et quoique ces rencontres ne soient pas effectivement, mais seulement dans notre imagination qui se les représente, et par conséquent que les actes d'espérance ne soient à beaucoup près si difficiles, néanmoins, s'ils se forment bien, et avec une forte représentation de la chose, ils serviront grandement pour les faire, quand la nécessité nous y obligera, tout ainsi qu'on s'exerce dans une salle à faire des armes avec des fleurets, avant de venir dans la

campagne à l'arme blanche; l'un sert d'instruction et de disposition à l'autre, pourvu que l'on s'y prenne comme il faut.

De plus, pour exercer les actes de l'espérance, et s'armer contre les tentations du désespoir, il sera fort profitable de se rendre familiers quelques traits de cette vertu tirés de l'Ecriture sainte, et surtout des Psaumes, qui en sont tout semés. Saint Grégoire de Nysse raconte que le grand saint Ephrem (in ejus Vita) avait presque toujours à la bouche ces paroles : « In ipso « speravit cor meum, et adjutus sum; quoniam spe- « rantem in Domino misericordia circumdabit (Ps. « 27, 7; 31, 10) : Mon cœur a espéré en lui, et il « m'a secouru, parce que la miséricorde environnera « et protégera celui qui met sa confiance dans le « Seigneur. » Vous pourrez encore vous servir de « celles-ci : Tu es qui extraxisti me de ventre, spes « mea ab uberibus matris meæ; in te projectus sum « ex utero, ne dicesseris à me; mirifica misericor- « dias tuas, qui salvos facis sperantes in te; custodi « me ut pupillam oculi, sub umbra alarum tuarum « protege me; quare tristis es anima mea, et quare « conturbas me? spera in Deo, in verba tua super- « speravi; adjutor et susceptor meus es tu, et in ver- « bum tuum supersperavi (Ps. 21, 10; 16, 7; 42, 5; « 118, 74 et 114) : C'est vous qui êtes mon unique « espérance depuis mon berceau, qui m'avez tiré du « sein de ma mère, et tenu sous la tutelle de votre « providence, ne m'abandonnez point, faites reluire « sur moi vos plus grandes miséricordes; ô vous ! « qui aidez puissamment tous ceux qui espèrent en « vous, conservez-moi comme la prunelle de votre « œil, et retirez-moi à l'ombre de vos ailes; pourquoi, « mon âme, es-tu triste, et troubles-tu mon repos? « Espère dans le Seigneur, et n'aie point peur : j'ai « une ferme et parfaite confiance dans les promesses

« que Dieu m'a faites, il est mon recours et mon pro-
« tecteur, et j'ai établi toutes mes espérances en sa
« parole, » c'est-à-dire, comme l'explique saint Ambroise, en son Fils incarné.

« Domine virtutum, beatus homo qui sperat in te;
« bonum est confidere in Domino quàm confidere in
« homine; bonum est sperare in Domino quàm spe-
« rare in principibus (Ps. 83, 13; 117, 8); » et comme dit Jérémie : « Maledictus homo qui confidit in ho-
« mine, et ponit carnem brachium suum, et à Domino
« recedit cor ejus, erit enim quasi myricæ in deserto,
« et non videbit cùm venerit bonum, sed habitabit
« in siccitate in deserto, in terra salsuginis et inhabi-
« tabili (Jerem., 17, 5). O Seigneur des vertus! bien-
« heureux celui qui espère en vous; oh! qu'il est bien
« meilleur de mettre en vous son attente que dans
« l'homme, et même dans les princes et les monarques.
« Maudit celui qui se confie en l'homme et s'appuie sur
« un bras de chair, et non sur le pouvoir de Dieu; il
« sera comme la bruyère dans une solitude et une terre
« sèche; il ne portera aucun fruit, il n'aura point part
« au bien dont les autres jouiront, mais il sera aban-
« donné à toutes sortes de malheurs. » Ensuite il poursuit : « Benedictus vir qui confidit in Domino, et erit
« Dominus fiducia ejus, et erit quasi lignum quod
« transplantatur super aquas, quod ad humorem mittit
« radices suas, et non timebit cùm venerit æstus, et
« erit folium ejus viride, et in tempore siccitatis non
« erit sollicitum; nec aliquando desinet facere fruc-
« tum : Béni et fortuné l'homme qui met tout son
« espoir dans le Seigneur; il sera comme l'arbre
« planté le long des eaux, qui a le pied toujours hu-
« mide, d'où il ne craint point l'ardeur du soleil; il
« n'est pas en peine durant les sécheresses, mais il
« est en tout temps revêtu de feuilles, et en sa saison
« chargé de fruits. » Nous ajouterons à ceci les pa-

roles remarquables que Rabsacès, capitaine général de l'armée de Sennachérib, roi d'Assyrie, dit au roi Ezéchias, assiégeant la ville de Jérusalem, et que nous devons appliquer à tous ceux qui se confient aux créatures: « Ecce confidis super baculum arundineum istum, « super Ægyptum, cui si innixus fuerit homo, intra« bit in manum ejus et perforabit eam (Is., 36, 6) : « Tu es bien abusé, pauvre prince, car en te fiant au « secours de l'Egypte, tu t'appuies sur un roseau « rompu qui t'entrera dans la main et te la percera. »

SECTION III

CONCLUSION DU SUJET.

I. Raisons pour nous porter à l'exercice de l'espérance. — II. Les réprimandes de Dieu. — III. Notre faiblesse. — IV. Le profit de cette vertu. — V. Qui remplit l'âme de l'assurance de son salut et d'une joie ineffable. — VI. D'une force merveilleuse. — VII. Elle obtient tout de Dieu. — VIII. Elle lui rend un très-grand honneur.

I. Puisqu'il en est ainsi, mettons toutes nos espérances en Dieu, et pratiquons-en les actes, et souvent et au plus haut degré qu'il nous sera possible. « Ut quid, « si hæc sapimus, dit saint Bernard, cunctamur abji« cere spes miseras, vanas, inutiles, seductorias, et huic « uni tam solidæ, tam perfectæ, tam beatæ spei totâ « devotione animi, toto fervore spiritûs inhærere? si « quid illi impossibile, si quid vel difficile est, quære « aliud in quo speres, sed verbo omnia potest (Serm. « 19, in psalm. Qui habitat) : Pourquoi, si nous goû« tons ces vérités, différons-nous de nous défaire de « ces espérances misérables, vaines, inutiles et trom« peuses, que nous avons établies sur les créatures, et « de nous arrêter tout à fait et de tout notre cœur à « cette unique espérance, si solide, si parfaite et com« blée de tant de biens? S'il se trouve quelque chose

« d'impossible, ou même de difficile à Dieu, je suis « content que vous cherchiez un autre en qui vous « mettiez votre attente; mais il peut tout, et avec une « parole. » — « Teneamus, nous prêche saint Paul, « spei nostræ confessionem indeclinabilem, fidelis « enim est qui repromisit (Hebr., 10, 23) : Ancrons-« nous dans une espérance ferme et inébranlable, et « tenons pour tout assurées les promesses que Dieu « nous a faites, parce qu'il est fidèle. »

II. Saint Thomas dit fort sagement (lib. 2. Erud. princip., cap. 5) qu'une chose qui doit grandement nous porter à espérer parfaitement en Dieu, est que si souvent, et avec des paroles si pressantes, il nous y convie dans ses Ecritures; et même saint Grégoire le Grand (lib. 26 Moral., cap. 12) dit qu'il n'a pas d'autre but que de nous fortifier dans les souffrances des maux présents par l'espérance des biens futurs. « Quare Dominus, dit saint Augustin, rapporté par le « docteur Angélique, toties nos ad innitendum sibi « moneret si supportare nos nollet? non est illusor « Deus, ut se ad supportandum nos se offerat, et nobis « innitentibus ei se subtrahat : Notre-Seigneur ne « nous avertirait pas si souvent de nous appuyer sur « lui, s'il n'avait envie de nous porter; ce n'est pas un « moqueur qui s'offre à nous soutenir, et qui, quand « nous nous approcherons, se retirera. »

III. Or, outre ces avertissements que Dieu nous fait d'espérer en lui, il y a plusieurs autres choses qui nous y obligent; et en premier lieu, notre propre infirmité, qui est si grande, que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, que le moindre vent est capable de nous renverser, la moindre affliction de nous abattre et les plus faibles ennemis de nous vaincre. Il faut donc que hors de nous-mêmes nous cherchions du secours et des forces, non dans les créatures qui sont des néants comme nous, mais en Dieu qui seul

peut tout. C'est de lui que nous devons les attendre. « Sperate in Domino, dit Isaïe, in seculis æternis, in « Domino Deo forti in perpetuum (Cap. 26, 4) : Es- « pérez à jamais dans le Seigneur, qui a un éternel et « un infini pouvoir. » Les enfants qui n'ont pas encore la force de marcher, ou même de se tenir debout, sont instruits par la nature à se prendre à quelque chose, qui est près d'eux, pour éviter une chute, autrement inévitable. « Erubescere debet adultus, dit « saint Thomas, employant cette comparaison à ce « même propos, si nesciat facere, quod naturaliter « facit infans : L'homme doué de raison doit rougir « de honte s'il ne sait pas faire ce que naturellement « fait un enfant, » se tenant à Dieu pour ne pas tomber, et s'appuyant sur son bras tout-puissant. « Qui « ambulant in tenebris, dit Isaïe, et non es lumen ei, « speret in nomine Domini, et innitatur super Deum « suum (Cap. 50, 10) : Que celui qui marche dans « l'obscurité de cette vie, et parmi les ténèbres des « afflictions dont elle est pleine, espère dans le Sei- « gneur et s'affermisse sur lui, » comme quelqu'un qui va de nuit, touche la muraille pour se conduire et ne point tomber.

IV. De plus, l'espérance est d'un très-grand mérite; elle nous acquiert des trésors inestimables de grâces et de richesses spirituelles, parce que c'est une vertu très-noble et excellente, et qui tient, comme nous avons dit, le second rang parmi les théologales, qui sont les plus parfaites de toutes. C'est pourquoi saint Paul nous dit : « Nolite amittere confidentiam ves- « tram, quæ magnam habet remunerationem (Hebr., « 10, 35) : Ne perdez point votre confiance, à laquelle « sont préparées de grandes récompenses; » toutes ses actions portent leurs couronnes, et vous n'en ferez jamais une qui ne vous enrichisse.

V. Elle remplit l'âme d'une ferme assurance de son

salut et de sa béatitude, car, comme nous promet David, « Salvos facit sperantes in se (Ps. 16, 7), Dieu « sauve ceux qui espèrent en lui. » O douces paroles! Et ensuite elle les comble d'une paix merveilleuse et d'un contentement ineffable. « Lætentur omnes, s'écrie « le même prophète, qui sperant in te; in æternum « exultabunt et habitabis in eis (Ps. 5, 12) : Que ceux « qui se confient en vous se réjouissent; oh! qu'ils en « ont sujet! leur joie sera éternelle, parce qu'éternel- « lement vous demeurerez en eux. » Et ailleurs parlant de soi il dit : « Dedisti lætitiam in corde meo, quoniam « tu, Domine, singulariter in spe constituisti me « (Ps. 4, 7 et 10) : Vous faites, mon Seigneur, nager « mon cœur dans un torrent d'allégresse, qui prend « son origine de la vive confiance que vous m'avez « donnée en votre bonté. » Aussi saint Paul dit : « For- « tissimum solatium habemus qui confugimus ad te- « nendam propositam spem, quam sicut anchoram « habemus animæ tutam ac firmam (Hebr., 6, 18) : « Nous avons une très-puissante consolation, fondée « sur notre espérance, dont nous nous servons comme « d'une ancre sacrée pour affermir le vaisseau de notre « salut contre les flots et les orages de cette vie. » En effet, l'espérance d'un grand bien ne peut être sans une grande joie, parce qu'il n'est rien qui approche plus près de la jouissance du bien désiré, qui est la première et principale source de la joie, que l'attente assurée d'en jouir. Saint François-Xavier travaillant dans l'île Maurique (Liv. 2 de ses Lettres, lett. 6), dont nous avons parlé ci-dessus, écrit à nos pères et frères de Rome : Ah! mes très-chers frères, que ces périls et ces incommodités souffertes pour le service de Jésus notre bon maître, sont des trésors abondants de biens et de délices de l'esprit! de telle sorte qu'on croirait que ces îles ont été faites pour y perdre les yeux à force de pleurer d'aise et de joies spirituelles. Certainement,

il a plu à Dieu de départir à mon âme divers goûts et contentements intérieurs; mais j'avoue que je n'en ai jamais ressenti ni de si tendres, ni de si continuels qu'ici; et que de tous les travaux et hasards de ma vie, les plus légers et les plus délicieux m'ont semblé ceux que j'encourais ici, quand je parcourais des îles envahies par la rage des ennemis, pleines de la trahison des amis, destituées de tous moyens d'y vivre ni sain ni malade; bref, des îles tellement faites, qu'on aurait bien mieux réussi de les nommer les îles de l'espérance en Dieu que les Mauriques.

De cette joie dont l'espérance embaume une âme vient la constance à faire et à souffrir tout ce qui est nécessaire pour obtenir le bien espéré. C'est pourquoi l'Apôtre lie ces deux choses ensemble : « Spe gaudentes, in tribulatione patientes (Rom., 12, 12) : L'espérance vous rendra joyeux, et ensuite patients dans « vos maux. » — « Labores, dit saint Augustin, non « sunt sine gaudio propter spem, modò nos ipsi labores « jucundant, et lætos nos faciunt de spe (In ps. 127) : « Les travaux ne sont pas sans plaisir à cause de l'espérance; les peines que nous prenons maintenant nous « sont agréables, à raison de l'attente du bien qui nous « est promis. »

VI. Bien plus, l'espérance communique une force admirable et un courage invincible pour faire de grandes choses pour soi et pour les autres. « Qui confidunt in Domino, chante David, sicut mons Sion « (Ps. 124, 1) : Ceux qui établissent fermement leur « confiance dans le Seigneur ne seront pas plus émus « de tous les efforts de leurs adversaires, que la montagne de Sion par les tempêtes. » Et il dit de lui-même : « In Domino sperans non infirmabor (Ps. 25, 1) : « Si j'espère en Dieu, rien ne m'abattra; » il n'y aura point de puissance qui puisse me renverser, je serai victorieux de tout. « Magna audent, dit saint Bernard

« parlant de ces âmes pleines de confiance, quoniam « magni sunt, et quæ audent, obtinent, magna siqui- « dem fides, magna meretur. Et quatenùs in bonis « Domini fiduciæ pedem porrexeris, eatenùs posside- « bis; istiusmodi magnis spiritibus magnus occurrit « sponsus, et magnificabit facere cum eis (Serm. 32 in « Cant.) : Elles entreprennent de grandes choses, parce « qu'elles sont grandes, et en viennent heureusement « à bout, car la grande confiance mérite beaucoup. Et « plus vous avancez le pied de l'espérance dans les « biens du Seigneur, plus vous en obtenez; l'époux « divin confère de grandes grâces à ces âmes nobles « et courageuses, et fait des choses admirables en elles « et par elles. » Saint Charles Borromée étant détourné par plusieurs de penser à la réforme de quelques religieux de son diocèse fort déréglés, qui l'assuraient que s'il voulait l'entreprendre, il n'y irait pas moins que de sa vie, répondit ces paroles généreuses dignes d'éternelle mémoire : Quoi donc! est-ce pour le néant qu'il y a un Dieu au monde? j'irai, et j'irai hardiment, malgré tous les dangers dont vous dites que je suis menacé ; Dieu prendra le soin de me défendre, puisque c'est une affaire qui regarde son service ; s'il en a autrement ordonné, je mourrai volontiers pour lui. Armé de cette confiance, il mit ordre aux déréglements, et Dieu ne manqua point de le secourir en l'extrême péril où il se trouva. Car un de ces malheureux lui ayant de fort près tiré entre les deux épaules un coup d'arquebuse, pendant qu'il priait, le coup qui devait le percer et le tuer sur place, ne fit que percer ses habits et s'amortit contre la peau, lui imprimant seulement quelques marques livides en témoignage de la protection de Dieu en qui il s'était confié. Saint Grégoire de Nysse raconte que saint Grégoire, surnommé le Thaumaturge, s'était retiré avec son diacre sur une colline pour éviter la persécution de Dèce, qui était extrême-

ment violente; ayant été trahi par quelques-uns, comme il se vit investi de tous côtés de gens qui étaient venus pour le prendre, il dit au diacre de vivifier vigoureusement sa confiance en Dieu, et à son exemple d'élever les bras et les yeux au ciel, et puis de n'avoir point peur, se tenant ferme sur ses démarches sans remuer, quand même il verrait les persécuteurs approcher. Là-dessus, levant tous deux avec une très-ferme espérance leurs cœurs, leurs bras et leurs yeux vers Dieu, ils commencèrent à le prier; Dieu favorable à leur demande, les mettant à couvert sous l'abri de ses ailes, éblouit tellement ceux qui les cherchaient, qu'ils les prirent pour deux arbres, et ils furent ainsi contraints de retourner sans leur faire autre mal. Voilà la force et le courage que fournit cette haute confiance en Dieu pour opérer de grandes choses.

Elle est aussi entièrement nécessaire. « In silentio « et spe erit fortitudo vestra, dit le Saint-Esprit (Is., « 30, 15). Vous serez forts et capables des actions « plus relevées, si vous vous tenez tranquilles dans le « silence et si vous espérez. » Saint François-Xavier (Epist. 7, liv. 3), en qui, comme nous avons dit ci-dessus, cette vertu brillait à un très-haut degré, écrivant à nos pères de Goa de son voyage du Japon, dit, entre autres choses, que le diable lui représentait une infinité d'objets effroyables pour l'intimider et lui faire perdre la confiance qu'il avait en Dieu, mais que Dieu par sa bonté lui fit lors même connaître beaucoup de secrets touchant les vaines craintes et les terreurs paniques dont Satan épouvante les âmes timides, et qu'il lui enseigna tout ensemble les remèdes. Le principal est de tenir toujours bon, et de se raidir avec un grand courage contre toutes ces alarmes et tous ces assauts de l'ennemi, se défiant absolument de ses forces, et s'appuyant sur celles de Dieu avec une ferme assurance de son secours, prenant bien garde qu'ayant

un tel support, et étant soutenu d'un tel protecteur, on ne se montre peureux, mais résolu, et qu'on se promette infailliblement la victoire, se souvenant que le diable n'a de pouvoir que ce que Dieu lui en donne. Il faut donc, en semblables rencontres, craindre beaucoup plus notre peu d'espérance que la force de l'ennemi. Et dans la lettre précédente adressée à la compagnie qui était à Rome, après avoir expliqué les dangers extrêmes du voyage du Japon qu'il allait entreprendre, à cause des bancs de sable, des pointes de rochers inconnus et cachés sous les eaux, des corsaires chinois, des tempêtes furieuses dont cette mer est agitée, et qui font que les pilotes estiment bienheureux ceux qui de trois navires peuvent en sauver un ou deux, il ajoute : Considérant à part moi tous ces périls, une crainte souvent a saisi mon esprit, qu'un jour peut-être les religieux de notre compagnie, qui auront bien étudier, s'ils viennent au Japon, ne jugent qu'il y a de la témérité, et que c'est vraiment tenter Dieu que de vouloir traverser une mer si farouche et si dangereuse, qui perd et dévore tant de navires. Toutefois, après y avoir bien pensé, je changeai ma crainte en confiance, m'assurant que nos pères seront aussi vertueux que savants, et que la ferveur du Saint-Esprit se mêlera à la froideur de cette sagesse humaine, qui suit ordinairement la doctrine ; car autrement la science portera beaucoup plus de dommage que de profit. Certainement j'ai presque toujours devant les yeux de l'esprit une chose que j'ai souvent ouï dire à notre très-bon et vénérable père Ignace, qu'il faut que les religieux de notre compagnie s'efforcent en toutes façons de se quitter eux-mêmes, de se vaincre et de se défaire de toutes ces considérations et de toutes ces vaines frayeurs que la nature et l'amour-propre jettent dans l'esprit, pour l'empêcher de se fier entièrement en Dieu et de mettre en lui toute son espérance. Et

puis, il fait cette remarque importante, comme il y a bien à dire de la confiance en Dieu que pensent avoir ceux à qui rien ne manque, et celle de ceux qui s'abandonnant entièrement à la divine Providence, par un désir de servir et d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ, se dépouillent de toutes les choses jusqu'aux plus nécessaires; aussi y a-t-il une grande différence de l'espérance qu'ont en Dieu d'une part ceux qui ne sont en aucun péril de leur vie, et de l'autre côté ceux qui pour sa gloire et le bien de son service se fiant purement en sa grâce, vont chercher la mort dans les dangers les plus évidents qu'ils pourraient éviter aisément s'ils voulaient. Et je crois que la récompense de ceux-ci est merveilleuse, en ce que, s'exposant volontiers à de perpétuels dangers de perdre la vie pour gagner de la gloire à Dieu, ils arrivent en peu de temps à un grand mépris de cette vie, et montent à un très-haut degré d'un véritable amour de Dieu.

VII. De plus, l'espérance obtient de Dieu tout ce qu'elle s'en est promise; il n'est rien qu'elle n'emporte. Le Prophète royal voulant le faire entendre aux hommes, introduit la divine Majesté, qui parle de la sorte : « Quoniam in me speravit, liberabo eum; protegam eum quoniam cognovit nomen meum; clamabit ad me et ego exaudiam eum; cum ipso sum in tribulatione, eripiam eum, et glorificabo eum (Ps. 90, 14) : Je le délivrerai de la peine où il est, parce qu'il a espéré en moi; je le protégerai, parce qu'il a invoqué mon nom; s'il me prie, j'exaucerai ses prières, et je serai avec lui dans ses afflictions, d'où je le tirerai et lui donnerai la grâce de faire des actions glorieuses, et après je le rendrai bienheureux. » Notre-Seigneur dit à la louange de sainte Gertrude (lib. 1 Vitæ, cap. 11), à une personne dévote qui lui avait demandé quelque faveur, mais sans effet : J'ai différé d'exaucer ta prière, parce que tu ne te con-

fies point parfaitement en ma bonté, comme mon élue Gertrude, à qui pour ce sujet je ne refuserai jamais rien de tout ce qu'elle me demandera. En effet cette sainte avait une confiance si grande en Dieu, que jamais enfant ne l'eut telle en son père ni en sa mère, et si ferme, qu'aucune tentation ni aucun accident ne pouvait l'ébranler, et elle-même l'estimait comme la source de tous les biens qu'elle recevait. Et à parler sainement, si nous voyons quelqu'un espérer de nous du secours dans ses maux, et avoir tant d'opinion de notre charité, que quoiqu'il soit abandonné de tous nous l'assisterons, nous ferions tous nos efforts pour l'aider, si nous avions tant soit peu de bon naturel, et un tigre même, pour ainsi parler, s'en émouvrait, parce qu'en cela il nous donne une marque évidente de l'estime qu'il fait de notre vertu, et nous honore grandement. La même sainte, un jour des Innocents, ayant peine à se préparer à la sainte communion, à cause de beaucoup de pensées qui troublaient le repos de son esprit, et demandant là-dessus à Notre-Seigneur son assistance, reçut cette douce et remarquable réponse : Si quelqu'un assailli de tentations vient à moi avec une ferme espérance, il est de ceux dont je dis : Celle-ci est ma colombe unique, et choisie entre mille, qui avec un de ses yeux a percé mon cœur divin; de sorte que si je savais ne pouvoir l'aider, ce me serait une désolation si ennuyeuse, que toutes les délices du ciel ne pourraient l'adoucir; et cet œil de mon élue est la confiance assurée qu'elle a en moi que véritablement je sais, je puis et je veux lui être fidèlement présent en toutes choses pour l'assister, et qui fait une si grande force à ma piété, que je ne puis nullement m'éloigner d'elle.

Les saintes Lettres (2 Paralip., c. 13) nous racontent qu'Abia, petit-fils de Salomon, et roi de Juda, combattit en bataille rangée le roi d'Israël Jéroboam,

avec un si heureux succès, que bien que ses troupes fussent moindres de la moitié, il défit complétement cinq cent mille hommes, et tous braves soldats; ce fut une des plus mémorables victoires qui aient jamais été remportées : elles en assignent la cause à l'espérance que les enfants de Juda eurent en Dieu : « Eo « quod, disent-elles, sperassent in Domino Deo pa- « trum suorum. » Au contraire, elles rapportent le malheur de Saül au peu d'espérance qu'il eut en sa divine Majesté. « Eo quod, ce sont leurs termes, « non speraverit in Domino, propter quod interfecit « eum, et transtulit regnum ejus ad David, filium « Isaï (1 Paral., 10, 13) : Il l'a fait misérablement « périr et lui a enlevé le royaume qu'il lui avait donné, « pour le passser à David et à sa postérité, parce qu'il « n'avait point espéré dans le Seigneur. » Le confesseur de sainte Lydvine étant un jour allé visiter cette sainte (Sur., in Vita S. Lyd., 14 april.), et discourant avec elle de la certitude de notre salut et du purgatoire, lui dit qu'il choisirait de bon cœur de brûler en purgatoire autant d'années qu'il y avait de grains de moutarde dans une écuelle qu'il montra, et qui en était pleine, la sainte le reprenant doucement, lui dit : Ah! mon père, vous ne faites pas bien de jeter si fort les yeux sur la justice de Dieu, il faut les arrêter davantage sur la miséricorde. Et l'histoire dit que ce bon prêtre, grand serviteur de Dieu, d'ailleurs, venant quelque temps après à mourir, la sainte eut révélation qu'il avait été plus longuement en purgatoire pour cette parole, et pour n'avoir pas eu assez de confiance en la bonté de Dieu.

VIII. Enfin, cette généreuse confiance procure à Dieu Notre-Seigneur un très-grand honneur, parce qu'elle ne peut émaner que d'une idée fort relevée que l'on forme de ses perfections. Nous ne pouvons douter que Dieu ne veuille que nous le croyions très-puissant, très-

bon, très-libéral, très-fidèle en ses promesses, et que nous fassions un cas infini des mérites de son Fils, et qu'il ne se tienne honoré quand nous avons ces opinions de lui. L'espérance le fait, et d'autant plus qu'elle est plus excellente. « Ego autem semper spe-« rabo, chante David, et adjiciam super omnem lau-« dem tuam (Ps. 70, 14) : J'espérerai toujours en « vous, et par ce moyen je vous procurerai de la gloire « et des louanges nouvelles. » Ce peut être encore l'effet d'un grand amour qu'on lui porte, puisque l'amour pousse continuellement l'âme aimante à honorer et glorifier de plus en plus Notre-Seigneur, et par les sublimes pensées qu'il lui donne de son pouvoir, de sa bonté et de sa libéralité, et par les témoignages qu'elle en a reçus, il lui donne sujet d'espérer tout de lui; ainsi saint Paul dit : « Caritas omnia sperat « (1 Cor., 13, 7) : La charité espère tout. » Et saint Ignace, martyr, écrit dans le même sens aux Magnésiens : Vous montrez véritablement à Dieu et à Jésus-Christ que vous les aimez, vous confiant en eux parfaitement. Pour ces raisons, le vrai amour de Dieu élève l'âme à une espérance plus vive, et l'établit dans une confiance plus ferme et plus inébranlable qu'aucune autre vertu, ou aucune pénitence et bonne œuvre. Et qui ne voit que personne ne peut avoir tant d'occasion d'espérer en un homme que son ami, en un père que son enfant, et en un époux que son épouse, à cause de l'amour qui les lie ensemble?

Exerçons donc en vertu de toutes ces considérations courageusement et constamment la vertu de l'espérance, vu même que, comme nous avons dit de la foi, la vie présente en est seulement capable, car la future n'est plus dans l'attente, mais dans la jouissance, et qu'autrement nous priverions Dieu d'un très-grand honneur, que nous ne pouvons lui rendre qu'ici-bas.

CHAPITRE XX

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR PORTE A L'HUMILITÉ.

I. Qu'est-ce que l'humilité ? — II. Elle est double. — III. Moyen de nous bien connaître. — IV. Ce que nous avons de Dieu. — V. Ce que nous avons de nous. — VI. Suite de notre néant.

« Caritas non inflatur, non est ambitiosa, dit saint « Paul (1 Cor., 13, 5) : La charité ne s'enfle point, « elle n'est pas ambitieuse, » mais humble, et donne à l'âme aimante une vraie humilité de cœur. Pour parler utilement et avec ordre de l'humilité, nous expliquerons premièrement sa nature et ses sources; après, en quoi et comment nous devons la pratiquer; et puis, de quels motifs nous pourrons nous servir pour nous y porter. Entamons le premier point.

I. L'humilité est, comme le docteur angélique nous l'enseigne (2, 2, q. 161), une vertu qui, par les connaissances qu'elle nous donne de la grandeur de Dieu et de notre petitesse, réprime en nous l'appétit déréglé de l'honneur, fait que nous désirons d'être méprisés des autres, et que nous nous mettons, au moins dans notre estime, si nous ne pouvons toujours extérieurement, au rang le plus bas. Saint Bernard, en peu de paroles, mais bien choisies, nous la décrit ainsi : « Hu- « militas est virtus quâ homo verissimâ sui agnitione, « sibi ipsi vilescit (Tract. de 12 grad. humil.) : L'hu- « milité est une vertu par laquelle l'homme, convaincu « de la véritable connaissance de sa bassesse, se juge « vil » et a une très-petite opinion de lui-même. Disons que c'est une juste connaissance de la vérité qui porte l'homme à se priser et à se dépriser autant qu'il mérite.

II. Il y en a deux, selon la doctrine des saints Pères; l'une est dans l'entendement, et l'autre dans la volonté. « Est humilitas, dit saint Bernard, quam nobis « veritas parit et non habet calorem; et est humilitas « quam caritas format et inflammat; atque hæc qui- « dem in affectu, illa in cognitione consistit (Serm. 42 « in Cant.) : Il y a une humilité que la vérité produit, « mais qui est sans chaleur, et une autre que la cha- « rité allume : celle-ci loge dans la volonté, et celle- « là dans l'entendement; » celle de l'entendement est une connaissance claire, et ensuite un jugement équitable de ce que nous sommes de nous pour la nature, pour la grâce et pour la gloire; celle de la volonté sont les affections et les désirs conformes à cette connaissance et à ce jugement, une affection d'abaissement et un désir de mépris; celle-là pourtant n'est pas, à la bien prendre, la vertu d'humilité, mais c'en est seulement la racine et la source, et, comme l'appelle saint Thomas, la règle : « Cognitio proprii defectûs, ce sont « ses mots, pertinet ad humilitatem, sicut regula quæ- « dam directiva appetitus, sed in ipso appetitu con « sistit humilitas essentialiter (2, 2, q. 161, a. 2) : La « connaissance de nos défauts et le jugement que nous « rendons de nous-mêmes que nous ne sommes rien, « sert à l'humilité comme de règle qui dirige l'appétit « et la volonté, où proprement et essentiellement elle « réside, » afin qu'elle ne nous emporte et ne nous élève au-dessus de ce que nous avons et de ce qui nous est dû, mais que réglée par ces lumières elle nous donne des sentiments bas de nous, et nous fasse désirer qu'on nous tienne et qu'on nous traite pour ce que nous sommes. Voilà en peu de mots ce que c'est que l'humilité. Considérons maintenant cette règle qui l'ajuste, et remontons à la source d'où elle découle, à la connaissance de soi-même.

III. Pour bien se connaître et voir clair dans soi-

même, il faut remarquer que l'homme peut être considéré de deux façons : la première, selon ce qu'il a de Dieu seul; la seconde, selon ce qu'il a de soi seul. La connaissance de ces deux choses bien claire dans un esprit est le principe de la vraie humilité et de la ruine de la superbe. L'homme, qu'a-t-il de Dieu, et que tient-il de soi? Il a de Dieu le corps, l'âme, tous les biens de la nature, tous les biens de la grâce et tout ce qui en lui a quelque degré d'être; et de soi il n'a que le néant et ses suites. Mais pour l'entendre encore mieux, nous nous servirons de la comparaison des images à deux faces, que l'on nomme cannelées, en l'une desquelles le peintre représentera parfois une créature excellemment belle, dans la fleur de son âge, et parée de tous les ornements que l'art aura pu inventer; et de l'autre, une laide, hideuse et désagréable au possible. Une telle image regardée diversement produira des sentiments tout contraires; car du côté où paraît cette beauté parfaite, elle donnera de l'estime et de l'amour; et de l'autre où cette extrême laideur se fait voir, elle imprimera le mépris et la haine. Il en est de même de l'homme, vraie image cannelée et à deux visages fort différents; si vous le considérez du côté que Dieu a peint, et où il a couché les couleurs de ses perfections, il est très-noble, et vous n'apercevrez rien en lui qui ne soit bon et digne d'honneur, parce qu'il ne peut rien sortir d'une main si sage, qui ne rappelle l'excellence de sa cause; et ce grand ouvrier même qui ne saurait se tromper, après avoir achevé tous ses ouvrages, et les ayant bien examinés, n'en trouva pas un qui ne fût parfait.

Si vous l'envisagez de l'autre, où il ne montre que ce qu'il a de soi, il vous paraîtra très-vil, avec des laideurs et des difformités étranges, avec le néant tout pur et les péchés; car de soi il n'a point autre chose. Voilà comment il faut nous regarder; voilà le discer-

nement que nous devons faire de ce qui est en nous. « Si separaveris, dit Dieu en Jérémie, pretiosum à « vili, quasi os meum eris (Cap. 15, 19) : Si tu sais « séparer en toi le précieux du vil, et distinguer le « mien d'avec le tien, ce que j'y ai mis d'avec ce que « tu y possèdes de ton chef, tu seras véritable comme « ma bouche, » et tu ne diras jamais de mensonge.

IV. Faisons donc en nous cette séparation importante et ce juste partage, ne mêlons point le bien d'autrui avec le nôtre, ne confondons pas la lumière avec les ténèbres, disons la vérité rondement; tout ce que nous avons de bon nous vient de Dieu : si nous avons un corps, c'est lui qui nous l'a donné; si nous avons une âme, c'est sa main qui l'a créée; si nous possédons des richesses et des honneurs, si nous sommes doués de quelque capacité et de quelque vertu, ce sont ses libéralités; tous les biens de la nature, tous ceux de la grâce et tous ceux de la gloire, notre essence, nos puissances, nos actions, et en somme tout ce qui en nous a quelque degré d'être, procède de Dieu, comme du premier être, de la première puissance et du premier acte.

V. De nous maintenant et de notre crû nous n'avons que le néant pur, le néant de tout être, et pour le trancher en un mot et montrer d'un coup toutes nos richesses, nous ne sommes et nous n'avons de nous que ce que nous étions et ce que nous avions il y a cent ans. Qu'étions-nous et qu'avions-nous alors? Il est clair que nous n'étions rien, que nous n'avions ni corps ni âme, ni facultés, ni opérations, ni sagesse, ni bonté, ni force, ni vertu, ni aucun bien de la nature, ni aucun de la grâce, ni aucun être. Si donc à présent nous avons ces biens, il faut nécessairement qu'ils nous soient venus d'ailleurs. Ainsi en est-il de nous et de notre fonds; ce qu'il faut graver bien avant dans notre esprit, nous ne sommes qu'un pur néant, un néant de corps,

un néant d'âme, un néant de puissance, un néant de vertu, un néant d'action, un néant de tous les biens de la nature, de tous les biens de la grâce, de tous les biens de la gloire, et un néant de tout être, de sorte que comme Dieu est par lui-même nécessairement l'être essentiel, absolu et indépendant, nous sommes de nous des néants nécessaires, et de petits êtres dépendants de lui. Comme il dit à Moïse, quand il l'envoya à Pharaon lui commander de sa part de laisser sortir le peuple d'Israël de ses États, que son nom était : « Ego « sum qui sum (Exod., 3, 14) : Je suis celui qui suis; » de même chacun de nous, pour expliquer au vrai ce qu'il est, doit dire : Je suis celui qui ne suis point. Aussi Notre-Seigneur dit un jour à sainte Catherine de Sienne (Ribad., en sa vie) : Sais-tu, ma fille, qui je suis, et qui tu es? tu seras bienheureuse si tu le sais. Je suis celui qui est, et tu es celle qui n'est pas. Je suis donc ce qui n'est point; mon nom est le néant; tout ce que j'ai d'être m'est étranger, il me vient entièrement de Dieu, et si nécessairement, que quoiqu'il soit infiniment sage et infiniment puissant, il ne saurait néanmoins faire que je sois de moi indépendamment de lui, seulement un grain de poussière. Mais s'il veut que je le sois, ou autre chose, s'il a dessein que je sois homme, avec un tel corps, avec une telle âme et avec de telles facultés, il faut absolument qu'il me les donne, de façon que quoi que je sois, et que je doive être et devenir en toute l'éternité, je ne serais jamais de moi qu'un néant tout pur, et pour les biens que j'aurai, un composé de ses bienfaits, qu'il me conserve avec une dépendance si étroite et si continuelle, et pour lesquels je relève si pleinement de son pouvoir, qu'au même instant qu'il cessera de me les conserver, je ne les aurai plus et je retomberai inévitablement dans l'abîme du néant, comme dans ce qui m'est naturel, et sur lequel il me tient maintenant comme sus-

pendu. Ce que je dis non-seulement du néant de la nature, mais encore de celui de la grâce, qui est le péché, où si Dieu me lâchait tant soit peu et retirait de moi ses secours, je roulerais infailliblement de mon propre poids.

Voilà ce que nous sommes de notre chef, et ce que nous avons de notre revenu, des néants de tout être. « Si quis existimat, dit saint Paul, se aliquid esse cùm « nihil sit, ipse se seducit (Gal., 6, 3) : Si quelqu'un, « soit homme, ou ange, ou aucune autre créature « pense être de soi quelque chose selon la nature, ou se- « lon la grâce, ou en quelque autre façon, il se trompe, « car il n'est rien. » Et avant lui le Prophète royal nous avait appris cette vérité en ces termes : « Ego ad « nihilum redactus sum, et nescim (Ps. 72, 22) : Je « suis réduit au néant, je n'ai de mon propre aucun « degré d'être, et je ne l'ai point su. » Parole remarquable et trop vraie; car d'où nous viennent tant de bonnes opinions de nous-mêmes, tant de pointes de gloire et tant de fumée de vanité, sinon que n'étant rien, nous pensons être quelque chose? O rien inconnu! ô rien inconnu, s'écriait la B. Angèle de Foligny (Cap. 70 Vitæ), je vous dis en vérité que l'âme ne peut avoir une connaissance meilleure que celle de son néant bien pris. Sainte Catherine de Gênes (Cap. 16 Vitæ) avait l'esprit hautement éclairé sur cette connaissance, d'où il arrivait qu'elle ne voulait pas seulement se nommer, se regardant comme un rien tout pur, et comme n'ayant aucun être que celui que Dieu lui communiquait; et quand elle tombait en quelques fautes, elle disait incontinent en elle-même : Tous ces manquements sont les effets de ce que je suis par moi. Et je crois fermement que de ma part je ne saurais produire d'autres fruits, et si je ne fais pas plus de mal, c'est que Dieu me retient.

VI. Or, les suites de ces néants sont premièrement, que puisque nous ne sommes rien de nous, certaine-

ment nous ne pouvons rien de nous, et conséquemment nous ne valons rien ; car il est clair que ce qui n'est point ne peut rien, et ce qui n'est et ne peut rien ne vaut rien, parce que l'être est le fondement de la puissance, des perfections et de tout le mérite qu'une chose peut avoir. Secondement, nos péchés, à la tête desquels marche le péché originel, dans la souillure duquel nous avons été conçus et formés, comme des escarbots dans la fange, qui a mis en désordre et dans une confusion générale tout ce qui est en nous, et en particulier a blessé mortellement les quatre principales puissances de notre âme : l'entendement, le remplissant de ténèbres et d'un aveuglement épais pour les choses de la nature, et encore plus pour celles de notre salut, et l'assujettissant à mille erreurs et à mille tromperies; la volonté, la frappant d'un amour déréglé envers nous, source de tous nos maux, et la rendant faible et languissante à l'égard de Dieu et des choses spirituelles ; l'appétit concupiscible, l'entraînant avec des transports furieux et avec des ardeurs presque indomptables à tout ce qui chatouille nos sens ; et l'irascible, l'affaiblissant avec des lâchetés extrêmes pour le bien, et le rendant hardi et entreprenant pour le mal. « Radix tua et generatio tua, dit Dieu à chacun « de nous par la bouche d'un de ses prophètes, de terra « Chanaan, pater tuus Amorrhæus, et mater tua Ce- « thæa, et quandò nata es in die ortûs tui non est « præcisus umbilicus tuus, et aqua non est lota in sa- « lutem, nec sale salita, nec involuta pannis (Ezech., « 16, 3) : Ta racine et ton extraction sont de la terre « de Chanaan, qui fut maudit par son père Noé; parce « que tu es né dans la malédiction du péché originel, « enfant de colère, ennemi de Dieu, esclave du démon, « tu ne peux faire mention de ton père ni de ta mère, « que pour en concevoir de la honte; ton père Adam « est un vrai Amorrhéen, c'est-à-dire fameux pour sa

« désobéissance, et ta mère Eve est une Céthée, qui « signifie une folle; quand tu es né, personne ne t'a « coupé le nombril pour arrêter l'impétuosité de tes « concupiscences; personne ne t'a lavé des ordures que « tu avais apportées avec toi, ni frotté de sel pour te « dessécher et te fortifier, ni enveloppé de langes, » mais on t'a laissé sur la terre te vautrer dans ton sang et dans tes ordures, jusqu'à ce que j'aie eu pitié de toi : voilà l'état où le péché originel nous a mis. Après suivent les actuels que nous commettons si souvent, et en tant de manières. Voilà ce que nous sommes, et ce que nous devons connaître de nous pour acquérir l'humilité de l'entendement et jeter les fondements de celle de la volonté, qui consiste à prendre ensuite de ces connaissances de bas sentiments de nous, à nous mépriser, à vouloir être méprisés, et à produire beaucoup d'autres effets envers Dieu, envers nous et envers le prochain; nous allons les exposer.

SECTION PREMIÈRE

DES EFFETS DE L'HUMILITÉ ET PREMIÈREMENT DES EFFETS QU'ELLE OPÈRE ENVERS DIEU.

I. Effets de l'humilité. — II. Envers Dieu.

Saint Ambroise écrivant à Constantius, nommé évêque d'Orange, dit une parole très-véritable : « Multi « habent humilitati speciem, virtutem non habentes « multi eam foris prætendunt, et intus impugnant; ad « fucum præferunt, ad veritatem abjurant : Plusieurs « ont l'apparence de l'humilité, et n'en ont pas la vertu; « plusieurs la font paraître au dehors, et ne l'ont pas « au dedans et au fond de l'âme; ils l'estiment assez « de paroles, mais ils la combattent par œuvre. » Notre humilité, disait Théophylacte (In 1 ad Timoth., cap. 1, v. 12), n'est point une humilité de cœur ni un vrai

abaissement de notre esprit dans le mépris de soi-même, mais seulement des compliments d'une feinte soumission et de certaines petites cérémonies accompagnées de termes humbles et modestes. Voyons-le aux effets, car c'est par là qu'il faut en juger, comme d'un arbre par ses fruits.

I. Que fait l'humilité dans un homme en qui véritablement elle réside? quelles pensées, quelles affections lui donne-t-elle? quelles actions lui fait-elle faire? L'humilité, dit le saint abbé Isaac (Orat. 20, tom. 2, Biblioth. SS. Patrum), fait qu'un homme se croit pécheur et pense qu'il ne fait rien qui vaille; qu'il n'a jamais de vaine complaisance en aucune de ses actions; qu'il aime le silence; et s'il parle, que c'est avec des mots pesés et pour des choses nécessaires; qu'il n'est point contentieux et ne soutient pas opiniâtrément ses avis, mais sait s'en défaire et se rendre à ceux des autres; qu'il ne donne, ni par parole, ni par effet, aucun sujet de déplaisir à personne, et endure avec un esprit tranquille tous ceux qu'on lui fait. Quand cette reine des vertus, dit saint Jean Climaque (Gradu, 25), montant encore plus haut, a établi son trône dans une âme, elle lui fait tenir si peu de compte de toutes ses bonnes œuvres, qu'elle les regarde comme des choses abominables, et envisage l'abondance des grâces dont Dieu l'a comblée, non comme des occasions de vanité, mais comme des sujets de ruine, si elle n'y prend garde; elle lui fait croire qu'elle croît tous les jours en malice, et augmente le nombre de ses crimes. Qui a pris l'humilité pour son épouse devient aussitôt doux, débonnaire, compatissant, obéissant, déférant, gai avec une paix de cœur si admirable, que rien ne saurait l'altérer. L'humilité, dit le docteur séraphique, saint Bonaventure (6 process. Relig., cap. 22), ouvre premièrement l'esprit à un homme pour lui apprendre qu'il est vil, pauvre, vicieux et couvert intérieurement

et extérieurement de misères, à ne s'estimer quoi qu'il devienne, et à quelque haute dignité qu'il monte, pas plus pour cela, à ne pas se préférer aux autres ni à rechercher leurs louanges. Secondement, elle l'incline non-seulement à se mépriser, parce qu'en effet il s'estime digne de mépris, et à n'avoir rien de soi qui mérite de l'honneur; mais aussi, parce qu'il aime la vérité, à trouver bon, et même à désirer que les autres aient les mêmes opinions de lui et les lui fassent ressentir par des humiliations. Enfin elle l'élève à ne point s'enfler des grands dons naturels et surnaturels dont il se voit orné, et à ne s'en attribuer aucun, mais à les reporter tous à Dieu comme à la vraie source. Tels sont les effets de l'humilité. Voyons maintenant par là si nous l'avons ; mais pour pénétrer encore plus avant dans ces effets et les proposer avec ordre, commençons par ceux qu'elle exerce envers Dieu.

II. L'homme qui est véritablement humble, par la lumière dont il est éclairé, connaît manifestement que de soi il n'est rien, ne peut rien, ne vaut rien, qu'il a reçu de la main libérale de Dieu, sans aucun mérite de sa part, son corps, son âme, ses facultés, et absolument tout ce qu'il possède dans l'ordre naturel et surnaturel, et qu'il ne les possédera qu'autant qu'il plaira à Dieu, qui peut à chaque moment l'en dépouiller et le remettre en l'état de sa première pauvreté et dans son néant d'où il l'a tiré; qu'ensuite de ce néant il a de grandes inclinations au péché; et qu'effectivement il est pécheur, offensant sa divine Majesté tous les jours, et que pour l'en empêcher il a entièrement besoin du secours de son bras et de l'assistance de sa grâce.

Après ces connaissances il fait des actes excellents et héroïques de foi de toutes ces vérités qu'il s'imprime bien avant dans l'esprit et dont il se nourrit. « Credidi, dit « le Prophète royal, propter quod locutus sum; ego « autem humiliatus sum nimis, ego dixi in excessu

« meo, omnis homo mendax (Ps. 115, 1), » et comme traduit saint Jérôme, « mendacium : » « J'ai cru une vé-« rité qui m'a extrêmement humilié, et ma croyance « m'ouvrant la bouche m'a fait proférer dans le trans-« port de mon esprit ces mots, fidèles témoins de mes « sentiments, que tout homme est trompeur, » semblant être quelque chose quoiqu'il ne soit rien, et faisant montre d'avoir du bien, quoique de lui-même il n'en ait point du tout. Et derechef, il dit autre part à Dieu : « Substantia mea tanquam nihilum ante te : Ma subs-« tance et tout ce que je suis est un néant devant « vous. » Il dit devant vous, comme Isaïe, « Omnes « gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi « nihilum et inane reputatæ sunt ei (cap. 40, 17). » Et selon que d'autres ont traduit : « Minùs quàm nihi-« lum et inane reputantur præ ipso : Toutes les na-« tions de la terre sont devant lui comme si elles « n'étaient point; elles n'y paraissent qu'en forme de « néants, et encore moins que des néants; » parce que les connaissances que l'humble a qu'il n'est rien, reçoivent un merveilleux accroissement par la comparaison qu'il fait de soi avec Dieu, et s'il voit qu'il est vil et méprisable, il juge qu'il l'est encore incomparablement plus en s'approchant de cette grandeur et de cette gloire infinie, et dans ces vues il s'abaisse devant elle, il s'humilie, il s'anéantit, il l'adore, il lui rend des respects, il la glorifie, il la loue.

De plus, comme il sait qu'il n'a en rien contribué à sa production ni rendu aucun service à Dieu pour mériter le corps et l'âme qu'il lui a donnés, il les regarde comme des biens étrangers et empruntés; et quoiqu'ils soient véritablement à lui par le don que Dieu lui en a fait, il estime néanmoins qu'ils appartiennent encore plus à Dieu; que pour ce sujet il doit lui en rendre un compte très-exact, et qu'il peut les lui ôter sans lui faire tort, toutes et quantes fois qu'il voudra, preuve

évidente et pièce fort justificative du droit qu'il en a. Ainsi il les traite comme choses de Dieu, et les emploie à son service, et ne lui résiste point quoi qu'il veuille faire de lui, mais il le laisse librement disposer de sa santé, de sa vie, de ses biens, de ses honneurs et de tout en la façon qu'il lui plaît comme de choses siennes, qui relèvent de sa couronne, et à cause de la révérence qu'il lui porte.

De plus, connaissant qu'il est pécheur, et que tous les jours il offense Dieu par quelque péché nouveau, il croit que non-seulement il ne mérite aucun don ni aucune grâce de celles qu'il reçoit continuellement de sa main, mais qu'il en est très-indigne; il s'étonne qu'il daigne lui faire le moindre bien, et il l'en remercie avec des affections admirables et avec des actions de grâces très-intimes, se tenant trop honoré du plus petit. Sainte Gertrude (Lib. 1, cap. 12) pensait qu'un des grands miracles que Dieu faisait en ce monde était que la terre la soutînt; elle disait qu'elle ne connut jamais personne qui ne méritât plus les grâces de Dieu qu'elle, et où elles n'eussent été plus utilement mises. Elle ne se pouvait persuader qu'elle eût reçu aucun don pour soi, mais tout pour le bien de son prochain; et de là venait qu'elle les employait à leur salut avec un zèle ardent, avec libéralité et une certaine grandeur d'esprit, avec un sentiment d'obligation et de justice comme choses qui n'étaient pas à elle, mais à eux, et avec humilité, sans s'en estimer davantage; comme le concierge d'un palais royal, où sont des pièces rares et tout ce que l'œil peut désirer de beau, ne s'estime pas plus pour en avoir les clefs et les montrer aux passants. La bienheureuse Marie-Magdeleine de Pazzy (Part. 2 Vitæ, cap. 17) se réputait indigne de servir Dieu, et de recevoir jamais aucun ordre qui le concernât, indigne de la participation des sacrements, de toute lumière, de toute inspiration et

de toute grâce; indigne de demeurer avec les servantes et les épouses de Notre-Seigneur, et d'aider son prochain en quoi que ce fût, se jugeant digne d'être pour ses péchés abandonnée de Dieu et des hommes. Elle s'adressait aux anges pour être par leur entremise affermie de plus en plus dans ses affections. « Quis « sum ego, disait Moïse quand Dieu le choisit pour « être le libérateur de son peuple, obsecro, Domine, « mitte quem missurus es (Exod., 3, 12; 4, 13) : Qui « suis-je pour faire un si grand ouvrage! je vous « supplie, Seigneur, de jeter vos yeux sur un autre « qui en sera plus capable. » Et David, lorsque Nathan, après lui avoir rappelé les bienfaits que Dieu lui avait conférés, l'assura de plus de la part de Dieu du bonheur de sa postérité, s'écria : « Quis sum ego, Domine « Deus, et quæ domus mea, ut præstares mihi talia « (1 Paral., 17, 16)? Qui suis-je, mon Dieu, mon Sei- « gneur, et de quelle maison, pour me faire tant de « grâces? »

En outre, par le sentiment qu'il a de ses péchés, il endure toutes les afflictions extérieures et intérieures que Dieu lui envoie, de quelque côté qu'elles viennent, avec une grande patience, avec une parfaite soumission, et même avec remercîment, tenant pour certain qu'il en mérite bien davantage, qu'il ne le punit pas à l'égal de ses offenses, et qu'il lui fait grâce; car il sait que quand il n'aurait jamais fait qu'un péché mortel, il s'est rendu coupable des tourments et des opprobres éternels de l'enfer; et que pour punition du moindre des véniels qu'il commet chaque jour, toutes les peines et toutes les ignominies de cette vie sont trop petites, puisqu'il mérite celles du purgatoire.

Enfin, connaissant qu'il n'est et ne peut rien de soi, et qu'il ne peut rien que par la grâce de Dieu, il lui fait hommage de tout ce qu'il est et de tout ce qu'il fait comme à son souverain et naturel Seigneur, du-

quel il le tient, l'avouant et le publiant devant toutes les créatures, et lui en rapportant fidèlement toute la gloire. C'est un des points les plus importants de cette matière, nous en parlerons encore après plus amplement, et il suffit de l'avoir ici marqué.

Voilà les effets que la vraie humilité produit envers Dieu dans le cœur d'un homme humble; et c'est avec ces pensées et avec ces sentiments qu'il se présente à lui, se tenant devant cette majesté infinie, devant qui les plus hauts chérubins et séraphins se couvrent le visage par respect, et s'abîment avec une révérence très-profonde, avec un tremblement sacré, avec une extrême modestie, avec une sainte honte et un entier anéantissement de soi.

SECTION II

DES EFFETS QUE CAUSE L'HUMILITÉ ENVERS SOI-MÊME.

Comme l'humble connaît clairement, dans l'abondance des lumières dont la vertu de l'humilité l'éclaire, qu'il n'a de soi que le néant et le péché, et par conséquent rien qui mérite de l'estime, au contraire qui ne soit digne de mépris, il se méprise véritablement dans son cœur et est très-vil à ses yeux. Et parce qu'il est juste et équitable, voulant qu'on donne à chacun ce qui lui est dû, il veut et passe même jusqu'au désir et à la joie, que tous les hommes fassent de lui le cas qu'il en fait, qu'ils en aient des opinions basses et le traitent de parole et d'effet conformément à ces opinions, et si cela ne peut se faire, à cause de la bienséance civile et du respect qui doit être rendu à sa qualité, il en a toujours le dessein pour ce qui le touche.

Il fuit les prééminences et les honneurs de toute sa puissance, et ne les accepte jamais que par contrainte et quand la gloire de Dieu l'y oblige, et encore il se

tient comme dans un état violent, dont il ne goûte point les douceurs s'il y en a, mais n'en ressent que les amertumes, que la seule volonté de Dieu et la considération de son service détrempent et adoucissent. Ayant connaissance et expérience de l'extrême faiblesse des forces de l'homme, qui, avec tous les secours suffisants que Dieu lui donne, ne peut sans les grâces efficaces rien faire de bon, et voyant par les malheurs de tant de personnes le danger qu'il y a de faire des fautes signalées et préjudiciables à son salut dans les choses humaines, il se défie grandement de lui, il n'a point d'assurance sur son esprit, sur son jugement et sur toute la capacité qu'il peut avoir, et ne s'engage qu'après une mûre délibération en aucun emploi où il a du péril de tomber; mais aussi plus il se défie de soi, plus il se confie en Dieu et se relève hautement en lui dans une espérance magnanime, car l'humilité ne cause jamais le découragement, mais c'est la source de la vraie générosité. Elle n'abat l'esprit que pour le mieux assurer, et ne le vide de soi que pour le remplir de Dieu; elle le dépouille de l'opinion de ses forces, pour le revêtir de celles du Tout-Puissant. Quand Moïse par humilité proteste à Dieu de son insuffisance pour l'ambassade qu'il voulait lui donner auprès du roi Pharaon, Dieu lui dit aussitôt : « Ego ero tecum « (Exod., 3, 12) : N'aie point peur, je serai avec toi, « je t'assisterai. » Et après que ne fit-il pas, et quels prodiges n'opéra-t-il point avec une baguette? De là vient que les humbles seuls sont capables de choses grandes, et ils le sont toujours, parce qu'ils sont soutenus et fortifiés de Dieu, tandis que les superbes n'ayant qu'eux-mêmes, ne peuvent être que très-faibles, et ne s'appuyant que sur le roseau de leur vertu prétendue, ils n'iront pas loin sans tomber. Ainsi saint Augustin dit à ce propos : « Omnis fortitudo in « humilitate, quia fragilis est omnis superbia (In

« ps. 92) : Toute la force consiste dans l'humilité, « c'est de là qu'elle tire son origine, parce que tout « orgueil est faible. » Sénèque même semble l'avoir entrevu, car il nous dit en parlant de la colère ce qu'il étend après et avec plus de raison à l'orgueil, que ceux qui en sont entachés n'ont point de fermeté; que si, d'après lui, ils n'ont point de fermeté, il ne faut attendre d'eux rien de grand : « Omnes, ce sont ses « mots, quos vecors animus supra cogitationes extollit « humanas, altum quidem et sublime spirare se cre- « dunt, cæterum nihil solidi subest, sed in ruinam « prona sunt quæ sine fundamentis crevêre, tantumque « abest à magnitudine animi quantum à fortitudine « audacia, à fiducia insolentia; multum, inquam, in- « terest inter sublimem animum et superbum (lib. 1 « de Ira, cap. 16) : Tous ces esprits vains et présomp- « tueux qui s'emportent en des pensées altières, et se « tiennent, comme dans la plus haute région de l'air, « élevés par-dessus les autres, croient par ces éléva- « tions imaginaires ne respirer rien que de grand, et « mériter la qualité de généreux; mais ils se trom- « pent, parce qu'il n'y a point de solidité en eux, et « ce qui est bâti et élevé sans fondement ne peut éviter « une prochaine ruine. Cette vanité et cette enflure « d'esprit sont aussi différentes de la vraie grandeur « que l'audace de la force, l'insolence de l'assurance, « la tristesse de l'austérité, et la cruauté de la sévérité. « Il y a bien à dire entre un esprit sublime et un esprit « superbe. » Et à parler sainement, l'esprit superbe est toujours bas et petit, puisqu'il ne s'élève pas plus haut que la terre, et que ses plus nobles desseins ne sont que pour de la fumée, mais l'humble, qui se porte jusqu'à Dieu et aux choses éternelles, doit sans doute passer pour grand et élevé.

De plus, l'humble ne se vante et ne se loue jamais, il ne dit point ce qu'il est et ce qu'il a été, les charges

honorables qu'il a exercées, ce qu'il a fait ou dit de bien, ni rien dont il puisse acquérir de l'estime. Il cache avec un soin merveilleux les dons de Dieu, et les naturels et les surnaturels, tant pour les mieux conserver que parce qu'il désire ardemment que Dieu seul soit glorifié; s'il s'ouvre parfois un peu là-dessus, et fait voir quelque joyau de ces riches trésors que Dieu a mis en son âme, ce n'est pas pour en être honoré, mais pour en procurer à Dieu de la gloire, et apporter quelque utilité à son prochain; encore est-ce à regret et par force qu'il le fait, et dit avec saint Paul : « Factus sum insipiens, vos me coegistis (2 « Cor., 12, 11) : Je ne suis pas sage de parler ainsi de « moi, mais vous m'y avez contraint. » Il est besoin de se servir d'industrie pour tirer de lui ces connaissances; c'est avec des tenailles qu'il faut lui arracher ces paroles, et c'est plutôt par surprise qu'elles lui échappent de la bouche qu'elles n'en sortent avec dessein.

Une autre propriété de la parole de l'homme humble est qu'elle est rare et qu'il aime grandement le silence. Saint Benoît l'a placée entre les degrés de l'humilité : « Ut pauca verba, dit-il, et rationabilia loquatur, non « clamosâ voce (In regula, cap. 7) : qu'il parle peu, « raisonnablement et à voix basse. » Ce que l'humble observe exactement, parce qu'il sait ce que le Saint-Esprit dit : « In multiloquio non deerit peccatum « (Prov., 10, 19) : qu'il est très-facile de faillir en « parlant beaucoup, » de faire paraître quelque trait de vanité et lâcher quelque chose de soi, et parce qu'il s'estime indigne de parler et d'être ouï. Son silence pourtant doit être raisonnable, c'est-à-dire, qu'il doit se taire quand il faut, et parler aussi quand il convient. Saint Benoît ajoute qu'il faut parler bas, car parler haut sans nécessité est une marque d'arrogance; les cris, les éclats de voix et les ris immo-

destes sont contraires à l'humilité, qui demeure toujours dans l'abaissement et garde en tout une grande retenue.

De plus, pour les choses extérieures, l'humble fait toujours choix des plus basses et des pires; pour le logement, le vêtement, la nourriture, les offices et pour tout, tant parce qu'il s'estime, à cause de son néant et de ses péchés, véritablement indigne de la moindre, comme en effet le plus petit de ceux qu'il commet tous les jours la lui fait démériter, que parce qu'il désire ardemment obtenir la vraie humilité; et il sait que l'usage des choses viles et abjectes y contribue beaucoup, en ce qu'il abaisse l'esprit et le tient dans des sentiments humbles, comme celui des honorables et éclatantes l'enfle naturellement et lui donne de la vanité. De plus, comme il a l'âme généreuse, il fait fort peu d'état de toutes les choses d'ici-bas que le monde estime; il les méprise encore d'autant plus qu'il voit qu'elles pourraient lui nuire à l'acquisition des célestes et éternelles, et il choisit les moindres, parce qu'elles lui serviront davantage. Dans les mêmes pensées, il converse volontiers avec les plus petits et les personnes de simple condition, parce qu'il ne juge point de l'excellence des hommes par les avantages extérieurs, mais par les ornements de l'âme, et qu'il voit que ces personnes portent les marques du Fils de Dieu, et sont les plus vifs portraits de la vie qu'il a menée ici-bas; c'est pourquoi il les aime et les tient dans son esprit en plus grande estime que les autres. Job parlant de l'aigle dit : « Ubicumque cadaver fuerit, « statim adest (cap. 39, 30) : où paraît un corps mort, « il y fond incontinent. » C'est une vraie image de l'humble; car d'une part, comme entre les oiseaux il n'en est point de plus sublime que l'aigle, car c'en est le roi, et que de l'autre, il n'y a rien de plus vil qu'une charogne, néanmoins il y vole à tire-d'aile, aussitôt

qu'avec ses yeux extrêmement perçants il peut la découvrir; de même l'humble qui, entre les oiseaux mystiques, c'est-à-dire les vertueux, mérite de porter le titre d'aigle, pour avoir l'œil le plus pénétrant, et prendre dans ses abaissements un plus éminent essor et voler plus haut, accourt où il voit quelque office abject et quelque action basse à faire; c'est là sa proie et ce dont il se nourrit, et on peut dire de lui ce que le prophète David chante de la Majesté divine : « Humilia respicit et alta à longè agnoscit (Ps. 137, 6) : « Qu'il tient ses yeux sur les choses humbles, et prend « plaisir à les voir de près, et ne regarde les hautes « que de loin; » car il se porte aux actions accompagnées de mépris, il y attache ses soins et ses affections, et fuit tant qu'il peut celles où il y a du lustre et de la pompe. Les saintes Lettres racontent du patriarche Abraham qu'il exerça tous les services des valets dans la réception de ces trois anges qu'il prenait pour trois pèlerins, et qui lui apparurent dans la vallée de Membré; car après avoir fait lui-même tout ce qu'il put de la cuisine pour les traiter, « tulit butyrum, et lac, et « vitulum quem coxerat, et posuit corum eis; ipse « verò stabat juxta eos sub arbore (Genes., 18, 8), il « porta et mit sur la table devant eux le beurre, le « lait et la viande; il fit tout cela par lui-même, dit « saint Chrysostome (Homil. 41 in Genes.), et s'esti- « mant indigne de s'asseoir avec eux, il se tint debout « en leur présence. » Un homme de telle qualité, un vieillard de cent ans debout devant des jeunes gens assis et qui mangeaient ses biens, et à qui encore il tenait à très-grand honneur de servir; ô excellente humilité! Le modèle de nos rois, saint Louis, lavait chaque samedi les pieds à un nombre de pauvres, les essuyait et puis les baisait; souvent il servait à table à soixante pauvres, qu'il tenait en sa cour comme ses domestiques, et qu'il avait fait coucher sur l'état de sa

maison; il avait toujours auprès de lui à dîner et à souper trois vieillards mendiants, à qui il donnait ses propres viandes et il mangeait même leurs restes, particulièrement leur potage dans leur propre écuelle; il ensevelissait lui-même ses soldats qui étaient morts dans ses guerres d'outre-mer. Il visitait, à Paris et ailleurs, les malades dans les hôpitaux, sans appréhender ni leur difformité, ni leur puanteur, ni leurs ordures, et leur donnait même à manger à genoux : ce qu'il fit encore dans l'abbaye de Réaumont à un religieux rongé horriblement de lèpre, et qui n'avait presque plus figure d'homme; ce roi incomparable, cette âme véritablement humble, et ce courage parfaitement généreux lui donnait à manger, mettait les morceaux dans la bouche, et à deux genoux; et l'abbé et les religieux en furent si étonnés et si touchés, qu'ils ne purent se tenir de s'écrier et de pleurer abondamment. Mais où allons-nous chercher des exemples, après ceux que le Roi des rois, le Dieu de majesté infinie, Notre-Seigneur, nous a donnés, lui qui dans le service de la maison aidait sa pauvre mère, qui dans les travaux de son métier, et avec ses apôtres, s'est employé aux choses les plus viles qui se pratiquent parmi les hommes? Nous en rapporterons autre part quelques-unes qui le feront bien voir.

SECTION III

DES EFFETS DE L'HUMILITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

I. Effets de l'humilité envers le prochain. — II. On doit s'estimer moins que tous. —III. Pourquoi?

I. Ces effets sont que l'humble ne méprise personne, qu'il a bonne opinion de tous, ne médit point, excuse tant qu'il peut les fautes d'autrui, parle bien de chacun, et à chacun, avec mansuétude, avec affabilité et

honneur, selon sa qualité, ne conteste jamais, mais après ses raisons doucement proposées cède modestement, car qui contredit et soutient son avis avec opiniâtreté, montre évidemment qu'il le préfère à celui des autres, et qu'il veut l'emporter sur eux. L'humilité n'entend pas cela, elle qui ne constitue ses gains que dans ses pertes, et ne croit vaincre que quand elle rend les armes. Davantage, l'humble n'offense personne, mais fait plaisir à tous; il ne s'estime pas plus que les plus grands pécheurs, parce qu'il sait qu'il est également un néant avec eux pour les choses de la nature; et si pour celles de la grâce il se trouve doué de vertu et net de péché plus qu'eux, que cela ne vient pas de ses forces, mais de la bonté de Dieu, se souvenant de ces paroles de saint Augustin : « Nullum est « peccatum, quod fecit homo, quod non possit facere « alter homo, si desit rector à quo factus est homo « (Hom. 23 ex 50 hom.) : Il n'est point de péché qu'un « homme commette, qu'un autre ne commît aussi bien « que lui si Dieu l'abandonnait. » Aussi il dit à Dieu autre part : « Domine, gratiæ tuæ deputo, quæcumque « non feci mala (2 Confess., cap. 7) : Seigneur, j'attri- « bue à votre grâce la fuite de tous les maux que je « n'ai point faits : » et passant encore plus avant, il se met au-dessous d'eux, et se répute véritablement le moindre et le pire de tous. C'est pourquoi le docte évêque de Paris dit que l'humilité est semblable au baume qui descend au-dessous de toutes les liqueurs, et va toujours au fond, et pourtant monte le plus haut en valeur. Mais il est nécessaire de parler plus au long de ce point, parce qu'il est fondamental en cette matière d'où les sentiments d'humilité que nous devons prendre à l'égard de notre prochain doivent découler, et qu'il est plus difficile.

II. Saint Paul donc écrivant aux Philippiens, nous dit à tous : « Nihil per contentionem, neque per ina-

« nem gloriam, sed in humilitate superiores sibi invi-
« cem arbitrantes (Cap. 2, 3) : Ne faites rien entre
« vous par esprit de contention ni de vaine gloire, mais
« suivant celui de l'humilité, croyez que les autres
« sont meilleurs et plus que vous. » Et conformément à cela, notre père saint Ignace (3 part. Constit., cap. 1, § 4) prescrit à tous ceux de notre compagnie, qu'ils désirent et procurent en tout et partout de préférer les autres à eux-mêmes, les estimant intérieurement comme leurs supérieurs, et leur portant extérieurement l'honneur et la révérence que requiert l'état d'un chacun. Voilà ce qu'on doit faire, considérons-en maintenant les raisons.

III. Premièrement, saint Thomas examinant la chose à la rigueur, dit (2, 2, q. 161, art. 3) que l'on peut considérer deux choses en un homme : ce qui est de Dieu, c'est-à-dire, tous les biens; et ce qui est de lui, à savoir, tous les maux; et que l'humilité porte l'homme à regarder en soi ce qu'il a de soi, et à regarder chez les autres ce qu'ils ont de Dieu; parce que, comme elle tend à l'abaissement, il faut par nécessité qu'elle conduise ainsi ses yeux; elle le rend juge de soi-même et mère des autres, et ayant pour son objet principal la révérence et la soumission envers Dieu, elle l'imprime ensuite vers tout ce qui est divin, en quelque lieu qu'il se trouve : « Ideò, dit ce saint doc-
« teur, quilibet homo secundùm quod suum est, debet
« se cuilibet proximo subjicere quantum ad id, quod
« est Dei in ipso : A cette cause tout homme doit, par
« ce qu'il a de soi, s'abaisser au-dessous de chacun de
« ses prochains, considéré par ce qu'il y a de Dieu, »
parce que, « Non debemus solùm Deum revereri in
« seipso, sed etiam id quod est ejus debemus revereri
« in quolibet, nous ne devons pas seulement porter du
« respect à Dieu en lui-même, mais encore révérer en
« chacun, et partout, ce qui est de lui » et conséquem-

ment, « Per humilitatem debemus nos subjicere omnibus proximis propter Deum, nous devons nous « soumettre avec sentiment d'humilité à tous nos pro- « chains, à cause de Dieu » qui habite en eux, et des dons qu'il leur a conférés, ce qu'il appuie après de ces paroles de saint Pierre : « Subjecti estote omni hu- « manæ creaturæ propter Deum (1 epist., 2, 13) : Assu- « jettissez-vous à toute créature humaine par la vue de « Dieu » et de ce qu'il a en elle.

Tout le secret de cette affaire est de bien connaître dans un homme ce que Dieu y a, de savoir discerner, et comme avec une eau de départ séparer le divin d'avec l'humain, d'ouvrir les yeux à ce qui est bon, et de les fermer à ce qui est mauvais : ce qui peut se faire; car, comme dit la maxime des philosophes, « Abstrahentium non est mendacium, il n'y a point de « mensonge quand de deux choses qui sont conjointes « on pense à l'une sans penser à l'autre. » On rend, et avec raison, de grands honneurs aux princes pour la qualité de leur naissance, bien que pour d'autres, comme force de corps, subtilité d'esprit ou capacité de jugement, il puisse arriver que plusieurs de ceux qui leur rendent ces déférences les surpassent, et par conséquent méritent en cela plus d'estime ; au contraire nous avons tous les démons en un extrême mépris, et nous en faisons moins d'état que du moindre des hommes, à cause de leur insigne méchanceté, quoiqu'ils soient incomparablement plus à priser que lui pour les dons de la nature. On peut donc en esprit délier les choses unies, et honorer une personne pour un sujet, sans penser à un autre pour lequel elle est blâmable.

De plus, dit le même docteur angélique, « aliquis « absque falsitate potest se credere et pronunciare omnibus viliorem secundùm defectus occultos, quos in « se recognoscit, et dona Dei, quæ in aliis latent (2, 2,

« q. 161, art. 6, ad. 1) : Un homme peut sans fausseté « croire et assurer qu'il est le plus vil de tous, par la « comparaison des défauts secrets qu'il connaît en lui « avec les dons de Dieu qu'il aperçoit chez les autres. » Mais, pour donner plus de jour à cette vérité, il faut remarquer ce que l'expérience nous fait voir, que Dieu distribue ses dons aux hommes avec un tel tempérament, qu'il n'y en a pas un qui, s'il manque de beaucoup de choses dont les autres abondent, n'en ait aussi quelqu'une où il les surpasse. Aussi voyons-nous que l'un a plus de jugement, l'autre plus d'esprit, l'autre plus de mémoire; que l'un est propre aux sciences spéculatives, l'autre peut exceller en l'éloquence, l'autre dans la poésie ou dans l'histoire; celui-ci est né pour la peinture, celui-là pour la sculpture, pour l'orfévrerie ou pour un autre art, enfin il n'est point d'homme si chétif, ni si dépourvu, qui n'ait quelque don propre, et dans l'esprit duquel, si nous pouvions y pénétrer, nous ne vissions quelque richesse cachée. Comme les visages ne se ressemblent jamais, mais paraissent toujours avec quelques traits qui leur sont particuliers; de même les esprits sont tout différents, et ont des inclinations et des propriétés qui les font être, au moins en cela, plus que les autres.

Or, ce qui se dit pour la nature, doit encore s'entendre pour la grâce, qu'il n'y a personne à qui Dieu n'en donne quelqu'une qui lui est spéciale, qui n'ait quelque connaissance, quelque bon sentiment, quelque affection sainte dont les autres sont privés, et ne soit orné de quelque vertu qui ne brille qu'en lui seul. Ainsi nous voyons que l'un se portera plus ardemment à l'humilité, l'autre à l'obéissance, l'autre à la mansuétude; qui embrassera plus volontiers l'abstinence, qui la prière, qui la charité; et ce qui est encore plus admirable, c'est que dans l'exercice d'une même vertu où deux seront attirés, par exemple à la charité, l'un

aura plus d'attrait pour une action de cette vertu, comme à pardonner les injures, et l'autre à visiter les malades et assister les pauvres. Tant il est vrai que chacun a quelque chose qui l'élève au-dessus des autres, que nous pouvons voir ou raisonnablement présumer en lui, et qui peut nous servir de juste sujet pour pratiquer l'humilité en son endroit et nous estimer moins que lui. Il se trouve fort peu d'hommes, dit Lipoman faisant cette remarque (in cap. 36 Exod., lect. 1), que Dieu n'ait doués de quelque grâce insigne, avec laquelle il peut rendre de grands services à l'Église et des services notables à Jésus-Christ. Ce qu'il confirme par l'exemple des femmes israélites qui furent appelées de Moïse pour contribuer à la construction du tabernacle, en filant les courtines qui devaient le couvrir. La robe de l'épouse, c'est-à-dire de l'Eglise, est, comme chante David (Ps. 44, 10), à fond d'or, mais rehaussée de feuillages de diverses couleurs, pour dire que les justes ont bien tous la grâce, mais avec variété, et sont dissemblables entre eux par la possession inégale et par l'usage différent des vertus. Ce sont les brebis du patriarche Jacob (Gen., 30, 39), toutes brebis, mais bigarrées, et comme celles qui furent présentées au nombre de dix mille à l'empereur Justinien par un riche bourgeois de Lycande, ville d'Arménie, dont mille étaient noires, mille blanches, mille jaunes, mille rouges, mille orangées, mille mouchetées de plusieurs couleurs, et le reste diversifié d'une autre façon. Saint Grégoire le Grand traitant ce sujet en parle excellemment, et dit : « Non uni dantur omnia, ne in super-« biam elatus cadat; sed huic datur quod tibi non « datur; et tibi datur quod illi denegatur, ut dum iste « considerat bonum quod habes et ipse non habet, te « sibi in cogitatione præferat; et rursum dum tu ha-« bere illum conspicis quod ipse non habes, te illi in « tua cogitatione postponas, et fiat quod scriptum est,

« superiores sibi invicem arbitrantes (Homil. 10 in « Ezech.) : On ne donne pas tout à un seul, de peur « que la multitude des dons ne l'enfle et ne le fasse « tomber, mais on donne à celui-ci ce qu'on juge à « propos que vous n'ayez point, et on vous donne ce « qu'on lui refuse; afin que lui voyant le bien que vous « avez, et dont il est privé, il vous préfère à soi dans « son cœur; et que vous, le considérant avantagé plus « que vous en quelque chose, vous vous estimiez « moins que lui, et qu'ainsi vous fassiez entre vous ce « qui est écrit : Que chacun regarde les autres comme « ses supérieurs, » et croie qu'ils ont quelque don en quoi ils le devancent. Il le prouve après par l'exemple de saint Pierre qui avait surpassé saint Paul en innocence, mais qui était aussi surmonté par celui-ci en sagesse; et puis par la comparaison des pays, dont l'un porte ce que l'autre ne produit pas, et celui-ci abonde en ce qui manque à celui-là. Ce que, dit-il, sont les quartiers de la terre pour le rapport des fruits, les saints le sont pour la production des vertus et des bonnes œuvres. Et puis il ajoute sagement que les élus regardent toujours chez les autres ce en quoi ils sont moindres qu'eux, et les vertus qui y reluisent et dont ils sont dénués, afin de s'humilier et de se mettre au-dessous d'eux, tandis que les réprouvés n'arrêtent jamais leur vue sur ce que les autres ont de bon et qu'ils n'ont pas, mais sur ce qu'ils pensent avoir plus qu'eux, et qui leur donne du relief pour se préférer à eux et emporter le dessus. Enfin il conclut par ces paroles. « Propter hoc ergo necesse est, « fratres carissimi : ut in vobis hoc semper debeatis « aspicere quod minus habetis, in proximo verò hoc « quod vobis amplius acceperunt, quatenus dum super « vosmetipsos eos pro bono, quod ipsi habent et vos non « habetis aspicitis, ad hoc quoque obtinendum etiam « vos ex humilitate crescatis : Partant, il faut, mes

« très-chers frères, que vous teniez toujours les yeux « en vous, sur ce que vous avez de moins que vos pro- « chains, et en eux, sur ce qu'ils ont de plus que vous, « afin que les voyant élevés au-dessus de vous, pour « une perfection qu'ils ont et que vous n'avez pas, « votre humilité vous fasse croître pour l'acquérir « comme eux. » Ainsi le grand saint Antoine, au rapport de saint Athanase, se réputant le plus petit de tous, trouvait en chacun quelque vertu à louer et à imiter; au contraire, le superbe pharisien (Luc., 18, 11) faisant sa prière, l'employa toute à se vanter, racontant ses bonnes œuvres et les péchés dont il se croyait exempt, et le publicain, qui faisait la sienne au bas du temple, se frappait la poitrine.

De plus, un homme peut avec raison s'estimer moindre que tous les autres, quelque pécheurs énormes qu'ils soient, parce qu'il a sujet de penser que Dieu ne leur a pas communiqué les grâces qu'il lui a données, et s'il les en eût favorisés, qu'ils eussent fait de plus grands efforts pour y correspondre, et s'en fussent mieux prévalus que lui. « Væ tibi, Corosaïn, disait « Notre-Seigneur, væ tibi, Bethsaïda, quia si in Tyro « et Sidone factæ essent virtutes, quæ factæ sunt in « vobis, olim in cilicio et cinere pœnitentiam egissent « (Matth., 11, 21) : Malheur à toi, Corosaïm, et à toi, « Bethsaïde, parce que si Tyr et Sidon eussent vu les mi- « racles qui ont été faits devant vos yeux, et reçu les « secours pour se convertir que vous avez eus, elles « eussent fait pénitence de leurs péchés par le cilice et « la cendre. » Cette raison faisait dire et juger à saint François, nonobstant l'éminence de sa sainteté et sa vertu consommée, qu'il était le plus grand pécheur qui fût au monde. Et saint Paul, le modèle des hommes parfaits, ne disait-il pas de lui-même : « Christus Jesus « venit in hunc mundum peccatores salvos facere, « quorum primus ego sum (1 Tim., 1, 13) : Jésus-

« Christ est venu ici-bas pour sauver les pécheurs, « dont je suis le premier; » — « quia omnibus pejor « sum, explique saint Augustin (Serm. 9 de verb. apos- « toli), parce que je suis le plus méchant; » et derechef: « Mihi omnium sanctorum minimo data est gratia « hæc (Ephes., 3, 8) : Dieu m'a fait cette grâce, que je « suis le plus petit de tous les chrétiens, » et selon la force du mot grec, plus petit que le plus petit; il s'appelle dans les mêmes sentiments un avorton, et ajoute : « Ego sum minimus apostolorum; qui non « sum dignus vocari apostolus, quoniam persecutus « sum Ecclesiam Dei (1 Cor., 15, 8, 9, 10) : Quoique « j'aie plus travaillé que les autres apôtres, je suis néan- « moins le moindre de tous; je ne mérite pas de porter « ce nom, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu; » se souvenant ainsi de ses fautes et n'ayant que ses vieux péchés devant les yeux, et oubliant ceux des autres, conservant d'ailleurs la mémoire de leurs vertus, et perdant celle des siennes. Pareillement saint Ignace, martyr, écrivant aux Magnésiens, leur mande : Bien que je sois prisonnier pour Jésus-Christ, je ne suis pas toutefois comparable à aucun de vous autres, qui êtes libres. Et à ceux d'Ephèse : Je sais qui je suis, et je me connais bien; je suis Ignace, le plus petit de tous; et redoublant à la fin de sa lettre, il leur dit : Je vous recommande l'Eglise d'Antioche, d'où je suis conduit à Rome, chargé de chaînes pour Jésus-Christ, et le dernier de tous les fidèles qui y sont. Sainte Catherine de Sienne s'estimant la plus grande pécheresse qui fût, croyait être cause de tous les maux qui arrivaient au monde, parce qu'elle savait que Dieu ne punit pas les péchés par des afflictions temporelles seulement sur celui qui les a commis, mais encore parfois sur d'autres; comme la vanité de David (2 Reg., 24, 15) fut châtiée par la mort de soixante-dix mille de ses sujets, que la peste moissonna en trois jours. Voilà les pensées

des saints, voilà les opinions qu'ils avaient d'eux-mêmes et les raisons qui les y ont portés.

Tâchons de les imiter, vu que ces raisons sont encore plus fortes à notre égard, qui ne sommes pas à beaucoup près si parfaits qu'eux, et qui par conséquent avons bien plus sujet de nous humilier. Ainsi chacun peut, sur ces vérités si solidement appuyées, attribuer à ses fautes toutes les traverses et tous les malheurs qui arrivent à la maison où il est, et à la religion dont il est membre. Si vous dites qu'il y en a qui en font de plus grandes, je réponds : quand cela serait, il peut toujours avoir cette croyance, non que Dieu doive laisser les offenses des autres impunies, mais il les châtiera par d'autres voies en ce monde ou en l'autre. Il peut se juger le plus abject et le plus méchant de tous les hommes, et passant encore plus avant, se réputer pour ces mêmes considérations plus vil et pire que les animaux, que les lions, les tigres, les serpents, et que toutes les créatures insensibles, qui portent toujours quelques traits des perfections de Dieu, qui ne l'offensent jamais, qui font continuellement ses volontés, auxquelles il manque si souvent. Et avançant encore, il peut prendre les mêmes sentiments touchant les démons, et se mettre au-dessous d'eux, parce qu'ils le surpassent aussi incomparablement en excellence de nature; qu'ils ont eu beaucoup moins de grâces que lui, qu'ils n'en ont eu jamais d'efficaces et n'ont commis pour être damnés qu'un péché mortel.

Pour conclusion je rapporterai les paroles remarquables de saint Bernard sur tout ce sujet. Voici comment il parle (Serm. 37 in Cant.) : Si nous connaissions au vrai ce que nous sommes devant Dieu, et quel degré nous tenons dans son estime, nous nous rangerions selon que nos mérites nous appellent, pour ne pas nous élever ni nous abaisser plus qu'il faut; mais comme ce secret nous est inconnu, et que chacun ignore s'il est

digne ou d'amour ou de haine, c'est le plus juste et le plus assuré de prendre le lieu le plus bas, d'où ensuite il nous fasse monter plus haut, que de se placer au plus honorable, d'où il nous contraigne de descendre avec notre honte. Il n'y a donc point de péril pour beaucoup que vous vous humiliiez, et pour petit que vous vous fassiez; mais vous en encourez un très-grand, si vous vous élevez tant soit peu plus qu'il ne convient, et vous préférez en votre cœur à un seul, qui par aventure au fond vous sera en vertu ou égal, ou même supérieur. Comme si vous passez par une porte, vous pouvez sans crainte vous baisser tant que vous voudrez, car cela ne saurait vous nuire, mais pour peu que vous vous éleviez plus qu'il ne faut, vous vous blesserez et en porterez les marques : « Sic in anima « non est planè timenda quantalibet humiliatio, hor- « renda autem nimiumque pavenda vil minima temerè « præsumpta erectio; quamobrem noli te, homo, com- « parare majoribus, noli minoribus, noli aliquibus, « noli uni : De même pour les choses de l'âme, il n'y « a rien du tout à appréhender en l'humiliation si pro- « fonde qu'elle soit, mais la moindre élévation que « l'on prend sans sujet est horrible et extrêmement à « redouter. Partant, ô homme, ne te compare ni à « ceux qui sont plus, ni à ceux qui sont moins que toi, « ni à quelques-uns, ni à un seul; » car que sais-tu si ce seul que tu juges non-seulement pire que toi, mais le plus grand pécheur de tous, ne sera point un jour, par l'opération de la grâce, meilleur et que toi et qu'eux s'il ne l'est point déjà dans le dessein de Dieu? « Prop- « terea non mediocrem, non vel penultimum, non « ipsum saltem inter novissimos eligere locum nos « Dominus voluit; sed recumbe, inquit, in novissimo « loco, ut solus videlicet omnium novissimus sedeas, « teque nemini non dico præponas, sed ne comparare « præsumas (Luc., 14, 10) : Pour cela Notre-Seigneur

« veut que devant nous asseoir nous ne prenions pas « une place du milieu, ni même une des plus basses « et des dernières, mais absolument la plus basse et la « dernière de toutes. Assieds-toi, dit-il, au dernier lieu, « mets-toi après tous les autres, fais-les tous passer de- « vant toi, et prends bien garde, je ne dirai point de te « préférer, mais même de t'égaler à qui que ce soit. » Ce qui s'entend non de l'extérieur, attendu que les conditions différentes des personnes ne le permettent pas toujours, mais de l'opinion, où nous devons estimer chacun meilleur que nous, et, selon la parole de saint Paul, le tenir pour notre supérieur.

SECTION IV

COMMENT NOUS DEVONS FUIR LA VANITÉ ET NOUS COMPORTER DANS NOS BONNES ŒUVRES.

I. La vanité est extrêmement à craindre. — II. Pourquoi? — III. L'homme n'a point sujet de s'enfler pour ses bonnes œuvres, les considérant avant de les faire. — IV. Ni quand il les fait. — V. Ni après qu'elles sont faites. — VI. Il est bon pour s'humilier de comparer nos œuvres avec celles des saints.

I. Une des choses les plus périlleuses qui arrivent dans tout le cours de la vie spirituelle, et que doivent redouter davantage ceux qui font profession de pratiquer la vertu, est sans controverse la vanité et l'estime secrète de ses bonnes œuvres. C'est là le rocher où mille et mille vaisseaux se brisent, et le gouffre où ils se perdent; c'est un dard acéré et empoisonné, qui perce, qui rompt et qui tue tout; saint Bernard, en parlant, dit : « Time sagittam, leviter volat, leviter « penetrat, sed dico tibi non leve infligit vulnus, citò « interficit, nimirum sagitta hæc vana gloria est « (Serm. 6 super Qui habitat) : Crains la flèche, elle « vole d'une grande vitesse, elle entre fort aisément, « et la plaie qu'elle fait n'est pas légère ni aisée à

« guérir, car elle est mortelle; si tu me demandes « quelle est cette flèche, je te dirai que c'est la vaine « gloire. »

II. Or, pour deux raisons principalement, tout homme vertueux doit la fuir, et se donner de garde de cette dangereuse flèche. La première est, parce que, comme dit le même saint Bernard ailleurs : « Ipsa est in peccato prima, in conflictu postrema (De « ordine vit. et mor. institut.) : C'est la première et « la dernière au combat des vices; » la première qui se présente et qu'il faut soutenir comme la plus hardie ; et la dernière, comme la plus opiniâtre et la plus forte à détruire. D'où Platon disait que c'était la dernière robe que notre âme dépouille, tant elle est jointe, collée, et, pour mieux dire, incorporée à nous. L'âme se défait avec moins de peine des autres vices, ou parce qu'ils sont particuliers et attachés à une matière étroitement bornée, ou bien aisés à reconnaître, ou qu'ils ne nous travaillent qu'en certaines saisons ou en certains âges; mais la vanité est beaucoup plus générale et a une circonférence bien plus large, répandant son venin sur toutes sortes de bonnes œuvres, et même sur plusieurs mauvaises dont les hommes font gloire; elle est fort difficile à remarquer, et se glisse imperceptiblement et avec une subtilité admirable dans l'esprit de celui qui fait une action bonne, qu'il commencera souvent avec humilité et finira avec orgueil, et elle nous attaque en tout temps et exerce sa tyrannie à tous les âges. La seconde raison est qu'elle détruit tout le mérite de la bonne œuvre; c'est une cruelle vipère qui déchire le ventre d'où elle sort et fait mourir la mère qui lui donne la vie; c'est une teigne qui ronge le drap qui l'a produite; un ver qui mange la substance et le fruit de l'arbre qui l'engendre, et d'autant plus avidement, que l'arbre est plus sain et le fruit plus exquis. « Amen dico vobis,

« disait Notre-Seigneur de ceux qui font leurs actions « par cet esprit, receperunt mercedem suam (Matth., 6, « 5) : Je vous dis en vérité qu'ils ont reçu leur ré- « compense, » les voilà payés; de sorte que tous leurs travaux, leurs oraisons, leurs jeûnes, leurs aumônes et toutes leurs autres bonnes œuvres, avec ces trésors immenses de richesses, que chacune acquiert à un homme quand elle est bien faite, sont entièrement perdus pour eux. Nous avons donc un très-grand sujet d'appréhender vivement la vanité, et d'avoir une extrême horreur de ce monstre. Voyons maintenant comment nous pourrons empêcher sa naissance, ou, s'il est né, l'étouffer en son berceau. Sa mère, par une génération monstrueuse, est proprement la bonne œuvre, très-bonne mère d'un très-méchant enfant, car la mauvaise ne l'est que parmi les aveugles. Or, examinons si un homme a sujet de tirer de la vanité d'une bonne action qu'il fait, et pour cela nous ouvrirons la bonne action, nous en ferons comme une autopsie, la considérant avant que l'homme la fasse, et quand il la fait, et après qu'il l'a faite, ce qu'il y met du sien, et sur quoi il peut fonder cette vanité prétendue.

III. Et pour commencer, il faut tout d'abord présupposer en l'homme qui doit faire cette bonne œuvre le bienfait de la création, qui est le fondement des autres, par lequel Dieu le tirant avec son bras tout-puissant de l'abîme du néant, lui a donné l'être, et pouvant selon l'indifférence de ce rien le faire pierre ou vermisseau, il l'a fait homme capable de vertu, et lui a donné un corps, une âme, des facultés intérieures et extérieures propres pour produire de bonnes œuvres. Après ce bienfait, qui ôte déjà à l'homme tout sujet de s'enfler de sa bonne œuvre, il faut secondement que Dieu, comme auteur de la nature, concoure avec lui, afin qu'il puisse opérer, car sans ce concours

et cette assistance ses facultés seraient engourdies et ne pourraient se remuer; et comme auteur de la grâce, qu'il lui donne une bonne pensée dans l'entendement, une bonne affection en la volonté, et les autres grâces actuelles et prévenantes, dont il soit ému et aidé à faire la bonne œuvre, et enfin la grâce habituelle et sanctifiante qui lui communique la dignité honorable de son enfant agréable à ses yeux, et par conséquent le mette en état de rendre sa bonne action méritoire de la récompense éternelle. Toutes ces choses sont absolument nécessaires pour faire un homme capable d'exercer une bonne œuvre digne du ciel. Si une seule vient à manquer, il demeurera court; car si l'être qu'il tient de Dieu, ou le concours physique qu'il lui prête lui défaillait, il ne pourrait faire son action selon l'être naturel; si c'est la grâce prévenante, il ne pourrait produire aucune action vertueuse; si la sanctifiante, aucune qui méritât le paradis. L'homme maintenant que fait-il en comparaison de tout cela? Quelle disposition apporte-t-il de son côté pour l'action de vertu? La seule bonne intention et la volonté résolue à bien faire, qui est encore un don de Dieu.

IV. En second lieu, pour ce qui regarde l'action méritoire quand on la fait, nous disons que les mêmes choses dont nous venons de parler y sont alors autant requises, et qu'elles doivent régner durant tout le cours de l'acte, à savoir l'être de l'homme, qu'il faut que Dieu lui conserve le concours naturel qu'il doit lui continuer, et également la grâce habituelle et l'actuelle, qui, demeurant la même en soi, change néanmoins de nom, et de prévenante qu'elle s'appelait avant de faire la chose, se nomme accompagnante quand on la fait, comme se tenant toujours aux côtés de l'homme pendant qu'il y travaille. Mais comment l'homme y travaille-t-il? En quoi y contribue-t-il du

sien? La droite intention, le bon usage de ses puissances et la coopération à la grâce, en quoi il manque très-souvent, ne coopérant pas à tous ses degrés, et ce qu'il y fait de bien étant toujours un nouveau bienfait de Dieu; et pour l'intention elle s'adjoint très-facilement plusieurs petites vanités, complaisances, recherches secrètes de soi-même, satisfactions de nature, respects humains et autres défauts qui, se glissant insensiblement et finement, sans faire semblant de rien, ou même sous quelque beau prétexte, dans l'action bonne, la gâtent tout à fait, ou au moins diminuent de son prix, ternissent son éclat et la déparent.

V. Enfin, pour voir si après que la bonne action est faite, l'homme peut justement s'en donner de la vanité, ce qui suit est à considérer : premièrement, c'est un article de foi qu'aucun homme, sans une révélation particulière, ne peut assurément savoir s'il a la grâce sanctifiante, nécessaire pour faire que son action soit bonne et méritoire de la gloire éternelle. Secondement, quand il en aurait eu une dont on ne pourrait douter, il ne serait pas pour cela certain que son action est bonne et bien faite; et je veux qu'il y ait employé à son avis toutes ses forces, qu'il y ait appliqué tout son esprit et purifié ses intentions avec tout le soin possible, et qu'ainsi l'action lui paraisse bonne, qui lui a dit qu'effectivement elle l'est? Saint Paul, tout élevé qu'il était au sommet de la perfection, et un des plus grands chefs-d'œuvre de grâce de Jésus-Christ, dit néanmoins : « Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus « sum; qui judicat me, Dominus est (1 Cor., 4, 4) : « Je ne sens aucun péché qui me pique la conscience; « quand je regarde tout le dedans de mon âme jus- « qu'au fond, je n'y remarque aucune iniquité, et pour « mes actions, il me semble que je les fais purement « pour la gloire de Dieu et le salut des âmes; mais je « ne suis pas justifié pour cela, et mes œuvres n'ont

« pas une bonté si assurée, que je n'en puisse raison-
« nablement douter, parce que c'est Dieu qui en est le
« juge : » si je tenais moi-même la balance, si je les pesais et les jugeais, la sentence serait favorable, parce que je n'y trouve rien à reprendre; mais c'est Dieu devant qui « luna, comme dit Job, non splendet, et « stellæ non sunt mundæ, quantò magis homo putredo, « et filius hominis vermis (cap. 25, 5), la lune ne « luit pas, et les étoiles ne sont point nettes, à combien « plus forte raison l'homme qui n'est que pourriture « et un chétif ver de terre! » Dieu avec des yeux infiniment perçants découvre souvent aux œuvres que nous croyons les plus pures beaucoup d'impureté, aux plus courageuses beaucoup de faiblesse, aux plus éclairées beaucoup de ténèbres, aux plus ardentes beaucoup de froid, et aux plus parfaites une multitude d'imperfections. Comme le défaut de lumière fait que nous ne voyons pas un million d'atomes qui voltigent dans l'espace, les obscurités de nos esprits nous dérobent la vue de mille petits manquements dont nos œuvres sont souillées; mais Dieu qui demeure dans un abîme de clartés, et qui est la clarté même, les connaît tous; et attendu l'infirmité de notre nature qui est si grande, l'amour-propre qui est si avant enraciné en nous, et les passions qui dominent toujours, et souvent prédominent en ce corps mortel, il est très-difficile qu'il n'y en connaisse toujours plusieurs.

De sorte que chacun peut dire avec bonne raison qu'il n'a jamais fait aucune œuvre accomplie en tout point, et où il n'y eût rien à redire. « Facti sumus, dit « Isaïe, ut immundus omnes nos, et quasi pannus « menstruatæ universæ justitiæ nostræ (cap. 64, 6), » et comme traduisent d'autres, « quasi vestimentum « centonum universæ justitiæ nostræ (Vatabl., Pa- « ganin.) : Nous sommes tous immondes devant Dieu, « et toutes nos justices n'y paraissent que comme des

« linges chargés d'ordures, ou au moins comme un « vieux haillon rapetassé de plusieurs méchantes « pièces de diverses couleurs. » Et de même qu'un tel vêtement est fort vil et capable de donner plutôt de la honte que de la vanité; de même la vie des plus justes, et le plus glorieux habit dont ici-bas ils couvrent leurs âmes, n'est tissu que de plusieurs actions faibles et imparfaites de vertus différentes. Ce ne sera qu'en l'autre monde que nous ferons des actions parfaitement bonnes, et nous produirons des œuvres où il n'y aura rien à corriger. « Placebo Domino in regione vivorum « (Ps. 114. 9) : Ce sera dans la région des vivants où « nous plairons sans déplaire; » mais ici-bas en la vallée des mourants et des morts, la corruption s'attache à tout, et il n'y a rien qui ne se ressente du terroir. « Quid potest esse, dit saint Bernard dans cette pensée, « omnis justitia nostra coram Deo? nonne juxta pro- « phetam, velut pannus menstruatæ reputabitur? et si « districtè judicetur, injustitia invenietur omnis jus- « titia nostra et minus habens (Serm. 1 in festo om- « nium sanctorum)? Quelle estime peut mériter toute « notre vertu devant Dieu? en quelle considération y « sera-t-elle ? certes comme un drap couvert de vilenies, « ainsi que dit le Prophète. Et si on la regarde de près, « si on épluche exactement le commencement, le pro- « grès et la fin de nos bonnes œuvres, elles passeront « en sa présence pour mauvaises, et dans sa balance « elles ne seront point de poids. » C'est pourquoi nous avons tous grand sujet de nous écrier avec David : « Ne intres in judicium cum servo tuo, quia non jus- « tificabitur in conspectu tuo omnis vivens (Ps. 142, « 2) : N'entrez point en jugement avec votre serviteur, « ne faites pas tant de recherches de mes actions, et « ne les examinez point avec rigueur et selon toutes « vos lumières; car si vous procédez de la sorte, il « n'est homme sur terre qui ne se trouve coupable

« devant vous. » Le saint homme Job, après avoir fait des actions incomparables en charité, en humilité, en patience et en toutes sortes de vertus, touché du même sentiment, disait : « Verè scio quod non justifi-
« cetur homo compositus Deo, si habuero quippiam
« justum non respondebo, sed meum judicem depre-
« cabor; verebar omnia opera mea (cap. 9, 2, 15) : Je
« sais assurément que l'homme, si juste qu'il soit, ne
« pourra être déclaré innocent, si Dieu veut juger sa
« cause selon tous les droits de sa justice. Si j'ai fait
« quelque action bonne à mon sens, je ne veux pas
« lui en représenter le mérite, de peur qu'il ne m'en
« fasse voir les défauts et les sujets de supplice qui y
« sont; mais j'aurai recours à la prière, le suppliant de
« l'accepter pour ce qu'elle est, et de suppléer par sa
« bonté aux manquements qu'il y trouvera. » Ainsi nous n'avons point raison de nous estimer pour nos bonnes œuvres, sur le juste doute que nous pouvons former qu'elles ne sont pas aux yeux de Dieu ce qu'elles paraissent aux nôtres, qu'elles ne sont pas véritablement bonnes, mais mauvaises, ou ne sont point bonnes au point qu'elles devraient être, que nous n'avons pas coopéré à tous les degrés de la grâce que Dieu nous avait-donnés pour les bien faire, et n'y avons pas appliqué nos puissances comme nous y étions obligés.

VI. Mais supposons que nous ayons fait cela, quelle comparaison y a-t-il encore de nos bonnes œuvres avec celles des saints? de notre humilité à la leur, de notre pauvreté, de notre obéissance, de notre patience, de notre charité avec celles qu'ils ont exercées? Nos oraisons et vocales et mentales ont-elles la mesure de longueur, de ferveur, d'attention et de révérence des leurs? Non, sans doute : nous ne sommes que des enfants auprès de ces géants, et nos vertus approchées des leurs perdent leur lustre. Eliu dit dans Job :

« Respiciet homines, et dicet, peccavi (cap. 33, 27) : « Il considèrera les hommes, et dira : J'ai péché. » Ce que saint Grégoire expliquant, dit à notre dessein : « Ideò nonnulli peccasse se nesciunt, quia homines « non attendunt (lib. 24 Moral., c. 6) : Il y en a qui « se croient plus justes qu'ils ne sont, parce qu'ils ne « jettent point les yeux sur la vie de ceux qui sont « meilleurs qu'eux; » c'est pourquoi Eliu dit : Il la regarde, et ce regard lui fait dire qu'il a péché; comme s'il disait : « Sanctorum virorum exempla conspicit « atque eorum comparatione se pensans iniquum se « esse deprehendit, atque in illorum pulchritudine « conspicit fœditatem suam : lucem namque debet « conspicere qui vult de tenebris judicare : Il con- « temple les exemples des saints, et par la grande « différence qu'il remarque entre eux et lui il trouve « qu'il est méchant; il connaît dans leur beauté sa « laideur, et ses ténèbres dans leur lumière; et, à vrai « dire, qui veut bien juger de l'obscurité de la nuit, « doit jeter les yeux sur la clarté du jour. » Quand, dit saint Jean Climaque (Grad. 23), nous aurons bien examiné nos actions, et que nous nous serons mesurés justement aux saints Pères qui nous ont précédés, et comme des flambeaux ont éclairé le monde des rayons de leur sainteté, nous découvrirons que nous n'avons aucun grain de solide vertu, et que nous ne satisfaisons point aux devoirs de notre condition, mais que sous un habit religieux nous portons encore une âme séculière. Et ailleurs (Grad. 25), il raconte à ce propos ce trait signalé d'un excellent religieux qui, se voyant tenté de vaine gloire, pour étouffer ces pensées, écrivit sur la muraille de sa cellule les noms des principales vertus prises au plus haut point de leur perfection : comme une charité consommée, une humilité angélique, une oraison pure et sans distraction, une chasteté inviolable, et ainsi des autres. Et quand il se

sentait assailli, il disait : Allons à notre juge, et il se mettait à lire ce qu'il avait écrit, et puis s'écriait : Or, sache que jusqu'à tant que tu aies acquis ces vertus, tu es encore bien loin de Dieu. Saint Jérôme rapporte que saint Antoine ayant vu avec admiration et étonnement saint Paul, premier ermite, disait après à ses disciples, en se frappant la poitrine : « Væ mihi pec-« catori, qui falsum monachi nomen fero (in Vita « S. Pauli) : Malheur à moi, pécheur misérable, qui « porte faussement le nom de moine. » Ainsi donc, les vertus éminentes et les œuvres héroïques des saints, dont pourtant ils ne se sont jamais enflés, nous montreront clairement l'imperfection des nôtres, et arrêteront tous les mouvements d'orgueil que nous pourrions en avoir. Mais allons encore plus avant, et des hommes montons aux anges et aux premiers, aux chérubins et aux séraphins ; voyons comment ces esprits bienheureux, en qui ne se trouva jamais la moindre souillure depuis le commencement du monde, et qui n'ont pas cessé un seul moment de faire des actions admirables de toutes les vertus, dont leur état est capable, et de la moindre desquelles, hélas! les nôtres n'approchent point en valeur, se tiennent toujours abîmés devant la Majesté divine dans une humilité très-profonde, et sans être atteints de la moindre vanité. Elevons-nous encore plus haut à la très-sainte Vierge, et même à l'adorable et sacrée humanité de Notre-Seigneur, et contemplons comment le Fils et la Mère au degré d'excellence souveraine et infinie où Dieu les a élevés, et dans la perfection incomparable de toutes leurs opérations achevées au dernier point, en ont toujours rapporté entièrement l'honneur à Dieu, et ne s'en sont jamais glorifiés, tellement que Notre-Seigneur dit encore aujourd'hui au ciel ce qu'il disait jadis ici-bas sur la terre : « Honorifico patrem « meum, non quæro gloriam meam; est qui quærat

« (Joann., 8, 49, 50) : Je prétends par tout ce que je « fais honorer mon père, je ne cherche point ma « gloire, bien que mes actions soient si glorieuses; « il y en a un qui la cherche pour moi. » Jugeons après cela si pour nos œuvres chétives, imparfaites et très-inégales en bonté à celles des saints, des anges, de Notre-Dame et de Notre-Seigneur, dont pourtant ils n'ont aucun orgueil, nous avons sujet d'en avoir et de nous estimer.

Mais je veux que nos actions soient aussi bonnes et aussi parfaites, et encore plus, si vous voulez, que celles des saints, je dis que néanmoins devons-nous pour elles nous humilier et n'en prendre aucune vanité, parce qu'après tout il faut revenir à ces paroles de Notre-Seigneur, qui battent la présomption en ruine, et l'arrachent jusqu'à la racine : « Cum fece- « ritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : Servi « inutiles sumus, quod debuimus facere, fecimus « (Luc., 17, 10) : Quand vous aurez fait tout ce qui « vous a été commandé, dites : Nous sommes des « serviteurs inutiles, nous n'avons fait que ce que « nous avons dû. » Nous sommes des serviteurs inutiles, explique le vénérable Bède, parce que toutes nos bonnes œuvres n'apportent aucun profit à Dieu, qui n'a aucun besoin de quoi que nous puissions faire. « Dixi Domino, disait David, Deus meus es tu; quo- « niam bonorum meorum non eges (Ps. 15, 2) : J'ai « dit au Seigneur que je le reconnaissais pour mon « Dieu, en ce qu'il n'a point besoin de mes biens. » — « Si peccaveris, quid ei nocebis? avait dit Eliu avant « lui au saint homme Job, et si multiplicatæ fuerint « iniquitates tuæ, quid facies contra eum? porrò si « justè egeris, quid donabis ei, aut quid de manu tua « accipiet (Job., 35, 6)? Si tu pèches et ajoutes crimes « sur crimes, en quoi penses-tu devoir nuire à Dieu? « et au contraire, si tu fais bien, que lui donneras-tu,

« et que recevra-t-il de toi pour être mieux? » son bonheur est monté à un tel point qu'on n'y peut rien ajouter ni diminuer. Et si de plus il est si puissant qu'il peut faire et tirer de ses trésors des millions de mondes remplis de créatures si excellentes, si saintes, et qui lui rendront des adorations, des honneurs et des services si parfaits, que les plus hauts séraphins et chérubins qui sont au ciel ne seraient auprès d'elles que des novices ; si donc il se passe bien de cela pour son contentement, il montre évidemment que les tiens ne lui sont nullement nécessaires. De plus, nous sommes des serviteurs inutiles, puisque nous n'avons fait que ce que nous avons dû , quand même nous en ferions incomparablement plus pour lui, étant lui notre Dieu, notre souverain Seigneur, et nous ses créatures, les ouvrages de ses mains et ses sujets naturels. Certes, nous lui sommes si étroitement obligés par tant et de si grands bienfaits, et il a enduré des tourments si cruels et perdu la vie pour notre salut, quand nous souffririons des morts infinies pour son service, nous ne satisferions pas à notre devoir, nous ne nous acquitterions point de l'obligation que nous lui avons; car le sang du Fils de Dieu est bien différent du nôtre, et toutes nos souffrances ne sont pas du prix des siennes. C'est pourquoi tant s'en faut que nous ayons sujet de nous glorifier de tout ce que nous faisons pour l'amour de lui, qu'au contraire nous devons nous humilier et nous confondre de faire si peu. Quelques bonnes œuvres que vous exerciez, et quelques peines que vous preniez pour lui, regardez-le mourant après une infinité de douleurs sur un gibet, et comparez votre bassesse avec ses infamies, et vos peines avec les siennes, et puis glorifiez-vous si vous pouvez. Cette pensée, dit saint Cyrille, rabat extrêmement les fumées de notre vanité, et comme un puissant remède, guérit parfaitement notre orgueil; car si vous ne payez

ce que vous devez, vous êtes punissable; si vous le payez, on ne vous en doit point dire grand merci. « Si evangelizavero, dit saint Paul, non est mihi gloria; « necessitas enim mihi incumbit (1 Cor., 9, 16) : Si « je prêche et si je me consume de travaux dans mon « ministère, je ne dois pas m'en estimer davantage, « je ne fais que ce à quoi je suis tenu. » Notre condition et notre servitude naturelle rendent nos actions vertueuses, nos devoirs envers Dieu et sa bonté les font nos mérites. Le saint homme Barlaam, instruisant le jeune prince Josaphat, lui dit que quand il se sentirait attaqué des mouvements de vanité pour avoir quitté le royaume des Indes et embrassé la vie solitaire, il les étouffât avec ces paroles : Après avoir tout fait, nous sommes encore des serviteurs inutiles, et qu'il considérât qu'il avait fait incomparablement moins pour Notre-Seigneur que Notre-Seigneur n'avait fait pour lui.

SECTION V

SUITE DU DISCOURS.

I. Nous n'avons pas sujet de nous enfler pour nos bonnes œuvres, mais plutôt de nous abaisser. — II. Nos bonnes œuvres sont sans comparaison plus à Dieu qu'à nous. — III. D'où il faut lui en rapporter la gloire. — IV. Actes qu'il faut faire dans nos bonnes œuvres envers Dieu. — V. Envers le prochain. — VI. Envers nous.

I. Donc, d'après toutes ces raisons, il est aisé de voir que nous n'avons aucune occasion de nous enfler pour nos bonnes œuvres, mais plutôt que nous devons nous en abaisser davantage. Dieu nous donne, comme nous l'avons montré, toutes les puissances et tous les outils nécessaires pour les faire, un être capable de les produire, une volonté pour les vouloir et les résoudre, un entendement pour les tracer et les conduire, et une

main pour les exécuter. Il nous assiste de ses secours naturels et surnaturels, sans nous laisser jamais seuls durant l'opération, et pour nous mettre en état de donner à nos œuvres leur perfection dernière, et les rendre méritoires de la béatitude, il nous communique un rayon de sa divinité, la grâce habituelle.

II. De sorte qu'à considérer tout par le détail, et à bien prendre la bonne œuvre, nous trouverons que Dieu y met presque tout, et l'homme très-peu, à savoir, sa seule coopération, qui encore est une clarté émanée de ce soleil, et un ruisseau découlant de cette source, c'est-à-dire, qu'elle vient originairement de Dieu, parce qu'étant un être réel, l'homme seul ne saurait la produire ; mais il faut nécessairement que Dieu y mette la main, et que comme cause première, il aide la seconde dans son impuissance ; tellement qu'il y a dans une bonne œuvre beaucoup de choses que Dieu seul y apporte, et il n'y en a pas une qui soit si absolument à l'homme où Dieu n'ait part. Comme dans quelques quartiers de la France les aînés emportent entièrement quatre parties de la succession, et partagent encore après également la cinquième qui reste avec leurs cadets : de même Dieu, et encore il passe, parce qu'il n'y a aucun degré d'être dans la bonne œuvre qui ne lui appartienne, et plus qu'à l'homme, parce qu'il le produit effectivement, et donne le pouvoir à l'homme d'y contribuer ce qu'il y met, et par ce moyen tout est de lui. Car, selon la maxime des philosophes, « Quod est causa causæ, et causa causati : « Ce qui donne l'être à une cause, le donne à son effet; » et la parole d'Isaïe : « Domine, omnia opera nostra « operatus es nobis (Cap. 26, 12) : Seigneur, vous avez « fait en nous et par nous tout ce que nous avons fait. »

III. D'où il faut inférer que nos bonnes œuvres sont beaucoup plus à lui qu'à nous, et qu'ainsi il faut lui rapporter, comme à la cause principale, toute la gloire

et toute la louange qu'elles méritent. « Quis credat « parieti, dit saint Bernard, si se dicat parturire ra- « dium quem suscipit per fenestram ? aut si glorientur « nubes quod genuerint imbres, quis non irrideat? « Mihi liquido constat, nec de canalibus oriri rivos « aquarum, nec de labiis vel dentibus verba pruden- « tiæ ; si quæ sanè in sanctis digna laude vel admira- « tione video, laudo Deum in sanctis suis, qui in ipsis « manens facit opera (Serm. 13 in Cant.) : Qui croirait « la muraille, si elle disait qu'elle enfante le rayon, « qu'elle reçoit du soleil par la fenêtre ? ou qui ne se « moquerait des nuées, si elles se vantaient de donner « la pluie qu'elles prennent des vapeurs des eaux et « des exhalaisons de la terre? Pour moi, je ne doute « nullement que les ruisseaux ne sourdent point des « canaux par où ils passent, mais des fontaines, ni les « paroles sages des lèvres ni des dents qui les forment, « mais de la tête. Partant, si je remarque chez les « saints quelque chose digne de louange ou d'admira- « tion, je loue en eux Dieu qui y fait ces merveilles. » — « Aperuisti mihi oculos, lux, dit saint Augustin, et « excitásti atque illuminasti me, et vidi quod gloriari « non valeat ante te omnis caro, quia si quid boni est « parvi vel magni, donum tuum est, et nostrum non « nisi malum est (Lib. Soliloq.) : Vous m'avez ouvert « les yeux, ô ma lumière, et fait voir que l'homme n'a « aucun sujet de se glorifier devant vous, parce que « s'il a quelque bien grand ou petit, dont seulement « il peut avoir raison de tirer de la gloire, ce sont au- « tant de présents que vous lui avez départis, et qu'il « n'a de soi que le mal. » — « Quisquis, dit-il encore « autre part, tibi enumerat merita sua, quid tibi enu- « merat nisi munera tua (Lib. 9 Confess., c. 13)? Qui- « conque vous énumère ses mérites, quel compte vous « fait-il que celui de vos dons ? » Et, comme lui dit David, en offrant l'or, l'argent et les matériaux qu'il

avait amassés pour la construction de son temple : « Tua sunt omnia, et quæ de manu tua accepimus, « dedimus tibi (1 Paral., 29, 14) : Tout cela est à vous, « et nous ne vous rendons que ce que vous nous avez « donné. » La bienheureuse Angèle de Foligny (Vit., c. 25), ayant reçu de très-grandes grâces de Dieu, et entre autres celle de l'amour, dit que son esprit fut ensuite éclairé d'une lumière qui lui fit connaître que cet amour et tous les biens qu'elle possédait lui venaient de Dieu, que de soi elle était sèche, aride et n'avait pour tout rien de bon, et qu'ainsi ce n'était pas elle qui aimait, bien qu'elle fût frappée d'amour, mais l'amour de Dieu en elle, et elle par l'amour.

Pour cette cause, nous devons attribuer à Dieu toute la gloire de nos bonnes œuvres, et comme les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse (Cap. 4, 10), nous prosternant devant le trône de sa Majesté, mettre à ses pieds nos couronnes, et lui dire avec eux : « Dignus « es, Domine, Deus noster, accipere gloriam, et hono- « rem, et virtutem, quia tu creasti omnia : Vous êtes « digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir l'honneur « et la louange de nos vertus et de nos actions louables, « parce que c'est vous qui les avez créées toutes, » et qui nous avez donné de votre pure bonté la grâce de les faire. Remarquez qu'ils se servent du mot créer, qui signifie extraire du néant une chose tout entière, qui n'appartient qu'à Dieu seul, pour montrer à quel point nos bonnes œuvres sont à Dieu. Nous devons nous écrier avec David, et touchés du même sentiment : « Dextera Domini fecit virtutem : dextera Domini exal- « tavit me, dextera Domini fecit virtutem (Ps. 117, 16): « C'est la droite du Seigneur qui a exploité cette bonne « œuvre: c'est sa droite qui a fortifié la mienne, et lui « a donné le pouvoir de pratiquer cet acte d'humilité, « de patience, de charité; » et ainsi c'est lui proprement qui les a opérés et qui par conséquent en mérite

la gloire. Aussi le serviteur fidèle de l'Evangile rendant raison à son maître de l'emploi qu'il avait fait de l'argent qu'il lui avait confié, lui dit : « Mna tua fecit « quinque mnas (Luc., 19, 18) : Votre argent en a « gagné cinq fois autant, » ne faisant point mention du travail ni de tout ce que lui-même y avait mis, pour le peu que c'est. Sainte Thérèse, parlant de soi, dit qu'il lui avait été représenté si clairement que toutes nos bonnes actions viennent de Dieu, que lorsqu'elle en faisait quelqu'une, ou la voyait faire à d'autres, elle s'adressait incontinent à lui comme à la source d'où elle découlait, et se mettait à l'en louer ; et que de cette sorte elle n'avait pour l'ordinaire aucun souvenir d'elle-même quand elle exerçait les vertus.

Pour cela il faut se souvenir toujours de ce que nous sommes de nous-mêmes, de notre impuissance, de nos misères, de nos péchés; autrement, il sera très-facile de nous en faire accroire, et de nous parer des ornements d'autrui. Saint Grégoire le Grand expliquant ces paroles de Job : « Ubi eras quando ponebam fun- « damenta terræ ? dit celles-ci : Ac si justificato pecca- « tori apertè veritas dicat, virtutes à me acceptas tibi « non tribuas; noli contra me de meo munere extolli; « recole ubi te inveni, quando meo timore prima in te « fundamenta virtutum posui; recole ubi te inveni, « quando meo te timore solidavi. Ut ergo in te non « destruam quod construxi, ipse non cesses considerare « quod inveni : quem enim veritas nisi aut in flagitiis, « aut in excessibus inveni (Job., 38, 4; Moral., lib. 28, « cap. 6) ? comme si Dieu eût voulu dire plus claire- « ment au pécheur justifié : Ne t'attribue point les « vertus que tu as reçues de moi, ne t'élève pas contre « moi avec mes présents; considère où je t'ai trouvé « quand j'ai jeté en toi les premiers fondements des « vertus ; remets-toi en mémoire où je t'ai pris quand « je t'ai affermi sur ma crainte : afin donc que je ne

« détruise en toi ce que j'y ai bâti, et que je ne t'ôte ce « que je t'ai donné, souviens-toi toujours de ce que j'y « ai trouvé. Or, qui de nous Dieu a-t-il trouvé sinon « dans les crimes ou dans les excès? » Le père maître Avila raconte (Ep. 52, 2 part.) qu'un seigneur de marque, très-noble, très-riche et très-sage, se maria à une pauvre fille de village, non par passion, mais avec considération et jugement, pour avoir une femme qui lui fût obéissante, gracieuse et humble, se voyant l'épouse d'un si grand seigneur, dont à peine elle méritait d'être la servante. Et afin que les belles robes et les précieux joyaux qu'il lui donna selon sa qualité, ne vinssent à l'enorgueillir, il prit la méchante robe dont elle était vêtue quand il la vit la première fois et qu'il résolut de l'épouser, et la fit pendre dans son palais en un lieu où elle pût la voir souvent, afin que, par la représentation de ce vil habit tout rompu, et en lui de sa pauvreté passée, elle ne s'enflât jamais et ne devînt glorieuse à cause des richesses et des honneurs qu'elle possédait alors, mais se maintînt inviolablement dans une petite opinion d'elle-même conforme à sa naissance, et rendît à son seigneur et mari tous les devoirs d'une parfaite obéissance et d'un très-profond respect. La fameuse Marie, nièce du grand saint Abraham, anachorète, de qui saint Ephrem écrit la vie, dans les actions héroïques de vertu et les opérations miraculeuses qu'elle faisait, se souvenait toujours de ses chutes, et tenait incessamment devant ses yeux les images de ses fautes passées par précaution, et pour se conserver dans l'humilité. Un prince païen, même tyran de Sicile, nommé Agathocle, pour conserver dans sa plus haute gloire et dans l'abondance de ses biens le sentiment de sa bassesse et de sa pauvre extraction, se faisait servir dans de la vaisselle de terre, parce que son père avait été potier. Nous devons également dans nos bonnes œuvres arrêter notre vue sur ce

que nous sommes de nous-mêmes, sur notre néant, sur nos infirmités et sur nos péchés, pour ne point nous enfler, et pour empêcher la vanité, faisant comme l'abeille qui, pendant qu'elle vole, tient un gravier entre ses pattes, afin de n'être pas emportée au gré du vent. Dans l'essor que l'âme prend vers la perfection, et les œuvres éminentes qu'elle y opère, qu'elle porte toujours dans son pied, c'est-à-dire dans son affection, un gravier, à savoir, la connaissance de son origine de terre et de sa vileté, autrement elle servira bientôt de jouet au vent de la présomption.

IV. C'est donc ainsi que nous devons nous tenir loin de toute vanité en nos bonnes œuvres, et voici les actes qu'il sera bon de produire après que nous en aurons fait quelqu'une, particulièrement si elle est un peu plus signalée. Le premier doit être de foi, croyant fermement que s'il y a du bien en cette action il vient de Dieu et de sa grâce, et dire : « Dextera Domini fecit virtutem (Ps. 117, 16). » Le second, de remercîment de nous avoir donné la force de le faire, sans quoi elle nous eût été absolument impossible. Le troisième, d'un fidèle rapport que nous lui ferons comme à la vraie source de toute la gloire et de toute la louange de l'action. Le quatrième, d'un rapport fait par amour de tous les mérites, et d'une cession de tous les droits auxquels nous pourrions prétendre pour en disposer de la façon qu'il veut et au profit de qui il lui plaira. Et le cinquième, d'une demande de pardon des fautes que nous y avons commises, étant bien difficile que, malgré le soin que nous y avons apporté, quelqu'une extérieurement ou intérieurement ne s'y soit glissée. Et voilà comment nous devons nous comporter dans nos bonnes œuvres vis-à-vis de Dieu.

V. Quant au prochain, nous ne devons pas nous préférer vainement à lui, car nous ne savons pas au vrai si elles sont bonnes, parce que ce sont des dons

que Dieu pouvait lui donner aussi bien qu'à nous, et dont peut-être il se fût mieux servi; qu'il en a de cachés et de plus grands que les nôtres; qu'il fait des actions intérieures qui valent mieux que tout ce que nous faisons. Et si nous ne pouvons prendre ces bonnes opinions de lui pour le voir évidemment dans le grand vice, et se souiller journellement de péchés énormes, au moins pouvons-nous croire, par les exemples de sainte Marie-Magdeleine, de l'Egyptienne, et de plusieurs autres, qu'il sera peut-être demain meilleur que nous, et un jour si élevé au-dessus de nous dans la gloire, que nous le perdrons de vue. Qui nous a dit que quelques bonnes œuvres que nous fassions maintenant nous sommes prédestinés, et lui, nonobstant tous ses péchés, réprouvé? Il faut donc se tenir toujours dans une basse estime, et pour conserver, et pour augmenter les dons de Dieu en soi, se réputer, comme nous l'avons dit, le moindre et le pire de tous. Ruffin raconte que saint Antoine ayant appris par une révélation particulière qu'il y avait à Alexandrie un très-saint homme, corroyeur de son métier, à la perfection duquel avec toutes ses austérités et ses longues oraisons il n'avait pas encore atteint, alla le trouver et lui demanda à quoi il s'employait pour le service de Dieu, et quels étaient ses exercices de dévotion; qu'il le priait de ne rien lui cacher, étant venu expressément du désert pour le savoir. Le bon homme, tout confus de voir un si grand personnage, et jugeant qu'il ne lui fallait rien cacher, répondit : Je vous dirai, mon père, que je m'étonne fort de ce que vous me demandez, car je ne pense pas avoir jamais rien fait de bon, et pour cela tous les matins quand je me lève, avant de me mettre à ma besogne, je dis que tous ceux de cette ville, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, s'en aillent en paradis pour leurs bonnes œuvres, et moi seul en enfer à cause de mes iniquités;

et je redis de même le soir en me couchant, et avec sentiment de vérité. C'est ainsi qu'il faut juger de ses bonnes œuvres vis-à-vis de notre prochain.

VI. A notre égard maintenant, nous devons fuir avec tout le soin possible la vaine gloire, non-seulement parce que nous déroberions à Dieu l'honneur qui lui est dû, les ayant faites par sa grâce, ayant combattu avec ses armes et vaincu avec ses forces; parce que ce sont de nouveaux bienfaits dont, si nous ne faisons bon usage, nous devons craindre quelque malheur; ce sont des accroissements d'obligations et de dettes, pour lesquels il n'y a pas sujet de s'enfler, et d'où il est arrivé que quelques saints ne les recevaient qu'en tremblant; mais aussi parce que la vanité corrompt toute la bonne œuvre, et au lieu du salaire qu'elle méritait, elle la rend coupable de supplice; parce qu'elle sert de disposition prochaine à quelque chute et à faire mal l'action suivante, Dieu retirant son secours efficace à l'homme, et le laissant tomber pour lui faire connaître par sa propre expérience et à ses dépens son impuissance, et que ce n'a pas été par sa propre vertu qu'il a fait la bonne œuvre, mais par sa grâce; parce qu'elle est accompagnée d'un aveuglement extrême de nous faire vendre la gloire souveraine et éternelle du paradis qui nous était préparée, pour une fumée d'honneur passager, et pour l'opinion d'un homme qui à deux heures de là ne s'en souviendra plus; qu'elle est vaine et nullement solide étant établie sur deux fondements ruineux, le premier, l'action qui ne la mérite pas, puisqu'étant faite pour une fin vicieuse, elle devient mauvaise, et par conséquent digne non de louange, mais de blâme, et le second, les jugements des hommes, qui sont si injustes à distribuer la gloire à qui la mérite, et si divers, que ce que l'un approuve, l'autre le condamne, et ce qui est admiré de plusieurs passe auprès d'autres pour

sujet de risée. Oh ! que ceux qui désirent la vraie gloire ne se soucient guère de la fausse! On ne va point chercher la lumière d'une chandelle quand on est éclairé de celle du soleil. Tenez pour certain qu'un degré d'estime devant Dieu vaut mieux que si votre réputation remplissait toute la terre, et que la bonne opinion qu'aura de vous votre bon ange vous doit être plus chère que celle de plusieurs peuples.

Pour ces raisons donc fermons toutes les avenues à la vanité, et donnons-nous garde de ce monstre autant que nous pourrons. Fuyons, dit saint Basile (Const. Monast., cap. 10), la vaine gloire, cette cruelle ennemie de notre salut et la teigne des vertus, qui fait un terrible dégât en nous, qui ravage tous nos biens, qui nous prive du fruit de nos travaux, qui nous trompe sous un beau semblant, et nous fait boire du poison emmiellé; attachons-nous à la vraie gloire qui consiste à rechercher celle de Dieu, lequel par ce moyen aura soin de la nôtre; attribuons-lui l'honneur de toutes nos bonnes œuvres comme des effets de ses grâces, et il nous en donnera les profits. Imitons en cela les saints, qui ont toujours eu l'œil grandement ouvert sur ce point. Sainte Catherine de Sienne, après tant de faveurs extraordinaires qu'elle avait reçues de Notre-Seigneur, après tant d'actions admirables qu'elle avait faites, et qui avaient répandu sa renommée par toute l'Eglise, dit au diable, qui à sa mort l'accusait de vanité, que c'était un menteur, et qu'elle n'avait jamais eu d'autre dessein que celui du pur honneur de Dieu. Saint Thomas d'Aquin, éminent en noblesse, en esprit et en science, l'oracle des hommes doctes et l'exemple des hommes saints, ne se laissa en toute sa vie aller à aucun mouvement de vaine gloire, ni ne fut touché de la moindre complaisance pour les dons de la nature ou de la grâce qui arrivât à péché. Notre fondateur saint Ignace, par la grande connaissance

qu'il avait de ce qu'il était et pouvait de soi, avait tellement subjugué ce vice, et s'en était rendu si victorieux, que c'était celui qu'il craignait le moins. On lit de saint Bernard, que quoiqu'il fût le plus éclatant flambeau de son siècle, et qu'il fît par la sainteté de sa vie, par la grandeur de sa doctrine, par l'éclat de ses miracles et par le poids de son autorité tant de bien au monde, il se disait néanmoins et s'estimait serviteur inutile et arbre infructueux, qui ne voyait pas en quoi il servît à personne; de sorte « Quem totus mira« batur orbis, dit son historien, solus ipse non videbat « suæ operationis opinionisque splendorem (lib. 3 « Vitæ, cap. 2) que celui que tout l'univers admirait « était seul qui ne se connaissait pas digne de mer« veille ; il n'apercevait point la splendeur de sa « gloire, » comme jadis le saint homme Job (Cap. 31, 26), qui n'avait jamais regardé le soleil dans le brillant de sa lumière, ni la lune marchant pompeusement au milieu de la nuit. C'est bien ce que saint Macaire l'Egyptien dit (Homil. 27), que les vrais chrétiens étant devant Dieu très-grands, doués de hautes lumières et de connaissances excellentes, et comblés de richesses divines, sont néanmoins très-petits dans leur propre estime, croient qu'ils ne savent rien, et se réputent toujours pauvres; et cette basse opinion d'eux-mêmes les a tellement gagnés, et les possède si fort, qu'elle leur est devenue comme naturelle.

C'est de cette façon que nous devons nous ignorer et nous cacher à nous-mêmes. Saint Antoine disait un bon mot que rapporte Ruffin (lib. 3 Vitæ patrum), que si on ne couvrait pas les yeux au cheval qui tourne la roue, ce serait en vain qu'on voudrait s'en servir, parce qu'il aurait incontinent le vertige; il faut nous voiler les yeux dans les mouvements circulaires, c'est-à-dire les mouvements de perfection et les actes de vertu, autrement il sera facile que la tête nous tourne. Pour

la fin de ce discours, je mettrai ici un fait mémorable que raconte Sévère-Sulpice (lib. 1 Dialog., cap. 14), et qui montre bien jusqu'à quel point les saints ont fui et eu en horreur la vaine gloire. Il y avait, dit-il un très-saint personnage, d'une mortification et d'abstinence merveilleuse, et à qui Dieu avait donné un pouvoir comme absolu pour chasser les démons, qui se voyant en réputation partout, en crédit auprès des évêques, estimé des grands, honoré des petits et recherché d'un chacun, fut vivement combattu des mouvements de vanité, qu'il tâcha au commencement avec courage de repousser, mais la tentation continuant, et avec plus de furie, parce que les diables allaient semant malicieusement son nom au long et au large, et échauffant les peuples à le louer, et ne pouvant plus tenir, il pria Dieu à chaudes larmes, que pour vaincre cette tentation, et ne point tomber en vanité, il permît qu'il fût l'espace de cinq mois possédé du diable; ce que Dieu lui accorda : de sorte que le diable entre dans son corps, le met dans un dérèglement général et le réduit à faire et à souffrir tout ce que font et souffrent les démoniaques. Mais aussi après cinq mois il fut délivré et du démon et de la tentation. C'était, à dire la vérité, avoir une extrême aversion de la vaine gloire, et nous apprendre que nous devons au moins nous servir des moyens plus doux pour l'éviter.

SECTION VI

COMMENT NOUS DEVONS NOUS COMPORTER EN NOS FAUTES.

I. C'est une grande sagesse de tirer du profit de ses péchés. — — II. Le moyen de le faire. Sentiment que nous devons y prendre envers Dieu. — III. Envers nous.

I. Comme un des traits les plus signalés de la sagesse de Dieu est de tirer du bien du mal, et de faire

que les péchés, après qu'ils sont commis contre sa volonté, servent à sa gloire et au salut des âmes, de même c'est un effet de grande sagesse et d'une haute prudence dans un homme de convertir ses fautes en sujets de vertu, et de la vipère qui l'a mordu composer la thériaque pour guérir sa blessure. Le péché ressemble au fumier, qui en soi n'est qu'ordure, mais qui pourtant engraisse la terre et lui fait porter abondance de fruits, parce que n'étant pareillement de sa nature que vilenie et infection, il fait néanmoins du bien aux âmes des élus, et s'il leur nuit pour quelques jours en cette vie temporelle, il leur aide pour acquérir l'éternelle, tandis qu'aux réprouvés, il porte préjudice, et pour la présente, et pour la future, les privant en celle-ci de la grâce, et en l'autre de la gloire. Mais les élus se rendent leurs péchés utiles, ils s'affermissent de leurs chutes, ils s'enrichissent de leurs pertes, ils font sortir la santé de leurs maladies et de leur mort la vie. D'où vient que plusieurs docteurs (1) disent que la permission des péchés qu'ils commettent est un effet de leur prédestination, en tant que ces péchés leur donnent sujet de veiller plus soigneusement sur eux, et les excitent ensuite à mieux vivre : « Diligentibus Deum, dit saint Paul, omnia « cooperantur in bonum iis, qui secundum propositum « vocati sunt sancti : Tout profite aux prédestinés, » et contribue à leur salut, « etiam ipsa peccata, explique « saint Augustin, même leurs péchés, (Solil., c. 28, « vide, et c. 9, de correp. et gratia). »

II. Or le moyen de le faire est de prendre dans ses péchés les sentiments qui suivent : premièrement envers Dieu, de les reconnaître ingénument devant lui, et se confesser véritablement pécheur. « Quoniam

(1) Suarez, 3 de præd., cap. 8 ; Granad., ad 1 p., disp. 1, tract. 2 ; Tanner., t. 1, disp. 3, q. 3, dub. 3.

« iniquitatem meam ego cognosco, disait le pénitent « David (Ps. 50, 5) : Je reconnais et j'avoue franche- « ment ma faute, » je suis coupable devant vous. Puis, en former de grands actes de contrition, qui sont proprement ceux qui nous remettent en meilleur état que nous n'étions auparavant, et réparent nos pertes avec de plus grands gains, parce qu'ils lavent nos âmes et les rendent plus pures. Sur quoi Notre-Seigneur apporta un jour à sainte Gertrude une excellente comparaison digne de sa divine bouche : De même, lui dit-il, que quand un homme qui aime la propreté, voit sur sa main quelque tache, lave incontinent ses mains, et par là non-seulement cette tâche est ôtée, mais encore ses deux mains, qu'il n'eût pas autrement lavées, en sont rendues plus nettes; de même l'âme purifiant avec ses regrets et ses larmes la faute où elle est tombée, qui sera peut-être fort légère, se blanchit toute et se rend plus agréable à mes yeux. Après il faut lui en demander pardon avec toute l'humilité que l'on pourra, comme d'une injure que nous lui avons faite, d'un outrage à ses perfections, d'une ingratitude à ses bienfaits, d'une transgression de sa volonté, d'une infraction à ses lois et d'un refus de correspondance à sa grâce. Ensuite promettre avec une résolution efficace l'amendement, et enfin lui en demander, et tout ensemble en espérer la grâce, sans laquelle nous retomberions au premier pas. A ceci il faut rapporter la confession sacramentelle dont nous avons parlé ailleurs (Chap. 10, sect. 9, liv. 3).

III. Secondement envers nous, nous humiliant sincèrement en notre cœur à cause de nos péchés, où il est à remarquer que le plus grand sujet d'humiliation qui soit et qui puisse être, n'est ni la pauvreté, ni la prison, ni le bannissement, ni l'ignorance, ni la folie, ni la mort par la main d'un bourreau, ni tout ce que les hommes, les démons et toutes les créatures peuvent

faire pour déshonorer quelqu'un, mais le péché seul. La raison en est que le péché est sans difficulté, de toutes les choses possibles, s'il mérite le nom de chose, la plus vile, la plus sale et la plus infâme, et qui l'est plus que les serpents, les crapauds, les immondices, les voiries, et que toutes les infections du monde, parce que c'est la plus méchante, voire même qui seule l'est, et qui seule fait l'homme méchant, qui a rendu l'ange, créature dans son commencement si admirable en beauté, en sainteté et en toute sorte de vertus, très-vicieux, très-difforme et très-abominable, parce que c'est la plus contraire et la plus opposée à Dieu, et qui n'a rien de lui pour tout. Il n'est point de créature si petite qu'elle soit, pas un moucheron ni un grain de sable, où Dieu n'ait imprimé quelque caractère de ses perfections, et où il ne fasse reluire quelque rayon de ses excellences; le péché seul ne porte aucun trait de lui, il n'a rien de sa bonté, de sa beauté, de sa sagesse, de sa puissance, ni de ses autres attributs; et comme Dieu est la noblesse, la grandeur et la gloire essentielle, il faut nécessairement inférer que le péché est la bassesse, la vileté et l'infamie même qui diffame, avilit et abaisse proprement l'homme, et encore plus bas que soi, parce que le serviteur est toujours inférieur à son maître, et quiconque fait le péché, comme dit Notre-Seigneur (Joann., 8, 34), est serviteur du péché, et d'une servitude d'autant plus déshonorable qu'elle est volontaire, et qui par conséquent le met au-dessous de toutes les choses, et dans l'état le plus abject et le plus ignominieux qui puisse être. D'où vient que saint Grégoire de Nazianze (Orat. 1 in Julian.) appelle le péché la mère de l'abaissement et de la vileté; et avant lui le Prophète royal, parlant de quelques pécheurs, avait dit : « Humiliati sunt in « iniquitatibus suis (Ps. 105, 43) : Ils ont été avilis, « flétris d'honneur et rendus infâmes par leurs pé-

« chés; » car cette humiliation, comme porte le mot hébreux, et Hugues le cardinal l'explique, n'est pas de vertu, mais d'opprobre, dans laquelle jusqu'au fond le péché jette un homme.

Cela étant véritable, il faut que le pécheur se reconnaissant être par son péché au-dessous de toutes les choses, et au plus bas de toutes les bassesses possibles, s'humilie, comme il est très-raisonnable, profondément en son cœur, et prenne des opinions très-petites de soi conformes à cette connaissance, qu'il fasse paraître en ses paroles et en ses actions selon l'ordre de de la prudence, que ses chutes le rendent considéré, le fassent se défier de ses forces, et ensuite éviter les occasions et les pas glissants où il pourrait tomber. Mais aussi qu'il prenne garde que ses péchés ne le troublent, et que les regrets qu'il en conçoit ne dégénèrent en angoisses et découragements, comme il arrive à quelques-uns, et qui viennent parfois de l'artifice du démon, qui les procure et les recherche plus que la faute même, parce qu'ils abattent le courage, font perdre la confiance en Dieu, et bannissent la joie du cœur si nécessaire pour les bonnes œuvres; et plus souvent d'un orgueil caché et d'une opinion secrète de ses propres forces, comme si nous pouvions nous tenir debout de nous-mêmes, et demeurer fermes sans l'appui de la grâce : Quand nous tombons, nous devons dire : Voilà ce que je puis par moi-même, et sans Dieu qui m'a retenu je serais encore tombé plus lourdement. Il faut rapporter à la même source la tristesse de ceux qui sont fâchés d'avoir failli, non parce que Dieu en est offensé, mais parce qu'ils en sont mésestimés, et perdent une partie de la réputation qu'ils avaient acquise; comme encore quand ils se gardent de mal faire, afin que l'on dise que ce sont des personnes sages, avisées, irréprochables, qui ont toujours le compas à la main pour mesurer leurs actions et ne rien faire

qu'avec justesse. Éviter les fautes dans cet esprit, c'est en commettre une grande, et bien souvent certains manquements extérieurs de pure surprise, où la liberté n'a point de part, qui nous rendent blâmables devant les hommes, nous font plus agréables à Dieu, parce qu'ils nous servent de sujet d'humiliation. C'est pourquoi, comme il ne faut pas les faire si l'on peut, puisque ce sont des imperfections, il ne faut pas aussi en avoir une si grande peur, qui ne procède pour l'ordinaire que de celle que l'on a de recevoir quelque confusion, et souffrir du déchet en son honneur; les personnes religieuses auront encore à remarquer que si elles veulent sonder le fond de leur cœur, et examiner les motifs pour lesquels elles gardent leurs règles, elles accomplissent leurs observances et s'acquittent de leurs devoirs, elles trouveront que ce n'est pas toujours pour le pur amour de Dieu, mais que souvent l'appréhension d'être reprises, d'encourir quelque blâme, d'avoir quelque pénitence, et qu'on ne parle d'elles dans une maison, y contribue beaucoup, et bien que ces intentions ne soient pas entièrement à condamner, il faut aussi qu'elles connaissent que leurs œuvres ne sont pas dans la pureté qu'elles pourraient bien se figurer, et qu'il sera même bon de les purifier.

Pour conclusion de ce point, je dirai que quand nous avons quelque péché, nous devons incontinent, pour nous relever et bien nous remettre, nous humilier devant Dieu, lui en demander pardon, lui promettre l'amendement, veiller à ce que la mauvaise tristesse et le découragement ne saisissent notre cœur, et surtout à ce que nous fassions bien l'action suivante, tant pour réparer le passé et regagner ce que nous avons perdu, que parce qu'ordinairement, si on n'y prend garde, une faute en attire une autre, et une action mauvaise sert de planche à la suivante, et lui communique son venin ; soit parce que l'esprit est, par

la chute qu'il vient de faire, devenu plus faible pour bien agir; soit à cause de l'amertume que tout péché laisse naturellement dans l'âme, et qui la rend plus indisposée à la vertu; d'où il vient qu'on se mettra alors aisément en colère, on entrera en dépit, on fera ses prières avec des distractions et des dégoûts, on portera avec pesanteur la moindre difficulté; soit parce que Dieu donnera moins de grâce pour punition de la faute commise; soit enfin que le diable, glorieux de la victoire précédente, attaquera plus vivement la personne. C'est pourquoi il faut apporter une plus grande attention à son ouvrage, et comme les bons chevaux qui vont plus sûrement après avoir bronché, récompenser l'action passée par la suivante faite avec perfection.

SECTION VII

CONCLUSION DU SUJET.

I. Envers le prochain. — II. Des corrections qu'on nous fait. — III. Raisons pour nous les faire prendre en bonne part. — IV. Actions que nous devons faire quand on nous corrige.

I. Troisièmement, ce que nous devons observer dans nos manquements, à l'égard du prochain, est de nous humilier et de l'estimer plus que nous, de recevoir en bonne part les corrections qui nous sont faites et de ne nous point excuser, de nous accuser plutôt et de découvrir nous-mêmes nos imperfections.

Pour le premier, nos péchés nous donnent un sujet très-suffisant de nous humilier au-dessous de tous les hommes, et de nous abaisser en notre esprit sous leurs pieds, pour les raisons que nous avons rapportées.

II. Pour le second, il faut confesser une vérité, et avouer le malheur commun de notre nature, que nous cachons nos fautes tant que nous pouvons, que nous ne prenons pas plaisir d'en être repris, et sommes in-

génieux à les déguiser et les amoindrir; c'est un germe d'orgueil et un héritage de notre premier père. Saint Grégoire expliquant ces paroles de Job, « Si abs-« condi quasi homo peccatum meum, et celavi in sinu « meo iniquitatem meam (Job., 31, 33) : Si j'ai célé « mon péché, comme l'homme a coutume de faire, et « caché dans mon sein mon iniquité, » dit à ce propos : « Hæc sunt veræ humilitatis testimonia, et ini-« quitatem suam quemque cognoscere, et cognitam « voce confessionis aperire; at contra usitatum humani « generis vitium est, latendo peccatum committere, et « commissum negando abscondere, et convictum de-« fendendo multiplicare (lib. 22 Mor., cap. 9 et 10) : « Les marques d'une vraie humilité sont de recon-« naître sa faute et l'avouer ensuite de parole; et le « vice ordinaire du genre humain est de pécher le plus « secrètement que l'on peut, nier ensuite son péché, si « on est interrogé; et si on ne le peut, parce qu'il est « trop évident, l'excuser et le défendre, et par ce « moyen le grossir et l'accroître. » Il le montre en nos premiers parents qui, après avoir failli, se cachèrent sous des arbres et se dérobèrent aux yeux de Dieu, non en effet, attendu qu'ils découvrent tout, et voient clair dans les plus profondes obscurités, mais par désir de le faire s'ils eussent pu, et puis s'excusèrent et rejetèrent leur faute, Adam sur Eve, et Eve sur le serpent. « Unde nunc quoque humani generis rami, « poursuit ce saint docteur, ex hac adhuc radice ama-« ritudinem trahunt, ut cum de vitio suo quisque ar-« guitur, sub defensionum verba quasi sub quædam se « arborum folia abscondat, et velut ad quædam excu-« sationis suæ opaca secreta faciem conditoris fugiat, « dum non vult agnosci quod fecit : D'où encore main-« tenant tous les hommes, comme autant de bran-« ches qui sucent cette méchante sève de cette racine, « quand ils sont avertis de leurs vices, se jettent aus-

« sitôt à couvert sous diverses excuses, comme sous des « feuilles d'arbres, et alléguant plusieurs mauvaises « raisons pour se justifier, veulent en quelque façon se « cacher à Dieu : » — « In qua occultatione non se « Domino, sed Dominum abscondit sibi; quò contrà « cuique peccatori jam exordium illuminationis est « humilitas confessionis : En quoi ils se trompent, « car ils ne se cachent point à Dieu, mais ils font que « Dieu se cache à eux, comme au contraire, le com- « mencement du bonheur, et les premiers rayons de « lumière chez un pécheur sont l'humilité de sa con- « fession et l'aveu de sa faute. » Or il faut combattre ce vice, et s'efforcer avec de puissants appareils de guérir cette gangrène.

III. Premièrement, il serait à propos de demander à celui qui trouve mauvais qu'on le reprenne, s'il est impeccable, s'il croit n'avoir rien qui mérite correction. Il faut reconnaître rondement que nous sommes tous pécheurs, que nous avons de grands défauts et en nombre; et que celui-ci a bien rencontré qui a dit que le plus parfait était celui qui en avait le moins. Nous pouvons désirer n'en avoir point du tout, mais nous ne devons pas l'attendre ici, cela n'est réservé que pour la vie bienheureuse. « In multis offendimus om- « nes, dit saint Jacques (Ep., cap. 3, 2) : Nous faillons « tous en plusieurs choses ; » et saint Jean : « Si dixe- « rimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos se- « ducimus, et veritas in nobis non est (1 epist., 1, 8) : « Si nous disons que nous sommes exempts de péché, « nous nous trompons et nous ne disons point la vé- « rité, » ce sont des apôtres qui parlent. « Sine peccato « qui se vivere existimat, dit sagement saint Augustin, « non id agit ut peccatum non habeat, sed ut veniam non « accipiat (lib. 14 de Civit., cap. 9) : Qui s'estime vivre « sans péché ne fait pas qu'il n'ait point de péché, mais « qu'il n'en reçoive le pardon; » et cela s'entend géné-

ralement de tous, même des plus saints. D'où le même docteur, combattant les hérétiques pélagiens, dit que la sainte Eglise soutient principalement trois vérités contre eux : dont l'une est que la grâce ne se donne point à nos mérites; l'autre, que nous naissons entachés de péché originel; et la troisième, qu'à quelque degré de sainteté que puisse parvenir un homme en cette vie, il ne peut néanmoins si bien faire qu'il ne tombe toujours en quelque péché, au moins léger. Job, personnage d'une vertu incomparable et d'une perfection très-éminente, avait dit dans la même pensée, selon l'explication de saint Grégoire : « Si lotus fuero « quasi aquis nivis , et fulserint velut mundissimæ « manus meæ, tamen sordibus intinges me et abomina- « buntur me vestimenta mea (Job., 9, 30; lib. 9 Moral., « cap. 19) : Quand je serais lavé avec les eaux de la « neige, et que mes mains paraîtraient très-propres, « vous ferez toutefois connaître que je ne suis pas sans « malpropreté; et ce corps dont maintenant mon âme est « revêtue comme d'un habit, me souillera toujours en « quelque sorte, et me fera porter les marques de sa « corruption. » Cela est dit des péchés, et il est aussi vrai des autres manquements, dont les plus sages et les plus avisés ne sont pas exempts. Quand tu aurais une sagesse extraordinaire, dit saint Jean Chrysostome en un brillant discours qu'il fait sur ce sujet (Homil. de ferend. reprehens.); quand tu serais un prodige de doctrine, encore es-tu homme, et par conséquent tu as besoin de quelque conseiller : Il n'est que Dieu seul à qui il n'en faut point, d'où Isaïe dit de lui : « Quis ad- « juvit Spiritum Domini? aut quis consiliarius ejus fuit « et ostendit illi (cap. 40, 13)? Qui a pénétré dans les « desseins de Dieu? qui l'a assisté de ses avis, et mon- « tré comment il allait faire? » Soyons tant que nous voudrons prudents, savants et expérimentés, nous faisons toutefois beaucoup de choses qui ont besoin d'être

redressées. « Nec enim omnia, nous apprend l'Ecclé-
« siastique, possunt esse in hominibus, quoniam non
« est immortalis filius hominis (Cap. 17, 29) : Les
« hommes ne peuvent pas tout savoir, parce que leur
« vie n'est point immortelle, » elle est si courte, que quand ils auraient la capacité, ils n'ont pas le loisir de connaître mille choses que d'autres sauront, parce qu'ils s'y seront appliqués; et on peut dire avec vérité, qu'attendu le nombre presque infini des créatures, de leurs opérations et de tout ce qui se passe dans l'univers, pour une chose qu'un homme sait, il y en a toujours cent millions de compte fait qu'il ignore. Qu'y a-t-il, poursuit cette bouche d'or, de plus lumineux que le soleil, pourtant il souffre ses éclipses, et les nuées nous dérobent la clarté de ce grand flambeau, même au plus haut du jour; de même une inconsidération, une ignorance ou une passion obscurcira l'intelligence de notre esprit, lors même qu'il était en sa plus forte pointe, et comme en son plein midi, et il arrive maintes fois qu'un très-habile homme ne verra pas ce dont un du commun se prendra garde. L'exemple est évident chez Moïse, homme, au rapport de l'Ecriture, versé dans toutes sciences sacrées et profanes, très-saint, qui avait l'honneur de traiter avec Dieu confidemment, et à qui Dieu parlait comme un ami fait à son ami, ouvertement et face à face, tandis qu'avec les autres ce n'était que par énigmes, enfin un des plus grands personnages qui parurent jamais, et qui avait opéré tant de prodiges en Egypte, renversé tout l'ordre de la nature, et dompté l'orgueil d'un puissant roi, et néanmoins, avec toutes ses perfections et tous ces avantages de capacité et de science, il n'aperçut pas une chose que la plupart des hommes remarqueraient aisément, et que son beau-père Jéthro, homme barbare, sans lettres, et avec cela infidèle, connut d'abord, et dont aussi il l'avisa : c'était de se décharger d'une partie du gouver-

nement du peuple sur les épaules de quelques autres, pour ne pas succomber sous le faix (Deuter., 34, 10; Exod., 18, 16). Ajoutons à cet exemple celui de saint Pierre (Galat., 2, 11), qui, tout prince des apôtres qu'il était, et dans la plénitude du Saint-Esprit et des lumières qu'il avait reçues le jour de la Pentecôte, ne laissa pas d'ignorer qu'il ne fallait point dissimuler avec les Juifs convertis, touchant le choix des viandes, et sa lumière ne donna point jusque-là, dont aussi saint Paul le reprit. Ainsi les deux conducteurs et les deux chefs du peuple de Dieu, Moïse dans la loi ancienne, saint Pierre dans la nouvelle, ont manqué et ont eu besoin d'être avertis, ils se sont égarés du droit sentier, et il a fallu quelqu'un qui les y remît.

Puis donc que tous les hommes, et les saints, et les plus sages sont pécheurs et fautifs, et qu'effectivement ils commettent des péchés et des fautes, comme nous venons de le voir, c'est une chose digne d'étonnement qu'ils trouvent mauvais qu'on le leur dise, et se ressentent si vivement quand on les corrige. Si quelqu'un nous avertit que notre robe est souillée, que nous portons notre manteau de travers, que nous avons le visage barbouillé, nous ne nous en fâchons pas, au contraire nous en sommes bien aises et nous l'en remercions. Je dirai plus avec saint Basile, nous savons bon gré aux médecins et aux chirurgiens qui nous rendent la santé du corps, et nous les tenons pour nos bienfaiteurs, bien qu'ils nous aient fait avaler des potions très-amères, et qu'ils nous aient coupé les membres et appliqué le feu. Or, c'est une chose grandement déraisonnable que nous n'en fassions pas autant pour nos âmes envers ceux qui par leurs corrections, quoique rudes, les guérissent. Saint Chrysostome remarque que Moïse ayant été averti par son beau-père de son manquement de bonne conduite, écouta volontiers l'avis et le mit en exécution aussitôt, et même voulut le mettre en

ses livres pour le consigner à la postérité, et lui faire connaître par sa propre déposition qu'il avait failli, et qu'un beaucoup moins éclairé avait vu plus clairement en quelque chose que lui, et qu'il l'en avait plus instruit, et en même temps pour nous apprendre à ne pas nous enorgueillir, quand nous serions les plus intelligents de tous, mais que nous pouvons errer, que nous avons besoin de conseil et d'avertissement, que nous devons les prendre en bonne part et en faire notre profit. Saint Pierre de même reçut très-bien la remontrance que saint Paul lui fit sur son inconsidération, et approuva par son propre témoignage laissé à perpétuité, dans sa seconde épître, celle que saint Paul écrit aux Galates, où il raconte l'un et l'autre (Cap. 3, 15; Galat., 2, 11).

A leur imitation, nous qui n'approchons point à beaucoup près de leur vertu, et qui faisons sans comparaison de plus grandes fautes, nous devons recevoir agréablement les admonitions que l'on nous donne, et corriger ce qu'on reprend en nous. Les saints, fondés qu'ils étaient en vraie humilité, quoiqu'ils fussent des oracles de science, désiraient apprendre de tous, et consultaient ceux à qui ils eussent servi de maîtres, pour être enseignés; ils eussent prêté volontiers l'oreille aux enfants qui leur eussent montré quelque chose : comme il se lit entre autres de l'incomparable docteur saint Augustin, et de Gérard-le-Grand, homme très-saint et le plus savant dans les lettres divines et humaines de son siècle, se persuadant que, quelque doctes qu'ils fussent, ils pouvaient se tromper, et que Dieu par cette soumission les illuminerait beaucoup plus que par la vivacité de leur esprit et par leur étude. Et Notre-Seigneur qui, dans les clartés d'une sagesse infinie, connaissait très-parfaitement toutes choses, et qui savait mieux sans proportion que Notre-Dame et saint Joseph, ce qu'il fallait faire dans le

ménage et dans la boutique, suivait néanmoins leur direction pour l'un et pour l'autre, faisant ponctuellement ce que la sainte Vierge lui ordonnait dans la maison, et ce que saint Joseph lui marquait dans son métier. Et quand, à l'âge de douze ans, il interrogeait les docteurs au temple, était-ce pour apprendre quelque chose d'eux, ou pour nous enseigner l'humilité? Partant, puisque nous avons tant d'ignorances véritables, et que nous tombons si souvent et si lourdement en faute, trouvons bon qu'on nous en avertisse et qu'on nous instruise. Nous devons le faire encore pour une autre raison, qui est que les avertissements nous sont très-profitables, parce qu'ils nous découvrent nos manquements que notre amour-propre nous cache, et par la vertu de leur amertume salutaire nous les font corriger; et parce que Dieu, par la correction qu'il nous envoie faire de notre faute, a dessein, si nous la prenons avec soumission, et sans nous excuser, de nous la pardonner, de nous donner du secours pour ne la plus commettre; et par les actes de vertu que nous exercerons en cette occasion, nous faire mériter beaucoup. Saint Grégoire remarque (Moral., lib. 22, cap. 9) que la cause pour laquelle Dieu interrogea nos premiers parents sur leur péché, fut qu'il voulait, par la confession ingénue qu'ils lui en feraient, user envers eux de miséricorde, et la leur remettre; tandis que n'ayant pas cette bonne volonté pour le serpent, il ne lui dit mot du sien.

Pour toutes ces raisons, les saintes Lettres parlant des corrections, nous disent : « Qui odit correptionem, « vestigium est peccatoris, et qui timet Deum, con- « vertetur ad cor suum (Eccl., 21, 7) : Celui qui ne « peut souffrir qu'on le reprenne marche dans le sen- « tier des pécheurs et du démon, mais celui qui craint « Dieu, si on l'avertit de quelque chose, rentre incon- « tinent en lui-même et y met ordre. » — « Qui di-

« ligit disciplinam, diligit scientiam, qui autem odit « increpationes, insipiens est (Prov., 12, 1 : La « marque assurée d'un bon esprit capable de la con- « naissance des choses, est de vouloir être corrigé, « mais celui qui se fâche de l'être, montre qu'il est « un fou. » Où saint Chrysostome (Homil. cit.) affirme qu'il est dit absolument d'être corrigé, et non de celui-ci et de celui-là, d'une telle ou d'une telle façon ; pour nous apprendre que la correction, de quelque côté qu'elle vienne, et qu'elle soit accompagnée de douceur ou de rudesse, de bienveillance ou de haine, nous est toujours utile, en ce qu'elle nous fait connaître et amender notre faute. Si quelqu'un me retire avec colère du bord d'un précipice où je vais tomber, je ne laisse pas de lui être obligé de mon salut, et sa passion en cela ne nuit qu'à lui seul. « Vir « prudens et disciplinatus non murmurabit correptus, « dit encore le Saint-Esprit (Eccl., 10, 28) : L'homme « prudent et qui aime à vivre dans l'ordre ne murmu- « rera point quand il sera repris. » — « Noli arguere « derisorem ne oderit te, argue sapientem, et diliget « te; doce justum, et festinabit accipere (Prov., 9, 8, « 9) : N'avertissez point le moqueur et le libertin de « son devoir, de peur qu'il ne vous haïsse, et pour « le bien que vous lui procurez il ne vous veuille du « mal; mais faites-le sans crainte à l'homme sage, car « il ne vous en aimera que mieux; instruisez le juste « de ce qu'il doit faire, et vous le verrez aussitôt em- « brasser votre instruction et la suivre. » D'où nous recueillerons la différence de l'homme vertueux et considéré d'avec celui qui ne l'est point, d'aimer et de prendre en bonne part les corrections. On dit que quand l'ours (Plin., lib. 8, cap. 36) sent sa tête chargée de mauvaises humeurs, il va la fourrer dans une ruche pour se faire piquer des abeilles et ensanglanter, jusqu'à ce qu'elles lui aient tiré tout le sang cor-

rompu; de même le juste est bien aise de s'exposer aux aiguillons des réprimandes, afin d'être délivré de ses défauts, qui comme des humeurs peccantes le travaillent et mettent en danger sa vraie santé.

IV. Il reste seulement, pour achever ce point des corrections, à savoir plus particulièrement comment on doit les recevoir. Saint Bernard satisfait pleinement à ceci quand il dit que celui-là les reçoit comme il faut, « qui mansuetè respondet, verecundè acquiescit, modestè obtemperat, humiliter confitetur (Serm. « 42 in Cant.), qui répond doucement à celui qu i le « reprend, qui reconnaît humblement la faute et ne « l'excuse point, qui témoigne en avoir du regret et « l'amende; » nous ajoutons les actions de grâces qu'il doit rendre pour un si bon office.

Mais pour aller encore plus loin, et à un degré plus excellent, il ne faut pas seulement ne point s'excuser quand on est repris, mais s'accuser de son plein gré et découvrir ses manquements, où les lois de la prudence et l'édification du prochain ne seront point contraires. Car comme l'orgueilleux produit et met au jour tout ce qu'il a, dont il peut tirer de la gloire, et cache avec divers artifices, et déguise avec mille couleurs ce qui pourrait le mettre en mauvaise estime, l'humble pour des desseins opposés couvre tant qu'il peut ses perfections naturelles et surnaturelles, et découvre ses défauts. Car comme la bouche est l'organe des sentiments du cœur, ainsi que dit Notre-Seigneur (Luc, 6, 45), ayant une opinion fort basse de soi, il n'en dit rien que de vil : voilà l'exercice des humbles et des justes qui leur est fort utile. Saint Dorothée rapporte d'un de ces anciens pères (Doct. 7), qu'étant interrogé quel chemin il avait trouvé le meilleur pour aller à Dieu, répondit que c'était de s'accuser et de se condamner en tout. Et le saint abbé Pasteur disait agréablement à ce propos, que toutes les vertus étaient

allées visiter une autre vertu dans son palais, et que l'homme resté dehors tâchait d'y entrer avec elles; et comme on lui eut demandé quelle était cette vertu à qui les autres rendaient tant d'honneur, il dit que c'était l'accusation de soi-même. « Qui abscondit sce-« lera, nous apprend le Sage, non dirigetur; qui « autem confessus fuerit et reliquerit ea, misericor-« diam consequetur (Prov., 28, 13) : Celui qui fine-« ment cèle ses crimes et met des voiles dessus pour « en ôter la connaissance, n'en recevra point le par-« don ; mais celui qui les déclare ingénument et « montre qu'il a envie de s'en corriger, obtiendra mi-« séricorde. » Saint Jean Climaque (Gradu, 4) raconte qu'un homme très-vicieux voulant se rendre religieux dans un monastère d'une observance très-parfaite, près d'Alexandrie, l'abbé lui dit qu'il ne le recevrait point qu'il n'eût auparavant dit publiquement tous ses péchés devant les religieux pour lui servir le reste de sa vie de sujet d'humiliation, et par cette honte temporelle échapper à l'éternelle, ce qu'il accepta volontiers, et que même, s'il voulait, il irait les crier au milieu de la ville d'Alexandrie : de façon qu'un jour de dimanche, dans l'église, après l'évangile de la messe, en présence de trois cent trente religieux, il confessa à genoux tous ses péchés, qui étaient énormes; et pour récompense de cette généreuse action, il ne se leva point de terre qu'ils ne lui fussent tous remis, un des religieux voyant un homme affreux qui avec une plume effaçait d'un livre qu'il tenait en main le péché qu'il manifestait. Le Prophète royal, après avoir fait à Dieu cette prière : « Non declines cor meum in verba « malitiæ ad excusandas excusationes in peccatis (Psal. « 140, 4) : Détournez mon cœur de toutes les paroles « malicieuses et de toutes les mauvaises excuses dont « je pourrais défendre mes péchés, » en parle souvent dans ses Psaumes; il les publie, il assure qu'il a été

conçu dans l'iniquité, il déclare ses imperfections, il dit qu'il est triste, désolé, distrait ; il découvre ses tentations, comment il avait été combattu de pensées touchant la Providence au sujet des méchants qu'il voyait prospérer, et les bons accueillis de misères; il s'appelle pauvre, mendiant, ver de terre et le rebut des hommes. Saint Augustin, l'aigle des docteurs, mais sans doute encore plus humble qu'il n'était savant, s'est rendu entre tous les saints remarquable en ce point, particulièrement en deux choses très-signalées, ses rétractations et ses confessions. Dans la première, il a exposé à tout le monde les fautes de son esprit et s'en est dédit; dans la seconde, celles de sa volonté et les a déplorées, et n'a point eu honte de faire connaître à tous les hommes ce que l'on a de la peine à révéler à un seul en confession.

Mais dit saint Grégoire, « plerumque homines, et « culpas confitentur, et humiles non sunt (Moral., « lib. 22, cap. 10), souvent les hommes s'accusent, « disent qu'ils ont failli, sans que pourtant ils soient « humbles; » parce que si d'autres le leur disent, ils s'en fâchent. Comme ce religieux, qui ne voulait pas souffrir qu'on lui lavât les pieds au monastère où il était arrivé, selon la coutume des passants (lib. 5 Vitæ patr., libell. 8, 9), et s'avouait indigne de l'habit qu'il portait, et de faire même l'oraison avec les autres; quand l'abbé Sérapion lui remontra charitablement qu'il ferait mieux de se tenir dans sa cellule et de vaquer à la prière et à son petit travail que d'aller ainsi de monastère en monastère, il s'en formalisa et s'en piqua vivement. Car si les hommes rendaient ce témoignagne d'eux par sentiment de vraie humilité, ils seraient bien aises qu'on le crût et qu'on le leur dît. Saint Jean Climaque, touchant ce même point, donne cet avis (Gradu, 25) : Nous avouons assez que nous sommes pécheurs, et peut-être que nous l'esti-

mons ainsi; mais c'est l'humiliation et l'ignominie qui en doit être juge et en donner des assurances. C'est pourquoi, « indicia veræ confessionis sunt, conclut « saint Grégoire, si cùm quisque se peccatorem dicit, « id de se dicenti etiam alteri non contradicit : Les mar- « ques d'une confession vraie et sincère sont quand « nous nous sommes publiés pécheurs, de ne point « contredire celui qui nous le dit, mais l'avouer fran- « chement et le reconnaître. » Nous ajoutons pour la fin, que quand on parle de soi humblement, qu'on manifeste ses défauts, qu'on s'abaisse devant les autres, dans les bornes pourtant que nous avons marquées, et qu'en religion on fait des pénitences en public, il faut en même temps s'humilier dans son esprit devant Dieu et les hommes, s'abaissant par ces humiliations extérieures en leur présence, et les employant comme des témoignages que véritablement nous nous mettons au-dessous d'eux et nous les estimons plus que nous.

SECTION VIII

LA PRATIQUE DE L'HUMILITÉ.

I. Diverses façons de pratiquer l'humilité. — II. Tous, mais principalement trois sortes de personnes ont besoin d'humilité.

I.

I. Il faut la prendre premièrement par les actes de foi de ce que nous sommes, souvent et vivement réitérés, que l'on pourra faire de cette sorte : Je crois fermement que de moi je suis un néant de tout être, un néant de corps, un néant d'âme, un néant d'essence, un néant de facultés, un néant d'actions, un néant de tous les biens de la nature, de tous les biens de la grâce, de tous les biens de la gloire, et généralement de tout. Je crois que de mon chef je ne suis rien, je

ne puis rien, je ne vaux rien; que je n'ai d'être, de bonté, de sagesse, de force et de vertu qu'autant que Dieu m'en donne et m'en conserve; qu'avec sa sagesse et sa puissance infinie il ne saurait faire que j'aie indépendamment de lui quelque chose, mais qu'il faut par nécessité qu'il me la donne avec une si parfaite et si absolue dépendance, qu'au même instant qu'il me la retirera, je ne la possèderai plus, de sorte que toute la gloire et toute la louange de ce qui est et sera jamais de bon en moi, de tout ce que j'ai fait et ferai éternellement de bien lui est dû comme à la vraie source de tout.

II.

Une bonne et efficace façon pour s'humilier est de nous approcher par pensée de Dieu, nous considérer en sa présence, mesurer notre être au sien, et nous mettre en parallèle avec lui, car nous verrons clairement notre néant dans son être, et nos petitesses dans ses grandeurs. Par exemple, Dieu est si puissant, qu'il a fait de rien et conserve sans peine tout ce grand univers, et moi je suis si faible, que je ne saurais produire seulement un brin d'herbe ni un grain de sable. Dieu connaît très-parfaitement et très-distinctement tout ce qui est et ce qui se fait au monde; il sait les natures et les propriétés de toutes les choses, il voit les pensées des anges et des hommes, et rien ne se cache à ses yeux; et moi je ne connais pas seulement la vingtième partie de ce qui est dans un moucheron. Dieu est si riche, que tout est à lui; et moi si pauvre, que je n'ai rien du tout; si je dois avoir quelque chose, si petite qu'elle soit, il faut qu'il me la donne. Et ainsi de ses autres perfections, à l'éclat desquelles nos défauts paraîtront beaucoup plus visiblement; car si une fourmi est petite en soi sans autre rapport, elle l'est encore plus comparée à une mon-

tagne. Plus on approche les choses d'un miroir, mieux sont-elles représentées, et moins, plus on les retire. Le miroir de la divinité nous sert merveilleusement pour nous connaître ou pour nous ignorer, selon que nous nous en mettons ou plus près ou plus loin. Jamais le patriarche Abraham (Genes., 18, 27) n'avait eu une connaissance si évidente de sa bassesse, ni ne s'était appelé cendre, que quand il parla plus familièrement à Dieu, et considéra avec plus d'attention sa grandeur; l'âme illuminée se réduit en poussière devant cette majesté infinie; elle s'abîme et s'anéantit avec des sentiments si pénétrants et si intimes, qu'elle ne se sent plus.

III.

Une autre est de nous humilier dans la pensée très-basse que Dieu a de nous, où il est à remarquer que quoi que nous fassions pour nous abaisser, et quelque faible opinion que nous ayons de nous, Dieu en a toujours une qui est incomparablement moindre, à cause de la perfection souveraine de son divin entendement, qui lui fait tout autrement connaître notre néant et notre bassesse, et distinguer ce qui est de lui en nous, et ce que nous y possédons de notre fond, que le nôtre avec toutes ses lumières ne nous saurait le montrer. C'est pourquoi nous pouvons bien admettre toutes les pensées les plus viles et les sentiments les plus honteux de nous; que nous ne sommes que des vers de terre, un fumier, une voirie abominable, un ulcère horrible et choses semblables, et nous assurer que Dieu en voit et juge encore bien davantage et nous méprise extrêmement. Et s'il fait quelque cas de nous, c'est seulement de ses dons en nous, et de ce qu'il y a mis, comme des seules choses qui y sont estimables; mais qu'il mésestime ce que nous avons de nous, comme aussi n'est-il digne que de mépris. Il

faut donc tâcher par désir de nous abaisser en cette pensée très-abjecte que Dieu a de nous, si nous ne pouvons nous abaisser si justement dans la nôtre.

IV.

Par des demandes fréquentes et embrasées : O Dieu! mon Seigneur, je vous prie et je vous conjure de me donner une humilité très-profonde; apprenez-moi, ô maître divin ! cette grande et importante leçon que vous nous avez tant inculquée de paroles et d'effet, l'humilité de cœur. Bannissez, oh! bannissez loin de mes affections toute vaine gloire et la moindre atteinte de superbe : « Non veniat mihi pes superbiæ » (Ps. 35, 12) : Faites-moi connaître, dans un grand jour, que de moi je ne suis rien et ne puis rien, et que je ne suis et ne puis chose aucune que de vous; faites-moi clairement distinguer en moi le précieux d'avec le vil, et vos biens d'avec mes maux; ouvrez-moi l'esprit et touchez ma volonté, pour apprendre et goûter combien je suis impuissant, pauvre et misérable; donnez-moi une partie de cette très-parfaite et infinie connaissance que vous avez de mon néant et de ce grand mépris que vous faites de moi pour tout ce que j'ai de mon cru, afin que je ne consente jamais au moindre mouvement de vanité.

V.

Par admiration : Est-il bien possible qu'étant de moi ce que je suis, et ayant fait les péchés que je sais, la bonne opinion et l'orgueil puissent monter en ma tête? Se peut-il que n'étant rien, ne pouvant rien et ne valant rien de moi, et n'ayant rien que de la pure libéralité de Dieu, je vienne à m'estimer? Sur quoi fonderai-je cette estime? Certainement sur ce dont la gloire n'appartient qu'à Dieu. Un pot de terre, quoique

plein de pierres précieuses, est toujours pot de terre, vil et abject. Et y ajoutant les reproches, nous pourrons nous servir des paroles que les saintes Lettres nous fournissent à ce dessein : « Quid superbis terra « et cinis (Eccl., 10, 9)? Pourquoi t'enorgueillis-tu, « terre et cendre? » quelle raison as-tu de t'enfler? d'où prends-tu tes avantages? « Ubi est gloriatio tua? « exclusa est (Rom., 3, 27) : De quoi te vantes-tu? qui « te fait ainsi te priser? tu vois, si tu n'es pas aveugle, « qu'à te bien prendre, tu n'en as point de sujet. » — « Quid habes quod non accepisti? si autem accepisti, « quid gloriaris, quasi non acceperis (1 Cor., 4, 7)? « Car je te demande, qu'as-tu dans le corps ou dans « l'âme, pour la nature ou pour la grâce, que tu n'aies « reçu de Dieu? Si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-« tu, comme si tu l'avais de toi-même et ne lui en étais « point redevable? »

VI.

Considérant les exemples des saints; si les saints et les plus parfaits s'estimaient avec des sentiments véritables et intimes les plus grands pécheurs du monde, et regardant leurs bonnes œuvres et actions héroïques, au lieu d'en prendre de la vanité, n'en tiraient que de la honte, quelle opinion dois-je avoir de moi, étant ce que je suis et vivant comme je fais? Les plus élevés chérubins et les plus ardents séraphins se tiennent devant la Majesté divine dans des abaissements, et s'abîment dans des respects qui ne sont point imaginables; que dois-je faire et où dois-je me mettre, moi qui ne suis qu'un chétif ver de terre, conçu dans le péché originel, et souillé de tant d'actuels? En effet, si les princes assistent avec une très-profonde révérence comme ils doivent devant le roi, un pauvre villageois ne devra-t-il pas s'y anéantir? Si je ne puis m'humilier devant Dieu autant et plus que ces très-

nobles esprits, comme j'y suis obligé, au moins dois-je m'humilier pour cet aveuglement et cette impuissance dont je me vois saisi. Mais par-dessus tout il faut jeter les yeux sur le Roi des rois, le Fils de Dieu Notre-Seigneur, prosterné devant Judas auquel il lave les pieds, estimé plus méchant et plus indigne de la vie qu'un infâme meurtrier, conduit par les rues de Jérusalem avec des habits d'opprobre et parmi les huées d'un peuple forcené, fustigé ignominieusement à un poteau ; à qui on arrache la barbe, on crache au visage et on fait toutes sortes d'affronts, et puis qui meurt sur une croix entre deux voleurs. Ah! voyant le Dieu de gloire et le Seigneur de majesté infinie dans cet état, quel motif et quel exemple veux-je encore ou attendre ou désirer après celui-là pour m'humilier et me mépriser? La bienheureuse Marie de l'Incarnation (in Vit., l. 1, c. 15) entrant dans sa cellule baisait avec grande dévotion les pieds du crucifix, et maintes fois on la trouvait devant en oraison, le visage tout embrasé, et disant avec une grande ferveur à celle qui entrait, sans la reconnaître : Hé bien! que dirons-nous de voir cet objet? sera-t-il possible que nous n'embrassions le mépris, voyant Notre-Seigneur réduit à telle extrémité? Pour moi, si j'avais à demander à Dieu quelque grâce en terre, ce serait qu'il lui plût de me faire marcher par la voie du mépris de son Fils, d'être vile à mes yeux et à ceux d'autrui. Ce fut la demande que le bienheureux Jean de la Croix, compagnon de sainte Thérèse, fit à Notre-Seigneur, quand il l'interrogea quelle récompense il désirait pour les services qu'il lui avait rendus : « Domine, pati et contemni pro te : Seigneur, de souffrir « et d'être méprisé pour vous. »

VII.

Pour nos bonnes œuvres, il faudra pratiquer ce que nous avons dit ci-dessus, et nous accoutumer, avant de les faire, à ces paroles de David, que saint Pacôme voulait que ses religieux eussent toujours à la bouche pour fermer les avenues à la vanité : « In Deo facie-« mus virtutem, et ipse ad nihilum deducet inimicos « nostros (Ps. 107, 14) : Nous exercerons la vertu en « Dieu par le moyen de la grâce qu'il nous donnera et « il défera nos ennemis. » Après nous nous servirons de celle-ci du même : « Dextera Domini fecit virtu-« tem, dextera Domini exaltavit me, dextera Domini « fecit virtutem (Ps. 117, 16) : C'est la droite du Sei-« gneur qui a fait cette action vertueuse, c'est son bras « qui a fait cette bonne œuvre et qui m'a donné le « pouvoir de l'effectuer. » Pour les péchés, nous suivrons de même ce que nous avons marqué.

III.

Enfin pour pratiquer et acquérir l'humilité, les humiliations extérieures et les exercices bas sont très-utiles. « Humiliatio, dit saint Bernard, via est ad « humilitatem, sicut patientia ad pacem (Epist. 87) : « L'humiliation conduit à l'humilité, comme la pa-« tience à la paix, » parce qu'elle y dispose l'esprit, comme dans la nature les formes accidentelles préparent la matière à la substantielle, et lui frayent le chemin pour y entrer sans résistance. C'est pourquoi, « Si virtutem appetis humilitatis, continue ce saint, « viam non refugias humiliationis : Si tu souhaites « véritablement la vertu d'humilité, ne fuis point « l'humiliation ni les abaissements, » mais exerce-les comme les moyens assurés de parvenir à ton désir.

II. Au reste, tous les hommes doivent former sou-

vent ces actes et s'adonner soigneusement à l'humilité, à cause du grand pied que l'orgueil a pris dans notre nature, et des profondes racines qu'il y a jetées, mais principalement trois sortes de personnes en ont un plus grand besoin. Les premières sont celles qui sont douées de quelques rares qualités et perfections exquises du corps ou de l'esprit, qui les mettent au-dessus des autres, car naturellement elles apportent à la personne qui les possède une estime secrète de soi-même, et une certaine complaisance trempée de vanité et de présomption. C'est ce qui ruina le premier ange; se voyant beau par excellence, la plus accomplie créature que Dieu eût faite et le chef-d'œuvre de ses mains, il s'enorgueillit et s'enivra de l'opinion de sa beauté, jusqu'à en perdre la raison, et, pour ce sujet, Dieu lui dit par un de ses prophètes. « Elevatum est cor tuum in decore tuo, perdidisti « sapientiam tuam in decore tuo (Ezech., 28, 17 : Ton « cœur s'est bouffi dans la contemplation de ta beauté, « tu as perdu ta sagesse et tu es devenu fou pour te « voir trop excellent. » Les seconds sont les puissants et les riches, parce que connaissant qu'on les estime, qu'on les honore, qu'on les recherche, qu'on les redoute, il est fort aisé, attendu la forte inclination de la nature à s'élever et à se préférer aux autres, qu'effectivement ils le fassent, qu'étant constitués en de hautes dignités, ils soient hautains, et se voyant environnés de gloire ils deviennent glorieux. Et pour les riches en particulier, saint Paul écrit à Timothée : « Divitibus hujus seculi præcipe non sublime sapere « (1 Tim., 6, 17) : Apprends aux riches de ce monde « à n'être point orgueilleux. » Car comme dit saint Augustin, « Omne pomum, omne granum, omne fru- « mentum, omne lignum habet suum vermem; alius « est vermis mali, alius pyri, alius fabæ, alius tritici, « vermis divitiarum superbia (Serm. 5 de verb. Dom.

« super Matth.) : Tout fruit, tout grain, tout fro-
« ment, tout bois est rongé de son propre ver; le ver
« de la pomme est différent de celui de la poire, celui
« de la fève n'est pas celui du froment; le ver des
« richesses, dans les cœurs de ceux qui en ont sont
« piqués, c'est l'orgueil. » Les troisièmes sont les hommes savants, parce que, comme l'Apôtre dit, « scientia inflat (1 Cor., 8, 1), la science enfle; » et puisqu'il le dit, c'est vrai. A parler sainement, comme la science est la plus belle vanité de la terre, celle qui orne la plus noble de nos facultés, à savoir, notre entendement, qu'elle tire de l'obscurité de l'ignorance, pour le mettre dans les clartés et les belles connaissances, elle donne facilement à un homme qui en est doué, s'il n'y veille de près, des pensées altières et vaines. Et l'expérience ne le montre que trop; car c'est une chose rare de trouver un homme fort docte et en même temps fort humble, qui ne s'en fasse un peu accroire, qui n'ait moins d'opinion des autres, qui ne les méprise secrètement, qui ne censure trop hardiment leurs faits et leurs dits, qui ne tienne à sa volonté, qui ne soit arrêté à son jugement, qui ne s'appuie trop sur ses opinions, qui veuille librement les soumettre à celles d'autrui, qui soit bien aise d'être averti et corrigé, qui connaisse dans le peu qu'il sait le beaucoup qu'il ignore, et que sa science ne servira qu'à le perdre davantage, s'il n'y joint la conscience et la probité. Ces trois sortes de personnes doivent vaquer plus diligemment à la vertu de l'humilité, parce qu'elles en ont une nécessité plus grande, tâchant d'accomplir la parole du Saint-Esprit : « Quantò mag-
« nus es, humilia te in omnibus (Eccl., 3, 20) : Plus tu
« es grand et plus tu as de choses qui te relèvent par-
« dessus les autres, plus profondément tu dois t'humi-
« lier en tout. »

SECTION IX

PREMIER MOTIF DE L'HUMILITÉ, LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

I. Excellence et importance de la connaissance de soi-même. — II. Trois moyens pour l'acquérir. — La considération. — Nos chutes et nos misères. — Une lumière particulière de Dieu.

Outre les raisons et les motifs qui nous portent à l'humilité, lesquels se trouvent semés dans ce que nous avons dit jusqu'ici de cette vertu, nous en apporterons encore quelques autres que nous déduirons plus au long ; le premier sera la connaissance de soi-même.

I. La fameuse inscription gravée sur le frontispice du temple de Delphes dédié à Appollon, estimé des anciens le Dieu de la sagesse : Connais-toi toi-même, que les uns ont attribuée à Solon, d'autres à Bias, quelques-uns à Thalès, et mieux que tous le satirique latin (Juven., satyr. 11) à Dieu même, disant que cette parole était si belle, et cette sentence si mémorable, qu'il n'y avait point d'apparence qu'elle fût sortie de la bouche d'un homme, mais que nécessairement elle était venue du ciel :

E cœlo descendit, Γνῶθι σεαυτὸν,

nous apprend que pour entrer dans le temple du vrai Dieu et dans le sanctuaire de la sagesse, il faut passer par la porte de la connaissance de soi-même. Une des grandes perfections qui reluisent en Dieu, pour en parler à notre façon, et la source de mille autres, est qu'il se connaît très-parfaitement, qu'il sait ce qu'il est et ce qu'il n'est point. Un des grands biens que l'homme, image de Dieu, puisse posséder, et le principe de beaucoup d'autres, est qu'il se connaisse et sache ce qu'il est et ce qu'il n'est pas. « Melior est, « dit très-bien Hugues de Saint-Victor, si teipsum

« cognoscas, quam si te neglecto, cursus siderum, « vires herbarum, complexiones hominum, naturas « animalium, cœlestium omnium et terrestrium scien- « tiam haberes; multi multa sciunt, et seipsos nes- « ciunt, cùm tamen summa philosophia sit suî ipsius « cognitio (Lib. 1 de anim., c. 9) : Tu deviendras « meilleur si tu te connais, que si te mettant en oubli « tu t'amuses à rechercher le cours des astres, la vertu « des herbes, les propriétés des simples, les com- « plexions des hommes, la nature des animaux, et que « si tu acquiers la science de toutes les merveilles du « ciel et de la terre; plusieurs savent beaucoup de « choses, et sont ignorants d'eux-mêmes, bien que la « connaissance de soi soit la cime de la vraie philo- « sophie. » Sainte Thérèse disait (Vit., c. 13) qu'à quelque degré d'oraison qu'une âme fût élevée, elle devait toujours se considérer et tenir les yeux arrêtés sur ce qu'elle est de soi; elle ajoutait que cette connaissance est le pain avec lequel on doit au chemin de l'oraison manger toutes les viandes, quelque délicates qu'elles soient, et que sans ce pain on ne peut être bien sustenté. La connaissance de nous-mêmes, redouble-t-elle ailleurs parlant à ses religieuses, est chose de si grande importance, que je serais contente, que jamais vous n'y eussiez de relâche, quoi que vous fussiez ravies jusqu'au ciel, parce que pendant que nous vivons ici-bas, il n'est rien qui nous soit plus nécessaire que l'humilité. Voilà ce qu'elle dit, marquant particulièrement aux dernières paroles le bien que nous fait cette connaissance, et le fruit principal qu'elle nous apporte, à savoir, l'humilité, à l'acquisition de laquelle elle contribue merveilleusement et dont elle est l'origine. « Etenim, dit saint Bernard, si « tu temetipsum intùs ad lumen veritatis et sine dissi- « mulatione inspicias, et sine palpatione dijudices, « non dubito quin humilieris in oculis tuis factus

« vilior tibi ex hac vera cognitione tuî (Serm. 42 in « Cant.) : Car si tu te considères, et si tu te regardes « intérieurement toi-même au flambeau de la vérité et « sans feinte, je ne doute point qu'à la vue de tant « de pauvretés et de misères tu ne t'humilies et ne de- « viennes vil à tes yeux. » Un mendiant qui se voit privé de tout, déchiré, tout nu et couvert depuis la tête jusqu'aux pieds de gales et d'ulcères, prend aisément des opinions basses de lui, et n'a garde, apercevant tant de sujets d'avilissements, de se croire un roi.

II. Or, par quels moyens acquerrons-nous la connaissance de nous-mêmes? J'en trouve trois : le premier est la considération, parce que comme nous ne connaissons pas les choses tout d'un coup et d'un seul trait d'esprit, comme les anges, mais par le raisonnement, qui d'une chose nous mène à l'autre, la considération est la mère de la connaissance. Pour donc nous connaître, il faut nous considérer, nous regarder avec attention, nous étudier nous-mêmes, et voir que de nous nous ne sommes rien; que Dieu nous a tirés de l'abîme du néant, où nous avions croupi une éternité; que l'être que nous avons, gâté par le péché, et atteint dans sa source de la malédiction de Dieu, est accompagné d'un très-grand nombre de misères et de défauts; que nous sommes conçus dans l'iniquité, nous naissons avec larmes, vivons avec travail, et puis sommes exécutés à mort par arrêt de la justice divine contre nous, pour être mangés des vers et réduits en poussière; que notre corps est sujet à la faim, à la soif, au chaud, au froid, à la lassitude et à mille infirmités, l'œil à l'aveuglement, l'ouïe à la surdité, l'odorat aux puanteurs, le goût aux amertumes, et l'attouchement répandu partout aux douleurs, sans compter une armée de maladies et d'indispositions différentes qui nous assiégent, tantôt l'une, tantôt l'autre, et battent en ruine notre santé et le peu de

plaisir que nous pouvons avoir. Notre âme est encore pire, à cause de la furie de ses passions, des ignorances, des erreurs et des obscurités de ses pensées, des inconstances et des dérèglements de ses affections. De plus, nous devons considérer que nous sommes pécheurs, que nous péchons actuellement tous les jours, qu'il n'est point d'homme si juste qui ne tombe en ce malheur et ne puisse même avec raison s'estimer grand pécheur, car nous faillons beaucoup plus que nous ne pensons, et si par aventure il n'est grand pécheur de commission, il le sera d'omission, pour ne pas correspondre fidèlement aux grâces que Dieu lui donne, et ne pas faire ce qu'il doit, où il est plus aisé de manquer. Aussi Eliphaz disait à Job que Dieu, qui a bien d'autres yeux que les nôtres (Job., 22, 5), et qui découvre en nous des manquements qui nous sont cachés, le jugerait pour sa grande malice et pour ses infinies iniquités. Saint Thomas remarque que par la malice on entend les péchés de commission, et ceux d'omission par les iniquités qui sont dites infinies, parce que nous en commettons beaucoup plus que des autres. Mais quand même nous nous conservons nets de tout péché, nous ne laissons pas d'être pécheurs, à cause du fond de notre nature qui est gâté, et de la disposition que nous avons au péché actuel, qui nous est restée de l'originel; de sorte que, comme les jurisconsultes disent en leur Digeste (lib. 21, tit. 1 de œdil. edicto, lib. 53), de ceux qui sont travaillés de la fièvre quarte ou tierce, ou du mal caduc, qu'ils sont tellement habitués, qu'aux jours mêmes qu'ils n'ont point leurs accès, on ne peut dire qu'ils soient sains, parce qu'ils portent la semence de leur mal qui n'est point éteint, mais assoupi; que leur venin n'est pas épuisé, ni leur humeur peccante consommée; de même quand nous dormons, que nous ne faisons aucun mal et ne péchons point en effet, nous sommes toujours

pécheurs, à raison de la pente que nous avons au péché, à cause de la corruption de notre nature qui nous y tire, et d'un poison secret répandu par tous nos membres, qui nous sollicite au mal. Ainsi il se trouve en tout homme, si saint qu'il soit, vivant sur terre, deux choses : l'inclination à tous les péchés, et la tache de quelqu'un, qui est un sujet merveilleux d'humiliation, puisqu'il n'est rien, comme nous l'avons montré, qui avilisse tant ni mette si bas un homme que le péché, même le plus petit.

Le second moyen pour nous connaître est par nos propres chutes, remarquant nos pauvretés et nos misères spirituelles et corporelles, par les tristes expériences que nous en avons. Les philosophes s'apercevant que la lune changeait si souvent de visage, et qu'elle était sujette au déclin et à la perte de sa lumière, ont jugé qu'elle ne l'avait pas de soi, mais qu'elle l'empruntait du soleil. Ainsi nous, en voyant son manquements et nos défauts ordinaires, en jetant les yeux sur les imperfections de nos entendements et de nos volontés, en considérant la peine que nous avons à dompter une passion, à résister à une tentation, à nous détacher d'une créature, à détourner même nos yeux quand la curiosité nous pousse, et généralement à fuir le mal et à faire le bien, et en prenant garde aux péchés que nous faisons et avons faits, nous devons, convaincus par des preuves si évidentes et si sensibles, reconnaître que nous sommes très-pauvres et très-chétifs, et qu'ensuite nous avons un très-grand sujet de nous humilier. Le saint homme Job, assis sur son fumier (Job., 2, 8), et nettoyant avec une taie de pot de terre le pus qui sortait des ulcères de son corps, est une excellente image ; chacun de nous se tenant sur le fumier de notre nature corrompue, doit voir couler de tous les membres de son corps et de toutes les puissances de son âme le péché,

et dire avec le même : « Quid est homo? qu'est-ce « que l'homme, » — « putredine dixi, pater meus es, « mater mea, et soror mea vermibus (cap. 7, 17; 17, « 14) : J'ai dit à la pourriture : tu es mon père, et aux « vers : vous êtes ma mère et ma sœur; » c'est de vous que je sors, c'est à vous que je retourne, et en qui je me sens dissoudre; vous m'accompagnez toujours, et vous êtes mes parents. Si un homme rongé hideusement de lèpre, et qui n'a plus aucune partie entière, s'estime beau et bien sain, il témoigne sans doute qu'il est encore plus malade de l'esprit que du corps.

Le troisième moyen pour acquérir la connaissance de nous-mêmes est par des lumières particulières, mystiques et extraordinaires, que Dieu, quand il lui plaît, communique aux âmes, et dont, comme soleil de justice, il les éclaire. Ce moyen a été pratiqué par saint Diadochus, qui dit (De perfec., cap. 95) : L'humilité n'est pas une chose si aisée à obtenir qu'on pourrait bien penser; on peut pourtant y arriver par deux voies : la première, par l'expérience de ses misères, des infirmités de son corps et des faiblesses de son âme; la seconde, par une abondance de clarté, dont Dieu quelquefois par une spéciale faveur illumine un esprit, et l'élève à une humilité excellente, solide et qui lui devient comme naturelle. Saint Jean Climaque (Gradu, 25) l'a remarqué en peu de mots : L'humilité est un don de Dieu départi aux âmes par la demeure qu'il fait en elles, par ses illustrations et par ses opérations. Or, ces lumières divines montrent aux âmes dans un jour merveilleux leur pauvreté, leur font connaître que d'elles-mêmes elles ne sont rien, ne peuvent rien et ne possèdent rien dont elles puissent tirer vanité; mais au contraire qu'elles n'ont rien qui ne les doive extrêmement humilier, et le leur montre en un tour de main et plus clairement que tous les hommes et tous les livres ne

feraient en dix ans. Aussi un seul rayon du soleil fait voir les choses plus évidemment et plus distinctement que toutes les étoiles. Ce sont ces connaissances qui brisent les âmes, qui les abaissent jusqu'aux abîmes, et qui les mettent en poussière dans leur estime. Le Prophète royal dit à Dieu : « Auferes spiritum eorum « et deficient, et in pulverem suum revertentur (Ps. « 103, 29) : Vous leur ôterez, par les hautes connais- « sances que vos splendeurs leur donneront d'elles- « mêmes, leur propre esprit, c'est-à-dire, comme « l'explique saint Grégoire (Mor., lib. 24, cap. 12), « l'esprit de superbe où leur nature les porte, et les « humilierez jusqu'à défaillir et à se réduire devant « vous en poussière. »

Voilà les trois moyens qui peuvent nous aider à acquérir la connaissance de nous-mêmes , auxquels il faut ajouter une demande que nous devons en faire à Dieu, lui disant avec saint Augustin : « Domine Jesu, « noverim te, noverim me : Seigneur Jésus, que je « vous connaisse et que je me connaisse ! » Cette demande doit être ordinaire et ardente, car il faut avouer que nous sommes enveloppés de grandes ténèbres en ce qui nous concerne, tellement que comme nous ne connaissons pas la millième partie des choses de notre corps, nos yeux n'en pouvant voir que fort peu, et encore superficiellement, nous sommes encore plus ignorants de celles de notre âme, parce qu'elles sont plus éloignées de nos sens. C'est pourquoi il faut prier Dieu avec une affection vive qu'il nous donne cette connaissance, qu'il nous montre à nous-mêmes, non comme plusieurs hommes savants se voient, sans cesser d'être superbes, mais de manière que nous regardant nous soyons efficacement portés à nous humilier et à nous mépriser.

SECTION X

SECOND MOTIF DE L'HUMILITÉ, LA NÉCESSITÉ DE LA GRACE.

I. Sans le secours de la grâce, nous ne pouvons faire aucune bonne œuvre méritoire pour la vie éternelle. — II. Ni même la plus petite d'aucune vertu acquise. — III. La grâce est nécessaire à tous, même aux plus saints. — IV. Et toujours. — V. Conclusion que nous devons tirer de cette nécessité de la grâce.

I. Ce motif doit être considéré comme le fondement de l'humilité chrétienne, et approfondi le mieux qu'il nous sera possible. Comme parmi les choses naturelles un animal ne peut marcher sans pieds, ni un oiseau voler sans ailes ; de même dans les surnaturelles l'homme ne peut aller à Dieu ni à son salut sans la grâce; elle lui est si nécessaire, que sans son secours il lui est impossible de se sauver. C'est une vérité passée en article de foi contre les Pélagiens, que nous ne pouvons faire aucune bonne œuvre méritoire de la vie éternelle sans la grâce, et non-seulement sans l'habituelle et sanctifiante qui nous purifie formellement de nos péchés, et nous rend enfants de Dieu ; mais aussi sans l'actuelle, à savoir les clartés et les rayons de lumières qui éclairent notre entendement, les affections saintes et les mouvements du Saint-Esprit qui portent notre volonté au bien, grâce que Notre-Seigneur nous a méritée par sa vie et par sa mort. L'homme, dit le docteur angélique (1, 2, q. 109, art. 9), a besoin, pour vivre vertueusement et arriver à sa béatitude, de deux grâces : la première est l'habituelle, par laquelle la nature humaine corrompue et malade soit guérie, afin que, remise en santé, elle puisse faire des actions dignes du ciel qui excèdent sa portée; la seconde est l'actuelle, tant par cette raison générale que toutes les créatures dépendent en leurs opérations de leur créateur, et n'en peuvent mettre aucune au jour, si elles ne re-

çoivent de lui en quelque façon le branle; comme les mouvements inférieurs sont sujets et subordonnés à celui du ciel; ainsi le premier moteur règne sur tout ce qui se meut dans l'univers, et y apporte quelque chose du sien; que par cette raison particulière, que l'homme en cette vie, plongé dans la matière, est toujours enveloppé de beaucoup de ténèbres qui lui cachent mille choses à faire et à éviter touchant son salut, et par conséquent, pour ne point errer, il a besoin d'être éclairé spécialement de Dieu, et conduit de sa main. De plus, comme il faut d'un côté qu'il y ait toujours du rapport des moyens à la fin, et que les actions qui y conduisent aient de la proportion avec elle, et que de l'autre la fin de l'homme soit la vie éternelle, c'est-à-dire, la jouissance de Dieu et la possession des trésors inestimables des biens qui sont au ciel, et qui surpassent infiniment sa nature, il ne peut de lui seul produire aucune œuvre proportionnée à cette vie et à l'excellence de ces biens; parce que, selon la maxime des philosophes et l'expérience, « Nihil agit ultra gra- « dum perfectionis suæ, rien ne peut agir au-dessus « de ses forces; » mais il est nécessaire qu'il soit aidé d'une vertu plus haute qui lui donne cette puissance, et cette vertu est celle de la grâce qui, étant une qualité surnaturelle et divine, le met en état de pouvoir mériter les biens de cet ordre. Nous voyons que parce que l'eau n'a aucun principe de chaleur, elle ne peut échauffer, et si on veut qu'elle le fasse, il faut que l'énergie lui en vienne d'ailleurs; de même l'homme, renfermé dans sa nature, ne peut s'avancer au delà, ni atteindre aux choses surnaturelles que par la force qui lui en sera communiquée d'autre part, à savoir, par Notre-Seigneur, qui pour nous apprendre ce mystère dit ces célèbres paroles que nous ne devons jamais oublier : « Sicut palmes non potest ferre fructum à « semetipso, nisi manserit in vite, sic nec vos nisi in

« me manseritis. Ego sum vitis, vos palmites; qui ma-
« net in me et ego in eo, hic fert fructum multum, quia
« sine me nihil potestis facere (Joann., 15, 4) : Je suis
« la vigne et vous êtes les branches; et comme la bran-
« che ne peut donner aucun fruit si elle n'est unie à la
« vigne d'où elle doit tirer sa sève, ainsi vous ne pro-
« duirez jamais aucun fruit des bonnes œuvres si vous
« n'êtes unis à moi, et celui qui l'est, en porte en
« abondance; car vous ne pouvez rien faire sans moi, »
c'est de moi que vous devez prendre le germe de votre fécondité. La coutume de l'Eglise orientale que rapporte Cabasillas (In liturgia, cap. 36), nous insinue la même chose, car à la sainte messe le prêtre ayant crié : Les choses saintes sont pour les saints, les fidèles renvoyaient ce cri : Il n'y a qu'un saint, il n'y a qu'un Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est en la gloire du Père. En effet, comme l'explique cet auteur, personne n'a de soi la sanctification qui n'est pas l'ouvrage de l'homme, mais toute sainteté vient de Jésus-Christ, et se distribue par lui; car comme en opposant plusieurs miroirs au soleil, bien qu'ils jettent un grand éclat et que tous répandent des rayons, en sorte qu'à les voir vous les prendriez pour autant de soleils, il n'y a toutefois qu'un soleil qui reluit dans tous ces miroirs et qui leur communique toute leur clarté; ainsi il n'y a qu'un saint qui est dans la gloire du Père, de qui les hommes empruntent toute leur sainteté, Jésus-Christ Notre-Seigneur. « De plenitudine « ejus nos omnes accepimus (Joann., 1, 16) : Nous « avons tous pris de lui, » nous ne sommes riches que de ses biens, puissants que de ses forces.

II. Mais, passant plus avant dans cette nécessité de la grâce, nous disons que non-seulement nous ne pouvons sans elle faire aucune bonne œuvre méritoire du paradis, mais même résister à la moindre tentation, ni exercer la plus petite action d'aucune vertu acquise,

ce qui est bien davantage; car c'est dire que nous ne pouvons de nous faire aucun bien du tout, mais que nous avons besoin pour cela d'un nouveau secours et d'une assistance particulière de Dieu. « Nemo habet « de suo, dit le second concile d'Orange, fameux pour « cette matière, nisi mendacium et peccatum; si quis « autem homo habet veritatem atque justitiam, ab illo « fonte est, quem debemus sitire in hac eremo, ut ex « eo quasi guttis quibusdam irrorati non deficiamus in « via (1 sect., 7 et 8., canon. 22) : Tout homme n'a de « soi que le mensonge et le péché : s'il a quelque con- « naissance de la vérité qui le porte au bien et se voit « orné de la justice, qu'il s'assure que cela est découlé « dans son âme de cette fontaine dont nous devons « être altérés en cette solitude, afin qu'étant comme « arrosés de ses gouttes et rafraîchis de ses eaux, nous « ne venions à défaillir en notre voyage. » — « Epis- « tolam meam, dit saint Augustin écrivant à Valentin « et à ses frères, secundùm hanc fidem intelligite, ut « neque negetis Dei gratiam , neque liberum arbitrium « sic defendatis , ut à Dei gratia separetis , tanquam « sine illa vel cogitare aliquid, vel agere secundùm « Deum ullâ ratione possimus, quod omninò non pos- « sumus; propter hoc enim Dominus, cùm de fructu « justitiæ loqueretur, ait discipulis suis : Sine me nihil « potestis facere (Epist. 46) : Je désire que vous enten- « diez ma lettre en ce sens, que vous ne niiez point la « nécessité de la grâce, ni aussi que vous ne soûteniez « le parti de notre libre arbitre, comme si avec lui, sans « la grâce, nous pouvions ou penser ou faire quelque « chose de bon, ce qui est entièrement hors de notre « pouvoir. C'est pourquoi aussi Notre-Seigneur par- « lant des bonnes œuvres, dit à ses disciples : Vous ne « pouvez rien sans moi. » Et expliquant ces mêmes mots en son propre lieu, il dit : « Non ait, quia sine me parum « potestis facere, sed nihil potestis facere ; sive ergo pa-

« rum, sive multum, sine illo fieri non potest, sine quo « nihil fieri potest. Palmes nisi in vite manserit et vixerit « de radice, quantumlibet fructum à semetipso non « potest ferre (Joann., 15, 5; in Joann., tract. 81) : « Notre-Seigneur ne dit point : Vous pouvez quelque « peu sans moi, mais absolument vous ne pouvez rien; « soit donc qu'il s'agisse de peu ou de beaucoup, on « ne peut le faire si l'on n'est assisté de celui sans le- « quel on ne peut rien faire du tout. Si la branche « n'est unie à la vigne et ne vit de la racine, elle ne sau- « rait porter de soi aucun fruit, ni grand ni petit. » Le même docteur s'efforçant d'éclaircir cette vérité, dit encore ailleurs : « Sine gratia nullum prorsus sive co- « gitando, sive volendo et amando, sive agendo faciunt « homines bonum (De correpl. et grat., cap. 2) : Les « hommes ne font aucun bien soit de pensée, soit « d'affection, soit d'œuvre, s'ils ne sont aidés de la « grâce. » Et saint Paul, l'oracle de l'Eglise avant lui : « Non quod sufficientes simus cogitare aliquid à nobis « quasi ex nobis, sed sufficientia nostra ex Deo est « (2 Cor., 3, 5) : Je reconnais et je confesse que nous « n'avons pas de nous assez de force pour produire « seulement une bonne pensée, mais que tout le pou- « voir que nous avons de penser et de faire quelque « chose de bon nous est communiqué de Dieu. » — « Non volentis, dit-il derechef, neque currentis, sed « miserentis est Dei (Rom., 9, 16). » — « Non est vo- « lentis, expose saint Thomas après saint Augustin, « scilicet velle, neque currentis, scilicet currere, sed « miserentis Dei (2, 2, q. 109, a. 2; Enchir., cap. 32) : « L'homme ne doit point rapporter à sa vertu ni la vo- « lonté qu'il a de courir dans la lice des commande- « ments divins, ni sa course, mais à la miséricorde de « Dieu qui le pousse à le vouloir et le fortifie à le faire. » C'est pourquoi, parlant de lui, il dit : « Gratia Dei sum, « id quod sum (1 Cor., 15, 10) : C'est la grâce qui m a

« fait ce que je suis. » Et pour montrer néanmoins que ce n'était pas la grâce seule, mais qu'il y avait mis quelque chose du sien, il ajoute : « Abundantius omnibus laboravi, non ego autem; sed gratia Dei mecum : J'ai plus travaillé que tous les autres ouvriers, « non toutefois moi seul, mais la grâce de Dieu avec « moi, à laquelle j'ai fidèlement coopéré. » Et la raison de cette importante vérité est que nous ne pouvons faire aucune bonne œuvre sans une bonne pensée et une affection pieuse qui nous y poussent, et qui pourtant ne nous sont point dues, car nous pouvons, sans les avoir, et en ayant même des contraires et des mauvaises, être hommes et conserver la possession de tous les biens naturels, dont le bienfait de la création nous fait jouir ; mais Notre-Seigneur nous les a mérités de son Père par sa vie et par sa mort. C'est pourquoi le susdit concile d'Orange définit, « Divini munere esse cum rectè cogitamus (Canon. 9) : Que c'est « un don de Dieu particulier; » car il combat et condamne les Pélagiens qui confondaient tout ceci avec le don général de la création, quand nous avons une bonne pensée. Et le pape Célestin le déclare en ces termes : « Ita Deus in cordibus hominum atque in ipso « libero operatur arbitrio, ut sancta cogitatio, pium « consilium, omnisque motus bonæ voluntatis ex Deo « sit, quia per illum aliquid boni possumus, sine quo « nihil possumus (Epist. 1, cap. 9, tom. 1 Concil., « part. 1) : Dieu travaille tellement dans les cœurs des « hommes et dans leur libre arbitre, que toute sainte « pensée, tout conseil tendant à la piété et tout mouvement de la volonté qui nous porte à la vertu vient « de lui, par qui nous pouvons tout le bien que nous « pouvons, et sans qui nous n'en pouvons aucun. » Il semble même que Sénèque l'a entrevu, lorsqu'écrivant à Lucilius, il lui dit : « Nulla sine Deo mens bona « est (Epist. 73) : il n'est point de bon esprit, qui

« puisse former aucune bonne idée sans le secours de « Dieu. » Et Aristote (Lib. 7 Moral. ad Eudem., cap. 18, alias 14) avant lui avait établi ce fondement dans ses morales, que le commencement d'une bonne délibération, c'est-à-dire au fond, une bonne pensée, vient de la bonne fortune, à savoir, comme saint Thomas l'interprète (1, 2, q. 109, a 2, ad. 1), de Dieu. Il dit de plus, que le principe du bon raisonnement n'est pas la raison mais quelque chose de meilleur, qui est Dieu. Il est encore vrai, que la plus petite action de vertu qu'un homme fait, en quelque état qu'il la fasse, a toujours quelque force pour acquérir la vie éternelle; car s'il est en charité, elle a la force de juste mérite; en péché mortel, elle l'a de disposition, parce qu'il frappe par son moyen aux oreilles de la miséricorde de Dieu, et convie sa bonté à lui donner la main secourable pour sortir de son péché et le mettre aux termes de pouvoir faire son salut et gagner la béatitude pour laquelle il l'a créé; tellement qu'il faut inférer qu'en chaque bonne œuvre, si légère qu'elle soit, il y a toujours quelque chose de divin et plus qu'humain, parce qu'il y a une vertu cachée et un germe secret qui rend l'homme ou digne, ou le dispose à être digne de l'éternité bienheureuse, à laquelle avec toute la puissance de sa nature il ne saurait atteindre.

Ainsi la grâce est nécessaire à l'homme pour faire son salut, pour résister aux tentations de ses ennemis et pratiquer les bonnes œuvres. Ce qui doit s'entendre de tous les hommes, sans en excepter un seul, quelque sage et saint qu'il soit; car comme dit élégamment saint Augustin, « Sicut oculus corporis plenissimè sa- « nus, nisi candore lucis adjutus, non potest cernere; « sic et homo perfectissimè etiam justificatus, nisi « æternâ luce justitiæ divinitùs adjuvetur, rectè non « potest vivere (Apud D. Thom., q. cit., art. 9) : Comme « l'œil corporel, bien qu'il soit sain et clairvoyant au-

« tant qu'il peut l'être, si toutefois il n'est éclairé de la « lumière, ne peut rien voir; de même, quoiqu'un « homme soit très-parfaitement justifié, s'il n'est intérieurement illuminé par le soleil de justice, il ne « saurait bien vivre. » La nature semble nous avoir ébauché la créance de cette vérité dans certains oiseaux que l'on nomme apodes, ou sans pieds, et cela parce qu'ils ont les jambes si courtes et les pieds si faibles, qu'ils ne s'en servent pas plus que s'ils n'en avaient point ; s'ils se trouvent sur terre, quoiqu'ils soient vivants et aient des ailes pour voler, ils ne peuvent néanmoins d'eux-mêmes s'élancer en l'air, si une bouffée de vent favorable à leur impuissance ne les soulève et ne leur donne le moyen d'employer leurs ailes et prendre leur essor (Aristot., lib. 9, hist. anim., cap. 30 ; Plin., lib. 10, cap. 39); de même, bien qu'un homme soit tout plein de vie spirituelle , qu'il ait un entendement et une volonté, et comme des ailes pour voler au ciel, il ne le fera pourtant jamais, et ne pourra se tenir en l'air, ni exercer aucune vertu, ni former seulement une bonne pensée, si un souffle du Saint-Esprit ne l'aide et ne lui donne le mouvement et le principe de ce mouvement; s'il ne reçoit ce secours il croupira toujours sur terre, sans pouvoir s'élever, quelques effort qu'il fasse.

III. La grâce nous est si nécessaire à tous tant que nous sommes, même aux plus saints et aux plus parfaits, pour négocier notre salut et fuir le péché, que Dieu voit un million de mauvaises pensées, de sentiments dépravés et de tentations, dont, sans altérer notre nature ni lui rien ôter de ses droits, nous pourrions être combattus, et de chacune desquelles, s'il permettait au diable, en certaines circonstances d'une telle et telle façon, et selon toute la force qu'il a, de nous attaquer, il connaît qu'infailliblement nous consentirions au péché, et que dans un quart d'heure

nous nous abandonnerions à des crimes horribles : nous sortirions de religion, si nous sommes religieux; nous renoncerions au baptême et nous quitterions l'Eglise, et nous nous ferions hérétiques, turcs, païens, et même, ce qui est le plus bas où un homme puisse choir, nous deviendrions athées. La grâce seule nous en garantit : « Misericordia ejus præveniet me, dit « David (Ps. 58, 11) : Sa miséricorde nous en dé« livre, » en chassant ces pensées et détournant ces malheurs, où nous roulerions à corps et âme perdus, attendu que nous pourrions le faire demeurant toujours hommes, comme nous savons qu'effectivement il s'en trouve qui en viennent là. Nous sommes suspendus sur l'abîme de tous les péchés par le seul filet de la grâce; sans elle nous tomberions de notre propre poids, et il n'est point de méchanceté ni d'abomination que nous ne parviendrions à commettre. Elle fait en notre âme, pour l'empêcher de se dissoudre en vices et en corruption de mœurs, ce que le sel opère en la chair morte, qu'il préserve de sa pourriture naturelle, et fait qu'elle ne fourmille en vers.

IV. De plus, la longueur de la bonne vie, les faveurs extraordinaires, les hautes connaissances, les affections ardentes et les bonnes habitudes acquises depuis tant d'années, mises en œuvre par tant d'actes excellents, n'affranchissent point l'homme de cette nécessité. Comme l'élément de l'air, pour avoir été illuminé tous les jours depuis cinq à six mille ans que le monde existe, n'a pas acquis le pouvoir de s'illuminer soi-même, mais il a encore aujourd'hui autant besoin du soleil, qu'il en avait au commencement; et comme notre corps ne peut non plus se passer de l'âme pour vivre après quatre-vingts ans, qu'à la première heure qu'il fut animé, parce que ni le corps n'a point de soi la vie, ni l'air la lumière; c'est pourquoi ils sont toujours dans une égale impuissance, celui-ci pour s'é-

clairer, et celui-là pour se vivifier; de même, bien qu'un homme ait, par le moyen de la grâce, vécu fort longtemps dans l'observance parfaite des commandements de Dieu, qu'il ait exercé des actions héroïques de vertu, remporté de glorieuses victoires sur ses adversaires, et soit parvenu à un degré très-éminent de sainteté, il ne s'est pas rendu pourtant capable de faire par lui seul la plus petite bonne œuvre, ni de vaincre la moindre tentation, mais la grâce lui est encore nécessaire, et le lui sera jusqu'à la mort, parce qu'il n'a point de sa nature cette force. Que nous apprend l'expérience là-dessus? Ne voyons-nous pas qu'une chose très-légère donnera parfois et en certain temps, Dieu le permettant ainsi, beaucoup de peine à un homme vertueux, qui s'en fût moqué dans un autre? qu'il ne faut, en des dispositions particulières, qu'une imagination vaine, une appréhension fausse et une mouche pour étonner, pour travailler et affliger un esprit résolu, à qui plusieurs grandes difficultés n'ont point fait peur, comme on dit que la crête et le chant du coq épouvantent le lion, le roi et le plus courageux de tous les animaux (Plin., l. 8, c. 16)? Joinville raconte que saint Louis étant près d'aborder en l'île de Chypre, son vaisseau fut poussé par un certain vent collatéral que l'on ne met qu'au rang des moindres, contre un rocher si rudement, qu'il faillit faire naufrage, tellement que les matelots, comme désespérés, commencèrent à déchirer leurs habits et à s'arracher la barbe, croyant qu'ils étaient perdus (Part. 1 hist. S. Ludov.). Le saint roi sauta hors du lit tout déchaussé, et s'étant couvert d'une robe, alla se jeter en croix devant le corps précieux de Notre-Seigneur qu'il gardait, comme quelqu'un qui n'attendait plus que la mort, et aussitôt le vent s'apaisa. Le lendemain il appela Joinville, et lui dit : Sénéchal (il était sénéchal de Champagne), Dieu nous montra hier une partie de

son grand pouvoir; car un de ces petits vents, dont à peine on sait le nom, a failli noyer le roi de France, sa femme, ses enfants et sa famille. Saint Anselme dit que ce sont des menaces de Notre-Seigneur, comme s'il nous voulait dire : Voyez que si j'eusse voulu le permettre, vous étiez tous noyés. Quand un petit accident et une affliction légère nous brouillent et nous inquiètent, nous devons apprendre du travail qu'il nous donne notre faiblesse, et penser que Dieu nous dit : Considérez où vous tomberiez, et à quel point vous seriez réduits, si je vous laissais puissamment attaquer, puisque des choses si petites vous tourmentent si fort; et par conséquent si vous êtes venus à bout de plus grandes, ce sont victoires que vous ne devez pas rapporter à la force de votre bras, mais à celles de ma grâce. « Nisi quia Dominus adjuvit me, « disait David, paulominùs, » et comme d'autres traduisent, « brevi habitasset in inferno anima mea « (Ps. 93, 17; apud Lorin.) : Si Dieu ne m'eût aidé, « c'en était fait de moi, je n'eusse pas résisté aux as- « sauts de mes ennemis, et bientôt j'eusse été mort. »

De plus, nous expérimentons qu'une vérité qui aujourd'hui nous aura extrêmement touchés, ne fera demain aucune impression sur nous, et qu'une même raison entrera tantôt sans peine bien avant dans notre esprit, et tantôt elle ne pourra pas seulement l'effleurer. Les âmes, même les plus illuminées et les plus chéries de Dieu, sont quelquefois dans un tel abandon et en un état si pitoyable, que, comme les théologiens mystiques disent, et sainte Thérèse le raconte d'elle-même, elles perdent tout le souvenir des lumières qui leur avaient montré tant de belles vérités, des affections qui les avaient si sensiblement émues, des ardeurs qui les avaient enflammées, et de tous les grands dons qu'elles avaient reçus, et se sentent dépouillées de tout cela, enveloppées de ténèbres épaisses, dures

comme des pierres, après avoir fondu comme de la cire, interdites et entreprises dans leurs opérations intérieures, sans pouvoir, qu'avec des difficultés extrêmes, remuer ni mémoire, ni entendement, ni volonté. C'est la présence et l'absence de la grâce qui causent ces changements si divers. L'eau coule abondamment d'une fontaine quand on a tourné le robinet d'un côté, mais retournez-le de l'autre, il ne vient plus rien. David qui avait dit dans l'abondance de cette eau, « Non movebor in æternum, je ne m'ébranlerai ja- « mais, » ne la sentit pas sitôt arrêtée qu'il avoue, « Factus sum conturbatus (Ps. 29, 7 et 8), qu'il est « troublé et qu'il n'en peut plus. » Plusieurs disent que s'ils voyaient des miracles, s'ils voyaient marcher devant eux les boiteux, parler les muets et revivre les morts, ils seraient grandement émus et recevraient de grands secours pour bien vivre; c'est une erreur. Que s'est-il trouvé de plus illustre et de plus éclatant entre les miracles de Notre-Seigneur que la résurrection de Lazare? Les Juifs la virent, l'admirèrent, et pourtant ils n'en furent pas meilleurs, et ne laissèrent pas, peu de jours après, de prendre Notre-Seigneur et de l'attacher à un gibet. Que peut-on se figurer de plus étrange que l'insensibilité de ceux qui allèrent au Jardin des Olives pour se saisir de lui? Ayant vu comment avec deux paroles il les avait jetés à la renverse, qu'ils ne se fussent jamais relevés sans sa permission, et qu'avec une bonté incomparable il avait remis l'oreille au serviteur du pontife, à qui saint Pierre l'avait abattue (Luc., 22, 51), ils ne se départirent pas néanmoins de leur mauvais dessein, mais mirent la main sur lui, le lièrent et le menèrent comme un brigand à Jérusalem. Toutes les choses extérieures ne font aucun effet, si la grâce n'opère intérieurement, et il sert de peu que les yeux du corps voient des prodiges, si le soleil de justice ne dessille et n'illumine

ceux de l'âme. « Latro pendens in cruce cum Domino, « dit saint Augustin, agnovit in cruce Dominum; alii « non agnoverunt miracula facientem, agnovit ille in « ligno pendentem (In ps. 39) : Le larron crucifié à « côté de Notre-Seigneur le reconnut pour son Sei- « gneur en cet état d'opprobre, tandis que les autres « le méconnurent, même quand il faisait des miracles. »

V. De cette continuelle nécessité que nous avons de la grâce pour exercer toutes sortes de bonnes œuvres, nous devons recueillir premièrement, que ce nous est un merveilleux sujet de nous humilier devant Dieu, et de ne point nous enfler pour nos actions vertueuses, puisque nous ne saurions de nous en produire la moindre, mais qu'il faut absolument qu'il nous assiste, et que ce sont des ouvrages de sa grâce, qui aide la faiblesse de notre libre arbitre. Secondement, que nous devons, pour faire réussir le dessein de notre salut, la lui demander incessamment, et avec les anciens pères, au rapport de Cassien (Collat. 10, cap. 5) et sainte Catherine de Sienne (in ejus Vita), avoir toujours à la bouche ces paroles de David, que l'Eglise aussi nous fait répéter tant de fois dans l'office divin : « Deus, in « adjutorium meum intende; Domine, ad adjuvan- « dum me festina (Ps. 69, 2) : Mon Dieu, veillez sur « ma défense; prenez-moi sous votre sauvegarde, et « hâtez-vous de me secourir. » — « Hunc versiculum, « dit Cassien, in opere quolibet seu ministerio, vel iti- « nere constitutus decantare non desinas : hunc medi- « tanti tibi somnus irrepat; donec incessabili ejus « exercitatione formatus etiam per soporem eum de- « cantare consuescas; hic tibi expergefacto primus oc- « currat, iste evigilantis cogitationes anticipet univer- « sas, iste te de tuo consurgentem cubili curvationi « genuum tradat, atque deinceps ad omne opus ac- « tusque deducat : Ne cessez jamais en toutes vos œu- « vres et en toutes vos occupations, et même en mar-

« chant, de chanter ce verset, endormez-vous dessus, « que le sommeil vous prenne le repassant dans votre « esprit, jusqu'à ce que vous vous le soyez tellement « naturalisé, qu'il vous revienne même en dormant, « et qu'encore là vous vous accoutumiez à le chanter; « que ce soit la première chose qui se présente à vous « à votre réveil; que ce soit votre première pensée et « la première action que vous ferez en sortant du lit et « vous mettant à genoux, et qu'ensuite elle vous con- « duise et vous accompagne le long du jour dans tous « vos exercices. » Troisièmement, c'est de ne jamais se moquer de ceux qui tombent, ni s'aigrir avec dédain contre les pécheurs, mais plutôt avoir de la compassion pour eux, se souvenant que si nous sommes debout, et s'ils sont tombés, ce n'est pas que nous soyons plus forts qu'eux, mais que nous avons été mieux soutenus, que ce qui leur est arrivé aujourd'hui nous arrivera demain, si Dieu ne nous aide. « Nemo, « dit saint Grégoire, se alicujus virtutis æstimet etiam « cùm quid fortiter potest, quia si divina protectio de- « serat, ibi repente enerviter obruetur, ubi se valenter « stare gloriatur (Moral., lib. 23, cap. 19) : Que per- « sonne ne s'estime courageux, lors même qu'il fait « des actions de courage, parce que si la main du « Tout-Puissant le laisse, il tombera inévitablement, « et où il pensait être plus ferme sur son assiette, c'est « là qu'il sera plus lâchement renversé. » Puisque nous dépendons si absolument de la grâce, que nous ne pouvons rien assurer de nous pour le futur, un grand saint destitué de ce secours deviendra bientôt grand pécheur, et un grand pécheur qui en sera fortifié ne tardera guère à être grand saint; car comme dit l'Ecclésiastique : « Facile est in oculis Dei subitò « honestare pauperem (cap. 11, 23) : Il est facile à « Dieu de combler en peu de temps un pauvre d'hon- « neur et de richesses. »

Nous sommes dans les mains de Dieu ce qu'un jeton est en celles d'un marchand, qui le fait valoir tantôt double, et puis des milliers, et au contraire, après l'avoir mis pour des milliers dans un autre calcul, ne le compte plus que pour des deniers. Dieu parlant à Job de la prédestination des hommes, lui dit, sous la figure de la terre : : « Indica mihi si habes intelli-« gentiam; quis posuit mensuras ejus si nosti? vel « quis tetendit super eam lineam (Job, 38, 5)? Dis-« moi, si tu as l'esprit assez bon, ce que tu penses de « la terre, qui lui a donné ses mesures? qui a planté « ses bornes et étendu sur elle le cordeau? » Il veut dire que, comme on se sert des mesures, des bornes et du cordeau pour diviser les terres et partager les héritages, il divise de même ses grâces aux hommes, et leur partage l'héritage céleste que son Fils Notre-Seigneur leur a acheté, mais dans une division et un alignement si caché, que nos esprits n'y voient goutte, quelques-uns en ayant une portion plus grande, d'autres plus petite, et d'autres en étant tout à fait exclus. Et il tient ce discours à ce saint homme : « Quatenus « pondus secretorum Dei, dit saint Grégoire expliquant « ce passage, sollicitius penset; dispensationem vide-« licet hominis non in humanis viribus, sed in manu « consistere conditoris, ut dum considerat invisibiliter « ista quis agat, suæ virtuti nihil tribuat, nec jam de « se audeat aliquid, cùm Dei judicia occulta formidat, « sed perpendens desuper mensuras et lineas incom-« prehensibiliter tensas, tantò magis in humilitate « formidinis consistat, quantò magis pondere videt « omnia in potestate mensoris (Moral., lib. 28, cap. 6) : « Afin qu'il considère plus attentivement les secrets « des desseins de Dieu, et voie que le salut de l'homme « n'est pas mis dans sa main, mais dans celle de son « créateur, afin que par cette vue il n'attribue rien à « sa vertu, et dans la juste crainte qu'il doit concevoir

« des profonds jugements de Dieu, il ne soit point « présomptueux et ne se préfère à qui que ce soit, mais « regardant les mesures prises et les cordeaux tirés « d'une incompréhensible et redoutable façon, il s'affer- « misse d'autant plus dans une humble frayeur, qu'il « connaît que tout est au pouvoir de ce divin me- « sureur. »

SECTION XI

TROISIÈME MOTIF DE L'HUMILITÉ, SES EXCELLENCES.

I. L'humilité est le fondement de l'édifice spirituel. — II. C'est la gardienne des vertus. — III. C'est une marque de prédestination. — IV. Elle dispose l'âme aux grâces de Dieu. — V. Elle illumine l'entendement. — VI. Elle remplit la volonté de paix. — VII. Elle élève la gloire.

Les perfections et les excellences de la vertu d'humilité étant bien pesées, en inspireront à tout homme sage et désireux de son salut l'amour et le désir. Nous déduirons les principales.

I. La première est que dans l'édifice spirituel elle tient lieu de fondement, c'est la base sur laquelle toutes les autres vertus doivent être posées. « Vir- « tutum, dit saint Bernard, bonum quoddam ac stabile « fundamentum humilitas, nempe si nutet, illa vir- « tutum aggregatio non nisi ruina est (lib. 5 de con- « siderat., cap. 14) : L'humilité est un bon et ferme « fondement, sur lequel les vertus doivent être assises; « si ce fondement branle, tout cet assemblage des « vertus se désunira bientôt et ira en ruine. » Et avant lui saint Cyprien avait dit ces paroles remarquables au sujet de la naissance de Notre-Seigneur : « Hic est « primus religionis introitus, sicut in mundum pri- « mus Christi ingressus, ut quicumque piè vult vivere, « humiliter de se sentiat, neque supra se in mirabi- « libus ambulare præsumat; fundamentum sanctitatis

« semper fuit humilitas, necin cœlo stare potuit superba « sublimitas (Tract. de nativit. Christi) : La première « entrée de notre religion, comme celle que Notre-« Seigneur a faite en ce monde, consiste en ce que « quiconque veut mener une vie vraiment chrétienne « et vertueuse doit avoir des sentiments bas de soi-« même et se garder des pensées vaines et altières « de ses perfections; le fondement de la sainteté a été « toujours la vertu d'humilité, dont le défaut a fait « que l'éminence orgueilleuse des anges n'a pu subsister « au ciel. » Parmi les béatitudes, où Notre-Seigneur a compris la perfection du christianisme (Matth., 5, 3), la première est la pauvreté d'esprit, c'est-à-dire, comme la plupart des saints Pères l'interprètent, l'humilité (Apud Maldon., ib.). Or, la raison pour laquelle l'humilité est le fondement des vertus est qu'elle les précède toutes, et doit entrer la première dans une âme pour la disposer à les recevoir.

Car premièrement, quoique la foi soit appelée par les docteurs le fondement de l'édifice spirituel, et que saint Paul dise (Hebr., 11, 6) que c'est elle qui nous conduit à Dieu, toutefois l'humilité va encore devant, parce que, comme dit saint Augustin, « Non est fides « superborum, sed humilium (Serm. 36 de verb. Do-« mini), la foi ne loge point dans une âme superbe, « mais humble. » Et saint Thomas nous en donne cette raison (2, 2, q. 161, art. 5, ad. 2), que si la foi est, comme on ne peut le nier, la pierre fondamentale du palais intérieur où Dieu doit demeurer avec l'âme, l'humilité est celle qui en creuse les fondements jusqu'à la terre ferme pour la poser, ôtant toute la terre mouvante de l'opinion de soi-même, de son esprit, de sa science et de toutes les raisons naturelles pour les assujettir aux vérités de la foi, et mener glorieusement le discours humain en triomphe. Secondement, on ne peut douter que l'humilité ne doive devancer toutes

les autres vertus, puisque personne ne saurait les posséder, si par humilité il ne s'en estime indigne, s'il ne les regarde comme des dons de Dieu et des richesses célestes, qu'il ne peut acquérir par ses forces, mais par le secours de la grâce. De plus, l'humilité s'oppose en droite ligne à l'orgueil, que les saintes Lettres (Eccl., 10, 15) appellent le commencement de tous les péchés, parce que tout péché se forme et part de la rébellion du pécheur à la volonté de Dieu pour accomplir la sienne. Il faut donc que par une raison contraire l'humilité soit le principe de toutes les vertus, en ce qu'elle soumet l'âme à sa divine Majesté pour exécuter ce qu'il lui plaît.

Partant, puisque l'humilité tient dans l'édifice spirituel le rang que nous venons de dire, et que tout homme sage, comme nous l'apprend Notre-Seigneur (Matth., 7, 24), bâtit toujours sa maison sur un bon fondement et sur le roc, afin que ni les pluies, ni les ravines d'eau, ni les tempêtes ne puissent la renverser, nous devons sans doute, si nous désirons notre salut, avoir en singulière recommandation cette vertu, et édifier sur elle tous nos exercices de devotion. Saint Chrysostome nous y exhorte par ces paroles (Homil. de humilit. in Eclog.) : Quoique vous bâtissiez, soit des aumônes, ou des oraisons, ou des jeûnes, ou toute autre sorte de bonnes œuvres, si vous ne mettez l'humilité pour base, c'est en vain que vous travaillez, votre ouvrage s'écroulera. Et saint Augustin nous dit de même : « Omne ædificium post humilitatem eri-
« gitur, priùs enim fundamenta jaciuntur : cogitas
« magnam fabricam construere celsitudinis? de fun-
« damento priùs, cogita humilitatis (Serm. 10 de verb.
« Domini) : Tout bâtiment s'élève après que l'on s'est
« abaissé, car il faut premièrement courber le dos,
« creuser la terre et y descendre pour faire le fonde-
« ment, que l'on doit creuser à proportion que l'on

« veut exhausser l'édifice. Prétendez-vous élever celui « de vos vertus bien haut? Pensez à jeter auparavant « un fondement fort profond d'humilité. » Aussi quand Notre-Seigneur a voulu attirer plus particulièrement quelque âme, et la faire monter à un éminent degré de perfection, il l'a toujours au commencement fort éclairée sur la connaissance de soi-même, pour la fonder inébranlablement en cette vertu, comme nous avons vu ci-dessus de sainte Catherine de Sienne, de sainte Thérèse et de la bienheureuse Angèle de Foligno. Ayant conduit en esprit une autre de ces âmes d'élite sur le bord d'un précipice, où il lui fit voir à clair son néant, il lui dit : Tiens-toi là, et je viendrai te chercher; si tu vas autre part, je n'irai pas te chercher. Et à une autre encore il recommanda par-dessus tout ces trois choses, qu'il lui répéta plusieurs fois : parlez peu, gardez-vous de la vanité et de la fausse liberté.

II. La seconde excellence de l'humilité est que c'est la gardienne des vertus; elle les tient sous clef et empêche qu'on ne les vole. Ce qui a donné sujet à saint Basile (Const. monast., cap. 16) de l'appeler le trésor où elles sont conservées; sans elle elles sont à l'abandon et au pillage, ainsi qu'une bourse au milieu de la rue; et comme dit saint Grégoire : « Qui sine humili- « tate virtutes congregat, quasi in ventum pulverem « portat (In 3 ps. pœnit.) : Qui amasse des vertus sans « l'humilité ressemble à celui qui porte de la poussière « au vent; » elle sera bientôt dissipée. C'est l'humilité qui met toutes les vertus en assurance, et qui de toutes est elle-même la plus sûre. Il n'y en a point que le diable ne contrefasse, il n'est point d'exercice de dévotion où il ne se glisse; il se fourre dans les jeûnes, dans les mortifications du corps, dans les oraisons, dans les actions de l'amour, se transfigurant en ange de lumière, et faisant que l'on prend l'ombre pour le corps

et le mensonge pour la vérité. Mais l'humilité est exempte de ses illusions, elle est à l'abri de ses tromperies, parce qu'elle lui est si contraire, à cause de son extrême orgueil, qu'il ne peut en approcher ni descendre où elle est. Saint Antoine vit un jour tout le monde couvert de lacets que le diable avait tendus, de sorte qu'il n'était pas possible de mettre le pied sans être pris ; bien étonné il s'écria avec un profond soupir : ô Dieu ! et qui pourra échapper à tous ces pièges et n'être point pris ? Puis il entendit une voix qui lui dit : « Antoni, humilitas sola pertransit : Antoine, c'est « l'humilité seule qui en garantit; » l'humilité tire un homme de tout.

Qui jacet in terra, non habet undè cadat :

Qui est couché à terre tout de son long ne saurait tomber; mais pour peu qu'il en soit élevé il peut tomber et se blesser. Et c'est aussi par cette pierre de touche qu'il faut éprouver la solidité des vertus, et assurer les conduites, particulièrement les extraordinaires. Et comme il y a plus d'obscurités, il s'y trouve aussi plus de déguisement, dont il faut juger par l'humilité, comme Notre-Seigneur même l'a déclaré à la bienheureuse Angèle de Foligno et à d'autres, en considérant si les personnes que l'on croit être menées par ces chemins ont une vraie soumission d'esprit, si elles sont détachées de leur volonté et de leur jugement, si elles recherchent d'être inconnues, si elles embrassent les contradictions, si elles aiment les opprobres; parce que l'esprit de Dieu porte à tout cela, et en même temps qu'il élève l'âme, il l'abaisse et l'humilie.

III. La troisième est que l'humilité est une marque moralement infaillible de prédestination. Saint Grégoire (Moral., lib. 34, cap. 21) expliquant ces paroles que Dieu dit à Job de l'horrible dragon Léviathan, qui, selon les interprètes, représente le démon : « Omne

« sublime videt, ipse est rex super universos filios su-
« perbiæ (Job., 41, 25) : Il jette les yeux sur tout ce
« qui est éclatant et sublime, et c'est le roi de tous les
« enfants de l'orgueil, » enseigne que le vrai signe et le propre caractère des réprouvés est l'orgueil, et l'humilité celui des prédestinés. Premièrement il fait voir l'extrême différence qui se trouve entre Notre-Seigneur et le démon, celui-ci ayant été dès le commencement très-orgueilleux, et ayant recherché par tous les moyens s'élever jusqu'à vouloir placer son trône auprès de celui de Dieu; et Notre-Seigneur au contraire s'étant rendu très-humble, et, depuis sa conception jusqu'à sa mort, ayant pratiqué des abaissements prodigieux. Secondement, il dit que bien que le diable soit maintenant puni de son orgueil dans les enfers, il retient néanmoins toujours sa nature ambitieuse et hautaine, qu'il inspire autant qu'il peut aux hommes, leur disant comme au premier, « Celsitudinis culmen ap-
« petere, societatem omnium hominum alta elatione
« transire, ac sese contra potentiam conditoris erigere,
« de tendre toujours à ce qui est élevé, à désirer les
« dignités et les prééminences, à aimer les lieux les
« plus honorables, à vouloir emporter le dessus, à se
« vanter de ses perfections et à couvrir artificieusement
« ses défauts, et enfin à se révolter contre Dieu. »
Voilà les pensées et les sentiments que le diable orgueilleux suggère aux hommes. Et Notre-Seigneur, comme parfaitement humble, en imprime de bien contraires : un cœur humble, un esprit d'abaissement, de mépris de soi-même, d'ingénuité à avouer ses fautes, d'estime de son prochain et de préférence à soi-même, et d'une entière soumission à Dieu. D'où il conclut, en troisième lieu, que puisque le démon communique tant qu'il peut cet esprit d'orgueil aux hommes, et Notre-Seigneur celui d'humilité : « Apertè cognosci-
« mus quòd evidentissimè reproborum signum est su-

« perbia, et contrà humilitas electorum : Nous con-
« naissons clairement que l'orgueil est une marque
« très-évidente que l'on est réprouvé, et l'humilité que
« l'on est prédestiné. »

Pour cette cause, les saintes Lettres (Ps. 71, 2) appellent les prédestinés les pauvres de Dieu, c'est-à-dire comme saint Augustin l'explique (August., ib.), les humbles, qui sont pauvres de l'opinion d'eux-mêmes, et s'estiment n'avoir rien. Et Notre-Seigneur parlant à ses disciples, qui représentaient cette troupe chérie et bienheureuse, leur dit : « Nolite timere, pusillus
« grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum
« (Luc., 12, 32) : N'ayez point peur, petit troupeau,
« parce qu'il a plu à votre Père de vous choisir pour
« le royaume éternel. » Il les appelle petit troupeau
« Ob humilitatis devotionem, dit le véritable Bède,
« quia Ecclesiam suam quantalibet numerositate jam
« dilatatam, tamen usque ad finem mundi humilitate
« vult crescere, et ad promissum regnum humilitate
« pervenire : non tant à cause du petit nombre qu'ils
« étaient, comme pour l'humilité, par le moyen de
« laquelle il veut que son Eglise croisse jusqu'à la fin
« du monde et parvienne au royaume promis. »

Mais pourquoi l'humilité est-elle un signe de prédestination et l'orgueil de réprobation? Parce que Dieu a une complaisance particulière dans cette vertu, et a en horreur ce vice par-dessus tous les autres.
« Odibilis coram Deo est et hominibus superbia, dit le
« Saint-Esprit (Eccl., 10, 7) : L'orgueil est odieux et
« abominable à Dieu et aux hommes : » à Dieu, parce qu'il se prend directement à lui et l'attaque dans la chose la plus chère qu'il ait, sa gloire; aussi le même décrit l'orgueilleux en ces termes : « Tetendit adver-
« sus Deum manum suam, et contra omnipotentem
« roboratus est; cucurrit adversus eum erecto collo et
« pingui cervice armatus est (Job, 15, 25) : L'orgueil-

« leux a levé la main contre Dieu pour le frapper, il « s'est raidi contre le Tout-Puissant, il a couru contre « lui la lance baissée avec une mine fière et hau- « taine, » et s'est adressé insolemment à lui en sa propre personne. Les autres péchés se jettent ou sur le prochain ou sur le pécheur même, mais l'orgueil tire droit à lui. Notre-Seigneur, selon la remarque qu'en fait saint Pierre Chrysologue (Serm. 9), parlant des hypocrites et des superbes, dit qu'ils ont publié leurs bonnes œuvres avec une trompette, instrument de guerre, comme pour déclarer la guerre à Dieu (Matth., 6, 2). C'est pourquoi il poursuit ce vice à outrance. « Deus superbis resistit, dit l'apôtre saint « Jacques (Epist., cap. 4, 6) : Dieu résiste aux su- « perbes; » — « Tanquam suæ contumeliæ propul- « sator, déclare saint Ambroise, velut quoddam susci- « pit adversus superbiam speciale certamen tanquam « dicat, meus iste adversarius est qui me lacessit, mihi « debetur ista congressio (In psalm. 118, serm. 7) : « Parce que, vengeur de ses propres intérêts et de l'ou- « trage qu'on fait à sa Majesté, il entreprend un duel « contre l'orgueil, disant : Voilà mon ennemi parti- « culier, qui ose m'assaillir jusque sur mon trône et « dans la possession de ma gloire : c'est à moi à le « combattre puisqu'il m'en veut. » Aussi jamais Dieu ne se met en colère, ne tonne avec tant d'éclat, et ne lance le carreau de sa foudre si fortement que quand il punit un superbe, comme on le voit pour les anges réfractaires, nos premiers parents, Nabuchodonosor, Antiochus et tous les autres. Il le dépouille de ce qu'il lui a donné, il le met à nu, avec des confusions et avec des avilissements extrêmes, lui disant avec beaucoup plus de sujet, ce que l'empereur Jean Zimischez dit au patriarche de Constantinople, qu'il avait élevé à cette dignité, et qui néanmoins s'opposait à ses desseins : « Ego te, furne, condidi, ego te, furne, des-

« truam (Glycas, 4 part. Annal.) : Petit four, petit « marmot et chétif ver de terre, je t'ai fait, mais je te « déférai, et si je t'ai donné des biens, je saurai bien « te les ôter. » De plus Dieu hait particulièrement l'orgueil, parce qu'en effet il n'y a rien qui rende un homme plus digne de haine. « Tres species, dit-il par la bouche « du Sage, odivit anima mea, et aggravor valdè « animæ illorum (Eccles., 25, 3) : J'ai en aversion « trois sortes d'hommes, et je ne saurais les souffrir ; » en premier lieu « Pauperem superbum, un pauvre « orgueilleux. » En effet, il n'est rien de plus odieux dans un pauvre que l'arrogance; s'il est larron, gourmand, impatient, ou sujet à quelque autre vice, on l'endurera plutôt, mais qu'il tranche du suffisant et du glorieux, cela est intolérable. De même Dieu s'émeut et n'entre en des indignations étranges quand il voit un homme qui n'a rien, et qui de soi est plus pauvre et plus gueux que le plus misérable mendiant, faire le présomptueux, lever le front et se glorifier. Si l'orgueil déplaît si fort à Dieu pour ces raisons, l'humilité au contraire lui sera sans doute très-agréable.

IV. La quatrième excellence de cette vertu est qu'elle dispose parfaitement l'âme aux grâces de Dieu, parce que la vidant de l'opinion de soi-même, Dieu la remplit aussitôt et la comble de ses dons, tandis que l'orgueil la ferme et l'en rend incapable, Dieu ne voulant pas les communiquer à une âme superbe en qui ils seraient souillés, et qui en ferait des armes pour l'offenser. « Confluit aqua, dit saint Augustin, ad humi- « litatem convallis, denatat de tumoribus collis « (Serm. 27 de verb. Domini) : Les eaux du ciel ne « s'arrêtent pas sur la pointe des montages, mais « coulent dans les vallées qu'elles arrosent et ferti- « lisent; » ainsi les faveurs et les bénédictions de Dieu ne reposent point sur les âmes altières, mais descendent dans les humbles. « Cum timore et tremore,

« dit-il derechef, appuyant sur la même pensée, id est « cum humilitate vallem facite, imbrem suscipite : « depressa implentur, alta siccantur. Gratia pluvia « est; quid ergo miraris si Deus superbis resistit, hu- « milibus autem dat gratiam? ideo noli altum sapere, « sed time, time ut implearis; noli altum sapere, ne « sicceris (Serm. 2 de verb. apost.) : Faites en vous « avec crainte et tremblement, c'est-à-dire avec hu- « milité, une vallée pour recevoir la pluie, car les « lieux bas s'en remplissent et s'humectent aisément, « tandis que les hauts se sèchent; et la grâce est une « pluie; c'est pourquoi vous ne devez pas vous éton- « ner si Dieu dit, dans les saintes Lettres, qu'il résiste « aux superbes et donne sa grâce aux humbles. Ainsi « ne soyez point superbes, afin de n'être pas mis à sec, « mais humbles, afin d'être trempés de cette pluie « sacrée. » A la vérité, comme il n'y a aucune vertu qui ouvre et élargisse davantage une âme aux dons de Dieu, et lui donne une capacité plus grande pour les contenir que l'humilité, parce qu'il n'en est point qui la vide tant d'elle-même, nous ne pouvons douter qu'une âme humble ne soit remplie des trésors du ciel, éclatante en perfections et toute divine, parce que c'est la plus remplie de Dieu.

Et en particulier, l'humilité sert extrêmement pour acquérir et pour conserver intacte la chasteté, et l'orgueil est une des causes les plus ordinaires des tentations que l'on y souffre et des chutes que l'on y fait. « Multis sæpè, dit saint Grégoire, superbia luxuriæ « seminarium fuit, quia dum eos spiritus quasi in al- « tum evexit, caro in infernum mersit, sic elati justâ « fuerant retributione feriendi, ut quia superbiendo se « hominibus præferunt, luxuriando usque ad jumento- « rum similitudinem devolvantur; hinc est enim quod « longa continentia repentè solvitur; hinc quod ple- « rumque et usque ad senium virginitas servata vitia-

« tur (Moral., lib. 26, cap. 13) : L'orgueil a maintes « fois été pour plusieurs une source de luxure et de « beaucoup d'actions infâmes, leur chair les faisant « honteusement tomber dans l'ordure, pendant que « leur esprit s'élevait vainement à la gloire, et ils ont « mérité ce juste châtiment, parce qu'ils se sont par « leur présomption préférés aux hommes, et devenus « par leurs charnalités pareils aux bêtes. Ainsi il arrive « qu'une longue continence, qui avait passé par tant « d'épreuves, vient à faillir tout d'un coup, et que la « virginité que l'on avait gardée pendant la jeunesse, « lorsque la chaleur de l'âge et les bouillons du sang la « mettaient en plus grand péril, se perd dans la vieil- « lesse, » quand la chair est déjà comme flétrie et le sang glacé dans les veines. « Spiritus fornicationum, dit Dieu « par son prophète, in medio eorum, et respondebit « arrogantia Israël in facie ejus (Oseæ, 5, 4) : L'esprit « de fornication est au milieu d'eux, le feu de la con- « cupiscence est allumé dans leurs cœurs, et s'ils en « demandent la cause, et pourquoi ils sont travaillés de « pensées vilaines, d'imaginations sales, de mouve- « ments charnels et d'autres immondices, leur arro- « gance leur répondra que c'est elle, » c'est parce qu'ils nourrissent une estime secrète d'eux-mêmes, qu'ils se glorifient de leur esprit, de leur capacité et des perfections que Dieu leur a données, et ont de la complaisance en leurs actions. Saint Paul dit que Dieu, voyant les philosophes païens bouffis d'orgueil et remplis de l'opinion de leur suffisance, « Tradidit « illos in desideria cordis eorum in immunditiam, « ut contumeliis afficiant corpora sua in semetipsis « (Rom., 1, 24), pour les en punir les donna en proie « à des affections brutales, et permit qu'ils se vau- « trassent, comme des animaux immondes, dans toutes « sortes d'ordures, parce qu'il n'y a rien qui avilisse « tant un homme, et le fasse descendre si bas que ce

« vice ; » comme il n'est rien qui humilie, et rende si confus celui qui fait le brave et se pavane dans une rue avec de beaux habits que de tomber dans la boue. C'est pourquoi le même apôtre (2 Cor., 12, 7), pour donner le contre-poids à ses grandes révélations, et empêcher que ces connaissances admirables qu'il avait eues en son ravissement, ne lui apportassent de la vaine gloire, fut molesté par l'ange de Satan, comme il l'appelle, c'est-à-dire, selon la plus commune interprétation des pères, d'un aiguillon de la chair. Saint Jérôme entre autres dit ces belles paroles : « Hic monitor « Paulo datus est ad premendam superbiam, ut in « curru triumphali, triumphanti datur monitor sugge- « rens hominem te esse memento (Epist. 25 ad Pau- « lam de obitu Blasillæ) : Ce moniteur fut donné à « saint Paul pour l'avertir de réprimer l'orgueil, « comme jadis on en donnait un à celui qui entrait en « triomphe dans la ville de Rome, pour lui dire : « Souviens-toi que tu es homme. » — « Proindè, con- « clut saint Grégoire, per humilitatis custodiam ser- « vanda est munditia castitatis : Donc, pour avoir un « corps pur, il faut avoir une âme exempte d'orgueil « et établir l'humilité gardienne de sa chasteté. »

V. La cinquième est que l'humilité illumine l'entendement et le remplit de clartés divines, au lieu que la superbe l'obscurcit et l'aveugle. « Ubi erit superbia, « dit le Saint-Esprit, ibi erit et contumelia : ubi autem « est humilitas, ibi et sapientia (Prov., 11, 2) : Où est « l'humilité, là se trouve la sagesse, mais l'orgueil « n'est jamais sans opprobre, » parce qu'il est inséparablement accompagné de l'ignorance de soi-même. C'est pourquoi saint Jean Climaque (Gradu, 23) l'appelle fort proprement acéphale, c'est-à-dire, sans tête et sans cervelle. « Obstaculum veritatis, dit saint Gré- « goire, est tumor mentis, quia dum inflat, obnubilat « (Moral., lib. 23, cap. 10) : L'enflure de l'esprit est

« un obstacle à la vérité, parce que l'enflant, elle lui « trouble la vue et la lui charge de nuages; » et comme l'enflure excessive des joues ferme les yeux, ou les serre si près qu'on ne peut bien voir, celle de l'âme en fait autant à l'esprit. Et interprétant ces mots de Job : « Immanibus abscondit lucem, il dit, immanes quippe « sunt, qui se elatis cogitationibus extollunt, his lux « absconditur, quia nimirum superbientibus veritatis « cognitio denegatur, unde per semetipsum veritas di- « cit, confiteor tibi Pater, Domine cœli et terræ, quia « abscondisti hæc sapientibus et prudentibus, et reve- « lasti ea parvulis; ita Pater quoniam sic fuit placitum « ante te (Job, cap. 36, 32; Moral., lib. 27, cap. 7; « Matth., 11, 25) : Il a caché la lumière aux superbes, « parce que c'est à eux que l'on refuse la connaissance « de la vérité, et que la clarté ne luit point, mais ils « sont enveloppés de perpétuelles ténèbres. La Vérité « même, revêtue de notre chair, proféra de sa propre « bouche ces paroles : Je vous loue et vous rends grâ- « ces, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce « que vous avez célé l'intelligence de vos mystères aux « orgueilleux enflés de l'opinion de leur sagesse, et « les avez révélés aux petits; oui, mon Père, tel a été « votre plaisir, et c'est ainsi que vous en usez. » — « Electa, » dit saint Cyprien, parlant des pasteurs à qui l'ange annonça la naissance du Sauveur du monde, et qu'il avertit d'aller en Bethléem où il était, « adest humilium personarum simplicitas, ut ponere- « tur regula et indissolubilis daretur forma, quod non- « nisi pauperibus spiritu Christi patet humilitas, nec « superbos ad intuitum sui potest admittere veritas « (Tract. de Nat. Christi) : Les pasteurs, personnes « simples, furent choisis pour voir les premiers Notre- « Seigneur nouveau-né, afin d'établir cet ordre et de « mettre cette règle dont il n'y aura point d'exception, « que le Verbe incarné ne se découvre qu'aux humbles

« et la vérité ne se laisse point voir aux superbes. » — « Cum simplicibus sermocinatio ejus, dit le Sage « (Prov., 3, 32), » et suivant l'hébreu, « secretum « ejus : Dieu prend plaisir de parler familièrement « avec les simples et de s'ouvrir aux petits, leur dé- « clarant confidemment ses secrets; » c'est pourquoi que ceux qui pratiquent l'oraison s'adonnent par-dessus tout à l'humilité, pour rendre leurs âmes propres à recevoir les irradiations de Dieu, autrement qu'ils s'assurent que leurs lumières seront trompeuses, et qu'elles les conduiront en des précipices.

VI. La sixième excellence est que l'humilité comble la volonté d'un parfait repos, et la fait jouir d'une paix inaltérable. Si vous voyez, ou si vous entendez, dit saint Jean Climaque (Gradu, 25), que quelqu'un est arrivé en peu de temps à une excellente tranquillité d'esprit, soyez certain qu'il n'y est arrivé que par le bienheureux et court sentier de l'humilité. Et le pieux et mystique Rubrochius, dans un traité de la vie spirituelle, après en avoir mis tout le secret dans l'humilité, et dit qu'il ne connaissait aucune voie, ni plus raccourcie, ni plus droite, ni plus assurée pour parvenir au plus haut degré de la charité et à la cime de la perfection, ajoute : elle nous enrichit encore d'un très-grand trésor et d'un don inestimable, elle chasse loin de notre cœur toutes les tristesses et tous les déplaisirs, et y fait entrer une solide paix et un contentement ineffable, que tout autre moyen ne saurait lui donner; car je ne craindrai point de dire que jamais personne n'a murmuré dans une affliction que par défaut de vraie humilité, parce que l'humble connaissant que, par ses péchés, il s'est rendu indigne de tous les bienfaits de Dieu et a mérité sa juste colère et celle de toutes les créatures, ne trouve point mauvaises les peines qu'il souffre, les voyant toujours bien au-dessous de celles dont il s'est rendu coupable. Il ne se plaint

de personne, quoi qu'on lui fasse et qu'on lui dise, pensant être encore épargné. Il n'apporte aucune résistance aux volontés de Dieu et aux desseins qu'il a sur sa personne, d'où seulement viennent nos fâcheries; et ainsi il jouit en tout d'une profonde paix. Et en effet, comme les choses sont en repos à leur lieu naturel, l'humble qui se met au sien, c'est-à-dire, en celui de son néant, de ses péchés et de sa nature, ne pourra sentir l'inquiétude, dont le superbe ne sera jamais exempt, parce qu'il se met où il ne doit pas être. Notre-Seigneur nous a appris cette vérité par ces célèbres paroles : « Discite à me quia mitis sum et humi-« lis corde, et invenietis requiem animabus vestris « (Matth., 11, 29) : Apprenez de moi que je suis doux « et humble de cœur, et vous trouverez le repos de « vos esprits. » C'est par là que vous devez le chercher, autrement vous n'y arriverez jamais. Il n'y a que deux corps dans l'univers qui soient immobiles, le ciel empyrée et l'élément de la terre, pour nous dire que la paix parfaite et immuable ne se rencontre que là-haut parmi les bienheureux, où est le paradis de la gloire, et ici-bas dans le cœur des humbles, où est le paradis de la grâce ; et si parfois la terre est agitée en quelques parties, et éprouve des tremblements, cela ne vient pas d'elle, mais des vents qui, enclos et serrés dans ses entrailles, la secouent pour se donner passage. Aussi tous les troubles, toutes les tristesses et tous les chagrins que nous avons, si nous voulons monter jusqu'à leur source, viennent de quelque vent renfermé dans notre tête, d'une estime de nous-mêmes, d'un dessein ambitieux de paraître, d'un désir d'emporter le dessus, de crainte d'être méprisés, et de choses semblables. Otez les vents, vous empêcherez les tremblements de la terre et les tempêtes de la mer; retranchez l'orgueil, vous affranchirez des orages le cœur humain.

VII. La septième excellence de l'humilité est que

c'est l'échelle pour parvenir à la gloire, et le degré pour monter aux plus hauts trônes. La sainte Ecriture nous enseigne ce mystère, pour nous imprimer l'estime et l'amour de cette vertu. « Deus ponit humiles in « sublime, dit Job (Cap. 5, 11) : Dieu élève les hum- « bles et les fait asseoir aux lieux les plus honorables. » — « Omnis vallis implebitur, dit saint Jean-Baptiste, « et omnis mons et collis humiliabitur (Luc., 3, 5) : « Toutes les vallées seront remplies et toutes les col- « lines humiliées. » Et Baruch avait dit avant lui dans le même sens : « Constituit Deus humiliare omnem « montem excelsum, et rupes perennes, et convalles « replere in æqualitatem terræ (Baruch, 5, 7) : Dieu « a résolu d'abaisser les montagnes et les rochers « sourcilleux, et de combler les vallées et rehausser « les fondrières. » — « Deposuit potentes de sede, « chante la sainte Vierge, et exaltavit humiles (Luc., « 1, 52) : Il a abaissé les puissants et les a arrachés de « leurs trônes pour les jeter dans la poussière, et il a « glorifié les humbles, » comme on lit dans Daniel (Cap. 4, 14) du superbe Nabuchodonosor; après qu'il eut été dépouillé et réduit à la condition très-abjecte des bêtes « Humillimum hominem constituit super « eum : Dieu mit à sa place le plus humble de tous « les hommes, » c'est-à-dire, comme les docteurs l'interprètent, ou son Fils incarné, à qui il a donné tout pouvoir au ciel et sur la terre, ou le même Nabuchodonosor devenu très-humble par son abaissement et par sa chute. Je laisse les autres pour venir aux fameuses paroles que Notre-Seigneur dit sur ce sujet, et à trois diverses rencontres, afin de les graver plus profondément dans nos esprits : « Omnis qui se exaltat « humiliabitur; et qui se humiliat, exaltabitur (Luc., « 14, 11, et 18, 14; Matth., 23, 12) : Quiconque s'élève « sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » — « Audisti sententiam, dit saint Augustin là-dessus,

« cave superbiam (Serm. 36 de verbis Domini) : Tu « as entendu l'arrêt prononcé par la bouche du Fils « de Dieu, donne-toi donc garde de la superbe; » j'ajoute, et aime l'humilité, car ce qui est déterminé de l'une et de l'autre s'exécutera irrévocablement. Saint Pierre Damien raconte (Apud Savar., Tract. de duellis) qu'un ecclésiastique orgueilleux, et qui maniait mieux les armes que son bréviaire, s'étant injustement emparé d'un bénéfice de grand revenu, le patron, qui était un seigneur de qualité, s'y opposa, mais que celui-là tenant bon, et ne voulant pour rien lâcher prise, ils résolurent tous deux de terminer leur différend par un duel. Le jour du combat venu, le patron envoie un espion pour découvrir ce que faisait son ennemi; il lui rapporte qu'il l'avait trouvé entendant la messe, et qu'à la fin de l'évangile, qui contenait les mots susdits : Celui qui s'exalte sera humilié, et qui s'humilie sera exalté, il avait dit tout haut que cela n'était point vrai, parce que s'il se fût humilié, il n'aurait ni les biens ni l'honneur qu'il possédait. Le seigneur prit un bon augure, et se promit un heureux succès, comme il arriva, car venant aux mains, il perça d'un coup d'épée la bouche sacrilége et la langue blasphématoire de cet impie, et le renversa raide mort par terre. Ces paroles donc sont véritables et infaillibles : « Humilitas, dit saint Augustin, claritatis est « meritum, claritas humilitatis est præmium (Tract. « 104 in Joann.) : L'humilité est le mérite de l'hon- « neur, et l'honneur le prix de l'humilité. »

Ce qui est certain, non-seulement pour la vie future, dans l'état de la gloire, mais encore pour la présente, où Dieu par beaucoup de voies secrètes relève ceux qui s'humilient pour lui. Et quand il ne le ferait pas, il est toujours vrai que l'humiliation devant les hommes prise dans l'esprit qu'il faut, est une élévation devant Dieu; et qu'en même temps qu'on s'avilit ici, on se

rend estimable et on acquiert de la réputation au ciel. C'est comme en une balance, comme disait très-bien saint Thomas à ce propos, au même instant et à mesure qu'un des bassins s'abaisse, l'autre s'élève; l'abaissement de l'un est cause de l'élévation de l'autre. Mais voyons ceci dans les plus signalés exemples, en Notre-Seigneur, en Notre-Dame, dans les anges et en saint Jean-Baptiste. Saint Paul dit de Notre-Seigneur : « Humiliavit semetipsum, propter quod et Deus exal- « tavit illum, et dedit illi nomen quod est super omne « nomen (Phil., 2, 8) : Il s'est humilié infiniment, et « jusqu'à la mort infâme de la croix; pour cela Dieu l'a « élevé infiniment et lui a donné un nom qui est par- « dessus tout nom, » devant lequel on doit s'incliner et fléchir les genoux au ciel, sur la terre et aux enfers. Quant à Notre-Dame, saint Bernard dit : « Et si ex « virginitate placuit, tamen ex humilitate concepit « (Homil. 1 super Missus) : Elle s'est rendue agréable « aux yeux de Dieu par sa pureté virginale; mais par « son humilité elle a mérité, comme il se pouvait, « d'être mère de Dieu. » Par ses profonds abaissements devant la divine Majesté, elle l'a fait descendre dans ses entrailles, et opérer la plus grande merveille qui sera jamais; elle s'est élevée à la plus haute gloire où une pure créature pouvait atteindre; tellement que la maternité de Dieu était due à la créature la plus humble, et s'il se fût trouvé une fille qui l'eût été davantage, la sainte Vierge eût été privée de cette dignité souveraine : ô humilité, vertu admirable! que tu es éminente en ta bassesse, que tu es glorieuse en ta simplicité, et que tu es forte en tes impuissances! A l'égard des anges, comme la superbe a précipité les mauvais de leurs siéges dans les supplices et les confusions éternelles, l'humilité a établi et assuré les bons dans les leurs. Et saint Jean-Baptiste recevant ceux que les Juifs, poussés par la sainteté de sa vie et la réputation

de son nom, qui volait partout, lui avaient envoyés pour apprendre de lui s'il était le Messie, ou au moins Elie, ou quelqu'un des prophètes (Joann., 1, 23), et leur ayant répondu que non, et qu'il n'était qu'une voix, Notre-Seigneur l'honora du plus illustre témoignage qui fût jamais rendu à la vertu d'aucun homme, le canonisant de sa propre bouche, et disant (Matth., 11, 11) que c'était le plus grand et le plus excellent personnage qui eût encore paru. Et le même saint ayant dit qu'il ne méritait pas de délier les cordons de la chaussure de Notre-Seigneur (Luc., 3, 16), Notre-Seigneur en échange voulut être baptisé par lui (Matth., 5, 14) : et cette main qu'il avait déclarée n'être pas digne de toucher ses pieds, s'éleva au-dessus de sa tête et fut rendue digne d'y répandre de l'eau. Ainsi s'accomplit le dire du Fils de Dieu : Tous ceux qui s'humilient sont glorifiés.

Or, comme tous les hommes désirent naturellement la gloire et se piquent d'honneur, parce que, comme dit saint Bernard, « Nobiles creaturæ sumus, et ma-« gni cujusdam animi (Serm. 4 de Ascens.) : Nous « sommes de nobles et excellentes créatures, et douées « d'un grand cœur; » nous devons pratiquer avec ardeur l'humilité, puisque c'est assurément par là que l'on peut l'atteindre. Les uns arrivent à la gloire mondaine par leur esprit, d'autres par leur science, qui par leurs richesses, qui par leurs amis, quelques-uns par les armes, et d'autres en diverses façons; mais le moyen de parvenir à la vraie et solide gloire est l'humilité. « Humiliare, dit saint Bernard, et apprehen-« disti : » et ce moyen est aisé, « hæc planè lex pietatis, « continue-t-il, et propter hanc legem sustinui te, « Domine : nihil facilius est volenti quàm humiliare « semetipsum, hoc verbum est quod omninò nos reddit « inexcusabiles, ut ne tenue quidem nobis velamen « prætendere liceat (Serm. 2 de jejunio) : C'est une

« loi de piété et de douceur que celle-là, et où mon « esprit, Seigneur, trouve un grand acquiescement; « car il n'est rien qui soit plus facile à qui le veut que « de s'humilier, et nous ne pouvons alléguer aucune « excuse, si petite qu'elle soit, si nous ne le faisons « pas. » Autre part sur le même sujet : « O perversitas! « ô abusio filiorum Adæ! quia cùm ascendere difficil- « limum sit, descendere autem facillimum, ipsi et le- « viter ascendunt, et difficilius descendunt (Serm. 2 « de Ascens.) : O déréglement! O tromperie déplorable « des enfants d'Adam! Il est très-difficile et très-labo- « rieux de monter, et au contraire très-aisé de des- « cendre, ils pervertissent les choses, montant gaie- « ment et descendant avec peine. » Donc, puisque nous avons une pente si forte à la grandeur, et que l'humilité est le sentier facile et infaillible qui y mène, entrons-y et tenons-le sans le quitter : c'est la parole de Notre-Seigneur qui ne peut mentir, et c'est aussi par où tous les justes y tendent. « Genus justorum, dit « saint Augustin, conatur in sublimia per humili- « tatem, genus iniquorum præponderat in inferiora « per elationem, illud enim se deprimit ut surgat; « hoc verò se extollit ut cadat (Conc. 2 in ps. 36) : Il « y a deux sortes d'hommes vivant ici-bas, mêlés les « uns parmi les autres, les bons et les mauvais, qui « de leur nature aspirent et visent d'un commun accord « à la gloire, mais par divers chemins; car les bons y « vont par les humiliations, les mauvais par l'ambition; « ceux-là s'abaissent pour s'élever, et ceux-ci s'élèvent « pour tomber. »

Pour conclusion des excellences de l'humilité, je rapporterai trois choses qui pourront encore donner un grand jour pour nous les faire bien connaître : la première est de saint Jean Climaque (Grad. 25), qui, après beaucoup de louanges de cette vertu, dit : L'humilité est un ornement de l'âme qui n'a point de nom,

tant il est excellent, et qui n'est connu que de ceux qui en ont l'expérience; c'est un trésor ineffable qui contient mille richesses, qui met le calme dans les esprits, et les élève au ciel à des grandeurs souveraines. Il s'est trouvé quelqu'un qui ayant vu sa beauté, et en étant ravi, fut curieux de savoir le nom de son père, et le lui ayant demandé, elle répondit avec un doux et agréable sourire, pourquoi désirez-vous apprendre le nom de mon père, qui n'en a point? je ne vous le dirai pas jusqu'à ce que vous soyez possesseur de Dieu, alors vous le saurez; comme la mer est la mère des fontaines, l'humilité est l'origine de la discrétion.

La seconde chose est prise de saint Augustin; dans la lettre qu'il adresse à Dioscore, il dit ces paroles signalées à la recommandation de l'humilité : Je vous prie, mon cher Dioscore, de soumettre votre cœur aux voies de Jésus-Christ, et de l'ouvrir à la vérité; or, le moyen de le faire n'est autre que celui que Jésus même nous a marqué : « Ea est autem prima humilitas, se-
« cunda humilitas, tertia humilitas, et quotiès interro-
« gares, hoc dicerem, non quod alia non sint præcepta
« quæ dicantur; sed nisi humilitas omnia quæ benè
« facimus et præcesserit et comitetur, et consecuta
« fuerit; et proposita, quam intueamur, et apposita,
« cui adhæreamus; et imposita, quâ reprimamur, jam
« nobis de aliquo bono facto gaudentibus totum extor-
« quet de manu superbia : C'est l'humilité en premier
« lieu, en second et en troisième, et autant de fois
« que vous me le demanderez. Ce n'est pas que nous
« n'ayons encore d'autres préceptes que nous devons
« garder, et qu'il ne se trouve d'autres chemins pour
« aller à la vérité et à notre salut; mais c'est parce
« que cette vertu est si nécessaire, que si elle ne de-
« vance, si elle n'accompagne et ne suit toutes nos
« bonnes œuvres, afin qu'avant de les faire nous ne

« prenions pas l'estime des hommes pour notre fin, « mais la gloire de Dieu et quelque bon dessein; « qu'en les faisant nous ne nous appuyions point sur « nos forces, mais sur la grâce; et après les avoir faites « nous ne nous en glorifiions point vainement en nous, « mais solidement en Dieu, la superbe ravit tout ce « que nous pouvons en espérer. » C'est pourquoi, comme jadis le plus excellent orateur de la Grèce, interrogé quelle partie de l'éloquence il jugeait la principale, et à laquelle, pour y réussir, il fallait particulièrement s'adonner, répondit que c'était la prononciation, et quelles la seconde et la troisième, encore la prononciation. « Si interrogares et quotiès interrogares « de præceptis christianæ religionis, nihil me aliud « respondere nisi humilitatem liberet, etsi fortè alia « dicere necessitas cogeret : De même, si vous me de- « mandiez, et autant de fois que vous me demanderiez « quel point, quelle vertu j'estime la plus importante « de la religion chrétienne, je vous dirais nettement « et toujours c'est l'humilité, quoique peut-être la « nécessité m'obligeât parfois d'en spécifier quelque « autre. » Voilà le sentiment de saint Augustin touchant cette vertu.

La troisième chose est ce que Notre-Seigneur dit et fit à ses apôtres, sur le débat qu'ils eurent qui d'entre eux serait le premier au royaume des cieux. « Advo- « cans Jesus parvulum, dit saint Matthieu, statuit eum « in medio eorum, et dixit : Amen dico vobis, nisi « conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non « intrabitis in regnum cœlorum; quicumque ergo « humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in « regno cœlorum (cap. 18, 3) : Notre-Seigneur appela « un petit enfant et le mit au milieu d'eux, et puis « leur dit : Si vous ne quittez cette pensée ambitieuse « de préséance que vous avez, et ne devenez en humi- « lité comme des petits enfants, je vous dis en vérité

« que vous n'entrerez point au royaume des cieux. » Partant, quiconque s'humiliera et se fera petit comme cet enfant y tiendra le premier rang; c'est ainsi que Notre-Seigneur trancha leur différend. Sur quoi nous devons considérer ces circonstances qui sont fort remarquables : premièrement Notre-Seigneur mit cet enfant qui représente l'humble au milieu des apôtres, de sorte qu'il faisait comme le centre, et eux le cercle, pour signifier que comme le centre est le principe et le fondement du cercle, figure parfaite, l'humilité de même est le commencement et l'origine de la perfection; de plus, que comme les lignes sortent du centre à la circonférence, et de la circonférence retournent au centre qui les tient en état, toutes les vertus doivent naître de l'humilité et se rejoindre à elle pour y être conservées; enfin, que comme le milieu est la place la plus honorable, la plus assurée et la plus tranquille, ainsi est l'humilité; de façon que cet enfant fut justement mis au milieu des apôtres, parce qu'à bien prendre la chose, il vaut mieux être humble qu'apôtre, attendu que l'humble se sauvera sans la dignité d'apôtre, et que l'apôtre se damnera sans la vertu d'humilité. A cela revient la seconde circonstance fondée sur ces paroles : « Nisi conversi fueritis : Si vous ne rejetez pas « cette contestation d'honneur et ne devenez hum- « bles, » vous n'entrerez jamais au ciel; nous montrant la nécessité absolue de l'humilité pour le salut et pour arriver à la gloire; troisièmement il nous apprend quelle est en quelque façon la mesure de la gloire : Qui s'humiliera comme cet enfant, sera élevé au-dessus des autres dans le royaume des cieux; de sorte que le premier lieu est préparé à celui qui aura par humilité en cette vie tenu le dernier. Enfin ce sont les caresses que Notre-Seigneur fit à ce petit; saint Marc rapporte qu'il ne le plaça point seulement au milieu des apôtres, mais de plus, « qu'il l'embrassa,

« quem cùm complexus esset (cap. 9, 35), » ce que nous ne lisons point qu'il ait jamais fait à aucun autre : pour déclarer qu'il se communique et se familiarise spécialement aux humbles, qu'il les chérit et leur donne des témoignages d'un amour tout particulier; et comme il éleva cet enfant de terre, comme il l'embrassa, le serra contre sa poitrine et son cœur, de même il relève les humbles au-dessus de tout ce qui est ici-bas, par le mépris qu'il leur en donne, il les embrasse, il les chérit, il les joint et les unit intimement à lui. Vertu bienheureuse, qui mérite dès cette vie ces grâces et ces faveurs, et jouit de ces avant-goûts délicieux de l'autre.

SECTION XII

QUATRIÈME MOTIF DE L'HUMILITÉ, L'EXEMPLE ET L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR.

I. Exemple admirable d'humilité que Notre-Seigneur nous a donné. Dans sa divinité. — Dans son âme. — Dans son corps. — II. Afin que nous l'imitions. — III. Son amour doit puissamment nous y exciter.

Ce dernier motif piquera plus vivement le courage de ceux qui aiment Notre-Seigneur, et aura sur tous, pour peu qu'il soit pesé, un grand pouvoir.

I. Pour l'exemple ; c'est une chose plus claire que le jour que Notre-Seigneur a été souverainement humble, et qu'il a exercé les plus grands abaissements. Isaïe l'appelle pour ce sujet : « novissimum vivorum (cap. « 53, 3), le dernier des hommes, » parce qu'il s'est humilié plus qu'eux tous : voyons-le, et pénétrons dans ce mystère. Il y a trois choses principales en Notre-Seigneur : sa divinité, sa très-sainte âme et son sacré corps ; il s'est humilié en toutes trois jusqu'aux abîmes. Et premièrement en sa divinité, il l'a fait dans un tel excès, qu'il ravira éternellement tous les bien-

heureux, et on peut dire que lui seul s'est proprement humilié, parce qu'il n'y a que lui seul qui puisse proprement s'abaisser, vu que lui seul est grand de son essence. Quand un homme s'abaisse, il ne fait que se rendre à son lieu naturel, il va seulement à son centre; et quelque abaissement qu'il pratique, il ne descendra jamais si bas que le néant d'où il a été tiré. Et quoiqu'on lui dît toutes les injures, qu'on lui fît tous les outrages, qu'on lui couvrît le visage de toutes les hontes et qu'on le condamnât à toutes les infamies et à tous les supplices de cette vie pour le moindre de ses péchés véniels, ce ne serait pas encore assez pour ce qu'il mérite, puisque pour le punir dignement il mérite le purgatoire. Or, la divinité s'est infiniment humiliée en Notre-Seigneur, s'unissant à notre nature, et d'un lien si étroit et si inséparable, que Dieu est devenu homme, et l'homme Dieu, cet oracle étant et devant être à jamais véritable, « Verbum caro factum « est (Joann., 1, 14 ; » et ainsi il s'est fait créature, il s'est fait néant, fils d'Adam le pécheur, « Semetip- « sum exinanivit (Ph., 2, 7), » ce qui est rendre sa grandeur infinie extrêmement petite, ravaler sa majesté souveraine à une prodigieuse bassesse, et comme plonger son éclatante gloire dans la boue. De plus, Dieu à genoux devant Judas lui lavant et baisant les pieds, Dieu mis au-dessous de Barabbas, et passant pour plus criminel qu'un infâme meurtrier, Dieu attaché à un gibet par les mains des bourreaux, et au milieu de deux larrons comme le plus insigne, sont-ce des places convenables à sa grandeur nonpareille ; ou n'est-ce pas descendre infiniment plus bas que ce qu'elle méritait ? Il n'en faut point douter, et que cela ne soit proprement s'humilier.

Secondement, l'âme très-sainte de Notre-Seigneur a depuis sa création été toujours, et est encore dans le ciel, et sera durant l'éternité la plus humble de toutes

les créatures, qui rend à Dieu des soumissions plus parfaites, des révérences plus profondes, des adorations plus basses, des hommages plus excellents, des remercîments plus intimes, et qui lui rapporte plus fidèlement toute la gloire de ses perfections et de ses œuvres, parce qu'elle connaît dans un jour excessivement plus grand, et dans une lumière incomparablement plus éclatante que celle que toute autre créature peut avoir, ce qu'elle est de soi et ce qu'elle est de Dieu ; que de soi elle n'est rien, que tout ce qu'elle possède lui vient de la libéralité de Dieu, et le besoin qu'elle a de lui pour le conserver.

Troisièmement, pour le corps et pour les choses extérieures c'est évident ; car prince de naissance, fils du roi David et successeur légitime de sa couronne, il est né le plus pauvre et le plus chétif, dans une étable; après il a passé son enfance, sa jeunesse et une grande partie de son âge en des actions très-basses ; il a employé ses divines mains à manier une scie et à charpenter du bois; il allait travailler par les maisons à la journée, comme un simple artisan qui gagne sa vie, recevant au soir son salaire : humblement vêtu, petitement logé, pauvrement nourri, inconnu et dans la lie du peuple. Mais en sa passion jusqu'où s'est-il abaissé ? s'est-il jamais trouvé un homme plus méprisé ? plus outragé ? plus indignement traité et persécuté? A lui voir le visage, ce divin et ravissant visage que les anges désirent regarder, servir de siége aux affronts et de butte aux opprobres ; à lui voir les yeux bandés, les joues souffletées, le chef couronné d'épines, un roseau dans la main par moquerie, sur le dos une robe de pourpre toute pelée comme à un roi fantastique, ou une blanche comme à un fou, découpé de fouets, et couvert de son sang qui à gros filets lui coule par tout le corps ; des hommes abominables fléchissant le genou devant lui, le saluer roi par risée, et du roseau qu'il tenai

lui donner sur la tête, et lui cracher au visage ; peut-on après cela rien dire ou figurer qui en humiliation et avilissement, je ne dis point le passe ou l'égale, mais qui même en approche? Aussi dit-il : « Ego sum « vermis et non homo, opprobrium hominum et ab- « jectio plebis (Psal. 21, 7) : Je suis un ver et non un « homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peu- « ple. » Et c'est pour cela que saint Paul (2 Cor., 12, 9) appelle l'humilité la vertu propre et particulière de Jésus-Christ, que saint Léon dit : « Veram et vo- « luntariam humilitatem Dominus Jesus ab utero « matris usque ad supplicium crucis pro omni fortitu- « dine et elegit et docuit (Serm. 7 de Epiphan.) : « Notre-Seigneur a, depuis sa naissance jusqu'à sa « mort sur la croix, embrassé et enseigné, autant qu'il « a pu, la vraie et volontaire humilité. » Saint Augustin parle du même sujet de la sorte : « Cum Christum « nomino, fratres mei, maxime nobis humilitas com- « mendatur (Conc. 1 in ps. 33) : Mes frères, quand je « nomme Jésus-Christ, je vous représente l'humilité « vivante et animée pour nous servir de modèle. »

II. C'est ainsi que Notre-Seigneur Dieu et homme a exercé l'humilité, et les exemples admirables qu'il nous en a donnés, afin de les suivre, rentrent dans son dessein, car, comme dit saint Augustin : « Dominus Jesus Deus « homo humanæ apud nos humilitatis exemplum est, « ut magnus tumor noster majore contrariâ medicinâ « sanaretur; magna est enim miseria superbus homo, « sed major misericordia humilis Deus (De Catech. « rudib., c. 4) : Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu et « homme, nous est un modèle excellent d'humilité, « que nous devons pratiquer, dont il a voulu faire des « actes si profonds, pour guérir par une médecine plus « puissante la grosse enflure de notre orgueil. Oh ! que « c'est une grande misère qu'un homme superbe ! Mais « c'est encore une miséricorde beaucoup plus grande

« de voir un Dieu humble et humilié, » pour servir d'exemplaire d'abaissement à l'homme superbe, et lui-même d'une voix forte nous crie ces paroles si rebattues et si peu mises en pratique : « Discite à me, quia mi-« tis sum et humilis corde (Matth., 11, 29) : Apprenez « de moi que je suis doux et humble de cœur; » apprenez de moi, dit la paraphrase commune de saint Augustin (Serm. 10 de verb. Domini), non à produire le monde, à travailler sur le néant et en extraire les choses visibles et invisibles, à ressusciter les morts et à faire d'autres merveilles, mais que je suis doux et humble de cœur. Et saint Bernard dit sur ces mots, ceux-ci, qui pour leur beauté méritent de trouver ici place : « Auctor et dator virtutum, Christus, in quo « omnes thesauri sapientiæ et scientiæ sunt absconditi, « in quo omnis quoque plenitudo divinitatis habitat « corporaliter, nonne tamen et ipse de humilitate tan-« quam summa suæ doctrinæ suarumque virtutum « gloriatus est? discite, ait, à me, non quod sobrius, « aut castus, aut prudens, aut aliquid ejusmodi, sed « quia mitis sum et humilis corde (Epist. 42 ad Hen-« ricum, archiep. Senonensem) : L'auteur et le dona-« teur des vertus, Jésus-Christ, en qui tous les trésors « de la sagesse et de la science sont renfermés, en qui « la divinité fait corporellement sa demeure, bien qu'il « soit orné de toutes les vertus, toutefois s'est glorifié « particulièrement de l'humilité, comme de celle qu'il « avait plus à cœur et qu'il avait établie comme point « principal de sa doctrine. Apprenez de moi, dit-il, « non que je suis sobre, ou chaste, ou prudent, ou « chose semblable, mais que je suis doux et humble « de cœur : » — « A me, inquit, discite : Non ad doc-« trinam patriarcharum, non ad prophetarum libros ego « vos mitto, sed me vobis exemplum, me formam hu-« militatis exhibeo : inviderunt mihi altitudinem, « quam habeo apud Patrem, et angelus et femina, ille

« potentiæ, ista scientiæ, vos autem æmulamini cha-
« rismata meliora, discentes à me quia mitis sum et
« humilis corde : De moi, dis-je, apprenez; je ne vous
« renvoie pas à la doctrine des patriarches, ni aux li-
« vres des prophètes, mais je me propose et je me
« donne pour vous servir de modèle d'humilité. L'ange
« et la femme ont autrefois eu des prétentions sur la
« grandeur que je possède auprès de mon Père, celui-
« là voulant me ravir ma puissance, et celle-ci ma
« science : mais vous autres portez-vous à de meilleurs
« désirs, et souhaitez des dons qui vous soient plus
« utiles, l'humilité, apprenant à la pratiquer sur les
« exemples que je vous en ai donnés. »

Or, ces exemples doivent avoir une force merveilleuse pour nous en persuader l'imitation et nous en faire embrasser avec une affection ardente les exercices : « Nam quæ superbia sanari potest, dit saint « Augustin, si humilitate filii Dei non sanatur (De « agone Christi, cap. 11)? Car, quelle superbe peut « être guérie, si elle est incurable à l'humilité du Fils « de Dieu ? » Peut-on apporter un plus puissant appareil pour dissoudre et désenfler une tumeur? « Quid magis « indignum, dit gravement saint Bernard, quid detes- « tandum amplius, quid gravius puniendum, quam ut « videns Deum cœli parvulum factum ultrà apponat « homo magnificare se super terram? intolerabilis « impudentiæ est, ut ubi sese exinanivit majestas, « vermiculus infletur et intumescat (Serm. 1 in Nati- « vit. Domini) : Qu'y a-t-il de plus indigne, de plus « détestable et qui mérite un plus grief supplice, « qu'un homme qui, voyant le Dieu du ciel si humilié, « recherche encore la gloire sur la terre? A la vérité, « c'est une impudence insupportable, que là où la « majesté s'est anéantie, la hauteur abaissée et le Sei- « gneur s'est fait esclave, la bassesse veuille lever les « cornes, et un vermisseau s'enorgueillir. » — « O

« humilitas virtus Christi, s'écrie-t-il autre part, quan-
« tum confundis superbiam nostræ vanitatis! O humi-
« lité, vertu propre de Jésus-Christ, de quelle confu-
« sion couvres-tu notre superbe et notre vanité! »

Les exemples font toujours de grandes impressions sur les esprits, mais principalement s'ils sont donnés par des personnes illustres. Quand Constantin le Grand (Baron., anno Christi 324, n. 62) prit, le huitième jour après son baptême, un hoyau, remua la terre pour creuser les fondements de Saint-Pierre au Vatican, et puis, au nom des douze apôtres, porta sur ses épaules accoutumées à porter la pourpre douze hottées de terre, qui de ses courtisans eût après trouvé de la difficulté et pensé être messéant de faire de même? Lorsque l'empereur Héraclius ne put avec sa couronne et ses habits impériaux tout éclatants d'or et de pierreries, reporter le bois de la sainte Croix au Calvaire, mais dut les déposer, en prendre de communs, et aller pieds nus, est-il croyable qu'il y eût aucun des assistants qui eût rougi de se vêtir de même et de marcher déchaussé comme lui? Et si nous voyions le roi porter de l'eau, couper du bois, balayer une chambre et faire d'autres actions viles, qui tiendrait à déshonneur de mettre la main à la même besogne? Ne serait-ce pas un aiguillon très-vif pour faire de même? Oui, à la vérité; et un homme, après un tel exemple, mériterait d'être grandement blâmé s'il refusait d'en faire autant, parce que celui qui est incomparablement plus que nous le fait; nous le pouvons et nous devons bien le faire, ces choses n'étant pas à beaucoup près si éloignées de nous qu'elles sont de lui; et n'y ayant pas tant de distance, et pour dire ainsi, tant de chemin à faire de notre condition à ces abaissements, qu'il y en a de la sienne, qui est très-haute et au faîte de la gloire. De plus, le roi en faisant une action basse la relève et lui ôte toute la confusion qui pourrait y être;

en portant un pauvre habit il le rend précieux; il ennoblit tout ce qu'il touche et lui communique un certain rayon de sa grandeur, comme les saints sanctifient et consacrent les robes dont ils se vêtent, et impriment une particulière vénération à tout ce qui leur sert; de sorte que ce sont ensuite des reliques, que l'on regarde avec révérence et que l'on baise avec honneur, comme le soleil dore et illumine tout ce qu'il atteint de ses rayons, jusqu'à la boue qu'il rend claire et lumineuse. Or, comme ces raisons sont sans proportion plus fortes en Notre-Seigneur, elles doivent aussi par conséquent plus puissamment nous porter à le suivre. Car, puisque nous avouons qu'il est le Roi des rois, devant qui les plus grands monarques de la terre ne sont que des atomes, il ennoblit sans doute par son attouchement et par son usage toutes les choses viles, il relève les plus abjectes à un haut degré d'excellence, et rend les plus infâmes dans l'esprit des hommes très-glorieuses, et quoiqu'il y eût un intervalle infini entre sa grandeur et la petitesse, et entre sa dignité et les humiliations, y descendant jusqu'au fond il nous a appris à nous abaisser. Nous qui de notre nature touchons la bassesse même, et sommes tout près de la vileté, il nous a ôté par ses exemples toute l'appréhension que nous pouvions en avoir. « Christi Jesu « humilitas, dit saint Léon, nulli aspernanda divitum, « nulli est erubescenda nobilium; nec enim in tantum « provehi potest quælibet felicitas humana fastigium « ut æstimet sibi pudendum, quod manens in forma « Dei Deus non est arbitratus indignum (Serm. 2 de « Resurr.) : Il ne faut pas que les riches méprisent « l'humilité de Jésus-Christ, ni que les nobles en rou- « gissent, parce qu'il n'est point de dignité si éminente « parmi les hommes qui doive avoir de la confusion « de ce que Dieu n'a point estimé indigne de sa ma- « jesté infinie. » Et comme il fut dit à saint Pierre,

quand il fit difficulté de manger les animaux qui lui furent montrés dans un linceul, parce qu'il les tenait pour immondes : « Quod Deus purificavit, tu com-« mune ne dixeris (Actor., 10, 15) : N'appelle point « immonde ce que Dieu a purifié; » ainsi n'appelons point viles les humiliations que Notre-Seigneur a honorées, ne croyons plus abjects les opprobres qu'il a rehaussés et ennoblis en sa personne. La croix, avec ses apanages, depuis qu'il l'a portée, n'est plus un instrument d'infamie, mais un ornement de gloire, que nous formons aussi sur nos fronts, et que les rois mettent au sommet de leurs couronnes. Les bons esprits, j'entends les saints et les vrais chrétiens, ont toujours témoigné par les actes d'humilité qu'ils ont si soigneusement embrassés , qu'ils avaient l'âme éclairée de ces lumières et touchée de ces sentiments. L'illustre martyr de Jésus-Christ , Thomas Morus (Stapleton., in ejus Vita, c. 6), pour en prendre quelques-uns en particulier, dans sa plus grande gloire et sa plus haute réputation, servait la messe de sa paroisse comme un petit clerc, prenait un surplis et chantait au chœur avec les prêtres, et allant en procession portait lui-même la croix devant les autres. Les oiseaux de basse vue et les yeux chassieux des mondains ne pourront sans doute supporter un tel éclat, et attribueront ces actions dans un homme de cette qualité à la simplicité et à la faiblesse, comme le duc de Norford; mais nous devons au contraire penser qu'un si grand personnage, doué d'un très-excellent esprit, d'un très-profond savoir, d'une prudence singulière, d'un raisonnement exquis, un chancelier d'Angleterre, l'oracle de son siècle, apercevait en elles des beautés et des lumières cachées aux yeux du commun, et qu'il ne les eût point exercées, s'il ne les eût vues environnées de majesté et de gloire. Il faut juger de même de saint Paulin, esprit rare et savant, qui pratiqua des

abaissements étranges dans sa retraite et dans cette fameuse servitude d'Afrique, où, après avoir été très-grand et très-riche seigneur dans le monde, et consul de Rome, il se fit jardinier. De même saint Alexandre (Gregor. Nyssen. in vita Thaumaturgi), qui de philosophe très-célèbre parmi les païens, s'étant fait chrétien, voulut se ranger dans la ville de Comane, au Pont, en Asie, parmi les charbonniers pour vivre comme eux, d'où quelque temps après il fut retiré par saint Grégoire le Thaumaturge, pour être évêque du même lieu. Finissons par le prince Carloman (Taraut., Annales de France, l'an de Jésus-Christ 746), fils de Charles Martel et oncle de Charlemagne, qui, ayant quitté l'Austrasie, la Thuringe et l'Allemagne qui lui étaient échues en partage, et ce qui est encore plus, le fils que Dieu lui avait donné, nommé Dreux, se retira à Rome sur le mont Soracte, que le pape Zacharie lui donna, où, dans un beau monastère qu'il fit bâtir à l'honneur de saint Sylvestre dont il porte encore le nom, il se rendit religieux et mena une sainte vie. Mais pour éviter les honneurs que lui rendaient les Romains et les étrangers, particulièrement les Français qui venaient à Rome, il se déroba et s'en alla secrètement et inconnu au mont Cassin, où il fut employé premièrement à garder les troupeaux du monastère, puis à cultiver un petit jardin, et après à servir au cuisinier, qui se mettait souvent en colère contre lui, et le traitait outrageusement de paroles, et même de coups, sans que ce grand prince dît jamais un mot pour justifier ses actions. Voilà sans doute de grandes humiliations dans une personne si éminente; mais disons-le encore une fois pour mieux le retenir, les humiliations depuis Notre-Seigneur ne sont plus humiliations ni bassesses, elles sont devenues grandeurs et actions honorables et glorieuses.

III. Pour l'autre point, qui est l'amour, saint Paul

nous dit : « Caritas non inflatur, non est ambitiosa « (1 Cor., 13, 5) : La charité ne s'enfle pas, elle n'est « point ambitieuse, » au contraire, elle est humble, et il n'est rien qui soit capable de rendre une âme si petite à ses yeux comme elle. Il n'appartient qu'au feu de réduire en cendres les plus hauts cèdres et les arbres les plus sourcilleux; le vent peut bien les rompre, le fer les couper, et il y a d'autres moyens pour les mettre en pièces, mais non en si petites, ni les changer de telle façon, qu'avec le feu. Toutes les vertus peuvent servir beaucoup à rendre une âme humble, mais le seul feu d'un parfait amour a la force de la réduire en poussière d'humilité et de l'anéantir : une âme embrasée de ce feu ne sera jamais superbe. Premièrement, parce qu'elle sait qu'elle encourrait la disgrâce et l'inimitié de Notre-Seigneur qu'elle aime, si elle était orgueilleuse et se laissait toucher aux louanges des hommes. Secondement, qu'elle lui ferait un tort et un outrage signalés si elle s'attribuait les dons qu'elle a reçus de sa pure libéralité, et lui dérobait l'honneur qui lui en est dû. En troisième lieu, bien qu'il pût se faire que par sa vanité elle ne l'offensât point et ne lui dérobât ce qui lui appartient, l'amour toutefois qu'elle lui porte lui ferait donner toute la gloire et toutes les louanges qu'elle a, sans en rien réserver, parce que la nature de l'amour est de rendre l'aimant libéral, et de le priver de tout ce qu'il possède pour le donner à l'aimé. De plus, elle sait que de la sorte elle fait une chose qui lui est très-agréable, lui donnant ce qu'il désire le plus. Enfin, parce qu'elle veut se rendre le plus qu'elle pourra semblable à lui, qui a été très-humble, s'avilir avec lui et pratiquer les abaissements à son exemple, connaissant que la ressemblance est et la cause et l'effet du vrai amour, et qu'il n'y a point d'apparence que lui s'étant humilié si bas, elle soit vaine et glorieuse, non plus qu'une

femme sage soit brave et pompeusement parée en voyant son mari pauvrement vêtu.

Au reste, pour conclure, je dirai que si les chrétiens en général doivent soigneusement s'adonner à l'humilité et se garder de la vanité, ceux qui font profession particulière d'aimer Notre-Seigneur doivent y apporter encore plus de soin, parce que, comme les pirates ont toujours plus en vue les vaisseaux qu'ils savent être chargés de marchandises plus précieuses, ainsi les diables ont l'œil ouvert spécialement sur eux pour les dépouiller des richesses qu'ils possèdent et leur faire faire naufrage. Sur cela il faut nous rendre utile le témoignage de l'un d'entre eux, qui étant interrogé il n'y a pas longtemps dans le corps d'une possédée, s'ils tenaient en enfer des personnes qui eussent grandement goûté l'amour de Dieu en cette vie, fit cette réponse remarquable (Relation de Loudun, 1636) : Nous en avons, mais peu ; ces gens ne se gagnent guère par surprise, mais par une secrète vanité qui, se glissant dans leur âme, les aveugle et les fait mépriser les autres, et trébucher à la fin. Jamais nous ne manquons de nous trouver à la mort des grands amis de Dieu pour les attraper si nous pouvons par cette vanité.

CHAPITRE XXI

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR REMPLIT L'AME DE CRAINTE

I. L'amour est accompagné de crainte, mais ingénue et filiale. — II. Quelle crainte servile est mauvaise, et quelle bonne.

I. Après l'humilité vient la crainte, parce que d'un bout elle tient à l'humilité et de l'autre à l'amour, n'y ayant rien qui soit si craintif qu'une âme qui aime, suivant le dire de cet ancien :

Res est solliciti plena timoris amor.

Et la sagesse rend ce témoignage de foi dans les saintes Lettres : « Ego mater pulchræ dilectionis et timoris « (Eccles., 24, 24) : Je suis la mère du bel amour et de « la crainte, » liant celle-ci avec celui-là, non toutefois d'une crainte telle quelle, mais d'une crainte noble et ingénue, dont cet amour est toujours accompagné, et qui est un de ses fruits principaux. Cassien la décrit en ces beaux termes et la dépeint avec ces naïves couleurs : « Quisquis in hujus fuerit caritatis perfectione « fundatus, necesse est ut ad illum sublimiorem ti- « morem gradu excellentiore conscendat, quem non « pœnarum terror, non cupido præmiorum, sed « amoris generat magnitudo, quo vel filius indulgen- « tissimum patrem, vel fratrem frater, vel amicum « amicus, vel conjugem conjux sollicito reveretur « affectu, dùm ejus non verbera, neque convicia, sed « vel tenuem amoris formidat offensam, atque in « omnibus non solum actibus, verum etiam verbis « attonitâ semper pietate distenditur, ne erga se quan- « tulumcumque fervor dilectionis illius intempescat « (Collat. 11, cap. 13) : Quiconque est parvenu à la « perfection de la charité est arrivé en même temps « à cette crainte excellente et sublime, à laquelle ni « l'appréhension des supplices, ni le désir des récom- « penses, mais la force d'un grand amour donne nais- « sance, par laquelle un fils craint et révère son père, « de qui il se voit ardemment aimé, un frère son frère, « un ami son ami, et une épouse son époux, ne re- « doutant ni ses coups, ni ses injures, mais les moin- « dres fautes contre l'amour qu'il lui doit, et qui le « tient continuellement attentif, non-seulement en « toutes ses œuvres, mais encore en toutes ses paroles, « afin que l'affection dont il se sent chéri ne se refroi- « disse tant soit peu. » Saint Augustin l'a déclaré par

une comparaison très-juste qu'il a voulu pour ce sujet insérer plus d'une fois dans ses écrits, expliquant ces paroles de David (Ps. 118, 120) : Percez ma chair de votre crainte ; et ayant distingué la crainte en celle qui est chaste, que nous appelons communément filiale, et la servile, il dit : « Timor, quo non amatur « justitia, sed timetur pœna, servilis est, quia carnalis « est et ideo non crucifigit carnem, vivit enim pec- « candi voluntas, quæ tunc apparet in opere, quando « speratur impunitas. Timore autem casto ipsa, quæ « hunc timorem foras mittit, peccare timet caritas, « etiamsi sequatur impunitas, quia nec impunitatem « judicat secuturam, quando amore justitiæ peccatum « ipsum deputat pœnam (Conc. 25 in psal. 118) : La « crainte qui fait que l'on n'aime pas la justice, mais « qu'on a peur de la peine, est servile, parce qu'elle « est charnelle, elle ne crucifie pas et ne fait point « mourir la chair aux vices, parce que la volonté de « pécher règne toujours et se montre dans les actions, « quand on espère l'impunité dans ses crimes. » Mais la charité qui, selon saint Jean (1 epist., 4, 18), bannit d'un cœur la crainte servile, et y introduit la filiale, appréhende de pécher, quoiqu'on n'en dût point être puni, tenant, à cause de l'affection sincère qu'elle porte à la vertu, le péché même pour punition. Et nous ne pouvons, dit-il autre part, mieux expliquer la chose que par cette comparaison : « Pone aliam « feminam castam, timentem virum ; aliam pone « adulteram, et ipsa timet virum ; casta timet ne dis- « cedat vir ; adultera ne veniat ; quid si ambo absentes « sunt ? ista timet ne veniat, illa ne tardet (in psal. « 127 ; id. tract. 9 ; in 1 epist. Joann.) : Figurez- « vous deux femmes, l'une chaste, et qui par consé- « quent craint son mari, et l'autre adultère, et qui « aussi craint le sien, mais avec des sentiments et des « desseins fort contraires ; car la chaste craint que son

« mari ne s'en aille, étant bien aise d'être toujours « avec lui, et l'impudique que le sien ne vienne, « aimant mieux voir un autre que lui, et que s'il vient « elle ne soit châtiée comme elle le mérite ; s'ils « sont tous deux absents, la perfide appréhende que « le sien ne retourne, et la fidèle que le sien ne tarde « trop ; » ainsi ces deux craintes aboutissent à des fins très-différentes, parce qu'elles découlent de deux sources fort diverses.

II. La crainte purement servile qui naît de la seule considération de notre profit, qui nous fait fuir le péché, non pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour de nous-mêmes, et que nous ne fuirions point si nous pouvions éviter la peine que saint Augustin vient d'expliquer, est mauvaise et vicieuse; mais il y en a une autre qui n'est ni si grossière ni si terrestre que celle-là, ni aussi si épurée que la parfaitement chaste dont il parle, mais qui se tient comme entre deux, où nos intérêts entrent et se mêlent avec ceux de Dieu, et qui redoute ses châtiments, comme nous étant nuisibles, non toutefois autant que leur cause, le péché, qu'elle ne commettrait pas, bien qu'il demeurât impuni ; cette crainte est bonne, c'est un don du ciel, comme le concile de Trente l'a définie (sess. 6, cap. 6, et can. 8). Elle est aussi appelée dans les saintes Lettres l'origine du salut, le principe de la sagesse et le commencement de la charité, qu'elle ébauche dans une âme, et qu'elle amène avec elle, et à qui elle cède la place, tout ainsi, dit le même saint Augustin, que l'aiguille entre bien la première dans le drap, mais aussi elle passe outre et y laisse la soie. Les saints Livres nous y exhortent souvent, et en particulier Notre-Seigneur, par ces paroles : « Nolite « timere eos qui occidunt corpus, animam autem non « possunt occidere ; sed potius timete eum qui potest « et animam et corpus perdere in gehennam (Matth.,

« 10, 28) : Ne craignez point ceux qui peuvent faire « mourir votre corps et n'ont aucun pouvoir sur votre « âme, mais craignez celui qui peut perdre l'âme et le « corps, et les condamner aux flammes éternelles. » Cette crainte est très-salutaire et apporte des biens immenses à une âme. « Timentis Dominum, dit le « Saint-Esprit, beata est anima ejus (Eccles., 34, 17) : « Bienheureuse est l'âme qui craint Dieu : » — « Beatus « homo qui semper est pavidus (Prov., 28, 14) : « L'homme est fortuné qui est toujours dans la crainte. » Et dans le même sens il dit : « Beatus homo cui donatum « est habere timorem Dei (Eccles., 25, 15) : Oh ! que « l'homme à qui Dieu a donné la crainte possède un « grand bien, » parce que cette crainte lui est un puissant frein pour l'empêcher de mal faire. Dieu, dit Moïse au peuple d'Israël, vous a fait voir et ouïr des choses épouvantables sur la montagne de Sinaï, « Ut « terror illius esset in vobis, et non peccaretis (Exod., « 20, 20), pour jeter sa terreur dans vos esprits, et « vous retenir de tomber dans le péché. » Et le Prophète royal : « Posuisti firmamentum ejus formi- « dinem (Psal. 88, 41) ; » et selon la traduction de saint Jérôme, « Posuisti munitiones ejus pavorem : « Vous avez donné à l'homme la crainte, comme un « rempart et un fort pour le défendre » et le mettre à couvert des vices. Et s'écriant ailleurs que l'homme qui craint Dieu est bienheureux, il en donne cette raison : « In mandatis ejus volet nimis (Ps. 111, 1) : « Parce qu'il appliquera tout son cœur à observer ses « saintes lois » et à fuir le péché. Comme, dit saint Basile (in ps. 33), ceux qui ont les membres cloués sur un bois ne peuvent les remuer pour faire chose aucune, de même ceux qui sont pénétrés de la crainte de Dieu deviennent comme impuissants pour opérer aucun mal. Aussi le même prophète dit d'eux : « Non « est inopia timentibus eum (Ps. 33, 10) : Ceux qui

« appréhendent la divine Majesté n'ont besoin de « rien » pour exercer la vertu et éviter l'iniquité ; mais ils se rendent aisément parfaits et sont exacts jusque dans les moindres choses. « Qui timet Deum, nous « avertit son fils, nihil negligit (Eccl., 7, 19) : Celui « qui craint Dieu ne néglige rien, » il prend garde à tout. En effet, la crainte est la mère de la sûreté, parce qu'elle tient l'homme attentif à considérer tout ce qui pourrait lui nuire, afin de l'éviter, comme celui qui, saisi de peur, passe par une forêt, ne s'y arrête pas, ne s'y endort pas, mais il la traverse le plus vite qu'il peut, tournant la tête de çà et de là pour découvrir s'il n'y a pas quelque voleur qui le guette. Aussi Cléanthe, ancien philosophe, étant repris d'être si craintif, répondit : Je l'avoue, mais aussi j'en fais moins de fautes. « Homo sapiens, dit le Saint-Esprit, « in omnibus metuet (Eccl., 18, 27) : L'homme sage « n'est jamais sans appréhension ; » c'est ce qui le rend considéré et ensuite sage.

Nous devons pour ce sujet prendre ce sentiment et nous rendre saintement craintifs en ce qui est de notre salut. « Cum metu et tremore, nous dit l'Apôtre, « vestram salutem operamini (Phil., 2, 12) : Opérez « votre salut avec crainte et tremblement ; » et les plus saints l'ont ainsi fait. « A judiciis tuis timui, » assure David (Ps. 118, 120), ayant dit immédiatement avant, selon la traduction de saint Jérôme, « Horripi- « lavit à timore tuo caro mea : J'ai redouté vos juge- « ments et j'en ai été tellement transi, que tout mon « corps en a frissonné et mes cheveux m'en ont dressé « sur la tête ; » et saint Job, modèle de perfection, rend ce témoignage de lui : « Semper quasi tumentes super « me fluctus timui Deum (cap. 31, 23) : J'ai toute ma « vie eu peur de Dieu comme j'aurais peur, si j'étais « sur mer, d'une violente tempête » qui menacerait mon vaisseau de naufrage. Saint Grégoire fait cette

considération profitable (Moral., lib. 22, cap. 17) : Quand les nautoniers se voient battus de l'orage, et jetés çà et là par la furie des vents, en danger de périr, ils perdent l'affection de toutes les choses de ce monde, ils n'ont plus le cœur aux plaisirs des sens ; ils vident même leur navire des marchandises, pour lesquelles ils ont pris tant de peine, et méprisent tout pour sauver leur vie ; de même Job appréhendant l'abîme des jugements de Dieu, frappé d'une extrême crainte de son salut, jette tout ce qu'il voit pouvoir le mettre en péril et l'empêcher d'arriver au port.

Saint Bernard expliquant le baiser des pieds de l'époux, dit que ces deux pieds signifient sa miséricorde et sa justice, et qu'il faut baiser l'un et l'autre, parce que le baiser du seul pied de la justice remplit de transes et précipite dans le désespoir ; comme celui du seul pied de la miséricorde rend libertin et donne une assurance trompeuse. « His duobus pedibus pertransit, « et nunc benefaciendo et sanando omnes oppressos « à diabolo, devotas perambulat mentes ; felix mens « cui Dominus Jesus utrumque infixerit pedem (Serm. « 6 in Cant.) : Notre-Seigneur se porte encore sur ses « deux pieds dans les âmes ; il s'y promène en leur « faisant du bien, guérissant leurs blessures et les déli- « vrant des oppressions du diable ! oh ! qu'heureuse est « celle où il les pose tous deux ; » et puis tombant sur lui il dit : Je me suis quelquefois, par une grâce particulière de Dieu, trouvé aux pieds de Notre-Seigneur, et tantôt j'en embrassais l'un, et tantôt l'autre, selon le trait de son esprit. Que si parfois je tenais un peu trop longtemps serré celui de la justice, je sentais incontinent mon âme plongée dans des frayeurs et des épouvantements étranges, qui me glaçaient le cœur, qui m'abattaient l'esprit et me faisaient crier tout tremblant, avec le Prophète royal (Ps. 89, 11) : Qui d'entre les hommes pourra comprendre la pesanteur de votre

courroux, et nombrer les effets redoutables de vos vengeances? Au contraire, si je m'attachais trop à celui de la miséricorde, « Tantâ incuriâ et negligentiâ dis-« solvebar, ut confestim et oratio tepidior, et actio pi-« grior, et risus promptior, et sermo incautior, et om-« nis denique utriusque hominis status inconstantior « appareret, je m'apercevais qu'aussitôt le relâche et la « négligence s'emparaient de mon esprit; de sorte que « je me trouvais plus tiède en l'oraison, plus pesant « aux bonnes œuvres, plus prompt à rire, plus inconsi-« déré à parler, et en somme moins retenu, tant à « l'intérieur qu'à l'extérieur : » — « Proindè magistrâ « instructus experientiâ non judicium jàm solum, aut « solam misericordiam, sed misericordiam pariter ac « judicium cantabo tibi, Domine! in æternum non « obliviscar justificationes istas, cantabiles mihi erunt « ambæ pariter in loco peregrinationis meæ, quousque « misericordiâ superexaltatâ judicio miseria conticescat, « ac sola cantet de cætero gloria mea et non compun-« gar : Partant, instruit par ma propre expérience, je « me suis résolu de ne plus séparer la pensée de la « justice d'avec celle de la miséricorde, mais de les « joindre et de m'entretenir en l'une et en l'autre pen-« dant le temps de mon pèlerinage, jusqu'à ce que la « miséricorde l'ayant emporté sur la justice, je me voie « en lieu de sûreté, et dans l'état de la gloire, où je « n'aie plus qu'à chanter les bontés éternelles de mon « Sauveur, sans avoir besoin de componction ni de « crainte. » C'est ce que dit saint Bernard, dont l'autorité est d'autant plus à estimer, qu'il a été favorisé d'un don extraordinaire de dévotion, et est entré des plus avant dans les lumières et les délices de la vie unitive.

C'est pourquoi nous apporterons quelques motifs pour nous imprimer cette crainte salutaire, et parce qu'ils contiennent des vérités terribles, dont les esprits faibles pourraient peut-être retirer plus de mal que de

bien, comme les yeux faibles de la lumière du soleil, nous avons jugé à propos de les adoucir et de les corriger, ainsi que certains médicaments qui ont une vertu admirable pour arracher les humeurs peccantes et opiniâtres, qui se sont rendues rebelles à tous les autres remèdes, et guérir les maladies les plus désespérées, mais qui néanmoins seraient des poisons s'ils n'étaient bien préparés ; de même, avant d'exposer ces fortes vérités, qui sont des moyens très-puissants pour opérer de grandes cures dans les âmes, pour les purger de leurs mauvaises humeurs et les préserver du vice, nous en produirons une très-douce, comme leur correctif, qui servira pour disposer les esprits à les recevoir sans dommage et avec profit.

SECTION PREMIÈRE

DIEU A UN VÉRITABLE DÉSIR DE SAUVER TOUS LES HOMMES.

I. Dieu a un vrai désir de sauver tous les hommes. — II. Et efficace de son côté. — III. A cause de son infinie bonté. — IV. Parce qu'il aime tous ses ouvrages, et particulièrement l'homme qui est le principal. — V. Parce qu'il a pourvu les hommes des moyens nécessaires.

I. L'homme a un merveilleux sujet de consolation de savoir que les choses étant aux termes où elles sont il peut se sauver s'il veut, et qu'il ne se perdra que par sa faute, parce que l'affaire ne dépend que de Dieu et de lui. Si de sa part il y apporte sa volonté et y contribue autant qu'il peut, elle est faite, car Dieu de la sienne la veut et la désire. « Deus vult, dit saint Paul, « omnes homines salvos fieri (1 Tim., 2, 4) : Dieu veut « que tous les hommes soient sauvés, » tous, de quelque nation, de quelque complexion et de quelque qualité qu'ils soient, sans en excepter un seul : et il le veut, non-seulement d'une volonté qui ne consiste qu'en une simple déclaration de son désir, et qu'il ne

témoigne qu'en donnant des lois, et faisant des remontrances afin qu'on les garde, proposant des récompenses à ceux qui les garderont et des châtiments à ceux qui les enfreindront, que les théologiens appellent, « Voluntas signi, voluntas beneplaciti, volonté de « signe ou signifiée, mais aussi de celle qu'ils nom- « ment de bon plaisir, » par laquelle il veut sincèrement que la chose arrive.

II. Il veut non-seulement d'un désir inefficace d'une simple connaissance, mais d'un désir cordial et efficace, de sorte que pour les réprouvés même, ne jetant les yeux que sur soi, il veut véritablement et désire de bon cœur qu'ils soient sauvés, mais les tournant sur eux et sur leurs iniquités, il se propose de les châtier, c'est-à-dire, en termes de théologie que saint Jean Damascène nous fournit (lib. 1 de fide, cap. 29), de vouloir les sauver d'une volonté efficace, mais antécédente, qui ne présuppose aucun mérite, et est indépendante de toute œuvre bonne et mauvaise, mais qui découle de Dieu seul et de l'amour qu'il a naturellement pour l'homme; et de le vouloir perdre d'une volonté efficace conséquente, qui est prise de la considération de ses péchés, parce que bien que Dieu veuille avec une affection si grande, et efficacement à son égard, que tous les hommes soient bienheureux, il veut néanmoins, comme il est très-raisonnable, attendu le bien infini qu'il leur prépare, qu'ils y apportent quelque chose du leur; s'ils manquent, il se détermine non à faire ce qu'il prétendait, à savoir, de les sauver, mais à les damner, à quoi ils le forcent par leurs crimes. Saint Jean Chrysostome (Homil. 1 ad Ephes.) parlant de ceci, remarque également deux volontés en Dieu, l'une qui revient à l'antécédente, et qu'il nomme première, par laquelle il veut de sa propre inclination et pour l'affection singulière qu'il porte aux hommes, qu'ils soient tous participants de sa

gloire, et que pas un ne soit perdu ; l'autre, qu'il appelle seconde, et qui se rapporte à la conséquente, par laquelle il veut conférer ce grand bien, mais pourvu qu'ils le méritent et observent ses lois, ou en cas de contravention les en priver et les punir. Ce n'est pas la nécessité de leur nature, mais leur méchante volonté qui les y réduit, et s'ouvrant davantage sur la première volonté, il l'appelle un désir véhément et embrasé, avec lequel Dieu, à cause de l'amour incomparable qu'il porte aux hommes, souhaite qu'ils soient sauvés. Et écrivant à un pécheur, il lui dit ces paroles remarquables, dignes d'être gravées en lettres d'or sur tous les marbres : Il n'est point d'hommes si épris de l'amour d'aucune créature, quoiqu'il l'aime si passionnément, et avec un tel excès qu'il en perde le sens, que Dieu aime et désire notre salut.

III. Et les raisons en sont évidentes ; les premières doivent se prendre de Dieu même et du fond de son essence, et que le Docteur angélique emploie contre les gentils (lib. 1 cont. gent., c. 95), que Dieu est essentiellement bon et la bonté même, et par conséquent il ne peut en aucune façon faire alliance avec le mal, ni pour le souffrir en soi, ni pour le produire hors de soi, comme la souveraine chaleur ne peut recevoir aucun mélange de froid. Platon même (lib. 2 de Republ.), éclairé du seul flambeau de la raison naturelle, a connu cette vérité, et en dit ces belles paroles : Les choses bonnes ne sont point préjudiciables; ce qui n'est pas nuisible ne saurait nuire. Or, comme Dieu est très-assurément bon, et la bonté essentielle, il ne peut être auteur d'aucun mal ; il est bien la cause des choses bonnes, mais pour les mauvaises il faut leur chercher d'autres sources, ce n'est pas de lui qu'elles découlent. De là vient qu'il ne faut pas approuver la sottise d'Homère, ni d'aucun autre poète, qui, parlant de la Divinité, disent impertinemment et avec impiété que Dieu

tient à l'entrée de son palais deux tonneaux pleins, l'un de biens et l'autre de maux; et quand il les a mêlés ensemble, qu'un homme est tantôt bienheureux, et tantôt malheureux, maintenant bon, et puis mauvais, selon la nature de ce qui prédomine dans ce mélange. Dieu ne fait pas ainsi, car étant bon, il ne pense qu'à faire du bien à chacun et ne faire du mal à personne, et n'en vient jamais là que par contrainte. C'est ce que dit excellemment ce philosophe, qui pour ce sujet est rapporté et loué grandement par Eusèbe de Césarée. La bonté, dit saint Denis (cap. 4 de Div. Nom.), se répand et se verse sur les choses selon leur mesure, et comme Dieu est la bonté par essence, il se communique de soi à toutes les choses, et leur fait sentir ses effets, selon qu'elles en sont capables, comme le soleil qui en est l'image éclaire par la propriété de son être les corps, suivant qu'ils sont disposés pour recevoir sa lumière.

IV. « Deus mortem non fecit, dit le Sage, nec lætatur in perditione vivorum (Sap., 1, 13) : Dieu n'a « point fait la mort et ne prend aucun plaisir à la perte « des vivants, » et comment en prendrait-il, puisqu'il est la bonté et la vie? Hé! on me fait grand-tort, dit-il par la bouche d'Ezéchiel, de penser que j'ai du contentement dans la ruine d'aucun homme; quand on voit tant de personnes devenir misérables et tant de pécheurs se damner, croit-on que j'en suis cause et que j'en suis bien aise? « Numquid voluntatis meæ est « mors impii, dicit Dominus Deus, et non ut convertatur à viis suis et vivat (Ezech., 18, 23)? Estime-t-« on que je veuille la mort de l'impie, et non plutôt « qu'il se convertisse et qu'il vive? » De plus, par une autre raison, avec laquelle saint Thomas combat encore les gentils (lib. 1 contr. gent., c. 96), Dieu ne hait rien de ce qu'il a fait, parce que toutes les causes aiment naturellement leurs effets, un père ses enfants,

un orateur ses harangues, un poète ses vers, un artisan ses ouvrages, quoique même ils soient souvent fort imparfaits, parce que c'est quelque chose de lui, de sorte que par l'amour naturel qu'il a pour soi, il aime conséquemment ce qu'il produit comme une partie de soi-même. Or, si cela est vrai dans toutes les causes, il est encore plus vrai dans la première et la plus noble, qui est Dieu; d'où le Sage lui dit : « Diligis omnia « quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti (Sap., 11, « 25) : Vous aimez toutes les créatures, et ne haïssez « rien de ce que vous avez fait, » parce que ce sont vos effets, et qui encore sont aimables, parce qu'ils sont parfaits : « Valdè bona, » disent les saintes Lettres (Genes., 1, 31) : et puis si Dieu en haïssait quelqu'une, il se haïrait lui-même, puisque chacune est un rayon de sa divinité et un trait de ses perfections, qu'il n'a produite que parce qu'il s'aime, ne communiquant aucun degré d'essence, aucun degré de bonté, de puissance et de sagesse, qu'à cause de l'amour qu'il porte à son essence, à sa bonté, à sa puissance et à sa sagesse, lequel en partie consiste en cette communication et en cet épanchement de cette perfection, qu'il veut faire connaître et aimer par cette petite ressemblance. Dieu se condamnerait, ou d'ignorance, ou d'impuissance, ou de malice, s'il avait mis au jour une créature digne de haine, et donnerait sujet de lui reprocher que son action a été mal projetée, mal conduite et mal exécutée, vu que l'effet n'en vaudrait rien. Si Dieu aime toutes ses créatures, il aime l'homme davantage, parce qu'il est non-seulement son effet, mais le plus achevé et le plus accompli de tous ses effets corporels, et son chef-d'œuvre, pour qui il a fait tous les autres, et en qui il a réuni toutes les perfections de l'univers. Il l'aime comme un prototype son image, et un père ses enfants, ainsi que le remarque Salvien (lib. 4 de Provid.); il lui a imprimé une affection si

violente envers eux, pour nous montrer celle qu'il avait pour nous, qui la surpasse encore incomparablement en force, en tendresse, en soin et en durée. C'est pourquoi la sainte Ecriture l'appelle l'amoureux des hommes et des âmes (Sap., 11, v. 27; ibi. Lorin.).

V. Les secondes raisons de cette vérité sont appuyées sur d'autres preuves, et doivent se tirer des témoignages que Dieu donne de cette volonté qu'il a de sauver les hommes, en ce qu'il les a pourvus de tous les moyens nécessaires pour arriver à cette fin. Et premièrement il leur a donné toutes les créatures, comme autant de livres où ils peuvent lire ses grandeurs et ses excellences, autant de hérauts qui leur annoncent ses lois et l'obéissance qu'ils leur doivent, autant de flambeaux qui les éclairent de sa connaissance, autant de flammes qui les embrasent de son amour, et autant d'échelles pour monter à lui. Et comme ces moyens, pour n'être que naturels, ne sont pas assez puissants pour les faire atteindre à leur béatitude, qui est surnaturelle, il leur a donné pour cela, et comme le plus excellent moyen qui pouvait être, son fils Notre-Seigneur, qui trente-trois ans, avec mille fatigues et mille maux, n'a fait autre chose que pleurer leurs péchés, acquitter leurs dettes, leur acquérir des biens et mériter des secours pour se sauver. D'où viennent la prédication de l'Evangile, les sacrements, les livres saints, les instructions publiques et particulières, la tutelle de ses anges, et beaucoup d'autres moyens et voies secrètes, par lesquels il ménage et avance leur félicité! Qui voit ce divin Sauveur et ce Roi de gloire, après les plus vives douleurs et les plus cruels outrages qu'on ait jamais soufferts ici-bas, mourir sur un gibet, et y répandre tout son sang pour leur salut, n'a-t-il pas raison de juger qu'il en a eu un extrême désir, puisqu'il pouvait l'opérer avec une goutte ou même avec une parole?

Mais comme cela n'est pas encore assez, quand ils doivent combattre leurs ennemis, soutenir leurs assauts et bien faire, il leur donne des armes. Il ne manque jamais en ces occasions, c'est-à-dire lorsqu'il faut résister à une tentation, éviter un péché et exercer une bonne œuvre, de leur donner les grâces requises et suffisantes à cela. Cela est si vrai, que c'est un point décidé de notre foi; parce qu'aussi ils ne pourraient ni bien faire, ni s'empêcher de mal faire, ni par conséquent en être justement repris et châtiés, s'il leur manquait une chose dont ils ne peuvent se passer pour produire ses effets. « Si hoc adjutorium, dit « saint Augustin parlant de ceci, vel angelo, vel ho- « mini quamprimum facti sunt, defuisset, quoniam « non talis natura facta erat; ut sine divino adjutorio « posset manere si vellet, non utique suâ culpâ ceci- « disset; adjutorium quippe defuisset, sine quo ma- « nere non posset (lib. de Correpl. et Gratia, cap. 11): « Si Dieu eût refusé sa grâce à l'ange ou à l'homme « quand il les eut créés, comme leur nature n'était pas « assez forte pour se tenir droite sans le secours de « Dieu, venant à tomber, c'eût été sans leur faute, puis- « qu'ils eussent manqué du soutien nécessaire pour « ne pas tomber. » Or comme cet appui se donne infailliblement à l'homme, il est aussi de l'homme de s'en servir, comme Dieu de son côté ne s'oublie jamais de lui conférer sa grâce toutes et quantes fois qu'il en a besoin, l'homme du sien peut toujours y coopérer. « In omnibus, dit saint Augustin, misericordia ejus « prævenit nos, consentire autem vocationi Dei vel ab « ea dissentire, propriæ voluntatis est (de Spiritu et « Littera, cap. 34) : La miséricorde de Dieu nous pré- « vient et nous assiste en tout; et il est en notre pou- « voir de nous en prévaloir, et d'ouïr sa voix qui nous « appelle, ou d'y fermer l'oreille. » — « Ut velimus, « dit-il derechef, Deus suum voluit esse et nostrum,

« suum vocando, et nostrum sequendo (lib. 1 ad « Simplic., quæst. 2) : Dieu a voulu que notre salut « dépendît de lui et de nous, et que ce fût un ouvrage « où nous missions tous deux la main; lui nous appe- « lant, et nous le suivant. »

De tout ceci nous devons recueillir que Dieu désire véritablement et de cœur nous sauver tous, et que nous le pouvons, ayant tout ce qui est requis à cela; et ensuite que si nous ne le faisons pas, ce n'est pas sa faute, mais la nôtre, comme aussi il nous en avise par un de ses prophètes, en ces termes : « Perditio tua, « Israël; tantummodò in me auxilium tuum (Oseæ, 13, « 9) : Israël, ta perte et ta damnation viennent de toi; « mais si tu es sauvé, c'est ma grâce et le secours que « je t'ai donné qui en sont la cause. »

SECTION II

PREMIER MOTIF DE CRAINTE, LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS

I. Peu sont sauvés. — II. Figures de cela. — III. Exemples. — IV. Pourquoi Dieu permet que tant d'hommes se damnent. — V. Dieu ne devait pas nous sauver par force.

I. Bien que Dieu ait un si grand désir de sauver tous les hommes, tous néanmoins ne se sauvent pas, et quoique le paradis soit fait pour chacun, il y en a pourtant peu qui y vont. Nous entrerons dans cette grande vérité par la certitude que Notre-Seigneur nous en donne, disant : « Lata porta et spatiosa via « est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui in- « trant per eam : quàm angusta porta et arcta via est « quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam « (Matth., 7, 13) : La porte est large et le chemin spa- « cieux qui mène à la mort, et plusieurs le tiennent; « mais, oh ! qu'étroite est la porte, le chemin qui « conduit à la vie, et que peu le suivent ; » et par ces paroles terribles, capables de jeter la frayeur dans tous

les esprits, qu'il a voulu même proférer plus d'une fois, pour en imprimer davantage la mémoire : « Multi « sunt vocati, pauci electi (Matth., 20, 16, et 22, 14) : « Plusieurs sont appelés, et peu sont élus; » puisqu'il le dit, il est certainement vrai. Et cela s'entend non-seulement de tous les hommes, y comprenant les païens et ceux qui sont hors de l'Eglise; ce qui est évident; mais encore, comme saint Augustin, saint Grégoire et plusieurs autres docteurs l'expliquent [1], par rapport aux seuls fidèles, dont le nombre est bien plus grand de ceux qui se perdent que de ceux qui se sauvent.

II. Mais combien plus grand ! ô vérité épouvantable ! J'avoue que la considération de ce secret me fait frémir en écrivant ceci ; combien est-il plus grand ? Je ne le sais pas précisément, je sais seulement que quand Dieu (Genes., 7,23), irrité des péchés des hommes, versa les eaux du déluge sur la terre et noya le monde pour le purifier de ses ordures, il n'y eut de ce nombre incalculable de personnes de tout sexe, de tout âge et de toute condition que huit, comme dit saint Pierre (1 epist., 3, 20), qui échappèrent. Dans l'embrasement de Sodome, de Gomorrhe et des autres villes, la seule famille de Loth, c'est-à-dire lui quatrième, fut garantie de ces horribles flammes, dont toutes les autres se virent enveloppées (Gen., 19, 15) ; de six cent mille combattants du peuple d'Israël (Num., 14, 30), sans compter les vieillards et les femmes, qui faisaient pour le moins autant, il n'y eut que Josué et Caleb qui mirent le pied dans la terre promise, et au sac et à la destruction de Jéricho (Josue, 6, 23), faite par le commandement exprès et par le secours miraculeux de Dieu, la seule maison de Raab fut préservée de la boucherie; on passa tous les autres habitants par le tranchant de l'épée ; voilà des figures

[1] August. contra Crescon., lib. 3, cap. 66 ; Gregor., homil. 19 in Evang.; Lyran., Cartus., etc.,

du petit nombre des élus. « Et erit, dit Isaïe, sicut « congregans in messe quod restiterit, et brachium « ejus spicas leget, et erit sicut quærens spicas in « valle Raphaïm, et relinquetur in eo sicut racemus, « et sicut excussio oleæ duarum vel trium olivarum « in summitate rami, sive quatuor aut quinque in « cacuminibus ejus fructus ejus (cap. 17, 58) ; » et encore autre part, il dit : « Quomodò si paucæ olivæ « quæ remanserunt, excutiantur ex olea et racemi, cùm « finita fuerit vindemia (cap. 24, 13) ; » où il compare le nombre de ceux qui se sauvent aux épis que l'on glane après la moisson, aux raisins que l'on grapille après la vendange, et aux olives qui restent sur les oliviers après la dépouille, et, comme l'on sait, il en demeure toujours très-peu. « Tanta erit sanctorum « paucitas, dit saint Jérôme expliquant ce passage, de « quibus Dominus loquitur in Evangelio, multi vocati « et pauci electi, ut eorum paucitas baccis olivarum « rarissimis comparetur, quæ cùm excussæ fuerint « atque demessæ, vix paucæ remaneant in ramorum « cacumine ; et quomodò cùm fuerit finita vindemia « solent pauperes, egestate cogente, vacuas circuire « vites et pauca uvarum grana colligere (in cap. 24 « Isaïæ) : Le nombre des saints, c'est-à-dire des prédes- « tinés, dont il est dit en l'Evangile : plusieurs sont « appelés et peu sont élus, est semblable à ce très-peu « d'olives qui reste sur les oliviers au plus haut des « branches, après qu'ils ont été bien secoués, et à ce « peu de grappes qui a pu échapper à la vendange, et « se cacher aux yeux d'un vigneron âpre à son profit, « et des vendangeurs soigneux et clairvoyants. » Saint Chrysostome dit à ce propos (Homil. 24 in acta), comme il prêchait un jour à Constantinople, c'est-à-dire dans une ville grande et peuplée au moins comme Paris, une parole épouvantable : Combien pensez-vous, dit-il, qu'il y en ait en cette ville qui doi-

vent être sauvés? Ce que je vous dirai là-dessus est fâcheux, et je ne sais si je dois vous le dire ; je passerai toutefois outre, et vous le dirai : Ecoutez, de tant de milliers d'hommes et de femmes dont cette ville regorge, il ne s'en trouvera pas cent qui doivent jouir de ce bonheur, encore ne voudrais-je pas assurer qu'il y en eût tant. O Dieu! quelle occasion de frayeur! quel sujet d'épouvantement! Saint Nile, abbé, dit que sur dix mille personnes, c'est beaucoup si une est sauvée.

III. Pour venir aux exemples, nous lisons que quand saint Bernard mourut, un saint anachorète apparut à l'évêque de Langres, et lui dit qu'à la même heure qu'il avait expiré trente mille hommes avaient payé le même tribut à la nature, et qu'il n'y avait eu que saint Bernard et lui à qui le ciel avait été aussitôt ouvert, que trois avaient été envoyés en purgatoire, et tout le reste était perdu. Et l'histoire célèbre de cette âme décédée par une vive et tranchante contrition, que le sermon fervent et pressant d'un prédicateur de l'ordre de Saint-François lui avait fait concevoir, et qui, retournée dans son corps par les prières du saint homme et des assistants, déposa que soixante mille âmes assemblées de toutes les parties de la terre furent présentées en même temps qu'elle au tribunal de Dieu pour être jugées ; que trois seulement avaient été trouvées dignes du purgatoire, que celle d'un saint religieux du même ordre, après avoir fort légèrement passé par les flammes, en avait ramené deux autres de sa connaissance qui y souffraient depuis quelque temps, et que toutes les autres étaient condamnées aux tourments éternels. Ainsi, d'après cela, si nous avions les yeux de l'esprit ouverts, nous verrions les âmes tomber en enfer comme des flocons de neige ou comme des gouttes de pluie. Aussi saint Paul (2 Tim., 2, 20) compare les hommes aux meubles d'une mai-

son, les élus aux vases d'or et d'argent, et les réprouvés aux ustensiles de bois et de terre. Et le saint ange promettant de la part de Dieu au patriarche Abraham (Genes., 22, 17) une postérité nombreuse, lui dit qu'elle égalerait les étoiles du ciel et le sable de la mer, entendant, comme saint Augustin et d'autres [1] l'interprètent, par les étoiles, ceux qui doivent aller au ciel, et y luire à jamais comme des astres, et par le sable les pécheurs attachés aux choses d'ici-bas et qui seront damnés. Or, il est évident que dans un logis il y a toujours plus de meubles de bois et de terre que de vaisselle d'or et d'argent, et encore incomparablement plus de grains de sable sur le rivage de la mer que d'étoiles au ciel.

IV. Si vous me demandez comment il est possible que Dieu qui aime les hommes si parfaitement, qui a tant de désir de les sauver, et a tant souffert pour eux, veuille les damner presque tous, je vous réponds qu'il a encore plus d'amour pour eux et plus de volonté pour leur salut que nous ne pouvons ni dire ni penser. Dieu, dit Notre-Seigneur à Nicodème (Joann., 3, 17), n'a pas envoyé son Fils au monde pour perdre les hommes, mais pour les sauver, attendu même que personne ne veut perdre ce qui lui coûte beaucoup, et que la gloire du roi, comme dit Salomon (Prov., 14, 28), est d'avoir un grand nombre de sujets. Ainsi Dieu ne souhaite rien tant que de conserver les hommes qui lui coûtent si cher, et de grossir sa cour au ciel pour y être éternellement servi et honoré d'eux. Mais il faut considérer que la volonté qu'il a de leur salut est conditionnelle, qu'il veut les sauver, pourvu qu'eux-mêmes le veuillent, qu'ils y apportent quelque chose du leur et gardent ses lois ; ce qui est très-raisonnable, premièrement, parce qu'ils le peuvent, car

[1] Lib. 3 contra Cresconium, cap. 66 ; Rupert, in c. 15 Genes. Fernand. ibid.

il ne leur manque rien de tout ce qui est nécessaire à cela ; secondement, parce qu'il est leur Dieu et leur souverain Seigneur, à qui ils doivent une entière obéissance, et d'autant plus que ses lois sont toutes équitables, conformes à leur nature et à leur raison, non comme celles des princes de la terre, qui n'ont que des menaces sans promesse d'aucune récompense, mais promettant des richesses, des plaisirs et des honneurs infinis à ceux qui les observeront ; et en troisième lieu, parce que ce serait se moquer de ne vouloir prendre aucune peine pour acquérir ces trésors inestimables des biens éternels, vu que nous expérimentons qu'on ne peut en cette vie en obtenir un chétif et passager sans quelque peine. Si donc il est raisonnable que les hommes exécutent les lois de Dieu, il est ensuite très-juste de les châtier s'ils ne le font, comme aussi de les salarier s'ils s'en acquittent. Nous voyons cela même en usage parmi les hommes dans tous les Etats bien policés, où les mérites des personnes sont pesés et balancés, et où les actions bonnes sont récompensées et les mauvaises punies.

Or, il y en a sans comparaison plus qui se laissant aller à leurs passions et à leurs appétits déréglés transgressent les commandements de Dieu, que de ceux qui obéissant à l'empire de la raison les accomplissent, car, comme dit le Prophète, « A minore ad ma-« jorem omnes avaritiæ student, et à propheta usque « ad sacerdotem cuncti faciunt dolum (Jerem., 6, 13), « depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et depuis « le prophète jusqu'au prêtre, tous ne pensent qu'à « mal faire et à s'adonner au vice. » Et saint Chrysostome rendant raison de ce foudroyant arrêt qu'il a prononcé ci-dessus, dit : Ne vous étonnez point si je dis qu'il y en a si peu qui doivent être sauvés ; car, dites-moi, combien y a-t-il de méchanceté et de débauche dans la jeunesse ? combien de nonchalance et

de lâcheté pour les choses du salut dans la vieillesse? Ajoutons, combien de vanité et de lasciveté parmi les femmes, d'avarice parmi les marchands? de présomption parmi les doctes? d'injustice parmi les juges et de corruption chez tous? Aussi le Saint-Esprit faisant, par la plume de saint Jean, la division (1 epist., 2, 16) et comme la géographie du monde spirituel, le divise en trois parties, l'une la volupté, l'autre la convoitise des biens, et la troisième la superbe, voulant dire que ces trois vices se rendent victorieux de tous les hommes qui n'ont autre pensée que de se faire grands, que d'amasser des richesses et de contenter leurs sens. Comme donc il y a presque sans proportion moins de vertueux et d'observateurs des lois de Dieu, qu'il n'en est d'infracteurs et de vicieux, il n'est pas étonnant si le nombre de ceux qui se damnent est aussi incomparablement plus grand que celui de ceux qui se sauvent.

V. Oui, mais, me direz-vous, Dieu qui est si bon devait nous sauver par force et ne point nous laisser perdre. C'est bien à propos. Non, cela ne devait pas être. Nous n'approuvons point, dit saint Denis (cap. 4 de Divin. nom.), ce que quelques-uns disent sans aucun fondement de raison, qu'il fallait que la Providence divine nous tirât malgré nous à la vertu; car ce n'est pas le propre de la Providence de détruire la nature des choses, mais de la conserver, laissant agir chacune et agissant avec elle selon son degré, et ainsi permettant à l'homme, qu'il a créé libre, d'user de sa liberté au sujet de la vertu ou du vice, de son salut ou de sa damnation, sans l'y contraindre. « Vult Deus, dit saint « Ambroise, omnes salvos fieri, sed si accedant ad « eum, non enim sic vult, ut nolentes salventur (in « cap. 2, 1 ad Tim.) : Dieu veut sauver tous les « hommes, mais pourvu qu'ils aillent à lui et lui té- « moignent le désirer, car il ne veut pas les sauver

« contre leur gré. » En effet, qui en conviant aux honneurs et aux festins y traîne les hommes liés et garrottés, ou les y chasse à coups de bâton? Ce serait les outrager au lieu de les gratifier. On punit bien les hommes contre leur volonté, mais on ne les récompense pas de même, car il faut qu'ils l'aient mérité, et pour l'avoir mérité qu'ils l'aient voulu et y aient pris peine; ainsi Dieu envoie bien en enfer en dépit qu'on en ait, mais il ne fait bienheureux que les volontaires.

Donc, puisque le nombre des réprouvés est si grand et celui des élus si petit, qu'il y en a tant qui se damnent et si peu qui se sauvent, qui d'entre nous n'a occasion de craindre et de se défier qu'il ne soit compris dans cette prodigieuse multitude? Si un ange venait maintenant nous annoncer de la part de Dieu que dans cette grande ville de Paris il n'y a qu'un seul homme réprouvé, nous aurions tous sujet de trembler le reste de nos jours, dans l'appréhension que nous ne fussions ce malheureux sur la tête duquel tant de maux devraient tomber, et comme nous sommes très-certains que le nombre des réprouvés excède presque sans proportion celui des élus, que devons-nous faire, et à quoi nous résoudre? « Contendite intrare per « angustam portam, disait à ce propos Notre-Seigneur « (Luc., 13, 24) : Efforcez-vous d'entrer par la porte « étroite; » et saint Pierre : « Satagite, fratres, ut per « bona opera certam vestram vocationem et electionem « faciatis (2 epist., 1, 10) : Mes frères, apportez toutes « les diligences possibles pour affermir et arrêter avec « de bonnes œuvres, comme avec autant de clous, le « point de votre prédestination et l'affaire de votre « salut. » Votre salut est flottant, appuyé qu'il est sur un fondement fort muable, à savoir, sur la coopération de votre volonté à la grâce, qui, à cause de son inconstance naturelle, de la violence de vos passions et de la force de vos ennemis, rend la chose très-douteuse.

Ainsi le pratiquait saint Paul : « Castigo corpus meum « et in servitudinem redigo, ne forte cum aliis prædi- « caverim, ipse reprobus efficiar (2 Cor., 9, 27) : Je « châtie mon corps par des jeûnes et des austérités, et « je me mortifie sans pitié, de peur qu'ayant montré « aux autres le chemin du ciel, je ne m'en égare moi- « même, et ayant servi d'instrument de leur élection « je ne sois réprouvé. » Si ce grand apôtre, ce docteur des gentils, cette lumière de l'Eglise, qui avait de si fortes assurances de son salut, et après avoir fait des choses si admirables pour le service de Dieu, appréhende encore pour sa prédestination, et la regarde comme chancelante, qu'il veut pour cela l'étayer et l'assurer avec des mortifications et des pénitences; nous qui n'avons à beaucoup près ni sa vertu, ni les gages de notre béatitude qu'il avait de la sienne, comment devons-nous nous comporter? « Cum metu et « tremore, nous dit-il, vestram salutem operamini « (Philip., 2, 12) : Opérez votre salut avec crainte et « tremblement. » Redoutons l'issue d'une affaire de telle conséquence, et tâchons d'être du petit nombre des élus.

Nous le pouvons si nous voulons, parce que Dieu nous fait l'honneur et exerce envers nous cette miséricorde de prendre nos bonnes œuvres pour sujet de notre prédestination, et garde inviolablement cette justice de ne jamais réprouver un homme que pour les mauvaises. Or, il est en notre pouvoir de faire celles-là et de ne point commettre celles-ci. Dieu, dit le Sage (Eccles., 15, 14), a créé l'homme avec un franc arbitre, et lui a donné la conduite de soi-même; il a mis devant lui l'eau et le feu, le bien et le mal, la vie et la mort, et lui a dit : Choisis lequel tu voudras des deux, je laisse cela à ta disposition, et je te donne des commandements; si tu les gardes, ils te garderont et te rendront bienheureux. Il avait longtemps auparavant

dit à Caïn : « Sub te erit appetitus tuus, et tu domi-« naberis illius (Genes., 4, 7) : Les appétits te seront « soumis si tu veux, et prendront la loi de ta raison; » il sera en toi d'en être maître et non point esclave. Nous pouvons donc si nous voulons dompter nos appétits, fuir le vice et exercer la vertu; rien ne nous manque pour cela, tout ce qui y est nécessaire nous a été donné de Dieu, et si pleinement qu'il intente par ses prophètes (Jérém., 2, 5; Mich., 6, 2) un procès aux hommes; il plaide contre eux et les fait même juges de ses droits, pour leur montrer qu'il leur a fourni abondamment tout ce dont ils ont besoin pour se sauver. Par l'un il s'écrie amèrement : Qu'ai-je pu faire à ma vigne pour la rendre fertile que je ne lui aie fait (Isaiæ, 5, 24)? En effet, après s'être revêtu de notre chair, après avoir souffert mille maux pendant sa vie et être mort sur un gibet pour nous sauver, que pouvait-il faire de plus, que saurions-nous désirer de lui davantage, et à quoi voulons-nous le réduire? Ainsi pas un homme ne peut se plaindre justement de Dieu; s'il se damne, c'est sa faute. Il frappe à ta porte, que n'ouvres-tu? Il t'appelle, que ne réponds-tu? Il te tend la main pour t'aider, que ne la prends-tu? Il te donne des moyens excellents pour tout, pour bien vivre et pour bien mourir, pour le temps de la consolation et pour celui de la tribulation, pour te tenir debout et pour te relever étant tombé; il te donne un pain divin, son corps, pour te nourrir, un vin céleste, son sang, pour boire; il te donne des armes d'une très-fine trempe pour attaquer tes ennemis et pour t'en défendre, que ne t'en sers-tu? Si avec ce pain tu as faim et devient languissant, si avec ce vin tu as soif des choses du monde, si tenant ces armes tu es blessé, et si avec tous ces appuis tu tombes, à qui dois-tu rapporter ton infortune? à toi et non pas à lui. Aussi au jour du jugement où les choses seront dévoilées et mises en évi-

dence, où Notre-Seigneur donnera connaissance et rendra comme raison à toutes ses créatures de ses procédés dans la prédestination et la réprobation des hommes, il n'y aura pas un réprouvé qui ne rejette la cause de sa damnation sur soi; l'Antechrist même, qui, selon quelques théologiens, sera si vicieux, qu'il ne fera pas en toute sa vie une seule bonne œuvre si petite qu'elle soit, avouera pourtant qu'il a pu être vertueux, et dira hautement devant cette grande assemblée ces paroles de David : « Justus es, Domine, et « rectum judicium tuum (Ps. 118, 137) : Seigneur, « vous êtes juste, et l'arrêt de mort que vous prononcez « contre moi est équitable, » parce que j'ai pu me sauver, et vous m'avez donné assez de grâces pour le faire, mais je ne l'ai pas voulu.

SECTION III

SECOND MOTIF DE CRAINTE, LA MESURE DES PÉCHÉS.

I. La mesure des péchés, établie par la sainte Ecriture. — II. Par les saints Pères et les docteurs. — III. Combien grande est cette mesure. — IV. Ce qui arrive après qu'elle est pleine.

Si les saintes lettres (Sap., 11, 21; Ps. 146, 4; Job, 28, 25) nous assurent que Dieu fait toutes choses avec nombre, poids et mesure, qu'il tient un état de toutes les étoiles, et donne les gouttes de pluie par compte, nous devons croire qu'il apporte bien une autre considération dans les choses plus importantes et qui regardent sa gloire de plus près, comme en particulier pour les péchés qu'il a déterminé de souffrir d'un homme contre son propre salut, et les grâces qu'il a dessein de lui donner pour le négocier. Nous parlerons des grâces dans la section suivante, celle-ci sera pour les péchés.

I. Nous disons donc avec la sainte Ecriture, avec

les saints Pères et avec les théologiens, qu'il y a un certain nombre de péchés que Dieu a résolu d'endurer de chaque homme, du dernier desquels dépend sa réprobation, et qui étant accompli, c'est fait irrévocablement de son salut. Dieu le Créateur promettant à Abraham la terre de Chanaan, n'exécuta pas aussitôt sa promesse, mais la différa quatre cents ans, et pour raison de ce délai lui dit : « Necdum enim completæ « sunt iniquitates Amorrhæorum usque ad præsens « tempus (Genes., 15, 16) : Parce que le nombre des « péchés que doivent commettre les habitants du pays « pour en être chassés n'est pas encore achevé, il ne le « sera qu'en ce temps-là, » alors je les exterminerai et j'y ferai entrer ta postérité. Et parlant au même patriarche du dessein qu'il avait de foudroyer les villes infâmes de Sodome et de Gomorrhe, il lui dit, d'après saint Augustin : « Clamor Sodomorum et Gomorrhæo- « rum completus est, et peccata eorum magna vehe- « menter completa sunt (Genes., 18, 20) : L'horrible « clameur des abominations des Sodomites et des « Gomorrhéens est montée jusqu'à mes oreilles et les a « remplies ; » le nombre de leurs péchés énormes est achevé, il n'y a plus de miséricorde pour eux, je vais les abandonner à ma justice. Notre-Seigneur prêchant aux Juifs, leur dit dans ce même sentiment : « Implete « mensuram patrum vestrorum (Matth., 23, 32) ; » comme voulant dire : Je vous souffre et je vous tolère, et je ne décoche pas les traits mortels de mes vengeances contre vous ; j'attends encore quelque temps, et cependant faites, faites, et remplissez la mesure des péchés de vos pères, et puis vous verrez ce qui vous arrivera, et comme vous serez enveloppés avec eux dans un irréparable malheur. Remplissez, leur dit-il, non qu'il leur commande, mais il leur permet, comme quand il dit à Judas qui méditait sa mort : « Quod « facis, fac citiùs (Joann., 13, 27) : Fais vite ce que tu

« projettes. » Sur quoi saint Léon dit sagement : « Vox « hæc non est jubentis, sed sinentis (Serm. 7 de « Passione) : Cette parole n'est pas d'un homme qui « enjoigne, mais qui laisse faire, » et même avec regret ; tout ainsi que cette infortunée princesse disait dans le poète latin à son Enée :

I, sequere Italiam ventis, pete regna per undas (4, Æneid.) :

Va, perfide et déloyal, va en Italie chercher un royaume, puisque tu en as tant d'envie, bien que ce fût loin de sa pensée, et qu'elle eût tous les désirs du monde qu'il demeurât, ce qu'elle montra bien, puisque se voyant privée de sa présence elle se fit mourir de ses propres mains.

II. Après l'Écriture, si nous venons aux Pères, nous trouverons que saint Augustin établit cette vérité avec des termes si clairs, qu'il est impossible d'en douter. « Ecce certum, ce sont ses mots, peccatorum modum « atque mensuram Dei ipsius testimonio comprobatur : « et quia unusquisque celerius vel tardius, prout pec- « catorum suorum modum expleverit, judicetur, evi- « dentissimè demonstratur (cap. 4, citat. de Vita « christian.) : C'est une vérité évidente et confirmée « par le témoignage même de Dieu, qu'il y a une « mesure déterminée de péchés pour chaque homme, « et qu'il est ou plus tôt ou plus tard jugé, selon que « plus tôt ou plus tard il a rempli cette mesure ; » et puis il emploie pour preuve les exemples des Sodomites et des Amorrhéens, que nous avons allégués ci-dessus, et après il conclut : « Quo exemplo manifestissimè « instituimur et docemur singulos secundum suorum « peccatorum plenitudinem consummari, et tandiu ut « convertantur sustineri, quandiu cumulum suorum « non habuerint delictorum consummatum : D'où « nous devons recueillir qu'il y a un nombre fixe de « péchés, et que la perte et la damnation d'un homme

« dépendent de l'accomplissement de ce nombre, et « que tandis qu'il se remplit, Dieu l'attend toujours à « pénitence; il y a encore lieu de miséricorde pour « lui et il peut faire efficacement son salut, mais après, « non. » Saint Cyrille d'Alexandrie dit de même que Dieu tolère le pécheur jusqu'à un certain temps et à une certaine quantité de péchés, après lesquels, comme s'ils étaient arrivés à leur maturité, il les punit sans ressource. Je laisse les autres Pères et plusieurs docteurs qui parlent de ce nombre et de cette mesure des péchés, et l'appuient encore d'autres passages de l'Écriture [1].

III. Vous me demanderez maintenant quel est ce nombre et combien grande est cette mesure? Je réponds que c'est un secret caché aux hommes, personne ne peut le savoir assurément. Nous savons seulement en général qu'il est grand pour quelques-uns, et pour d'autres petit. Il fut fort petit pour les anges, puisque le premier péché qu'ils commirent fut cause de leur ruine; et il y a des milliers d'âmes en enfer qui n'y sont que pour un péché mortel. Le bonheur du genre humain était de même attaché à un seul péché, qu'Adam venant à commettre, il fut en lui entièrement perdu. Dieu fit une mesure un peu plus grande aux habitants de Damas, dont il dit par un de ses prophètes : « Super tribus sceleribus Damasci, et super « quatuor non convertam eum (Amos, 1, 3) : Je souf- « frirai trois crimes des citoyens de Damas, et s'ils en « commettent quatre, je ne leur donnerai pas la grâce « efficace de s'en convertir. » Plus grande aux enfants d'Israël pour l'entrée de la Palestine, figure de celle

[1] Basilius in cap. 1 Isaïæ; Cyrill. Alexand., Ribera, Sanctius in cap. 5 Zachariæ, Estius; A Lap. Vasquez in 1 Thessalon., cap. 2, v. 16; Pererius in cap. 15 Genes., v. 16; Lessius, de perfect. div., lib. 13, cap. 11; Du Pont, Guide, tr. 2, chap. 5, § 3, et alii.

du paradis, de qui il dit à Moïse : « Tentaverunt me « jam per decem vices, nec obedierunt voci meæ, non « videbunt terram pro qua juravi patribus eorum, nec « quisquam ex illis qui detraxit mihi intuebitur eam « (Numer., 14, 22) : Ils m'ont déjà offensé dix fois, « j'ai patiemment enduré leurs murmures et leurs « rébellions une fois, deux fois, et jusqu'à neuf, mais « je ne souffrirai point la dixième, aucun d'entre eux « ne mettra le pied dans la terre que j'ai promise à « leurs pères. » Ainsi cette mesure est inégale et ce nombre différent; comme nous voyons que le terme de la vie est fort divers parmi les hommes, car il y en a qui meurent le premier jour qu'ils viennent au monde, d'autres encore plus tôt, étouffés dans le ventre de leur mère; d'autres arrivent à une maturité d'âge, et quelques-uns à une extrême vieillesse. Et comme il est des voleurs qui, au premier vol qu'ils font, tombent aux mains de la justice et sont exécutés, et d'autres qui blanchissent dans les bois et parmi les brigandages, et ne sont pris que bien tard, et bien tard punis; ainsi pour les réprouvés Dieu établira le point de la réprobation de quelques-uns au premier péché mortel qu'ils feront; pour d'autres il ne sera qu'au dixième, et de quelques autres au centième; cela dépend de sa volonté et de l'abîme de ses jugements. Un maître qui a deux serviteurs en souffre autant qu'il veut, et de l'un plus que de l'autre, selon qu'il lui plaît.

Il faut remarquer que le dernier péché qui achève ce nombre infortuné et comble cette mesure malheureuse, ne doit pas être plus grief que les autres; c'est assez qu'il soit le dernier, comme la minute qui dans une horloge fait remuer les ressorts et sonner l'heure, n'est pas plus longue que les précédentes, mais elle cause ces effets précisément parce que c'est la dernière. Même parfois ce péché sera plus petit. Pour

courir et se jeter dans un précipice, il n'est pas nécessaire que le dernier pas soit le plus grand, il pourra être le plus petit, et néanmoins suffisant pour choir et se tuer, parce qu'il se fait tout sur le bord; de même le dernier flot qui noiera un vaisseau et l'abîmera dans les ondes, pourra être moindre que les autres, puisqu'il ne fallait plus que ce peu d'eau pour le couler à fond. Nous avons un fait signalé de ceci en Semeï, qui ayant vomi de cruelles injures contre son roi légitime David (3 Reg., 2), lui ayant jeté des pierres et fait d'autres sanglants outrages qui le rendaient criminel de lèse-majesté au premier chef, et ensuite très-digne de mort, en reçut néanmoins le pardon de ce bon prince, avec recommandation pourtant à son fils Salomon de ne pas laisser un crime si énorme, dont l'impunité porterait de très-mauvaises conséquences en son État, sans quelque châtiment; ce que fit Salomon, en donnant seulement à Semeï la ville de Jérusalem pour prison, et lui défendant sous peine de mort d'en sortir. Semeï, bien heureux d'échapper à si bon marché, l'accepte et l'exécute l'espace de trois ans; mais après arrivant une révolte dans sa maison, et ses serviteurs s'étant enfuis chez le roi de Geth, lui oubliant la défense, court après et les ramène. Salomon averti le fait souvenir de son arrêt, et ensuite mourir. Or, qui ne voit que les offenses de Semei contre David étaient sans comparaison plus grandes que cette sortie de Jérusalem, qui fut néanmoins la cause de sa mort : pour nous dire que souvent après qu'un réprouvé aura fait un certain nombre de péchés graves, après des blasphèmes, des sacriléges, des adultères, des homicides, il n'en fera qu'un petit, ce ne sera qu'une pensée qui aura passé légèrement par son esprit à laquelle il aura consenti, une médisance qui lui aura semblé n'être pas de conséquence, qui mettra la disposition entière à son malheur et donnera le dernier coup à sa ruine.

IV. Or, quand ce nombre des péchés est parfait, qu'arrive-t-il? que devient le pécheur? Je réponds qu'il arrive toujours et inévitablement de deux choses l'une, ou qu'il meurt aussitôt, Dieu sans l'attendre un quart d'heure, le châtiant dans la fureur de son courroux et le précipitant dans les enfers, comme les anges rebelles incontinent après leur péché, sans leur donner un seul moment pour se reconnaître, et comme il fait encore tous les jours à plusieurs qui sont emportés à la fleur de leur âge et dans l'ardeur de leurs débauches, ou de mort subite, ou d'une chute, ou par leurs ennemis, ou par quelque autre accident, sans avoir le temps de faire pénitence. L'histoire est mémorable du roi Balthazar, qui, au milieu d'un festin, environné de ses princes et de ses femmes, et profanant les vases sacrés du temple de Jérusalem, vit une main miraculeuse écrire contre la muraille de la salle ces trois mots épouvantables, qui changèrent bientôt sa joie en tristesse : « Manè, Thecel, Phares (Dan., 5, 25) : » — « Manè, Dieu a compté les jours de ta vie et le nombre « de tes péchés, et tu en es venu au bout; » — « Thecel, il t'a pesé en sa balance et t'a trouvé léger ; » — « Phares, pour cela il a résolu de te punir, te séparant « d'avec ton royaume et d'avec toi-même par la perte « de ta vie; » ce qui arriva aussitôt, la même nuit il fut tué. Si Dieu ne prend pas le pécheur sur-le-champ, mais le laisse encore vivre quelque temps, comme il arrive plus ordinairement, dès ce moment il l'abandonne et lui retire ses grâces efficaces; n'étant plus secouru il tombe à chaque pas, et s'il se relève par le moyen de quelqu'une qui lui est conférée, il retombe aussitôt et roule de mal en pis, jusqu'à ce que la mort le surprenne en cet état et le jette dans les flammes éternelles. Quand le pécheur, dit saint Basile (in c. 1 Isaïæ), a comblé la mesure de ses iniquités, ses maux sont incurables, il n'y a plus de remède pour lui, il

passe de l'ordre de la miséricorde de Dieu, où jusqu'alors il avait été, dans celui de la justice, pour jamais n'en sortir. Dieu parlant par la bouche d'Isaïe de quelques-uns qui étaient venus à ce point effroyable, dit : « Non amplius remittam peccata vestra (cap. 1, 14); » et selon une autre version, « Defeci miserans : ut os« tendat, explique saint Jérôme, se nequaquàm ultrà « misereri : Je ne vous pardonnerai plus vos péchés, « parce que je ne vous donnerai plus la grâce de m'en « demander le pardon, ni d'en concevoir un vrai re« gret; » je n'ai plus de miséricorde pour vous, je n'ai que des vengeances, et vous êtes livrés pour jamais à ma justice. Quel coup de tonnerre! quel carreau de foudre! quel horrible malheur!

Ce n'est pas toutefois ce qu'il faut remarquer soigneusement en cette matière, que Dieu destitue de tout secours le pécheur réprouvé, et qu'il le jette dans une impuissance absolue de se sauver. Non, il lui fournit toujours les grâces suffisantes et tout l'assortiment nécessaire pour faire s'il veut, tandis qu'il vit, son salut; mais néanmoins il ne le fera jamais, parce que les efficaces dont il s'est rendu indigne lui seront refusées. L'Antechrist, qui sera le plus réprouvé de tous les hommes, parce qu'il sera le plus contraire à Jésus-Christ, aura toujours le moyen d'arriver à la béatitude et de s'affranchir de l'enfer, et il ne lui manquera jamais rien du côté de Dieu de ce qui précisément est requis à cela; mais pourtant il est très-certain qu'il sera damné, parce que s'il a les assistances avec lesquelles il peut opérer son salut, il n'aura pas celles avec lesquelles effectivement il l'opère, puisqu'elles ne lui sont point dues et ne se donnent que gratuitement.

Ainsi donc le pécheur qui a commis le dernier péché, duquel dépendait sa réprobation, est abandonné de Dieu, et ensuite abandonné à soi-même à un

état infiniment déplorable, où il devient aveugle et insensible à tout, et où il boit l'iniquité comme de l'eau, et se vautre dans tous vices. Ceci nous est naïvement représenté par cette femme que le prophète Zacharie (cap. 5, 5) vit dans un grand vase à mi-corps, et qui ensuite y fut plongée tout à fait par une grosse masse de plomb qu'on lui mit sur la tête, et dont le vase fut bouché; ensuite elle fut portée en la terre de Sennaar en Babylone par deux autres femmes qui avaient des ailes de milan, ou, comme les Septante traduisent, de huppe, et là posée pour jamais n'en bouger. Dans le sens littéral, cela s'entend des Juifs réprouvés de Dieu pour la mort de son Fils, qui fut le plus grand péché qu'ils commirent et qui acheva de les perdre, représenté par ce poids de plomb qui enfonça cette femme dans son vaisseau; dans le sens mystique, il nous donne à entendre qu'un pécheur ayant rempli la mesure de ses crimes est accablé et transféré en Sennaar, c'est-à-dire *puanteur*, et en Babylone, *confusion*, par deux femmes aux ailes de milan, oiseau de proie et d'un haut vol, et de huppe, oiseau très-vilain, qui signifient, selon les docteurs, l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement de la volonté où ce pécheur tombe alors, et qui le précipitent dans des affections déréglées des biens de la terre, dans des avarices, dans des superbes et dans toutes sortes d'ordures, où il achève et finit sa malheureuse vie. Voilà à quel point d'infortune, que nous expliquerons encore tantôt plus au long, vient l'homme réprouvé, après avoir comblé la mesure de ses péchés.

Or, comme le Prophète dit au sujet des Juifs : « Hæc est oculus eorum in universa terra : Qu'en tous « les quartiers de la terre ils avaient les yeux arrêtés « sur cette épouvantable mesure pour la remplir, » chacun de nous également doit toujours regarder la sienne, mais pour ne la combler jamais, et craindre

plus que la mort tous les péchés mortels, de peur que le premier commis ne fût le dernier que Dieu a résolu de souffrir de lui, et auquel sa damnation est attachée. Et ne dites point que ce ne sera pas le dernier, et que l'affaire de votre réprobation ne sera point coupée si courte; car je vous demande, ne peut-il pas l'être, et n'y en a-t-il point en enfer des millions pour un seul? Si donc c'est le dernier, où en serez-vous? C'est fait pour jamais de votre salut; et puis en disant que ce n'est pas le dernier (et je veux qu'en effet il ne le soit point), vous le direz encore du second, et après du troisième, et enfin de celui qui véritablement le sera, et lequel une fois commis, vous serez irrémédiablement perdu; il n'y aura plus de paradis pour vous.

Pour conclusion, il faut que je réponde à une difficulté qui pourrait travailler plusieurs esprits, si on n'y donnait éclaircissement : S'il y a un nombre déterminé de péchés mortels, après le dernier desquels le pécheur est abandonné de Dieu et tombe en sens réprouvé, sans devoir jamais faire son salut, moi qui sais en avoir fait plusieurs, si j'ai donc commis le dernier, à quelle extrémité suis-je réduit? Je ne serai jamais sauvé. Je réponds qu'il ne faut point laisser entrer cette pensée en son esprit, mais seulement veiller à ce que, si vous êtes juste, vous apportiez toutes les diligences possibles pour conserver la grâce et éviter les péchés mortels, et même les véniels qui y acheminent; et si vous êtes pécheur et ennemi de Dieu, que vous sortiez aussitôt de cet état malheureux et persévériez constamment dans la grâce recouvrée. Si vous le faites, vous avez des assurances moralement infaillibles que vous n'êtes pas au bout de vos péchés, où Dieu ne vous donnerait pas ces bons sentiments et ne vous ferait ces miséricordes. « Novit Dominus, dit « saint Ambroise, mutare sententiam, si tu noveris « emendare delictum (lib. 2 in Lucam) : Dieu sait

« bien changer de dessein, si vous savez changer de « vie. » Si cette puissante vérité, capable de faire impression sur les esprits les plus durs, n'en fait point sur le vôtre, mais que vous veuillez croupir dans votre vice, c'est un très-mauvais signe, et vous avez un grand sujet de craindre que votre dernier péché ne soit commis, que votre mesure ne soit pleine, et que vous ne soyez du nombre des réprouvés.

SECTION IV

TROISIÈME MOTIF DE CRAINTE, LA MESURE DES GRACES.

I. La mesure des grâces. — II. Auxquelles il faut plus particulièrement correspondre. — Les horribles malheurs qui suivent le défaut de correspondance.

I. Nous disons de même, appuyés sur les mêmes fondements, pour ce qui regarde les grâces, qu'il y en a un nombre fixe et arrêté, que Dieu notre Seigneur a résolu de donner à chaque homme, auxquelles s'il consent et opère, il le prédestine pour la gloire, s'il les refuse et n'en tient compte, il le réprouve pour être malheureux à jamais. Et cela s'entend en général de toutes les grâces actuelles, qui sans doute lui sont très-chères, puisque chacune lui coûte tout son sang, mais particulièrement des plus signalées, comme des inspirations plus fortes, des lumières plus grandes, des mouvements plus puissants et des touches plus vives, par lesquelles il va, pousse et nous presse de sortir de nos vices, d'embrasser la vertu, et de lui donner contentement en quelque chose qu'il demande de nous. Les premières sont comme les perles petites et moins rondes que l'on nomme semence de perles, qui se vendent au poids sans les compter; et les secondes comme celles qui sont grosses, blanches, parfaitement rondes et polies, qui sont de grand prix, et

s'achètent une à une, et pour cela s'appellent perles de compte.

II. C'est aux grâces de cette seconde sorte qu'il faut surtout prendre garde, parce qu'elles se donnent par nombre, et que de l'obéissance que nous leur rendons dépend notre bonheur, et de la résistance notre ruine : « Jerusalem, Jerusalem, disait Notre-Seigneur à cette « ville infortunée, quæ occidis prophetas, et lapidas « eos qui ad te missi sunt, quoties volui congregare « filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos « suos sub alas, et noluisti : ecce relinquetur vobis « domus vestra deserta (Matth., 23, 37) : Jérusalem, « Jérusalem, qui mets à mort les prophètes, et lapides « ceux qui te sont envoyés pour ton salut, combien de « fois, nonobstant tes péchés et tes crimes énormes, « ai-je voulu avec mes prédications, avec mes exem- « ples, mes miracles, mes promesses, mes menaces et « avec tous les attraits possibles convertir tes citoyens « et les faire venir à moi, dans une affection aussi « tendre et aussi ardente que la poule appelle et as- « semble ses poussins qu'elle voit poursuivis du milan, « et les met à couvert sous ses ailes, et tu ne l'as pas « voulu! Eh bien, pour punition de ton esprit réfrac- « taire, je t'abandonnerai à la fureur de tes ennemis, » à qui tu serviras de proie, et de victime à ma justice. Voilà comment un homme est réprouvé, et l'ordre qui se garde en cette épouvantable affaire : « quoties, com- « bien, » voilà les grâces qui lui sont données pour se sauver; « tu ne l'as pas voulu, noluisti, » voilà son refus; « ecce relinquetur, tu seras délaissée, » voilà sa réprobation et son châtiment. Dieu ordonna à Josué de faire faire autour de la ville de Jéricho sept processions par les prêtres sonnant les trompettes du Jubilé (Josue, 6), c'est-à-dire de pénitence et de pardon des péchés, et portant l'arche d'alliance, où la table de la loi, la manne et la verge de Moïse étaient gardées, et

qu'à la septième les murailles tomberaient d'elles-mêmes; il devait ensuite y entrer avec son armée, passer tous les habitants au fil de l'épée, et brûler entièrement la ville, avec malédiction à quiconque la rebâtirait jamais. C'était pour nous figurer qu'il tournait autour du cœur de l'homme, et tant de fois, faisant retentir à ses oreilles les trompettes du Jubilé, et des voix extérieures et intérieures, qui l'assurent, s'il veut se reconnaître, du pardon de ses offenses, lui mettant devant les yeux ses saintes lois pour les garder, lui faisant goûter la manne de ses consolations pour l'attirer, et sentir la verge de ses châtiments paternels pour le ramener à son devoir et lui en faire appréhender de plus grands; mais après ces tours et ces processions de miséricorde, s'il ne se rend pas et n'ouvre point les portes, la dernière étant achevée, c'est-à-dire la dernière grâce donnée, il l'abandonne à sa justice et le condamne au feu éternel. Saint Bonaventure raconte qu'un homme de qualité (in Vita sancti Francisci, cap. 11), mais d'une vie fort débordée, nommé Gédéon, atteint d'une maladie très-grave, en danger de mourir, eut recours à saint François qui le guérit par ses prières et l'avertit en même temps de prendre garde et de changer de mœurs, s'il ne voulait avoir pis. Cette remontrance salutaire, cette santé rendue miraculeusement, et cette maladie qui lui fut envoyée pour son salut, furent trois grandes grâces que Dieu lui communiqua, comme trois processions qu'il fit autour de son cœur pour y entrer et pour s'en rendre maître; mais il en abusa. Car ayant recouvré ses forces il reprit bientôt son premier train et se replongea dans ses premières débauches, d'où il arriva, par un juste châtiment de Dieu, que dormant une nuit à son aise dans son lit, le toit du logis en tombant l'accabla et le tua, et il n'ouvrit les yeux que dans les enfers.

Pour marque encore de cette importante vérité,

le prophète Osée épousant, par l'exprès commandement de Dieu, une femme publique, en eut trois enfants, dont le premier s'appela « Jesraël, » qui signifie, comme l'explique saint Jérôme, « semence de Dieu; » le second qui fut une fille, « absque misericordia, » — « quia, dit Dieu rendant raison de ce nom, non « addam ultra, misereri domui Israël, sed oblivione « obliviscar eorum, parce que je n'aurai plus de mi- « séricorde pour la maison d'Israël, mais je la mettrai « entièrement en oubli; » et le troisième d'un nom encore plus malencontreux, « non populus meus, ce « n'est plus mon peuple, » — « quia, ajouta sa Ma- « jesté, non populus meus, et ego non ero vester, « parce que ce peuple n'est plus à moi, et je ne suis « plus à lui; » il ne m'est plus rien, si ce n'est pour le punir : nous apprenant que quand il veut s'allier à une âme pécheresse et la sauver, il lui distribue ses grâces, à savoir, de bonnes pensées, des affections saintes, des remords de conscience, comme autant de germes de sa divinité; si elle ne veut s'en servir, pour amender ses vices et opérer son salut, il lui retire ses miséricordes et la quitte, ne lui laissant que les grâces suffisantes, d'où elle tombe dans un endurcissement de cœur et un déplorable état de réprobation, et rien ne saurait plus la convertir; car, comme dit le Sage, « Considera opera Dei, quod nemo possit corrigere, « quem ille despexerit (Eccl., 7, 14), considère et re- « doute les jugements épouvantables de Dieu, que « personne ne peut corriger ni ramener au bon che- « min celui que Dieu a méprisé. » Mais voyons plus en particulier quelques effets de cet état misérable.

L'âme qui y est tombe dans un aveuglement d'esprit, pour ne plus voir le ciel ni les choses de son salut. « Ipsi, dit le saint homme Job, fuerunt rebelles « lumini : nescierunt vias ejus, nec reversi sunt per « semitas ejus (cap. 24, 13) : Ils ont été rebelles à la

« lumière, ils lui ont fermé les yeux ; ils n'ont pas « voulu suivre les sentiers que Dieu leur montrait, et « qui les eussent conduits à leur béatitude ; » pour cela il les laissera envelopper de ténèbres, où ils ne verront goutte, et néanmoins croiront marcher en un beau jour. « Sic in tenebris quasi in luce ambulant, » ajoute le même ; et le Prophète royal : « Obscurentur « oculi eorum ne videant, et dorsum eorum semper « incurva (Ps. 68, 24) : Que leur vue s'obscurcisse, « c'est-à-dire, en termes d'Ecriture, leur vue s'obcur- « cira, pour ne plus rien apercevoir, et ils iront tou- « jours le dos courbé, » n'ayant des pensées et des affections que pour la terre. Et encore Moïse, avec des paroles très-énergiques : « Percutiat te Dominus « amentià et cæcitate ac furore mentis, et palpes in « meridie sicut palpare solet cæcus in tenebris, et non « dirigas vias tuas (Deut., 28, 28) : Le Seigneur te « frappera l'esprit de folie, d'aveuglement et de fureur ; « de sorte qu'en plein midi tu iras tâtant avec les « mains comme un aveugle pour te conduire sans « pouvoir autrement guider tes pas. » Voilà le point d'aveuglement où vient l'âme réprouvée, et à bon droit ; car, comme dit fort remarquablement saint Augustin : « Illa est pœna peccati justissima, ut amit- « tat unusquisque illud, quo benè uti noluit, cùm sine « difficultate posset si vellet ; ut qui sciens rectè non fa- « cit, omittat scire quod rectum est : Le pécheur mérite, « pour punition très-juste de son péché, qu'il perde ce « dont il n'a pas voulu se servir pour son bien, le pou- « vant faire, et qu'il ne sache plus ce qu'il faut savoir, « puisque l'ayant pu, il n'a pas voulu l'exécuter. » Il mérite de se tromper dans la connaissance et le discernement des péchés, estimant que les mortels ne sont que véniels, et que les uns et les autres ne sont pas tant à craindre, et que par une ignorance coupable qui ne l'excuse pas, il persévère dans plusieurs grosses of-

fenses sans les connaître, parce qu'il a eu assez de lumière pour savoir qu'il faisait mal en les commettant, mais il n'en a pas assez pour les reconnaître et voir qu'il les a commises.

De plus, l'âme en cet état infortuné n'est pas seulement aveugle, mais elle est encore sourde, et dit avec Pharaon : « Quis est Dominus ut audiam vocem ejus, « et dimittam Israël? Nescio Dominum, et Israël non « dimittam (Exod., 5, 2) : Qui est le Seigneur, pour « écouter sa voix et me faire quitter mon péché? Je « ne connais point ce Seigneur, et mon péché m'est « trop cher pour y renoncer. » — « Verterunt ad me « terga, et non facies, dit Dieu par l'un de ses pro- « phètes, cùm docerem eos diluculò, et erudirem, et « nollent audire ut acciperent disciplinam (Jerem., « 32, 33) : Ils m'ont tourné le dos, et quand je les ai « instruits et avertis du malheur où ils allaient se « précipiter, ils n'ont pas voulu m'entendre; » ils ressemblent, comme dit David (Psal. 57, 5), à l'aspic qui bouche ses oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur, et n'être point pris par ses charmes.

De plus, elle devient stupide et insensible ; rien ne fait plus impression sur elle. Si Dieu veut l'avoir par châtiment, elle s'endurcit aux coups comme un Pharaon, et les afflictions, au lieu de la faire revenir à lui, l'en éloignent davantage. C'est le témoignage qu'elle donne d'elle-même par la bouche du Sage : « Verbe- « raverunt me, sed non dolui, traxerunt me, et ego « non sensi (Prov., 23, 35) : Ils m'ont battue, mais je « n'en ai eu aucune douleur; ils m'ont tirée, et je ne « l'ai pas senti. » Le prophète Jérémie dit de même à Dieu : « Percussisti eos, et non doluerunt; attrivisti « eos, et renuerunt accipere disciplinam; indurave- « runt facies suas supra petram, et noluerunt reverti « (cap. 5, 3) : Vous les avez frappés, mais sans fruits; « vous les avez moulus et brisés, et ils n'en sont pas

« devenus meilleurs, mais ils se sont endurcis plus « que la pierre, et obstinés dans leurs maux, sans vou- « loir retourner à vous. » S'il désire la gagner par des bienfaits, cela ne l'émeut point, au contraire, elle se rend pire par une funeste contradiction, comme la pierre siphnie qui, de tendre qu'elle est, devient dure étant arrosée d'huile, et le fleuve de Scythie, Thermodon, qui aux plus grandes chaleurs de l'été se glace (Plutarch., Maussoc). Enfin, rien n'est plus capable de la toucher et elle est en telle disposition, que ni les inspirations, ni les saintes Lettres, ni les livres des saints, ni les sermons, ni les prières de l'Eglise, ni les miracles, ni rien ne saurait plus la réduire. Elle ressemble à un mort et à un aveugle; et comme un mort ne sent pas plus si vous lui enfoncez un poignard dans le cœur, si vous le percez à jour d'un coup d'épée, si vous lui coupez les bras et les jambes, que si vous le touchez doucement du doigt, parce qu'il est mort, et par conséquent insensible à tout; et comme si vous mettez devant les yeux d'un aveugle une bougie allumée, ou un flambeau, ou une étoile, ou le soleil, et dix mille soleils, il ne verra pas plus l'un que l'autre, parce qu'il n'est plus aux termes de pouvoir être éclairé; ainsi, quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise à l'âme réprouvée, elle ne sent et ne voit plus rien, parce qu'elle a perdu d'une certaine façon le sentiment et la vue.

Après elle ne tient plus compte de rien. « Impius, « dit Salomon, cùm in profundum veneris peccatorum, « contemnit (Prov., 18, 3) : Quand l'impie est des- « cendu au plus bas de la méchanceté, il méprise, » il se moque de tout, il tourne en risée les plus sérieux avertissements qu'on lui donne; les menaces des jugements de Dieu et des supplices éternels lui sont des terreurs paniques, et les oracles des fables; il devient impudent à outrance, avec un front effronté de femme

publique, comme lui reproche Jérémie, qui ne saurait rougir ni avoir honte de rien. « Frons meretricis facta « est tibi, noluisti erubescere (cap. 3, 3). » Au contraire, « Lætantur cùm malè fecerint, dit le Sage, et « exultant in rebus pessimis (Prov., 2, 14) : Il se ré- « jouit quand il a mal fait, et bondit d'aise en l'exécu- « tion des crimes plus énormes » qui mériteraient des larmes de sang.

Enfin, comme l'Ethiopien, ainsi que dit le même prophète (Jerem., 13, 23), ne saurait changer de peau, cette âme infortunée ne peut non plus dépouiller sa malice, non qu'au fond elle ne le puisse pas, parce qu'elle a toujours sa liberté, et du côté de Dieu les grâces suffisantes, quoique quelques théologiens [1] ont voulu dire que pour punition elle en était souvent privée, mais elle le peut de telle sorte qu'elle ne le fera jamais.

Et cette impuissance, cet extrême malheur lui vient et de Dieu et d'elle-même; de Dieu, par le retranchement qu'il lui fait des grâces efficaces dont elle s'est rendue entièrement indigne, au moyen de quoi les saintes Lettres disent qu'il l'endurcit. « Non impar- « tiendo malitiam, explique saint Augustin, sed non « impartiendo misericordiam (Epist. 105 ad Sextum): « Non qu'il produise en elle la méchanceté, mais il ne « lui départ point ses miséricordes » nécessaires pour l'amollir. Comme le feu qu'on retire d'auprès de la cire qu'il a fondue est cause qu'elle reprend sa dureté première, non qu'il lui communique effectivement cette dureté, mais il ne lui fait plus sentir sa chaleur; de même, parce qu'elle a mis par sa faute son entendement et sa volonté dans un état si déplorable et une si malheureuse disposition, que ni l'un ni l'autre ne peut plus recevoir les impressions de la grâce dont au-

[1] Henr. Abul. Cajet. Roffens. Ruad. apud Vasquez, disput. 97 in 1 part., cap. 2.

trefois ils étaient capables. Car par le péché commis dans la contradiction qu'elle a apportée aux diverses semonces de la grâce, elle s'est rendue plus faible pour obéir à la grâce quand elle reviendra, bien qu'elle ait autant de force pour la toucher. Ainsi il peut arriver que je ne pourrai lire aujourd'hui le livre que je lisais hier aisément, non que les caractères soient plus petits, mais parce que ma vue s'est abaissée; ni entendre celui que j'entendais il y a trois jours sans peine, non qu'il parle plus bas, mais parce que j'entends plus dur; de même la grâce, l'inspiration, la lumière qui autrefois eût agi sur son esprit susceptible de son mouvement, ne fera rien maintenant qu'il est endurci.

Voilà dans quels étranges et horribles maux tombe une âme réprouvée, et qui l'est pour n'avoir point correspondu aux grâces de Dieu et ne s'en être pas servie quand il les lui a données. C'est pourquoi autant que nous désirons nous sauver, apportons une puissante coopération à celles qu'il nous donnera; écoutons ses voix et ouvrons-lui la porte quand il frappera, de peur que si nous la lui tenons fermée et faisons la sourde oreille, il ne nous abandonne, et comme il le dit, il ne se rie de notre perte et ne se moque quand il nous verra plongés dans les misères dont il nous avait avertis. Souvenons-nous que les grâces, les bonnes pensées et les saintes affections se distribuent par compte, et que de la dernière dépend notre bonheur ou notre malheur; si nous la rejetons, il ne nous donnera plus que celles avec lesquelles nous ne nous sauverons jamais.

Et cette vérité doit encore s'entendre en proportion des personnes religieuses et de celles qui dans le monde font profession de pratiquer plus particulièrement la dévotion, que Dieu maintes fois appelle à un haut degré de vertu, et beaucoup plus relevé que n'est celui où elles s'arrêtent, à un plus ardent amour de

sa divine Majesté, à une communication plus familière avec elle, à un dégagement de toutes les créatures, à une plus grande retraite et étude d'oraison, à l'exercice des actions héroïques d'humilité, de patience, d'obéissance, de charité envers le prochain, et à se perfectionner excellemment dans leur condition. Elles doivent merveilleusement prendre garde d'obéir et de suivre son attrait, parce que si elles le font, elles arriveront à une perfection éminente et seront bien heureuses en cette vie et en l'autre; si elles ne le font pas, ou il les réprouvera et les perdra, ou s'il n'en vient pas là, mais qu'il veuille les sauver, il n'aura pas pour elles à beaucoup près les soins ni les affections qu'il eût eus; mais il les laissera traîner le reste de leurs jours dans une vie chétive et languissante, dans la tyrannie de leurs passions, dans la servitude de leurs sens, mendiant de petites gouttelettes de consolations et de passe-temps, affamées de créatures, avec un esprit vague, plein de troubles, d'amertumes, d'obscurcissements, sans goût des choses de Dieu, sans affection aux exercices intérieurs, attachées à leur volonté et à leur jugement, et souillées de plusieurs grands défauts. Et il ne faut pas s'en étonner, car si le roi faisait l'honneur à un de ses sujets d'aller le visiter et frappait lui-même à sa porte, et que celui-ci ne voulût point lui ouvrir, mais le renvoyât et lui dît : Sire, retirez-vous, je n'ai que faire de votre visite, la maison n'est pas pour Votre Majesté; devrait-il trouver étrange si après un tel rebut, le roi lui refusait la porte de son cabinet et l'avait en mépris ? Donc, « Hodiè si vocem « ejus audieritis, nous crie le prophète royal, nolite « obdurare corda vestra (Ps. 94, 8) : Si vous entendez « maintenant sa voix qui vous appelle, n'endurcissez « pas vos cœurs » pour ne point l'entendre; mais prêtons-y l'oreille et disons-lui avec le saint homme Job : « Voca me, et ego respondebo tibi (cap. 13, 22) : Appe-

« lez-moi, et je vous répondrai ; » et comme les animaux d'Ezéchiel, figures des prédestinés, dont il est dit : « Ubi erat impetus Spiritûs, illuc gradiebantur « (cap. 1, 12) : Allons où le mouvement du Saint-Es- « prit nous pousse. »

SECTION V

QUATRIÈME MOTIF DE CRAINTE, LA CHUTE DES PLUS GRANDS PERSONNAGES.

I. Nos trois ennemis et leur force. — Le démon. — Le monde. — Notre chair. — II. Notre extrême faiblesse. — III. Prouvée par la chute des plus grands personnages. — D'Adam et d'Ève, de David, de Salomon, de saint Pierre. — De Tertullien. — D'Origène. — D'Osius, évêque de Cordoue. — Et d'autres. — IV. Pour ne point tomber il faut en demander la grâce à Dieu. — Et éviter les occasions.

I. La condition de cette vie étant, selon la fameuse sentence du Saint-Esprit prononcée par la bouche de Job (cap. 7, 1), un exercice de guerre sur la terre, nous donne un merveilleux sujet de craindre, en considérant notre faiblesse et la force de nos ennemis. Nous avons trois ennemis principaux, toujours autour de nous, les armes à la main, pour nous offenser et nous mettre à mort : le démon, le monde et la chair. Le diable tout le premier, armé non de fer ni d'acier, mais de malice et d'une haine implacable contre nous, plein de finesse et de stratagèmes étranges, que lui fournit son grand esprit et la longue expérience qu'il a par tant de combats qu'il a donnés, et par tant de victoires qu'il a remportées depuis le commencement du monde, nous fait une guerre continuelle, et sait bien, comme il est très-rusé, reconnaître la place et nous attaquer par où nous sommes les plus faibles, rôdant toujours, comme dit le prince des apôtres (1 epist., 5, 8), autour de nous, comme un lion rugissant, pour nous dévorer s'il peut. Et outre cette inimi-

tié enragée et irréconciliable qu'il a conçue contre nous et qui l'échauffe si furieusement à notre ruine, il est de plus si puissant, que comme Dieu même dit : « Non « est super terram potestas quæ comparetur ei (Job, « 41, 24) : Il n'y a aucune puissance sur terre compa- « rable à la sienne ; » il ne fait pas plus de cas du fer que de la paille, et du cuivre que du bois pourri ; il se moque des lances les plus raides, des flèches les plus acérées et des épées les plus tranchantes, et jette partout le terreur et ne la reçoit de rien ; voilà votre premier ennemi. Après lui le monde avec ses honneurs, ses vanités, ses richesses, et avec autant de piéges qu'il contient de créatures, nous livre d'un autre côté de terribles assauts. Ensuite pour renfort et pour achever notre perte totale, vient le plus violent et le plus dangereux ennemi de tous, notre chair, qui avec ses délices, avec ses mignardises et ses attraits, avec ses excuses si artificieusement colorées, avec ses infirmités si finement prétendues et avec ses onze passions, comme autant de puissantes batteries, combat et trop souvent abat notre salut, renversant les résolutions les plus fermes, les courages les plus aguerris et les volontés qui semblaient les plus inébranlables : tels sont nos ennemis.

II. Pour nous maintenant qui devons leur résister et soutenir leurs assauts, sommes-nous forts comme eux ? Hélas ! nous sommes très-faibles et déplorablement infirmes, et à tel point que nous ne pouvons presque pas l'être davantage. Je ne sais si on pourrait nous mettre devant les yeux aucune image de faiblesse qui pût égaler la nôtre. Quand j'ai porté mon esprit au ciel et sur la terre, que j'ai parcouru de la pensée les quatre parties du monde, et considéré attentivement toutes les créatures, je ne vois rien qui en approche : un enfant de trois jours, un vieillard de cent ans, caduc et décrépit, un pauvre malade miné depuis un

mois d'une grosse fièvre continue ne sont pas si débiles que nous, et un petit garçon de quatre à cinq ans, qui à grand'peine sait marcher, descendant seul une raide montagne verglacée, ne serait point si proche de sa chute que nous de la nôtre, et ce serait trop peu de nous comparer à un certain Philétas, poète ancien de l'île de Cos, que les historiens (Ælian., lib. 9, var. hist., cap. 14) nous disent avoir été si fluet et si faible, qu'il était contraint de mettre à ses souliers des semelles de fer, pour ne pas être jeté par terre ou emporté par le vent ; de façon que pour en parler selon la vérité, nous pouvons dire que l'homme n'est autre que l'infirmité vivante et la faiblesse animée.

III. Mais voyons-le dans l'expérience, et sur le plus éclatant théâtre, c'est-à-dire dans la chute des plus grands personnages. Je remarque que Dieu a établi partout des marques signalées de fragilité, et qu'il a permis que les chefs et les plus illustres en leur genre soient tombés, afin de nous faire vivre dans la crainte et veiller sur nous. Car sans parler du premier ange, parce qu'il n'est pas de notre nature, dont la chute a été si épouvantable, le premier de tous les hommes et la première de toutes les femmes, Adam et Eve sont tombés, le plus pieux de tous les rois, David, le plus renommé entre les sages, Salomon, et le prince des apôtres et le vicaire de Notre-Seigneur, saint Pierre, sont tombés. Et pour venir encore à d'autres chutes mémorables, qui ne s'étonnera de celles de Tertullien et d'Origène ?

Tertullien fut l'ornement de l'Eglise latine, la merveille de l'Afrique, et sans contredit le plus savant homme de son temps ; car, comme dit Vincent de Lerins de lui (cap. 24), qui jamais fut plus docte, qui plus consommé dans les lettres divines et humaines que lui ? Il avait une parfaite connaissance de toutes les parties de la philosophie et de ceux qui en étaient

et les auteurs et les défenseurs; il savait excellemment l'histoire des temps, des actions et des personnes, et avait une si grande capacité d'entendement et d'intelligence de toutes choses, qu'il n'a jamais presque rien attaqué qu'il n'ait renversé ou par la vivacité de son esprit ou par le poids de son autorité ; sa façon de parler est si nerveuse et si puissante en raisons, que ce qu'il ne peut persuader, il contraint au moins de ne point le rejeter. « Cujus quod pene verba, tot senten-« tiæ sunt ; quot sensus, tot victoriæ : Chaque mot « presque porte sa sentence, et chaque sentence sa vic-« toire; » témoin les Marcion, les Appelles, les Praxéas, les Hermogène, les Juifs, les gentils et les autres qu'il a comme abîmés sous la pesanteur de ses volumes, et sur qui il a fondu comme la foudre. Toutefois ce grand personnage, cette terreur des hérétiques, ce prodige de science est tombé lamentablement, et en tombant a donné une très-rude secousse à toute l'Eglise.

Pour Origène, le même Vincent de Lerins dit (cap. 23) que sa chute a encore été plus lourde et plus préjudiciable, parce que c'était le docteur le plus célèbre des chrétiens, le soleil qui les éclairait dans les choses de la foi, et l'homme le plus estimé de son âge; puis il ajoute : Si la bonne vie apporte de la créance à une personne et lui facilite l'entrée dans les esprits, on ne peut lui disputer sa vertu qui a été grande, sa pudicité admirable et sa patience rare; si on prend garde à la noblesse, qui a été plus noble et plus illustre que celui qui était issu d'un père martyr de Jésus-Christ? Si on considère les témoignages rendus pour la confession de la foi, n'a-t-il pas été dépouillé de ses biens pour l'amour de Notre-Seigneur? N'a-t-il pas été tourmenté plusieurs fois sous les empereurs Sévère, Alexandre et Dèce? Et même, tout petit, ne sait-on pas qu'il brûlait d'un désir si ardent d'être martyr et de mourir pour Jésus-Christ, que sa mère lui cachait ses

habits quand il dormait, afin que ne les trouvant point le matin, il fût contraint de demeurer au lit? Heureuse mère, si elle l'eût habillé elle-même et laissé aller cueillir la palme qu'il a misérablement perdue. Au reste, la fertilité de son esprit, la beauté de son discours, l'énergie de ses paroles, les charmes de son éloquence, la force de ses raisons et la profondeur de sa doctrine étaient si grands qu'ils attiraient des quartiers les plus éloignés de l'univers dans la ville d'Alexandrie, où il résidait, non-seulement les chrétiens, mais encore les païens, pour avoir le bien de le voir et de l'ouïr. Enfin il fut si heureux en disciples, « Ut « innumeri ex sinu suo doctores, innumeri sacer- « dotes, confessores et martyres extiterint, qu'un « nombre innombrable de docteurs, de prêtres, de « confesseurs et de martyrs sortirent de son sein et de « son école. » Et après tout cela, cet homme incomparable et ce maître de l'Église est tombé, traînant après lui la perte de beaucoup d'âmes, à cause du merveilleux crédit que ses excellentes qualités lui avaient acquis.

Mais quelques-uns disent que la chute du grand Osius, évêque de Cordoue, a été encore plus terrible que celle de Tertullien et celle d'Origène; c'est avec beaucoup de fondement, parce que ni l'un ni l'autre n'ont persévéré si longtemps dans la vraie foi, ne l'ont défendue avec tant de courage, ni rendu de si notables services à l'Eglise en des affaires de si grande conséquence, en Orient et en Occident. Car en quels conciles et en quelles assemblées n'a-t-il pas été, au milieu de tous ceux qui y étaient, comme un soleil entre les étoiles? Il se trouva au concile Eliberin, à celui d'Arles, à celui de Néocésarée, à celui de Gangre, à celui d'Alexandrie, et aux deux œcuméniques de Nicée et de Sardaigne. En combien de légations très-importantes pour le bien de l'Eglise universelle a-t-il été

employé, dont il s'est toujours très-dignement acquitté? Osius avait servi de catéchiste et d'instructeur à Constantin le Grand, lequel en faisait tant de cas, que par honneur et par amour il avait coutume de l'appeler son père; il était tenu et nommé par les ariens mêmes le prince des conciles; il avait dressé le symbole du concile de Nicée, que l'Eglise embrasse comme une des règles de sa créance; il était dans l'estime, dans la bouche et dans la plume de tous les hommes doctes de son temps, âgé de quatre-vingt-dix ans, vénérable vieillard, l'oracle du monde, le flambeau de l'Eglise et le prodige de son siècle, et tout près du port, après avoir surmonté tant de tempêtes et évité tant d'écueils, il fait naufrage et souscrit au conciliabule de Sirmium à l'hérésie d'Arius. Oh! quel sujet de crainte!

Ajoutons, sans parler des chutes de Judas et de Nicolas, un des sept premiers diacres, celle de saint Jacques, ermite (Surius, 28 januar.), qui après avoir mené une très-sainte vie, consumé son corps de jeûnes et de pénitences, brûlé sa main gauche lorsqu'il faisait de la droite la charité à une femme qui requérait son aide, afin d'empêcher par cette violente douleur les plus petits mouvements de la concupiscence, fait tant de miracles, demeuré trente ans dans une caverne, et parvenu à une extrême vieillesse, tombe dans le péché de fornication, en violant une fille qu'il avait délivrée du démon, après, pour couvrir son crime, la tue et jette son corps dans la rivière, et prend résolution de retourner au monde, ce qu'il eût accompli si Dieu ne l'eût aidé. Quelle chute! quelle ruine! Finissons ces exemples par ceux que saint Macaire nous fournit (Homil. 27). Il rapporte qu'ayant connu plusieurs personnages très-spirituels, et que Dieu avait favorisés de grâces extraordinaires, il en avait vu un qui était de qualité dans le monde, lequel après avoir quitté ses biens, ses honneurs et tout ce que sa naissance pouvait lui faire

espérer, et acquis beaucoup de réputation pour la sainteté de sa vie, vint tellement à déchoir par une petite complaisance et vanité qui commença à se glisser dans son esprit, qu'il s'abandonna ensuite à toute sorte de lascivetés et de crimes. Un autre qui ayant souffert durant la persécution la gêne et de très-cruels tourments pour soutenir la loi de Jésus-Christ, fut mis en prison, où il s'oublia de telle sorte qu'il tomba en luxure avec une femme qui lui rendait là quelque service. Et un troisième, qui demeurait même avec lui, et qui avait un grand don d'oraison, qui guérissait les malades et chassait les démons des corps; prenant goût à l'estime que les hommes faisaient de lui, et aux louanges qu'ils lui donnaient, il se relâcha et se démentit si fort, qu'il devint extrêmement débordé et se précipita jusqu'au fond de l'abîme des vices. Qui ne tremblerait après de tels naufrages?

Venons après tous ces exemples maintenant à nous, et disons : Si ces grands géants sont ainsi vaincus et terrassés, que deviendrons-nous, petits enfants que nous sommes? Si ces fortes colonnes qui portaient par leur vertu, par leur science et par leur crédit toute l'Eglise, sont renversées et mises en pièces, que ferons-nous, roseaux vides et inconstants? Pourrons-nous demeurer fermes? Si ces belles et lumineuses étoiles, qui semblaient être inséparablement attachées au firmament, en tombent et perdent leur lumière, comment les petites y tiendront-elles et conserveront-elles leur clarté? Si les grands vaisseaux si bien équipés ont fait une si malheureuse navigation et ont été jetés par les vents contre les rochers d'une telle furie, qu'ils y ont fait débris et ont coulé à fond, que feront les petites barques et les chétives nacelles qui font eau de tout côté, qui sont emportées par le moindre vent et couvertes par le moindre flot? O Dieu! quelle raison avons-nous de craindre et de trembler!

Quand je vois Adam au Paradis terrestre, dans un lieu de sainteté, en l'état d'innocence, doué d'une très-grande grâce, d'un très-excellent esprit et d'une très-parfaite connaissance des choses naturelles et divines, tomber, et tomber à la seule parole de sa femme pour ne pas lui déplaire, offenser Dieu son créateur, des mains duquel il venait de sortir et recevoir tant de biens, et en une chose de telle conséquence, où il n'ignorait pas qu'il s'agissait non-seulement de son propre bonheur ou malheur, mais encore de celui de toute sa postérité, qu'il serait cause de la mort de tous les hommes, et pour si peu, que c'est une honte de le dire, pour une pomme, dont il pouvait si aisément s'abstenir, après une défense si expresse, et en ayant tant d'autres meilleures. De plus, il n'avait point de monde, comme nous, qui le trompât, ni de chair qui le tentât, ne ressentant point encore les révoltes de la partie inférieure, à cause de la justice originelle qui la tenait parfaitement sujette à la supérieure, et pouvant par conséquent, comme remarque saint Augustin (lib. de Correpl. et Grat., cap. 12), beaucoup plus facilement et avec moins de secours résister au mal et persévérer dans le bien que nous maintenant, en qui tous les membres et toutes les puissances sont déréglés par le péché. Néanmoins avec tous ces avantages, et quoiqu'il fût si peu poussé, il a été si faible et si lâche, qu'il n'a pu se tenir debout, mais il est tombé et si lourdement, que tout le monde est encore froissé de sa chute. Quel sujet avons-nous, enfants d'un tel père et gâtés comme nous sommes, de craindre de tomber

Quand je vois David, homme selon le cœur de Dieu, âme toute trempée de dévotion, avec un entendement admirablement illuminé et une volonté toute brûlante de l'amour de Dieu, dont il estimait et chérissait la loi, si fort, qu'il la préférait à son sceptre, à sa couronne et à tous les biens du monde, et la logeait au milieu

de son cœur, un modèle de sainteté, qui avait atteint le sommet de la perfection et avait rendu tant de témoignages d'une vertu plus qu'héroïque, couronné de tant de lauriers, chargé de tant de palmes et glorieux de tant de triomphes, fut nonobstant si infirme, qu'un jour ayant jeté inconsidérément les yeux sur une femme, sa constance en fut aussitôt ébranlée, et puis renversée, abandonnant Dieu, qu'il avait jusqu'alors si fidèlement servi, il commit deux horribles péchés, un adultère et un homicide, où même il croupit un an entier sans les sentir, tant sa chute fut grande. Quand je considère saint Pierre, le prince des apôtres, à qui Notre-Seigneur avait montré tant d'amour, qu'il avait élu au-dessus de ses compagnons, et établi le chef de son Eglise, saint Pierre qui lui avait promis si solennellement de mourir plutôt que de l'abandonner; l'abandonner, et non-seulement l'abandonner, mais encore le renier, et par trois fois, et avec des serments et des imprécations, non à la sollicitation de quelque puissant prince qui l'eût menacé du feu ou de la roue, non forcé par quelque hardi soldat qui lui eût porté le poignard à la gorge; mais, ô extrême faiblesse de l'homme! ô épouvantable imbécillité du genre humain! à la simple parole d'une chétive chambrière! Nous devons à la vérité bien dire, et jamais plus n'en douter après ces exemples, que nous sommes extrêmement faibles, et que pour ne pas tomber et n'être pas vaincus par nos ennemis qui sont si forts, nous avons besoin d'un puissant secours qui nous vienne d'ailleurs, et d'une vigoureuse main qui nous tienne.

IV. Donc, opérons, comme dit saint Paul (Philipp., 2, 12), notre salut avec crainte et tremblement, et dans ce dessein faisons deux choses : demandons continuellement, avec une grande ardeur et avec une confiance accompagnée d'une profonde humilité, ce secours à Dieu, de qui seul, comme nous avons dit, il

peut nous venir, et supplions-le qu'il nous affermisse de son bras tout-puissant; évitons soigneusement toutes les occasions de pécher et tous les pas glissants où nous pourrions tomber. « Qui amat periculum, in « illo peribit (Eccl., 3, 27) : Qui cherche le péril, périra « dans le péril. » Si faibles comme nous le sommes et nos ennemis si violents, nous nous jetons inconsidérément dans les dangers, et nous venons aux mains avec eux, et puis que nous soyons portés par terre et blessés à mort, comme dans cette extrême inégalité de force nous ne pouvons attendre autre succès du combat, ne serons-nous pas cause de notre malheur, et qui après nous devra plaindre? « Quis miserebitur, dit le Saint-« Esprit, incantatori à serpente percusso, et omnibus « qui appropiant bestiis (Eccl., 12, 13)? Qui aura com-« passion de l'enchanteur qui va agacer le serpent, s'il « en est piqué? et qui plaindra ceux qui sont offensés « par les bêtes farouches, » pour s'être de leur plein gré approchés trop près d'elles et les avoir irritées? comme voulant dire, il n'y en a point de sujet, parce qu'eux-mêmes l'ont voulu.

Quiconque donc ne veut point recevoir de dommage des occasions doit s'en retirer. Que ceux, dit saint Grégoire de Nysse (lib. de Virginit., cap. 4), qui désirent être exempts du ravage que fait un fleuve impétueux quand il déborde, s'en éloignent, il n'incommode que ses voisins. Il ne faut pas espérer pouvoir demeurer dans Sodome, c'est-à-dire dans l'occasion du péché, et n'être point enveloppé de ses flammes; nous prenons feu trop aisément. Dieu commanda au prophète Isaïe de crier : « Omnis caro fœnum (cap. 40, 6) : Toute « chair est du foin; » mais pourquoi du foin, puisque c'est de la chair? C'est, dit-il, parce que toute sa beauté et toute sa gloire sèchent bientôt comme du foin. Et nous ajoutons parce que comme le foin n'est fait que pour les chevaux et les bêtes brutes, et non pour les

hommes, ses voluptés ne sont pas de même pour les vrais hommes, en qui la raison et la vertu dominent, mais pour les hommes charnels et pour les esprits abrutis. Et de plus, parce que comme le foin s'allume et s'enflamme facilement, ainsi fait la chair à la moindre occasion; de même que celui qui va au fenil avec du feu, prend singulièrement garde qu'il n'en tombe aucune bluette, car il brûlerait et le foin et tout le logis; ainsi puisque chaque homme porte ce foin sec de sa chair, et est en tout temps et en tout lieu dans ce fenil, tenant en main le feu et la flamme, à savoir, la chaleur de sa concupiscence corrompue et ses appétits vicieux, il doit apporter toute l'attention possible pour marcher sagement, et ne heurter à rien qui puisse lui faire mettre le feu à cette matière si combustible.

On raconte de Charles, roi de Navarre (Joann., Urs., Froissard, Duplex in Carolo VI), qu'étant affligé d'une grande faiblesse de nerfs, les médecins ordonnèrent qu'il fût enveloppé et cousu dans un drap trempé d'eau-de-vie, afin que cette eau vînt par sa chaleur à réchauffer les nerfs refroidis et à ressusciter les esprits amortis. Par un insigne malheur, celui qui l'avait cousu voulant brûler le fil avec une chandelle, et l'ayant approchée trop près du linge, la flamme se prend à ce linge avec une telle furie, qu'il n'y eut jamais moyen de sauver ce pauvre prince qui fut brûlé tout vif. Certainement si nous regardons notre âme entourée de notre chair comme d'un drap trempé non d'eau-de-vie, mais d'une liqueur mille fois plus ardente que celle-là, qui est étroitement cousue dessus, et que si nous en approchons trop près le feu, c'est-à-dire l'occasion du péché, elle s'allumera aussitôt et nous mettra en flammes, nous ne nous tromperons pas, et l'expérience n'en est que trop ordinaire. C'est pourquoi si nous sommes sages et si nous avons soin de

notre salut, fuyons tant que nous pourrons toutes les occasions du mal, et ne nous y portons jamais, si ce n'est ou pour satisfaire à nos conditions, ou pour obéir à nos supérieurs, ou pour exercer la charité envers notre prochain; car alors nous devons croire que Dieu fortifiera notre faiblesse, nous couvrira de ses armes pour soutenir les assauts de nos ennemis et les vaincre, et nous conservera même au milieu des flammes, comme des salamandres, sans brûler. Mais si vous y allez de vous-mêmes, sans considération et sans peser où vous allez, par une certaine impétuosité de nature, à laquelle la passion donnera le mouvement, et que néanmoins vous rapporterez à un bon zèle, n'attendez que votre malheur.

Voilà ce que nous dirons de la crainte dont nous pourrions produire encore d'autres motifs fort puissants; mais c'est assez de ceux-ci, de peur de donner trop de frayeur, bien qu'il ne se soit trouvé jusqu'aujourd'hui, à ce que l'on sache assurément, que deux hommes, Caïn et Judas, qui se soient perdus pour ne pas assez espérer en la miséricorde de Dieu, tandis que tous les autres se damnent pour en trop présumer. Passons à autre chose.

CHAPITRE XXII

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR FAIT PRATIQUER LA PATIENCE.

I. En quoi consiste la patience. — II. Sa matière. — III. Ses degrés.

« Caritas patiens est, dit saint Paul, omnia suffert, « omnia sustinet (1 Cor., 13, 4 et 7) : La charité est « patiente, elle souffre tout, elle endure tout. » Voulant

parler de la vertu de patience si nécessaire à l'homme en cette vie, et un effet si excellent de l'amour de Notre-Seigneur, nous en ouvrirons le discours par l'explication de sa nature.

I. La patience est une vertu qui porte l'homme à souffrir avec paix d'esprit les afflictions qui lui arrivent. Mais pour étendre encore ceci, nous disons, après le Docteur angélique (2, 2, q. 136, art. 1), comme les vertus morales ont pour fin de fortifier la raison, au bon usage de laquelle consiste l'excellence de l'homme, contre les assauts des passions, et la mettre à couvert de leurs violences, et que parmi ces passions, la tristesse est une des plus nuisibles, qui attaque plus rudement la raison et empiète davantage sur ses droits, qui nuit à l'esprit, abat le courage, dessèche les os et cause beaucoup d'autres maux, il faut qu'il y ait une vertu qui se mette du côté de la raison pour la défendre et la garantir de ces oppressions. C'est la patience qui fait que l'homme endure toutes les afflictions, de quelque sorte qu'elles soient, avec un courage constant et résolu, modérant la tristesse qui naturellement s'élève dans l'âme à la présence et au sentiment des maux, comme de ce qui est contraire, et tend à la ruine du sujet, et lui donne le tempérament nécessaire pour ne point endommager l'âme, troubler la raison et porter l'homme à faire ou à dire aucune chose contre la vertu. Et pour ce qui regarde les maux futurs, elle l'affermit jusqu'à ce point, que pour les éviter il ne voudrait pas commettre le moindre péché, ni rien faire contre la bienséance et le devoir. Mais vous demanderez quelle est la matière de la patience.

II. Je réponds que la matière prochaine est celle au règlement de laquelle elle s'applique immédiatement, à savoir, la tristesse et l'ennui d'esprit que le mal cause, qu'elle réduit aux termes que nous venons de dire (Lessius, l. 3 de just. et jure, cap. 2, dubit. 5).

La matière éloignée sont les actions, les paroles et les gestes extérieurs, que la patience règle de telle façon, que la personne souffrante ne fait rien voir de messéant, point de paroles promptes ni aigres, point de gestes subits ni précipités, ni aucun témoignage d'un esprit ému et hors de son assiette. Mais elle fait tout dans une juste et raisonnable tranquillité. La matière la plus reculée sont les maux que l'on dit être la matière de la patience, non qu'elle s'étende et agisse sur eux, leur imprimant la qualité de la vertu dont ils sont capables, et qu'elle ne communique qu'aux affections de l'âme et aux actions du corps, mais parce qu'elle dresse l'homme à les bien porter. Or ces maux sont tous les maux en général que la patience se propose de combattre et de vaincre. Premièrement, les extérieurs, la perte des biens, des parents, des amis, des bienfaiteurs, de l'honneur, les médisances, les opprobres, les outrages; secondement, ceux du corps, les maladies, les douleurs, le chaud, le froid, la faim, la soif et toutes les autres incommodités; et troisièmement ceux de l'âme, les obscurités et les ténèbres de l'entendement, les sécheresses et les dégoûts de la volonté, les pesanteurs de l'esprit, les délaissements intérieurs et toutes les peines qu'il faut prendre pour dompter ses passions, pour modérer sa colère, vaincre sa curiosité, résister à une pensée mauvaise, détacher son cœur d'une affection déréglée, l'empêcher qu'il ne se lie à une nouvelle, rabattre une fumée de vanité, étouffer une envie, pardonner une injure, montrer bon visage et faire bon accueil à qui vous aura offensé, marcher en la présence de Dieu, se rendre soigneux de bien diriger ses intentions au commencement de ses œuvres, tenir son imagination sujette et son entendement attentif, et émouvoir les affections de sa volonté en ses oraisons, et en somme toutes les contraintes nécessaires pour exercer la vertu, pour faire son salut et acquérir

la perfection. Il faut remarquer que les maux, pour être l'objet de la patience, doivent faire de la douleur et du mal, et les afflictions cuire et affliger, parce que si, pour l'abondance des consolations divines ou pour d'autres causes, elles ne se font point sentir, comme il n'y a rien à souffrir, il ne peut y avoir de tristesse ni par conséquent de patience; car sur quoi s'emploierait-elle? Partant, si lorsque vous avez quelque mal du corps ou de l'esprit, vous sentez qu'il vous pique et vous fait de la peine, ne trouvez pas cela étrange; mais considérez qu'en cela consiste la nature du mal, et celle de la patience, à souffrir doucement et tranquillement cette peine, et d'autant plus qu'elle est plus grande. Mais voici qui entre dans les degrés de la patience; voyons quels ils sont.

III. J'en trouve trois : le premier est d'endurer les maux avec tranquillité d'esprit, sans murmurer contre la providence de Dieu, sans vous plaindre des afflictions qu'elle vous envoie, comme pour contrôler et reprendre les dispositions qu'elle fait de votre personne, sans vous échapper en des colères, ni vous dérober en des actions ou en des paroles indiscrètes, ni contre Dieu, ni contre ceux qui vous voient ou vous assistent, ni contre vous-mêmes. Et cela n'empêche pas les gémissements, les soupirs ni les larmes, ni qu'on se plaigne doucement de la douleur que l'on sent, et qu'on cherche tous les remèdes permis pour l'alléger et la guérir. Notre-Seigneur ayant prédit à ses apôtres beaucoup de maux et de tempêtes, dont ils devaient être agités, ajouta : « Non turbetur cor ves-« trum (Joann., 13) : Que votre cœur n'en soit pas « troublé, » comme voulant dire : Je ne vous défends pas que vos yeux en pleurent, que votre corps et votre partie inférieure en soient émus (Joann., 14, 1), mais seulement que la supérieure demeure calme; qu'elle se conserve dans la possession de la raison et rende à

Dieu l'obéissance qu'elle lui doit, acceptant les afflictions dont je vous parle. Le second va plus avant, c'est de souffrir les maux avec résignation, se soumettant absolument à la volonté de Dieu pour les porter autant qu'il voudra, et se tenant indifférent au milieu des biens et des maux, de la santé et de la maladie, de la vie et de la mort, et ne voulant pas choisir l'un plutôt que l'autre, mais disant à Dieu : Tout ce que vous voudrez, et comme vous voudrez, consolez, affligez, haussez, abaissez; faites sain ou malade, faites vivre ou mourir, votre sainte et adorable volonté soit éternellement et parfaitement accomplie en moi : voilà ce que l'on dit, et jusqu'où l'on monte en ce degré. Le troisième, élevant encore l'homme plus haut, fait que non-seulement il souffre avec résignation, mais de plus avec joie, qu'il se console en ses désolations, qu'il prend plaisir en ses déplaisirs, qu'il regarde ses maux de bon œil, qu'il les embrasse et les chérit. Saint Jacques y anime les fidèles par ces paroles : « Omne « gaudium existimate, fratres mei, cùm in varias ten- « tationes incederitis (cap. 1 Epist., vers. 2) : Mes « frères, tenez pour sujet d'une parfaite joie quand « vous serez combattus de diverses tentations » et assiégés de beaucoup de maux. Saint Paul le faisait, car il écrit aux Corinthiens : « Placeo mihi in infirmitatibus « meis, in contumeliis, in necessitatibus, in persecu- « tionibus, in angustiis pro Christo (2 Cor., 12, 10) : « Je me plais dans mes infirmités, je trouve du conten- « tement dans les opprobres; les nécessités, les persé- « cutions et les angoisses qu'on me fait endurer pour « l'amour de Jésus-Christ sont les objets de mes joies. » Ainsi sainte Catherine de Sienne voyant Notre-Seigneur qui lui présentait deux couronnes, l'une d'or et l'autre d'épines, avec pouvoir de choisir celle qu'elle voudrait des deux, prit celle d'épines, et se l'enfonça dans la tête avec ardeur et avec une affection extrême. De

même, mais dans un autre genre, que Charles V, l'un de nos rois (Ejus chron., Gaguin. in Carolo VI), fit mettre sur un carreau de velours un sceptre et une couronne d'or, et sur un autre un casque et une épée, et commanda à son fils le Dauphin, qui fut depuis Charles VI, de choisir l'un ou l'autre ; ce jeune prince courut promptement et gaiement à l'épée et au casque, avec cette judicieuse réponse : que c'était l'épée qui acquérait et conservait les couronnes et les sceptres.

Voilà les trois degrés de la patience ; le premier est bon, le second davantage, et le troisième l'est au dernier point. Le premier est de commandement pour tous, et nécessaire pour ne pas pécher; le second et le troisième ne sont que de conseil, et regardent la perfection. Notre-Seigneur nous les a montrés en sa personne, et a voulu les pratiquer pour nous servir de modèle. Car, lorsqu'au jardin des Olives, saisi d'un très-violent ennui, et prévoyant les horribles douleurs qui lui étaient préparées, et ce déluge de maux qui allait fondre sur sa tête, il dit : Mon père, je vous prie que s'il se peut faire, je ne boive point ce calice d'amertume, et que je ne souffre point ces maux (Matth., 26, 39), il pratiqua le premier degré, qui souhaite, demande et procure la délivrance de son affliction; mais ne s'arrêtant point là, il monta aussitôt au second, qui est de résignation, disant : Toutefois, ce que j'en dis n'est pas pour vous faire passer par où je veux, ni accorder à mes sentiments ce qu'ils désirent, mais que votre volonté soit faite, et non la mienne; si vous voulez que je souffre, je veux souffrir ; si vous avez résolu que je meure, je veux mourir; et comme il savait que telle était la volonté de son Père, il s'y porta avec un merveilleux contentement, avec des épanouissements d'esprit et des jubilations de cœur, appelant le jour de sa mort le jour de ses noces et de la joie de son cœur, en parlant avec des ressentiments non-

pareils et des souhaits embrasés, ainsi que nous avons dit ailleurs (liv. 1, chap. 18, sect 1); c'est le troisième.

SECTION PREMIÈRE

DE LA PATIENCE DANS LA PAUVRETÉ

I. La pauvreté est une chose malaisée à souffrir. — II. Non toutefois tant qu'il semble. — III. Les maux des richesses. — IV. Les biens de la pauvreté. — Pour l'autre vie. — V. Pour celle-ci.

I. La patience attaque premièrement et range au devoir la tristesse qui a coutume d'assaillir un homme qui est, ou par la condition de sa naissance dans la nécessité des biens temporels, ou qui s'en voit dépouillé par quelque malheur. La pauvreté, dit saint Jean Chrysostome (Conc. 1 de Lazaro), voulant relever la sainteté du pauvre Lazare, est à la vérité une chose difficile et fâcheuse, et il serait difficile d'expliquer les incommodités qu'endurent ceux qui en sont atteints, s'ils ne savent la prendre avec sagesse, et ne font bouclier de la vertu contre ses traits. Car, comme chaque chose a de sa nature une inclination très-forte pour sa conservation, quand elle voit que ce qui est nécessaire à cela vient à lui manquer, elle ne peut qu'elle n'en reçoive beaucoup de peine.

II. Il faut néanmoins avouer que la pauvreté, à la considérer comme il faut, n'est pas si dure à porter qu'on n'en puisse venir à bout; elle a un plus beau visage qu'il ne semble, et, sous une vile apparence, elle cache des attraits qui l'ont fait aimer et rechercher de plusieurs puissants princes. La pauvreté, dit la même bouche d'or, prêchant au peuple d'Antioche (Homil. 2 ad popul.), est une riche possession à qui sait bien la prendre; c'est un trésor qu'on ne peut dérober, un bâton très-ferme, un héritage innocent et une retraite assurée, où vous n'avez rien à craindre

du monde, car depuis que vous n'avez rien, on ne saurait ni rien vous demander, ni rien vous ôter

III. Mais les richesses ne sont pas ainsi, car il n'est rien de plus sujet à être dérobé. Je vous l'ai dit déjà plusieurs fois, et je ne cesserai de vous le redire et de vous en rebattre les oreilles, afin que vous y preniez garde, le bien temporel est un serviteur fugitif et ingrat, qui ne demande pas mieux que de changer de maison et de maître, et en qui par conséquent il ne faut nullement se fier; quoique vous lui mettiez mille ceps aux pieds, et l'attachiez avec de grosses chaînes, il s'enfuira. Et n'en a-t-on pas vu souvent qui ont enfermé leurs richesses dans leurs coffres à double et à triple serrure, et apposé leurs serviteurs pour les garder, ces richesses après riant aux yeux des serviteurs, et flattant leurs espérances, les ont débauchés et ont corrompu leur fidélité, et s'en sont enfuies avec eux? Qu'y a-t-il donc de plus perfide et de plus traître qu'elles? Et se peut-il rien trouver de plus misérable que ceux qui y mettent leur cœur, et prennent tant de peine pour les amasser?

Mais qui pourrait raconter les maux qu'elles apportent à l'homme? « Radix omnium malorum est cupi-« ditas, dit saint Paul (1 Tim., 6, 10) : La convoitise « des biens est la racine de tous les maux. » Qui pourrait nombrer les péchés où elles le plongent? « Adeo quædam est, dit saint Eucher, societas penè « etiam nominis duabus his rebus, vitiis et divitiis « (Epist. ad Valerian.) : Il y a une si grande liaison et « une alliance si étroite entre les richesses et les vices, « qu'ils ont en latin presque le même nom. » Qui serait capable de représenter les soins qu'elles lui causent, et les gênes qu'elles donnent à son esprit, soit pour leur acquisition, soit pour leur conservation, soit pour leur perte? Pour ce sujet Notre-Seigneur les appelle proprement des épines, parce qu'elles piquent,

qu'elles déchirent et ensanglantent le cœur, et le remplissent de mille inquiétudes ; de sorte que pour s'en affranchir et jouir plus doucement des délices de la philosophie, il s'est trouvé des hommes, comme un Cratès, qui les ont méprisées et jetées dans la mer.

IV. Au contraire, la pauvreté, prise comme il appartient, est une source inépuisable de biens, le sujet de plusieurs vertus et l'origine d'un grand repos. « Brevissima ad divitias, dit Sénèque, per contemp-« tum divitiarum via est (Epist. 62) : Le plus court « chemin pour s'enrichir est de ne faire aucun cas des « richesses. » Ce qui est encore plus vrai, depuis que le Fils de Dieu est venu sur la terre ; car que veut-on de plus? Il s'est revêtu de la pauvreté, il l'a sanctifiée et déifiée en sa personne, et l'a mise si haut, qu'il l'a faite le prix du royaume des cieux! C'est pourquoi saint Augustin s'écrie : « Magnæ felicitatis est condi-« tio christianorum quibus claritudo regni in pauper-« tate posita est ; possidere quod cum labore acquiri-« tur, paucorum est ; contemnere quod cum fructu « contemnas, omnium est ; felicitas ergò magna chris-« tianorum quibus datum est ut paupertatem faciant « pretium regni cœlorum (Serm. 25 de Verb. apost.) : « La condition des chrétiens est certainement bien-« heureuse, de pouvoir acquérir la gloire d'un royaume « avec la pauvreté : posséder les richesses de la terre « que l'on ne peut obtenir sans travail, c'est le propre « de peu de personnes, mais tous peuvent utilement « les mépriser. Le bonheur donc des chrétiens est « grand, puisqu'ils peuvent acheter à si bon marché, « par l'abandon des choses pénibles, les trésors ines-« timables et les joies éternelles du paradis. » Qui croirait que la pauvreté fût si précieuse, et que n'avoir rien fût le vrai moyen d'avoir tout? Mais la vérité même nous le dit, assignant pour récompense à la pauvreté d'esprit le royaume des cieux, et l'établissant

même la première des béatitudes. Bienheureux, dit-il, sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. C'est la vérité qui parle, remontre sagement saint Bernard : elle ne peut ni être trompée, ni tromper personne ; donc elle dit vrai. Et puis il ajoute : « Sic vos, insensati filii Adam, divitias quæ-« ritis, divitias desideratis usque adhuc, cùm jam « beatitudo pauperum divinitùs commendata, prædi-« cata mundo, credita sit ab hominibus. Quærat eas « paganus qui sine Deo vivit, quærat judæus qui ter-« renas promissiones accepit, sed quâ fronte magis, « aut quâ mente christianus divitias quærit, postquam « Christus beatos esse pauperes prædicavit (Serm. 1 in « festo omnium sanctorum) : Ainsi donc, enfants « d'Adam, vous êtes bien insensés de rechercher et de « désirer les richesses, après que la pauvreté nous a « été donnée et prêchée de Dieu comme une béatitude, « et que même nous en faisons un article de notre foi. « Que le païen qui n'a point connaissance de Dieu, et le « juif qui n'est attiré à son service que par les promesses « des biens de la terre, se mettent en peine pour les « avoir ; mais avec quel front et avec quelle conscience « le chrétien peut-il en être épris et les pourchasser, « depuis que Notre-Seigneur a déclaré le pauvre bien-« heureux ? » — « Quousque, filii alieni, quousque « vanitatem loquetur os vestrum, ut beatum dicatis « populum, cui hæc sunt, hæc visibilia, hæc præsen-« tia ? cum Filius Dei os suum aperiens, locutus sit « veritatem, beatos esse pauperes, et væ divitibus : « Jusques à quand, enfants supposés, et qui êtes bien « éloignés de l'esprit de votre Père, mentirez-vous, « disant que ceux qui abondent en biens temporels « sont heureux, vu que la vérité incarnée a assuré « tout le contraire, donnant en partage le bonheur aux « pauvres, et le malheur aux riches ? » Voilà les prérogatives de la pauvreté pour la vie future.

V. Mais elle ne se contente pas de rendre un homme bienheureux en l'autre vie, elle le fait encore en celle-ci autant qu'il en est capable. C'est pourquoi Notre-Seigneur promettant aux pauvres le royaume des cieux, ne leur en fait point, par un grand mystère, la promesse pour l'avenir, comme aux autres béatitudes, où il dit : Bienheureux sont les pacifiques, parce qu'ils posséderont la terre; bienheureux sont ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés (Matth., 5, 4); mais pour le présent, disant : Bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux dès maintenant et dès cette vie. Et quel est ce royaume des cieux ? Saint Paul nous l'enseigne, déclarant que c'est : « Justitia, et pax, et gaudium in Spiritu sancto « (Rom., 14, 17) : La justice, la paix et la joie dans le « Saint-Esprit, » c'est-à-dire les vertus, qui sont les vrais biens de l'homme, qui résident intimement en lui, qui rendent son âme plus parfaite, que personne ne peut lui ôter s'il ne veut, et qui lui ouvrent la porte de la félicité éternelle; et non pas les richesses temporelles qui lui sont extérieures, qui ne le font pas meilleur, qu'il possède si peu, et qu'enfin la mort lui arrache des mains, et qui l'acheminent ordinairement à sa damnation. D'où le dieu (Pluto) que les anciens faisaient présider aux enfers prenait son nom des richesses, parce qu'elles y conduisent; et Notre-Seigneur dit qu'un homme riche se sauverait avec plus de difficulté qu'un chameau ne passerait par le trou d'une aiguille (Matth., 19, 24). C'est-à-dire, après les vertus, la paix du cœur et la joie de l'âme découlent de la présence du Saint-Esprit qui y fait sa demeure. La pauvreté, dit saint Jean Climaque (Gradu, 17), est une exemption de soin, un bannissement de chagrins, un affranchissement de tristesse, un chemin libre pour aller à Dieu et au ciel. C'est là que saint Bernard constitue le centuple que

Notre-Seigneur a promis en ce monde à la pauvreté religieuse : « An non centuplum, ce sont ses mots, « habet omnium, qui impletur Spiritu sancto, qui « Christum habet in pectore? nisi quod longè plus- « quàm centuplum est visitatio paracleti Spiritus, et « præsentia Christi ; hoc centuplum adoptio filiorum « est, libertas et primitiæ spiritus, deliciæ caritatis ; « gloria conscientiæ, regnum Dei quod intra nos est, « non utique esca vel potus, sed justitia et pax, et gau- « dium in Spiritu sancto, gaudium sane non modo in « spe gloriæ, sed etiam in tribulationibus (Super « Ecce « nos reliquimus omnia ») : Celui-là n'a-t-il pas le cen- « tuple et incomparablement davantage, qui ayant « quitté quelque peu de biens qu'il avait, est rempli « du Saint-Esprit et possède Jésus-Christ dans son « cœur? Au centuple est la grâce d'adoption, la liberté « de l'esprit, les délices de la charité, la gloire d'une « bonne conscience, le royaume de Dieu, qui ne « consiste ni à manger ni à boire, mais en un doux re- « pos et une solide tranquillité, que le Saint-Esprit « verse dans l'âme non-seulement dans l'attente des « biens de l'autre vie, mais aussi dans la souffrance « des maux de la présente. » — « Parasti, chante « David, in dulcedine tua pauperi, Deus (Psal. 67, 11): « O Dieu! que de douceur vous préparez au pauvre « dans l'abondance de votre suavité ! » il y en a tant que je ne saurais les expliquer.

En effet, c'est un grand trésor de n'avoir que Jésus-Christ. Comment un homme ne serait-il riche, puisqu'il possède la source de tous les biens? « Affatim « dives est, dit saint Jérôme, qui cum Christo pauper « est, perfectus servus Christi, nihil præter Christum « habet, aut si quid præter Christum habet, perfectus « non est (Epist. ad Heliod.) : Celui-là est très-opulent « qui est pauvre avec Jésus-Christ; le parfait serviteur « de Jésus-Christ se contente de lui seul; et qui no

« s'en contente point ne mérite point de passer pour « tel, » puisqu'il lui fait ce tort de ne pas l'estimer capable de le satisfaire. « Divitiæ meæ Christus est, » avait coutume de dire saint Louis, archevêque de Toulouse, et fils aîné du roi de Naples et de Sicile : « Mes richesses sont Jésus-Christ. » Certainement trop est avare celui à qui Dieu ne suffit pas, comme porte la célèbre sentence qui fit de si grands changements et des opérations si admirables en la bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation, qu'elle redit ensuite mille et mille fois, et qui est tirée de saint Augustin : « Deus « qui tibi dat, nihil melius quàm se tibi dat : avare, « quid aliud quæras, aut quid aliud petas? quid tibi « sufficit, cui Deus non sufficit (Serm. 29 de verb. « Dom.)? Dieu qui te donne ne trouve rien de meil- « leur pour te donner que lui-même ; avaricieux, que « cherches-tu et que demandes-tu encore? qu'est-ce « qui te suffira, si Dieu ne te suffit? » attendu qu'il suffit bien à soi-même, bien qu'il ait une capacité infinie à remplir, tandis que la tienne est fort étroite. Un homme donc qui n'a rien, mais qui a Dieu, qui est dépouillé de tout et revêtu de Jésus-Christ, est trop riche. Et c'est de cette sorte de pauvreté que la parole du Sage doit s'entendre : « Est quasi dives, cùm nihil habeat « (Prov., 13, 7) : Il s'en trouve de riches, encore qu'ils « soient pauvres; » et celle de saint Paul : « Tanquam « nihil habentes et omnia possidentes (2 Cor., 6, 10) : « Ils sont comme s'ils n'avaient rien, et néanmoins ils « ont tout. » Saint Augustin comparant les riches du monde avec les pauvres, dit ces mots pleins de sens : « Felix ille habet aurum in arca, iste Deum in cons- « cientia ; compara nunc aurum et Deum, arcam et « conscientiam ; ille illud habet quod perit, et ibi ha- « bet unde perit, iste Deum habet, qui perire non po- « test, et ibi habet unde auferri non potest (Tract. 25 « in Joann.) : Le riche, qui paraît heureux aux yeux des

« hommes, a quantité d'or dans ses coffres, et le pau-
« vre a Dieu dans sa conscience : mettez maintenant
« en parallèle l'or avec Dieu, et un coffre avec la cons-
« cience; et puis jugez de l'inégalité de leur bonheur.
« Celui-là n'a qu'une chose périssable, et dans un lieu
« où on peut la lui ravir ; mais celui-ci possède Dieu
« qui est immortel, et dans une place où personne,
« s'il ne veut, ne saurait mettre la main. »

Souffrons donc avec patience les nécessités des choses temporelles quand elles nous arrivent, accoutumons-nous à nous passer de tout ce qui est possible, et à ne point nous rendre pour notre contentement ou pour notre entretien tant de choses nécessaires, ce qui est le propre des créatures imparfaites ; entrons dans la haute philosophie de saint Paul, qui dit : « Ego didici, in
« quibus sum, sufficiens esse; scio et humiliari, scio
« et abundare, ubique et in omnibus institutus sum
« (Philipp., 4, 11) : J'ai appris à me contenter de ce
« que j'ai, je sais porter sans me perdre l'abondance
« et la disette, et je suis instruit pour tous les événe-
« ments. » C'est là sans doute un grand mystère, comme même le mot grec l'insinue. « Nihil, dit saint Tho-
« mas expliquant ce passage, demonstrat ita mentem
« sapientis perfecti, sicut quod sciat uti quolibet statu :
« Il n'est rien qui fasse voir plus évidemment qu'un
« homme est parfaitement sage, que quand il sait bien
« se comporter dans les deux états si différents des ri-
« chesses et de l'indigence. » — « Ars omninò, écrit
« saint Grégoire, et mira disciplinæ scientia, quæ toto
« nobis cordis est adnisu discenda (Hom. 16 in Ezech.):
« C'est un art et une science admirables que nous de-
« vons apprendre avec tout le soin qui nous sera pos-
« sible. » Disons avec Job (cap. 1, 21) dans la perte de nos biens et de nos commodités : Le Seigneur me les a donnés, il me les a ôtés, son saint nom soit béni! Il me les a donnés par amour, et c'est par amour qu'il

me les ôte, et me les ayant départis comme des moyens de mon salut, il me les retire maintenant comme en étant des obstacles, qu'il soit éternellement loué! Disons cela à l'exemple de ce grand personnage, qui dans la pauvreté extrême où d'une florissante fortune il fut réduit, et tout à coup, ne se démentit jamais, et ne commit ni de parole ni de pensée la moindre faute. A l'imitation encore de ces fidèles, à la constance desquels saint Paul rend ce glorieux témoignage : « Rapinam bonorum vestrorum cum gaudio « suscepistis, cognoscentes vos habere meliorem, et « manentem substantiam (Hebr., 10, 34) : Vous avez « souffert avec joie le ravissement de vos biens, sa- « chant que d'autres biens meilleurs et éternels vous « étaient préparés au ciel. » Réjouissons-nous dans nos nécessités et dans les retranchements qui nous adviennent de nos commodités, puisqu'ils nous font entrer dès cette vie en la possession de Dieu et nous promettent pour l'autre des richesses infinies.

Et nous ajoutons en faveur de cette pauvreté extérieure, et de ce dépouillement actuel de toutes les choses dont nous pourrons nous passer, qu'il importe grandement de la pratiquer, parce que bien qu'il vous semble que vous n'ayez point d'affection à beaucoup de choses que vous possédez, et je veux en effet qu'il soit vrai, l'affection pourtant se nourrit secrètement par la possession, la superbe s'allume et s'entretien par les choses éclatantes, l'avarice par les biens, et l'attachement à son corps par les plaisirs, à cause de la conformité qu'elles trouvent dans ces choses comme en leurs objets naturels et en leurs propres aliments. Comme un malade, qui mange sans saveur, ne laisse pas pourtant d'en profiter, et ces viandes prises avec dégoût au fond le soutiennent et empêchent qu'il ne meure : de même, quoique nous pensions que nos affections soient éteintes pour beaucoup de choses que

nous avons, et que nous les voyions avec des yeux fort indifférents et de même avec un certain soulèvement d'esprit, la jouissance pourtant naturellement les fomente et les tient en vie. C'est pourquoi, qui veut aller à grands pas à la vertu, et n'être retenu par rien, doit se défaire de toutes les choses qu'il pourra selon sa condition.

SECTION II

DE LA PATIENCE DANS LES DÉSHONNEURS

I. Quand on doit se taire ; lorsque l'on est calomnié et déshonoré. — II. Quand parler. — III. Exemples des saints qui se sont tus étant calomniés. — Saint Grégoire le Thaumaturge. — Saint Grégoire d'Agrigente. — Saint Paphnuce. — Saint Pierre, martyr. — Sainte Marine. — Notre-Seigneur.

La patience est plus difficile dans le point d'honneur, où les hommes pour l'ordinaire sont beaucoup plus tendres et plus sensibles qu'aux biens temporels; mais il faut qu'elle y reluise et donne à la tristesse qu'on en conçoit naturellement la trempe de la raison. Il faut donc porter avec patience et avec une juste égalité d'esprit les médisances, les calomnies, les mépris et toutes les atteintes que l'on donne à notre honneur, ou en ne parlant point du tout, et souffrant en silence ces injures, ou, s'il est nécessaire de parler pour faire connaître la vérité et son innocence, en parlant sans émotion ni amertume, mais avec douceur, avec modestie et humilité. Or comment verrons-nous quand il faut parler et quand il faut se taire?

I. Je réponds qu'on doit observer cette règle. Quand quelqu'un porté ou par un zèle indiscret, ou par ignorance, ou même par haine, vous fera ou vous dira quelque chose dont vous croirez être déshonoré, si vous jugez, mais sans passion, et voyez d'un œil épuré de tout amour-propre vicieux que la déclaration de votre

innocence n'est point nécessaire ni à la gloire de Dieu ni au bien de votre prochain, mais plutôt que votre silence y contribuera davantage et ne nuira qu'à votre honneur en diminuant une partie de l'estime que vous aviez acquise parmi les hommes, alors il est meilleur et de plus grande perfection de se taire. Et par ce moyen même, outre le notable profit qu'on fait dans la vertu solide, on se justifie beaucoup mieux ; car la patience et l'humilité font voir bien plus clairement l'innocence d'une personne que toutes ses excuses. Il s'en trouve plusieurs qui, en voulant détourner une faute qu'on leur impute et empêcher la mauvaise opinion qu'on prendra d'eux, s'amusent à contester et à plaider leur cause, pour montrer qu'ils n'ont pas failli. Ils le feraient bien plus efficacement s'ils se taisaient, parce que toutes les paroles ne sauraient si bien nous défendre ni si bien conserver notre honneur que la vertu. Partant, « In silentio etspe erit fortitudo vestra, « comme dit le Saint-Esprit (Is., cap. 30, 15), votre « force sera dans le silence et dans l'espérance en « Dieu, » en qui vous devez avoir recours, étant sûr qu'il prendra soin de votre droit. C'est le sage conseil que nous donne David en ces termes : « Revela Domino « viam tuam, et spera in eo, et ipse faciet, et deducet « quasi lumen justitiam tuam, et judicium tuum tan- « quam meridiem (Ps. 36, 5) : Etes-vous méprisé, « êtes-vous calomnié? Allez vous plaindre et exposer « vos griefs à Dieu, remettez entre ses mains votre « honneur et espérez en lui, et puis laissez-le faire; il « saura bien en son temps vous justifier, et il décou- « vrira au monde avec autant d'éclat votre innocence, « que le soleil y luit en plein midi. »

II. Mais si vous jugez véritablement, et sans trouble d'esprit, que votre silence doive apporter du préjudice à l'honneur de Dieu et au bien des âmes qui en prendraient des sujets de mésestimer la dévotion, de se re-

lâcher et de se décourager dans l'exercice de la vertu, et de se donner la liberté de commettre les fautes qu'on vous impose, parlez; car c'est alors le meilleur, et même on le doit, et les saints l'ont fait; mais parlez, non par récrimination, disant aux personnes qui vous ont offensés non des paroles injurieuses, pleines d'aigreur et teintes de fiel, mais douces, humbles et modestes; non pour les piquer et vous venger, montrant que vous avez du sang aux ongles, et qu'il ne faut pas se prendre à vous sans attendre la pareille, mais simplement pour déclarer la vérité dont la connaissance est nécessaire pour le service de Dieu et pour ôter le scandale du prochain. Et comme cette affaire est fort glissante, et que personne n'est bon juge en sa propre cause, à cause de l'affection de nous-mêmes qui nous transporte, et nommément dans une chose si délicate et si chatouilleuse que l'honneur, il sera bon que nous prenions une personne sage, vertueuse et hors d'intérêt pour en juger, et nous dire quand en ces rencontres nous devons parler et quand nous taire.

III. Mais de nous-mêmes tendons toujours plus au second qu'au premier, parce qu'il est plus assuré et que les exemples des saints y sont plus fréquents. J'en produirai quelques-uns qui m'ont semblé plus remarquables. Saint Grégoire, surnommé le Thaumaturge, étant encore à la fleur de son âge, fut, par les menées de ses ennemis envieux de sa gloire, accusé méchamment dans une compagnie honorable où il était, par une femme débauchée, d'avoir fait le mal avec elle, et même de l'avoir trompée, ne lui délivrant point l'argent dont ils étaient convenus. Ces honnêtes gens, connaissant la rare vertu du saint, et voyant l'impudence de cette effrontée, se mirent en colère contre elle; mais lui, sans s'émouvoir davantage ni se plaindre, soit de cette femme, soit de ceux qui par son moyen lui faisaient cette honte, se tournant vers un

de ses gens, lui dit d'une voix douce et basse qu'il donnât à cette femme l'argent qu'elle demandait. Elle ne le porta pas loin, car Dieu voulant venger une telle calomnie et conserver l'honneur à l'innocent, ordonna qu'elle fût aussitôt possédée du démon qui ne la quitta que par les prières du saint. Un autre saint Grégoire, évêque d'Agrigente, en Sicile (Sur., 23 novemb.), fut chargé par de faux témoins devant le pape de crimes très-atroces, disant qu'il était magicien et souillé de toutes les plus abominables impudicités, d'où, pour ne s'en être pas purgé, il fut en prison à Rome pendant deux ans et demi ; ce qu'il endura très-constamment, sans vouloir jamais se justifier. Mais Dieu prit sa cause en main, faisant par les siennes dans la prison beaucoup de miracles qui dans ces obscurités, joints à la reconnaissance que ses accusateurs firent de leur faute, mirent sa sainteté au jour, essuyèrent toute la mauvaise opinion qu'on avait conçue de lui, lui acquirent une grande réputation, et par l'exemple de cette patience et de cette humilité héroïque le rendirent plus que jamais utile à l'Eglise.

Cassien (Collat. 18, cap. 15) raconte de saint Paphnuce, qu'étant encore jeune religieux et éclatant comme un grand flambeau en toutes sortes de vertus dans son monastère, quelqu'un à qui cette vive clarté donnait dans les yeux et offensait la vue, pour l'offusquer et rabattre cette haute estime, épia le temps qu'il était à l'église et se glissa subitement dans sa cellule où il cacha parmi ses nattes son propre livre. De là il vient à l'église, faisant bonne mine, et après le service se plaint devant tous les religieux qu'on lui avait dérobé son livre. Saint Isidore, chef de cette compagnie, et tous les religieux, bien étonnés d'une telle méchanceté, et que parmi eux il se trouvât un larron, délibérant ce qu'il fallait faire là-dessus, l'accusateur suggéra qu'il fallait arrêter tout le monde dans l'église

et en envoyer quelques-uns par toutes les cellules pour chercher ce livre. Ce conseil fut trouvé bon. Pour l'exécuter, trois des plus sages y sont envoyés. Ils le trouvent dans celle de saint Paphnuce, l'apportent et déclarent que Paphnuce est le larron. Ce saint, si cruellement atteint dans son honneur, et néanmoins si innocent, se jette à genoux, demande humblement pardon et dit qu'il est prêt à faire telle pénitence qu'on lui ordonnera. L'ayant reçue, il retourne en sa cellule, où avec jeûnes et de longues prières il recommande son bon droit à Dieu. Quinze jours après, comme il revient à l'église, non pour y entrer et y participer avec les autres à la sacrée communion, mais pour se tenir à la porte et en posture de suppliant, leur demander pardon, le démon s'empara de ce calomniateur, et, par les tourments extraordinaires qu'il lui faisait souffrir et par sa propre confession, fit voir à tous et son abominable malignité et l'innocence du saint, qui seul, et non aucun autre du monastère, ni même leur saint abbé, qui opérait beaucoup de miracles et avait un grand empire sur les démons, eut le pouvoir de le guérir. Saint Pierre, martyr (Sur., 29 april.), une des plus claires lumières de l'ordre de Saint-Dominique, pour avoir été favorisé d'une visite de sainte Agnès, de sainte Catherine et de sainte Cécile, que l'on crut être des femmes communes, fut accusé, emprisonné et puni. Un jour étant à genoux devant un crucifix, il se plaignait doucement à Notre-Seigneur, et lui représentait qu'il savait bien s'il était coupable. Notre-Seigneur, parlant par la bouche de son image, lui répondit en paroles articulées : Et moi, Pierre, quelles fautes avais-je commises pour être attaché en croix, comme tu me vois? Apprends de moi à porter avec patience les maux et à souffrir à mon exemple tes afflictions qui n'approchent nullement des miennes. Le saint ayant ouï ces mots et considéré plus

mûrement qu'il devenait par cette ignominie plus semblable à Notre-Seigneur, en reçut une très-grande consolation et sentit son âme échauffée d'un si ardent désir d'endurer des confusions et des opprobres, qu'il n'eût pas changé les siennes contre tous les honneurs de la terre.

Mais l'histoire de sainte Marine est sans égale. Je veux pour ce sujet la rapporter ici un peu plus au long. C'était une fille, vierge très-pure, qui, travestie en garçon, avait été reçue dans un monastère de religieux, où elle vivait en grande vertu et parfaite observance, et s'appelait Marin. Son exercice le plus ordinaire était de mener la charrette du monastère au marché voisin, pour en rapporter les provisions nécessaires à la maison. Or, comme quelquefois il était trop tard pour pouvoir retourner le même jour, elle était contrainte de coucher dans l'hôtellerie où ceux du monastère avaient coutume de loger. Cependant il arriva que la fille du logis, séduite par un soldat, se trouva enceinte. Son père et sa mère s'en apercevant, et entrant en des colères et en des furies extrêmes la battent, la tourmentent et la questionnent qui était l'auteur de cette infamie. Elle répond que c'était frère Marin, et que même il l'avait forcée, ayant fait tout son possible pour résister à ses importunités et à ses violences. Le père et la mère, outrés de douleur et écumant de rage, courent au monastère, demandent l'abbé, lui déclarent la chose, crient devant lui à pleine tête, font de grands vacarmes, et vomissent mille injures contre lui et contre ses religieux. L'abbé fait venir frère Marin, lui commande de lui dire s'il avait commis cette méchanceté et fait cet outrage à leur hôte et à leur fille. La sainte demeura quelque temps debout toute pensive, et puis après avoir pris conseil du Saint-Esprit qui l'animait, elle se jette à genoux, et dit : Mon père, j'ai péché, je vous demande pénitence.

L'abbé voyant qu'elle avouait la faute, l'en tint coupable, et là-dessus la fait battre avec des sévérités étranges, exerce sur elle de terribles rigueurs, et la chasse du monastère. Chassée de la sorte, elle se tient à la porte et se couche sur terre, pleurant, gémissant et faisant pénitence d'un péché qu'elle n'avait pas commis, et en demandant pardon à tous les religieux qui entraient et sortaient, avec un petit morceau de pain par pitié pour se nourrir, ce qu'elle continua de faire pendant trois ans, tenant toujours son affaire secrète. Or durant ce temps la misérable fille accoucha d'un fils, que sa grand'mère, après qu'il fut sevré, apporta au monastère, et voyant frère Marin à la porte, lui dit en colère : Tiens, méchant et vilain que tu es, voilà qui est à toi, nourris ton fils comme tu l'entends, et le laissant là s'en retourne. Quelle vertu fallait-il pour ouïr avec patience des paroles si cruelles, et porter sans s'émouvoir une si horrible calomnie? Mais quelle constance fut nécessaire pour faire ce qui suit?

La sainte prit cet enfant et le nourrit deux ans entiers comme s'il eût été son propre fils, lui faisant la meilleure part du peu de pain qu'on lui jetait, et se tirant le morceau de la bouche pour le mettre dans la sienne. O Dieu! quelle vertu d'acier et de diamant de ne point rompre à de tels coups! quelles pensées et quels sentiments pouvait avoir cette fille très-pure quand elle regardait cet enfant, qu'elle le touchait, qu'elle lui parlait et l'assistait en ses nécessités, sachant qu'il était l'unique cause de tant de maux qu'elle souffrait, qu'elle était diffamée, bannie de son monastère, mal vue de son supérieur et de tous les religieux, et réduite à une extrême misère? De quelles touches son esprit devait-il être atteint dans ces continuelles ignominies et dans ces massacres de son honneur, redoublés autant de fois qu'il allait et venait de personnes au monastère, qui, la voyant avec cet enfant qu'elles

croyaient son fils, et ensuite le fruit infâme de son impudicité, ne pouvaient avoir d'elle qu'une opinion très-mauvaise? Néanmoins, quoiqu'elle sentît d'une part tout cela, et que de l'autre elle connût son innocence, et comme elle pouvait facilement la faire voir de plusieurs façons, et principalement en déclarant qu'elle était fille, elle demeura toujours dans une fermeté d'esprit immobile; elle but tous ces affronts et avala tous ces mépris avec tranquillité et sans mot dire. Oh! quel courage! oh! quelle trempe de vertu, et dans une fille! Les nôtres ne sont à l'égal que de paille, et toutes nos actions que des ombres. Mais ce n'est pas tout.

Après cette pénitence faite pour la faute d'autrui, les religieux émus de compassion s'adressent à leur abbé et lui remontrent qu'il y avait assez longtemps que frère Marin était à la porte pleurant son péché, que Notre-Seigneur avait commandé de recevoir à miséricorde tous les pécheurs touchés de repentir, que celle de frère Marin le rendait digne de la sienne, et qu'ils le suppliaient de le faire entrer au monastère pour vivre comme auparavant avec eux. L'abbé, après plusieurs grandes difficultés et plusieurs refus, enfin accorda; mais à condition qu'il nettoierait tous les jours les ordures de la maison, qu'il porterait de l'eau pour laver les immondices, qu'il décrotterait les souliers de tous, et rendrait à chacun les services les plus vils dont il aurait besoin. La sainte l'accepta très-volontiers, et l'exécuta avec une affection indicible. Ce ne fut pas pour longtemps, car après peu de jours Dieu voulant la récompenser de ses vertus, elle mourut, et presque subitement, sans avoir pu recevoir les sacrements, ce que l'abbé attribua à un châtiment visible de Dieu, qui encore punissait son crime par la privation des derniers mystères, et il ordonna qu'après avoir lavé son corps on l'enterrât loin du monastère, pour n'être point in-

fecté de sa présence. Mais comme en le lavant on reconnut que c'était une fille, il serait impossible de dire l'étonnement dont furent saisis tous les religieux, et encore plus l'abbé quand il le sut. Il accourt tout hors de lui où était le saint corps, et se jetant à genoux, demande avec abondance de larmes pardon à la sainte, alléguant, pour excuse de tant de peines qu'il lui avait fait souffrir, son ignorance. Cependant le démon prend possession de la mère de l'enfant, l'amène de force au monastère, et la contraint devant tous de découvrir qui en était le vrai père, et révéler toute la vérité. Après sept jours elle fut délivrée par la sainte; et le bruit de cette merveille se répandant partout, les religieux des monastères voisins, accompagnés d'un grand peuple, vinrent en procession pour honorer le corps saint, par le moyen duquel Dieu ensuite fit beaucoup de miracles.

Voilà, à vrai dire, une humilité et une patience admirables dans la souffrance des calomnies et des mépris. Mais après tout, et quoi qu'on puisse apporter sur ce sujet, celle de Notre-Seigneur passe encore incomparablement. Dans un tel nombre d'injures si sanglantes qu'on lui fit, et de tant de blasphèmes qu'on vomit contre sa sagesse, sa puissance, sa sobriété et contre ses autres vertus, il garda devant Caïphe, Pilate et Hérode, une si grande douceur et un si profond silence, que même ses juges en étaient étonnés. Aussi un prophète avait prédit de lui : « Sicut ovis ad occi-« sionem ducetur, et sicut agnus coram tondente se « obmutescet, et non aperiet os suum (Is., 53, 7) : Il « paraîtra devant les tribunaux sans ouvrir la bouche « pour se défendre des horribles faussetés qu'on lui « imposerait, comme un doux agneau que l'on tond « sans qu'il se plaigne, et une brebis innocente qui « sans crier suit celui qui la mène à la boucherie. »

Mais quel moyen de nous faire porter avec patience,

et nous rendre même agréables les déshonneurs et les mépris? Les exemples des saints susdits et d'autres pourront grandement nous aider, et particulièrement celui de Notre-Seigneur, en qui ces circonstances sont à remarquer : qu'il était le vrai Dieu, d'une majesté absolument infinie; et comme homme, le Roi des rois, digne d'une souveraine gloire, qu'il était le plus délicat et le plus sensible au point d'honneur qui fut jamais, comme il était aussi sans controverse le plus noble, le plus généreux et le plus honorable, et avait une connaissance plus parfaite de ses excellences et du respect qui lui était dû; qu'il a souffert les affronts et les opprobres les plus ignominieux qui aient encore été, et par les mains d'hommes très-vils, méchants et abominables, et pour le singulier amour qu'il nous porte. Nous devons considérer dans les confusions et les humiliations qui nous arrivent, que nous ne sommes que de chétives créatures et des vers de terre, que ce n'est ordinairement qu'une chose fort légère, un petit mot, et quoi que ce soit, qu'il n'approche jamais à beaucoup près des outrages faits à Notre-Seigneur, et qui vient de personnes qui nous sont égales, ou même supérieures, qui sont justes et enfants de Dieu; que pour ce sujet nous devons les porter de bon cœur, dans l'esprit d'un amour réciproque envers Notre-Seigneur.

De plus, ce qui peut beaucoup nous servir, c'est de considérer que nous les avons bien méritées, ayant été cause que le Dieu de gloire a été ainsi déshonoré, et à raison de tant de péchés que nous avons commis, dont le moindre nous rend dignes de toutes les hontes et de tous les mépris qu'on peut souffrir parmi les hommes. Et ce nous est une grande faveur de Dieu, dont nous devrions le remercier cordialement, de nous purifier de nos péchés par ces abaissements, et nous affranchir de la confusion qu'ils méritent en l'autre vie par une petite de celle-ci. Quand Semeï maudissait David

(2 Reg., 16, 10) et qu'il le poursuivait à coups de pierres et de langue envenimée, dans la persécution de son fils Absalon, Abisaï, frère de Joab, transporté de colère, lui demanda permission d'aller enfoncer son épée jusqu'à la garde dans le sein de ce malheureux, et de punir sur place cet horrible crime de lèse-majesté. David ne le voulut jamais, mais qu'il le laissât et dire et faire tout ce qu'il désirait, se souvenant de l'adultère et de l'homicide qu'il avait commis, pour la satisfaction desquels il prenait ces outrages. De sorte que, « Contumeliosa verba, dit très-bien saint Grégoire, « non tam convicia quàm adjutoria credidit, quibus se « purgari sibique misereri posse judicavit (lib. 30 « Moral., c. 9), il regardait ces paroles injurieuses non « tant comme des injures que comme des secours et « des arrosements d'eau par lesquels il espérait devoir « être lavé de ses taches, et se rendre la miséricorde « de Dieu favorable. » — « Leve quippè videbitur, quod « injuriâ percutimur, dum in actione nostra conspici- « mus, quia pejus est quod meremur; sicque fit ut « contumeliis gratia magis quàm ira debeatur, quarum « interventu, Deo judice, pœna gravior declinari posse « confiditur : Car, nous trouverons les confusions petites « quand nous nous remettrons devant les yeux que « nos fautes nous rendent coupables de plus grandes; « ainsi nous ne recevrons pas les affronts avec impa- « tience et courroux, mais avec action de grâces, sachant « qu'ils doivent nous servir devant Dieu pour nous « délivrer d'une peine plus grave. » Et il ne faut pas dire que ce dont on vous taxe est faux; n'importe, vous avez fait quelque autre faute, pour laquelle vous méritez ce blâme, c'est pour elle que Dieu vous l'envoie, et vous le lui devez rapporter. Ainsi les frères de Joseph se voyant mis en prison en Egypte pour le crime d'espions dont ils étaient innocents, et voyant que la justice de Dieu agissait, dirent : « Meritò hæc

« patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum « (Genes., 42, 21) : C'est à bon droit que nous endu- « rons ceci, à cause du péché que nous avons commis « contre notre frère Joseph. » La vertu de cet appareil n'est pas pour le lieu où il est appliqué, mais pour autre part où il y a du mal. Comme souvent on saigne le bras qui est sain pour guérir la tête ou le côté qui est malade. Ce sont de secrets ressorts de la providence de Dieu pour opérer le salut de ses élus, et ajuster les pièces de leur prédestination.

De plus, il faut pour cela peser la vanité de l'honneur mondain qui n'est que fumée. Dion Chrysostome (Orat. 65) l'appelle l'appât des hommes qui n'ont point d'esprit dont ils montrent le défaut en s'amusant à une chose si peu solide. Saint Anselme (lib. de Similit., c. 72) les compare fort proprement aux enfants qui courent après les papillons, ce qui est le propre des enfants et non des hommes sages et judicieux; ils courent après ce qui s'envole, qui ne se prend que malaisément parce qu'il a des ailes, et pendant qu'ils courent, n'appliquant leurs yeux qu'au papillon, sans regarder à leurs pieds, tombent souvent et se blessent; et si, après avoir bien couru et s'être bien donné du mal, ils peuvent le prendre, ils s'en réjouissent comme s'ils avaient fait une grande conquête, bien que ce ne soit qu'un vil insecte qui leur salira les mains. Voilà la naïve image de la poursuite et de la possession de ces honneurs. Mais encore, il faut considérer avec une attention particulière que dans la perte qu'un homme en fait, et pendant qu'on l'accuse faussement, qu'on découpe sa renommée et qu'on le diffame, il est assurément estimé, honoré et loué au ciel de Dieu et des bienheureux, s'il souffre patiemment ces opprobres. On doit remarquer l'extrême inégalité de ceux qui sur terre le blâment, et de ceux qui le louent au ciel : premièrement, à raison de la multitude qui est incom-

parablement plus grande là qu'ici, où ils ne seront que deux ou trois, vingt ou trente et si vous voulez une ville et tout un royaume, ce qui n'arrive néanmoins jamais, mais pourtant ce serait toujours fort peu à proportion de tous les esprits glorieux, dont le nombre est presque infini. Secondement, à cause de leurs qualités et de leurs jugements; car, comme l'honneur n'est qu'une bonne opinion de l'excellence d'une personne, qui pour être une production de l'esprit, ne peut passer jusqu'à elle, mais demeure nécessairement où elle est conçue, il s'ensuit que plus une personne qui forme une bonne opinion d'une autre est relevée et sage, plus grand est l'honneur qu'elle lui rend. Or, comme les bienheureux sont tous d'une qualité très-éminente, tous rois et esprits sages et parfaits au dernier point, tandis que les hommes ici-bas sont très-vils, très-ignorants et, au jugement qu'ils font des choses, se portent plus par passion que par raison, on voit si on doit faire cas de l'estime et des louanges des bienheureux, et se soucier beaucoup des mépris des hommes. L'estime que feront de vous votre bon ange et le moindre des bienheureux vous sera plus honorable et plus avantageuse que celle de tous les hommes, et elle vous acquerra plus de vraie gloire que toutes leurs médisances et toutes leurs calomnies ne sauraient vous en ôter. Si cela est vrai, comme il l'est assurément, que dirons-nous de l'estime des martyrs, des patriarches, des prophètes, des apôtres et de toute cette auguste compagnie des saints? Que dirons-nous de celle de Notre-Dame, et plus encore de celle de Notre-Seigneur, et enfin de celle de la Majesté divine, dont la moindre faveur, le plus petit regard de bienveillance et un mot de louange sont capables d'élever plus haut un homme et de lui communiquer une dignité plus éclatante que tous les avilissements et toutes les ignominies des créatures ne pourraient l'abaisser ni le déshonorer; c'est le

distributeur de la gloire, et comme il est la première vérité et l'équité même, chacun, ainsi que disait sagement saint François, doit passer pour tel qu'il est dans son jugement.

Il sera donc aisé à qui pesera bien ceci, de porter patiemment et doucement les fausses accusations, les mépris et toutes les flétrissures de son honneur. Si les hommes vous mésestiment, les meilleurs esprits du monde font cas de vous; si ceux-là vous injurient, ceux-ci vous louent; toutes les paroles de détraction ne mordent pas : il faut bien faire et laisser dire. Comme souvent les plus honorés des hommes sont ceux dont Dieu et les saints ont plus d'horreur, il arrive parfois que ceux qui sont les plus vilipendés ici-bas, sont là-haut dans une réputation plus grande; leur nom est déchiré sur terre, et au ciel il est célèbre. Il n'est personne dans l'univers, quelque chétif qu'il soit, de qui on parle si mal que de Dieu : en enfer, on le maudit incessamment, et on n'y vomit que des blasphèmes contre lui; sur la terre, tous ceux qui sont hors de la vraie Eglise, comme ils n'en ont pas de bonnes opinions, n'en peuvent dire de bonnes paroles ; et plusieurs même de ceux qui y sont ne s'échappent que trop souvent en murmures, jurements, parjures et autres paroles impies qui l'offensent; et quoiqu'il soit outragé et traité avec tant d'indignité, il ne perd pas un point de sa gloire ni de son contentement. La perfection consiste à lui ressembler.

SECTION III

DE LA PATIENCE DANS LES AFFLICTIONS DU CORPS.

I. Plusieurs sortes de maladies. — II. Vertus que nous devons exercer dans nos maladies. — La foi. — L'espérance. — La charité. — La patience. — L'obéissance. — L'humilité. — Les intentions pures. — III. De l'état de convalescence.

Comme les afflictions du corps nous touchent en quelque façon de plus près que les précédentes, la patience aussi y est plus nécessaire. Nous entendons par ces afflictions le chaud, le froid, la faim, la soif, la lassitude et toutes les autres indispositions qui nous causent de la douleur. Les principales, et nous en dirons quelque chose de plus, sont les maladies.

Pour commencer, je rapporterai les paroles remarquables de saint Diodoque (cap. 94) : Comme pour bien imprimer le cachet dans la cire, il faut premièrement la rendre molle avec les doigts ou avec le feu, de même, afin que l'âme puisse être distinctement marquée du sceau de Dieu, comblée de ses grâces et perfectionnée dans la vertu, il est nécessaire qu'elle y soit préparée par les maladies et par beaucoup d'afflictions, au moyen desquelles elle s'amollit et prend la disposition requise pour recevoir ces divines empreintes. Car, comme dans l'Eglise primitive Dieu opéra cet excellent effet chez les chrétiens avec les persécutions des tyrans et les cruels supplices qu'ils leur faisaient souffrir ; à présent, par l'entremise des infirmités corporelles et des tribulations tant extérieures qu'intérieures, il produit le même effet dans les âmes de ses élus, en eux elles tiennent lieu des susdites persécutions qui ont cessé, et forment la ressemblance et les traits de la beauté de Dieu dans leurs cœurs. C'est pourquoi il faut soigneusement prendre garde que nous recevions volontiers, et embrassions chèrement

les maladies et les peines d'esprit qu'il nous envoie, et que nous lui en rendions grâces; ainsi elles nous serviront d'un second martyre.

I. Or, il y a une très-grande multitude, et comme une armée de maladies qui nous affligent diversement. Gallien en compte jusqu'à cent douze, dont l'œil seul est atteint. Pline en met « trecenta genera, trois cents, » c'est-à-dire, sans nombre, qui assiégent de tout côté notre santé et la battent en ruine. En effet, nous voyons qu'il s'en découvre tous les jours de nouvelles. Il y en a quelques-unes d'habituelles et ordinaires, et d'autres qui ne viennent que parfois; quelques-unes sont aiguës et piquantes, et par conséquent plus difficiles à porter; quelques autres sont plus modérées et plus douces; il en est de longues, et il en est de courtes. De quelque façon que Dieu nous les envoie, nous devons les endurer patiemment, considérant que ce temps est un des plus notables de toute notre vie, si nous nous en servons bien, un temps de grand honneur à Dieu, et de singulier profit pour nous. De sorte que souvent en un jour de maladie prise comme il faut nous avancerons plus en vertu, nous payerons plus de dettes à la justice divine pour nos péchés passés, nous acquerrons plus de grâces et amasserons plus de trésors, nous plairons plus à Dieu et lui rendrons plus de gloire qu'en une semaine et un mois de santé.

II. Le temps de la maladie est un temps précieux, un temps de salut; et néanmoins il s'en trouve peu qui l'emploient utilement, qui retirent de leurs infirmités les grands biens qu'ils pourraient, et les fassent valoir selon leur prix. Mais ou par quelque péché mortel dont leur âme est souillée, ou par leur impatience ils en perdent tout le mérite et augmentent même leurs iniquités, et font de ces douleurs temporelles des commencements de leur enfer; ou s'ils sont en grâce et patients, ils ne le sont pas au point qu'ils de-

vraient, et qui serait nécessaire pour recueillir ces fruits excellents, et procurer à Dieu cette haute gloire. Voici les vertus qu'il faut exercer pour cela.

La première est la foi. Croyez fermement que votre maladie vient de Dieu, que c'est lui qui l'a ordonnée et envoyée au temps et en la façon qu'il a voulu ; qu'il vous l'envoie pour sa gloire, à laquelle vous devez immoler votre corps et votre âme, et encore pour votre bien, pour vous sauver excellemment ; et que cette maladie est le moyen le plus propre pour arriver à ces fins ; qu'elle ne sera point au-dessus de vos forces ; qu'il vous donnera tout le secours nécessaire pour bien la porter, et aura soin de vous pourvoir paternellement et amoureusement de médecins, de médecines, de remèdes et de tous les autres soulagements dont vous aurez besoin ; et s'il y arrive quelque défaut, que ce ne seront pas des accidents fortuits, mais des événements réfléchis de sa sagesse pour diriger ses desseins à leur but.

La seconde est l'espérance, qu'il faut grandement vivifier en ces occasions, espérant inébranlablement et avec repos d'esprit de la providence de Dieu toutes ces assistances, et disant plus que jamais : « Dominus regit « me, et nihil mihi deerit (Ps. 22, 1) : Le Seigneur « me gouverne et pense à moi, rien ne me manquera. » Il y en a à la vérité beaucoup de sujet; car si nous entrions droitement dans ses voies et n'apportions aucun empêchement à ses opérations, il nous donnerait maintes fois de plus grands témoignages de son amour, et verserait dans nos âmes de plus abondantes consolations qu'il ne fait en santé, vérifiant ces paroles du Prophète royal : « Dominus opem ferat illi super lec- « tum doloris ejus (Ps. 40, 4; » et comme saint Jérôme traduit : « Confortabit eum in lecto infirmitatis « suæ ; universum stratum ejus versati in infirmitate « ejus : Le Seigneur, comme une garde soigneuse, « assistera le malade, lui donnera courage, le conso-

« lera, et remuera, pour ainsi dire, la paille de son « lit, » pour le rendre plus mollet, par les lumières et par les sentiments de dévotion qu'il lui communiquera intérieurement, afin de lui faire porter plus doucement son mal.

La troisième est la charité, aimant Dieu en vos maladies, l'y goûtant, l'y honorant et lui procurant la grande gloire qu'il y attend de vous par votre patience, par votre douceur, par votre résignation et par la conformité de votre volonté à la sienne, que vous devez être bien aise d'exécuter à vos dépens, pour lui témoigner d'autant plus d'amour. Louez-le, bénissez-le le mieux que vous pourrez, disant avec Job, lorsque sur son fumier il nettoyait avec une pièce de pot de terre le pus qui sortait de ses ulcères, dont tout son corps était couvert : Dieu m'avait donné la santé, il me l'a ôtée, son saint nom soit béni ! Et avec les trois enfants au milieu de la fournaise, « Benedictus es, Domine, Deus patrum nostro- « rum, et laudabilis, et gloriosus, et superexaltatus in « secula : benedicite frigus et æstus, Domino, laudate « et superexaltate eum in secula (Dan., 3, 52) : Sei- « gneur, soyez béni, loué et glorifié éternellement, « comme vous le méritez : et vous, froid et chaud, « frissons de la fièvre qui me glacez, et ardeurs qui « me brûlez, louez et bénissez le Seigneur à jamais. » Là aussi faites entrer les actions de grâces à Dieu de ce qu'il vous traite comme enfant, et vous imprime le caractère des prédestinés. La bienheureuse Humiliane de Florence (Chronol. S. Franc., lib. 1, cap. 20, 2 part.), du tiers ordre de Saint-François, aux plus violents assauts de ses grandes maladies, levait les mains au ciel, et puis les disposant en forme de croix, d'un cœur tranquille et d'un visage serein, louant et remerciant Notre-Seigneur, disait : Soyez béni, mon amour; et à ceux qui étaient autour d'elle : Ne voyez-vous pas que Notre-Seigneur me visite gracieusement? Sainte

Claire (Sur., 12 augusti) en vingt-huit ans de maladies continuelles ne fit jamais une seule plainte, mais il ne sortait de sa bouche que des paroles saintes et des remerciements à Dieu. Saint Grégoire raconte de saint Servule (lib. 4 Dialog., cap. 14), qui fut presque toute sa vie paralytique, qu'il rendait de continuelles grâces à Dieu dans ses douleurs, et lui chantait jour et nuit des hymnes et des cantiques de louanges. Saint Théodore (Sur., 12 april.), abbé très-célèbre pour sa grande sainteté et son éminente doctrine, qui ensuite l'élevèrent à la dignité d'évêque, garda une plaie coulante jusqu'à la mort, qu'il disait lui être donnée de Dieu pour lui en savoir gré et l'en remercier : et tous les ans il était affligé quinze jours d'un violent mal d'yeux pendant lesquels il ne faisait que produire des actes d'agrément et d'actions de grâces à sa divine Majesté. De même le vénérable Bède (Sur., 10 maii). Son histoire dit qu'étant malade, il remerciait Dieu le jour, la nuit et à toute heure de ce qu'il lui avait plu de le mettre en cet état, et il disait souvent que Dieu, comme un bon père, donnait des verges à ses enfants, et que les afflictions étaient des marques de sa bonne volonté; et puis, levant les mains au ciel, il chantait le « Gloria Patri » et éclatait en des louanges pour cette grâce. On dit que les cigognes n'ont jamais l'haleine plus douce que quand elles sont malades, ni les cygnes la voix plus mélodieuse que sur les approches de la mort; les justes ne profèrent point des paroles plus parfaites que dans leurs infirmités.

La quatrième est la patience dans les douleurs, l'obéissance exacte aux médecins et aux infirmiers, pourvu qu'ils n'empêchent pas ce qui doit se permettre, et surtout les douces et modérées élévations du cœur à Dieu, qui seules peuvent alors soutenir l'âme, dont le salut doit toujours être incomparablement plus cher que celui du corps ; de tranquillité aux manquements qui

arrivent, et de bonne édification par ses paroles, ses gestes et ses actions à tous ceux qui sont présents.

La cinquième, l'humilité, reconnaissant ingénument que vous méritez bien cette affliction, et disant avec David : « Justus es, Domine, et rectum judicium « tuum (Ps. 118, 137) : Seigneur, vous êtes juste, et « l'arrêt que vous avez prononcé contre moi est équita- « ble. » Il est raisonnable que qui use mal de sa santé, la perde par maladie, et paye par douleurs les fautes qu'il a commises par délices. C'est pourquoi dites avec le prophète Michée : « Iram Domini portabo, quoniam « peccavi ei (cap. 7, 9) : Je porterai le courroux et le « châtiment du Seigneur, parce que je l'ai offensé. » Et attaché sur votre lit comme sur une croix, avouez avec le bon larron : «Nos justè, nam digna factis recipi- « mus (Luc., 23, 41) : C'est justement que je souffre, « je suis traité comme je mérite, et je reçois la digne « récompense de mes œuvres. » Mais aussi, Seigneur, « Remitte mihi ut refrigerer priusquàm abeam (Ps. 38, « 14), pardonnez-moi mes péchés, comme ils sont la « source de mon malheur, leur pardon sera la cause « de mon allégement. » Ensuite il faudra faire, comme la maladie en donnera le pouvoir, d'autres prières courtes et fréquentes à Dieu, à la sainte Vierge et aux saints pour demander la patience, le courage, la résignation et les assistances requises, disant souvent avec David : « Cùm defecerit virtus mea, ne derelinquas me (Ps. 70, « 9) : Quand mes forces m'auront délaissé, et que la « maladie m'aura réduit dans un lit, ne m'abandonnez « pas. » — « Adjutor in opportunitatibus, in tribula- « tione (Ps. 9, 10) : O vous qui aidez au besoin, et « quand la tribulation nous presse, » c'est alors que votre grâce et votre secours nous seront plus nécessaires.

Enfin, il faut offrir nos infirmités à Dieu pour des intentions très-pures de sa gloire, de son amour et

pour les autres dont nous avons parlé en son lieu, et surtout en union des douleurs que Notre-Seigneur a endurées, que nous devons pour lors plus particulièrement nous représenter, et voir tant pour l'extérieur que pour l'intérieur comment il s'y comportait, et nous mouler sur ce patron. « Subditus esto Domino, » dit le Prophète, et comme d'autres traduisent, « dole Do-« mino (Ps. 36, 7; apud Lorin.) : Rendez-vous souple « aux dispositions que Notre-Seigneur fait de votre « santé, soyez malade en lui et pour lui, » et portez vos souffrances à son exemple et pour son amour.

Voilà les vertus avec lesquelles nous pouvons rendre nos maladies précieuses devant Dieu, agréables à sa divine Majesté et profitables à notre salut. A la vérité nous devons avoir cela grandement à cœur, et les faire valoir le plus que nous pouvons, considérant que ce sont des occasions de salut et de perfection qui n'arrivent pas toujours, et que c'est une chose pitoyable de ne point s'en servir et d'avoir tant de maux sans fruit. C'est aussi avec ces mêmes vertus que nous devons combattre les vices, où les maladies ont coutume, si on n'y veille de près, de faire tomber, rendant les âmes aussi malades que les corps, tant parce qu'elles ne peuvent vaquer aux oraisons ni aux méditations qui les nourrissent et les fortifient, que parce que l'âme liée à un corps indisposé ne pense presque à autre chose qu'à son mal et aux remèdes. Ces vices sont l'impatience, la colère, les tristesses, les chagrins, les plaintes de la violence de la douleur, de l'amertume des médecines, du dégoût des viandes, du bruit que l'on fait et de toutes les incommodités que l'on reçoit, les appréhensions trop vives d'avoir du mal, les recherches excessives de son soulagement, le soin trop pressant de recouvrer sa santé, la trop grande espérance aux médecins et aux remèdes, au préjudice de celle qu'on doit avoir en Dieu, que les saintes Lettres

ont tant blâmée chez le roi Asa, de qui elles disent : « Ægrotavit Asa dolore pedum vehementissimo, et nec « in infirmitate sua quæsivit Dominum, sed magis in « medicorum arte confusus est, dormivitque cum pa- « tribus suis (2 Paral., 16, 12) : Asa fut tourmenté « d'une très-cruelle douleur de pieds pour la guérison « de laquelle il ne s'adressa point au Seigneur, mais « il l'attendit beaucoup plus des médecins. Son attente « pourtant fut vaine, car il mourut peu de temps « après. » Et parce que les Juifs commettaient la même faute, lisant les livres de Salomon, où il traitait des simples et de leurs vertus, Anastase de Nicée dit que la lecture leur en fut défendue, et que par ce moyen peu après on n'en vit plus.

Pour faire pratiquer ces vertus aux malades et aux infirmes, et les consoler dans leurs maux, les paroles suivantes de l'éloquent évêque de Marseille, Salvien, pourront grandement servir, parce qu'elles sont remarquables en ce sujet, et très-dignes pour cela d'être insérées ici : « Quæris quâ ratione infirmi sunt sancti viri : « Respondeo breviter, quia ideo sancti viri infirmiores « se esse faciunt, quia si fortes fuerint, sancti esse vix « possunt (lib. 1 de guber. Dei) : Vous demandez « pourquoi les saints sont infirmes; et je réponds en « peu de mots que c'est parce qu'eux-mêmes se font « tels; s'ils étaient forts, à grand'peine pourraient-ils « être saints ; » car les hommes deviennent ordinairement forts par le boire et le manger, et faibles par l'abstinence et le jeûne. Il n'est donc pas étonnant si les saints sont attaqués d'infirmités, puisqu'ils rejettent les choses qui pourraient leur donner des forces ; et ils ont raison de le faire, attendu que saint Paul dit (1 Cor., 9, 27) : Je châtie mon corps, et je le réduis, de peur qu'après avoir prêché les autres et contribué à leur salut, je ne sois moi-même réprouvé et perdu. « Si infirmitatem corporis appetendam sibi

« etiam Apostolus putat, quis sapienter evitat? si for-
« titudinem carnis Apostolus metuit, quis rationabili-
« ter fortis esse præsumit? hæc ergo ratio est, quia
« homines Christo dediti et infirmi sunt et volunt
« esse? Que si l'Apôtre même juge que l'infirmité du
« corps lui est utile, qui peut l'éviter avec sagesse? Si
« saint Paul craint la bonne disposition de la chair,
« qui peut judicieusement la désirer? Voilà la raison
« pour laquelle les serviteurs de Jésus-Christ sont et
« veulent être infirmes. » Or, tant s'en faut que de là nous devions inférer que les hommes pieux soient méprisés de Dieu, ce doit plutôt nous être un témoignage d'une plus grande affection qu'il leur porte. Nous lisons que Timothée, disciple de saint Paul (1 Tim., 5, 23), a été fort maladif; en était-il pour cela rebuté de Dieu? et sa faible complexion, et ce corps toujours faible qu'il allait traînant, le rendait-il désagréable à Notre-Seigneur? il a voulu l'avoir de cette façon pour lui plaire. Et bien qu'il fût ainsi disposé, son maître pourtant ne lui permit que boire un peu de vin, « Hoc est,
« ita eum voluit infirmitati suæ consulere, quod noluit
« tamen ad fortitudinem pervenire, c'est-à-dire, avoir
« tellement soin de sa santé, qu'il n'a pas voulu qu'il
« l'ait recouvrée tout entière, et qu'il soit arrivé à une
« pleine force; » et pourquoi cela? Parce que lui-même écrit (Galat., 5, 17) que la chair et l'esprit sont toujours en dispute et aux prises ensemble; de sorte que l'esprit ne fait pas librement tout ce qu'il veut. C'est pourquoi quelqu'un a dit bien à propos que, pour lui donner moyen de le faire, il faut affaiblir la chair, et la mettre dans l'impuissance de ne plus prendre les armes, « Infirmitas enim carnis vigorem mentis exa-
« cuit: ut affectis artubus vires corporum in virtutes
« transferantur animorum, non turpibus flammis me-
« dullæ æstuent, non malè sanam mentem latentia in-
« cendia succendant, non vagi sensus per varia oblec-

« tamenta lasciviant : sed sola exultet anima ; læta cor-
« pore affecto, quasi adversario subjugato : Car la fai-
« blesse de la chair aiguise l'esprit, ses indispositions sont
« à celui-ci des dispositions pour la vertu ; dans un corps
« incommodé on n'est pas échauffé de flammes impudi-
« ques ; les sens ne se répandent point par les créatures
« pour y fureter leurs plaisirs, mais l'âme seule y vit
« en paix et en joie, comme ayant surmonté son ad-
« versaire. » Et le même auteur écrivant à sa sœur relevée de maladie, après avoir loué Dieu avec de belles paroles du retour de la santé, lui dit celles-ci : « Quam-
« vis ego ne hanc quidem tibi, quam pertulisti, terres-
« tris vasculi infirmitatem obfuisse existimem, cujus
« fortitudo, ut scis, menti semper inimica est, ut te
« jure nunc tantò fortiorem spiritu putem, quantò im-
« becillior carne esse cœpisti (Epist. ad Catturam so-
« rorem) : Quoique je n'estime pas que l'infirmité de
« votre chair vous ait été nuisible, sa force, comme
« vous savez, est toujours contraire au bien de l'esprit,
« d'où je conclus que maintenant vous êtes devenue
« d'autant plus forte de l'esprit, que vous êtes plus fai-
« ble du corps. » Celui-ci, comme dit l'Apôtre, fait continuellement la guerre à celui-là, et met notre salut en grand hasard : « Ut mihi genus quoddam sanitatis esse
« videatur, hominem interdum non esse sanum : De
« sorte qu'il me semble que c'est une espèce de santé
« de n'être pas quelquefois si sain, » car alors l'esprit n'a pas grand'peine avec son corps, parce qu'il est vaincu. C'est pourquoi réjouissez-vous, servante de Dieu, d'avoir été malade : « Nunquam, ut puto, habi-
« tatori Deo dignior extitisti quantò imbecillior cor-
« pore, tanto purior sensu, vincentibus carnem tuam
« morbis, mente vicisti : Je ne crois pas que jamais
« vous vous soyez rendue plus digne de la présence et
« de la demeure de Dieu en vous ; plus votre corps est
« faible, plus votre esprit est épuré ; la maladie abat-

« tant votre chair, l'a abattue aux pieds de votre âme « pour l'en rendre victorieuse. »

III. Pour la fin de ce sujet, nous donnerons un avis pour la convalescence, qui tient encore quelque peu de la maladie, et est un temps des plus dangereux de toute la vie, parce que l'on est contraint, malgré qu'on en ait, d'accorder quelque chose à la nature et de la traiter plus doucement, afin de la remettre. Ce qui fait qu'aisément on se relâche, et ainsi qu'on se laisse aller à la gourmandise, et à la recherche de ses goûts, sous le titre de nécessité, à l'oisiveté, sous couleur de faiblesse, à la négligence de l'oraison et des exercices de dévotion, sur la trop grande peur de se nuire, à des discours profanes, à des entretiens inutiles, à des passe-temps puérils, sous prétexte de se récréer, comme si le soin de recouvrer sa santé donnait la liberté de voir, d'ouïr et de dire tout ce qui semble bon. Et comme l'esprit est oisif, il se remplit facilement, ou par son propre malheur, ou par l'artifice du démon, de mille pensées vaines, auxquelles il s'occupe et passe les journées. Tous ces maux arrivent alors à un homme, s'il ne prend garde soigneusement à lui; c'est pourquoi il faut qu'il pense tellement à réparer les forces du corps, qu'il ne perde point celles de l'âme, et à rendre sa chair saine, sans que son esprit en tombe malade. « Salvavit sibi dextera ejus, » chante le Prophète royal (Ps. 97); et comme saint Augustin lit, « Sanavit ei « dextera ejus : La droite de Dieu, c'est-à-dire son Fils, « l'a guéri pour lui. » Ce saint docteur ajoute : « Multi « sanantur sibi, non ei; ecce quam multi ab illo sanan- « tur, et non illi sanantur? quomodò ab illo sanantur, « et non illi sanantur? accepta sanitate, lasciviunt. « Quis est qui sanatur ei ? qui intus sanatur : Plu- « sieurs sont guéris, non pour Dieu, mais pour eux- « mêmes; considérez combien de malades reçoivent la « guérison de lui, et non toutefois pour lui : Comment

« cela? Parce que l'ayant reçue, ils se licencient et de-
« viennent pires qu'ils n'étaient dans la maladie. Mais
« qui est guéri pour lui? C'est celui qui est guéri
« dans l'âme aussi bien qu'au corps, » et qui ayant recouvré sa santé l'emploie à son service.

SECTION IV

DE LA PATIENCE DANS LES AFFLICTIONS DE L'ESPRIT.

I. Causes des afflictions de l'esprit. — Notre faute. — La malice du démon. — La volonté de Dieu. — II. Raisons pour lesquelles il les envoie.

C'est ici que la patience de l'homme doit encore tre plus tendue, et sa constance plus forte pour souffrir comme il faut, et selon que Dieu veut, les afflictions de l'esprit, qui sans doute sont les plus grandes de toutes, comme le sujet où elles sont et sur lequel elles s'abattent est aussi le plus noble. Nous entendons par ces afflictions les obscurités, les ténèbres, les ignorances, les craintes, les frayeurs, les désolations, les aridités, les inquiétudes, les troubles, les chagrins, les angoisses et toutes les peines de l'âme contraires aux lumières, aux consolations, à la paix, à la joie et aux doux sentiments que la présence sensible et l'onction du Saint-Esprit lui communiquent, et dont il oint ses facultés, pour exercer facilement et agréablement la vertu et faire ses opérations; car alors elle a grand goût à l'oraison, elle sent des délices dans la communication avec Dieu, dans le recueillement et toutes les fonctions intérieures; elle savoure les bons livres, elle parle et entend parler volontiers des choses saintes, elle a un sentiment vif et pénétrant de la présence de Dieu, de sa bonté et des témoignages qu'il lui donne de son amour; elle se plonge dans l'espérance filiale qu'elle a en lui de son salut, et se porte avec une grande promptitude à tout ce qui regarde son service.

Mais quand le Saint-Esprit se retire et lui soustrait ces secours sensibles, elle ne va pas ainsi, elle devient lourde et pesante, et ne saurait avancer un pas sans difficulté; elle se trouve avec une imagination volage qui ne fait que courir, avec un entendement obscurci, à qui les clartés de la foi ne sont plus que ténèbres, et avec une volonté sèche, stupide et insensible. Ensuite de quoi, « Ad opus manuum piger, dit saint Bernard « expliquant cet état, ad vigilias somnolentus, ad iram « præceps, ad odium pertinax, linguæ et gulæ indul- « gentior (Serm. 54 in Cant.) : L'homme se sent pa- « resseux quand il faut travailler, endormi quand il « doit veiller, prompt à se mettre en colère, ferme à « tenir son cœur, plus libre en ses paroles, et plus « indulgent à sa bouche ; » enfin, tout se débande en lui, toute l'économie de son intérieur s'ébranle et toutes les jointures s'ouvrent. Ces maux sont grands et terribles : il est vrai qu'il y en a qui le sont plus, et d'autres moins; mais pour peu qu'ils le soient, ils le sont toujours beaucoup, particulièrement chez une âme qui aime. Saint Bernard pesant les paroles que la Vierge dit à Notre-Seigneur quand elle l'eût retrouvé au temple : « Mon Fils, pourquoi vous êtes-vous com- « porté ainsi envers nous? votre père et moi vous cher- « chions bien affligés, » dit que l'affliction de la sainte Vierge ne venait pas de la crainte qu'elle eût que Notre-Seigneur aurait faim, sachant qu'il était Dieu, et que nourrissant tous les animaux et tous les hommes, il ne manquerait de rien s'il voulait pour son entretien : « Sed tantum subtractas vel ad monicum « ineffabiles præsentiæ ejus delicias querebatur : tam « enim dulcis est Dominus Jesus gustantibus eum, « tam speciosus ad videndum, tam suavis ad amplec- « tendum, ut brevis ejus absentia maxima doloris ma- « teria sit (Homil. infra octav. Epiphaniæ) : Mais elle « se plaignait d'avoir été privée, même pour un peu

« de temps, des délices de sa chère présence ; car « Notre-Seigneur est si doux à ceux à qui son amour « en donne le goût, il est si beau à leurs yeux, et leur « fait sentir des délices si suaves quand ils l'embras- « sent, que sa plus petite absence leur est un très- « grand sujet de douleur. »

I. Or les causes de ces afflictions intérieures sont, ainsi que nous dit Cassien (Collat. 4, cap. 3) : notre faute, la malice du diable et la volonté de Dieu. Pour la première, j'estime que c'est la plus ordinaire, et elle arrive quand on ne veille pas assez sur la garde de son cœur, qu'on donne trop de liberté à ses sens, qu'on se dissipe parmi les créatures, qu'on s'attache d'affection à quelqu'une, qu'on se répand en paroles inutiles, qu'on ne se tient pas assez occupé, ou qu'on l'est trop, qu'on n'apporte pas dans ses prières la préparation, la révérence et l'attention requise, qu'on ne reçoit pas, qu'on n'entretient pas Notre-Seigneur dans la communion avec le soin et la dévotion qu'on doit, qu'on se laisse aller aisément aux péchés véniels. Tous ces manquements en gros et en détail bouchent les avenues aux lumières divines et aux saintes affections ; l'entendement devient ténébreux, la volonté aride et l'âme dans une impuissance de se mouvoir au bien qu'avec de très-grandes peines, comme quand les esprits animaux sont arrêtés, et qu'il se trouve quelque empêchement à leur passage, les membres qui devaient en être vivifiés et échauffés tombent dans une misérable paralysie, perdant le sentiment et le mouvement.

La seconde cause se rapporte au démon, qui fait tout son possible pour nous ôter le peu de dévotion que nous avons, pour nous inquiéter en nos oraisons, nous distraire en nos communions, nous surcharger d'occupations sous de beaux prétextes, nous remplir l'imagination de mauvaises images, l'esprit de sottes pensées et le cœur d'affections vicieuses, nous traverser et nous

persécuter par divers moyens pour nous porter à l'impatience, et jeter notre âme hors de son assiette; c'est ce que David appelle : « Immissiones per angelos ma-« los (Ps. 77, 49) ; Les efforts et les attentats que les « mauvais anges font pour nous perdre. »

La troisième est de Dieu; saint Grégoire dit : « Omnipotens Deus eos quos in æternum diligit, ali-« quando ad tempus relinquit, unde scriptum est, ad « punctum in modico dereliqui te, et in miserationi-« bus magnis congregabo te, in momento indignatio-« nis abscondi faciem meam parumper à te, et in « misericordia sempiterna misertus sum tui ; hinc « Psalmista deprecabatur, non me derelinquas usque-« quaque : derelinqui igitur se, sed ad modicum posse « utiliter noverat, qui ne usquequaque relinqueretur, « petebat (lib. 20 Moral., cap. 19, Is., 54, 7) : Dieu « parfois laisse pour un temps ceux qu'il aime pour « l'éternité; d'où il est écrit : Je t'ai laissé un peu, « mais je saurai bien te reprendre avec mes grandes « miséricordes; je t'ai de colère caché mon visage « pendant quelques heures, mais j'aurai pitié de toi à « jamais. Ainsi le chantre royal faisait cette prière à « Dieu : Ne m'abandonnez pas pour toujours; il dit « pour toujours, montrant qu'il le pouvait être à son « profit pour quelque temps. »

II. Si maintenant vous demandez pour quelles raisons Dieu exerce ainsi les élus et traite ses enfants, nous répondons que la première est pour punir quelque secret orgueil qu'ils nourrissent et les humilier, leur faisant toucher au doigt leurs pauvretés et leurs misères. « Superbia inventa est in me, dit saint Ber-« nard de soi par grande humilité, et Dominus decli-« navit in ira à servo suo, hinc ista sterilitas animæ « meæ et devotionis inopia quam patior : non com-« pungi ad lacrymas queo, non sapit psalmus, non « legere libet, non orare delectat : meditationes solitas

« non invenio : ubi est illa inebriatio spiritûs? ubi « mentis serenitas et gaudium, et pax in Spiritu sancto « (Serm. 54 in Cant.)? Dieu s'est retiré de moi dans « sa colère, parce qu'il y a aperçu de l'orgueil; et de « là est venue cette stérilité et cette indévotion où « maintenant je me trouve; car mes larmes sont taries, « la psalmodie m'est insipide, je n'ai plus le cœur à « lire, je ne sens plus d'attraits à l'oraison, et quand « je m'y mets, cette abondance de pensées dévotes et « touchantes ne se présente plus, mais je suis inconti- « nent à sec, et ne sais que dire. Et où est cet épa- « nouissement, où sont ces jubilations et ces transports « de mon cœur? Où la sérénité de mon âme et la joie « et la paix au Saint-Esprit? » Hélas! la vanité m'a ravi tous ces biens : voilà pour punir l'orgueil. Pour l'empêcher, le B. Laurent Justinien dit : « Ad repri- « mendam hominis audaciam sapientissimè interdum « se subtrahit sapientia, non odiendo, non contem- « nendo, sed amando : quis enim nisi quandoque re- « lictus sibi propriam agnosceret fragilitatem? conti- « nuus successus occasionem parat elationis (lib. de « monast. Discipl., cap. 18) : La sagesse divine, pour « réprimer l'audace d'un homme et le faire rentrer en « lui-même, s'éloigne très-sagement quelquefois de « lui, non par haine ni par mépris, mais par amour; « car qui pourrait connaître sa fragilité, si elle était « toujours soutenue de ces grands appuis, et n'était « jamais laissée en quelque façon à elle-même? La « suite continuelle des succès heureux fraye le chemin « et ouvre la porte à la superbe; » c'est pourquoi pour aller au-devant, il faut les interrompre. La B. Angèle de Foligny raconte (cap. 50 Vitæ) qu'étant très-désolée, Notre-Seigneur lui dit : Ma très-chère fille, j'ai mis en toi mon amour; à quoi elle repartit : Et comment, Seigneur, puis-je le penser, attendu les afflictions que je sens, qui me font presque croire que vous

m'avez abandonnée? Ne crois pas cela, répliqua Notre-Seioneur, car je t'aime et je t'approche davantage de moi, ajoutant cette belle comparaison : le père qui aime son fils lui donne les viandes avec tempérament, ne permettant pas qu'il boive le vin tout pur, mais il y met beaucoup d'eau afin qu'il lui profite; ainsi Dieu mêle les fâcheries avec les consolations dans la conduite de l'âme élue, qui autrement se perdrait; et quand il semble qu'elle est délaissée , c'est alors qu'elle est plus aimée et comblée de plus grandes faveurs.

La seconde cause prend son origine d'une colère amoureuse, ordinaire entre ceux qui s'aiment beaucoup, parce que l'un des deux a témoigné de l'affection à un tiers, d'où l'amour, qui est naturellement jaloux, craint quelque diminution et quelque refroidissement en ses ardeurs. Car le Saint-Esprit voyant que l'âme a recherché ou admis quelque consolation illicite des créatures, lui soustrait les siennes, et lui fait par ce signe ressentir l'indignation de son amour irrité, afin qu'elle connaisse sa faute, qu'elle s'en corrige et entende qu'il veut être aimé sans compagnon.

La troisième est pour châtier ses péchés véniels, et lui faire payer les petits plaisirs qu'elle a pris dans la jouissance des choses créées par la perte d'un plus grand. Comme un père prudent et avisé montre à son fils, qui a fait quelque chose contre le respect qu'il lui doit, ou contre la bienséance, un visage plus grave et plus sévère qu'à l'ordinaire , ainsi Dieu agit avec le juste qui s'est émancipé, pour le ramener à son devoir et le rendre sage.

La quatrième, pour faire mériter l'âme par sa patience, par son humilité, par sa résignation, par sa constance et par les autres vertus qu'elle pratique en ces occasions, où Dieu la purifie , la perfectionne et la comble de grandes grâces et de dons célestes.

La cinquième, pour l'éprouver, si elle le sert sincèrement pour l'amour de lui, ou pour les projets et les gages ; si elle a profité dans la vertu et est devenue forte, jusqu'au point de porter sans dommage le retranchement de la consolation sensible ; si elle n'est point trop attachée à ses délices et plus aux dons qu'au donateur. C'est pourquoi il les lui ôte par une grande miséricorde, comme des empêchements de croître et de s'enraciner dans l'amour pur. Plusieurs âmes qui font profession de dévotion sont semblables aux enfants gourmands qui lèchent les confitures que leurs mères avaient mises sur leur pain, pour le leur faire manger plus aisément, et laissent le pain, qui néanmoins devait bien autrement les nourrir que les confitures ; car souvent elles s'arrêtent aux seules douceurs spirituelles que la bonté divine, comme une mère charitable, leur communique, pour leur faire manger plus facilement le pain solide de la vertu et en exercer les actes. Après cela elles ne doivent point s'étonner si on leur donne le pain tout sec.

La sixième, afin qu'elle sache que le parfait amour et la vraie sainteté ne consistent pas en ces goûts, et que pour en avoir plus et nager dans un océan de délices, on n'a pas pourtant plus de vertu, mais qu'elles consistent dans une sincère humilité, patience, mansuétude, obéissance, détachement des créatures, soumission à Dieu et aux dispositions qu'il fait d'elle, tellement qu'elle soit contente d'être privée de tout goût et de toute consolation, selon qu'il lui plaira, mettant son goût et sa consolation seulement à l'aimer dans une nudité d'esprit, dans un dépouillement de soi et de tout, et à rapporter fidèlement à son honneur tout ce qu'elle fait, et, quand il la console et verse sur son intérieur et sur son extérieur cette manne céleste, la recevoir avec actions de grâces, la regarder avec des yeux épurés, non comme ses contentements, mais

[illegible] dans un cœur [illegible] [illegible]
[illegible] les [illegible] de Dieu, et des moyens de se perfectionner, et puis [illegible] l'employer à sa gloire et à son propre salut.

La seconde, c'est que la nature affaible est bien de se remettre, et que les esprits abattus et chagrins se reparent ; car il y en survient une grande quantité aux opérations embrassées des vertus, et surtout de la charité, pleine d'âme et de corps, arrosée et remplie de la pluie de ses consolations sensibles, concourant dans une mutuelle non agente à les produire.

Pour découvrir le point des causes des consolations, je rapporterai un passage remarquable de saint Bernard, où il en traite plusieurs brièvement, et nous se suivant nettement et agréablement : « Je trouve, à « épousé, ici-là, ne désoeuvre, ne [illegible] le sou- « tenu, et paulisper [illegible] [illegible] « [illegible], [illegible] [illegible] [illegible] « [illegible] et [illegible] [illegible], [illegible] « et [illegible] ; [illegible] [illegible], [illegible] « [illegible], ne [illegible] [illegible], ne « si [illegible] [illegible] [illegible] « [illegible] [illegible] [illegible] « [illegible] [illegible] [illegible] «

faveur. « Vulgare proverbium est, quod nimia fami-
« liaritas parit contemptum, recedit ergo ne forte
« nimis assiduus contemnatur, et absens magis desi-
« deretur, desideratus avidiùs quæratur, diu quæsitus
« tandem gratiùs inveniatur : C'est un dire commun,
« que la trop grande familiarité engendre le mépris;
« il se retire donc de peur que tu ne tiennes plus
« compte de lui en le voyant trop souvent ; que ne le
« voyant plus, tu désires davantage de le revoir; que
« l'ardeur de ton désir te le fasse chercher avec plus
« de diligence, et qu'après l'avoir bien cherché, tu le
« retrouves et le possèdes de nouveau avec plus de
« plaisir. » En outre, si nous avions toujours ces sua-
vités célestes, nous estimerions peut-être que nous
sommes arrivés à notre béatitude et entrés dans cette
cité éternelle qu'on nous promet, sans nous soucier
d'aller plus avant, comme saint Pierre, qui, transporté
de la joie qu'il sentait sur le mont Thabor, dit à
Notre-Seigneur : Seigneur, nous voilà bien, il est bon
que nous demeurions ici, et que nous n'en partions
jamais. « Ne ergo exilium deputemus pro patria,
« arrham pro pretii summa, venit sponsus, et recedit
« vicissim, nunc consolationem afferens, nunc uni-
« versum stratum nostrum in infirmitatem commu-
« tans : Afin donc que nous ne prenions le lieu de
« notre bannissement pour celui de notre patrie, et
« l'avance d'un denier pour le payement de la somme
« totale, l'époux vient nous voir et puis il s'en retourne,
« il se montre et il se cache, apportant tantôt la conso-
« lation et après la désolation, et semant les épines et
« les infirmités dans nos lits. » — « Et ita quasi alis
« expansis supra nos volitans provocat nos ad volan-
« dum, quasi dicat : Ecce parum gustastis quàm sua-
« vis sum et dulcis, sed si vultis plenè saturari hâc
« dulcedine, currite post me in odorem unguentorum
« meorum, habentes sursum corda, ubi ego sum in

« dextera Dei Patris. Ibi videbitis me non per specu-
« lum, et in ænigmate, sed facie ad faciem, et plenè
« gaudebit cor vestrum, et gaudium vestrum nemo
« tollet à vobis : Et ainsi il se tient comme à ailes dé-
« ployées, voletant au-dessus de nous, comme s'il
« nous disait : Voici que vous avez goûté un peu de
« mes douceurs et de mes délices, mais si vous sou-
« haitez d'en être pleinement rassasiés, courez après
« l'odeur de mes parfums en tenant vos cœurs attachés
« de pensées et d'affections au ciel, où je suis assis à
« la droite de mon Père. Là vous me verrez non plus
« dans un miroir et avec obscurité, mais clairement
« et comme je suis, et votre cœur sera comblé d'une
« joie parfaite et personne ne vous la ravira jamais. »

SECTION V

SUITE DU MÊME SUJET.

Remèdes de ces afflictions.

Après avoir déclaré les sources des afflictions de l'esprit, venons maintenant aux remèdes. Quand elles découlent de la première, c'est-à-dire de notre faute, le remède sera d'ôter les péchés et les imperfections qui les causent, et d'avoir recours à Dieu afin qu'il lui plaise de nous rendre les grâces et les secours dont il nous a justement privés. Il faut, dit Richard de Saint-Victor (in Cant., cap. 16), imiter Elie, qui, après une sécheresse de trois ans, demanda la pluie et l'obtint, mais ce ne fut qu'après avoir prié sept fois (3 Reg., 18). Ainsi quand on sent son âme aride, on doit s'adonner et insister à la prière, jusqu'à ce qu'on ait obtenu les eaux du ciel qui l'arrosent et la détrempent. La montagne où Elie présenta à Dieu sa requête et fut exaucé, fut celle du Carmel, qui signifie « con-
« naissance de circoncision, » pour nous dire qu'afin

que la dévotion retourne et que la pluie des sentiments et des affections de piété mouille cette terre sèche, « Necesse est ut superflua locutionis, cogitatio-« nis et etiam operis amputet et circumcidat ; qui in « se ista circumcidere non noverunt, exaudiri digni « non sunt ; sunt quippe montes Gelboë, in quos nec « ros, nec pluvia gratiæ descendit, eò quod in eo pro-« jectus sit clypeus fortium, il est nécessaire de retran-« cher les superfluités de ses paroles, de ses pensées et « de ses œuvres, et qui ne pratique pas cette circon-« cision spirituelle n'est pas digne d'être ouï, mais il « se trouvera au nombre des montagnes de Gelboë, « sur lesquelles ni la rosée ni la pluie de la grâce ne « tombent, parce qu'on y a jeté le bouclier des forts, » c'est-à-dire qu'on n'y a point soutenu de combat, ni résisté à ses mauvaises inclinations et à ses vices, mais qu'on s'y est lâchement laissé vaincre. Partant, que l'âme se dépouille courageusement de toutes ses inutilités, et coupe toutes les attaches qui la tiennent liée aux créatures, et puis elle verra assurément avec Elie paraître une petite nuée qui après grossira et enfin se résoudra en une grosse pluie de dévotion, dont son âme sèche sera toute baignée.

Pour la seconde source, qui est la malice du démon, il faut la boucher avec l'oraison, avec les exercices de piété, avec les bonnes œuvres, avec la veille sur son cœur, pour ne point y donner entrée aux pensées mauvaises, et surtout avec une ferme confiance en Dieu, et un parfait abandon de soi à sa providence, espérant qu'il nous protégera et nous mettra à couvert des embûches de notre ennemi sous l'ombre de ses ailes.

A la troisième, qui est la volonté de Dieu, ou nous châtiant, ou nous éprouvant, ou nous purifiant, ou nous affermissant dans la vertu, ou nous comblant de mérites, il faut apporter la patience, la résignation et l'agrément à sa conduite, considérant qu'elle est très-

bonne, très-sage et très-sainte, et que nous pouvons exercer des actions très-parfaites, et plus qu'au temps de la consolation, comme on le voit évidemment en celles que Notre-Seigneur fit dans sa passion, et qui furent sans doute les plus excellentes de toute sa vie, les plus agréables et les plus glorieuses à Dieu son Père, les plus utiles au salut des hommes et les plus méritoires pour son propre honneur; néanmoins il ne les fit qu'avec des peines extrêmes, plus grandes incomparablement que ne furent jamais celles qu'ont ressenties tous les hommes dans la production de leurs bonnes œuvres, et elles le forcèrent de détresse à en suer le sang dans un jardin, et à s'écrier sur la croix : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Ce qui nous sert de lumière pour connaître et apprendre ce grand principe de la vie spirituelle, que la perfection d'une action ne consiste pas au goût ni à la facilité que l'on éprouve en la faisant, mais en son essence, et à la faire avec affection, avec courage et avec une intention très-pure; qu'il ne faut pas s'arrêter aux goûts ni aux dégoûts, aux facilités ni aux difficultés, mais aller toujours comme les voyageurs dispos, qui, sans se soucier de la pluie ni de la boue, s'avancent et gagnent toujours du terrain. Car si pour voir le chemin fangeux ou tomber un peu de pluie ils s'étonnaient, ils n'iraient guère loin. Au sentier de la perfection, il ne faut pas tant prendre garde à sa qualité, s'il est beau ou crotté, ni faire de si grandes réflexions sur ses dispositions, si l'on est en consolation ou en désolation, mais ne penser qu'à marcher, et laissant le soin de la charité accidentelle et de la dévotion sensible, se tenir inséparablement à la substantielle, qui consiste à aimer Dieu par-dessus tout, à vouloir au fond, et malgré toutes les résistances, ce qu'il veut, à fuir ses offenses, à se porter vertueusement aux bonnes œuvres et avoir le cœur à

tout ce qui concerne son service. C'est dans les aridités et les contradictions de la nature que proprement on le sert et on l'aime, car c'est à ses dépens. Et comme celui qui pour aller vous voir ferait cinquante lieues à pied, par un mauvais chemin et un mauvais temps, vous témoignerait beaucoup plus d'amour et mériterait de vous plus d'estime et de plus grandes preuves d'affection que s'il y allait à cheval ou en carrosse, par une belle saison et un chemin aisé; ainsi l'âme qui va à Dieu par les sécheresses et par les peines d'esprit, allant du mieux qu'elle peut, et s'y traînant comme de force, lui montre un amour beaucoup plus véritable et plus assuré que si l'abondance des grâces l'y portait. Aussi elle sera accueillie plus favorablement, chérie plus tendrement et plus richement récompensée.

Mais les deux remèdes les plus nécessaires qu'il faut employer avec plus de soin, sont l'humilité et la persévérance en ses bons exercices. Pour l'humilité, saint Bernard nous en parle excellemment, après avoir dit ce que nous avons allégué ci-dessus, que l'indévotion est le supplice de notre orgueil. « In veritate didici, « ce sont ses mots, nihil æquè efficax esse ad gratiam « promerendam, retinendam, recuperandam, quàm si « omni tempore coram Deo inveniaris non altum sa- « pere, sed timere; beatus homo qui semper est pa- « vidus; time ergo cùm arriserit gratia, time cùm « abierit, time cùm denuò revertetur; hoc est semper « pavidum esse, succedant vicissim sibi in animo tres « isti timores, secundùm quod gratia vel adesse di- « gnatur, vel offensa recedere, seu iterum placata re- « dire sentietur (Serm. 54 in Cant.; Prov., 28, 14) : « J'ai appris en vérité et par expérience, qu'il n'est « rien de plus puissant pour mériter la grâce, pour la « conserver et pour la recouvrer, que si vous vous « tenez continuellement devant Dieu, non dans une

« haute estime de vous-même, mais dans un abaisse-
« ment d'esprit et dans la crainte. Bienheureux est
« l'homme qui est toujours craintif; craignez donc, et
« quand la grâce vous visitera, et quand elle se reti-
« rera, et quand elle retournera. C'est ainsi qu'il faut
« craindre toujours, et que ces trois craintes se sui-
« vent et se donnent la main dans votre âme, selon
« que la grâce daignera se communiquer à vous, ou
« se refuser pour être offensée, ou se rendre étant
« apaisée. » — « Cùm adest, time ne non dignè ope-
« reris ex ea; videte, Apostolus inquit, ne in vacuum
« gratiam Dei recipiatis (2 Cor., 6, 1) : Quand vous la
« possédez, craignez de n'en point faire un bon usage;
« prenez garde, dit l'Apôtre, que vous ne receviez la
« grâce de Dieu en vain » et ne la laissiez perdre.
« Quid si recesseris, non multò magis tunc timen-
« dum? planè multò magis, quia ubi deficit tibi gra-
« tia, deficis tu; tunc ergo, subtractâ gratiâ, tanquam
« mox casurus, time et contremisce, Deo tibi, ut sentis,
« irato, time quia reliquit te custodia tua. Nec dubites
« causam esse superbiam, etiamsi non appareat; quod
« enim tu nescis, scit Deus, et qui te judicat, ipse est.
« Numquid qui humilibus dat gratiam, humili aufert
« datam? ergo argumentum superbiæ, privatio est gra-
« tiæ : Si vous la perdez, n'avez-vous pas encore un
« plus grand sujet de crainte? Sans doute, parce qu'où
« la grâce vous manque, vous manquerez. Ayez donc
« peur quand la grâce vous est ôtée, comme devant
« bientôt tomber; ayez peur, et une peur qui passe
« jusqu'au tremblement, connaissant que Dieu est en
« colère contre vous et qu'il vous quitte, et ne doutez
« pas que la cause de ce malheur ne soit l'orgueil,
« quoique vous ne le voyiez pas; car ce que vous ne
« voyez pas, il le voit, et c'est lui qui vous juge; et à
« vrai dire, puisqu'il confère la grâce aux humbles,
« comment la leur ôterait-il après la leur avoir donnée?

« La soustraction de la grâce est donc la marque de « l'orgueil. » Bien qu'on ne la soustrait pas toujours pour la superbe qui est effectivement, mais pour celle qui serait, si par ce moyen on ne lui fermait l'entrée, comme il paraît en saint Paul, qui était travaillé des tentations importunes de la chair, non pour être orgueilleux, mais pour ne point le devenir; tellement que toujours l'orgueil est la cause de la privation de la grâce, car c'est ou pour punir l'orgueil présent ou pour empêcher le futur. « Jam si gratia repropitiata « redierit, multò magis tunc timendum, ne fortè con- « tingat recidivum pati juxta illud in Evangelio : Ecce « sanus factus es, vade, et jam amplius noli peccare, « ne aliquid deterius tibi contingat; audis recidere « quàm incidere esse deterius; proindè invalescente « periculo invalescat et metus; beatus es si cor tuum « triplici isto timore repleveris, ut timeas quidem pro « accepta gratia, amplius pro amissa, longè plus pro « recuperata (Joann., 5, 4) : Or, si la grâce après les « dues recherches daigne revenir, il faut craindre en- « core plus que jamais, afin de ne pas retomber dans « cette infortune, et être pire qu'avant, selon la parole « de l'Evangile, qui nous dit que la rechute est plus « préjudiciable que la chute; c'est pourquoi où il y a « davantage de péril il doit aussi y avoir plus de « crainte. Ainsi pour conclure, vous serez bienheu- « reux si vous emplissez votre cœur de ces trois crain- « tes, craignant quand vous aurez reçu la grâce, et « plus quand vous l'aurez perdue, et encore plus quand « vous l'aurez reconquise. »

Pour la persévérance, voici l'avis du bienheureux Laurent Justinien (de Discipl. monast., c. 12) : Un très-bon remède contre les aridités est de ne point se relâcher dans ses exercices ordinaires de piété, ne les diminuer en aucune façon, mais plutôt les accroître. Ainsi Notre-Seigneur au jardin des Olives ne se laissa

point aller à l'excessive tristesse dont il était accablé, pour quitter ou pour raccourcir son oraison, mais il tint ferme sans céder à la violence du mal, et même il la prolongea plus que de coutume. « Factus in ago-« nia, dit l'Evangéliste, prolixius orabat (Luc., 22, « 43). » Et l'ayant coupée pour visiter ses trois apôtres, à qui l'ennui avait fait omettre la leur pour dormir, en quoi ils ont représenté les lâches et les imparfaits, il la reprit jusqu'à trois fois, et ne la finit pas qu'il n'en sortit victorieux de son affliction et plein de courage, pour aller affronter les douleurs et la mort. C'est ainsi qu'il faut faire et prendre singulièrement garde à ce point, comme à celui qui est de la plus grande conséquence en cette matière, car si vous rendez les armes vous êtes vaincu. Il faut tenir bon constamment, il faut se raidir contre la difficulté et s'opiniâtrer saintement dans la continuation fidèle et inviolable de ses pratiques de dévotion, espérant un heureux changement en vous, et que Notre-Seigneur vous remontrera bientôt son beau visage. Aussi dit-il : « Vado et venio ad vos; » et derechef : « Modicum, et « non videbitis me; et iterum modicum, et videbitis « me (Joann., 14, 28; 16, 16) : Je m'en vais, et je « reviens à vous; vous serez quelque peu de temps « sans me voir, mais peu après vous me reverrez. » — « Expecta Dominum, viriliter age, et confortetur cor « tuum, quia veniens veniet, et non tardabit (Abac., 2, « 4) : Attendez le retour du Seigneur avec patience et « avec force, sans vous décourager, car il viendra « bientôt et ne tardera point, » vous souvenant que le jour auquel vous manquerez à quelqu'une de vos dévotions, était peut-être celui auquel, si vous eussiez persévéré, il avait résolu de revenir. Après avoir parlé de la patience, avant de passer à ses motifs, entrons dans la mortification qui lui est voisine.

SECTION VI

QU'EST-CE QUE LA MORTIFICATION, ET DE COMBIEN DE SORTE IL Y EN A.

I. Excellence de l'homme en l'état d'innocence. — II. Sa corruption par le péché. — III. Son rétablissement par la grâce et par la mortification. — IV. Diverses sortes de mortification.

I. Pour mieux entendre la nature de la mortification, il faut prendre la chose de plus haut, et remarquer que l'homme est un tout composé de deux parties, l'une supérieure, où la raison préside et tient l'empire, et l'autre inférieure, où est l'état des passions, que l'on appelle autrement la raison et la sensualité, l'esprit et la chair. Dans la condition bienheureuse de l'innocence et de la justice originelle, où l'homme avait été créé, ces deux parties faisaient un tempérament très-juste et étaient dans une parfaite intelligence, l'inférieure obéissant entièrement à la supérieure, la sensualité prenant la loi de l'esprit, et la chair la direction et les ordres de la raison. « Deus fecit hominem « rectum, dit Salomon (Eccl., 7, 30) : Dieu a fait « l'homme droit, » et non dans le déréglement où nous le voyons maintenant. Et en effet, il n'était pas convenable qu'il sortît des mains d'un si sage ouvrier gâté et vicieux comme il est; car s'il a fait les vermisseaux et les moucherons avec tant d'excellence, qu'il n'y a rien en eux à reprendre, devait-il former l'homme, sa plus noble créature et son chef-d'œuvre, avec les défauts dont il est souillé, et non plutôt avec les ornements et les perfections qui lui faisaient justement mériter ce titre? L'homme, au point de sa création, était la merveille des ouvrages de Dieu, un miracle de beauté, un modèle de vertu. Et comme alors il jouissait dans le paradis terrestre d'une très-douce paix, et commandait absolument à tous les animaux,

qui ne pouvaient rien entreprendre contre ses volontés, son âme, dit saint Ambroise (lib. de Paradis., cap., 11), était elle-même un vrai paradis de délices; possédant une tranquillité admirable, et ayant un plein pouvoir sur toutes ses passions, qui pour leur naissance, pour leur durée et pour leur force dépendaient tout à fait de sa volonté; de sorte qu'aucun mouvement charnel ne pouvait s'élever ni faire son impression qu'elle n'y consentît. Elle n'eût point été touchée des sentiments de l'amour, de la haine, de la colère, de la crainte, que quand et comment elle l'eût permis. L'homme en cet état était un instrument parfaitement d'accord en toutes ses parties spirituelles et corporelles, et rendant en l'univers à la gloire de son Créateur une harmonie merveilleuse. C'était une horloge bien réglée, dont l'intérieur, les roues et tous les ressorts, jusqu'aux plus petits, gardaient exactement leur mesure, et l'aiguille extérieurement s'ajustait avec le dedans, et le tout avec le soleil de justice, son corps se rendant souple à l'esprit, les passions à la raison et le tout à Dieu.

II. Mais après que le péché s'est jeté à la traverse, il a troublé toute cette excellente économie, il a rompu cette parfaite paix, il a dépouillé l'homme de tous ces avantages, il l'a chassé de ce paradis, il a démonté cet instrument, et l'a rendu comme une horloge détraquée qui ne sonne pas quand il faut, qui sonnera six heures lorsqu'il n'en est que trois, qui maintenant va trop vite, et puis trop lentement, révoltant la partie inférieure contre la supérieure, soulevant la chair contre l'esprit, et produisant dans tous ses membres et toutes ses facultés un désordre général; de sorte qu'il n'y a plus rien en lui de sain ni d'entier, mais tout y est gâté et corrompu. Le prophète disait de lui considéré en cette disposition : « A planta pedis usque ad verti-« cem non est in eo sanitas (Is., 1, 6) : Depuis la

« plante des pieds jusqu'au sommet de la tête ce ne « sont que blessures. » Et saint Paul déplorant en lui cette rébellion, dit : « Video aliam legem in membris « meis repugnantem legi mentis meæ, et captivan- « tem me in lege peccati, quæ est in membris meis « (Rom., 7, 23) : Je sens une loi dans mes membres « contraire à celle de mon esprit; j'éprouve que ma « concupiscence tire malgré moi contre ma raison, et « veut usurper ses droits, et de maîtresse qu'elle est « par nature, la rendre son esclave pour me faire con- « sentir au péché. » Quel malheur! C'est pourquoi il s'écrie incontinent après : « Infelix ego homo, quis « me liberabit de corpore mortis hujus? Infortuné que « je suis d'avoir en moi un tel combat et de loger « dans mes entrailles mes propres ennemis. Qui m'af- « franchira d'une nécessité si dure et me délivrera de « ces maux? »

III. Il répond : « Gratia Dei per Jesum Christum « Dominum nostrum : C'est la grâce de Dieu qui me « sera donnée par les mérites de Notre-Seigneur Jésus- « Christ. » Il est vrai, sans elle nous ne pouvons rien, c'est le remède général de nos infirmités. Mais nous disons qu'après elle c'est la mortification qui, comme le remède propre, doit faire cette guérison et produire en qualité de cause particulière ce grand effet. C'est elle qui doit nous rétablir en quelque façon au point où notre nature était avant sa chute, rajuster et remettre en bon accord ces parties divisées, apaiser ces séditions, nous redonner la tranquillité de l'âme que le péché nous a ôtée, et nous faire regoûter les délices dont il nous a privés. C'est là son ouvrage et ce à quoi elle travaille : pour cela elle s'appelle mortification; c'est un nom pris, comme l'on voit, de celui de la mort à cause du grand rapport qu'elle a avec elle. Car, comme la mort n'est autre chose que la séparation nécessaire de l'âme d'avec le corps, ainsi la mortification

est la séparation volontaire de l'âme qui se détache et se rend indépendante des appétits déréglés du corps; de sorte que comme la mort prive l'homme de la vie naturelle, de même la mortification retranche la vie sensuelle, et fait mourir en lui les concupiscences de la chair et la trop grande vivacité de toutes ses puissances intérieures et extérieures. Les saintes Lettres (Ephes., 2, 3) nous apprennent que nous avons deux naissances et deux vies qui leur correspondent. Par la première, nous naissons enfants de colère, et ensuite de cette nativité nous n'avons que des sentiments de révolte contre Dieu et la raison, que des inclinations au mal et à faire tout ce qui peut contenter nos sens et assouvir nos passions pour entretenir cette vie charnelle et corrompue. Par la seconde nous renaissons enfants de Dieu dans les eaux du baptême, et par l'infusion de la charité et des autres vertus qui nous sont conférées dans cette renaissance nous sommes poussés et fortifiés pour mener une vie pure, spirituelle et diamétralement opposée à l'autre. La mortification vient au secours, car son emploi est de donner la mort à la première vie, et empêcher ses actions pour nous faire vivre selon la seconde et produire librement ses œuvres. Les philosophes ont entrevu quelque chose de cette vérité quand ils ont dit que la philosophie ne consistait qu'en la considération de la mort. Les vrais philosophes, dit Platon, s'étudient par-dessus tout à mourir, non point au corps pour la vie naturelle, comme l'explique un de ses principaux disciples, mais aux passions désordonnées et à tous les mouvements contraires à la raison; car il y a une mort commune à tous les hommes, qui arrive lorsque l'âme rompt la liaison qu'elle avait avec son corps et le quitte; et l'autre propre aux philosophes et aux hommes sages, et qui se fait par le détachement de l'âme de l'amour déréglé de son corps et des choses sensibles. Platon,

dit Macrobe (lib. 1 in som. Scipion, cap. 13), enseigne que l'homme peut mourir de deux sortes de mort : la première est causée par la nature, et les vertus produisent la seconde; car l'homme meurt quand l'âme, cédant au pouvoir de la nature, est contrainte de déloger de son corps; et il meurt encore lorsque la même âme ne quittant point son corps, mais continuant à y demeurer, en quitte par les instructions de la philosophie l'affection, méprise ses plaisirs et résiste à ses cupidités; ce qui ne peut être qu'elle ne meure en quelque façon à ses sens.

Pour cela encore la mortification s'appelle abnégation et croix. « Si quis vult post me venire, dit Notre-« Seigneur, abneget semetipsum, et tollat crucem suam « (Matth., 16, 24) : Si quelqu'un veut venir après moi « et être mon disciple, qu'il se renonce, qu'il se renie « soi-même, qu'il n'accorde point à ses sens leurs dé-« sirs, et n'écoute pas leurs demandes; » de sorte que la mortification est un refus perpétuel à la nature corrompue et une résistance à ses mouvements; c'est une croix où tous les membres du corps et toutes les facultés de l'âme sont cloués pour ne plus se mouvoir que selon l'esprit de Notre-Seigneur crucifié; c'est un dépouillement des mœurs du vieil homme, pour se revêtir de celles du nouveau; c'est une évacuation de soi-même pour se remplir de Dieu. Tellement, que mortifier ses yeux, ses oreilles, son entendement, sa volonté, n'est pas autre chose que les vider des inclinations que ces facultés ont naturellement au mal, et les remplir de Dieu, c'est-à-dire, ne plus s'en servir que selon sa volonté.

IV. Pour l'autre point, qui concerne les diverses sortes de modifications, nous disons avec les saints Pères et les docteurs que l'homme étant composé de deux parties, comme nous l'avons touché ci-dessus, de l'âme et du corps, et l'une et l'autre ayant été gâtées

par le péché, il y a aussi deux espèces de mortifications : l'une regarde l'âme et s'appelle spirituelle et intérieure, et l'autre se rapporte au corps et se nomme corporelle et extérieure; elles tendent conjointement à réformer ces deux parties, à les rajuster au point de la raison, à conduire leurs mouvements dans les voies de Dieu, et les ramener à l'état bienheureux d'où elles sont déchues. Et comme il y a encore plusieurs puissances dans l'âme et plusieurs sens dans le corps, et que tous sont dépravés, nous divisons de nouveau la mortification en autant de sortes qu'il y a de ces puissances et de ces sens, qui s'emploient à les régler et à les perfectionner. Nous parlerons de toutes en particulier; commençons par la plus basse et la moins noble.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME

LIVRE TROISIÈME

LES EFFETS DE L'AMOUR

(SUITE.)

CHAPITRE XV. L'amour de Notre-Seigneur pousse à bien faire ses actions ordinaires, 1. — I. Nous devons bien faire nos actions ordinaires, *ibid.* — II. A cause de l'amour et des intérêts de Notre-Seigneur, 2. — III. A cause que notre perfection consiste en cela, 3. — IV. Et que chaque bonne action est extrêmement noble, 6. — V. Et méritoire, 8.

SECTION PREMIÈRE. Que nous devons nous efforcer de faire parfaitement nos plus petites actions, 15. — I. Il faut bien faire nos plus petites actions, *ibid.* — II. Résolutions, 18.

SECT. II. Quelles sont les conditions nécessaires pour rendre une action bonne, 20. — I. Pour faire une action bonne, il faut la faire pour le motif de la vertu, *ibid.* — II. Et l'accompagner de toutes ses circonstances, 21. — III. Et de plus, pour être méritoire, il faut que la charité y entre, 22. — IV. Façon excellente pour rendre ses actions bonnes, 28.

SECT. III. Ce qu'il faut faire en particulier pour rendre nos actions bonnes, 30. — I. Le diable attaque nos bonnes œuvres par trois endroits, *ibid.*

Ce qu'il faut faire avant l'action, 31. — I. Au commencement l'intention, *ibid.* — II. Les remèdes, 32.

Ce qu'il faut faire pendant, 34. — I. Pendant l'attention, *ibid.* — II. Remèdes contre la vanité, 36. — III. Contre le relâche de l'intention, 39. — IV. Contre le refroidissement de ferveur, 44. — Contre les chagrins, 45.

Ce qu'il faut faire après l'action, 47. — I. A la fin poussant la vanité à la vanterie ou à la tiédeur, *ibid.* — II. Remèdes contre la vanité, 48. — III. Contre la vanterie, 49. — IV. Contre la tiédeur, 51.

Chap. XVI. De la bonne intention, et combien grande est son importance, 53.

Section première. Deux paraboles et deux histoires prises dans l'Evangile pour confirmer cette vérité, 60. — I. La parabole du levain la montre, *ibid.* — II. Celle des vignerons, 61. — III. Histoire de la femme affligée du flux de sang, *ibid.* — IV. Et l'aumône de la veuve, 63.

Sect. II. Quelles sont les bonnes intentions dont nous devons nous servir en nos œuvres, 66. — I. Trois sortes de bonnes intentions, *ibid.* — Les temporelles, *ibid.* — II. Les éternelles, *ibid.* — III. Les divines qui surpassent incomparablement les autres, 68.

Sect. III. Déclaration plus particulière de ces intentions divines, et quelles sont les plus parfaites de toutes, 74. — I. En quoi ces intentions divines consistent, *ibid.* — II. Les intentions les plus parfaites de toutes, 76.

Sect. IV. D'une autre intention très-bonne, qui est d'unir nos actions avec celles de Notre-Seigneur, 79. — I. Nous devons unir nos actions avec celles de Notre-Seigneur, *ibid.* — II. Par une union non-seulement habituelle, mais encore actuelle, *ibid.* — III. En quoi elle consiste, 82.

Sect. V. Conclusion de ces deux chapitres, 85. — I. Tous peuvent faire leurs actions parfaitement, 87. — II. Il faut pour cela imiter trois exemplaires. — Dieu. — Notre-Seigneur. — La Ste Vierge, 87.

Chap. XVII. Le religieux doit garder ponctuellement ses règles, 93. — I. Le religieux doit garder ses règles à cause de l'amour qu'il doit à Notre-Seigneur, *ibid.* — II. Parce que sa perfection consiste en cela, 94. — III. Et à raison de l'édification qu'il est obligé de donner, 97.

Section première. Réponses à quelques objections que l'on peut faire, 99. — I. Il faut garder ses règles encore qu'elles n'obligent point sous peine de péché, *ibid.* — II. Et les petites, 101. — III. Et non-seulement les novices et les jeunes, mais encore les anciens et les premiers, 106. — IV. Qui même y sont plus tenus que les autres, 109.

SECT. II. Conclusion du sujet, 110. — I. Il faut observer ses règles, *ibid.* — II. Jusqu'à la moindre et à un iota, 114. —III. Et avoir du zèle en cela pour soi et pour les autres, 115. — IV. Contre les dispenses, 116.

CHAP. XVIII. L'amour de Notre-Seigneur fait pratiquer excellemment la foi, 118. — I. L'essence de la foi, *ibid.* — II. Son objet matériel et formel, 120. — III. Elle est double, ordinaire et extraordinaire, 121.

SECTION PREMIÈRE. Deux qualités que notre foi doit avoir, 122. — I. Ferme sans douter, *ibid.* — Exemples. — II. Simple sans éplucher, 125. — III. Sur quoi cette fermeté et cette simplicité sont fondées, 129.

SECT. II. Deux autres qualités dont nous devons accompagner notre foi, 133. — I. Notre foi de plus doit être effective, *ibid.* — II. Et nue, 139.

SECT. III. La pratique de la foi, 140. — I. Ce qu'il faut faire pour exercer excellemment les actes de foi, 141. — II. En quoi on les peut exercer, *ibid.* — III. Diverses façons de les exercer, 145.

SECT. IV. Conclusion du sujet, 153. — I. Raison pour nous porter à l'exercice de la foi, *ibid.* — II. Son excellence, *ibid.* — III. Son utilité, 155. — IV. Sa douceur, 158. — V. L'amour de Notre-Seigneur, 159. — VI. Des tentations contre la foi, 160. — VII. Leurs remèdes, 161.

CHAP. XIX. L'amour de Notre-Seigneur fait pratiquer l'espérance, 164. — I. L'espérance, vertu très-douce, *ibid.* — II. Sa nature, 165. — III. Ses qualités, 166. — Inébranlables, *ibid.* — IV. Dans la basse estime de tous les secours créés, 167. — V. Et dans leur abandonnement, *ibid.* — VI. Exemples, 168.

SECTION PREMIÈRE. En quoi nous devons exercer l'espérance, 172. — I. Objet de l'espérance, *ibid.* — II. Nos nécessités corporelles, *ibid.* — III. La défaite de nos imperfections, 175. — IV. Le pardon de nos péchés, 178. — V. Notre destination et notre salut, 181.

SECT. II. La pratique de l'espérance, 183. — I. Comme il faut pratiquer l'espérance, *ibid.* — II. En quoi, 185.

SECT. III. Conclusion du sujet, 192. — I. Raisons pour nous porter à l'exercice de l'espérance, *ibid.* — II. Les réprimandes de Dieu, 193. — III. Notre faiblesse, *ibid.* — IV. Le profit de cette vertu, 194. — V. Qui remplit l'âme de l'assurance de son salut et d'une joie ineffable, *ibid.* — VI. D'une force merveilleuse, 196. — VII. Elle obtient tout de Dieu, 200. — VIII. Elle lui rend un très-grand honneur, 202.

Chap. XX. L'amour de Notre-Seigneur porte à l'humilité, 204. — I. Qu'est-ce que l'humilité *ibid.* — II. Elle est double, 205. — III. Moyen de nous bien connaître, *ibid.* — IV. Ce que nous avons de Dieu, 207. — V. Ce que nous avons de nous, *ibid.* — VI. Suites de notre néant, 209.

Section première. Des effets de l'humilité, et premièrement de ceux qu'elle opère envers Dieu, 211. — I. Effets de l'humilité, 212 — II. Envers Dieu, 213.

Sect. II. Des effets que cause l'humilité envers soi-même, 217.

Sect. III. Des effets de l'humilité envers le prochain, 223. — I. Effets de l'humilité envers le prochain, *ibid.* — II. On doit s'estimer moins que tous, 224. —III. Pourquoi ? 225.

Sect. IV. Comment nous devons fuir la vanité, et nous comporter dans nos bonnes œuvres, 234. — I. La vanité est extrêmement à craindre, *ibid.* — II. Pourquoi ? 235. — III. L'homme n'a point sujet de s'enfler pour ses bonnes œuvres, les considérant avant de les faire, 236. — IV. Ni quand il les fait, 237. — V. Ni après qu'elles sont faites, 238. — VI. Il est bon pour s'humilier de comparer nos œuvres avec celles des saints, 241.

Sect. V. Suite du discours, 246. — I. Nous n'avons pas sujet de nous enfler pour nos bonnes œuvres, mais plutôt de nous abaisser, *ibid.* — II. Nos bonnes œuvres sont sans comparaison plus à Dieu qu'à nous, 247. — III. D'où il faut lui en rapporter la gloire, *ibid.* — IV. Actes qu'il faut faire dans nos bonnes œuvres envers Dieu, 252. — V. Envers le prochain, *ibid.* — VI. Envers nous, 254.

Sect. VI. Comment nous devons nous comporter en nos fautes, 257. — I. C'est une grande sagesse de tirer du profit de ses péchés, *ibid.* — II. Le moyen de le faire. Sentiment que nous devons y prendre envers Dieu, 258. — III. Envers nous, 259.

Sect. VII. Conclusion du sujet, 263. — I. Envers le prochain, *ibid.* — II. Des corrections qu'on nous fait, *ibid.* — III. Raisons pour nous les faire prendre en bonne part, 265. — IV. Actions que nous devons faire quand on nous corrige, 272.

Sect. VIII. La pratique de l'humilité, 275. — I. Diverses façons de pratiquer l'humilité, *ibid.* — II. Tous, mais principalement trois sortes de personnes ont besoin d'humilité, 281.

Sect. IX. Premier motif de l'humilité, la connaissance de soi-même, 284. — I. Excellence et importance de la connaissance de soi-même, *ibid.* — II. Trois moyens pour l'acquérir, 286. — La considération, *ibid.* — Nos chutes et nos misères, 288. — Une lumière particulière de Dieu, 289.

Sect. X. Second motif de l'humilité, la nécessité de la grâce, 291.

— I. Sans le secours de la grâce nous ne pouvons faire aucune bonne œuvre méritoire pour la vie éternelle, *ibid.* — II. Ni même la plus petite d'aucune vertu acquise, 293. — III. La grâce est nécessaire à tous, même aux plus saints, 298. — IV. Et toujours, 299. — V. Conclusion que nous devons tirer de cette nécessité de la grâce, 303.

Sect. XI. Troisième motif de l'humilité, ses excellences, 306. — I. L'humilité est le fondement de l'édifice spirituel, *ibid.* — II. C'est la gardienne des vertus, 309. — III. C'est une marque de prédestination, 310. — IV. Elle dispose l'âme aux grâces de Dieu, 314. — V. Elle illumine l'entendement, 317. — VI. Elle remplit la volonté de paix, 319. — VII. Elle élève la gloire, 320.

Sect. XII. Quatrième motif de l'humilité; l'exemple et l'amour de Notre-Seigneur, 329. — I. Exemple admirable d'humilité que Notre-Seigneur nous a donné, *ibid.* — Dans sa divinité, *ibid.* — Dans son âme, 330. — Dans son corps, 331. — II. Afin que nous l'imitions, 332. — III. Son amour doit puissamment nous y exciter, 338.

Chap. XXI. L'amour de Notre-Seigneur remplit l'âme de crainte, 340. — I. L'amour est accompagné de crainte, mais ingénue et filiale, *ibid.* — II. Quelle crainte servile est mauvaise, et quelle bonne, 343.

Section première. Dieu a un véritable désir de sauver tous les hommes, 348. — I. Dieu a un vrai désir de sauver tous les hommes, *ibid.* — II. Et efficace de son côté, 349. — III. A cause de son infinie bonté, 350. — IV. Parce qu'il aime tous ses ouvrages, et particulièrement l'homme qui est le principal, 351. — V. Parce qu'il a pourvu les hommes des moyens nécessaires, 353.

Sect. II. Premier motif de crainte, le petit nombre des élus, 355. — I. Peu sont sauvés, *ibid.* — II. Figures de cela, 356. — III. Exemples, 358, — IV. Pourquoi Dieu permet que tant d'hommes se damnent, 359. — V. Dieu ne devait pas nous sauver par force, 361.

Sect. III Second motif de crainte, la mesure des péchés, 365. — I. La mesure des péchés établie par la sainte Écriture, *ibid.* — II. Par les saints Pères et les docteurs, 367. — III. Combien grande est cette mesure, 368. — IV. Ce qui arrive après qu'elle est pleine, 371.

Sect. IV. Troisième motif de crainte, la mesure des grâces, 375. — I. La mesure des grâces, *ibid.* — II. Auxquelles il faut plus particulièrement correspondre, 376. — Les horribles malheurs qui suivent le défaut de correspondance, *ibid.*

Sect. V. Quatrième motif de crainte, la chute des plus grands personnages, 385. — I. Nos trois ennemis et le [illegible] force, *ibid.*

— Le démon, *ibid.* — Le monde, 386. — Notre chair, *ibid.* — II. Notre extrême faiblesse, *ibid.* — III. Prouvée par la chute des plus grands personnages, 387. — D'Adam et d'Eve, de David, de Salomon, de saint Pierre, *ibid.* — De Tertullien. *ibid* — D'Origène. 388. — D'Osius, évêque de Cordoue, 389. — Et d'autres, 390. — IV. Pour ne point tomber il faut en demander la grâce à Dieu, 393. — Et éviter les occasions, 394.

Chap. XXII. L'amour de Notre-Seigneur fait pratiquer la patience, 396. — I. En quoi consiste la patience, 397. — II. Sa matière, *ibid.* — III. Ses degrés, 399.

Section première. De la patience dans la pauvreté, 402. — I. La pauvreté est une chose malaisée à souffrir, *ibid.* — II. Non toutefois tant qu'il semble, *ibid.* — III. Les maux des richesses, 403. — IV. Les biens de la pauvreté, 404. — Pour l'autre vie, *ibid.* — Pour celle-ci, 406.

Sect. II. De la patience dans les déshonneurs, 411. — I. Quand on doit se taire, lorsqu'on est calomnié et déshonoré, *ibid.* — II. Quand parler, 412. — III. Exemples des saints qui se sont tus étant calomniés, 413. — Saint Grégoire le Thaumaturge, *ibid.* — Saint Grégoire d'Agrigente, 414. — Saint Paphnuce, *ibid.* — Saint Pierre, martyr, 415. — Sainte Marie, 416. — Notre-Seigneur, 419.

Sect. III. De la patience dans les afflictions du corps, 425. — I. Plusieurs sortes de maladies, 426. — Vertus que nous devons exercer en nos maladies, *ibid.* — La foi, 427. — L'espérance, *ibid.* La charité, 428. — La patience, 429. — L'obéissance, *ibid.* — L'humilité, 430. — Les intentions pures, *ibid.* — III. De l'état de convalescence, 435.

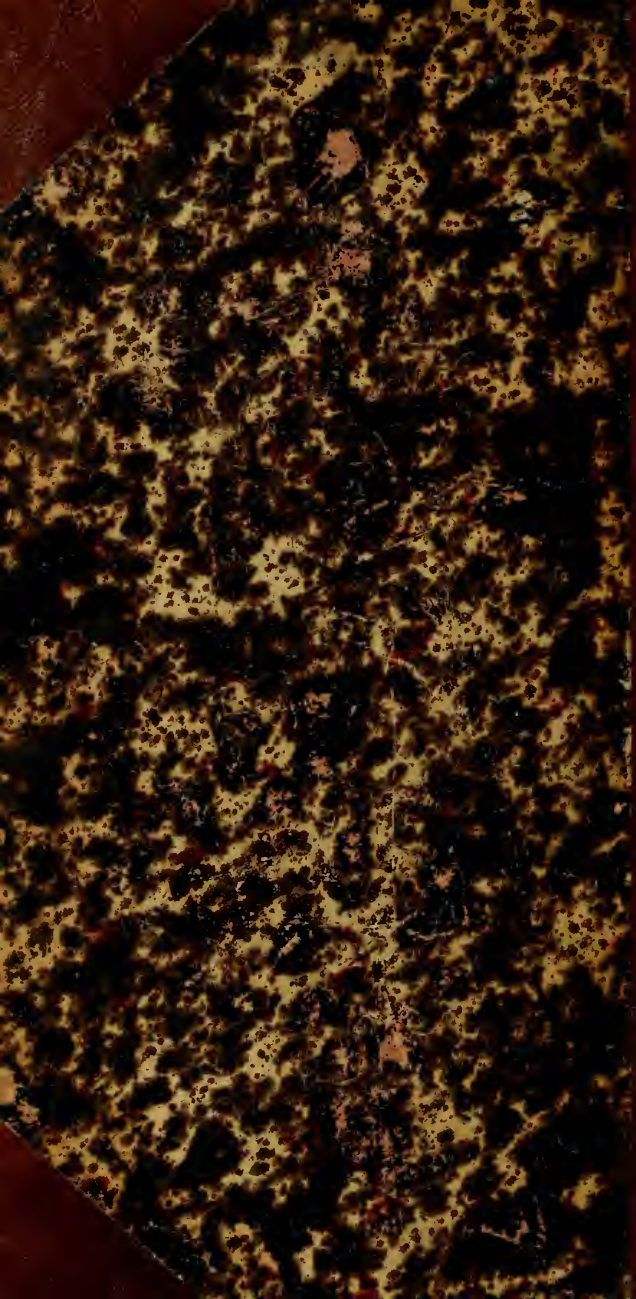
Sect. IV. De la patience dans les afflictions de l'esprit, 436. — I. Causes des afflictions de l'esprit, 438. — Notre faute, *ibid* — La malice du démon, *ibid.* — La volonté de Dieu, 439. — II. Raisons pour lesquelles il les envoie, *ibid.*

Sect. V. Suite du même sujet, 445. — Remèdes de ces afflictions, *ibid.*

Sect. VI. Qu'est-ce que la mortification, et combien de sortes il y en a, 452. — I. Excellence de l'homme en l'état d'innocence, *ibid.* — II. Sa corruption par le péché, 453. — III. Son rétablissement par la grâce et par la mortification, 454. — IV. Diverses sortes de mortification, 456.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

1153-76 — Corbeil. — Imprimerie de Crété.

Rare
Book
Room

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO